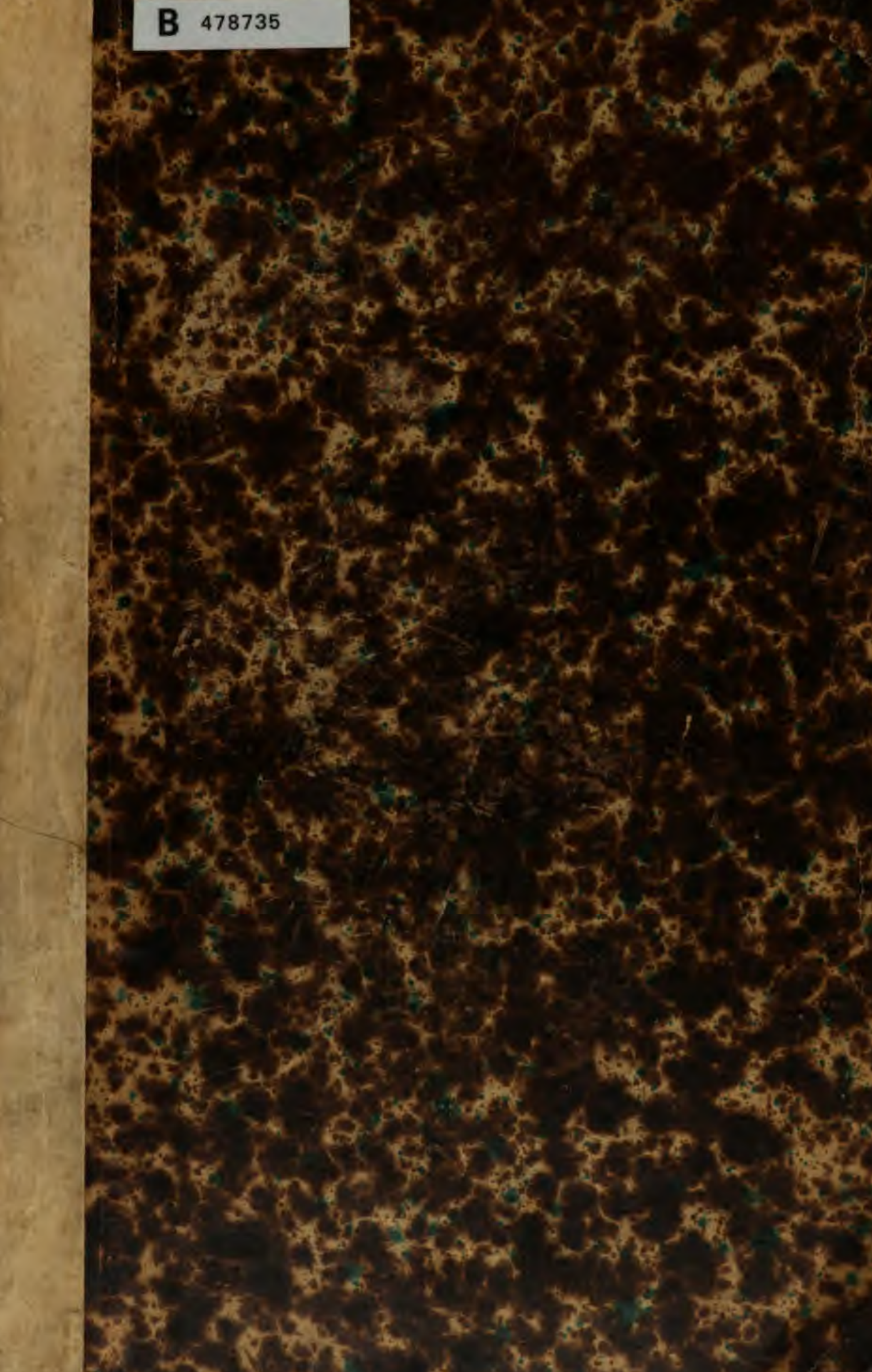
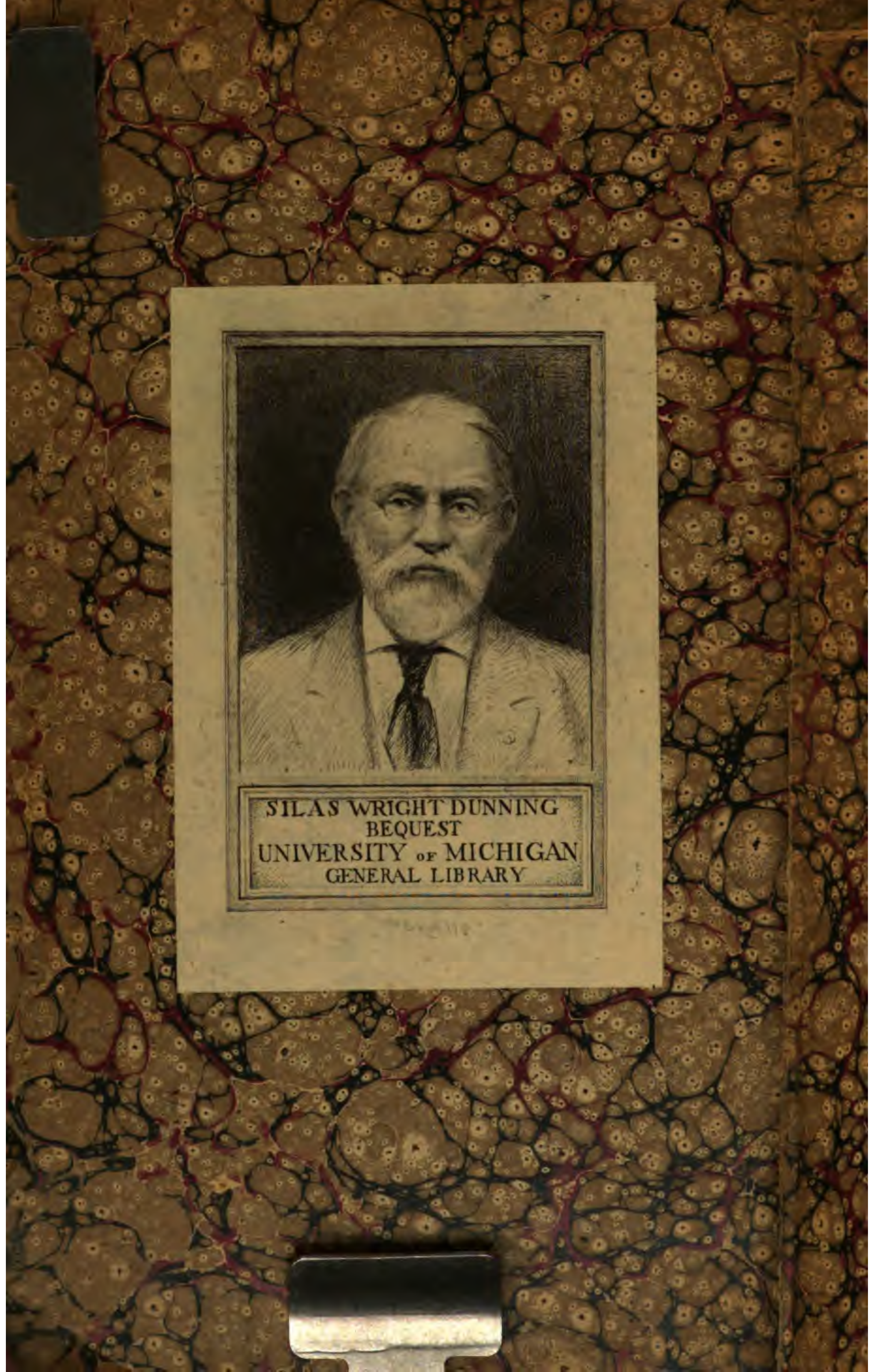
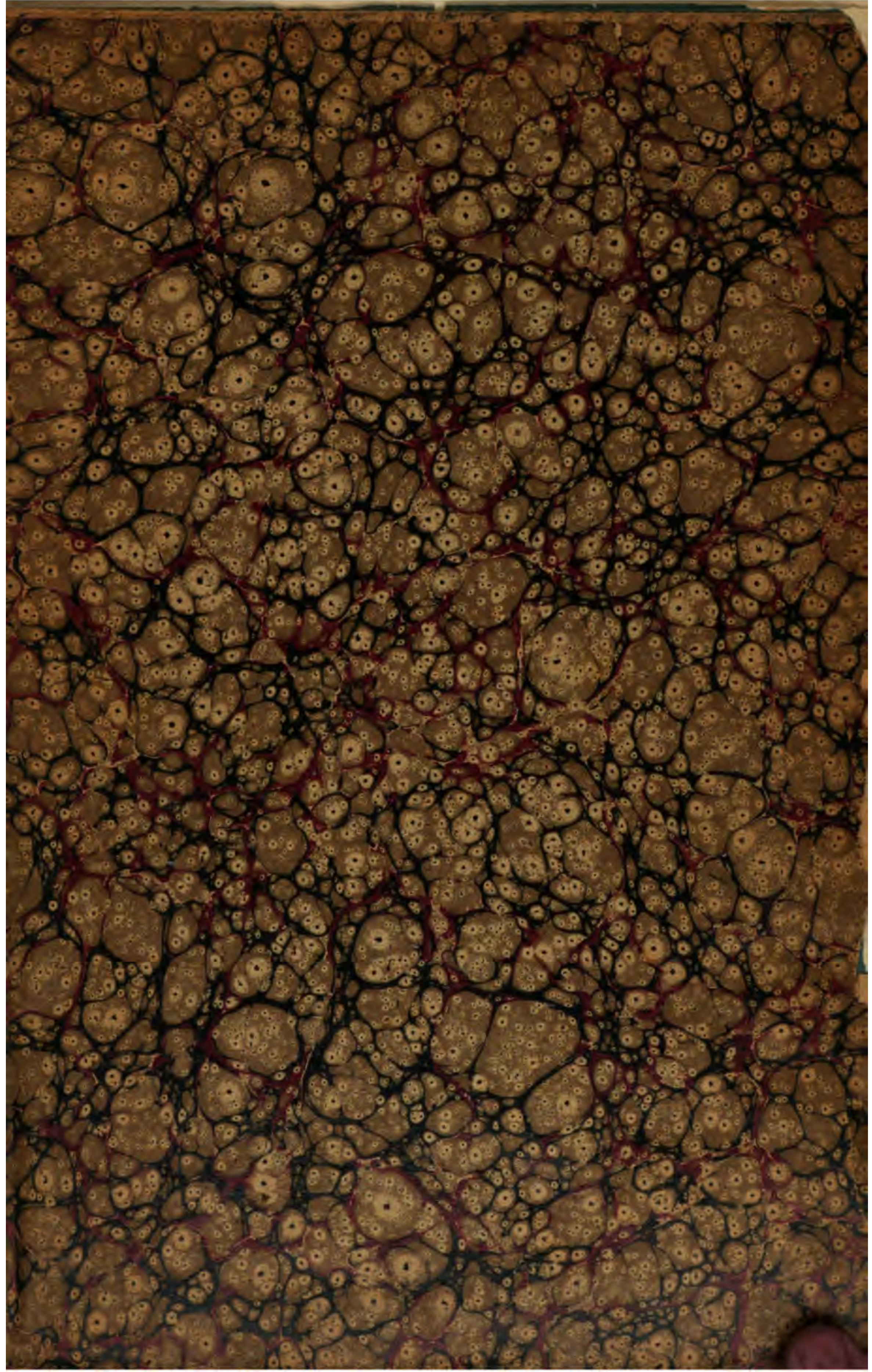

B 478735


SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE TOURAINE

TOME XXXIII

LES ARTISTES TOURANGEAUX

TOURS

L. PÉRICAT

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE TOURAINE

41, rue de la Scellerie

MDCCCLXXXV





OUVRAGES SUR LA PROVINCE DE TOURAINE

EN VENTE

A LA LIBRAIRIE L. PÉRICAT

A TOURS

Histoire de la ville de Tours, avec plan historique colorié, par le Dr Giraudet; 2 vol. in-8, broché. 12 fr.

Tours archéologique, Histoire et Monuments, par M. Charles de Grandmaison, archiviste d'Indre-et-Loire. 10 gravures sur bois, 5 plans; petit in-8 broché. 1 fr.

Histoire du protestantisme en Touraine, par M. A. Dupin de Saint-André; in-12. 3 fr.

Promenades pittoresques en Touraine, par Mgr Chevalier; 1 vol. grand in-8, broché, illustré d'un grand nombre de gravures sur bois. 20 fr.

Magnifique volume édité par la maison Mame.

Une Association d'imprimeurs parisiens réfugiés à Tours au XVIe siècle, par le Dr Giraudet; petit in-4. 10 fr.

Dictionnaire géographique, historique et biographique d'Indre-et-Loire et de l'ancienne province de Touraine, par J.-X. Carré de Busserolle; 6 vol. in-8, broch., à 10 fr. le vol., pour les membres de la Société seulement. 60 fr.

S'adresser à M. Martin, trésorier, ou à M. Péricat, libraire.

Histoire de la ville de Loches, par M. l'abbé E. Hay; un vol. petit in-12. 2 fr. 50

Registres des comptes municipaux de Tours, de 1358 à 1462, publiés par M. J. Delaville Le Roulx. Cette série, correspondant au gouvernement des Élus, contient de nombreux détails sur l'administration municipale, sur l'histoire de la guerre de Cent ans, sur les arts, etc. Elle formera environ huit volumes in-8, avec tables et éclaircissements.

En vente, tomes I et II; chaque. . . . . 15 fr.

Les membres de la Société qui souscriront pour l'ensemble de l'ouvrage jouiront d'une réduction de prix de 2 fr. par volume.

L'Anarchie spontanée en Touraine, par M. H. Faye; broch. in-8°. 1 fr.

MÉMOIRES

DE

LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE TOURAINE

TOME XXXIII

TOURS. — IMPRIMERIE ROUILLÉ-LADEVÈZE

Société archéologique de Touraine. [illegible]

LES

ARTISTES

TOURANGEAUX

ARCHITECTES — ARMURIERS — BRODEURS — ÉMAILLEURS
GRAVEURS — ORFÈVRES — PEINTRES
SCULPTEURS — TAPISSIERS DE HAUTE LISSE

NOTES ET DOCUMENTS INÉDITS

PAR

LE Dr E. GIRAUDET

TOURS

IMPRIMERIE ROUILLÉ-LADEVÈZE

—

M DCCC LXXXV

Dedans Tours sont mestiers d'antiquité,
Comme brodeurs et les filleurs de soye,
Et gens qui font le drap d'or et monnoye,
Paintres de prix et bons faiseurs d'imaiges
. . . .
Architecteurs, charpentiers et orfèvres...
Et si y a les fosses et fournaises
Là ou on faict la grosse artillerie.

PIERRE GROGNET, 18..

Scatet enim celebris hæc ipsa nostra Turo omni artificum excellentissimorum genere...

J. BRÈCHE.

Les travaux originaux sur l'histoire des beaux-arts en Touraine sont bien peu nombreux, surtout si l'on met hors de cause ceux qui ont été copiés les uns sur les autres.

Doit-on s'en étonner, alors que les chroniqueurs et les anciens historiens, s'éprenant exclusivement de la biographie des souverains et de quelques noms retentissants de guerriers ou d'hommes d'État, ne nous ont laissé aucun renseignement sur les artistes de leur temps.

Cette indifférence ou plutôt cette ignorance en matière d'art était si bien établie au commencement du XIX[e] siècle, qu'un écrivain semi-officiel osait imprimer ces lignes : « Les beaux-arts proprement dits n'ont jamais fleuri en Touraine, même à l'époque la plus brillante de la ville de Tours. Aussi ceux de ses habitants que leurs penchants

entraînaient vers quelques-uns de ces arts, ont-ils porté leurs talents sur un autre théâtre (1). »

Où cet auteur a-t-il puisé cet étrange renseignement, affirmé avec un aplomb qui ne nous laisse aucun doute sur l'ignorance où l'on était encore, à cette époque, du rôle important que la Touraine a rempli dans l'histoire de notre art national ?

Il faut descendre jusqu'à la moitié du XIX[e] siècle pour rencontrer un commencement d'investigations sérieuses sur cette partie de notre histoire locale, si complètement négligée jusqu'alors. Les matériaux ne manquaient cependant pas, il ne s'agissait que de les rechercher dans les archives publiques ou particulières et de les mettre en œuvre, c'est ce qu'ont entrepris de faire avec succès plusieurs de nos savants collègues, entre autres MM. Lambron de Lignim (2), Salmon André (3), de Galembert (4), l'abbé Chevalier (5), C. Grandmaison (6).

Les faits nouveaux qu'il m'a été donné de découvrir après de longues et patientes recherches dans les archives municipales, dans les registres de l'état civil, et surtout dans les minutiers des notaires, cette mine de documents si fructueuse et si peu explorée, ne forment encore qu'une

(1) *Annuaire du département d'Indre-et-Loire* pour l'an XIV, p. 269.

(2) *Mémoires de la Société archéologique*, tome III, p. 261 ; tome V, p. 115 ; tome IX, p. 17. — Bibliothèque municipale, manuscrit n° 241.

(3) *Mémoires de la Société archéologique*, tome IV, p. 130 ; tome V, p. 120. Marché pour la construction de Chambord, *Bibliothèque de l'école des Chartes*, tome XVIII ; bibliothèque municipale, manuscrits n°ˢ 1240, 1434, 1491.

(4) *Mémoires de la Société archéologique*, tome V, pp. 94, 145, 226 ; tome VI, p. 36, 138 ; tome VIII, pp. 119, 133 ; tome X, p. 38.

(5) *Bulletin de la Société archéologique*, tome I, p. 343 ; tome III, p. 403 ; tome V, p. 405. — *Histoire de Chenonceau (passim)*. — *Promenades pittoresques en Touraine (passim)*.

(6) *Mémoires de la Société archéologique*, tome XX, Introduction. — *Bulletin de la Société archéologique*, tome I, pp. 110, 179, 253 ; tome III, p. 463 ; tome IV, p. 225.

minime partie des matériaux qui aideront à élever un édifice durable à la gloire des artistes tourangeaux.

Et d'abord a-t-il existé une école artistique en Touraine? Si par cette dénomination on entend une suite de maîtres et de disciples nés ou résidant en Touraine et ayant donné à leurs œuvres une physionomie, un cachet particulier, qui permet de les reconnaître au milieu d'autres œuvres de même nature, la réponse n'est pas douteuse.

Ne suffit-il pas, en effet, de jeter un coup d'œil sur le passé de ce beau pays pour y découvrir un concours de circonstances privilégiées, une réunion d'influences locales dont l'ensemble a été le point de départ d'un centre artistique presque permanent?

La culture des beaux-arts ne s'est pas développée plus spontanément en Touraine que dans les autres pays. Une tradition très ancienne se transmettant d'âge en âge et ayant parcouru des phases diverses, le plus souvent intermittentes, permit à des générations nouvelles de s'inspirer des travaux collectifs, impersonnels, accomplis dans les temps passés, de modifier cette tradition et d'en faire une application supérieure.

Sans attribuer l'origine ou le point de départ de cette école au temps de l'occupation plusieurs fois séculaire de la Touraine par les Romains, on peut encore de nos jours apprécier la valeur de l'influence de l'art latin, en étudiant et comparant les précieux débris qui ornent le musée de la Société archéologique.

Ces bas-reliefs, ces mosaïques, ces fragments d'architraves et de stylobates, ces fûts de colonne, ces chapiteaux enrichis de scupture, trouvés dans les fondations de l'enceinte du *Cæsarodunum;* ces fragments de plinthes en terre cuite émaillée, dont le dessin noir et blanc sur fond bleu représente des grues dévorant des serpents; ces dé-

bris de poteries ornées de charmants dessins en relief, attestent le goût des arts dont l'emploi s'étendait jusqu'aux objets les plus usuels.

L'architecture moins qu'aucun autre des arts du dessin ne pouvait se soustraire à l'influence exercée par les Romains sur cette société nouvelle, qui s'élevait sur les débris du paganisme.

L'art païen eut moins à souffrir des invasions barbares que de l'établissement définitif du christianisme en Touraine, où les évêques, et notamment saint Martin, renversèrent les statues, les idoles, détruisirent les temples et les œuvres d'art qui les décoraient. Seulement, après avoir détruit, il fallut créer de nouveaux édifices religieux pour parler à l'imagination des masses. C'est alors que les évêques de Tours, pleins d'une noble émulation, firent reconstruire entièrement les premières églises qu'ils avaient installées dans des édifices gallo-romains (1); en l'absence d'un art nouveau, ils durent mettre à contribution les anciennes traditions et les procédés du bon temps de l'art romain. De cette nécessité naquit un genre d'architecture dite Mérovingienne, qui, s'inspirant d'influences opposées, ne produisit que des édifices d'un style bâtard et sans caractère remarquable.

Grâce aux documents écrits que nous ont laissés Grégoire de Tours, Vénance Fortunat et Sidoine Apollinaire, nous possédons des renseignements assez exacts sur plusieurs de ces premières constructions religieuses, pour nous permettre d'apprécier leur valeur architectonique. Le grand évêque historien de Tours nous a donné une curieuse description de l'église élevée par saint Perpet, à

(1) Lidoire, deuxième évêque de Tours, fit servir à l'exercice du culte chrétien la maison d'un sénateur.

la fin du v[e] siècle, sur le tombeau de saint Martin, où la sculpture et la peinture rivalisant de magnificence, sinon d'originalité, avaient fait de ce monument un des plus riches de la Gaule, comparé par Sidoine Apollinaire au temple de Salomon.

Cette église avait, dit-il, 160 pieds de long, 60 pieds de large et 45 pieds de hauteur.

On comptait dans tout l'édifice cent-vingt colonnes, huit portes, dont trois dans le chœur et cinq dans la nef, eufin trente-deux fenêtres éclairaient le chœur, tandis que la nef n'en avait que vingt.

Le système de construction emprunté aux Romains se composait de petites pierres présentant une surface de 12 à 15 centimètres dans tous les sens et séparées les unes des autres, par une couche asşez épaisse de ciment; des briques incrustées dans les murs formaient par leurs dispositions variées, mais symétriques, l'ornementation extérieure de l'édifice. Cette simplicité contrastait avec la richesse d'ornementation intérieure, là les arceaux étaient soutenus par de riches colonnes de porphyre incrustées de métaux brillants, et les murailles disparaissaient sous les marbres de couleurs variées ornés de festons et de couronnes sculptées en relief.

Plusieurs archéologues ont tenté, à tour de rôle, de reconstituer cette basilique, par l'interprétation des textes; les résultats contradictoires auxquels ils sont arrivés, prouvent que, s'il est à peu près impossible de donner une solution complète et certaine à ce problème d'architecture, il est cependant facile de reconnaître que la forme circulaire devait se combiner avec une nef allongée, divisée en plusieurs travées, par des rangées de colonnes disposées parallèlement aux murs latéraux.

C'était là une nouvelle et curieuse disposition, imitée probablement de l'église du Saint-Sépulcre.

A saint Perpet qui attacha son nom à cette magnifique basilique, succédèrent d'autres évêques, auxquels on peut attribuer avec certitude plusieurs grands édifices construits à cette époque, tels que les églises d'Avoine, de Barrou, de Monnaie, de Vernou, de Ballan, de Montlouis, etc.

Dès le commencement du VI[e] siècle, Léon, treizième évêque de Tours, qui était doué d'une grande habileté dans les ouvrages de charpenterie et de menuiserie, non seulement selon la théorie, mais aussi dans la pratique, fut envoyé par Childebert au Mans et à Angers, pour y édifier des églises importantes.

Pendant cette époque si féconde en fondations religieuses, la Touraine eut l'honneur de compter parmi ses chefs Grégoire évêque de Tours, l'un des hommes les plus célèbres de la Gaule, qui, devenu l'historien de son temps et de son pays, nous apprend qu'il dut relever de ses ruines son église cathédrale, incendiée sous l'épiscopat de saint Euphrône, son prédécesseur, et qu'il la fit décorer de mosaïques et de peintures exécutées par des artistes du pays.

C'est à l'occasion de cette restauration que le poète évêque Vénance Fortunat a composé une longue pièce de vers intitulée : *Ad ecclesiam Turonicam quæ per episcopum Gregorium renovata est* (1).

Comment douter que la vue de ces monuments religieux d'une si grande richesse de décoration n'ait contribué à exercer une sensible influence sur l'éclosion d'un centre artistique dans un pays qui, à la fin du

(1) V. Fortunatus, *Miscellanea*, l. X, § VI.

VIe siècle, ne comptait pas moins de quatre-vingts édifices religieux.

Pendant les deux siècles suivants, c'est-à-dire du VIIe au IXe siècle, il y a une lacune impossible à combler dans l'histoire de l'architecture en Touraine; les documents écrits deviennent tout aussi rares que les monuments figurés. Heureusement cette interruption porte sur une époque où les anciens procédés de construction en usage sous la domination romaine persistent sans présenter de modifications sensibles dans les types architectoniques.

Sur les caractères pouvant permettre de distinguer les constructions civiles ou religieuses de ces temps reculés, on ne trouve que contradictions ou incertitudes dans les traités d'archéologie, où s'étalent les divergences d'opinion touchant l'âge de ces monuments; exemple, la crypte si curieuse de saint Avit, près d'Orléans, que les uns, avec de Caumont, attribuent au VIe siècle, et que d'autres, avec Viollet-le-Duc, reportent au XIe.

Vers la fin du VIIIe siècle et pendant la première moitié du IXe, un grand mouvement de renaissance artistique s'accomplit, sous l'impulsion des premiers princes carolingiens, qui surent imprimer aux monuments conçus et exécutés pendant cette période de notre histoire, un plus grand développement, en même temps qu'un luxe inconnu jusqu'alors dans la décoration de ces édifices. Malheureusement il n'en subsiste plus en Touraine que des fragments insignifiants, perdus sous des constructions plus modernes.

L'art architectural ne se maintint pas longtemps dans cet état prospère; des calamités sans nombre fondirent dès le milieu du IXe siècle sur notre pays, interrompant et suspendant cette ère si brillante de progrès. Les invasions normandes, qui se prolongèrent pendant trois quarts

de siècle, détruisirent de fond en comble toutes les églises et les abbayes situées dans les vallées de la Loire et de ses affluents.

Le commencement du xe siècle ne fut pas plus heureux : une troisième invasion des hommes du Nord, après avoir brûlé Amboise, Bléré, assiégea Tours en 905, et, sous la conduite de Baret et d'Héric, ils incendièrent de nouveau les faubourgs avec vingt-huit églises ou abbayes, entre autres celles de Saint-Martin, de Saint-Julien et de Saint-Aubin, etc.

La terreur inspirée par les Normands devint si grande à Tours, que peu de mois après leurs défaite, les habitants et les moines du bourg de Saint-Martin résolurent d'entourer leurs habitations et leurs églises de murailles fortifiées, afin de les mettre à l'abri de nouvelles catastrophes. La basilique de Saint-Martin, si souvent incendiée, fut rebâtie pour la huitième fois et consacrée en 917; mais l'abbaye de Saint-Julien ne commença à se relever de ses ruines qu'au milieu du xe siècle, par les soins généreux de Théotolon, évêque de Tours. Après lui, l'abbé Bernard continua les travaux de cette église, en édifiant une tour qui subsiste encore aujourd'hui, à l'entrée principale de cet édifice.

On peut également citer parmi les monuments religieux construits dans la seconde moitié du xe siècle :

1° L'ancienne église si curieuse de Cravant, près Chinon, bâtie en petit appareil, entremêlé de lignes de briques disposées en arêtes de poisson et d'assises horizontales. Cet édifice, abandonné par la commune, est devenu la propriété de la Société française d'archéologie, qui l'a sauvé ainsi d'une ruine imminente.

2° L'ancienne église collégiale de Notre-Dame de Loches, terminée en 965, et complètement remaniée vers la fin du xiie siècle.

3° L'église Notre-Dame de Louans, fondée en l'année 997.

De la seconde moitié du x° siècle, date en Touraine le régime féodal avec ses guerres interminables qui obligèrent les grands possesseurs de fiefs à édifier des châteaux forts, des donjons. A cette période appartiennent les châteaux de Preuilly, de Châteaurenault, de Chinon, de Châtillon, auxquels Foulques Nerra, le grand bâtisseur, ajouta de 991 à 996, les forteresses de Langeais, de Montbazon, de Semblançay, de Sainte-Maure, etc.

Tous ces châteaux bâtis en belles pierres d'appareil affectaient invariablement une forme carrée dans leur tour maîtresse ou donjon, placée, d'après la tradition franque, au centre des défenses, c'est-à-dire au point le plus inaccessible. On peut encore de nos jours admirer les ruines magnifiques de ces grandes constructions militaires et juger de l'importance et de la beauté de leur architecture.

Dès les premières années du xi° siècle, le danger de la fin du monde si habilement exploité par des gens qui n'y croyaient guère, s'étant évanoui, de toutes parts on se remit à l'œuvre avec ardeur pour édifier des églises, des châteaux, des abbayes, remarquables par leurs dimensions plus considérables et leurs proportions mieux comprises qu'au temps passé.

Voici la liste des constructions importantes que l'on peut attribuer, d'après des documents historiques, à la première moitié du xi° siècle.

— 1001-1009. Église abbatiale de St-Pierre, à Preuilly, monument aussi remarquable par son ensemble que par les détails de ses sculptures et sa belle conservation.

— 1002-1007. Abbaye et église de Beaumont-lez-Tours,

dont il ne subsiste plus que des fragments de sculpture et des substructions sans importance.

— 1001-1014. Basilique de Saint-Martin à Tours, reconstruite de nouveau au siècle suivant.

— 1010-1012. Abbaye de Beaulieu-lez-Loches, église du Saint-Sépulcre, bâtie par les soins de Foulques Nerra, comte d'Anjou.

— 1012. Prieuré de Saint-Cosme, près de Tours, construit par Hervé, trésorier de Saint-Martin.

— 1030. Abbaye de Noyers, aujourd'hui complètement ruinée.

— 1042. Reconstruction de l'abbaye de Marmoutier, détruite par les Normands.

Dans la seconde moitié de ce siècle, les constructions religieuses commencent à devenir moins nombreuses.

— 1054. Fondation de l'abbaye de Cormery.

— 1063. Église de Rillé.

— 1069. Église Saint-Gilles de l'Ile-Bouchard.

— 1080. Reconstruction de l'abbaye de Saint-Julien de Tours, dont il ne subsiste plus que quelques portions de cette époque dans la façade nord de l'église.

— 1090. Église de Saint-Mexme, à Chinon, bâtie par l'abbé Gerbert.

— 1091. Église de Saint-Mars-la-Pile.

— 1094. Église Saint-Venant de Maillé.

Parmi les édifices civils et militaires édifiés pendant le cours du XIe siècle, nous citerons : le château fort de Montrichard, bâti par Foulques Nerra, et le donjon de Loches, magnifique monument élevé de cent pieds au-dessus du sol et d'une conservation remarquable ; la construction n'en fut achevée qu'au siècle suivant, où on ajouta des contreforts ornés de demi-colonnes cylindriques.

Un monument bien rare à cette époque, et dû à la munificence d'Eudes II, comte de Touraine, un pont en pierre sur la Loire, fut élevé, dans le but d'éviter des accidents journaliers qui survenaient dans la traversée de cette rivière, à Tours.

La charte de fondation, datée de 1034, est conservée aux archives municipales de notre ville (1).

L'art de bâtir entra, dès la première moitié du XIIe siècle, dans une période de transformation des plus intéressantes. Plusieurs pays ont revendiqué l'honneur d'avoir créé ou appliqué les premiers ces nouveaux types architectoniques; mais, de toutes les provinces du Centre de la France, il n'est pas douteux que la Touraine ait été une des premières où s'est manifestée d'une façon éclatante cette grande transformation, ainsi qu'en témoignent de nos jours les nombreux édifices religieux achevés pendant cette première moitié du XIIe siècle.

En voici l'énumération :

Église de Rivière ; église de Parçay-sur-Vienne ; église de Saint-Germain ; église de Tavant ; église de Langeais ; église de Fondettes et église d'Azay-le-Rideau.

La plupart de ces monuments ont conservé une certaine physionomie rappelant l'architecture romaine primitive, mais au milieu de laquelle apparaissent déjà quelques sensibles modifications dans la configuration des voûtes ainsi que dans les arcades, où l'ogive tend à se substituer au plein cintre.

Le système de maçonnerie se transforme également dans les constructions par l'abandon du petit appareil, si caractérisé par ses petites pierres cubiques régulières,

(1) Archives municipales, série DD, liasse n° 1.

et par l'emploi du moyen appareil, composé de pierres de moyen échantillon.

Dans la seconde moitié du XIIe siècle, l'architecture, devenue en quelque sorte la passion dominante de l'époque, fait naître de toutes parts des monuments civils et religieux dont un certain nombre existent encore.

Nul plus que Henri II, le fils et l'héritier de Geoffroy le Bel, comte d'Anjou et de Touraine, ne fit faire des progrès si rapides à l'architecture de son temps, désignée sous le nom d'architecture Ligérienne ou des Plantagenets. Cette nouvelle et remarquable évolution de l'art roman est caractérisée en Touraine par des fenêtres géminées en plein cintre élancé, qui ne le cèdent en rien aux plus élégantes formes de l'ogive. Quant aux voûtes, elles sont surhaussées, à doubles croisées de nervure, rappelant le style roman primitif.

Voici l'énumération des édifices religieux offrant, dans leur caractère architectonique, des signes incontestables de ce style.

— 1150. Portail de l'église de Vernou, à plein cintre, avec doubles archivoltes à entrelacs décorés d'oiseaux, reposant sur des chapitaux ornés de feuilles de palmier.

— 1160. Église de Notre-Dame de Loches, dont la nef est recouverte de dômes ou voûtes pyramidales (dubes). Le porche ou *narthex* de cet édifice se recommande par des archivoltes chargées d'ornements fantastiques, têtes d'animaux sur des corps humains, etc.

— Chapelle du prieuré de Saint-Jean-des-Coups, à Tours, où se voit une frise ornée de têtes d'hommes et de femmes entremêlés de figures d'animaux symboliques.

— 1170. Chapelle du prieuré de Saint-Lazare (ancien hospice des Lépreux) à Tours, convertie en établisse-

ment industriel ; cette église présente des colonnes et des chapitaux sculptés fort intéressants.

— Abside et chœur de l'église Saint-Symphorien de Tours.

— Ancienne église paroissiale de Saint-Pierre-le-Puellier, dont il ne subsiste plus que des substructions et quelques colonnes à chapiteaux admirablement sculptés.

— Église Saint-Maurice de Chinon, fondée par Henri II ; la nef offre des voûtes en coupole, établies sur huit nervures toriques ; les fenêtres presque ogivales, sont garnies de triples archivoltes.

— Église collégiale de Faye-la-Vineuse, une des plus intéressantes de la Touraine, où l'ogive commence à revêtir sa forme définitive.

— Église paroissiale de Cormery.

— Église de Semblançay. Enfin la cathédrale de Tours, qui, plusieurs fois ruinée et reconstruite, fut de nouveau réédifiée en 1130 dans de plus vastes proportions par Hildebert de Lavardin.

Brûlée une seconde fois en 1166 avant d'être terminée, l'archevêque Joscion entreprit quatre ans plus tard sa réédification et greffa une nouvelle église sur les anciennes constructions romanes, fait prouvé par plusieurs détails architectoniques des tours, où se voient des arcs à plein cintre, tandis qu'à côté on observe des ogives romanes, contemporaines du style des Plantagenets.

Les travaux de construction marchèrent si lentement que le chœur et les chapelles absidales n'étaient pas encore terminées au XIIIe siècle, ce qui nous semble indiquer qu'on travaillait en même temps à relever les tours de façade, dont l'une, celle du nord, présente une voûte cupuliforme caractéristique du style du XIIe siècle.

Henri II signala son administration en Touraine en

agrandissant la vieille cité de Tours, à laquelle il incorpora plusieurs bourgs. Une même enceinte fortifiée les relia au château fort qu'il venait de faire reconstruire sur les bords de la Loire. Ce prince rebâtit également les ponts de Chinon, ceux de Pont-Cher et de Saint-Sauveur, près de Tours.

L'architecture civile de la fin du XII[e] siècle est encore représentée dans notre ville par plusieurs édifices malheureusement si défigurés, qu'à peine en reste-t-il un seul ayant conservé à l'extérieur ses caractères architectoniques. C'est l'ancien hôtel de ville de Châteauneuf (hôtel de la Croix-Blanche, place Saint-Martin) qui, grâce à sa solide constrution, a conservé ses antiques tourelles en encorbellement, recouvertes d'un toit conique en pierre dure. Non loin de là, rue Briçonnet, n° 23, est une maison présentant presque intacte son ordonnance primitive extérieure, curieuse surtout par la distribution de ses fenêtres carrées du premier étage ouvertes sous des arcades en ogive. En face, au n° 26, on voit une portion de l'ancienne église Saint-Pierre-le-Puellier, dont la fenêtre romane offre beaucoup d'analogie avec celle du n° 6 de la rue Sainte-Croix, qui était adossée à l'eglise du même nom.

Citons encore, rue de la Cuillère, à l'angle est de la rue des Balais, une construction de la fin du XII[e] siècle, avec fenêtres géminées à plein cintre, encadrées dans un cintre d'un plus grand diamètre et dont l'archivolte doublée est ornée de bandelettes en zigzag, analogues à celles qui décorent l'ancienne église du prieuré Saint-Lazare. — Le prieuré de Saint-Éloi (1246) appartient à cet ordre ainsi que l'église de Fondettes.

Un autre monument d'un grand intérêt artistique, l'église Saint-Julien, en partie détruite au mois de

février 1224, fut réédifiée en 1240, par les soins de l'abbé Evrard et de Jehan d'Azay.

Vers cette même époque (1236) les travaux de construction de la cathédrale de Tours reprirent, grâce aux quêtes organisées dans les diocèses voisins par l'archevêque Juhel.

On acheva le chœur et les chapelles absidales, dont les fenêtres furent ornées à l'extérieur d'un encadrement terminé de chaque côté par des têtes humaines en saillie. Ces figures, au nombre de quarante, sont remarquables par leur expression, par leurs coiffures originales et la variété des types qu'elles offrent à l'observateur. On construisit aussi une vaste salle voûtée comprenant une travée entière destinée à servir de sacristie.

D'après le témoignage d'un document latin de 1290, on peut avec certitude affirmer qu'avant la fin du treizième siècle, la cathédrale avait trois tours, la plus grande au nord, une plus petite au midi, du côté de l'archevêché, et une troisième élevée au-dessus du chœur; toutes les trois contenaient des cloches de différents calibres, il n'est donc pas douteux que cet édifice formât, avant la fin du XIII[e] siècle, une église complète où les éléments du nouveau style ogival devaient se marier sans trop de disparate avec les constructions romanes du XII[e] siècle (1).

(1) Contentio fuit mota inter decanum et capitulum Turonensem ex una parte, et Nicholaum Bonaventure procuratorem Thesaurarii Turonensis ex altera, super pulsatione campanarum et cerei paschalis et alterius luminaris ecclesiæ Turonensis super qua contentione de voluntate et assensu dictorum decani et capituli ac procuratoris predicti inquisita super his veritate concordatum inter eos penitus extitit in hunc modum.

Actum de mense januarii anno domini M° cc° nonagesimo.

Johannes Piperarius canonicus sancti Martini de basilica Turonensi, juratus, dicit quod vidit duas campanas mediocres in turre versus domum archiepiscopi de quarum macerià seu metallo iste que sunt modo facte fuerant, quia altera earum fracta fuerat per se, et quando illa refecta fuit, fuit major quam alia, nec potuit concordare cum ea; et propter hoc fracta fuit

Un autre document d'archives, publié par André Salmon, nous a révélé le nom de l'architecte maître des œuvres de la cathédrale pendant la seconde moitié du XIII[e] siècle. D'après cette charte latine, Etienne de Mortagne (*Stephanus de Moretannia*) serait le plus ancien architecte dont le nom soit parvenu jusqu'à nous. On s'est demandé si l'épitaphe qui se lisait autrefois dans l'église de Marmoutier et commençant par ces mots : *Hic jacet magister Stephanus de... magister fabrice hujus ecclesie*, ne se rapporterait pas à Étienne de Mortagne, cependant, en rapprochant la date du décès de l'architecte de l'église de Marmoutier (1293) de celle de la construction de l'église de ce monastère (1212), il est impossible d'admettre une identité vraisemblable entre ces deux personnages.

eciam ipsa ut adhuc fieret quod posset concordare cum illa, et de altera illarum pulsabatur ad ignitegium, in omnibus festis novem lectionum et apostolorum, pulsabatur etiam ad personatum prime et none.

Item, Dicit quod de illis duabus pulsabatur in illis festis ad personatum tercie, vesperarum et matutinarum.

Item, Dicit quod vidit quod ad omnes dies dominicos et festivos novem lectionum matricularius cum incipitur « Te Deum » pulsabat aliquantulum campanam de choro, remota capa.

In festis vero duplicibus, pulsabat eam aliquantulum et dimittebat usque ad versum « Per singulos dies » et tunc reincipiebat ad pulsandum usque ad finem «Te Deum » et statim pulsabantur omnes campane de minori turre usque in finem.

In festis autem annualibus pulsabatur campana de choro ut dictum est, et quando perveniebatur usque ad « Per singulos dies » pulsabantur omnes de majori et minori turre.

Item, Ad sequenciam in festis apostolorum et diebus dominicis in adventi et feriatis paschalis pulsabatur una campana mediocris, et in omnibus aliis festis quando dicitur sequencia et in festis duplicibus ambe mediocres, et in festis annualibus due magne de majori turre.

Item, In festis annualibus, omnes campane de utraque turre, ad primas vesperas et secundas et ad matutinas.

Et in festis duplicibus..... de minori turre solummodo. (Suit le titre *Cereus pascalis*) *.

* Bibliothèque nationale. Fonds latin, manuscrit n° 18367, fol. 35, v°.

Peu de constructions civiles d'une certaine valeur peuvent être rattachées sûrement au XIIIe siècle, nous citerons cependant la grange dîmaire de Parçay-Meslay, bâtie par Hugues des Roches (1210-1226). Cette belle construction de soixante mètres de longueur sur vingt-cinq mètres de largeur, est un des types les plus parfaits de l'architecture civile du XIIIe siècle : elle se compose de trois nefs séparées par deux rangs d'arcades portées sur des colonnes à chapiteaux, décorés d'ornements. L'élégante porte d'entrée du manoir dont dépendait cette grange dîmaire est également demeurée intacte.

On doit encore à cet abbé de Marmoutier l'ancienne porte monumentale, appelée le portail de la Crosse.

Parmi les constructions civiles et militaires édifiées pendant la seconde moitié du XIIIe siècle, il ne faut pas omettre cette portion du château de Chinon orientée à l'ouest, où se trouve la belle tour, dite du Moulin-à-vent, et un donjon cylindrique, dont les assises en talus se prolongent jusqu'au fond de la tranchée qui sépare la première enceinte du château de la seconde.

La ville de Tours renferme aussi un certain nombre d'édifices en pierre, appartenant par leur style à cette période architecturale, mais la plupart ont été remaniés, de façon à défigurer leur ordonnance primitive : rue Briçonnet, n° 31 ; rue Sainte-Croix, n° 12; rue de la Longue-Échelle, n° 11; rue de l'Arbalète, n° 8 ; rue des Cerisiers, n° 21.

Pendant la durée du XIVe siècle on éleva peu de constructions religieuses en Touraine ; doit-on s'en étonner en se rappelant quelles épreuves terribles la guerre de Cent ans imposa à ce pays ; en outre, le schisme qui divisait si profondément l'Église avait refroidi l'enthousiasme des populations, qui ne songeaient plus alors

qu'à bâtir à la hâte des fortifications pour se protéger.

Les travaux d'achèvement de la nef principale de la cathédrale n'étaient pas encore terminés qu'une portion du transept septentrional s'était écroulée, entraînant dans sa chute les voûtes de l'inter-transept et de l'entrée du chœur. Ce grave accident obligea le chapitre à solliciter du pape d'Avignon, Jean XXII, une bulle (30 décembre 1320) qui accordait de nombreuses indulgences à tous les fidèles qui contribueraient par leurs dons à l'achèvement de l'église métropolitaine (1). On se remit donc à l'œuvre et avant la fin de la première moitié du XIV[e] siècle les travaux de reconstruction du transept et de l'inter-transept étaient à peu près achevés. Il en résulta des disparates sensibles entre le style architectonique du XIII[e] siècle et celui du XIV[e] qu'un œil exercé retrouve facilement dans le raccordement des anciennes murailles du transept ainsi que dans le portail aujourd'hui muré de ce même transept, qui est décoré en dehors d'un bas-relief du XIII[e] siècle encastré dans un tympan trifolié datant du XIV[e] siècle.

On ne connaît jusqu'à ce moment aucun nom d'architecte pouvant se rattacher à la reconstruction du transept de notre cathédrale; il faut descendre jusqu'au dernier quart du XIV[e] siècle pour rencontrer, dans des documents d'archives, les noms des maîtres des œuvres de ce monument. Cette pénurie de renseignements s'explique par la

(1) Anno V, Johan. XXII; Avinione. Kal. januar., III (30 décembre 1320). — Decanus et Capitulum ecclesie Turonensis nobis extitit intimatum eadem ecclesia pro magna parte corruit, quam iidem decanus et capitulum auctore d[no] reedificare inceperunt opere plurimum sumptuoso et ad tanti prosecutionem et consumationem operis, pro eo quod ipsa ecclesia nullos habet redditus ad fabricam deputatos, eisdem decano et capitulo proprie non suppetant facultates universitatem vestram rogamus in d[no] in remissionem, etc. — Unum annum de injunctis sibi pœnitentiis misericorditer relaxamus...

destruction des registres capitulaires et des comptes de dépenses du chapitre métropolitain, brûlés à la fin du siècle dernier.

L'archiviste Rongeot a extrait quelques renseignements généraux de ces registres, mais sans nous laisser aucun détail intéressant sur les artistes employés à l'édification et à la décoration de cette belle église.

Interrompus de nouveau pendant plus de vingt ans, à la suite de l'invasion des armées anglaises, les travaux d'achèvement de la grande nef recommencèrent vers l'année 1396. A cette époque, de généreux bienfaiteurs appartenant à toutes les classes de la société ayant mis en commun leurs offrandes pécuniaires, s'associèrent dans une confrérie dite de Saint-Gatien (1). Grâce à ces dons nombreux et aux produits des quêtes faites dans tout le diocèse, on put reprendre la construction des deux premières travées de la grande nef et des nefs collatérales près du chœur, où se retrouvent les caractères architectoniques des édifices du milieu du XIVe siècle.

Parmi les noms des maîtres des œuvres de maçonnerie qui se sont succédé pendant près de trois siècles, dans les difficiles et importantes fonctions d'architectes de notre métropole, nous voyons figurer deux noms seulement pour le XIVe siècle ; ils appartiennent à une famille Fèredoulx ou Frèredoulx, dont le chef, André, exerçait en l'année 1375 et fut remplacé dans sa maîtrise par Aymeri Frèredoulx, qui, plus tard, céda à son tour sa place à son fils Olivier. C'est donc certainement à cette famille d'architectes que des témoignages authentiques

(1) Le registre matricule des admissions et des décès des membres de cette confrérie s'étend de la fin du XIVe siècle au milieu du XVIIe; il fait partie du fonds des manuscrits de la bibliothèque de Tours, n° 1208.

permettent d'attribuer la construction de cette partie de la grande nef et des collatéraux.

Au nombre des autres édifices religieux bâtis au XIVe siècle, nous signalerons :

1° L'église de Notre-Dame-du-Carme, achevée en 1363 et agrandie plus tard par Louis XI, en 1472.

2° L'église du couvent des Augustins, bâtie en 1360.

3° L'église Saint-Simple, reconstruite en 1359, détruite en 1778.

4° L'église de l'Hôtel-Dieu, sur la place actuelle de la Cathédrale, reconstruite en 1364 et détruite en 1818.

5° L'église du prieuré Saint-Vincent, bâtie en 1396, rue de la Scellerie.

6° L'église Notre-Dame-de-l'Ecrignolle, reconstruite en 1375, convertie en maisons particulières.

7° L'église du Petit-Saint-Martin, rebâtie en 1380.

Les travaux de fortification de la ville de Tours ont été les seuls travaux importants d'architecture entrepris par les habitants dans la seconde moitié du XIVe siècle.

Commencés en 1357, sous la direction de Jehan de Saint-Donan, maître des œuvres de maçonnerie, cette nouvelle *clouaison,* à laquelle travaillèrent pendant plus de vingt ans un très grand nombre d'ouvriers, était destinée à réunir en une seule ville Tours et Chateauneuf de Saint-Martin, ainsi que plusieurs des anciens bourgs circonvoisins.

La plupart des maisons construites pendant ce siècle l'ont été en bois. Nous en trouvons quelques-unes subsistant encore sur la place et dans la rue du Grand-Marché, dans la rue Colbert, n° 48, dans la rue des Anges, dans da rue Saint-Pierre-des-Corps, où elles sont caractérisées par un pignon de forme aiguë dont le faîte supporté par deux pièces de bois formant ogive, abrite les étages

inférieurs disposés en encorbellement les uns sur les autres.

XV[e] SIÈCLE. — *Architecture religieuse.* — Le XV[e] siècle vit s'achever à Tours les travaux intérieurs de la grande nef et des collatéraux de la cathédrale, sous l'habile direction d'Emery et d'Olivier Frèredoulx (1400-1430); de Jehan de Dampmartin (1430-1453); de Jehan Papin (1454-1483); de Jehan Durand (1483-1500).

Les deux premiers de ces architectes ayant dû se conformer aux plans conçus et exécutés antérieurement par leurs devanciers, il n'est pas toujours facile de reconnaître ce qui dans cette église leur appartient en propre. Toutefois l'histoire, en conservant les noms des bienfaiteurs, peut aider à compléter cette intéressante restitution. Ne savons-nous pas, en effet, de source certaine qu'en 1429, Jean V, duc de Bretagne, abandonna une partie des deniers provenant de ses butins maritimes, pour aider à achever l'édification de la grande nef et des collatéraux, terminés par les soins de Jehan de Bernard, dont les armoiries sont sculptées aux clefs de voûte de cette nef. Ne savons-nous pas aussi qu'en 1431, sur les réquisitions présentées par le chapitre au corps de ville, on fit ouvrir la porte de la Foire-le-Roi (murée précédemment), afin de permettre l'entrée de l'immense charpente destinée à couvrir une grande partie de cette église. Enfin, d'autre documents historiques copiés par le chanoine Maan dans les registres capitulaires, nous apprennent que, vers la fin de l'épiscopat de Philippe de Koitkis (1440), une partie de la grande façade était achevée et que les sculpteurs étaient occupés à ce moment à la décorer.

Ces travaux se continuèrent sous l'épiscopat de Jehan de Bernard (1460), par la pose des statues des anciens

évêques de Tours. D'autres gens d'église contribuèrent par des dons pécuniaires à l'achèvement de la cathédrale, entre autres : Robert Poitevin, chanoine médecin (1461); Raoul Ségaler, qui donna une somme de douze cents écus d'or pour édifier la librairie et asseoir les fondations de la porte d'entrée de la petite tour du midi ; Jean d'Argouges et Pierre de Langeris figurent également au nombre des donateurs, en 1486. Si l'on compare ces dates avec celles que nos documents nous fournissent sur la filiation des maîtres des œuvres, il est plausible d'attribuer la construction de la grande fenêtre à rosaces de la façade principale, à Jehan de Dampmartin, assertion justifiée du reste par l'examen technique de la fenêtre du transept nord de la cathédrale du Mans, conçue et exécutée par ce même architecte. Quant au clocher du nord, assis sur l'ancienne tour carrée romane, à laquelle avaient été ajoutées des appliques en ornementation de style gothique, plusieurs noms doivent être attachés à sa construction, celui de Jehan Papin, celui de Jehan Durant, demeuré inconnu jusqu'à ce jour, et enfin celui de Martin François.

De cette même époque, datent la bibliothèque et la grande salle des assemblées du chapitre, voûtées et décorées de sculptures d'une grande originalité.

Nous mentionnerons parmi les autres édifices religieux bâtis ou reconstruits pendant le xve siècle :

1° L'église des Carmes, agrandie par Louis XI, en 1472, et achevée seulement en 1493.

2° L'église Notre-Dame des Jacobins, qui, brûlée en 1408, ne fut réédifiée que quinze ans plus tard.

3° La chapelle de Saint-Éloi, rebâtie en 1446.

4° L'église de Saint-Clément (1470);

5° L'église de Saint-Pierre-des-Corps (1472);

6° L'église de Saint-Etienne (1488) ;

7° L'église de Saint-Pierre-le-Puellier, agrandie en 1406 ;

8° L'église de Saint-Pierre-du-Chardonnet (1484) ;

9° L'église de Saint-Denis ;

10° L'église de Sainte-Croix, agrandie en 1460 par Jean Berthelot, qui fit construire dans son hôtel (rue du Change), une chapelle en l'honneur de saint Barthélemy.

11° L'église du prieuré de Sainte-Anne (1458) ;

Enfin, 12° L'église de Saint-Pierre-du-Boile.

A cette longue liste des édifices religieux reconstruits à Tours pendant la seconde moitié du xv° siècle, il faut ajouter quelques églises importantes disséminées sur le sol de la Touraine.

En première ligne, se place l'église de Saint-Etienne de Chinon, bâtie par Robert Mesnager, maître des œuvres du roi Charles VII, à Chinon.

L'église de Sainte-Catherine-de-Fierbois, à laquelle se rattachent, par un heureux rapprochement, les souvenirs patriotiques de Charles Martel et de Jeanne d'Arc. — L'église de Bueil; celles de Saint-Cyr-sur-Loire ; — de Nouâtre ; — de Crissé ; — de Saint-Florentin d'Amboise ; — la délicieuse chapelle du château d'Amboise ; enfin, l'oratoire d'Anne de Bretagne, une des parties très intéressantes du château de Loches.

Architecture civile et militaire. — Les fortifications de Tours, construites trop rapidement au siècle précédent et avec des matériaux de mauvaise qualité, furent rebâties, ainsi qu'une portion de la muraille fortifiée du cloître Saint-Martin. A ces grands travaux vinrent s'ajouter la reconstruction des ponts de Sainte-Anne, de Saint-Eloi, de Saint-Sauveur, de Saint-Avertin, de Saint-Ladre, de Guyon ; enfin des grands ponts de la Loire.

Après le siège de Tours par le Dauphin, en 1418, le

boulevard ou bastille de la Riche, entièrement ruiné par l'artillerie des assiégeants, fut reconstruit en 1422.

En 1431, on réédifie la porte monumentale de la Foire-le-Roi.

Plus tard, en 1448, on achevait la porte Saint-Etienne, dite Porte-Neuve, à laquelle Louis XI fit ajouter une bastille, en 1471, d'après les plans et sous la direction de Girault de Sauvinien.

Charles VII construisit une chapelle et un donjon dans l'enceinte du château de Tours.

Commencés en 1439, ces grands travaux se poursuivaient encore en 1447, sous la direction de Guillaume Gaudin, maître des œuvres pour le roi en Touraine.

Dans le même temps la ville fit élever dix nouvelles tours disséminées sur le périmètre de son enceinte fortifiée.

Voici les noms des maîtres des œuvres chargés de la conduite de cette importante entreprise; — 1420, Yvonnet Maulyon; — 1426, Jehan Thibault; — 1447, Guillaume Gaudin; — 1467, Jehan Gaudin; — 1470, Jehan Reignart.

Au point de vue de l'architecture militaire, la Touraine s'est montrée, pendant le XVe siècle, non moins féconde en constructions importantes que la ville de Tours, principalement pendant la seconde moitié de ce siécle. Nous mentionnerons en première ligne, les châteaux de Loches et de Chinon, auxquels Charles VII fit ajouter de nouvelles parties, qu'il est encore facile de distinguer aujourd'hui; puis viennent : 1° le château fort de Langeais, l'un des plus beaux types de l'architecture militaire qui subsiste en France; bâti de 1465 à 1469, sous la surveillance de Jehan Bourré, ministre de Louis XI; — 2° le vaste château d'Ussé; — 3° celui du Coudray-Montpen-

sier; — 4° le château du Plessis-lez-Tours ; — 5° le château de Chaumont; — 6° le château de Grillemont; — 7° une partie du château de Paulmy; — 8° celui de Cangé, à Larçay; — 9° celui de Beaumont-la-Ronce; — 10° celui de Luynes; — 11°, enfin, le château d'Amboise, dont plusieurs des grosses tours ont été édifiées par Charles VIII, à la fin du xve siècle.

Bien que dans ces dernières années un grand nombre de logis ou d'hôtels du xve siècle aient été abattus pour élargir ou redresser des rues, Tours possède encore en assez bon état de conservation :

1° Le logis dit de Tristan l'Ermite, rue Briçonnet, n° 18, fausse dénomination due à l'interprétation erronée d'une sculpture représentant une grosse corde ou cordelière dans laquelle le peuple a cru reconnaître les armes parlantes du prévôt de Louis XI et qui n'est en réalité qu'un emblème pieux que l'on voit sculpté sur la plupart des monuments de la fin du xve siècle et du commencement du xvie, et cela, aussi bien à Tours qu'à Blois, à Loches ou à Amboise. De même que dans la plupart des maisons de la fin du xve siècle, la pierre de taille a été employée pour les fenêtres, les corniches et les angles; le reste de la construction est en briques. Les ouvertures, d'inégales dimensions et divisées par des croix de pierre, sont encadrées dans un double rang de nervures prismatiques.

A l'intérieur de ce logis, est une cour d'aspect claustral où les fenêtres sont décorées d'anges et de personnages dans l'attitude du recueillement et de la prière.

L'escalier, appareillé en briques, situé à l'angle sud-ouest de cette cour, est un véritable chef-d'œuvre dont il serait difficile de rencontrer un autre modèle en un si parfait état de conservation.

La porte qui lui sert d'entrée est ornée de clochetons,

de crosses végétales et surmontée d'un bouquet à trois lobes de feuilles frisées. Il est fâcheux que le grattage des armoiries figurées sur les écussons qui décorent plusieurs fenêtres, ne permette plus de reconnaître à quelle famille on doit cette construction, qui est l'un des édifices les plus intéressants de notre ville au point de vue architectural.

2° L'hôtel de la famille de Maillé, rue Paul-Louis-Courier, n° 3.

3° L'hôtel de Dunois (Jehan d'Orléans, grand chambellan de France), rue Colbert, n° 13. Une portion de ce vaste logis a conservé son ordonnance primitive du XV° siècle et n'a donc pas été détruite par Jacques de Beaune en 1518, ainsi que l'ont avancé à tort de graves historiens. Nous en avons la preuve dans les minutes des notaires de cette famille où se lit souvent cette mention : « l'hostel de Mgr de Dunoys qui fait l'un des coings de la rue Neufve (rue Saint-François actuelle), occupé par Guillaume de Beaune et ses successeurs, pendant la seconde moitié du XVI° siècle. »

4° L'ancien hôtel du prieur des Jacobins, situé place Foire-le-Roi, n° 6.

5° Le logis possédé par les seigneurs d'Ussé, rue Bretonneau, n° 22, au coin de la rue des Cerisiers.

6° Le logis de M° Adam Fumée, médecin et chancelier de France, rue des Cordeliers, n° 3.

7° Le logis du peintre Bourdichon, rue de la Serpe, n° 5.

Quelques autres maisons monumentales en pierres et briques, mais de moindre importance architecturale que les précédentes, existent encore dans les rues du Poirier, de la Longue-Échelle, de l'Arbalète, de Sainte-Croix, de la Chèvre, etc.

La ville de Tours était également riche en maisons de

bois, dont les façades étaient sculptées par d'habiles ymagiers ; malheureusement, une grande partie des sculptures ou des statues qui leur servaient d'enseigne ont été défigurées. Nous citerons la maison placée au coin de la rue de la Monnaie et de la rue du Change, n° 2, qui offre encore sur les pieds-corniers du rez de-chaussée une série de personnages représentant l'adoration des mages ; au-dessus, le long des principales pièces de bois formant la charpente de l'édifice, ainsi que dans les trumeaux des fenêtres, des statues de saints et de saintes sont sculptées avec une délicatesse qu'on ne peut se lasser d'admirer.

Une autre maison de bois également de la première moitié du xvᵉ siècle et située rue de la Riche, n° 26, présente une façade décorée de sculptures, parmi lesquelles on reconnait encore les armoiries du dauphin Charles VII.

On voit d'autres constructions en bois, moins originales, rue Colbert, nᵒˢ 23 et 48 ; rue Saint-Pierre-des-Corps, n° 38 ; rue Saint-Symphorien, n° 68, rue des Anges, n° 34, rue du Grand-Marché nᵒˢ 1, 2, 6, 12, 15, etc. Chaque année voit disparaître quelques-unes de ces pittoresques maisons plus intéressantes, il faut bien le reconnaître, au point de vue de l'art qu'à celui du confortable et de la bonne disposition des appartements.

XVIᵉ SIÈCLE. — *Architecture religieuse.* — Nous avons dit précédemment que vers la fin du xvᵉ siècle, l'architecture ogivale était tombée en décadence et qu'une véritable révolution commençait à s'opérer dans toutes les branches des arts du dessin. On a donné le nom de Renaissance française à ce retour aux traditions de l'antiquité païenne qui ne s'introduisirent que lentement et avec une grande timidité. Aussi, architectes, maîtres des

œuvres de maçonnerie, s'efforcèrent-ils de ménager les traditions de l'art gothique et de dissimuler leurs emprunts aux arts du paganisme.

Dès le commencement de ce siècle, le chapitre de Saint-Gatien faisait poursuivre l'achèvement de la cathédrale, ainsi que les travaux de décoration de la façade principale ; Martin François, le maître des œuvres montra une grande hardiesse de conception, en greffant sur une tour romane, décorée d'appliques gothiques, un type de clocher en forme de dôme écaillé et couronné d'une élégante lanterne à jour. Cette gracieuse fantaisie, qu'on est étonné au premier abord de trouver là sans aucun lien avec le reste de l'édifice, forme un contraste frappant, mais telle a été l'habileté du maître dans l'ornementation et les détails de son architecture, qu'il est parvenu, il faut bien le reconnaître, à fausser la date de cette tour, sans que l'harmonie de l'ensemble de l'édifice en ait trop souffert.

Dans l'intérieur de ce clocher, un bel escalier à jour et en spirale composé de soixante-quinze marches en pierre dure, repose comme par enchantement sur un grand arceau de pierre encastré dans les murailles de la tour romane, de telle sorte qu'il semble suspendu à la voûte du petit dôme. Autour de la clef de cette voûte, on lit plusieurs inscriptions en latin et en français, gravées dans la pierre et dont l'une fixe à l'année 1507 l'achèvement de cette tour ; à côté deux monogrammes en lettres majuscules sont les initiales de Martin et de Bastien Françoys, maîtres-maçons des églises de Saint-Gatien et de Saint-Martin. (Voir *Françoys.*)

Ce clocher achevé, notre maître des œuvres entreprit la réédification des galeries du cloître de la cathédrale, galeries voûtées en pierre, qui compreniaent primitivement

vingt-six arcades en plein cintre, se développant sur une étendue de plus de cent-quatre-vingt-dix mètres de longueur et enserrant une superficie de près de dix ares.

L'aile occidentale de ce cloître, ainsi que les ouvertures de la bibliothèque et de la grande salle du chapitre édifiées à la fin du xve siècle, eureut à subir des retouches pour mettre leur style en harmonie avec les nouvelles constructions. Quant à la galerie du nord et à celle de l'est, dont la plus grande partie a été transformée en cuisine, Martin François a dû les entreprendre après l'achèvement du clocher dont nous avons déjà parlé.

Ce cloître, où les dernières conceptions du style gothique s'associent au style de la Renaissance française, est une œuvre très précieuse d'architecture, par les sculptures fort originales qu'il présente et par son escalier à vis, célèbre dans toute la contrée par l'admirable coupe de ses pierres.

Si l'on consulte les extraits faits par l'archiviste Rougeot, on trouve bien quelques renseignements intéressants sur les dépenses de la construction de ces galeries, mais il s'est bien gardé de nous faire connaître les noms de l'architecte et du sculpteur qui y ont travaillé. « En 1518, dit-il, le total de la dépense pour journées d'ouvriers, achat de pierres, de sable et autres matériaux employés à l'édification des galeries a été de 833 livres 7 sous 7 deniers » (environ 17,000 francs au pouvoir actuel de l'argent). Nous ajouterons à cet extrait des comptes de la fabrique, un document inédit qui offre un intérêt d'autant plus grand que, jusqu'à ce jour, on ignorait l'époque précise de l'achèvement de ce cloître, classé parmi les monuments historiques de la province.

« Le Vendredi troisième jour d'Aoust 1526, en présence de nous Étienne Viau, notaire en la court du roy,

N. Sire, à Tours, venerable et discret Maître Clément Bataille prêtre, chanoine prebendé et boursier de l'œuvre de l'Église de Tours d'une part,

« et Jehan Laurent maistre couvreux de maisons demeurant ès fauxbourgs de la paroisse St Pierre des Corps, d'aultre part,

« lequel Jehan Laurent promect et sera tenu couvrir bien et deuement et garnir de plomb comme il appartient les Galleryes nouvellement faictes autour du preau de l'eglise de Tours, sur le pavement des voultes et partout où il appartiendra et sera nécessaire,

« et fournira ledict Laurent de toutes matieres qu'il y conviendra, plomb, soudures, sablon, fallaise, feu, poix et autres chouses qu'il conviendra, pour ladite couverture et ouvraige d'icelle et ne lessera riens que premierement il ne soit veu, visité et poisé,

« et tout ce qu'il y fauldra faire de maczonnerie n'y sera le dit Laurent en riens tenu, mais seront faictes les rongneures et tout ce qu'il conviendra faire de l'œuvre du maczon aux despens de l'Eglise et rendra la dite couverture de plomb le tout bien et deument assis comme il appartient dever le 8e jour de septembre prouchain venant pour le prix et somme de 40 livres pour chacun millier de plomb en œuvre, mis et assis comme dit est.

« sur quoy lui a este baillé, payé par avance et comptant en présence dudit notaire, par le dit venerable boursier, la somme de 200 livres, tant en or que monnaie de aians cours ;

« et le reste et surplus que se montera la dite besongne et ouvraige lui paiera ou fera paier le dit vénérable boursier jusqu'au parfait d'icelle besongne. »

— Dans un acte suivant, daté du même jour, 3 août 1526, honorable homme Anthoine Gacian, ouvrier

en drap d'or et de soye, se constitue « pleige et caucion du dit Jehan Laurent. »

Deux quittances à moitié détruites par l'humidité viennent attester le payement complet de la couverture en plomb des galeries et leur achèvement avant la fin de l'année 1526 (1).

A l'angle nord-ouest de ce cloître, à l'intersection de la galerie du nord et de celle de l'est, se trouve une petite chapelle fort intéressante par ses sculptures et ses peintures murales. Orientée liturgiquement, elle a sa maîtresse fenêtre située à l'est ; trois portes la faisaient communiquer avec les deux galeries et la cour de la maison voisine, qu'habitait sans nul doute le chapelain. Nous avons trouvé quelques renseignements inédits sur cette chapelle dans le testament d'André d'Averton, chanoine de l'église de Tours, daté du 11 mai 1533. Il y déclare, entre autres choses, vouloir « estre inhumé devant la chapelle estant ès galleryes de l'église de Tours, de laquelle chapelle, Dieu par sa bonté, m'a fait ministre pour la réparer, décorer et orner comme elle est de présent (2). »

Cette date de 1533 est précieuse à retenir, d'autant que, malgré les nombreuses dégradations commises dans ce petit édifice, devenu, hélas ! le cellier du vicaire du chapitre, on y retrouve cette richesse d'ornementation, et cette pureté de lignes qui rappellent encore l'école de Michel Colombe. A cette même école appartient le cloître de l'ancienne abbaye de Saint-Martin, à Tours, construit de 1508 à 1518. Ces galeries dont il ne subsiste plus qu'un des côtés, celui de l'est, a été commencé sous la direction

(1) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.

(2) Bibliothèque municipale, *Recueil de chartes originales*, n° 1274.

de Sébastien Françoys, frère de Martin Françoys, maître des œuvres de la cathédrale. Si l'on en juge par le côté encore debout, ce cloître devait être un des plus beaux du centre de la France, par sa vaste étendue, par la grandeur de ses belles arcades à plein cintre et par la richesse de sa décoration, où l'on retrouve des médaillons dans le goût antique, semblables à ceux du logis de Jaques de Beaune. Quant aux arabesques, prodiguées à l'infini sur toutes les surfaces qui séparent les arcades les unes des autres, elles sont d'un mérite très inégal, comme goût et quelquefois aussi comme exécution.

Au nombre des autres édifices religieux élevés ou rebâtis pendant la première moitié du XVIe siècle, nous mentionnerons : — l'église Saint-Vincent, reconstruite en 1521, par Martin François. Cette église paroissiale, située rue de la Scellerie, n° 75, a été supprimée en 1791 et aliénée par l'État, au profit de particuliers qui l'ont convertie en habitations modernes, où apparaissent encore les arceaux de quelques collatéraux.

L'église Saint-Saturnin, si renommée autrefois par la beauté et la richesse des œuvres d'art qu'elle renfermait, fut remaniée vers 1520, par les ordres du cardinal Briçonnet, qui y fit élever à ses frais une haute tour dans le style de la Renaissance.

— En 1503, on achevait la réédification de l'église de l'abbaye de Beaumont-lez-Tours, dont il ne reste plus traces aujourd'hui.

— L'église Saint-Symphorien était terminée en 1531, ainsi que l'indique le millésime gravé sur deux cartouches dans l'un des caissons qui orne la voussure du grand portail.

Nous terminerons cette liste des travaux d'architecture religieuse exécutés pendant la première moitié du

XVIe siècle, en rappelant quelques autres édifices de la province. — 1° La chapelle du château de Champigny, commencée par Louis de Bourbon et terminée, en 1543, par le duc de Montpensier, son fils.

— 2° L'église du prieuré des Roches-Tranche-Lion, édifiée en 1524, dont les ruines attestent encore la magnificence primitive.

— 3° L'église de Montrésor, commencée en 1521, aux frais de René de Bastarnay, seigneur de ce lieu.

— 4° L'église collégiale d'Ussé, fondée en 1521, par Jacques d'Espinay, seigneur d'Ussé, et construite seulement par son fils, de 1531 à 1538. Ces deux dernières églises existent dans un parfait état de conservation.

Nous rappellerons encore, comme appartenant à cette même époque, l'intéressante chapelle du cimetière de Bléré, bâtie vers 1530;

— L'église de Saint-Etienne de Chigny, construite en 1543;

— La tour Saint-Antoine à Loches;

— Les clochers de Crissé et de Saint-Florentin d'Amboise.

Dans ces derniers édifices on retrouve le style mixte de la Renaissance française, où l'ogive est associée aux frontons antiques et les arcades à plein cintre bordées de choux et de feuilles frisées, appartenant au style du XVe siècle. L'ornementation, composée de motifs empruntés à l'architecture grecque ou romaine, est aussi remarquable par l'abondance et la légèreté des sculptures, que par leur délicatesse.

Dans la seconde moitié du XVIe siècle, les guerres de religion et les troubles continuels qui ensanglantèrent la ville de Tours, suspendirent presque complètement ce grand mouvement de rénovation des arts plastiques,

commencé en Touraine bien avant la fin du xv[e] siècle, sous les règnes de Charles IX et de Henri III.

Les catholiques songèrent moins à élever de nouveaux sanctuaires qu'à réparer ceux qui avaient échappé aux ravages des huguenots. C'est ainsi que nous voyons restaurer : — l'église de Notre-Dame-la-Riche, qui avait été reconstruite à la fin du xv[e] siècle, et démolie vers 1562, à la suite du siège qu'elle eut à subir au mois de juillet de cette même année. Il en fut de même de l'église du Chardonnet, de celle du couvent des Minimes, près du Plessis-lez-Tours.

Architecture civile. — L'affection des Valois pour le climat de la Touraine produisit, au point de vue des progrès de l'architecture, les résultats les plus heureux. Les magnifiques résidences dont ils ont peuplé les bords de la Loire ont puissamment contribué à augmenter l'importance de la ville de Tours, où s'élevèrent de toutes parts des logis importants, qui ont un cachet tout particulier d'élégance. Les maîtres maçons architectes ne manquaient pas et, grâce au nombre considérable de travaux qu'ils eurent à exécuter, leur talent se développa avec rapidité. Mais, nous ne saurions trop le répéter ici, tout en étudiant les Italiens, ils surent demeurer eux-mêmes, sans rien abdiquer de leur génie natif. Cependant leurs noms, longtemps mis en oubli, furent remplacés par ceux de quelques artistes étrangers auxquels, de parti pris, on a attribué toutes les œuvres d'art de cette époque. Sans refuser absolument aux Italiens une influence générale sur la marche et le développement de l'architecture en Touraine, pendant le premier quart du xvi[e] siècle, il est un fait établi sur des preuves irréfutables aujourd'hui, c'est que Tours avait une école artistique et des traditions sérieuses bien avant l'arrivée des « gens de mestier » amenés d'Italie à

Amboise par Charles VIII, en 1496. De plus, où rencontre-t-on en Italie un édifice civil ou religieux offrant une analogie, si minime soit-elle, avec un de nos élégants châteaux des bords de la Loire ou du Cher?

Viollet-le-Duc, si compétent en semblable matière, par sa vaste érudition, l'a dit avec beaucoup d'esprit : « Avoir à la cour un artiste étranger, en faire une façon de surintendant des bâtiments, le combler de pensions, cela avait meilleur air que d'employer Claude ou Blaise, natif de Tours ou de Blois, bonhomme qui était sur son chantier, pendant que l'architecte italien expliquait les plans du bonhomme aux seigneurs de la cour émerveillés. » Nous les connaissons presque tous aujourd'hui, ces Claude ou ces Blaise, natifs de Tours, et il faut bien le dire, leurs noms ne sont pas beaucoup plus distingués ; ils s'appellent Durand, Coqueau, Françoys, Besnouard, Neveu, Gadyer, Rousset, etc. »

En résumé, il est peu de villes en France où l'architecture de l'époque de la Renaissance française soit représentée par des constructions aussi spacieuses, offrant un caractère à peu près identique. La plupart de ces logis conservent encore une certaine physionomie claustrale bien en rapport du reste avec la vie intérieure et les mœurs du temps. Au dehors, les façades sur la rue sont très simples d'ornementation, tandis qu'au dedans les corps de logis, formant une cour assez étendue, offrent de toutes parts, aux fenêtres, aux portes, des sculptures pleines de détails intéressants.

Parmi les logis dont nous admirons encore la richesse et l'élégance, est la maison de Beaune-Semblançay, située au fond d'un jardin, rue Saint-François-de-Paule, n° 3. Morcellé au XVII[e] siècle, cet hôtel, qui ne comprend plus que trois corps de logis, disposés autour d'un jardin, est

encore fort intéressant à étudier au point de vue des origines de la Renaissance.

Grâce à un de ces hasards heureux qui consolent le chercheur de l'aridité de ses investigations, nous avons découvert les titres des marchés passés pour la construction de ce logis commencé en 1507, pour n'être achevé qu'en 1518. (Voir *Besnouard.*) Un de ces corps de logis ayant ses ouvertures au nord, contenait au premier étage une chapelle, dont les voûtes se voient encore dans les combles de cette maison. Au rez-de-chaussée, une galerie, servant autrefois de passage entre les corps de logis orientés à l'est et celui qu'a remplacé l'église actuelle de Saint-François, est composée de quatre arcades en plein cintre, supportées par d'élégantes colonnes de marbres de diverses couleurs. Au-dessus de ces arcades une élégante frise nous montre une cordelière à nœuds multiples, interrompue çà et là par des écussons et des paires d'ailes d'oiseaux.

Parmi les autres logis du XVIe siècle qui méritent une mention spéciale, nous noterons : — 1° l'hôtel de la famille Cottereau, rue des Trois-Ecritoires, n° 3, construction de la première moitié de ce siècle, qui, malgré des retouches considérables, offre encore au rez-de-chaussée une voûte décorée de riches caissons, où sont figurés des salamandres et d'autres ornements d'une exécution remarquable ; — 2° l'hôtel de la famille Goüin, rue du Commerce, n° 35, où la disposition des avant-corps et des portiques, les sculptures des chapiteaux et des pinacles, lui donnent une physionomie originale ; — 3° l'hôtel Babou de la Bourdaisière (hôtel du gouvernement), bâti en 1525, sur la place Foire-le-Roi, par Philibert Babou, trésorier de France.

Sur cette même place, mais dans une ruelle servant

de passage au n° 76 de la rue Colbert, se trouve l'ancienne demeure de la famille Ronsard, dont les armoiries se voient au-dessus de la principale porte d'entrée. Plus près de la Loire, sur cette même place, au n° 10, est l'ancienne demeure des prieurs des Jacobins, attribuée à tort à Galland, l'orfèvre de Louis XI, dont le logis était situé dans la rue de Lucé actuelle. On retrouve dans cet hôtel, comme dans la plupart des autres constructions particulières de la fin du XV° siècle et du commencement du XVI°, de grandes coquilles occupant le tympan de quelques lucarnes ou le dessus des portes d'entrée.

L'ancien presbytère de Saint-Saturnin? rue du Commerce, n° 16, est un des plus intéressants logis de la Renaissance française à Tours. L'intérieur de la cour est décoré de portiques dont les arcades sont soutenues par des colonnes de marbre de couleur, et les lucarnes, malgré leur état de dégradation avancée, présentent encore des détails architectoniques intéressants.

Un autre grand corps de logis, d'une date bien postérieure au précédent, est situé rue Paul-Louis-Courier, n° 15. La façade sur la rue est peu ornée, tandis que la seconde cour intérieure, soustraite aux regards des passants, est décorée de belles arcades, sculptées de mascarons et de ciselures d'une exécution fort soignée ; à l'intérieur de ce logis est un escalier remarquable, à travées parallèles appartenant au style de la Renaissance italienne.

D'autres logis moins dignes d'attention que ceux dont il vient d'être question existent : rue du Cygne, n° 27 ; — rue Briçonnet, n° 25 ; — rue de l'Arbalète, n° 6 ; — rue des Cerisiers, n° 27 ; — rue Bretonneau, n° 33 ; — rue Ragueneau, n° 7 ; — rue Paul-Louis-Courier, n° 17, etc.

Pendant que de tous côtés on élevait à grands frais dans

la capitale de la Touraine ces somptueux logis, les possesseurs des vieux châteaux forts de la province s'occupaient à les rajeunir pour en faire des palais d'agrément. Qui ne connaît aujourd'hui tous ces délicieux châteaux des bords de la Loire, du Cher ou de l'Indre ? Chambord, Amboise, Chenonceau, Azay-le-Rideau, Véretz, Candé, Villandry, etc.

Obligé de nous renfermer dans les limites étroites d'un inventaire, nous rapporterons seulement ici quelques faits nouveaux contenus dans les documents que nous publions.

1° Le château de Chambord, dont le plan général rappelle un château fort du moyen âge, mais habillé dans le style de la Renaissance, a été trop longtemps attribué au Primatice, pour que nous ne répétions pas ici qu'il a été construit par deux maîtres maçons tourangeaux, Pierre Nepveu, dit Trinqueau, et Jacques Coqueau (1524-1540).

Les minutes des notaires de Tours nous ont livré deux indications nouvelles, relatives à l'édification de ce château. Il s'agit, dans ces actes, datés du mois de février 1530, d'achat de plusieurs milliers de pierres, « bonnes, tenables et marchandes, que Julien Hervé et Jehan Roy, maîtres nautonniers, paroisse de Saint-Jean-de-Beaumont, près Tours, seront tenus de fournir et faire rendre au port de Maufumyer ou en l'île de Saint-Jacques, pour le prix et somme de quatre livres quinze sols pour chacun cent. »

Un semblable marché est contracté avec Pierre Denis, nautonnier, paroisse Notre-Dame-la-Riche, « pour la fourniture de pierres au port de Saint-Cyr-sur-Loire, au prix de neuf livres par chacun cent et chargé en charroy devers la my karesme prochain venant, pour l'édifice du roy n. s. en son chastel de Chambord. »

Enfin, dans un dernier acte du mois de février 1544,

nous lisons le nom d'un maître architecte inconnu jusqu'alors dans l'histoire de ce château. Ce personnage, nommé « maître Guillaume Robert, commissaire et maître des fortifications pour le roy en ses pays et duché de Bourgogne, » est qualifié de « contrôleur des ouvraiges du roy en ses pays et comté de Bloys, et entrepreneur de la closture de son parc de Chambord (1). »

Le château de Chenonceau était un vieux château fort du XIV[e] siècle, que Thomas Bohier fit raser en 1515, pour y fonder un édifice dans le goût de la Renaissance française. En 1524, au moment où les travaux du gros œuvre étaient achevés, François I[er] s'empara de ce fief sous prétexte que Thomas Bohier lui était redevable d'un compte arriéré de trésorerie et fit terminer la chapelle et le gros pavillon d'entrée.

Après la mort de ce roi, Henri II donna cette terre et ce château à Diane de Poitiers, qui fit reconstruire la façade située au levant; mais Catherine de Médicis, devenue régente en 1559, exila Diane de la cour et la força bientôt d'échanger sa terre de Chenonceau contre celle de Chaumont-sur-Loire. Devenue maîtresse absolue d'un séjour qu'elle convoitait depuis longtemps, Catherine entreprit de créer de nouveaux embellissements et fit édifier dans la cour d'entrée une longue suite de bâtiments destinés au logement des personnes de sa suite; puis elle bâtit sur le pont qui venait d'être achevé, sous la direction de Philibert Delorme, une immense galerie de soixante mètres de long, destinée à donner « repas à la chasseresse, danses aux flambeaux et autres festivités ». Tous ces travaux n'étaient pas terminés en 1579, ainsi que le prouve un marché passé par François Bunel,

(1) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.

peintre du roi, avec Georges Duboys, peintre verrier de Tours, pour la livraison de dix-sept fenêtres de vitraux peints. (Voir *Duboys Georges.*)

Catherine a prodigué avec un goût exquis et une entente merveilleuse toutes les richesses de l'ornementation sculpturale. Il n'est pas jusqu'aux cheminées qui, comme au château de Chambord, n'aient leurs colonnettes, leurs niches ajourées, leurs statuettes, leurs médaillons et tous ces infinis détails qui les font ressembler à des broderies de pierre.

Le château d'Azay-le-Rideau, bâti dans le premier quart du XVIe siècle, sur l'emplacement d'un ancien château fort qu'avait acheté Gilles Berthelot, maire de Tours, en 1520, est resté inachevé comme celui de Chenonceau. Cet édifice est composé d'un vaste bâtiment ou sorte de donjon, flanqué de cinq tours, percées de fenêtres ornées dans le style de la Renaissance française. Sur sa façade septentrionale se développe un splendide portique formé de plusieurs ordres d'architecture superposés, se terminant au sommet par un fronton où sont sculptés trois écussons, portant les lettres, L C E; initiales dont on ignore encore la véritable signification-

Ce portique est certainement le plus beau type d'ornementation des monuments civils de la première Renaissance en Touraine, par la grandeur de sa conception et la perfection des détails infinis de ses sculptures. Adossé à ce portique se trouve le grand escalier du château, à travées parallèles, où la prodigalité des motifs de décoration suffirait seule à démontrer à quel degré de perfection l'école tourangelle de sculpture avait atteint, bien avant l'arrivée des artistes italiens à Fontainebleau.

Les investigations de l'abbé Chevallier dans les archives de ce château ont révélé le nom d'Étienne Rousseau,

maître maçon sculpteur (1519), qui doit appartenir à une dynastie d'architectes en résidence à Tours pendant plus de trois cents ans. (Voir *Rousseau.*)

Le château de Villandry, situé sur le coteau qui borde la rive gauche du Cher, a été bâti en 1532, sur l'emplacement d'un ancien manoir fortifié, nommé Colombiers. Il ne reste plus aujourd'hui des constructions de cette époque que deux ailes et une galerie dont les croisées à arcs surbaissés présentent des pilastres et des chapiteaux sculptés avec beaucoup de goût et de délicatesse.

Les autres bâtiments ont été édifiés vers le milieu du XVIIIe siècle.

Au nombre des grands édifices que nous a légués la première moitié du XVIe siècle et qui méritent d'être signalés au point de vue de leur valeur architecturale, nous devons encore citer :

1° Le château de Candé; ancien logis féodal rebâti en 1508, par François Briçonnet, trésorier de France et maire de Tours en 1499.

2° Le château de la Bourdaisière, près Montlouis, réédifié en 1424 par Philibert Babou de la Bourdaisière, trésorier de France, maire de Tours en 1521. Le duc de Choiseul devenu propriétaire de ce château, en 1760, en fit démolir la plus grande partie pour en employer les matériaux à la construction de son château de Chantelou, près d'Amboise.

3° Le château de Véretz, situé sur le coteau du Cher, a été construit par Jean de la Barre, prévôt de Paris, qui fit sculpter, au-dessus du portail d'entrée, une statue équestre de François Ier.

Jehan Dufaultray, conseiller du roi, fit reconstruire, en 1594, sur les plans et devis de Ducerceau, « le pa-

villon joignant le grand escalier et regardant sur la basse-court ».

4° L'hôtel de ville d'Amboise est l'ancien logis de Pierre Morin, trésorier de France, maire de Tours en 1501. Après son décès, survenu en 1506, Françoise Prévost, sa veuve, fit terminer cet édifice, dont les lucarnes offrent la plus grande analogie avec celles du logis des prieurs des Jacobins, situé place Foire-le-Roi, à Tours.

Le talent de nos maîtres maçons sculpteurs ou architectes, ne s'est pas seulement exercé sur les monuments de la Touraine, nous pouvons encore revendiquer pour eux, une large part dans plusieurs monuments importants situés loin de leur pays. D'abord, le château de Gaillon, qui était situé en Normandie et fut bâti aux frais du cardinal Georges d'Amboise, qui y employa plusieurs de nos artistes, entre autres Pierre Valence, Michel Colombe, Jérôme Pacherot, Antoine Juste, Jehan Galle, Alexandre Duboys, etc., dont les noms sont cités dans les comptes publiés par M. Deville.

Le château de Madrid, au bois de Boulogne, surnommé jadis le château de faïence, grâce aux émaux colossaux de Pierre Courtoys (voir ce nom), a été commencé en 1528, par Pierre Gadyer, maître des œuvres en résidence à Tours, et continué après son décès, survenu en 1532, par un autre maître maçon de Tours, nommé Gatien Françoys. Ce fut ce dernier qui acheva la façade du midi ; la façade du nord ayant été terminée seulement en 1550, par Philibert Delorme.

Un seul château de la seconde moitié du XVI° siècle mérite d'être signalé en Touraine, c'est celui du Grand-Pressigny, regardé au XV° siècle comme une des plus redoutables places de guerre de la province. Ce vaste édifice, en grande partie ruiné aujourd'hui, offre peu

d'intérêt. De toutes les constructions accumulées sur son emplacement pendant des siècles, il ne reste plus qu'une tour fort haute, très élégante dans ses proportions et surmontée d'une lanterne à dôme exécutée dans le style de la Renaissance française.

On y voit aussi un grand logis bâti par le marquis de Villars, dont les traits caractéristiques se retrouvent à Champigny, dans une sorte de porche ou d'arc de triomphe précédant l'entrée de la Sainte-Chapelle de ce château.

Architecture militaire. — Les fortifications de Tours étaient dans un état si déplorable, malgré les travaux incessants exécutés pendant le cours du XV[e] siècle, que Louis XII, par ses lettres patentes données à Loches, le 29 janvier 1500, accorda un secours annuel pour « aider aux grands frais et dépens que les habitants avaient à supporter pour l'entretenement des ponts, portes, clous-tures, chaussées et autres somptueux édifices de la dite ville, qui est de grand avenir ».

En 1520, François I[er] désirant donner plus d'importance à notre ville en augmentant son périmètre fortifié, se fit présenter, au château de Blois, deux plans de Tours dessinés par Jehan de Pousay, peintre. (Voir *Pousay*.) Après plusieurs conférences avec les députés de Tours, le roi ordonna d'agrandir la ville du côté du faubourg de Notre-Dame-la-Riche, et de l'abbaye de Beaumont-lez-Tours.

On avait commencé les travaux en même temps, à Saint-Pierre-des-Corps et à Sainte-Anne, lorsque les guerres d'Italie vinrent empêcher la réalisation de ce vaste projet, tel qu'il avait été arrêté en conseil du roi, et le *nouvel enclos* fut réduit aux proportions où nous l'avons connu de nos jours.

La direction de ces ouvrages de fortification, confiée d'abord à un architecte italien, nommé d'Urbino, puis au sieur Prévot du Plessis, architecte ingénieur, sembla si insuffisante au gouverneur de la province, M. de Souvré, qu'il manda, en 1590, Androuet dit du Cerceau, l'un des architectes du roi, et lui confia la direction de cette entreprise, avec des gages de cent cinquante livres tournois par mois.

Ces murailles fortifiées, d'une hauteur moyenne de neuf mètres, sur trois de largeur, étaient défendues par dix-sept grosses tours crénelées, garnies de machicoulis, ainsi que de galeries en saillie. Toutes les portes avaient : pont-levis, herses, barrière au-devant et corps de garde au-dessus des créneaux.

XVII

XVIIe SIÈCLE. — Au début de ce siècle, le grand art de l'architecture suit encore les errements de la Renaissance française, à laquelle il empruntait quelques-uns de ses éléments ; mais le besoin d'innover devenant de plus en plus impérieux, nos architectes aboutirent à des bizarreries et à des mélanges de style tels, qu'il ne demeura bientôt plus aucunes traces d'originalité dans les édifices civils ou religieux bâtis pendant la seconde moitié de ce siècle. C'est à cette transformation profonde de l'art et du goût public que nous devons notre architecture moderne, assez pauvre dans ses conceptions architectoniques.

Architecture religieuse. — Sous le règne de Louis XIII (1610-1643), le nombre des couvents d'hommes et de femmes s'accrut dans une telle proportion, qu'ils arrivèrent à occuper une partie considérable de la nouvelle enceinte de Tours. Jamais on n'avait tant bâti d'églises et de chapelles.

Au nombre de ces édifices religieux construits pendant

cette période et qui présentaient un certain intérêt, sous le rapport architectural, nous signalerons pour mémoire:

— Le couvent des Récollets, religieux introduits à Tours au mois de février 1619; la première pierre de leur église, servant aujourd'hui de caserne, a été posée par Marie de Médicis, pendant le séjour qu'elle fit au château du Plessis, en 1619.

—Les Feuillants construisirent leur couvent à l'entrée de la rue des Ursulines, près de la place de l'Archevêché. Ce fut le cardinal de Richelieu qui bénit la première pierre de leur église, que Louis XIII voulut poser lui-même, le 22 août 1620.

— Les Minimes, qui occupaient près du château du Plessis le couvent fondé par saint François de Paule, demandèrent, au mois de février 1620, au corps de ville, l'autorisation de s'établir à Tours « à cause des eaux et grandes brouées qui les rend tous malades et valétudinaires et aussi par crainte de la guerre ».

Le 8 octobre 1627, Marie de Médicis posa la première pierre de leur nouvelle église, rue Chaude (aujourd'hui rue de la Préfecture). Cet édifice, consacré en 1635, a une seule nef sans abside ni transept; les fenêtres sont en plein cintre divisées par des meneaux, dont le sommet affecte une forme ogivale. Trois chapelles latérales ont été ajoutées après l'achèvement de cet édifice, dont la façade ne manque pas d'une certaine recherche de style.

— En 1634, les Jésuites ayant réussi à acheter l'hôtel de Beaune, malgré l'avis défavorable de la municipalité et l'engagement formel de leur supérieur, le père Binet, de n'acheter aucun immeuble, sans le consentement de la ville, le maire intenta un procès devant le présidial, qui débouta la ville de sa demande.

La chapelle de cet hôtel put suffire aux Jésuites jus-

qu'en 1675, époque où ils se décidèrent à construire une grande église avec ses annexes; achevée en 1677, elle coûta la somme de trente-quatre mille neuf cent cinquante livres. (Voir *Beaudequin et Thierry.*) Cet édifice orienté à l'inverse des autres églises, n'offre rien de bien remarquable et sert aujourd'hui de magasin.

— Les Capucines ou filles de la Passion, établies au mois de décembre 1533, font bâtir, rue de la Bourde, une grande chapelle qu'occupe aujourd'hui une brasserie.

— Le couvent de la Visitation, datant de la même année que le précédent, est occupé, depuis 1803, par l'hôtel de la Préfecture.

— Les filles de l'Annonciade ou sœurs bleues, s'établirent place de l'Archevêché, en 1643; leur église, dont il ne subsiste plus rien, avait été bâtie sur les plans du célèbre architecte François Mansart.

— Le couvent des filles de l'Union chrétienne s'établit, en 1653, rue de la Préfecture. Leur église est affectée aujourd'hui au culte protestant.

— Les Carmélites, fixées à Tours au mois de janvier 1608, construisirent, d'après l'ordre de la reine, en 1614, une église qui fut bénite le 3 mai 1619. Cet édifice, situé rue Banchereau, n'offre rien d'intéressant et sert de magasin.

— Le couvent des Ursulines, installé en 1620, dans les dépendances de la Petite-Bourdaisière, fit bâtir une église dont la porte d'entrée seule subsiste aujourd'hui, encastrée dans les murs du séminaire.

Tous ces édifices religieux n'offraient même plus ces caractères architectoniques qui distinguaient antérieurement ces sortes de monuments des édifices civils.

A cette longue liste d'églises et de chapelles élevées pendant le XVII[e] siècle à Tours, nous joindrons l'indica-

tion de deux autres monuments situés dans la province.

— L'église de Richelieu, bénite le 31 octobre 1681, sous l'invocation de Notre-Dame, est un bel édifice dont l'architecture est conçue dans le style dit des Jésuites.

— La chapelle du château de Chavigny, près Lerné (arrondissement de Chinon), bâtie vers 1630 par le surintendant des finances Bouthilier de Chavigny, seigneur de ce lieu, appartient à cette époque de transition.

Architecture civile et militaire au XVII*e siècle*. — Sous le règne de Henri IV, on reprit la construction des nouvelles fortifications déstinées à protéger la ville et qui ne furent terminées qu'en 1685. Elles étaient formées d'un mur retranché garni de bastions, et ces bastions renfermaient dans leurs intervalles de séparation des demi-lunes de huit mètres de hauteur. Le parapet, percé d'embrasures et de casemates placées de distance en distance, s'élevait à deux mètres au-dessus du cordon.

La mise à exécution de ce projet fit de Tours une place de guerre peu importante, mais qui eut l'avantage de l'accroître dans une grande proportion et de la mettre à l'abri des inondations venant du midi. Le comblement des fossés des anciennes fortifications du XIVe siècle permit d'ouvrir de nouvelles rues (rue de l'Archevêché, des Fossés-Saint-Georges, des Fossés-Saint-Martin, etc.) et de bâtir d'élégantes maisons et de vastes hôtels.

Le palais du Commerce doit être cité au nombre des constructions les plus importantes de ce siècle. Au mois de juillet 1671, les banquiers, marchands et négociants ayant obtenu une ordonnance qui les autorisait à faire une levée de deniers sur eux-mêmes, achetèrent aux pères Jésuites trois corps de logis sur l'emplacement desquels Jules Hardouin, dit Mansart, éleva de nouvelles constructions.

La façade de ce grand établissement est surmontée d'un tympan triangulaire dans lequel se trouve l'écu des armes de la ville; un autre écusson contenant les attributs de la justice se voit au-dessus de la fenêtre de l'entrée principale. Toutes les ouvertures du rez-de-chaussée présentent un cintre surbaissé à peine indiqué au premier étage; enfin, l'ancienne halle des marchands est recouverte d'une voûte bizarre se rattachant au style des ouvertures extérieures; trois rangées de piliers carrés dépourvus d'ornements et placés à des intervalles égaux lui servent de support.

Sur une cour intérieure fermée de tous côtés, ce qui lui donne l'aspect claustral d'un logis du XVIe siècle, viennent s'ouvrir les quatre issues principales des bâtiments, qui sont surmontés d'ornements du même style que les ouvertures extérieures.

Plus tard, en 1692, sur les instances de l'intendant M. de Miromesnil, la ville fit élever un arc de triomphe en l'honneur de Louis XIV; ce monument se composait de trois grandes arcades à plein cintre, embellies à l'intérieur de caissons et de compartiments sculptés avec beaucoup de soin. La porte du milieu était encadrée par deux renommées portant les armes de France, tandis que des trophées sculptés par Jehan Roussel (voir ce nom) se voyaient au-dessus des petites portes.

François Girardon, sculpteur du roi, avait fourni les modèles en relief de l'ornementation et d'une statue de Louis XIV, qui devait être placée sur l'entablement. (Voir *Girardon*.)

Une partie des matériaux de ce monument, démoli en 1775, ont servi à construire le portail actuel de l'archevêché.

Les maisons ou hôtels particuliers édifiés pendant le

XVIIe siècle, offrent sous le rapport architectural un style lourd et disgracieux qui manque d'originalité de conception. On trouve ces logis dans les rues du Poirier, du Mûrier, de la Madeleine, de Saint-Saturnin, des Cerisiers, etc.

A cette énumératiom nous devons ajouter les constructions monumentales de notre province. En tête, est le château de Richelieu, bâti en 1637, par le cardinal, dans un emplacement qui n'offrait aucun des avantages recherchés précédemment pour l'établissement des édifices de cette importance.

Ce château, où les chefs-d'œuvre des plus grands maîtres en peinture et sculpture avaient été réunis à grands frais par Richelieu, devint, après la Révolution, un objet de spéculation pour ses nouveaux acquéreurs qui le ruinèrent et en vendirent à vil prix les matériaux de construction.

Le château de la Roche-Racan, près de Saint-Paterne, 1632. — Le château des Belles-Ruries, près de Monnaie, 1634. — Le château de Valmer, commune de Chançay. — Portion du château de Paulmy, près le Grand-Pressigny, 1629. — Portion du château de Champchevrier, commune de Cléré. — Enfin, le château de Planchoury, commune de Langeais.

XVIIIe SIÈCLE. — L'histoire monumentale de ce siècle nous offre quelques constructions civiles, remarquables soit par l'importance de leur développement, soit par la richesse de leur décoration. Nous mentionnerons la construction de la rue Royale, d'après les plans et devis d'un ingénieur de la province, M. de Limay. L'ensemble des maisons qui forment cette belle rue est une œuvre parfaitement conçue. Chaque corps de bâtiment, identiquement semblable à celui qui le précède ou à celui qui le suit

se raccorde par la hauteur des corniches et des ouvertures autant que le permet la pente assez rapide du sol. L'ornementation variée des façades se répétant toujours en face, produit une régularité exempte de cette monotonie qu'offrent toujours les constructions identiques prolongées trop longtemps sur une même ligne.

Une note manuscrite des archives municipales nous apprend que le dessin et l'ornementation des façades de cette rue étaient l'œuvre d'un architecte originaire de Reims nommé Lefebvre. Le seul reproche qu'il soit permis d'adresser aux constructeurs de cette rue, c'est de n'avoir pas su ou voulu tirer parti de la place Saint-Louis qui se trouvait à l'entrecroisement de la rue de l'Archevêché, des Fossés-Saint-Georges et de la rue Royale. La conservation de cette place eût détruit, par l'éloignement des façades des maisons, l'uniformité de style.

L'hôtel de ville, qui termine la rue Royale au nord, fut adjugé le 12 mars 1767, au sieur Rousseau, et terminé en 1786.

L'architecture de sa façade principale d'un style simple et de bon goût, indique par les proportions de ses ouvertures et de son grand balcon de pierre, un monument d'un usage public.

Le fronton qui couronne l'avant-corps est décoré de deux statues assises, représentant le *Commerce* et l'*Industrie*, séparées par un écusson fleuronné aux armes de la ville. Deux bas-reliefs, le *Cher* et la *Loire*, décorent, au premier étage, les deux fenêtres du milieu de la façade. Toutes ces sculptures sont l'œuvre du sculpteur Bonnechose. (Voir ce nom.)

La construction du pont de pierre, composé de quinze arches de vingt-cinq mètres d'ouverture, fut adjugé le 7 mai 1765 et terminé en 1778. (Voir *Derouet.*)

Nous terminerons ce résumé si imparfait sur l'art architectural, en faisant remarquer combien il est regrettable que l'impulsion donnée par nos architectes modernes à la construction des grands monuments civils ou religieux se soit éparpillée sur des styles aussi dissemblables; les uns ayant préféré le roman au gothique, les autres adoptant le style grec si fort à la mode sous le premier Empire ou le style Louis XV, ou bien encore, ce style mixte dit éclectique, véritable salmigondis architectural où le cintre et l'ogive, dépouillés de leurs beautés essentielles, sont accompagnés de « colonnes en tire-bouchon, de moulures grimaçantes ou d'architraves en papillottes ».

Édifices civils. — Le palais de justice, œuvre de M. Jacquemin père, appartient au style de l'architecture grecque ou romaine, combiné avec le style de la Renaissance.

Les dispositions architectoniques de la façade principale sont d'ordre dorique et s'harmonisent parfaitement, par leur sévérité, avec la destination de cet édifice. Le péristyle est orné de huit grosses colonnes cannelées avec soubassement et acrotères supportant un entablement qui, vu d'une certaine distance, écrase la façade de ce monument. La salle des Pas-Perdus, partie la plus élégante et la plus soignée de l'édifice, est décorée des attributs de l'ordre ionique.

On doit au talent distingué de M. Jacquemin fils la grande façade monumentale de l'imprimerie Mame, rue de l'Oratoire, qui est un modèle harmonieux de plusieurs styles habilement appropriés à la décoration de cet établissement industriel.

Le musée de peinture et de sculpture est un bâtiment construit en 1828, d'après la disposition générale de l'hô-

tel de ville, auquel il sert de pendant. Le tympan du fronton est décoré de deux statues assises représentant la sculpture et la peinture, ayant à leurs pieds leurs principaux attributs. Deux autres bas-reliefs, l'*Astronomie* et l'*Architecture,* sont placés au-dessus de deux fenêtres du premier étage.

A côté de ces principaux monuments civils de Tours, nous rappellerons ici quelques édifices religieux appartenant au XIXe siècle et qui ne sont pour le plus grand nombre que des pastiches d'un art effacé, présentant peu d'intérêt sous le rapport architectonique.

1° La chapelle des Carmélites, rue des Ursulines, bâtie en 1845, par l'architecte Pallu, dans le style gothique du XIIIe siècle.

2° La chapelle du petit séminaire, terminée en 1849.

3° L'église Sainte-Anne, commune de Lariche-extra, voûtée en pierres appareillées.

A ces deux derniers monuments, construits par Gustave Guérin, dans le style ogival, il faut ajouter plusieurs autres édifices religieux construits par ce même architecte dans le style roman du XIIe siècle, tels que : la chapelle des Lazaristes à Tours, terminée en 1860; l'église de Joué-lez-Tours (1868), et celle de Saint-Étienne, commencée en 1869 et achevée seulement en 1874.

SCULPTURE

Pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, Tours, devenue cité gallo-romaine, reçut de ses conquérants d'importantes améliorations, au nombre desquelles se trouve l'introduction des arts perfectionnés de l'Italie.

Sans nous astreindre ici à énumérer tous les débris de

sculptures plus ou moins remarquables, que des fouilles ont mis à jour dans un grand nombre de localités de la Touraine, nous rappellerons seulement que la plupart de ces œuvres d'art attestent le degré de perfection auquel étaient arrivés nos premiers artistes pendant l'occupation romaine.

Malgré les ravages des barbares au v° siècle, nombre de chapiteaux et de colonnes de marbre, de bas-reliefs, de stèles funéraires, etc., ont pu être employés à la décoration des églises chrétiennes primitives.

Un long temps d'arrêt succéda à l'invasion des Visigoths, et la sculpture, subordonnée à l'architecture, demeura à peu près inconnue jusqu'à l'époque où le génie de Charlemagne développa un grand progrès dans l'ornementation des édifices publics.

On observe les premières ébauches de ce genre de décoration extérieure des monuments religieux, à Saint-Germain-sur-Vienne, près de Chinon, où les murailles de l'église sont décorées de pierres chargées d'entrelacs, de feuillages, de palmiers, d'animaux fantastiques, évidemment copiés sur des dessins d'origine orientale. Quant à la statuaire chrétienne, on a dit et imprimé qu'elle avait débuté en Touraine au x° siècle, à l'église de Rivière, où se voient deux petits bas-reliefs placés à la partie supérieure du pignon de l'abside, et représentant, à droite, deux personnages s'embrassant, et à gauche, une fileuse.

Ces bas-reliefs bien imparfaits au point de vue artistique et sculptés par une main peu exercée, nous semblent être des stèles gallo-romaines, utilisées lors de la construction de cette église. Nous pensons donc que les rangées de statuettes et les ornements variés qui décorent les murailles des églises d'Azay-le-Rideau, de Saint-Mexme

à Chinon et d'Epeigné-sur-Desme, sont les premiers types d'imagerie religieuse de la Touraine.

Pendant le XIe siècle, la sculpture d'ornementation plus répandue, gagne en originalité. Les bas-reliefs en pierre et figures de ronde bosse, que les scrupules trop justifiés des premiers évêques avaient bannis des églises, recommencent à être employés dans la décoration des façades et des portes principales des édifices religieux.

L'église de Preuilly nous offre un spécimen très intéressant de l'ornementation caractéristique du XIe siècle. Là sont de remarquables chapiteaux où se déroulent des bandelettes et des rubans de fleurs crucifères, des figures fantastiques, des animaux bizarres dont la nature n'a jamais produit les formes ; des plantes au feuillage inconnu, des têtes humaines grimaçantes dont le dessin seul pourrait donner une idee générale.

Nous avons dit plus haut qu'à la fin du XIIe siècle l'art architectural apparaissait dans toute sa vigueur en Touraine ; de son côté, la sculpture d'ornementation ébauchée sous les premiers Capétiens, était également entrée dans une voie de progrès. Aussi, à cette époque de Renaissance artistique, la Touraine produisit-elle de nombreuses églises où les archivoltes des arcatures sont ornées de sculptures dont nous voyons encore de remarquables exemples dans les ruines de l'église de Saint-Martin, dans la chapelle de Saint-Lazare, à la tour Saint-Julien, dans le prieuré de Saint-Côme, dans l'église Saint-Ours, à Loches, et dans les ruines de l'abbaye de Cormery.

La statuaire était demeurée stationnaire ; les représentations humaines sculptées sur les chapiteaux de l'église Saint-Denis, à Amboise, et au-dessus des portes d'entrée de plusieurs églises, sont assez grossièrement sculptées et souvent à peine ébauchées. Les statues en

pied de Crouzilles, celles de Panzoult, de Parçay-sur-Vienne, qui appartiennent à cette époque, ont une raideur de pose, une immobilité particulière due en partie au jet des draperies à plis comptés et symétriques, ne variant jamais de type. Les têtes humaines sont mieux traitées que par le passé ; il est facile de s'en convaincre en examinant l'abside de la chapelle de Saint-Jean-des-Coups, si curieuse par les détails de la frise qui règne à l'intérieur de cet édifice.

Au XIIIe siècle, l'aspect de l'ornementation architectonique changea complètement. Les maîtres maçons sculpteurs dont le talent avait acquis plus de finesse dans les détails et plus d'habileté, commencèrent à copier les plantes, les fleurs du pays, qu'ils reproduisirent assez fidèlement pour qu'on puisse en reconnaître les diverses espèces. (Ex : les chapiteaux de l'abside de la cathédrale.)

De son côté, la statuaire se débarrassant peu à peu des traditions hiératiques entra dans une voie de prodigieuse activité ; on plaça des statues un peu partout, sous les voussures des portes, au sommet des murailles, sur les contreforts, etc. Notre église métropolitaine contenait autrefois un grand nombre de statues du XIIIe siècle, garnissant les galeries extérieures de l'abside et dont il ne reste plus aujourd'hui que les tronçons.

Le XIVe siècle a été, en sculpture comme en architecture, un siècle de transition ; la recherche de la nouveauté et la multiplicité des sujets d'ornementation conduisirent les maîtres maçons sculpteurs à un genre maniéré que nous pouvons encore observer dans la décoration de l'entrée de la nef principale de l'église de Candes, près de Chinon (1). Ces sculptures, au point de vue ornemental,

(1) Une bulle (inédite) du pape Urbain V accorde des indulgences aux fidèles qui concourront par leurs offrandes à la reconstruction de cette église,

sont intéressantes à étudier; le dessin de leur composition, la délicatesse de leurs formes capricieuses indiquent l'habileté et la facilité du ciseau jusque dans les plus petits détails, ce qui ne laisse pas quelquefois même de nuire à l'effet général. Ces mêmes observations s'appliquent à la statuaire, dont la Touraine offre de bien rares échantillons au XIV[e] siècle, si ce n'est dans cette même église où, reposant sur des soubassements ornés d'oiseaux et d'animaux fantastiques, des statues garnissent, au nombre de quatorze, le portail principal de cet édifice. Le tympan présente, lui aussi, cinq statues de même style que les précédentes, mais dans un état de dégradation qui ne permet plus d'apprécier leur valeur artistique.

On voit, au musée archéologique de Tours, une série de fragments de sculptures du XIV[e] siècle, tels que chapiteaux, modillons, culs-de-lampe, dont quelques-uns ont été moulés sur l'original.

Pendant le XV[e] siècle la décoration des monuments, tout en devenant plus élégante, offre une surabondance de festons et de ciselures qui forment de véritables crêtes dentelées s'élevant jusqu'au sommet des murailles. Le système décoratif emprunté au règne végétal diffère de celui du siècle précédent, et nous voyons les sculpteurs, s'abandonnant de plus en plus aux inventions les plus capricieuses, s'inspirer des plantes vulgaires, telles que les choux frisés, les chardons, etc., qui dominent dans la décoration des chapiteaux.

La statuaire, de son côté, continue à progresser. Malheureusement, les destructions systématiques pratiquées sur nos grands monuments au XVI[e] siècle, par les protes-

détruite par le fait des guerres. Cette pièce nous explique la présence des créneaux, des mâchicoulis qu'on retrouve dans d'autres églises bâties dans la deuxième moitié du XIV[e] siècle.

tants et au XVIII[e] siècle par les clubistes, n'ont laissé subsister qu'un petit nombre de ces grandes statues qui, d'après le témoignage des historiens contemporains, prouvaient le talent consommé de nos maîtres ymaigiers.

Dans son *Histoire de l'Église de Tours*, Maan nous a transmis les noms de quelques donateurs ayant contribué de leurs deniers à la sculpture de ces statues ; il cite entre autres un archidiacre nommé Guy qui, en 1455, faisait sculpter les statues des premiers évêques de Tours. Maan cite encore un chanoine, nommé Jehan Brette, qui plaçait, en 1492, dans une chapelle qu'il venait de fonder, une statue de saint Jean-Baptiste, en marbre, ainsi que les statues des apôtres Pierre et Paul. Il est regrettable que cet historien n'ait pas jugé à propos de nous faire connaître les noms des artistes qui les avaient composées.

Au XV[e] siècle, le cercle de l'iconographie chrétienne s'étant agrandi outre mesure, on ne se contenta plus de personnifier les grandes vertus et les vices ; il y eut désormais une place considérable de réservée à la satire et à la moquerie. Certains bas-reliefs deviennent même d'une naïveté peu édifiante et cela aussi bien dans les monuments religieux que dans les édifices laïques ; dans les tours du château d'Amboise comme dans la voussure de la porte principale et des escaliers des tours de notre cathédrale.

La sculpture des monuments funéraires acquiert dans les églises un très grand luxe d'exécution, ainsi que les pierres tombales en forme de dalles qui se couvrent de gravures en creux et sont chargées d'ornements. La plupart des églises de Tours renfermaient un grand nombre de ces monuments, dont les principaux ont été dessinés avec le plus grand soin, par un savant du XVIII[e] siècle,

M. de Gaignières; ils font partie aujourd'hui des collections de la bibliothèque nationale.

Un seul des mausolées du XVe siècle a survécu aux ravages de nos iconoclastes modernes, c'est le mausolée d'Agnès Sorel, relégué dans une des tours du château de Loches. La statue de la *Dame de beauté*, en marbre blanc, est couchée, les mains jointes, la tête appuyée sur un coussin que soutiennent deux angelots, tandis que ses pieds s'appuyent sur deux agneaux. Cette statue au point de vue de l'art, a une incontestable valeur et mériterait, ainsi que le sarcophage, d'être retirés de cet emplacement obscur et trop étroit.

Nous rappellerons aussi les tombeaux de l'illustre famille des Bueil, dont il ne subsiste plus que trois statues entières. Ces statues, comme la précédente, nous apportent une nouvelle preuve du talent et de l'habileté de nos maîtres ymaigiers.

Si dans toutes les églises de Tours s'étaient accumulés depuis des siècles une foule de monuments funéraires, le XVe siècle y ajouta son contingent de dalles, de pierres et de lames de cuivre gravées ou émaillées.

En 1442, on éleva dans la cathédrale la tombe en bronze de l'archevêque Philippe de Koetkis, puis celle de son successeur Jehan Bernard (1466) en cuivre jaune. L'effigie du prélat y était représentée avec ses habits pontificaux.

L'église collégiale de Saint-Martin, qui était encore plus riche en monuments funéraires, contenait le mausolée de Philippe de France, fils de Charles VII, mort en 1437; celui de Gérard Machet, évêque de Castres, décédé en 1451; celui de Thibault de Lucé, évêque de Maillezais. Enfin les sépultures de Jehan II et de Geoffroy Boucicaut; celles du seigneur des Roches-Saint-Quentin et de plusieurs membres de la famille d'Argouges, décédés pendant la

durée de ce siècle, ornaient plusieurs chapelles de l'abside.

D'autres œuvres de sculpture, mais conservées celles-là dans leur intégrité, existent à Nouâtre. L'église de cette commune renferme, dans la chapelle de la Vierge, un curieux retable, où des sculptures en albâtre représentant des scènes de la vie du Christ sont appliquées sur des panneaux en bois très habilement fouillés.

Deux statues isolées de saint Jacques et de sainte Barbe complètent ce genre de décoration unique dans notre pays.

On voit parmi les nombreux débris de sculptures du xv[e] siècle, déposés au musée de la Société archéologique, un curieux bas-relief représentant le martyre de saint Laurent, qui ornait autrefois un ancien prieuré situé à Chambray.

Les constructions civiles copièrent la plupart des détails de leur décoration sur les édifices religieux, auxquels ils empruntèrent les feuilles de choux frisés, les chardons, etc. Nous en trouvons de beaux exemples dans les logis de cette époque, entre autres à l'ancien hôtel des Berthelot-Briçonnet, rue du Change et rue de la Longue-Echelle, et dans la maison monumentale dite de Tristan l'Hermite, bâtie à la fin du xv[e] siècle.

L'ornementation de ce beau logis offre une foule de sculptures très originales; les fenêtres et les portes sont couronnées de cordons reposant sur des cariatides formées de personnages variés, d'animaux fantastiques, d'oiseaux bizarres dont l'exécution est pleine de délicatesse et d'habileté.

Si nous ne connaissons pas d'une manière certaine les noms des maîtres maçons sculpteurs qui ont décoré ces vieux monuments, les registres municipaux nous en ont

cependant conservé quelques-uns. Ainsi, en 1450, Yvonnet de Maulyon décorait le nouveau portail Saint-Vincent. Précédemment, Jehan Thibault, Michau Carré, Thomas Babylone, avaient été employés à sculpter des pinacles, des angelots, des écussons sur plusieurs édifices civils.

Un peu plus tard, avec la seconde moitié du xv[e] siècle, apparaissent les noms de Guillaume Brassefort, Clément Baillet, Jehan et Pierre Chevrier, Pierre Chotard, Jacquet Françoys, Pierre Siret, Guillaume Regnault, et enfin le plus illustre de tous, Michel Colombe, qui, dès l'année 1473, était fixé dans notre ville, où il créait une école de sculpture, devenue le point de départ de notre école moderne de sculpture.

Avec Michel Colombe commence une ère nouvelle; chaque artiste ymaigier s'adonnant de plus en plus à la recherche de la vérité des formes, par une étude plus consciencieuse de la nature, finit par conquérir une véritable individualité. D'un autre côté, l'étude des monuments antiques facilitée par le progrès du dessin et de la gravure et par l'arrivée d'artistes italiens en Touraine, prépara dans notre pays cette rénovation des arts plastiques, appelée la première Renaissance française.

En pouvait-il être autrement, alors que Tours, devenu le lieu de résidence de la cour et des rois de France, possédait les deux plus grands artistes de cette époque, Jehan Foucquet et Michel Colombe, dont les noms rayonnaient déjà au delà des frontières du royaume.

Les œuvres les plus originales, les plus intéressantes de cette Renaissance appartiennent à la fin du xv[e] siècle et au premier quart du xvi[e]; époque de lutte et de fusion entre le vieil art spiritualiste français et l'mitation des types de l'antiquité païenne.

A l'ornementation végétale si fouillée du milieu du

xv[e] siècle, Colombe et ses élèves substituèrent les faibles saillies et les ornements en arabesques, emprunt fait si habilement aux arts de l'antiquité, que le style en semble tout nouveau par sa grâce et sa délicatesse.

Plus on étudie les œuvres de cette école tourangelle, si féconde dans toutes les branches de l'art et malgré cela si longtemps méconnue, plus on constate l'influence prépondérante qu'elle a dû exercer sur la création d'un art vraiment national.

Cet état de prospérité des arts se prolongea pendant la plus grande partie du xvi[e] siècle, jusqu'au moment où les luttes religieuses et les guerres civiles vinrent ruiner la province et la ville de Tours.

Bien que l'histoire de la sculpture en Touraine présente quelques lacunes au milieu du xvi[e] siècle, nous avons recueilli depuis Michel Colombe jusqu'à Germain Gaultier une suite de noms d'artistes dont l'énumération serait bien plus importante s'il nous était permis de placer en regard de leur personnalité la liste de tous les travaux importants qu'ils ont accomplis durant le cours de leur existence.

Ce retour des esprits vers l'étude de l'antiquité païenne produisit en Touraine de brillants changements dans l'ornementation des monuments religieux. Les grandes portes cintrées des églises, les pieds-droits, les pilastres, les voussures, les frises, les frontons furent surchargés des dessins les plus capricieux, exécutés pour la plupart avec une habileté de ciseau peu ordinaire.

1° Nous signalerons la décoration du portail principal de l'église de Saint-Symphorien, achevée en 1531. Cette œuvre, des plus originale dans son genre, offre des caissons de forme octogonale dans lesquels l'artiste a figuré tous les objets nécessaires au culte.

2° La façade occidentale de l'église de Montrésor est percée d'une baie ou arcade en plein cintre s'élevant jusque sous la frise du couronnement ; elle se termine en bas par deux pieds-droits encadrant une double porte enrichie de sculptures fort délicates; entre ces portes est une colonne portant deux cartels avec la date de 1541, époque de l'achèvement de cette élégante façade.

3° On remarque à la façade principale de la chapelle du château d'Ussé, le même caractère de style que dans les précédents, avec cette différence toutefois qu'au lieu d'arcades cintrées on voit une grande ogive surchargé de pinacles, de colonettes et de festons surmontant une porte en plein cintre, dont le tympan est décoré d'une de ces vastes coquilles, si communes dans les anciens logis de Tours. La frise de l'entablement présente de distance en distance des médaillons ornés de têtes et de figures en demi-relief; enfin, les pilastres sont couverts de ciselures en arabesque dont la date d'exécution nous reporte à l'année 1538.

4° La chapelle du cimetière de Bléré (1539) est décorée de sculptures, d'ornements d'un dessin peu commun. Il est fâcheux que ce curieux petit monument, classé au nombre des monuments historiques de la province, ne soit pas mieux entretenu.

5° La sainte-chapelle de Champigny est précédée d'un porche où les traditions de la Renaissance française sont tout à fait délaissées en faveur du style italien, devenu pour notre pays ce que l'art grec avait été autrefois pour les Romains.

Enfin, nous rappelons pour mémoire les deux cloîtres de Saint-Gatien et de Saint-Martin, monuments remarquables à divers points de vue de l'art et qui appartiennent

bien par leurs caractères distinctifs à l'école de Michel Colombe.

La statuaire religieuse suivit la sculpture d'ornementation dans son retour aux monuments de l'antiquité. Jusqu'à la fin du xve siècle, on n'eût pas supporté dans les monuments du culte les nudités, mais à l'époque où nous sommes arrivé, les sculpteurs devenus à moitié païens sans pourtant cesser, dit M. de Caumont, d'être chrétiens, se mirent à représenter jusque dans les sanctuaires des églises, des images nues dans les positions les plus inconvenantes.

Ce nouvel essor de la statuaire produisit un changement sensible dans le mode de décoration des édifices religieux, et au lieu de l'ornementation végétale du temps passé, on observe sur les archivoltes des portes et des fenêtres des personnages de petite dimension, mais de types excessivement variés.

Dans l'intérieur des églises, les sculpteurs montrent une grande prédilection pour reproduire toujours les mêmes sujets religieux, c'est-à-dire l'adoration des Mages, l'ensevelissement du Christ, avec personnages de grandeur naturelle. Deux de ces groupes échappés aux iconoclastes du siècle dernier existent encore intacts : l'un dans l'église de Saint-Denis, à Amboise, et l'autre dans l'église de Saint-Paterne. Ce dernier groupe, œuvre capitale de sculpture, représentant l'adoration des mages, est formé de cinq grandes statues aux proportions élégantes et naturelles, dessinées et drapées avec toute la grâce des bas-reliefs antiques, avec cette différence toutefois que les costumes sont empruntés aux modes du temps de François Ier.

1° Le groupe de l'église Saint-Denis à Amboise, composé de sept personnages, représente l'ensevelissement

du Christ. Quelques auteurs ont prétendu que le Christ serait le portrait de Philibert Babou de la Bourdaisière; que François Ier serait reconnaissable dans Joseph d'Arimathie, que la sainte Vierge et les trois femmes qui l'accompagnent seraient les portraits de la femme de Babou et de ses trois filles; quant aux deux autres statues, elles représenteraient ses deux fils, Jacques et Philibert, devenus l'un évêque d'Angoulême, l'autre doyen de Saint-Martin.

Cet intéressant monument est-il un mausolée commandé par Philibert à Michel Colombe, ainsi qu'on l'a prétendu. Cette assertion, qui a acquis une certaine autorité en passant sans discussion dans quelques ouvrages récents, est insoutenable et ne peut être légitimée par aucune espèce de preuves. Ne suffit-il pas, en effet, de comparer en les rapprochant la date du décès de Michel Colombe, survenue vers 1512, avec l'époque de la mort de Babou, arrivée en 1557, pour découvrir l'invraisemblance de cette opinion. Comment admettre, en effet, qu'à peine âgé de vingt ans, le futur trésorier de François Ier ait pu songer à se faire construire un mausolée dans lequel il se serait fait représenter par Colombe avec toute sa descendance? Il faut donc renoncer à l'idée de revendiquer cet ensevelissement du Christ à l'actif de notre grand sculpteur.

Il n'en est pas de même du mausolée en marbre blanc et noir, des deux enfants de Charles VIII et d'Anne de Bretagne, où l'on observe la même finesse et la même pureté de ciseau, ainsi que les motifs d'ornementation qui lui étaient habituels. Ainsi, nous retrouvons autour de la plate-forme une cordelière très habilement sculptée et aux angles inférieurs des ailes accouplées, qui se voient dans la fontaine de la place du Grand-Marché, exécutée

dans l'atelier de Michel Colombe. Si à ces faits de ressemblance frappante et de procédés identiques, on ajoute cette considération de haute valeur, que Michel était le sculpteur en titre de la reine Anne de Bretagne, il n'est pas douteux qu'elle ait dû lui confier la construction du monument funéraire destiné à contenir les dépouilles de ses enfants.

Parmi les autres mausolées du commencement du XVIe siècle exécutés par des artistes tourangeaux et qui ont survécu aux troubles politiques, il faut citer l'admirable sépulture de François II, duc de Bretagne, que Colombe cite comme son plus beau travail, qui, du reste, ne craint pas la comparaison avec les œuvres les plus remarquables, exécutées en Italie à la même époque. Plus de cinquante statues ou statuettes entrent dans sa composition ; toutes ou presque toutes sont remarquables par la noblesse et la correction du dessin, par la vérité et le caractère des figures, par l'élégance et le bon goût des draperies, enfin par la fermeté et la délicatesse de l'exécution.

Un autre mausolée d'une composition architecturale beaucoup plus développée que le précédent, est le tombeau de Louis XII et d'Anne de Bretagne, dans l'église abbatiale de Saint-Denis. Ce monument, commandé par François Ier à Jehan Juste Ier, maître sculpteur imagier à Tours, a été longtemps attribué à divers artistes italiens, et quelques auteurs ont même avancé qu'il avait été exécuté à Venise par Ponce Trébati, et apporté à Saint-Denis en 1527. Des recherches plus sérieuses ont permis de reconnaître ces grossières erreurs, qu'il eût été facile d'éviter par le simple rapprochement des dates. En présence d'un texte aussi précis que celui du document que nous avons rapporté à l'article *Jehan Juste* le lieu d'exécution

de ce beau monument est aujourd'hui à l'abri de la discussion ; c'est bien à Tours, en l'atelier et maison de Jehan Juste, rue Ragueneau, n° 7, qu'a été sculpté ce mausolée.

Sur l'époque de son achèvement, les avis sont bien partagés : d'après les uns, cette sépulture royale aurait été terminée de 1517 à 1518, ainsi que semblerait l'indiquer cette date gravée sur deux pilastres ; pour d'autres, ces chiffres se rapporteraient à l'achèvement des deux pilastres et laisseraient indéterminée l'époque de la terminaison du monument ; or, d'après la pièce authentique que nous avons publiée, ce mausolée aurait été achevé seulement en 1531, d'où il résulterait que Juste aurait travaillé pendant quinze ans à ces sculptures. Ce chiffre ne nous semblerait pas exagéré, s'il nous était permis de supposer que le tombeau de Louis XII, commencé en 1516 ou 1517 a été entièrement sculpté par cet artiste. Mais, lorsqu'on étudie le style et le faire des bas-reliefs, des statues et de l'ornementation, cette supposition devient inadmissible. Nous pouvons donc affirmer que, par suite de circonstances inconnues permettant d'expliquer la longueur du temps employé à ces sculptures, l'exécution a dû en être interrompue pendant un temps indéterminé.

Nous mentionnerons en seconde ligne, au nombre des mausolées de la Touraine, le tombeau des Bastarnay en l'église de Montrésor, œuvre sculpturale digne de l'école de Michel Colombe, à laquelle elle se rattache par la tradition et ses caractères généraux. Ce petit monument est composé de trois statues de grandeur naturelle en marbre blanc, couchées sur une plate-forme de marbre noir ; autour du sarcophage se voient dans de petites niches à plein cintre, seize statuettes représentant les douze apôtres et les quatre évangélistes ; elles sont des-

sinées et drapées avec une élégance que l'on ne peut se lasser d'admirer.

Ce mausolée, exécuté vers 1526 ou 1529, a été restauré récemment par les soins de M. Breuil, sculpteur, aux frais de Mme la comtesse Branicka.

On peut encore rattacher à cette même époque de la Renaissance française plusieurs œuvres importantes de sculpture, mais dont il ne reste plus que des fragments insignifiants ou le souvenir de leur destruction; tels sont: la sépulture de Thomas Bohier et de sa femme, qui se trouvait dans l'église Saint-Saturnin, de Tours, ainsi qu'un admirable bas-relief en marbre blanc représentant le trépassement de Notre-Dame.

Cette dernière œuvre, exécutée en 1502 par Michel Colombe, avait coûté plus de dix mille ducats, et était, dit le chanoine Monsnier, « une des belles choses du monde entier ».

L'église de Sainte-Radegonde renferme un bénitier en marbre exécuté en 1522, sur les ordres d'un abbé de Marmoutier, nommé Mathieu Gauthier (1512-1537). Sur un des côtés de la vasque, supportée par une colonne ciselée, est sculpté l'écusson des armoiries de l'abbaye de Marmoutier, soutenu par deux anges en demi-relief, très remarquables par le fini de leur exécution et la pureté des lignes du dessin; ils semblent avoir été copiés sur le tombeau des enfants de Charles VIII à la cathédrale de Tours. Au bas de cet édicule deux cartouches ailés encadrés dans des bordures fort élégantes, contiennent l'un la date de 1522 et l'autre les initiales du sculpteur I C, qu'on peut traduire par Jean de Chartres ou Jacques de Charnières, maîtres sculpteurs en marbre, à Tours.

Si de la sculpture religieuse nous passons à l'examen de la décoration des monuments civils, nous con-

statons un fait curieux, c'est que les sculpteurs de la première Renaissance ont très peu travaillé aux monuments religieux. On s'explique ce fait en se rappelant le grand nombre de logis et de châteaux édifiés pendant cette période, où l'ornementation atteignit un degré de splendeur comparable aux temps les plus vantés de l'antiquité païenne et dont il est facile de s'assurer en comparant la richesse de décorations des logis ou édifices construits en Touraine, sous le règne de Louis XII.

On constate cette recherche de la vérité des formes jusque dans les plus petits détails et cette finesse admirable de ciseau qui caractérisent l'école de sculpture tourangelle représentée par Michel Colombe et, plus tard, par les Juste. Grâce à l'influence de ces deux ateliers, dont la célébrité n'est plus à proclamer aujourd'hui, le goût des arts se répandit de plus en plus dans les familles bourgeoises de Tours, que Louis XI avait fait sortir de leur obscurité, pour les appeler à des fonctions publiques conférant la noblesse. De ce nombre étaient les Bohier, les de Beaune, les Cothereau, les Briçonnet, les Berthelot, etc., qui employèrent leurs richesses à décorer leurs châteaux et leurs logis de peintures, de sculptures, de tapisseries, etc.

La plus remarquable de ces constructions du règne de Louis XII, après les châteaux dont nous avons parlé, est le logis de Jacques de Beaune, ce Médicis de la ville de Tours, qui, non content d'avoir édifié un véritable palais au centre de cette ville, contribua de ses deniers à l'achèvement de la charmante fontaine qui porte son nom, et cela sur un emplacement qu'il avait donné à la ville.

Cet intéressant spécimen de l'art sculptural du commencement du XVIe siècle a été exécuté dans l'atelier de Michel Colombe, par deux de ses élèves, Martin et Sébas-

tien Françoys, que les comptes de la ville signalent comme ayant taillé les pierres de marbre employées à l'édification de ce petit monument. (Voir *Françoys*.)

Parmi les autres œuvres de sculpture existant au dehors de la Touraine, et attribuées justement à des artistes tourangeaux, il ne faut pas oublier la magnifique fontaine élevée à Clermont-Ferrand, en 1515, par les soins de Jacques d'Amboise, évêque de cette ville, originaire de la Touraine. Ce petit chef-d'œuvre, dont la description nous entraînerait trop loin, se trouvait placé à l'origine auprès de la cathédrale; il orne aujourd'hui le cours Sablon.

Les guerres civiles et religieuses de la seconde moitié du XVI[e] siècle, vinrent paralyser ce grand mouvement artistique accompli à Tours, sous le règne de Charles VIII et de Louis XII. En outre, la diversité des croyances religieuses commença à désunir et à détruire les corporations d'artistes, si pleines d'enthousiasme et d'activité au début de ce siècle. Les catholiques, occupés à défendre leurs prérogatives, ne songèrent plus à décorer et encore moins à bâtir de nouveaux temples, et s'attachèrent exclusivement à sauver le peu d'œuvres d'art que les protestants avaient épargnées dans leurs églises. Aussi la plupart des ateliers de sculpture chrétienne disparurent-ils avant l'expiration du XVI[e] siècle.

Voici les noms de nos derniers sculpteurs de la Renaissance : — Jehan Juste II (1550-1578), — Jehan Roy (1560), — Guillaume Bourdier (1577), — Christophe Lacordaize (1579),— Lidoire Sainctier (1584), —Germain Gaultier (1587), — Georges Festart (1594), — Gilles Derouin (1596).

A la suite des transformations que l'architecture avait subies, la sculpture perdit une grande partie de son

importance au XVIIe siècle, en même temps que sa correction et son élégance d'autrefois. L'imitation de l'antiquité païenne, qui avait été l'unique préoccupation des artistes de la Renaissance, disparaît tout à coup, et un genre d'ornementation nouveau apparaît dans la décoration intérieure des églises, où l'on voit les retables d'autels, les tombeaux, les panneaux, en un mot tout le mobilier religieux, subir l'influence du style à la mode.

Plus de ces gracieuses et élégantes arabesques sur les pilastres, sur les linteaux, sur les architraves ; un nouveau règne est inauguré, c'est le règne des modillons, des frontons coupés, des consoles renversées, etc. Quant à la statuaire, elle n'est le plus souvent traitée que comme sujet d'ornementation au même titre que les frises ou les chapiteaux des colonnes.

On bâtit un si grand nombre de couvents et d'églises au commencement du XVIIe siècle, pendant la minorité de Louis XIII, que la sculpture en reçut une certaine impulsion, mais de peu de durée, et redevint ce qu'elle avait été avant la Renaissance, une branche dépendante de l'architecture, et comme telle soumise à toutes les variations de cet art.

Nous donnerons ici quelques indications rapides sur les œuvres sculpturales de ce style, exécutées en Touraine :

1° Les deux sépultures remarquables que contient l'église de Notre-Dame de Gizeux (canton de Langeais); la première est le mausolée en marbre blanc de René du Bellay, décédé en 1611, et de sa femme Marie du Bellay. Tous les deux sont représentés à genoux et les mains jointes. On retrouve dans ce petit monument quelques-uns des caractères distinctifs de l'école de sculpture tourangelle du siècle précédent ; aussi, bien que cette

œuvre ne soit pas signée, nous croyons devoir l'attribuer à un des artistes de cette école.

La seconde sépulture, qui se voit dans la chapelle de la Vierge, recouvre les restes de Martin du Bellay et de sa femme Louise de Sennevières, décédée en 1625. Ce mausolée est signé du nom de Simon Guillain, dit de Cambrai, qui pourrait bien être le fils d'un artiste tourangeau, nommé Pierre Guillain. Bien que conçu sur le même plan et dans les mêmes proportions que le précédent, ce tombeau offre de sensibles différences de style dans son ornementation et a dû être exécuté à une époque bien postérieure.

2° Le mausolée de Henri de Bourbon, duc de Montpensier, décédé en 1608, et inhumé dans la sainte-chapelle de Champigny, était en marbre noir et surmonté de la statue en marbre blanc de ce seigneur, représenté à genoux devant un prie-Dieu et dans l'attitude de la prière.

3° Le grand retable en pierre de l'église de Saint-Paterne, représente saint Dominique et sainte Catherine de Sienne, recevant le rosaire des mains de la sainte Vierge; autour d'eux sont plusieurs personnages ecclésiastiques ainsi que des angelots. Toutes ces statues, pleines de mouvement, sont surtout remarquables par le modelé des mains et des figures; elles sont drapées avec une habileté qui dénote de la part du sculpteur une étude approfondie de l'antiquité païenne.

4° Dans la grande nef de cette même église les statues des pères latins de grandeur naturelle, appartiennent par leur style à la première moitié du XVIIe siècle.

5° Trois statues en marbre blanc, de cette même époque représentant la Vierge, saint Jean-Baptiste et saint Jehan l'Evangéliste, se voient encore dans l'église de Véretz; elles datent de cette même époque.

Si le temps a relégué dans un oubli immérité les noms des artistes qui ont sculpté ces diverses œuvres, il n'est pas douteux que de nouveaux documents permettront un jour ou l'autre, de remettre ces personnalités en lumière. En attendant, nous rappellerons ici les sculpteurs tourangeaux du XVIIe siècle connus juspu'à ce jour.

Le premier en date est Claude Vinet, qui est appelé à Montoire pour sculpter les statues destinées à la décoration de l'église de Saint-Austrille; — puis viennent Richard Edward, qui compose, en 1613, un groupe de statues pour l'église Saint-Hilaire de Tours; — Marc Charpentier, dont la main féconde produisit une quantité de sculptures de marbre, de pierre et de terre cuite. On conserve de lui, à l'église de Notre-Dame-la-Riche, un groupe de statues de grandeur naturelle, représentant le mariage de la Vierge. L'ancienne église du prieuré Sainte-Anne contient plusieurs bas-reliefs où cet artiste semble s'être inspiré de l'antique: il composa également pour les ville d'Angers et de Saumur d'autres groupes religieux importants; — Jehan Roussel, émule et contemporain du précédent, composa plusieurs statues destinées à orner l'église de Tours, en 1676, et prit la plus grande part à la décoration de l'arc de triomphe élevé en 1692 sur une des places de cette ville.

Henri Hammenbut, sculpteur de mérite, est appelé, en 1682, de Tours à Baugé, pour sculpter une des églises de cette ville.

En ajoutant à ces noms ceux de Simon Guillain, de Mathieu Lespagnandelle et de François Girardon, artistes étrangers à la Touraine, qui ont produit des œuvres destinées à décorer les monuments de la province, nous aurons un tableau à peu près complet de l'état de la sculpture au XVIIe siècle.

Après la révocation de l'édit de Nantes et l'abandon définitif des grandes résidences seigneuriales de la Touraine, l'art de la sculpture change encore une fois de caractère et suit les mêmes phases que l'architecture. Par suite d'une de ces réactions brusques assez ordinaires en pareille matière, le gout public s'éprit d'un nouveau style d'ornementation de pure fantaisie qui dura jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle.

A l'époque de la Révolution et des guerres de l'Empire, on ne vit s'élever que peu ou point de monuments sculptés; mais, par contre, on renversa un très grand nombre d'édifices et de morceaux de sculpture dont la perte est irréparable au point de vue de l'histoire de l'art.

Sculpture sur bois. — Les annales écrites de ce genre de sculpture remontent au XIV[e] siècle, ainsi qu'en témoignent encore les inventaires et les cartulaires des églises et des abbayes. Mais ce fut surtout au XV[e] siècle que les tailleurs de bois purent exercer leurs ciseaux sur une immense quantité d'objets destinés aussi bien à l'usage des églises qu'à celui des châteaux ou des habitations privées. Où trouver un plus vaste champ de travail que dans le mobilier des églises qui comprenait : les chaires les bancs d'œuvre, les stalles, les crédences, les retables, placés au-dessus et derrière l'autel, les tabernacles, les lutrins, les bahuts, les jubés, les armoires, les buffets et supports d'orgue, les confessionnaux, les triptyques, les statues, etc. Ce développement de la sculpture sur bois s'accentuant de plus en plus, s'étendit bientôt à tous les objets d'un usage privé, tels que : les cabinets destinés à renfermer les objets précieux ; les chalits surmontés de dais auxquels s'attachaient les courtines ; les buffets, les dressoirs, les bancs, les chaires à dossiers et à accoudoirs décorés d'écussons, les tables, les miroirs et une foule

d'autres objets mobiliers ornés de moulures élégantes.

Il reste en Touraine un très grand nombre de sculptures en bois et les trois expositions d'art rétrospectif qui ont eu lieu dans notre ville en 1847, en 1873 et en 1881 ont témoigné d'une manière brillante combien ce beau pays était riche en sculptures de ce genre.

Quelques églises nous offrent encore des stalles sculptées qui, par la variété de leur ornementation et leur bonne conservation, méritent l'attention des connaisseurs; telles sont celles : — de Saint-Flovier; — de Noizay, provenant de l'abbaye de Fontaine-les-Blanches; — de Saint-Épain; — de Notre-Dame-la-Riche et de l'église Saint-Saturnin, autrefois église des Carmes.

Ce genre de sculpture avait atteint une si grande renommée à Tours, pendant le xve siècle, que notre ville devint un centre de commande demeuré longtemps en honneur.

Voici les noms bien oubliés aujourd'hui des principaux « tailleurs d'histoire en bois », au xve siècle, dans leur ordre chronologique : — Conradin Chapelle; — Jehan Aubry; — Antoine Lebrun; — Hervé Guyon; — Olivier Lallier; — Jacques Cothereau; — Henri Collas; — Guillaume de Blenne; — Macé Cartier; — Michelet Theloppe, etc.

A ces noms nous devons ajouter une indication rapide des œuvres importantes qui peuvent leur être attribuées;

1° L'autel retable de Sainte-Catherine de Fierbois est composé de sept panneaux présentant chacun une grande fenêtre de style flamboyant, au milieu de laquelle se voient les écussons de France et de Bretagne; — la statue de sainte Catherine, ayant à ses pieds une roue dentée, et coiffée d'une couronne ducale, occupe le panneau central de cet autel; elle ne manque pas d'un certain mé-

rite, mais les lignes des meneaux qui garnissent les ogives présentent des enlacements capricieux traités avec un soin et une finesse de ciseau très remarquables.

De ce même temps, date la chaire de Charentilly décorée d'un bas-relief de bois représentant saint Martin donnant la moitié de son manteau.

Le musée archéologique de Tours renferme également du xve siècle plusieurs bas-reliefs en bois, quelques statues et un grand tabernacle en forme de clocher à plusieurs étages qui provient de la cathédrale de Tours.

A la fin du règne de Louis XI et pendant les règnes de Charles VIII et de Louis XII, la révolution qui s'opéra dans les arts du dessin fit que les tailleurs d'images de bois comme les tailleurs d'images de marbre travaillèrent d'un commun accord à réhabiliter la pureté des lignes du dessin et la beauté des formes humaines. Ce changement de style s'accomplit assez lentement pour que les ornements du style ogival se montrent au début combinés avec des motifs de décoration de la Renaissance.

L'école de Tours peut, avec un juste orgueil, mettre en regard de ses sculpteurs de marbre une pléiade de sculpteurs sur bois dont le mérite et la valeur artistiques personnels ne peuvent plus s'apprécier aujourd'hui, leurs œuvres étant demeurées pour la plupart anonymes ; telles sont : l'importante dube ou couvercle des fonts baptismaux de l'église de Bueil, composée d'une coupole partagée en douze compartiments ; la partie inférieure présente douze niches contenant les statuettes des apôtres, séparées l'une de l'autre par de gracieuses colonnettes sculptées avec une grande délicatesse ; au-dessus, les compartiments couverts d'arabesques et de mascarons sont également séparés par des nervures chargées de feuilles d'acanthe. — L'autel d'Esves-le-Moutiers, prove-

nant de l'église des Carmes à Tours, est un type précieux des sculptures en bois de cette époque. — Un grand bas-relief en bois, à Saint-Ours de Loches, qui ornait autrefois la chapelle dite de Saint-Nicolas-des-Bois. — Deux bas-reliefs représentant l'un le martyre de saint Symphorien, et l'autre un saint Jérôme à demi couché à côté d'un lion, décorent les portes de l'église de Saint-Symphorien de Tours. Nous rappellerons enfin les plafonds du château de Chenonceau, chargés de sculptures formées des chiffres entrelacés de Catherine de Médicis et de Charles IX.

Nos maîtres « imagiers de bois » jouissaient d'une si grande réputation que, lors de l'aménagement intérieur du château de Fontainebleau de 1528 à 1536, François Ier mit leur talent en œuvre, ainsi que le démontrent les deux marchés passés par les frères Lebrun, que nous avons découverts dans les minutes du notaire Fousse-douaire. (Voir *Lebrun Aman,* p. 251.)

Plus tard, en 1507 et en 1595, deux autres sculpteurs de Tours, Nicolas Drouet et Raoul Guyon étaient appelés à Nantes, l'un pour y sculpter les boiseries de l'évêché de cette ville, et l'autre pour y décorer les stalles tant hautes que basses du couvent de saint Antoine de Padoue.

Si à côté de ces grands travaux il nous était permis de citer tous les meubles de la Renaissance exécutés à Tours et qui ornent aujourd'hui les collections publiques et particulières, nous donnerions une preuve plus éclatante encore de l'habileté de nos artistes adonnés à l'ornementation et à l'imagerie des meubles pendant le XVIe siècle.

On voit, au musée de Cluny, une assez grande quantité de bas-reliefs et de meubles sculptés à Tours. Nous signalerons parmi ces derniers le n° 1337, un coffre de

mariage (hauteur 1m05, largeur 1m20), en forme de bahut, sur pieds et à couvercle, offrant les figures de l'Hymen portant son flambeau et d'un Amour qui tient son arc. Le couvercle de ce meuble, qui provient du château de Loches, est orné d'incrustations en bois de couleur.

Terminons cette énumération par la liste des principaux sculpteurs en bois qui ont exercé leur art à Tours, pendant le XVIe siècle : Jehan et Aman Lebrun ; — Dominique de Cortonne ; — Jehan de Loyzonnière ; — Jehan Bergier, — Martin Bernard ; — Jehan et Henri Collas ; — Pierre Chevrier ; — Raoullet et Jacques Belyart ; — Robin Baron ; — Martin Malescot ; — Gatien Gillier ; — Guillaume Périer ; — Olivier Vaugondy ; — Pierre et Jehan Aubry ; — Julien Denyau ; — Augustin Bureau ; — Jehan Caboche ; — Mathurin Cartoys ; — Nicolas Drouet ; — Michel de Champaigne ; — René Lefeuvre ; — Guillaume de Blenne ; — Jacques Cothereau ; — Macé Cartier ; — Olivier Lallier ; — Jacotin Blet, etc.

Délaissée pendant les troubles et les guerres civiles du commencement du règne de Louis XIII, la sculpture sur bois occupait encore un bon nombre d'ouvriers habiles qui employèrent leur talent à décorer les églises ou chapelles de couvent, édifiées pendant la première moitié du XVIIe siècle. C'était le beau temps des retables à colonnes, plaqués contre des fenêtres ou des portes gothiques, où ils produisaient cet effet si peu harmonieux dont notre cathérale et beaucoup d'autres églises de la province nous offrent encore des exemples déplorables.

Quelques-uns de nos sculpteurs sur bois du XVIIe siècle méritent une mention spéciale ; ainsi Macé Olivier, aidé d'un ouvrier nommé Hommerberg, exécute les cinquante stalles hautes et basses de l'église Saint-Julien, aussi remarquables par la beauté de leur exécution que par la

variété de leur ornementation. De cette même époque (1607) dataient les chaires ou stalles de l'église de l'abbaye de Marmoutier, destinées à remplacer celles que les protestants avaient ruinées, en 1562. — L'abbesse de Beaumont, Anne Babou de la Bourdaisière, fait exécuter, en 1632, par un sculpteur nommé Bertrand, le contre-retable de l'autel d'une chapelle qu'elle avait fait construire. Mais le plus remarquable de ces tailleurs d'images au XVIIe siècle a été maître Antoine Charpentier, qui s'était acquis une assez grande réputation dans son art, pour qu'on le mandât dans des villes éloignées de Tours, afin d'y exécuter des travaux considérables.

Cet emploi de la sculpture sur bois acquit, pendant la seconde moitié de ce siècle, un grand développement, lors de l'aménagement de l'église des Minimes de saint Grégoire, rue de la Préfecture. Ces religieux enrichirent leur nouvelle église d'une si grande quantité de boiseries sculptées, qu'elle devint une sorte de musée de sculptures en bois, qui échappa par miracle aux iconoclastes de la fin du siècle dernier. Cette église, devenue aujourd'hui la chapelle du lycée, offre aux connaisseurs : 1° un autel surmonté d'un baldaquin de quatorze mètres de haut, supporté par quatre colonnes torses, chargées d'ornements très variés ; 2° on compte autour du chœur, soixante-six stalles tant hautes que basses, adossées à des panneaux de bois, encadrés de moulures et séparés par des pilastres cannelés. Si, à ces diverses parties, on ajoute la chaire, les six confessionnaux et les portes d'entrée, on arrive à un ensemble de sculpture sur bois très remarquable, créé par deux artistes, Antoine Audric, et Cot Taboué, qui, leur œuvre terminée, demandèrent à faire profession dans l'état de frères lais, au couvent des Minimes du Plessis, en 1679.

Rappelons encore les sculptures en bois de l'ancienne église des Jésuites (église Saint-François actuelle), où l'on voit encore une tribune sculptée, ainsi qu'un bas-relief d'une très bonne facture représentant l'Annonciation.

Deux autres bas-reliefs provenant de l'ancienne chapelle de la Visitation et représentant, l'un la mort de la sainte Vierge, et l'autre l'Annonciation, figurent aujourd'hui dans les collections du musée de la ville, sous les numéros 711 et 712.

Nous citerons enfin, un grand et beau trumeau de cheminée en bois sculpté, représentant en haut-relief la fuite de Loth ; cette précieuse boiserie, qui décorait une pièce d'une maison de la rue du Grand-Marché, a été transportée au n° 58 du boulevard Béranger.

Constatons en terminant ce trop court inventaire de la sculpture sur bois, que cette branche si intéressante des arts plastiques, délaissée pendant plus d'un siècle, a repris à Tours, sinon toute l'importance qu'elle avait autrefois, tout au moins de nouveaux ateliers ont été créés et de nombreuses productions remarquables ont pu être employées à l'ornementation de plusieurs églises et de quelques châteaux de la contrée.

PEINTURE

Si l'on jette un coup d'œil d'ensemble sur la marche et le développement de la peinture en Touraine, on voit que l'histoire de cet art peut se diviser en six périodes ou époques principales, savoir : 1° Époque gallo-romaine et mérovingienne ; 2° époque carlovingienne ; 3° époque romaine ; 4° époque gothique ; 5° époque de la Renaissance ; 6° enfin, époque moderne.

Lorsque les premiers évêques de Tours eurent bâti des

églises, ils cherchèrent à les décorer le plus riche it possible. Le poète évêque Fortunat, qui a consacré une longue pièce de vers latins à célébrer la réédification (590) de l'église de Tours, énumère en détail les grands sujets des peintures murales destinées à rappeler les principaux événements de la vie de saint Martin (1).

De son côté, Grégoire de Tours parle des peintures historiques qui enrichissaient les murs de l'église Saint-Martin avant l'incendie qui les avait détruites ; il nous apprend, en outre, que les peintures exécutées dans son église cathédrale l'avaient été par des artistes du pays, (*artificum nostrorum opere*) (2).

On peignait aussi des tableaux portatifs ou mobiles pendant l'époque mérovingienne, que l'on plaçait sur les autels ou que l'on suspendait dans les oratoires.

La peinture sur verre concourait également à l'ornementation des fenêtres des premières églises. Sidoine Apollinaire, l'homme le plus savant de son siècle, signale dans les églises de son diocèse des vitres de couleur ; de son côté Grégoire de Tours mentionne les vitres peintes de l'église Saint-Martin. D'où il résulte que si l'invention de la peinture proprement dite sur verre, n'avait pas encore eu lieu à cette époque reculée, l'art du peintre verrier était déjà connu ; le talent de ces artistes consistait à composer de petits tableaux en mosaïque de verres de couleur, qu'ils enchâssaient dans des cadres de bois pour les appliquer aux fenêtres principales des églises.

Les *Annales bénédictines* nous apprennent que dès le VIIIe siècle l'art de la peinture était cultivé dans les abbayes de Marmoutier et de Saint-Martin. Tours est, en

(1) Venant, *Fortunat.*, liber X, § VI.
(2) Grégoire de Tours, *Histor. francor.*, liber II, § XVII.

effet, une des rares villes de France, peut-être la seule, qui puisse se vanter d'avoir eu, à cette époque, une école de calligraphes, de peintres miniaturistes ou enlumineurs et de chrysographes instruits dans ses abbayes, où s'étaient réfugiés le goût et la culture des arts.

Pendant le long séjour d'Alcuin dans l'abbaye de Saint-Martin, cet homme éminent parvint à donner une plus grande extension à la culture de la copie et de l'enluminure des manuscrits.

Sous son habile influence, les arts du dessin se perfectionnèrent à Tours, et la peinture d'ornementation arriva rapidement par la hardiesse, l'invention et la variété des compositions à une originalité réelle ; c'est l'art français carlovingien, si caractérisé par la pureté et la délicatesse de ses enluminures, par l'encadrement des marges des manuscrits ornés de bordures losangiques; par la diversité des grandes lettres majuscules d'une invention et d'une netteté parfaites.

Notre riche bibliothèque municipale possède, sous le n° 22 de son catalogue, un brillant et précieux spécimen de la chrysographie à cette époque ; c'est l'*évangéliaire de Saint-Martin*, magnifique volume *in-quarto* à deux colonnes, tracé en lettres onciales d'une rare élégance. En tête de chaque évangile sont de grandes initiales, formées d'entrelacs couleur pourpre et or, d'un style sévère. Ses dernières pages sont remplies par les canons de concordance, inscrits dans seize portiques formés par des arcades en plein cintre, décorées de plantes, de fleurs et d'oiseaux de formes très variées.

A côté de ce merveilleux évangéliaire il faut placer une *bible latine* du IX[e] siècle, ornée de capitales romaines et de rubriques en lettres onciales, avec entrelacs d'or et de vermillon. Ce manuscrit est généralement consi-

déré comme provenant du *scriptorium* de Saint-Martin (1).

Un autre *évangéliaire*, dit *de Charles le Chauve*, cité comme le précédent par Montfaucon dans son catalogue des manuscrits de Saint-Martin (n° 174), présente des portiques enluminés rehaussés d'or et d'argent, dont les colonnes se terminent par des jambes et des pieds humains et les chapiteaux, par des figures d'hommes, vues de face, mais n'offrant rien de bien remarquable (2).

Nous citerons encore un *Raban Maur* provenant également de l'abbaye de Saint-Martin et écrit comme les précédents en lettres onciales. Mais, parmi les plus beaux livres religieux composés dans cet établissement, il faut surtout signaler la grande *bible* offerte en 866 à Charles le Chauve par les chanoines de Saint-Martin. Ce manuscrit, illustré d'une manière splendide, appartient par ses initiales et ses bordures au style anglo-saxon. Les sujets historiques d'une ordonnance remarquable, tirés des écritures saintes ou de la vie des saints, y sont traités avec une originalité des plus naïves. Le coloris vigoureux et fortement gouaché rappelle les procédés byzantins ; il en diffère cependant en ce que la plupart des vêtements sont rehaussés de hachures d'or, afin de rendre les parties éclairées plus lumineuses encore ; ce procédé, qui s'est perpétué dans l'école de Saint-Martin, a été employé plus tard par Jehan Foucquet.

2° Les *évangiles* dits *de Lothaire*, exécutés à Saint-Martin pour le petit-fils de Charlemagne, méritent une mention par leur exécution très soignée. Ils appartiennent aujourd'hui à la Bibliothèque nationale.

(1) Bibliothèque municipale, manuscrit n° 10.
(2) *Ibid.*, n° 23.

3° Le *sacramentaire d'Autun*, composé par les moines de Saint-Martin réfugiés en Bourgogne pendant l'invasion normande, offre une grande analogie avec les précédents, au point de vue artistique. On y remarque entre autres sujets religieux, un abbé en costume et la crosse à la main, bénissant ses religieux agenouillés auprès de lui.

4° Une autre *bible* dite *de saint Paul*, appartenant au monastère des bénédictins de Saint-Paul hors des Murs à Rome, attribuée par Labarthe à notre école tourangelle, témoigne encore du degré d'habileté des dessinateurs et des coloristes du *scriptorium* de Saint-Martin.

Ces exemples doivent suffire pour démontrer, une fois de plus, à quel degré de perfection l'enluminure était arrivée dans les écoles monastiques de Tours, au milieu du IXe siècle.

Après les ravages des Normands en Touraine, la peinture d'ornementation subit un temps d'arrêt, mais elle ne tarda pas à se perfectionner quant au dessin. Les mêmes motifs de décoration, c'est-à-dire les rinceaux, les entrelacs, les enroulements se compliquent de plus en plus. Des initiales démesurées couvrant un tiers de la page, restreignent de plus en plus le texte, et on commence à découvrir dans leur intérieur de petits sujets religieux ; c'est ainsi que dans le *missel de Saint-Martin* du XIIe siècle, appartenant à notre bibliothèque municipale (n° 193 des manuscrits), nous en voyons un exemple.

Un *psalterium* de la cathédrale de Tours (n° 93 des manuscrits) offre également ce genre de décoration, seulement les personnages y sont d'une entière nudité.

Nos miniaturistes ne se contentant plus de suivre les traditions de leurs prédécesseurs et oubliant quelquefois même les règles absolues du symbolisme chrétien, cherchent à s'inspirer des objets qui les entourent. C'est ainsi

qu'une *vie de saint Martin* de Sulpice Sévère (n° 1018 des manuscrits) présente plusieurs fragments de dessin d'architecture tels que rosaces, chapiteaux, etc. Quant aux personnages figurés, les artistes de ces temps barbares manquant des connaissances les plus élémentaires sur les proportions du corps humain, les représentent avec un réalisme outré, des gestes anguleux et sans souci des lois de la perspective. Ils se contentaient le plus souvent de dessiner à l'encre les contours de leurs personnages, types de convention, qu'ils plaçaient un peu confusément à côté les uns des autres, sans se préoccuper de la position qu'ils devaient occuper. Nous en observons un exemple remarquable dans un *Térence* manuscrit du XIIe siècle, appartenant à la bibliothèque de Tours (n° 24), où l'on voit représentés une multitude de personnages.

Le drapé des vêtements et l'agencement des plis multipliés à brusques cassures y deviennent moins conventionnels, mais les chairs ne présentent toujours aucun modelé par le coloris.

Au XIIIe siècle, le système ogival vint bouleverser l'art de la peinture décorative, en achevant la ruine du symbolisme, qui dut céder la place à une étude plus consciencieuse de la forme des êtres vivants et des objets inanimés. Avec l'émancipation intellectuelle on commença à illustrer les livres de science, de droit ou d'histoire, au même titre que les manuscrits religieux, seulement l'ornementation moins prodiguée, perdit de son importance dans la grandeur des lettres majuscules.

C'est le règne des rinceaux chargés de ramifications et des dessins quadrillés, imités des vitraux à mosaïque.

Antérieurement au XIIIe siècle, la plupart des églises étaient décorées de peintures murales, qui ont disparu pour la plupart sous des couches multipliées de badigeon.

Toutefois on peut en constater encore des fragments intéressants dans la chapelle de Saint-Jean du Liget près Loches, dans les églises de Rivière, de Sainte-Radegonde, de Saint-Julien de Tours, où l'on découvre, sur une muraille du clocher, l'histoire de Moïse représentée en six tableaux ; dans la crypte de l'église de Tavant ; à Lignières, où se voyaient, il y a peu d'années encore, les figures symboliques des douze mois de l'année caractérisés par les occupations ordinaires de la saison.

Toutes ou presque toutes ces peintures dues à des pinceaux assez malhabiles, offrent de grandes analogies avec les enluminures des manuscrits de cette époque, et l'allégorie s'y rencontre dans la plupart des sujets ; c'est ainsi qu'on y voit le Christ représenté sous la figure d'Orphée jouant de la lyre, pour adoucir les bêtes féroces. Par suite du petit nombre d'églises ogivales construites au XIIIe siècle, en Touraine, la peinture à fresque y fut peu cultivée et céda la place à la peinture en détrempe, dont les procédés sont beaucoup plus faciles et moins dispendieux. Nous pouvons citer cependant une fresque importante (longueur 3^m^80, hauteur 1^m^57) qui décorait l'église de Crotelles et a été détériorée en 1877 par ceux-là mêmes qui avaient mission de la sauvegarder.

La *peinture sur verre* de son côté, prend au XIIIe siècle une importance d'autant plus considérable, que son emploi était devenu indispensable à la décoration de ces immenses fenêtres en ogive qui caractérisent les édifices religieux de cette période architecturale.

Ces verrières étaient composées de médaillons aux formes très variées et disposées symétriquement sur un fond de mosaïque aux couleurs éclatantes. La cathédrale de Tours nous en offre de beaux spécimens dans les quinze verrières du chœur, celles des galeries et les neuf

vitres des chapelles absidales. Ces peintures, offrant une superficie de plus de huit cents mètres carrés, ont été exécutées dans la dernière moitié du XIIIe siècle, ainsi que le démontrent les noms des donateurs, Jacques de Guérande, évêque de Nantes (1260); Geoffroy Freslon, évêque du Mans (1268); la corporation des drapiers (1274), etc.

L'ornementation de ces médaillons où les panneaux losangiques sont superposés en colonnes, consiste en des bordures de feuilles d'acanthe arrondies en volutes, paraissant empruntées à la sculpture romane ainsi que les frises, qui consistent en une simple bande à petites feuilles opposées ou à rosaces polychromes.

Les personnages sont peu nombreux dans ces médaillons et les groupes assez bien disposés y forment un ensemble symétrique; mais le dessin laisse beaucoup à désirer.

D'après le témoignage du chanoine Maan, auteur d'une *Histoire de l'église de Tours*, le roi Louis IX, qui portait un grand intérêt à la prospérité des Dominicains ou Jacobins, leur fit construire, vers 1260, une église qu'il fit décorer d'une grande verrière représentant l'histoire des chevaliers dont la valeur et le courage s'étaient fait remarquer pendant les croisades.

Beaucoup d'autres églises de Tours ou de la province avaient été également décorées de vitraux à mosaïques transparentes, qui, mal entretenus, ont fini par disparaître pièce à pièce. On en trouve encore des fragments importants; dans l'église Notre-Dame-la-Riche; à Charentilly, où le chœur terminé carrément offre une belle fenêtre du XIIIe siècle, décorée d'une série de médaillons placés les uns au-dessus des autres et remarquables surtout par la beauté et la richesse de leur coloris; dans l'église de Civray-sur-Cher, etc.

XIV[e] SIÈCLE. — Nos artistes peintres vivant dans ce siècle, si profondément troublé par les calamités de la guerre de Cent ans, se contentèrent de suivre les errements de leurs prédécesseurs, sans les améliorer sensiblement.

On distingue assez difficilement leurs œuvres de celles du siècle passé. L'ornementation continue à rappeler celle des verrières des églises et les grandes lettres initiales, toujours très variables de forme, contiennent dans leur intérieur des médaillons superposés, où se voient des portraits de saints, des papes ou de petits sujets religieux. Nous en avons un bel exemple dans le manuscrit provenant de l'abbaye de Marmoutier et intitulé *Vies des apôtres* (n° 1015 des manuscrits de la bibliothèque municipale). Ce livre est décoré de grandes lettres initiales contenant chacune le portrait d'un des apôtres, peint à la gouache sur un fond en mosaïque ou quadrillé, mais où l'or est remplacé par l'argent.

On peut également admirer dans un grand *missel* du XIV[e] siècle (n° 185 des manuscrits) ayant appartenu à la métropole, deux miniatures à pleine page représentant Dieu le Père et Dieu le Fils, dont les traits, la maigreur des formes, la pose et la couleur des chairs sont caractéristiques. Les lettres majuscules, moins grandes que dans le manuscrit précédent, sont remplies de petites figures très imparfaites sous le rapport du dessin. Un *office* noté provenant de cette même église (n° 218 des manuscrits), présente aussi à la première page, des détails d'ornementation, qui appartiennent au XIV[e] siècle.

Nous devons également signaler dans les *registres municipaux* de la seconde moitié du XIV[e] siècle une série de grandes lettres initiales fort originales. Il y a là toute une famille d'êtres grimaçants, d'effigies humaines bi-

zarres, d'animaux apocalyptiques, de chimères, de dragons, imités des peintures murales de l'époque.

La chapelle des enfants de Charles VIII à la cathédrale de Tours contient aussi des fragments intéressants de peinture murale, qu'il serait fort utile de restaurer, surtout au point de vue de l'histoire de l'art.

De la fin du XIV[e] siècle au milieu du XV[e], la culture des arts semble s'éteindre sous le règne d'un roi en démence. Aussi nos documents d'archives ne citent-ils pendant cette longue période qu'un très petit nombre de peintres.

Le premier en date est maître Raoulin Binet, qui peignait, en 1359, une grande bannière; puis vient Jehan Biterne, maître peintre du duc de Touraine en 1390. Un peu plus tard, Gervaise Poiher et Janson Loysel (1416-1427). sont chargés par les Élus de peindre une foule d'objets décoratifs; un autre artiste nommé Heuves Polnoir peint l'étendard blanc de Jeanne d'Arc, où était représenté le Sauveur des hommes, assis sur un trône de nuées et ayant à ses côtés deux anges en adoration, dont l'un portait une tige de lis.

Ces artistes employaient leur talent non seulement à la peinture décorative des meubles, des écussons, etc., mais ils peignaient aussi de véritables tableaux et enluminaient des manuscrits.

Notre bibliothèque communale possède deux immenses *graduels* (n[os] 208 et 209 des manuscrits) écrits et enluminés avant le milieu du XV[e] siècle, ainsi qu'en témoignent les armoiries du donateur G. le Picard, trésorier de Saint-Gatien (1442). On voit dans ces volumes une dizaine de belles et grandes miniatures, peintes dans les initiales de vingt centimètres de hauteur et qui sont toutes remarquables sinon par la pureté du dessin, tout au moins par

la richesse du coloris et l'élégance de leur ornementation. Au folio 28, Guillaume le Picard s'est fait représenter en costume de chœur, offrant son livre à saint Gatien, premier évêque de Tours.

De cette même époque date un Nicolas de Lyre intitulé : *Postilles sur les livres de l'Ancien Testament* (n° 52 des manuscrits). On compte soixante-dix-huit miniatures dans ces volumes, dus à la générosité d'un archevêque de Tours, qui en fit hommage à la librairie de son chapitre, en 1440.

Un *missel* de Saint-Martin (n° 194 des manuscrits) de la première moitié du xve siècle, contient deux grandes miniatures à pleine page, représentant le Père éternel et le Christ en croix, dans un paysage où se voit à gauche un château fort dont l'architecture est rendue avec beaucoup de soin. Ces diverses miniatures rappellent exactement le genre de Foucquet et ses procédés d'enlumiminure.

Nous signalerons enfin, un *in-folio* (manuscrit n° 98) intitulé : *Œuvres de Tite-Live*, où se voient deux miniatures à pleine page figurant, l'une, la bataille de Cannes, et l'autre, une sorte de résumé des principaux faits des premiers temps de l'histoire romaine. Ces lourdes et brillantes miniatures attribuées à tort à l'école de Foucquet, en diffèrent essentiellement et par le style et par le coloris.

La ville de Tours, devenue dans la seconde moitié du xve siècle un des centres artistiques les plus importants de la France, exerça une puissante action sur le développement de l'art, sous toutes ses formes. Nul artiste plus que Jehan Foucquet ne sut résumer les traditions et les longs travaux des siècles passés, avec plus de talent. Par l'application nouvelle et l'étude plus approfondie de la

nature, cet artiste arriva à l'apogée d'une gloire sans rivale.

Au nombre des élèves et des continuateurs de l'école de ce digne précurseur de l'art moderne, on doit citer d'abord ses deux fils Louis et François, qui continuèrent les traditions de leur père ; puis Jehan Bourdichon, qui devint après le décès de Foucquet, le peintre ordinaire de Louis XI, de Charles VIII et de Louis XII. Bien que les œuvres de cet artiste aient été en grande partie impersonnelles, un seul de ses ouvrages, les *Heures d'Anne de Bretagne*, de la Bibliothèque nationale, suffit amplement à le placer au nombre des plus grands maîtres de la miniature en France. Il résulte, en effet, d'un document authentique, que Bourdichon reçut en 1598, le payement de ce magnifique livre d'heures, dont le texte et les encadrements avaient été composés par deux autres artistes tourangeaux, Jehan Riveron et Jehan Poyet (voir ces noms).

Parmi les autres maîtres miniaturistes et enlumineurs de l'école de Tours, nous devons encore signaler : — Robert Duherlin (1473-1493) ; — Bernard Dupatiz (1495) ; — Gatien Poyet (1492) ; — Guillaume Piqueau (1482) ; — Pierre Regnart (1483) ; — Jehan Bredin (1495) ; — Allart Follarton ; — Portais de Porteville (1496).

Les travaux trop peu connus de ces artistes ont néanmoins contribué à faire de notre ville un des centres les plus actifs et les plus renommés de la transcription et de la décoration des manuscrits ; ils sont les derniers représentants de cette grande école créée par Foucquet, au milieu du xve siècle.

Notre bibliothèque communale renferme des œuvres remarquables appartenant à cette école, entre autres un *missel* à l'usage de l'église métropolitaine de Tours,

(n° 190 du catalogue des manuscrits) dont les miniatures ont été exécutées par notre grand peintre ou par un de ses meilleurs élèves. On voit, au folio 188, un portrait de saint Gatien, qui peut être considéré comme une petite œuvre exquise, aussi remarquable par la sûreté du modèle et la touche moelleuse de la figure que par la beauté harmonieuse du coloris. Ajoutons que si le temps a laissé à ces peintures après quatre siècles de durée, leur fraîcheur primitive, la main des hommes a fait subir à ce magnifique missel d'affreuses mutilations, dont les auteurs sont à peu près connus aujourd'hui. Quant aux encadrements de ce volume, on y observe des bordures décorées de plantes et de fruits que Poyet, le grand peintre naturaliste du xv° siècle, affectionnait particulièrement tels que : la violette, les lychnis, les ancolies, les fraises, etc.

Un autre manuscrit se rattachant à cette même école (n° 1047 du catalogue) et intitulé : *Exposé des droits de Louis XI sur la Bourgogne*, est illustré d'une grande miniature à demi-page où plusieurs personnages symboliques se détachent sur un fond d'architecture admirablement dessiné. Il est regrettable que cette belle miniature ait été si peu ménagée par les Tudesques, qui ont pris copie en cachette, il y a quelques années, de ce curieux volume, auquel ils destinent sans doute un rôle dans des revendications futures.

Les *statuts de l'ordre de Saint-Michel*, créé par Louis XI (n° 60 des manuscrits), renferment une miniature à demi-page, exécutée probablement par le même artiste qui avait enluminé le manuscrit précédent. On y retrouve, avec une grande simplicité de composition, la précision du dessin, rendue jusque dans les plus petits détails.

En mettant hors de cause les triptyques et les tableaux

sur bois qui font partie du mobilier des églises et des châteaux de la Touraine, dont l'énumération nous entraînerait bien au delà des limites que nous noussommes imposées, nous achèverons cet inventaire des richesses artistiques du xv° siècle, en mentionnant quelques grandes *peintures murales* exécutées à cette époque, entre autres celles de l'église de Nouâtre, qui décoraient la nef entière de cet édifice. Ces peintures à la détrempe, divisées en quatorze panneaux, reproduisant les principaux traits de la vie de saint Révérend, offraient tous les traits caractéristiques de l'école ogivale, c'est-à-dire l'inégalité dans les proportions des personnages, la maigreur des formes et surtout l'absence de toute espèce de perspective.

On voyait également dans l'église de Saint-Mexme, à Chinon, des peintures murales représentant le *jugenent dernier*, ainsi que des scènes du Nouveau Testament ; tout cela a disparu complètement sous les couches du badigeon municipal.

La *peinture sur verre*, qui avait suffi pendant près de deux siècles à la décoration des églises, se modifia profondément au xv° siècle, par l'abandon des losanges et des médaillons aux facettes étincelantes. On donna une étendue plus considérable aux panneaux de verre, ce qui permit d'agrandir les sujets et de n'admettre qu'un seul personnage dans chacun des panneaux.

Un grand nombre d'églises et de chapelles de la Touraine étaient décorées de belles verrières, exécutées pendant ce siècle. Bien que la plupart aient été détruites; quelques-unes, très importantes au point de vue artistique, subsistent encore, parmi lesquelles il nous suffira de rappeler :

1° Les grandes vitres peintes de la galerie du transept septentrional de la cathédrale, où les donateurs, Louis de

Bourbon (1447), ses deux femmes et son fils apparaissent revêtus de riches vêtements à fond d'azur ou de pourpre décorés d'écussons à leurs armes.

2° Les verrières situées au-dessous de la rosace de la grande nef, dans lesquelles Bertrand de Beauveau, capitaine du château de Tours en 1450, s'est fait représenter avec sa seconde femme, cinq de ses fils et ses quatre filles.

3° L'église Notre-Dame-la-Riche possède également deux vitres du xve siècle, où un seul personnage figure dans chacun des panneaux ; les sujets en sont empruntés à la vie des saints et à la bible.

Nous regrettons que la perte des registres capitulaires et des registres de la fabrique de cette dernière église, ne puisse permettre de restituer à l'un de nos habiles peintres verriers du xve siècle, ces grandes compositions religieuses.

Voici leurs noms : — Macé Robineau (1430) ; — Denis le Vitrier (1436), qui nous semble être le même personnage que Denis Mauclerc, peintre verrier vivant à la même époque ; — Guillaume Delavigne (1462) ; — Gilles Jourdain (1479); — Jehan et Michau Duthaureau (1470-1489) ; — Jehan Bellotin (1471) ; — Robert Pinaigrier (1490), etc.

Après Foucquet et Bourdichon, l'école artistique de Tours qui avait été si féconde dans toutes les branches des beaux-arts et des arts industriels, entra dans une voie nouvelle. La découverte de l'imprimerie, en anéantissant la copie des manuscrits, fit délaisser peu à peu l'enluminure, dont on ne rencontre plus que quelques spécimens dans les livres liturgiques imprimés au commencement du xvie siècle pour l'église métropolitaine et l'abbaye de Marmoutier.

Les brillantes et anciennes traditions des vieux maîtres tourangeaux semblent s'arrêter avec l'apparition des Clouet, peintres d'origine flamande qui s'établirent à Tours à la fin du XVe siècle.

La liste de nos maîtres peintres enlumineurs, miniaturistes et décorateurs correspondant au début du XVIe siècle, contient plusieurs noms dont il est difficile aujourd'hui d'apprécier le mérite alors que la plupart de leurs œuvres d'art sont demeurées impersonnelles.

En tête de cette liste, doit figurer le nom de Jehan Bourdichon, décédé en 1520 ; puis viennent : — Bernard Dupatiz (1505) ; — Jehan de Pouzay (1525) ; — Loïs Delaunay (1516); — Pierre Delamarre (1518); — Pasquier et Jehan Viau (1516–1538); — Jehan, François et Philippe Colombe, frère et neveux de Michel Colombe (1512-1530); — Guillaume Aubry (1526); — Balthazar Furet (1516); — Jehan Méry (1501); — Henri Mathieu (1513); — Loïs Rousse (1531); — Eloy Tissier (1522); — Maurice Rocher (1523); — Claude Favet (1530), etc.

Pendant cette grande période artistique, le portrait était devenu le genre à la mode; de là cette série interminable de petits tableaux à l'huile, attribués de parti pris aux Clouet et dont les trois quarts appartiennent aux peintres que nous venons de citer; il est vrai de dire qu'ils s'étaient si bien approprié leurs procédés, qu'on a confondu leurs œuvres avec celles de ces maîtres d'origine étrangère.

Après les expéditions de François Ier en Italie, les progrès de la peinture en Touraine subissent une influence désastreuse. L'école de Fontainebleau transforma si rapidement le goût français, que nos peintres, après avoir cherché un instant à se maintenir dans leurs anciennes traditions, finirent par suivre les procédés expéditifs du genre italien. Cette nouvelle manière de peindre produisit

dans notre pays des artistes qui peignirent beaucoup de grands tableaux mais sans souci de l'étude de la nature. A cette école, dite école des *machinistes*, appartiennent : — François Bunel (1579), et ses élèves Loys Bourgeois (1590) ; — Charles Errard (1591) ; — Jacob Bunel (1595); — Claude Vignon (1589); — Antoine Bahuche (1560) ; — Jean-Baptiste Darly (1558); — Jehan Baleschoux (1559); — Jehan Raygnier (1560); — André de Vallence (1566); — Marc Duval (1570); — Michel Regnault (1580); — Jehan Carvallet dit Germain (1585); — Benjamin Foulon (1589), etc.

Au XVI[e] siècle, la *peinture sur verre* atteignit en Touraine son plus haut degré de perfection et de splendeur. L'étude des dessins des grands maîtres que la reproduction par la gravure rendait désormais facile, imprima aux œuvres de nos peintres verriers une habileté qui n'a jamais pu être surpassée. En outre, par suite des progrès de l'alchimie, on était arrivé non seulement à peindre aussi facilement sur le verre que sur la toile, mais la palette du verrier s'était enrichie de nouvelles couleurs assez riches pour lui permettre d'imiter les magnifiques draps d'or et d'argent alors à la mode.

Nulle part, le XVI[e] siècle n'a produit de plus magnifiques tableaux sur verre qu'en Touraine, où la sainte-chapelle de Champigny nous offre encore onze grandes fenêtres ogivales de sept mètres de hauteur sur trois mètres cinquante de largeur, garnies de leurs vitraux peints. Chaque verrière est divisée horizontalement en trois parties ; dans la première, on voit une scène de la passion de Jésus-Christ; au milieu, un fragment de la vie de saint Louis; la partie inférieure est réservée aux portraits de la famille de Bourbon-Montpensier, seigneurs de Champigny.

On s'explique difficilement comment ces magnifiques verrières, qui excitent depuis plus de trois siècles la curiosité et l'admiration générales, ont pu demeurer des œuvres sans nom d'auteur. Il est vrai qu'une tradition les attribue à Robert Pinaigrier, opinion qui ne repose sur aucun texte écrit et qui mérite d'autant moins de foi que des documents fixent la mort de cet artiste à une époque où les travaux de cette chapelle n'étaient pas terminés. Peut-être est-ce à Nicolas Ier ou à Nicolas II qu'on doit l'exécution d'une partie de ces verrières composées et exécutées par plusieurs maîtres différents. On ne saurait donc rien affirmer à cet égard, et cette question, qui a exercé la sagacité de plusieurs érudits, ne cessera d'être une énigme insoluble que lorsque le dépouillement des archives de la maison de Condé sera achevé et publié.

La cathédrale de Tours conserve aussi de magnifiques vitraux du XVIe siècle qui décorent une partie de la grande fenêtre à rosace de la façade principale. Les membres des familles de Laval-Montmorency et d'Alençon, donateurs de cette verrière, y sont personnifiés par leurs armoiries, qui occupent les nombreux pétales de cette belle rose.

L'église de l'abbaye de Saint-Julien avait également de très belles vitres, qu'Antoine de Créquy, évêque de Nantes, avait fait exécuter en mémoire de son père Jehan VIII, sire de Créquy, capitaine de cent gentilshommes, décédé en 1556, et de sa mère Marie Dacigné, dame de Boisjoly, en Bretagne. Quelques-unes de ces verrières ayant échappé à la ruine générale de l'abbaye au siècle dernier, ont été acquises en 1812, par le chapitre de l'église métropolitaine de Tours, pour être employées à la décoration de plusieurs chapelles latérales du côté gauche, de cette église.

L'église Notre-Dame-la-Riche ; — la chapelle du château de la Carte, près Ballan ; — les églises de Villandry, — de Saint-Étienne de Chigny, — de Souvigné, — de Montrésor, possèdent aussi plusieurs verrières intéressantes du xvi[e] siècle. Toutes sont bien supérieures aux peintures murales de cette même époque, sans doute parce que, n'ayant jamais subi l'influence des écoles italiennes, qui n'avaient pas cultivé ce genre de peinture, elles purent conserver les traditions de l'ancienne école française.

Le nombre de nos peintres verriers qui se sont distingués au xvi[e] siècle est en rapport avec la prodigieuse quantité de vitres peintes qui furent employées à cette époque.

Voici les noms de ces artistes encore bien peu connus dans leur ville natale : — Robert Pinaigrier et ses fils Nicolas (1501-1595) ; — Jehan Courtoys et son fils Philippe (1510-1582); — Jehan Leschallier dit le Myste (1502-1531); — Jehan Chenesson (1516-1522); — Jehan Sarrazin (1598); — Georges et Jehan Duboys (1547-1586) ; — Gaucher Famyre (1530); — Laurence Fauconnier (1554); — François Leseigneux (1580) ; — Hector et Clément Berault (1590); — Étienne et Jehan Lesaige (1591) ; — Thomas Brunet, etc.

Combien cette énumération serait-elle intéressante s'il était possible de placer en regard de tous ces noms d'artistes l'indication de leurs œuvres demeurées pour la plupart inconnues, fait qui confirme une fois de plus l'opinion de Montfaucon, déclarant qu'il leur était absolument défendu de signer leurs peintures.

S'il avait fallu plus de quatre siècles pour permettre à nos peintres verriers d'acquérir un talent si parfait, il a suffi d'un quart de siècle à peine, pour faire tomber ce genre de

peinture en pleine décadence. Aussi ces malheureux artistes se virent-ils vers la fin du XVIe siècle, réduits en grand nombre à une misère noire et obligés d'abandonner leur noble profession pour vivre.

Bernard Palissy raconte naïvement que déjà de son temps « les verres peints étaient tellement réduits à l'état d'art mécanique, qu'ils étaient vendus dans les villages par ceux mêmes qui criaient la vieille ferraille, au point que ceux qui les font et ceux qui les vendent travaillent beaucoup pour vivre. L'état de verrier est noble; mais plusieurs sont gentilshommes, pour exercer ledit art, qui voudraient estre roturiers et avoir de quoi payer les subsides des princes, et vivent plus misérablement que les crocheteurs de Paris. »

La pratique de la peinture sur verre finit en effet par tomber, au XVIIe siècle, dans un tel oubli que, pendant fort longtemps, on a cru que les procédés en étaient complètement perdus. Cet art, remis en honneur vers 1827, par la manufacture royale de Sèvres, est encore loin, malgré les grands progrès accomplis depuis cette époque, d'avoir obtenu la magnifique et harmonieuse transparence des verrières du XVIe siècle.

La *peinture à l'huile* suivit une marche inverse de la peinture sur verre. Sous le ministère du cardinal de Richelieu, aurore brillante du siècle de Louis XIV, elle reçut une puissante impulsion par le fait de l'édification d'un grand nombre d'églises et de chapelles qu'il fallut décorer. C'est à cette période que se rattachent les noms des Darly, des Vignon, des Beaubrun, des Bahuche, des Baudoyn, des Dubellay, des Mangeant, des Sueyro, des Moreau, etc., qui terminent la dernière époque de l'école de peinture tourangelle.

Pendant le règne de Louis XIV, grâce au talent des

Vouet, des Lesueur, des Lebrun, des Bourdon, des Champaigne, la peinture atteignit à un degré de perfection inconnue jusqu'alors; seulement la Touraine, qui, depuis des siècles, avait produit une foule d'artistes de talent, tomba dans un état de décadence dont il serait trop long de rechercher ici les causes complexes.

Vers la fin du XVIII[e] siècle (1778), un amateur de talent Rougeot, animé du louable désir de réveiller le goût et la culture des arts, à Tours, fonda une école gratuite de dessin, à la prospérité de laquelle il travailla sans relâche jusqu'à sa mort. Mal soutenue d'abord, puis mal dirigée plus tard, cette école, où l'on enseignait les différentes parties du dessin, les principes de la coupe des pierres, la perspective, l'architecture, la sculpture, est parvenue cependant de nos jours à son apogée, grâce aux encouragements et à la généreuse dotation de la ville. Cette institution a puissamment contribué à réveiller le goût du beau et le sentiment de l'art dans la génération actuelle, qui en reconnaît ouvertement les nombreux et importants bienfaits.

La Société royale d'agriculture, devenue en 1806 une société des sciences, arts et belles-lettres, comprit vers 1835 les avantages considérables que l'art en province pouvait retirer des expositions locales et régionales qui excitent et entretiennent dans un pays l'émulation parmi les artistes et les amateurs, et essaya d'entrer dans cette voie; mais ce ne fut qu'en 1841, après plusieurs tentatives infructueuses, qu'elle parvint enfin à ouvrir une exposition publique, commune à l'art et à l'industrie. Hâtons-nous d'ajouter que cette première exposition fit époque dans l'histoire de l'art en Touraine et eut un brillant succès.

A ces causes diverses de progrès, la fondation d'une

société des amis des arts est venue contribuer dans ces dernières années à réveiller parmi nos concitoyens le goût et la culture des beaux-arts, qui étaient demeurés depuis trop longtemps dans un état de langueur déplorable.

Déjà plusieurs expositions publiques organisées par les soins éclairés des membres de cette société nous ont montré la marche ascendante des jeunes talents que notre province voit éclore de temps en temps.

Espérons qu'ils n'oublieront pas, s'ils veulent sortir du cercle étroit dans lequel l'influence exclusive de la capitale les enserre, que la Touraine a ses monuments, son ciel, sa végétation, son sol, ses eaux, ses mœurs, ses souvenirs, ses costumes, qui lui appartiennent et méritent à ce titre d'être étudiés et reproduits dans leurs types caractéristiques.

Dr E. G.

LES
ARTISTES TOURANGEAUX

—

NOTES ET DOCUMENTS

Adam (*André*), m[e] orfèvre, à Tours, est cité dans les comptes du château d'Amboise, comme ayant fourni en 1493, au roi Charles VIII, plusieurs pièces d'orfévrerie, « poisant ensemble trente-huit marcs, trois onces, à raison de treize livres le marc (1). Adam reçut du trésorier du roi, la somme de quatre cent quatre-vingt-dix-huit livres tournois, c'est-à-dire près de dix mille francs, au pouvoir actuel de l'argent.

— (*Jehan*), m[e] brodeur, à Tours, rue des Cordeliers, paroisse de Saint-Vincent (1614).

Adrien (...), m[e] orfèvre, à Tours, livre au commencement de l'année 1492, à l'abbaye de la Trinité de Vendôme, une châsse en forme d'église gothique, destinée à contenir les reliques de saint Eutrope. Cette superbe pièce d'orfévrerie, revêtue de plaques de vermeil et d'émaux, coûta au donateur Aimery de Condom, la somme de quatre cent trente et une livres tournois, environ 8,626 francs, au pouvoir actuel de l'argent.

Albert, m[e] brodeur de la reine Catherine de Médicis. (Voir Gommart.)

(1) Le marc d'argent valait, depuis 1489, treize livres tournois; il vaut aujourd'hui 50 francs. Le marc d'or coûtait cent livres tournois.

Alcuin (*Albinus Flaccus*), peintre enlumineur et chrysographe, réformateur du *Scriptorium* de l'abbaye de Saint-Martin de Tours.

Ce religieux d'origine anglo-saxonne, envoyé d'Angleterre en Italie, afin de s'y perfectionner dans l'ornementation des manuscrits, aurait été rencontré à Parme, en 781, par Charlemagne, qui serait parvenu à se l'attacher. Tous les chroniqueurs carlovingiens sont unanimes à reconnaître qu'au huitième siècle, on ne connaissait aucun esprit plus cultivé, plus pénétrant et dont les aptitudes fussent plus variées; excellant aussi bien dans la calligraphie que dans l'art d'orner les manuscrits. Au nombre des marques flatteuses d'estime qu'il reçut de son puissant protecteur, on cite le don des abbayes de Ferrière en Gâtinais, et de Saint-Martin de Tours, vers 790 (1).

Pendant sa longue résidence à Tours, Alcuin parvint, non sans y avoir éprouvé de grandes difficultés, à vaincre la paresse et la rusticité des clercs qui l'entouraient ; la culture des arts du dessin et la copie des manuscrits conservèrent pendant longtemps, dans le *Scriptorium* de Saint-Martin, l'importance considérable que l'habile influence du maître y avait su créer et développer.

Existe-t-il encore de nos jours une œuvre d'art due au pinceau ou à la plume d'Alcuin ? Question délicate et fort difficile, à laquelle il est impossible, en l'absence de documents sérieux, de répondre autrement que par des conjectures.

Les Bénédictins ont supposé que la magnifique Bible latine, dite de Charles le Chauve ou de Saint-Martin de Tours (2), a dû être exécutée par Alcuin, qui désirait en faire hommage lui-même à Charlemagne; mais, ce présent n'ayant pu être

(1 *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, t. V, *passim.*

(2) Cette Bible, conservée à la Bibliothèque nationale (armoire xx, n° 225), se compose de 423 fol. de vélin, de 50 centimètres de hauteur sur 37 de largeur; elle renferme huit pages de miniatures, coloriées à la gouache. Si l'ordonnance des sujets est remarquable pour l'époque, le dessin des nudités, imité du style byzantin, laisse à désirer.

terminé en temps opportun, l'abbé Vivien et les moines de Saint-Martin l'auraient offert, plus tard, à Charles le Chauve, vers 850 ou 866.

D'après Labarthe, la ressemblance de cette admirable Bible avec le manuscrit du *British Museum*, également attribué à Alcuin, donnerait beaucoup de vraisemblance à la conjecture des Bénédictins. Si spécieuse que soit cette allégation, elle ne peut cependant nous convaincre, et nous faire oublier qu'Alcuin étant mort le 19 mai 804 et Charlemagne dix ans plus tard, les chrysographes de l'abbaye de Saint-Martin de Tours, eussent eu le temps d'achever ce beau travail, si tant est qu'Alcuin l'ait jamais commencé. Aussi nous rangeons-nous à l'opinion de Champollion, qui a établi la date de la composition de la Bible dite de Charles le Chauve, entre les années 842 et 850, d'autant mieux qu'une circonstance particulière semble confirmer cette date, c'est l'emploi des capitales romaines, au lieu des lettres onciales généralement employées dans le premier quart du neuvième siècle. Ce ne serait donc pas à l'illustre réformateur des écoles dites Carlovingiennes qu'il faudrait attribuer cette bible, mais bien à ses élèves et successeurs, dont les noms sont à quelques exceptions près, perdus pour l'histoire de l'art. (Voir *Ingobert.*)

La sépulture d'Alcuin se voyait autrefois dans une des chapelles absidales de l'église Saint-Martin, celle de la Sainte-Croix, qui devint plus tard le lieu de sépulture des doyens de cette collégiale.

Allain Dupré (*Jean-Baptiste*), organiste. (Voir *Dupré.*)

Allaire (*Jehan Ier*), me brodeur à Tours, paroisse Saint-Vincent, figure dans les registres des comptes de cette ville, depuis l'année 1594 jusqu'en 1621, comme ayant brodé, dans cet intervalle, les armoiries de la ville et celles du maire en exercice, sur les écussons des casaques des sergents de la suite de M. le maire (1).

Allaire est encore cité au compte de l'entrée du roi Louis XIII

(1) *Registres des Comptes municipaux*, du tome CXII au tome CXXX.

et de la reine, qui eut lieu le 25 janvier 1616; la ville lui accorde la somme de 96 livres tournois, pour la livraison d'un dais de velours, brodé aux chiffres de Leurs Majestés.

Sa femme, Gabrielle Bezard, fille de Jehan-Baptiste Bezard, mᵉ orfèvre, lui donna deux enfants, dont l'un Jehan, continua la maîtrise de son père. Allaire mourut à la fin de 1621, époque où nous rencontrons le nom de sa veuve, qui continua l'état de son mari, jusqu'à la fin de l'apprentissage de son fils.

— (*André*), frère de Jehan Iᵉʳ, est inhumé, le 22 octobre 1626, à l'âge de quarante-cinq ans, au cimetière de Saint-Vincent (1).

Allart, mᵉ peintre. (Voir Follarton.)

Allemant (*Achille*), mᵉ orfèvre, paroisse de Saint-Saturnin, à Tours (1591).

Amangeart (*Loys*), mᵉ maçon, à Amboise, entreprend en 1503 « la maczonnerie » de la voûte et du portail à édifier sous la chapelle, en l'église Saint-Simon de cette ville (2).

Amyrault (*Bernard*), dit le Jeune, mᵉ armurier (1585), à Tours.

Amys (*Macé*), mᵉ orfèvre joaillier, à Tours (1474-1497), est cité dans plusieurs actes passés dans l'étude de Mᵉ Jehan Jaloignes, notaire à Tours; en 1492, nous le voyons recevoir une somme de quatorze livres tournois de Geoffroy de Rosmadec, sieur de Bracheul et de Villiers, en Beauvoisis, archer de la garde du roi, pour « une poincte de dyamant enchassée en ung annel d'or. »

Ancellet (*Martin*), dit Lavallée, mᵉ maçon entrepreneur, obtient à l'adjudication, la reconstruction d'une pile du grand pont de la Loire, près du Grand-Moulin (1625) (3).

(1) Archives municipales. *Registres de l'état civil*, paroisse Saint-Vincent, tome II.

(2) C. Chevalier, *Inventaire des archives d'Amboise*.

(3) *Registres des délibérations municipales*, t. XXXIV, 1625.

Androuet (*Jacques*). (Voir du Cerceau).

Angellier (*Denis*), m[e] maçon, entrepreneur de la reconstruction du pont neuf de Saint-François sur le Cher (1634), adresse une requête, le 13 mai, au corps de ville afin d'obtenir une avance de deux cents livres sur le prix de son marché, ce qui lui fut accordé (1).

Angibault, nom d'une famille de m[es] armuriers de Tours.
— (*Macé*) comparaît dans l'assemblée des notables habitants de la ville, réunis le 17 mai 1426, en l'abbaye de Saint-Julien, pour délibérer sur les menaces de pillage faites par le sire Hardouin de Maillé (2).
— (*Colin*), fils du précédent, est cité dans la liste des armuriers, convoqués le 23 juillet 1461, à l'occasion de la mort de Charles VII, afin de participer aux mesures de sûreté à adopter, dans l'intérêt de la conservation de la ville.
— (*Estienne*), est employé par le corps de ville, pendant vingt jours, aux préparatifs de l'entrée de Louis XII et d'Anne de Bretagne, qui eut lieu le 24 novembre 1500. Estienne mourut vers 1531, puisqu'à cette date, nous voyons le nom de sa veuve, Marguerite Fracquepain, figurer dans un acte du notaire Etienne Viau.
— (*Martin*), m[e] arquebusier du roi Henri IV (1589), quitte la ville de Tours en 1591 et se retire avec sa famille à Vendôme.

Angolevant ou **Angoullevant** (*Germain*), imagier et graveur, originaire de Saint-Vincent, près le Mans, passe un marché à Tours, le 10 juillet 1516, par-devant M[e] Jacques Foussedouaire, avec Jehan Collas, m[e] fondeur, pour « graver et remplir de couleurs, le plus richement que faire se pourra, une tombe de cuivre et fonte de 8 pieds de longueur sur 5 pieds et demi de largeur; laquelle il a promis rendre prête

(1) *Registres des délibérations municipales*, t. XXXIV, 1634.
(2) *Registres des délibérations des élus*, t. III, folio 41, verso.

de son métier quinze jours devant la fête de Toussains prochain venant. Le présent marché fait pour le prix et somme de trente-cinq livres tournois (1). »

— (*Jehan*), m[e] maçon entrepreneur (1518), à Tours.

Armand, artiste de la Comédie française. (Voir *Huguet*.)

Arnault (*Philippe*), peintre et imagier, à Amboise, est employé en 1546 par la communauté de cette ville à peindre des armoiries ; plus tard (1556) il est chargé des décorations faites à l'occasion de l'entrée solennelle de Henri II dans cette même ville (2).

Arondelle (*François*), m[e] orfévre, à Tours (1560), mari de Catherine de Charnyères, fille de Jacques de Charnyères, m[e] sculpteur.

Arrault (*Nicolas*), m[e] brodeur, paroisse Saint-Hilaire, à Tours (1544).

Aubert (*Jehan*), m[e] orfèvre, figure en 1358-1359 sur la liste des « orfeuvres » qui prêtèrent de l'argent à la ville de Tours pour solder les travaux des fortifications destinées à réunir dans une même enceinte Tours et Châteauneuf (3).

Le 20 octobre 1361, il reçoit de la commune le payement d'une pièce d'orfévrerie du poids de deux marcs, offerte à M[e] Laurent de Faye, conseiller du roi, docteur en lois et décrets, pour le récompenser de ses services, dont il n'avait voulu recevoir aucune somme d'argent.

— (*Pierre*), m[e] armurier, à Tours (1474), demeurait hors la porte Saint-Étienne, dans la rue des Filles-Dieu, relevant du fief du chapitre métropolitain.

— (*René*), m[e] brodeur, à Tours (1527).

Aubert, nom d'une famille de m[es] maçons architectes.

(1) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal à Tours.
(2) C. Chevalier. *Inventaire des archives communales d'Amboise.*
(3) *Registres des comptes municipaux,* t. I, folio 33.

— (*Pierre* Ier), me maçon architecte, paroisse Saint-Étienne, à Tours (1453).

— (*Pierre* IIe), me maçon (1620-1636), entreprend la construction des murailles et bastions du nouvel enclos de la ville. Après son décès, survenu en 1636, Sylvain Ruer, son gendre, également me maçon, réclame le 26 mai 1656, à la ville, le payement d'une somme de sept mille huit cent quatre-vingt-neuf livres tournois, qui était due aux héritiers d'Aubert pour le payement de son entreprise (1).

Aubineau (*Jacques*), me orfèvre-lapidaire, à Tours (1520-1522), était le fils de Pierre Aubineau, me menuisier (1474), et demeurait paroisse Saint-Vincent.

Aubry (*Jehan*), me sculpteur en bois, à Tours (1460-1491), prête serment de fidélité au roi Louis XI, au mois d'octobre 1471.

— (*Pierre*), fils du précédent et sculpteur comme lui, passe un marché le 22 décembre 1539, par-devant Martin Jaloignes, avec dame Renée Thimon, pour le « parachèvement de deux tables d'autel qu'il devra décorer d'imagerie bien et deument, ainsi qu'elles ont été commencées, et cela moyennant le prix de vingt-cinq livres tournois.

— (*Guillaume*), me peintre enlumineur, comparaît plusieurs fois dans les minutes d'Étienne Viau, à titre de témoin (1526-1528).

— (*Macé*), me armurier, à Tours (1581).

Aubry (*Gilles*), sieur de la Bouttière (1618 †1624), chargé par le roi Louis XIII de la direction des ouvrages de fortification de la ville de Tours, obtient des lettres patentes qui lui accordent un don de quatre cents livres tournois par chacun an, à prélever sur les deniers destinés aux frais du nouvel enclos; mais la municipalité refuse l'entérinement de ces lettres, en se fondant sur la qualité d'échevin du sieur Aubry;

(1) *Registres des délibérations municipales*, t. L, 1656.

à ce titre, il devait contribuer gratuitement aux nécessités publiques de la ville (1).

Aucas, nom d'une famille d'orfévres de Tours.

— (*Jehan*), mari d'Agnès de Vallence, fille de Germain de Vallence, m^e fontainier du roi François Ier, est désigné dans plusieurs actes comme procureur fabricier de la paroisse Saint-Saturnin, son nom figure dans les registres des comptes municipaux de 1540 à 1544. La date de la mort de ce m^e orfévre est antérieure au mois de novembre 1557, époque où nous rencontrons le nom de sa femme, Agnès de Vallence, avec la qualification de veuve (2).

— (*Ambroise*), fils du précédent, et m^e orfévre comme lui, demeurait, en 1589, Grande-Rue (rue Colbert actuelle), sous la chapelle de la Trinité, située au-devant de l'église abbatiale de Saint-Julien. En 1594, il est m^e juré et garde de l'état d'orfévre.

— (*Jacques*), m^e orfèvre, à Tours (1563-1585), mari de Perrine Billard.

Audenet (*André*), artiste musicien, m^e joueur de violon à Tours, fait une sommation, le 6 avril 1606, en son nom et au nom de ses associés, à Me Jehan Potier, aussi m^e joueur d'instruments, d'avoir à jouer avec eux de sa partie, au banquet donné par le sieur Lormasson, avocat au siège présidial, sous peine d'amende, attendu que, par les statuts de leur corporation, il est défendu à tous joueurs d'instruments d'employer d'autres joueurs que ceux de la ville ; Potier consent à se rendre à cette sommation, se réservant d'en conférer avec ses associés (3). Il mourut vers 1620.

Audrio (*Antoine*), habile sculpteur en bois et en pierre, originaire de la Ciotat en Provence, a travaillé de son art aux sculptures en bois de l'église des Petits-Minimes de Tours,

(1) Archives municipales, pièces justificatives des comptes, 1620.
(2) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.
(3) Minutes de Pierre Coynard notaire royal, à Tours.

devenue aujourd'hui la chapelle du lycée. Audric, après l'achèvement de ses travaux, fit profession religieuse au couvent des Minimes de Plessis-lez-Tours, en 1679 et mourut à Orléans le 14 avril 1690. On trouve dans le quatrième volume du *Bulletin de la Société archéologique* de Touraine, une élégante et consciencieuse description des sculptures en bois de cette chapelle (1).

Auffray (*Gilles*), m[e] armurier, paroisse de Saint-Saturnin à Tours (1581).

Auger (*François*), m[e] architecte (1682-1696), concourut à relever de ses ruines l'église paroissiale de Saint-Hilaire.

Augiers (*Jehan*), m[e] sculpteur imagier (1498-1501), reçut en 1511, de la fabrique de l'église de Bueil, un payement de cent cinquante sols tournois, pour son salaire d'avoir sculpté les images de la grande croix en pierre du cimetière de Bueil. Cette œuvre précieuse de sculpture, à date précise, subsiste encore ; elle offre tous les caractères de la Renaissance française, et mériterait, à ce titre, d'être reproduite tout au moins, par la photographie (2).

Avisseau (*Charles-Jéan*), émailleur, modeleur, figuliste, à Tours (1796†1861). La vie et les œuvres de ce pauvre potier de terre, devenu un artiste de mérite, rappellent sous certains rapports, celles de Bernard Palissy.

Né à Tours, le 25 décembre 1796, sa jeunesse se passe à aider son père dans son état de tailleur de pierres.

En 1816, il devient ouvrier potier et exerce cette profession jusqu'en 1825, époque où il entre dans une manufacture de céramique à Beaumont (Eure-et-Loir). Là, il peut admirer et toucher, pour la première fois, un plat de Palissy. Ce fut une révélation et dès ce moment, il consacra son temps à l'étude des procédés d'émaillerie jadis employés par l'immortel

(1) *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, tome IV, p. 375.
(2) L'abbé Bourassé, *Notice sur l'église de Bueil.*

auteur des rustiques figulines des rois Henri II et Charles IX.

Après seize ans d'un labeur incessant, Avisseau s'établit rue Saint-Maurice, près de la cathédrale, et commence à exposer dans une vitrine quelques-uns des ses plats émaillés, dont la beauté d'exécution attira l'attention de plusieurs amateurs. On commença, dès lors, à apprécier le mérite d'Avisseau et de ses émaux, dont le secret semblait perdu depuis plusieurs siècles. Encouragé dans ses travaux et ses recherches par le savant directeur de la manufacture de Sèvres, c'est en vain que Brongniart lui offre une place dans ses ateliers, le modeste potier tourangeau se sent assez fort pour lutter seul contre les difficultés matérielles de sa rude existence et y déploie cette activité fiévreuse qui est le signe distinctif des artistes de génie. Malgré de brillants succès remportés dans les expositions internationales des arts et de l'industrie; malgré les articles élogieux de la presse, Avisseau poursuivit sa carrière artistique jusqu'en 1861, au milieu de la gêne et des privations nombreuses.

La ville de Tours, après son décès, voulant rendre un hommage public et solennel à la mémoire d'Avisseau, a imposé son nom à la rue où se trouvait son atelier.

Ayralde (*Jacques*), armurier. (Voir *Heralde.*)

Babin (*Jacques*), m^e brodeur, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1501) (1).

Babylone ou **Babillone**, nom d'une famille de m^es maçons et architectes de Tours.

— (*Thomas*), dit l'aîné (1450-1496).

— (*Thierry*), frère du précédent, entreprend en 1470, les travaux de réfection des murs et des tours de l'enceinte fortifiée du cloître de l'abbaye Saint-Martin, qui tombaient en ruine de toutes parts. Quelques années après nous le trouvons, en compagnie de son frère, occupé à la construction

(1) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.

d'une grosse tour d'enceinte (1), située au sud de la grande rue du cloître (rue Baleschoux) et qui était destinée à servir de prison à la justice seigneuriale de Châteauneuf. Il est à remarquer que la voix populaire imposa à une de ces nouvelles tours d'enceinte le nom de son constructeur; aussi pendant plus de deux siècles l'appela-t-on la tour Babylone.

— (*François*), fils du précédent, continua la maîtrise de son père vers 1516.

Bahuche (*Antoine*), peintre et vitrier, protestant (1550-1582), habitait la paroisse Saint-Denis, près du carroi aux Chapeaux (rue du Commerce actuelle). On le voit qualifié de *sire* dans plusieurs actes notariés de M[es] Digoys et Terreau. Nous le trouvons, en 1560, employé par le corps de ville, à peindre, dorer et azurer le pilier de marbre de la fontaine dite de Beaune, ainsi que les armoiries sculptées du roi Louis XII, de la reine Anne, sa femme, et celles de la ville. Le receveur lui donna pour son salaire la somme de dix-sept livres tournois dix sols, c'est à-dire en monnaie actuelle trois cent cinquante francs (2).

— (*Marguerite*), fille sans doute du précédent et protestante comme lui, serait née, d'après Jal, vers 1589 (?). Elle excellait principalement dans la peinture des portraits de femme; aussi la plupart des princesses et des dames de l'entourage de la régente Marie de Médicis mirent-elles à contribution son beau talent.

Une grande partie des œuvres de Marguerite doivent encore exister dans les collections particulières, et cependant on ne connaît d'elle aucune peinture qu'on puisse lui attribuer d'une façon authentique.

Ayant épousé Jacob Bunel à la fin du XVI[e] siècle (fait qui rend impossible la date de sa naissance fixée par Jal), celui-ci devint le peintre de Henri IV, après le décès de son frère,

(1) *Registres des délibérations municipales*, tome XII, 1470.
(2) *Registres des comptes municipaux*, tome LXXVII.

François Bunel. Marguerite quitta définitivement la ville de Tours, sa patrie, pour aller s'établir à Paris, avec son mari (octobre 1614). Après le décès de Bunel, la reine mère accorda gracieusement à sa veuve une pension de six cents livres et la jouissance du logis qu'elle occupait au-dessous de la grande galerie du Louvre, à la charge par elle d'y recevoir et « accommoder son neveu Robert Picou, peintre, afin qu'il eût soin des peintures du Louvre et des Tuileries, » Marguerite se remaria, au bout de quelques années, à un de ses compatriotes, Paul Galland, receveur des tailles.

On fixe généralement la date de son décès vers 1630.

— (*Jehan*), peintre ordinaire du roi Louis XIII, né à Tours, dans les dernières années du XVI[e] siècle, serait au témoignage de Jal, le frère de Marguerite, à laquelle du reste il succéda dans son emploi du Louvre.

Balbi (*Anthoine*), m[e] brodeur (1529), à Tours.

Baleschoux ou Balechou (*Jehan*), m[e] peintre, à Tours, ne nous est connu que par sa comparution dans un acte notarié, passé par-devant Barthélemy Terreau, en 1557. Il habitait, à cette date, près de l'église Saint-Martin, paroisse de Notre-Dame de l'Ecrignolle.

—(*Jean-Jacques*), célèbre graveur au burin du XVII[e] siècle, doit-il être rattaché à la descendance de ce vieux maître tourangeau dont nous venons de parler ; il nous est permis de le supposer avec raison, en nous rappelant que peu d'années après la mort de cet artiste remarquable, la ville de Tours imposa (1792) son nom à une des rues du cloître Saint-Martin, où habitaient encore à ce moment deux demoiselles Baleschoux appartenant à cette même famille (1).

Barais (.....), architecte de la ville de Tours (1755), et plus tard, en 1791, de la maison commune, demeurait rue de la Scellerie, paroisse Saint-Hilaire, vis à-vis de l'église de ce nom.

(1) Archives municipales, série DD, liasse 420.

Les archives municipales possèdent de lui une grande carte topographique des canaux souterrains des anciennes fontaines entretenues par les sources de Saint-Avertin, ainsi que plusieurs vues des anciennes portes de la ville, qui ont été démolies en 1771.

Les registres des comptes nous montrent Barais plus occupé à démolir d'anciens monuments qu'à en construire de nouveaux.

Baranger (*Mathurin*), artiste musicien, joueur de violon, à Tours (1602).

Barbin (*Pierre*), m[e] maçon architecte, est désigné par le corps de ville en 1608, pour entreprendre la confection d'une levée, le long de la rivière du Cher, en face le prieuré de Saint-Sauveur (1).

Barillier (*Pierre*), m[e] armurier, à Tours (1531).

Baraut (.....) professeur pour le dessin à l'école royale académique de peinture, sculpture, architecture et arts analogues, de la ville de Tours (1785).

Barré (*François*), m[e] peintre, à Tours (1593).

Barthélemy, ingénieur du roi, est employé en 1591, par la ville avec Jacques Androuet dit Ducerceau, architecte du roi, et Ysaac François, m[e] architecte et voyer du roi, en Touraine, à relever et mesurer le circuit des faubourgs de la ville de Tours. Il est chargé, en outre, de dessiner les alignements des nouveaux remparts, bastions, demi-lunes et autres ouvrages nécessaires à l'accroissement des fortifications (2).

Basinet ou Bazinet (*Jehan I[er]*), m[e] ymagier, est cité dans le compte des dépenses faites par la ville d'Amboise pour les préparatifs de l'entrée solennelle de Henri II, en 1551, dans cette ville. Il reçoit, à cet effet, quinze sols par jour, somme

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome CXXVIII, folio 194.
(2) *Registres des comptes municipaux*, tome CIII.

assez considérable, si l'on se rappelle qu'un ouvrier ne gagnait, à cette époque, que trois ou quatre sols par jour.

— (*Jehan* II), peintre et vitrier (1570-1591), habitait la paroisse Saint-Pierre du Boile à Tours.

Baudequin (*Martin*), m^e maçon, architecte, entrepreneur, paroisse Saint-Pierre du Chardonnet, contracte un marché le 16 avril 1675, avec les pères Jésuites pour la construction d'une église et de ses annexes (1). Il s'engage avec son associé Thierry à ce que les travaux d'édification soient terminés avant la fête de Toussaint de l'année 1677. Cette église, qui subsiste encore, rue Saint-François-de-Paule, mais en très mauvais état d'entretien, coûta la somme de 47,050 livres. Considéré au point de vue artistique, ce spécimen du genre architectural des Jésuites n'offre absolument rien de remarquable; aussi verrons-nous sans peine se réaliser les menaces de démolition qui planent sur cet édifice depuis plusieurs années.

Après la révocation de l'édit de Nantes (1685), qui acheva la ruine du commerce et de l'industrie de Tours, le maire, François Hubert, et les échevins, ayant décidé de faire élever un arc de triomphe monumental en l'honneur de Louis XIV, au bout de la rue Saint-Julien ou du Bac (première partie de la rue Royale actuelle), en confièrent la construction à Martin Baudequin (10 août 1687).

Ce monument, aujourd'hui détruit, se composait de trois arcades à plein cintre, ornées à l'intérieur de caissons et de sculptures dues au ciseau de Jean Roussel de Tours. Au-dessus et de chaque côté de la grande arcade du milieu, on voyait deux renommées soutenant d'une main les armes de France et de l'autre sonnant de la trompette. Sur les deux arcades latérales, quatre trophées d'armures en fonte de bronze, coulées par Pierre Hamonet, m^e fondeur de la ville. Quatre colonnes accouplées d'ordre corinthien, reposant sur des piédes-

(1) Minutes de Jacques Venier, notaire royal, à Tours.

taux en saillie, masquaient les pieds-droits des arcades. Enfin, au-dessus de l'entablement on devait placer une statue en bronze de Louis XIV, tenant entre ses mains les attributs du pouvoir royal. Le modèle en avait été commandé au célèbre sculpteur François Girardon, qui reçut à cet effet, du corps de ville, la somme de huit cent trente livres, ainsi que le constate une quittance signée de lui, à la date du 16 mai 1693. Des circonstances demeurées inconnues jusqu'à ce jour s'opposèrent à son exécution.

Un siècle plus tard, d'autres projets beaucoup plus vastes, tels que la création de la rue Royale, la construction du pont et de l'hôtel de ville, ayant été entrepris, on dut détruire (1771) cet arc de triomphe, dont les matériaux servirent en partie à édifier le portail actuel de l'archevêché.

Martin Baudequin mourut en 1690 avant l'achèvement de son entreprise (1).

Baudet (*Pierre*), m[e] brodeur de la ville de Tours, est souvent cité dans les registres des comptes municipaux de 1499 à 1527. Il reçoit, en 1501, un payement de six écus pour la façon des broderies du poêle ou dais de satin blanc et bleu qui avait servi à l'entrée solennelle d'Anne de Bretagne (2).

Baudoin (*Jehan* I[er]), m[e] orfèvre à Tours, figure dans une charte de l'abbaye de Marmoutier, datée de 1257.

— (*Jehan* II), également orfévre, est inscrit sur la liste des notables habitants de Tours, ayant fait un prêt d'argent à la ville pour l'érection des fortifications destinées à réunir dans une seule enceinte les villes de Tours et de Châteauneuf Saint-Martin (3).

— (*Jehan* III), m[e] maçon architecte, est employé en 1534 par la commune de Loches à visiter et donner son avis sur

(1) Archives municipales, série DD, anc. liasse 326.

(2) *Registres des comptes municipaux*, tome LIII, folio 57.

(3) Nous regrettons que dans sa publication des comptes de la ville au XIV[e] siècle, M. Delaville Le Roulx ait omis cette intéressante liste des notables.

l'édification d'un hôtel de ville, gracieux monument de la Renaissance, qui subsiste encore de nos jours. On lui accorda pour son salaire la somme de quarante-cinq sols tournois (1).

Baudouin (*Mathieu*), m° peintre enlumineur, à Tours, passe un marché le 26 janvier 1617, avec la municipalité pour parachever la peinture des armoiries enluminées des maires, qui avaient été seulement ébauchées par François Darly, m° peintre des rois Henri III, Henri IV et Louis XIII (voir *Darly*) et entreprendre celles qui restaient à faire.

Baudouin ayant consenti à terminer ces peintures et enluminures sur parchemin, à raison de six livres huit sols la pièce, reçut à titre d'avance la somme de trente livres tournois et la ville se chargea d'indemniser les enfants de Darly, du travail exécuté par défunt leur père (2).

Nous retrouvons ce même Baudouin, chargé en 1624, par le maréchal de Souvré, « de faire une figure et portrait de trois des bastions du nouvel enclos de la ville; » bien que ce travail n'eût pas été commandé par le maire, il fut payé par le receveur de la ville; tel était l'usage.

— (*Denis*), compositeur de musique et m° chantre de l'église cathédrale de Tours (1616-1619). D'après Fétis, un Noël Baudouin, contrapointiste français, aurait été attaché à la chapelle Sixtine à Rome, et il existerait encore dans les archives de la Vaticane quelques messes manuscrites de sa composition. Nous ne saurions dire jusqu'à présent si ces deux artistes musiciens doivent être rattachés à la même famille.

Baudry (*Pierre*), m° maçon, architecte, paroisse Saint-Clément, est choisi par le corps de ville, en 1618, pour surveiller et conduire les travaux des nouvelles fortifications. Il reçoit la somme de cent livres tournois pour un quartier de ses gages, chiffre élevé pour cette époque (environ mille francs au pouvoir actuel de l'argent). En outre, on lui accorde un

(1) *Mémoires de la Société archéologique*, tome XVII, page 90.
(2) *Registres des délibérations municipales*, tome XXI, 1617.

logement dans une maison appartenant à la commune et située rue Pineau (rue actuelle des Récollets). Baudry décéda le 26 février 1625, et fut inhumé dans l'église de sa paroisse.

Bayet ou **Baillet** (*Clément*), « m^e^ scultteur ymaigier », reçoit de la commune de Tours, le 28 septembre 1489, une somme de cent sols tournois pour avoir sculpté les armoiries du roi Charles VIII, soutenues par deux angelots, ainsi que celles de la ville et du maire en exercice, le sieur du Fou, sieur de Noastre. Ces sculptures étaient destinées à orner la grande porte de pierre nouvellement faite en l'île des ponts de la Loire, du côté de Saint-Symphorien (1).

Bayeux (de), ingénieur et architecte; nom bien ignoré aujourd'hui des Tourangeaux et qui mériterait cependant une place d'honneur dans leur mémoire. N'est-ce pas à lui, en effet, que la ville de Tours est redevable de cette belle avenue de Grandmont (et non Grammont), du pont du Cher et enfin du renommé pont de Tours, dans l'exécution duquel cet habile ingénieur dut surmonter des difficultés considérables.

La première pierre de ce monument fut posée sans cérémonie, le 25 octobre 1765, et ce ne fut qu'en 1778 qu'on put achever les travaux de maçonnerie, dont la dépense totale s'éleva à plus de cinq millions. Si M. de Bayeux est étranger à la Touraine par sa naissance, son nom n'en doit pas moins figurer au nombre des artistes les plus remarquables de cette province. Avant la création de ce pont, M. de Bayeux avait édifié en 1740, le pont de Port-de-Pile; en 1748, le pont de la Membrolle; en 1750, celui de Montbazon; etc.

Beaubrun, nom d'une famille de peintres, originaire d'Amboise. (Voir Bobrun.)

Beaugendre (*Isaac*), m^e^ armurier à Tours, rue Neuve (rue Saint-François actuelle) (1560-1579).

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome XLVIII.

Beautemps (*Nicolas*), me armurier, paroisse Saint-Saturnin à Tours, fournit en 1585, à la ville de Nantes, une provision de harnoys (cuirasses, casques, etc.). Nous le voyons cinq ans plus tard contracter une association avec huit autres armuriers qui s'engagent avec lui à n'acheter d'étoffes et marchandises de leur état qu'après s'être préalablement prévenus les uns les autres (1). La signature de Beautemps est accompagnée de sa marque ou poinçon, reproduisant ses initiales accouplées et surmontées d'une étoile.

Bedouet (*Jehan*), me armurier brigandinier, paroisse Saint-Pierre du Boille, à Tours (1501-1530), épousa en 1516 Louise de Fougerais, fille de Denis de Fougerais, armurier du roi François Ier. Denis, peu de temps après ce mariage, résigna sa maitrise en faveur de son gendre (2).

Béguyn (*Antoine*), me armurier, paroisse Saint-Vincent à Tours (1521).

Belac (*Jehan*), me armurier, paroisse Saint-Étienne, à Tours (1445-1461).

Belamy ou **Bellamy**, nom d'une famille de mes fondeurs et sainctiers.

— (*Jehan*), prête serment de fidélité au roi Louis XI, en sa qualité de notable de la ville de Tours, au mois d'octobre 1471; nous retrouvons son nom, en 1488, dans les comptes de la fabrique de l'église de Bueil, à laquelle il fournit deux grands chandeliers de cuivre ouvré pour servir à l'autel de Notre-Dame (3).

— (*Étienne*), fils du précédent, continue sa maitrise; en 1507, le corps de ville le désigne pour fondre une grosse cloche, destinée à être placée dans la tour Feu-Hugon. Belamy ne

(1) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.
(3) *Mémoires de la Société archéologique*, tome VII, page 183.

reçoit que le payement de la façon, le mestail ayant été fourni par la commune.

Au commencement de 1508, ce même fondeur passe un marché avec les fabriciers de Selles-sur-Cher, pour la livraison de quatre piliers de cuivre, de la hauteur de huit pieds avec chapiteaux de même métal, sur lesquels devaient reposer quatre anges, également en cuivre, portant chacun à la main les instruments de la Passion, « assavoir, la couronne d'épines, les clous, la lance, le fouet et l'éponge. » De plus, il s'engage à fondre pour chacun des piliers ou colonnes, les inscriptions qui lui ont été livrées (1). Belamy reçut pour son salaire la somme de cent quarante livres tournois, environ deux mille six cent quatre-vingt francs au pouvoir actuel de l'argent).

— (*René*), m[e] maçon architecte entrepreneur, à Tours (1638).

Belin (*Jehan* I[er]), m[e] brodeur, Grande-Rue, paroisse Saint-Saturnin (rue du Commerce actuelle), est employé de 1466 à 1480, par le corps de ville, à broder d'argent les manches des robes des clercs.

— (*Jehan* II), fils ou petit-fils du précédent, continue sa maîtrise de 1537 à 1550 (2).

Bellanger (*Martin*), m[e] orfèvre, 1552, à Tours.

— (*Pierre*), m[e] peintre verrier, est désigné en 1669, par la municipalité pour réparer les grandes vitres de la chambre des assemblées de la maison commune ; on le charge de plus d'avoir à raccommoder les armoiries des maires de la ville et à restaurer et nettoyer les tableaux de peinture (3).

Belot (*Simon*), peintre enlumineur, élève et serviteur du célèbre Jehannet Clouet, peintre et valet de chambre du roi François I[er] (1518-1525).

(1) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes de Martin Couraudeau, notaire royal à Tours.
(3) *Registres des comptes municipaux*, tome CLXI, 1668.

— (*Mathurin*), mᵉ orfévre de la reine Catherine de Médicis (1556) à Tours.

— (*François*), peintre à Tours, obtient en 1659, un brevet de logement au-dessous de la grande galerie du Louvre, à la charge d'avoir soin des peintures de ce palais.

Belotin (*Jehan*), mᵉ peintre et vitrier, à Tours, passe un marché au mois de janvier 1471, avec Jehan Bourré, conseiller et chambellan de Louis XI, pour fournir toute la « vairrerie » du château qu'il faisait construire au Plessis en Anjou et dénommé plus tard sous le nom de Plessis-Bourré. L'année suivante, Belotin reçoit un payement de la ville de Tours, pour avoir peint les armoiries de Louis XI, au-dessus d'une des portes donnant accès dans le faubourg Saint-Pierre-des-Corps, près de la tour Feu Hugon. On désigna cette porte sous le nom de portail Billault.

— (*Nicolas*), mᵉ brodeur à Tours (1593).

Benard ou **Besnard**, nom d'une famille de mᵉˢ brodeurs célèbres, vivant au xviᵉ siècle, que M. de Laborde a dénommés à tort sous l'appellation de Brouard.

— (*Étienne*), mᵉ brodeur de François Iᵉʳ et de la reine-mère Louise de Savoie, est employé de 1518 à 1522, à exécuter pour l'aménagement de cette dernière princesse :

« 1° Quatre-vingts hystoires des bucoliques de Virgile et pour avoir pourfilé de fils d'or, d'argent et de soye, cinquante cinq des dites hystoires sur huit grandes pièces de chambre, de velours vert ;

« 2° Ung ciel à doubles pantes avec un dais de semblable velours vert et sur icelles pièces, ciel, penthes et dais, avoir fait et assis de grands bords larges de toille d'or, enlevés et pourfillés de fil d'or et de soye ;

« 3° Et pareillement, avoir fait deux chaires et deux tabourets du dit velours vert, à entretaillures de semblable façon;

« 4° Et aussi pour avoir nourri plusieurs compagnons brodeurs, qui ont vacqué sous lui, jour et nuit dimanches et

êtes ouvrables et fourni de chandelles, à faire toutes les dites choses (1). »

Benard reçut seulement en 1550 le payement intégral de cet important travail artistique, qui coûta la somme considérable de quatre mille huit cent cinquante-sept livres tournois (c'est-à-dire soixante-dix mille francs environ de notre monnaie actuelle).

En 1539, François Ier confia au même brodeur, le soin de décorer de broderies l'ameublement destiné au logis que devait occuper l'empereur Charles-Quint, à son passage à Amboise. Enfin cet artiste de valeur est mentionné plusieurs fois dans les comptes de la ville de Tours, de 1530 à 1550, comme ayant exécuté des travaux de son art.

— (*Jehan*), frère du précédent et me brodeur comme lui, contracte au mois de juin 1531, un marché avec la fabrique de l'église Saint-Saturnin de Tours, pour broder les « orfrayes de quatre chapes, d'une chazuble et de deux dalmatiques », dont le fond devait être de bon velours rouge et les broderies de toile d'or fin (2).

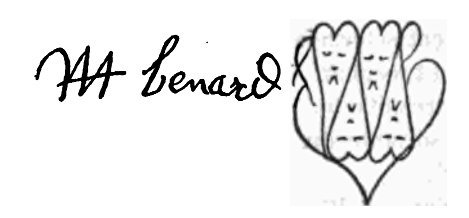
Pendant cette même année 1531, Benard s'engage à broder pour la paroisse de Semblançay une banière en taffetas bleu et violet, sur laquelle figureront d'un côté, une Notre-Dame avec deux anges à ses côtés, et de l'autre, un saint Martin à cheval et un saint Fiacre (3).

Nous avons rencontré pour la dernière fois le nom de Jehan Benard dans un acte de l'état civil de la paroisse Saint-Saturnin, ainsi conçu : « A esté baptizé aujourd'hui trentiesme jour du mois de juing 1561, Jehan, fils de sire Jehan Benard, me brodeur en cette paroisse. Parrains : Michel Legay, me brodeur, et Jehan Duplaix, me armurier, à Tours.

— (*Mathurin* et *Noël*), frères, brodeurs, paroisse Saint-Hilaire, donnent une procuration, le 8 octobre 1563, afin de recevoir la somme de soixante-trois livres tournois, de Robert

(1) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.
(3) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.

Mestays, brodeur du roi, demeurant à Paris, pour leur salaire



d'avoir exécuté plusieurs travaux de leur art destinés à la cour (1).

Le 17 août 1565, ces mêmes brodeurs signent un marché avec Nicolas Drouin et François de la Salle, bourgeois de Tours, dans le but de broder un fond de ciel de lit, semblable aux cinq pantes existantes et de l'orner d'un joug d'or fin tout autour et d'une petite bande de velours au-dessous du joug, moyennant la somme de quatre cents livres, environ cinq mille francs au pouvoir actuel de l'argent. Ils s'engagent à n'employer que de l'or et de l'argent fin et promettent, en outre, « de raccoustrer la coeffure de la figure de la reine Hélène, qui a été détériorée dans une des pantes (2). »

Berault, nom d'une famille de m^{es} peintres et vitriers, employés à ce double titre, par la ville de Tours.

— (*Hector*) (1570-1606).

— (*Clément*) (1585-1611).

— (*Nicolas*) (1620-1642).

Berault (*Philippe*), chanoine semi-prébendé et organiste de l'église abbatiale de Saint-Martin, signe un acte, le 6 septembre 1567, sur les registres de la paroisse Saint-Pierre le Puellier, au titre de parrain de Magdeleine Lefebvre, fille d'Etienne Lefebvre, organiste du couvent des Carmes.

Berger (*Hans*), m^{e} armurier du roi François Ier à Tours,

(1) Minutes de Pierre Digoys, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.

nous apparaît pour la première fois, en 1530, dans une minute du notaire Etienne Viau. On retrouve, plus tard en 1538, son nom dans un des registres baptistaires de la paroisse Saint-Pierre-des-Corps, où il signe comme parrain de Gatienne Clouet, fille de Jehan Clouet.

— (*Jehan*), m[e] orfèvre, à Loches, figure au compte de l'entrée solennelle de M[me] Claude de France (1503), pour avoir fourni une coupe d'argent doré, qui coûta aux habitants de cette ville la somme de cinquante-trois livres dix sols, environ mille cinq cents francs au pouvoir actuel de l'argent.

Bernard, nom d'une famille de m[es] brodeurs, de Tours (1).
— (*André*) (1521-1538).
— (*Toussaint* et *Jehan*), frères (1552).
— (*Mery*) (1554).

Bernard (*Jehan*), dit Ferré, m[e] organiste et faiseur d'instruments, à Tours (1594 †1638).

Bernard (*Martin*), m[e] menuisier, sculpteur en bois, passe un marché en 1507, avec Jacques Edelines, lapidaire, demeurant Grande-Rue, près l'aumônerie Saint-Julien, pour l'exécution de boiseries sculptées, panneaux à draperie et moulures, etc.

Bernier (*Robin*), m[e] armurier brigandinier, à Tours, prête serment de fidélité au roi Louis XI, au mois d'octobre 1471, en qualité de notable de la ville.

Bernin, sieur de la Fenouillère, architecte, reçut de la ville de Tours, au mois de janvier 1682, une somme de cent quarante livres pour « la confection d'une rue nouvelle allant de la rue Traversaine au mail ». Désignée d'abord sous le nom de rue Saint-Louis, elle fut ensuite comprise dans le tracé de la rue Royale actuelle (2).

(1) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.
(2) *Registres des comptes municipaux*, tome CLXV.

Bersot (*François*), mᵉ maçon, entrepreneur, passe un marché en compagnie de Jean Richard et de Jacques Hauréau, dans le but de reconstruire le temple des protestants, sur le chemin de la Belle-Croix, près du Plessis-lez-Tours (1598) (1).

Berthelin (*Pierre*), mᵉ maçon entrepreneur de la ville de Tours, bâtit, en 1623, la porte de l'Escuerie, sur le quai de la Loire. L'année suivante il est adjudicataire, en compagnie de Pierre Aubert, de la construction des murailles et bastions compris entre le prieuré Saint-Éloy et le faubourg de Notre-Dame-la-Riche. Plus tard, il reconstruit une portion du pont Sainte-Anne (1645); enfin, en 1647, on lui confie la restauration du donjon du château de Tours (2).

Berthelot (Pierre), mᵉ armurier brigandinier du roi Louis XI, à Tours, habitait la paroisse Saint-Pierre-le-Puellier, où il mourut au commencement de l'année 1503.

Après son décès, Jehanne Cartier, sa veuve, passa un marché avec Denis de Fougerais, nommé armurier du roi, au lieu et place de son mari, pour la livraison des brigandines et armures fabriquées de son vivant à l'usage des archers de la garde écossaise du roi (3).

Berthon (René-Théodore), peintre d'histoire, né à Tours le 17 juillet 1776, élève de David. Parmi ses nombreuses productions, dont la plupart ont figuré aux diverses expositions du Louvre depuis 1810 et se rencontrent aujourd'hui dans les principales galeries publiques ou privées; nous citerons : la *Fondation du couvent de Marmoutier par saint Martin*, toile exposée en 1819; le *Songe d'Oreste*, qui se voit au Musée de Dijon; la *Défense d'une redoute*, au Musée historique de Versailles; *Angélique et Médor*, tableau exposé en 1810, etc.

Bertrand (.....), mᵉ sculpteur en bois, contracte un marché, le 13 février 1632, avec Mᵐᵉ Anne Babou de la Bourdaisière,

(1) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.
(2) *Registres des délibérations municipales*, tomes XXXIV et XLV.
(3) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.

abbesse de Beaumont-lez-Tours, deuxième du nom, pour exécuter la contretable de l'autel de sa chapelle, nouvellement édifiée, conformément au dessin qui lui en avait été remis (1).

Besnard, nom d'une dynastie d'orfévres qui résida à Tours pendant plus de deux siècles.

— (*Jehan*), m[e] orfévre émailleur (1430-1461), est employé par les élus, au mois de juin 1436, à redresser dorer et émailler aux armes du dauphin (Louis XI) et de la dauphine (Marguerite d'Écosse), six hanaps, deux vases et six tasses. On le charge, en outre, de fabriquer quatre tranchoires dorées et émaillées (2).

Cette vaisselle d'argent, achetée au prix de sept cent cinquante-une livres tournois (environ dix mille francs au pouvoir actuel de l'argent), fut offerte en cadeau à ces jeunes princes, à l'occasion de leurs fiançailles, célébrées, à Tours, le 26 juin 1436.

— (*Etienne*), est cité plusieurs fois dans les minutes de Barthélemy Terreau, notaire à Tours (1536-1543).

— (*Pierre*), m[e] orfévre à Tours (1589-1600). (Minutes de Charles Bertrand).

— (*François*), frère du précédent, exerça son art, associé pendant longtemps avec lui. Un acte notarié, daté du 10 août 1612, nous apprend qu'il mourut peu de temps avant, puisque à cette date nous voyons sa veuve Jehanne Célerin partager ses biens mobiliers avec René, Gédéon, François et Jehanne, tous issus de son mariage avec ledit François, m[e] orfévre (3).

— (*René*), fils aîné du précédent, ayant succédé à sa maîtrise, épousa Lucrèce Houtereau et se fixa avec elle dans la paroisse Saint-Étienne. Le 4 mars 1608, ils vendent, d'un commun accord, à noble homme François de Béroalde, écuyer, sieur de Verville, docteur en médecine, demeurant à Tours,

(1) Chronique de l'abbaye de Beaumont-lez-Tours, p. 115.

(2) Papier journal des mandements de la distribution des deniers communs, années 1435-1436.

(3) Minutes de Pierre Coynard, notaire royal, à Tours.

et à dame Renée Letort, absente, une maison « tenant par devant au pavé royal de la rue de Braquemart, au fief de l'archevêque.» Quelques années plus tard, nous retrouvons ce même orfévre versant entre les mains de Béroalde de Verville une somme de cent livres tournois. En rappelant ces détails, en apparence insignifiants, nous avons voulu constater un fait bien ignoré des érudits : c'est la présence à Tours de deux François Béroalde de Verville ; d'abord celui dont nous parlons en ce moment, qualifié dans de nombreux actes notariés de docteur en médecine, et l'autre, de chanoine de Saint-Martin (1587) et plus tard de Saint-Gatien. Leurs signatures seules suffiraient à démontrer ce fait intéressant, si les minutes notariées ne venaient l'attester suffisamment (1).

— (*Charles*), mᵉ orfévre, nous est connu par un marché passé avec la ville de Tours, dans lequel il s'engage à fournir trente et un bassins d'argent et nombre de flambeaux, nécessaires au ballet qui fut dansé les 21 et 23 février 1638, dans la salle du palais, en présence du roi, par Gaston d'Orléans. Besnard reçut pour le salaire de cette fourniture une somme de treize cent vingt-six livres tournois (2).

Besnard (*René*), mᵉ maçon architecte, entreprend, en 1596, la construction des quais de la Loire, au-devant du faubourg de Notre-Dame la Riche. Ce travail achevé, la ville à bout de ressources financières, lui offrit de prendre en déduction de la somme qu'elle lui devait une grande quantité de matériaux, déposés sur le ruau Saint-Anne, ce qu'il ne voulut accepter. De 1609 à 1612 il obtint, à l'adjudication, de reconstruire une porte de ville située sur le quai de la place Foire-le-Roi ; plus une grande écorcherie, près de la porte des Tanneurs.

Besnouard (*Guillaume*), mᵉ des œuvres de maçonnerie de la ville de Tours et du roi, est un de ces artistes de valeur, un de ces oubliés que nous sommes heureux de remettre en mé-

(1) Minutes de Pierre Coynard et Charles Bertrand, notaires à Tours.
(2) *Registres des comptes municipaux*, tome CLXIII.

moire; il est vrai de dire que, si le talent de ce maître n'a pas été apprécié, c'est qu'on ignorait jusqu'à présent qu'il fût l'architecte et le constructeur du célèbre hôtel dit de Beaune, à Tours, élevé aux frais de Jacques de Beaune, le malheureux surintendant des finances de François Ier, pendu au gibet de Montfaucon, pour cause de malversations financières. Il n'est pas dans notre ville de logis de la Renaissance plus intéressant au point de vue de l'art que cette vaste construction, morcelée au XVIIe siècle, par les Jésuites. On sent qu'on est ici en pleine Renaissance française ; la correction et la délicatesse des moindres détails, l'élégance capricieuse de ces fines arabesques, de toutes ces ciselures si pleines de fantaisie artistique, nous offrent une peuve éclatante de la savante habileté et du goût distingué du chef de l'école de sculpture de Tours, Michel Colombe, un des artistes qui ont le plus contribué peut-être à la création d'un art vraiment national.

Dans la dernière notice publiée sur cet hôtel monumental, nous trouvons des indications si peu exactes, que nous croyons devoir reproduire ici tous les documents authentiques que nous avons pu recueillir dans les minutes des notaires. Ils suffiront pour convaincre une fois de plus le lecteur que l'histoire ne s'écrit pas plus à l'aide d'inductions que d'hypothèses dénuées de toute preuve.

Voyons d'abord les titres d'origine de la propriété :

1° Le 21 avril 1506 (nouveaux style), Jacques de Beaune, conseiller du roi, général de ses finances, sieur de la Carte, achète par devant le notaire Foussedouaire, à Guillaume Giroust, marchand, et Martine Mareschal, sa femme ; à Jehan Mareschal, marchand, et Jehanne Gallant, sa femme : 1° un jardin situé derrière la maison des vendeurs et les autres maisons acquises précédemment des héritiers de feu Jehan Gastellier, tailleur du feu roi Louis XI ; 2° une portion de la cour située derrière les maisons sudites, depuis le mur de la maison de Mgr de Dunois, jusqu'au mur de la maison de la veuve Gastellier ; 3° les maisons situées derrière et autour du dit jardin ainsi que la cour communiquant dudit jardin en la

rue Traversaine; ledit jardin joignant aux étables et jardin de Mgr de Dunois, tient à la Grande-Rue (rue Colbert actuelle) par une allée commune où se trouve un puits qui sera condamné.

Le prix de cette vente est fixé à deux mille livres tournois, (c'est-à-dire trente mille francs au pouvoir actuel de l'argent) payé en monnaie de grands blancs. Parmi les témoins de ces actes, on lit les noms de Jacques Bernard, contrôleur de l'argenterie et écurie de la reine, de Jehan Prunier, notaire et secrétaire du roi, et de Jehan Galle, brodeur de la reine.

2° Les 11 et 17 septembre suivants, Jacques de Beaune achète plusieurs autres maisons attenantes aux précédentes et appartenant à Jehan Mareschal et à Guy Morderet, écuyer.

3° Le 17 octobre 1506, Thienette (*sic*) Duval, veuve de feu Jeannes de Modis, chantre du feu roi Charles VIII, lui vend une maison avec cour et appartenances, où pendait pour enseigne *le Petit-Lévrier*, et répondant à la rue Traversaine.

Ainsi mis en possession de tous ces immeubles, qui lui permettaient de disposer d'un terrain très étendu, situé au centre même de la vile, et près du logis occupé précédemment par son père, de Beaune employa la fin de l'année 1506 à faire démolir toutes ces constructions disparates, et dès le commencement de l'année suivante, il passe un marché avec Guillaume Besnouard pour édifier un premier corps de maison ayant sa façade orientée à l'est, sur le jardin ; l'année 1507 n'était pas écoulée qu'un nouveau marché était conclu avec le même Besnouard « pour la structure » d'une galerie et d'une chapelle, dont l'extérieur seul est demeuré aujourd'hui à peu près intact, l'intérieur ayant été converti en appartements modernes.

Nous croyons devoir reproduire ici ce dernier marché *in extenso*.

« En la court du roy n. s., à Tours personnellement estably noble homme, Jacques de Beaune, conseiller du roy n. s. et général de ses finances, d'une part, et Guillaume Besnouard m° masson, demeurant à Tours d'autre part; lesquels ont congneu et confessé en la dite court, avoir faict et font entr'eulx

les marchés et obligacions que s'enssuit, c'est assavoir : que le dit masson a promis et promect de faire pour icellui de Beaune la massonnerie d'une chappelle et une garde-robbe au bout de son corps de maison neuf, qu'il a puis naguères faict édiffier sur son jardin, lesquelles chappelle et garde-robbe auront de longueur autant que ledit corps de maison est large et de la largeur de douze piez en l'autre sens, par-dessous lesquelles chappelle et garde-robbe aura une allée (galerie), qui aura six ou sept piez de hauteur et conviendra descendre en la dite allée de quatre ou cinq marches, laquelle allée sera de la largeur de la dite chappelle.

« *Item*, plus levera icellui masson les dites chappelle et garde-robbe à la haulteur de deux estaiges de massonnerie de pierre de Bourray et fera deux pinacles aux deux bouts qui auront chacun douze pieds de largeur, lesquels pinacles seront en manière de lucarnes et selon le devys qui en a été monstré au dit sieur; aussi voultera la dicte chappelle selon le devys et fera ung arc-doubleau par dessoubs pour porter le parpain du meillieu.

« Aussi faira trois fenestres en la dicte chappelle du cousté de devers le jardin, qui seront pour esclarer en la dite allée de dessoubs la chappelle et une fenestre du cousté de la maison Robert Bernard. Oultre faira ung parpain de pierre de bourray qui reguera depuis le dict corps neuf jusques à la porte, par ou on entre en la court du cousté de la rue Traversaine, levé à la haulteur des murailles de la chappelle et par davant devers la court y faira deux demyes lucarnes et trois demyes croizées et par-bas, les fenestres ou il appartiendra et l'huisserie pour servir à la visse;

Item, plus faira une cheminée dans la garde robbe et une demye croizée bas et hault pour esclarer la dicte garde robbe;

Item, briquera la galleryе et carrellera le corps neuf jusques à l'autre corps qui est devers la rue;

« Plus faira une entrée de cinq piez par dessoubs la chappelle et garde robbe pour entrer dedans le jardin, la plus claire

que faire se pourra et faira les descentes et montées des marches de pierre dure.

« Le tout sera faict selon le devys faict par honorables hommes Me Jehan Bernard, contreroleur des argenteries et écurie de la royne et Jehan Thevenin, contreroleur du grenier à sel, de Tours.

« Le présent marché faict pour le prix et somme de quatre cent soixante-dix livres tournois, laquelle somme le dict de Beaune a promis et promet paier au dict Besnouard, en faisant et au parfaict de la dicte besongne... Temoins : Guilaume Mesnagier et Thomas Thiebaut, demeurant à Tours (1). »

Avant la construction de cette partie si intéressante de l'hôtel de Beaune, dont l'ensemble par sa grandeur et la richesse de sa décoration, contribua sans aucun doute, à imposer à son propriétaire le surnom populaire de roi de Tours, Besnouard jouissait dejà d'une véritable réputation.

Le corps de ville qui avait su apprécier son mérite, l'institua par une délibération datée du 1er juillet 1506, me des œuvres de massonnerie de la ville, en remplacement de Jehan Prèze, et lui fit prêter le serment usité (2). C'est à son nouveau maître des œuvres que la municipalité confia, en 1508, le soin de la réfection de deux arches du grand pont de Loire, ainsi que la reconstruction du pont Sainte-Anne et de celui de Saint-Sauveur, sur le Cher, emportés par une inondation (3). En 1509, on le voit chargé d'édifier une nouvelle porte de ville entre la porte du grand pont de Loire et celle de l'hôpitau, afin de donner plus de facilité à entrer dans l'écorcherie. L'année suivante il contribue à l'érection d'une fontaine monumentale en marbre blanc, sur la place ou carroi dit de Beaune.

En 1512, il bâtit une écluse sur la Loire, au droit de la Tour-Carrée, près de la porte des Tanneurs; enfin, dans le

(1) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.
(2) Registres des délibérations municipales, t. XIII.
(3) Registres des comptes municipaux, t. LVI.

cours de l'année suivante, Besnouard était employé à la réfection de trois arches des ponts de Loire, lorsque la mort vint le surprendre. Nous lisons, en effet, dans une délibération datée du 1er juillet 1513, que le maître des œuvres de maçonnerie venait de passer de vie à trépas, ce qui décida le corps de ville à procéder immédiatement à son remplacement en choisissant me Bastien Françoys, le neveu par alliance de notre célèbre sculpteur Michel Colombe (1).

Bezard (*Jehan*), me orfévre, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1536), décéda en l'année 1589.

Billault (*Gilles*), me orfévre, à Tours, épouse, au mois d'avril 1586, Esther Blondel, fille de défunt François Blondel, me harquebuzier (minutes de Charles Bertrand).

Binet (*Raoulet*), me peintre enlumineur, reçoit en 1359, des élus de Tours, la somme de huit écus d'or, pour la fourniture d'une bannière peinte aux armes de Mgr saint Martin et offerte à messire Guy d'Azay, capitaine de la Roche-Pozay (2).

Biterne (*Jehan*), me peintre enlumineur et valet de chambre de Louis d'Anjou, duc de Touraine, nous est connu par deux quittances relatives à des payements de peintures décoratives exécutées par lui, à l'occasion « de la gésine (accouchement) de Mme la duchesse de Touraine » (3).

Blanchard (*Jehan*), me orfévre, Grande-Rue, à Tours (1584).

Blassel ou **Blossel** (*Roland*), me chantre de la chapelle de musique du roi Henri III, reçoit à Tours, de Jacques Négrier, conseiller du roi et trésorier de ses finances, la somme de soixante-quinze livres pour un trimestre de ses gages (1575) (4).

Bobrun ou **Beaubrun**, nom d'une famille de peintres ori-

(1) Registres des délibérations municipales, t. XIV.
(2) Registres des comptes des Élus, t. Ier, folio 206.
(3) Bibliothèque nationale, fonds Joursanvault.
(4) Minutes de Pierre Digoys, notaire royal, à Tours.

ginaires d'Amboise. Plusieurs des artistes de ce nom se sont acquis une grande célébrité dans le portrait et devinrent pendant plus d'un demi-siècle des peintres à la mode; aussi Louis XIII et Louis XIV les employèrent-ils souvent à peindre les personnages de leur cour. Un certain nombre des portraits anonymes de la galerie historique du château de Versailles devront leur être attribués.

— (*Mathieu* Ier), peintre et vitrier, à Amboise (1525†1597), aurait eu, d'après Jal, trois fils : Mathieu, Henri et Louis.

— (*Mathieu* II), l'aîné, né le 15 octobre 1558, à Amboise, devint de bonne heure peintre et valet de chambre de Henri IV. Après son décès, survenu en 1608, son plus jeune frère, Loys, lui succéda dans ses fonctions auprès du roi et devint le peintre ordinaire d'Anne d'Autriche. Doué d'une grande facilité dans l'exécution de ces immenses toiles à sujets allégoriques qu'on plaçait, à cette époque, au-dessus des portes d'entrée des villes, lors des réceptions solennelles des rois ou des princes, la ville de Paris eut souvent recours à son talent. Loys Bobrun mourut à Paris, le 3 novembre 1627.

— (*Charles*), né en 1604, neveu et élève du précédent, auquel il succéda dans sa charge de peintre ordinaire du roi, soutint avec son cousin Henri, deuxième du nom, la renommée des Bobrun; il mourut à Paris, le 26 janvier 1692. Auquel de ces deux artistes distingués doit-on attribuer les deux tableaux ovales du musée de Tours, représentant l'un Minerve debout et armée d'une lance, l'autre Vénus dérobant une flèche à l'Amour? Si l'on s'en rapportait à la notice des tableaux du musée, publiée en 1828 et rééditée presque textuellement en 1874, l'auteur de ces gracieux sujets mythologiques serait Henri, qui mourut à Paris le 17 mai 1677, âgé de soixante-quatorze ans.

Bodin (*Guillaume*), m^{e} orfévre de Tours (1577-1595), avait épousé Jehanne Luyllier ou Lhuillier; il demeurait en la paroisse de Saint-Saturnin.

— (*Olivier*), m^{e} maçon entrepreneur, est (1646) chargé de

la reconstruction du Pont-aux-Oyes et d'une partie du pont Saint-Sauveur. Au mois de novembre 1618, il est adjudicataire de la reconstruction des murailles des quais de la Loire.

Bonarme (*Jehan*), armurier des rois Louis XI et Charles VIII. (Voir *Delatour*.)

Boncourt (*Jehan*), se loue le 10 janvier 1549, pour une année, à Jacques Macrou, m^e joueur de moralités et de comédies, natif de la paroisse de Saint-Ours de Loches, et s'engage à l'accompagner partout où il ira.

Maître Macrou sera tenu de le traiter et de le nourrir convenablement, et devra en outre lui donner un « quazaquin » ou vêtement de peau de loup fourré (1).

Bonjour (.....), artiste musicien, organiste de la cathédrale succéda, en 1810, à Boyer.

Bonnechose (.....), statuaire, est chargé par la ville de Tours, en 1776, de décorer le fronton du nouvel hôtel de ville en y sculptant deux grande statues assises, destinées à représenter le Commerce et l'Industrie. Ce fut lui également qui exécuta en ronde-bosse les deux bas-reliefs, le Cher et la Loire, qui ornent le milieu de la façade au-dessus des fenêtres du premier étage. Bonnechose n'acheva ses sculptures qu'en 1786, et reçut quatre mille livres, prix convenu, mais bien insuffisant; aussi sollicita-t-il de la ville une gratification; sa réclamation conservée aux archives, prouve surabondamment que ses travaux de sculpture, loin de lui être lucratifs, lui avaient fait perdre une somme de plus de cinq cent livres. Les échevins n'en tinrent aucun compte (2). Au mois de décembre 1870, les obus prussiens brisèrent le fronton de l'hôtel de ville et les sculptures de Bonnechose subirent plusieurs dégradations, qui demeureront pour la postérité

(1) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.
(2) Archives municipales, série D. D., liasse n° 24.

comme un triste témoignage de la brutalité de l'armée allemande bombardant une ville ouverte.

Bosse (*Abraham*), graveur célèbre, membre de l'Académie de peinture, protestant, né à Tours, en 1602, de Louis Bosse, m[e] tailleur, et de Marie Martinet, épouse le 9 mai 1632 Catherine Sarrabat fille de Jehan Sarrabat, m[e] horloger, à Tours (1).

Bosse abandonna sa ville natale vers 1630 pour aller étudier le droit à Paris; il prit un jour, dit Siret, la porte de l'atelier de Callot pour celle du palais de justice, et cette erreur décida de sa vocation.

Renommé bientôt comme le meilleur graveur de son temps, il obtint sans difficulté la place de graveur du roi et plus tard celle de membre de l'Académie royale de peinture et sculpture, où il enseigna le premier la science de la perspective; mais par son caractère indépendant et frondeur, Abraham froissa si vivement la susceptibilité du peintre Lebrun et de plusieurs de ses collègues, que le roi ennuyé des querelles et des scènes violentes qui lui étaient rapportées, fit interdire à Bosse l'entrée des séances de l'Académie. Outré de cette mesure injurieuse à sa dignité personnelle, Bosse, qui joignait à son remarquable talent de graveur et de dessinateur celui d'écrivain et de poète satirique, eut le tort de lancer contre plusieurs de ses collègues des pamphlets et des quatrains, qui le firent rayer définitivement de la liste des Académiciens.

Malgré ses défauts de caractère, Bosse n'en a pas moins été un des plus habiles graveurs à la pointe et à l'eau-forte du XVII[e] siècle.

L'œuvre de Bosse, qui comprend plus de huit cent numéros, renferme plusieurs suites, telles que : les *Œuvres de Miséricorde;* les *Scènes de la vie civile;* les *Arts et Métiers;* les *Costumes et habillements de la noblesse française;* les *Éléments;* les *Saisons;* les *Ages;* les *Sens;* enfin les illustrations de

(1) *Registres de la religion réformée;* archives de l'état civil.

l'*Ariane* d'après Claude Vignon. En outre l'histoire de l'Art lui est redevable d'un certain nombre d'ouvrages intéressants sur le dessin, la gravure et la perspective.

La date de son décès est fixée, d'après son acte d'inhumation, au 14 février 1676.

Remercions nos édiles d'avoir enfin songé, à rappeler le nom de cet artiste à ses compatriotes, en l'imposant à une des rues de notre ville.

Bothegna ou **Bottega** (*Antoine de*), dit Botte, mᵉ armurier à Tours, de 1470 à 1488, nous est connu par un marché qu'il passe le 15 avril 1473, avec Pierre Duboys, armurier à Blois, pour la vente d'alumelles (lames) d'épées non garnies, du prix de deux écus d'or, ayant cours pour trente sols trois deniers pièce (1).

Boucault, nom d'une famille de mᵉˢ orfévres de Tours, des xvᵉ et xviᵉ siècles.

— (*Étienne*) (1478-1504).

— (*Gatien*) (1474-1524), paroisse Saint-Pierre-du-Boile, épouse Martine Fichepain, fille de Thomas Fichepain, mᵉ armurier ; il eut d'elle une fille, qui reçut le prénom de Jehanne et devint plus tard la femme de l'illustre Jehannet Clouet, peintre et valet de chambre de François Iᵉʳ. (Voir *Clouet*.)

Bouchart ou **Bouchard** (*Étienne* et *Pierre*), mᵉˢ fondeurs sainctiers et ouvriers de bombardes, à Tours; Étienne contracte plusieurs marchés en 1417-1418 avec la ville de Tours, pour la « fourniture de plusieurs bombardes de murailles, chacune à deux ou trois boetes portant pierres de la grosseur sur le large, tant comme un homme peut empoigner, pour le prix de seize livres (2). »

Au mois de février 1429, Étienne reçoit un payement de la ville pour la fonte d'un gros canon de cuivre. Pendant cette

(1) Minutes de Jehan Jaloignes, notaire royal, à Tours.

(2) *Registres des délibérations des élus*, tome Iᵉʳ, folio 12.

même année, les deux frères livrent à Angers pour la tour Saint-Aubin une cloche portant cette inscription :

Pierre Bouchard et Étienne, son frère
M'ont de leurs mains faict en cette manière ;
Quant la Pucelle Anglais conquit
L'an mil quatre cent vingt et neuf (1).

Le nom d'Étienne Bouchard figure en 1433 dans la liste de la confrérie de Saint-Gatien avec cette mention : « Lequel fit les gros saincts (cloches) de l'église de Tours. »

On le voit encore au mois de juin 1435 recevant de la ville de Tours, une somme de trente-trois livres pour la fonte de neuf grosses couleuvrines, garnies chacune d'un moufle et d'une grosse arbalète de fer, lesquelles avaient été demandées par lettres closes de Mgr Charles d'Anjou pour aider le sire de Bueil, qui allait guerroyer vers les frontières du Maine (2).

Le 22 juillet 1438, Étienne passe un nouveau marché pour faire une douzaine de couleuvrines « dont il y en aura quatre chacune de vingt livres, quatre de seize livres, et quatre de douze livres et en chacune couleuvrine il y aura en écrit : « Tours », afin que l'on sache qu'elles appartiennent à cette ville. De plus, les élus le chargent « de voir et d'ordonner les cannons de la ville et le lieu où ils seront assis » (3). Enfin on retrouve le nom d'Étienne Bouchard dans les comptes de 1450 et 1451.

En 1453, il est appelé à Orléans pour y être employé à des travaux de son art.

— (*Jehan*), me orlogeur, demeurant paroisse Saint-Saturnin à Tours (1560-1596), reçoit de dame Marguerite Chollet la somme de dix écus pour la vente d'une montre, et douze écus pour une horloge gravée et dorée, à dôme, sonnant avec un réveille-matin (4).

(1) Célestin Port, *les Artistes angevins*, 1 vol. in-8°.
(2) *Papier des mandements des réparations et ouvraiges de la ville*, 1434.
(3) *Registres des délibérations*, tome VI, 1436-1441.
(4) Minutes de Pierre Digoys, notaire royal, à Tours.

Bouchart (*Jacques*), mᵉ orfévre joaillier à Tours (1543-1590), épouse en secondes noces Jacquine Courtoys.

Bouchet (*Raoul*), mᵉ orfévre, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1550-1576).

Bougard ou **Bougars** (*Étienne*), mᵉ maçon entrepreneur, est chargé, en 1629, par la ville, de rehausser les murs des quais du faubourg Saint-Pierre-des-Corps.

En 1634 il est déclaré adjudicataire de la construction d'une nouvelle et grande poissonnerie sur les quais, entre la porte de l'Ecouerie et celle des Tanneurs (1).

Bouguereau (*Maurice*), BOGUEREALDUS MAURITIUS, mᵉ graveur imprimeur, nous est connu principalement comme éditeur et imprimeur du *Théâtre-François;* il n'en a pas moins gravé avec talent un certain nombre de portraits historiques devenus bien rares aujourd'hui, entre autres un portrait de Henri IV, gravé sur cuivre, d'après Thomas de Leu, dans un ovale entouré d'une légende, avec figures allégoriques aux deux côtés.

Le 1ᵉʳ avril 1591, notre artiste se présente devant le corps de ville réuni dans sa salle de délibérations, et lui expose qu'il a entrepris de mettre en lumière la carte particulière de la province de Touraine, « taillée en cuivre par taille douce »; il offre une copie en vélin enluminée et décorée pour le service de la ville. « Sur quoi, a esté conclud que pour reconnaître et soulager icelui Bouguereau de sa dépense et attendu l'utilité que pourra en recevoir le public, il lui sera accordé la somme de trente écus (2). »

Les cartes de son atlas parurent dans l'ordre suivant : en 1590, la carte du Poitou, avec une description de ce pays, par Pierre Roger; en 1591, la carte de l'Anjou, avec texte de Lezin Guyet; celle du pays Blaisois, annotée par Jean Dutemps; l'année suivante, les cartes de la Picardie et du Ver-

(1) Archives municipales, série D. D., liasse 10.
(2) *Registres des délibérations*, tome XXV. Séance du 1ᵉʳ avril 1591.

mandois; puis vinrent celles de la Lorraine, du Dauphiné, du Languedoc, de la Provence et de la Saintonge, en 1593. Enfin, les cartes du Limousin (1594), du Berruyer, de l'Auvergne et du duché de Bourgogne (sans date), vinrent compléter ce grand travail géographique, terminé au mois d'octobre 1594 (1). Nous lisons en effet, dans une délibération du corps de ville, à la date du 12 juillet 1595, que Bouguereau présenta lui-même à la municipalité son livre intitulé: *le Théâtre-François*, dédié au roi, qu'il venait de terminer; « en reconnaissance du grand labeur employé par lui et afin de lui donner moyen de supporter la dépense qui lui a convenu faire pour rendre l'impression et exposition dudit livre à la perfection, il lui sera fait don de douze écus, et son livre sera mis au trésor des Chartes de la ville (2). »

Nous avons reproduit dans nos *Origines de l'imprimerie à Tours* la signature de Bouguereau, copiée sur un acte notarié par lequel Jamet Mettayer, imprimeur du roi, réfugié à Tours (1589-1594), lui vendait, avant de retourner à Paris, son matériel et les nombreux livres qu'il avait édités, pendant son séjour dans notre ville.

Boullay (*Jehan*), artiste musicien, mᵉ joueur d'instruments, à Tours, paroisse Saint-Saturnin (1521-1530), contracte une association le 12 juin 1529, avec « honorable homme Augustin de Champaigne, joueur d'instruments devant le roi, Pierre Durant, Simon Gerbier, Orphéus Hector, demeurans à Tours, pour jouer de leurs instruments, « tant à nopces, banquets et assemblées quelconques; ils partageront les profits et gains qu'ils pourront faire, tous ensemble ou séparément, par deux ou par trois, promettant d'en faire et tenir bon, juste et loyal compte l'un à l'autre, d'aujourd'hui à la fête de Mgr Saint-André prochain venant (3). »

(1) Le plus grand nombre de ces cartes sont copiées textuellement, sur l'atlas de Abraham Ortelius, publié par Plantin, en 1584.

(2) *Registres des délibérations*, tome XXII.

(3) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.

— (*Pierre*), m[e] maçon architecte, entrepreneur d'une portion des ouvrages de fortification, près du prieuré Saint-Éloi (1594).

Bourdais, nom d'une famille de m[e] fondeurs, fontainiers de la ville de Tours. (Voir *Le Bourdais.*)

Bourde (*François*), m[e] armurier, à Tours, paroisse Saint-Pierre-du-Boile (1586).

Bourdichon (*Jehan*) (1457-1520), est un de ces grands artistes provinciaux, laissés injustement dans le plus profond oubli pendant plusieurs siècles. Peintre ordinaire et valet de chambre des rois Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François I[er], Bourdichon succède à Jehan Foucquet, le célèbre peintre tourangeau, décédé en 1480. Si les recherches et les publications récentes des érudits sur cet habile artiste, ne nous ont encore rien appris sur sa famille et ses premiers travaux, toujours est-il qu'il est né à Tours en 1457, et qu'il y exerça son art pendant plus de quarante années. Nous savons aussi qu'il se maria deux fois, d'abord avec Barbe Colleberte, puis avec Catherine Chambellan. Il eut de sa première femme une fille nommée Françoise, qui épousa M[e] Jehan Perrigault, licencié ès lois (1).

A ces détails biographiques connus, nous ajouterons un renseignement nouveau recueilli par nous, dans les Délibérations municipales et qui est relatif à l'emplacement de l'habitation de cet artiste dans notre ville (2). On y lit, en effet, la copie d'une transaction intervenue le 5 octobre 1504, entre Guillaume Salmon et Jehan Bourdichon, peintre et valet de chambre du roi à la suite de contestations pour des travaux de réparation d'un tou (égout), situé à l'entrée de la rue de la Serpe, près de la maison de cet artiste. En examinant avec attention, les maisons de cette petite rue étroite, on retrouve encore

(1) *Mémoires de la Société archéologique*, tome XX, p. 58

(2) *Registres des délibérations municipales*, tome XXII, 1504.

debout, une maison du xve siècle, bâtie en face de l'ancienne église de Toussaint, et dont le rez-de-chaussée en pierre dure était décoré, il y a quelques années, de sculptures représentant des personnages grotesques, que des vandales se sont plu à mutiler ou détruire. Est-ce là la maison de Bourdichon? Question délicate à résoudre, en l'absence d'autres documents plus explicites. Espérons que de nouvelles recherches élucideront d'une manière définitive ce détail historique; en tout cas, un fait reste acquis à notre histoire locale, c'est le long séjour de Bourdichon dans la rue de la Serpe.

Dans les comptes de dépense des rois, on rencontre un assez grand nombre d'indications intéressantes sur les travaux exécutés par ce peintre enlumineur (1).

Le lecteur remarquera dans cette curieuse liste que nous résumons ici ce mélange bizarre et si habituel à cette époque, d'œuvres véritablement artistiques et de labeurs d'artisan accomplis par le même individu.

1478. — Bourdichon reçoit un payement ordonné par Louis XI, pour avoir « besongné » pendant quinze jours entiers à dorer et enrichir de peintures un tabernacle de bois ainsi qu'une image de Mgr saint Martin à cheval, destinés à la chapelle royale du château du Plessis-lez-Tours.

1480. — Il est mentionné comme ayant reçu un payement de trente écus « pour avoir faict escrire ung livre en parchemin, nommé le *Papaliste*, iceluy enluminer d'or et d'azur et faict en cettuy livre dix-neuf histoires riches. »

Novembre 1480. — Payement d'une somme de huit livres pour avoir « pourtraict et paint de plusieurs couleurs en cinq peaulx de parchemin collées ensemble, la ville de Caudebec, en Normandie. »

Avril 1481. — Payement de vingt-quatre livres un sol, en quinze écus d'or, pour avoir écrit et peint d'azur cinquante grands rouleaux (écriteaux) sur lesquels on lisait: *Misericor-*

(1) Archives nationales, série K. K, n° 64, folios 27, 35, 53, 92, 111, 126, etc.

diam Domini in æternum cantabo, que Louis XI fit placer en plusieurs lieux de sa demeure du Plessis. Il peignit aussi trois anges qui tenaient chacun l'un desdits rouleaux.

Septembre 1481. — Il exécute pour le roi plusieurs peintures sur parchemin « où il y a pourtraict à chacune un basteau, plusieurs damoiselles et mariniers. » Pendant cette même année, il peint six images de l'archange saint Michel « combattant en différentes manières et faites de toutes couleurs ».

En 1484 il exécute quarante écussons destinés aux armes des chevaliers de Saint-Michel. L'année suivante il enlumine la généalogie des ducs de Bourbon, « avec les épitaffes, en huit histoires, faites de noir et de blanc. » Il fournit aussi le patron des monnaies de la ville de Nantes, en dix ou douze façons, de fin or et de fin argent et reproduit la ville et le châtel de Nantes, en diverses façons et couleurs.

On lui devait encore toutes les histoires de la vie de la Madeleine qui étaient dans la chapelle des trésoriers de Bretagne.

En 1490, Charles VIII lui commande son portrait, celui de la reine Anne, celui de Charlotte d'Aragon, princesse de Tarente, qu'il devait exécuter d'après nature, ainsi que le portrait de frère Jehan Bourgeois de l'ordre des Frères Prêcheurs ou Dominicains.

En 1491, il reçoit trente livres, pour avoir pourtraict six hommes d'armes (comptes des menus plaisirs de la chambre).

Pendant les années suivantes, Bourdichon reçoit une somme de quatre vingt-douze livres pour un tableau de Notre-Dame « avec trois rois; laquelle image est environnée d'un soleil et la lune sous ses pieds, un tabernacle par-dessus environné de l'arc-en-ciel et sur les deux coins l'Annonciation; et au bas dudit tableau trois pages qui tiennent trois chevaux et plusieurs gens à cheval de divers habits chacun. »

Il *pourtraict* encore, en deux tableaux « l'imaige de saint Christophle en diverses contenances »; puis viennent trois ymaiges de Nostre-Dame.

En 1505, il reçoit trois cent quarante-huit livres, pour avoir

peint sur les étendards destinés à la flotte [de Naples, une ymaige de Notre-Dame de la hauteur de huit pieds, « chacune ymaige environnée d'une nuée d'argent et le champ tout alentour rempli de raies d'estoiles et auprès de chacune ymaige y a un porc-espic de couleur naturelle. »

Au mois d'août 1507, Bourdichon, qui était devenu l'ami de François de Paule, le fondateur du couvent des Minimes du Plessis-lez-Tours, fut chargé de mouler son visage, avant sa sépulture. Ce travail n'ayant pas donné de résultats satisfaisants, il dut recommencer une seconde fois, douze jours après. Il exécuta plusieurs portraits de grandeur naturelle de ce saint, sur les planches mêmes du lit du bienheureux et Louis XI envoya un de ces portraits au pape lorsqu'il fut question de sa canonisation.

En 1511, notre artiste reçoit une somme de trente livres pour avoir peint « sur l'enseigne des Cent-Suisses une image de Mgr saint Michel armé, combattant un dragon et au milieu de ladite enseigne un soleil rempli de rayons d'or et vers la queue de ladite enseigne ung porc-espic couronné. »

1516. — Bourdichon exécute le pourtraict au vif de François Ier; au mois de juin 1520, il reçoit un payement de deux cent livres pour avoir composé les modèles des tentes et pavillons de François Ier au camp du Drap-d'Or et pour avoir doré un saint Michel en bois de noyer, de six pieds de haut, destiné à surmonter le pavillon du roi.

C'est là la dernière mention relative aux travaux de cet artiste, qui poursuivit sa carrière au moins jusqu'à la fin de l'année 1520.

Si la plupart des œuvres de Bourdichon ont été détruites ou égarées sous le couvert de l'anonyme, circonstance malheureuse pour sa mémoire, il nous est encore possible d'apprécier son grand mérite, en admirant les délicieuses miniatures des heures d'Anne de Bretagne. Il résulte en effet, d'un document découvert par M. Steyert, que notre peintre reçut en 1498 le payement des enluminures de ce magnifique livre d'heures.

Ajoutons que deux autres artistes tourangeaux contri-

buèrent à l'exécution de ce véritable chef-d'œuvre, dont le texte fut écrit par Jehan Riveron et les encadrements peints par Jehan Poyet, de Tours.

Bourdier (*Guillaume*), m[e] sculpteur « ymaigier » à Tours, est employé par la ville, pendant plusieurs journées, aux préparatifs de l'entrée solennelle de Mgr le duc d'Anjou et de Touraine qui eut lieu au mois de mars 1577 (1).

— (*Martin*), architecte entrepreneur, figure dans les comptes des fortifications construites en 1616, entre les portes de Maufumier et de Notre-Dame-la-Riche.

Bourgeois (*Jehan*), artiste musicien, joueur de violon, paroisse Saint-Pierre-du-Boile, à Tours, nous est connu par plusieurs actes d'association, qu'il contracte avec d'autres instrumentistes. Ainsi, au mois de novembre 1595, il s'associe avec Julien Roy, Macé Filleteau et autres artistes pour voyager, « en s'employant à leur art. » Le 16 décembre 1599, il signe une nouvelle association avec René Deshays, Laurent Liger et Loys Labbé, « qui s'obligent de jouer ensemblement de leurs instruments aux banquets de noces, aux fiançailles, aux collations, aux mascarades, aux aubades et sérénades ; ils se partageront les profits, revenus et émoluments par quart, sans que aucun ne puisse frauder, ni faire tort l'un à l'autre. De plus, il est accordé que si un des associés était malade et que les autres jouissent (*sic*) en quelques nopces, les trois autres feront part audit malade de son quart, comme s'il jouait avec eux (2). » Bourgeois quitte cette société de quatuors, pour en composer une plus nombreuse, le 3 avril 1601, avec Jehan David, Julien Roy, Loys Labbé, Étienne Cruchet et Pierre Badouille, tous m[es] joueurs d instruments, « qui s'engagent à jouer ensemblement de leurs viollons, haute-contres, basse-contres et hautbois. » Cette association est renou-

(1) Archives municipales, pièces justificatives des comptes, année 1577.
(2) Minutes de Pierre Coynard, notaire royal, à Tours.

velée le 11 juin 1603, entre les mêmes artistes, à l'exception de Cruchet, qui est remplacé par Charles Feray.

On rencontre pour la dernière fois le nom de ce musicien dans une association contractée au mois de janvier 1607, avec Paul Janvier, violon de la maison du roi, et six autres artistes musiciens.

— (*Pierre*), m° architecte, maçon, est commis en 1610, par les échevins pour faire travailler aux ouvrages de fortification de la ville de Tours (1).

— (*Laurent*), architecte, est chargé de dresser le devis de la reconstruction d'une partie de l'abbaye de Beaumont-lez-Tours, qui avait été ruinée par un incendie, survenu au mois d'août 1784 (2).

Boutault (*Jehan*), dit Cœur-Navré, m° armurier, à Tours, résidait paroisse Saint-Pierre-du-Boile, place Foire-le-Roi au coin de la petite rue désignée encore aujourd'hui sous le nom de ruelle du Cœur-Navré. (Elle devait cette dénomination à l'enseigne de Boutault, représentant un cœur percé d'une épée.) Au mois de septembre 1562 il figure dans les comptes municipaux, comme ayant reçu une somme de trois écus d'or, pour l'achat de trois épées de sa forge, offertes en présent par la ville, à un héraut du roi de Navarre et aux deux trompettes venus de Blois, « pour sommer la ville de rendre l'obéissance au roi et faire chassier l'étranger. »

Nous avons rencontré le nom de cet armurier pour la dernière fois, en 1569, dans un rôle dressé pour la distribution de blé à un grand nombre de personnes atteintes par la disette (3).

Boutemotte (*Michel*), m° tapissier du roi (1589-1602), avait pour femme Barbe Fillon ; il demeurait rue de la Scellerie (4),

(1) *Registres des comptes*, tome CXXX, fol. 308.
(2) *Mémoires de la Société archéologique*, tome XXVI, p. 279.
(3) *Registres des comptes municipaux*, tome LXXXV.
(4) *Modo*, rue de l'Ancienne-Intendance.

paroisse Saint-Hilaire. Dans un acte du mois de septembre 1601, nous voyons Boutemotte donner procuration à Louis Langlois, aussi tapissier du roi, demeurant à Paris, rue Neuve-Saint-Merry, avec plein pouvoir de toucher les gages de son état chez le trésorier des menus plaisirs de Sa Majesté (1).

Boutet (*Étienne*), m[e] tapissier de la reine Charlotte de Savoie, femme de Louis XI, figure avec ce titre dans les comptes municipaux de l'année 1470-1471 (2). Sa résidence était dans la Grande-Rue (rue du Commerce), paroisse Saint-Saturnin.

— (*Antoine*), m[e] tapissier et valet de chambre de la reine Anne de Bretagne, épousa Thomyne, dont il eut un fils nommé Jehan, qui succéda à sa maîtrise.

Antoine avait cessé de vivre au mois de juillet 1502, ainsi que le prouve un acte notarié dans lequel nous voyons figurer sa veuve (3).

Bouthillier (*Jehan* I[er]), m[e] brodeur à Tours, est cité au compte de l'entrée solennelle de François II et de Marie Stuart (15 avril 1550) comme ayant confectionné un poêle (dais) en velours vert rehaussé de broderies d'or.

— (*Jehan* II), fils du précédent, continue sa maîtrise à dater de 1557.

Bouzonnet (*Claude*), m[e] armurier, paroisse Saint-Vincent, à Tours (1542).

Boyer, nom d'une famille d'artistes musiciens organistes.

— (*Étienne*), musicien et compositeur, occupa la place d'organiste à l'abbaye de Marmoutier de 1769 à 1792. Au mois de juin 1799, l'administration du district de Tours ayant décidé de mettre au concours la place d'organiste du temple Décadaire (cathédrale), trois concurrents subirent les épreuves pres-

1) Minutes de Pierre Coynard, notaire royal, à Tours.

(2) *Registres des comptes municipaux*, tome XL.

Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal à Tours.

crites; mais Boyer s'y montra d'une telle supériorité que le jury composé de Philippe Lejay, de Charles Joubert, de Julien Leroy et de Louis Pinson, artistes musiciens de la ville, n'hésita pas un instant dans le choix qu'il avait à faire.

Lors du rétablissement du culte catholique, dans l'église métropolitaine, Boyer fut conservé pendant quelques années encore dans sa place d'organiste. Mais, en 1810, étant informé que la ville d'Angers instituait un concours d'harmonie, cet artiste très versé dans cette science, concourut et remporta le premier prix; il fut nommé organiste et maître de musique de la cathédrale de Saint-Maurice.

Grâce à son rare talent et aux bizarreries de son caractère fantasque, Boyer devint bientôt célèbre dans toute la contrée. Du reste, les Angevins se sont plu à nous raconter dans plusieurs notices biographiques les traits de son originalité, souvent plus naïve que spirituelle; en voici un exemple : Pendant un séjour passager de Boïeldieu à Angers, à l'époque des fêtes de Noël, ce grand compositeur visitait l'intérieur de la cathédrale, au moment d'un office, lorsque tout à coup son attention fut vivement sollicitée par les sons du grand orgue, sur lequel Boyer exécutait avec son talent habituel une suite d'anciens Noëls. Boïeldieu émerveillé, court à la porte des orgues et escaladant les marches, se trouve bientôt auprès de Boyer; il le salue, et lui demande la permission de rester auprès de lui; celui-ci fait un signe d'assentiment, sans cesser d'avoir les yeux fixés sur la sonnette qui le met en communication avec le chœur. L'office terminé, Boïeldieu exprime tout son contentement à l'organiste, qui, n'ayant pas encore prononcé une seule parole, se décide enfin à lui demander son nom : « Je m'appelle Boïeldieu », répond l'auteur de la *Dame Blanche;* « Et moi Boyer tout court », reprend le vieux maître. Huit jours après, Boyer recevait de Paris une collection des œuvres de Boïeldieu, qui n'avait pas oublié les quelques instants de plaisir que lui avait procurés son talent remarquable.

Son décès eut lieu à Angers, le 14 octobre 1825.

— (*Michel*), frère du précédent, organiste et professeur de belles-lettres, né à Tours, le 5 février 1768, commença à l'âge de sept ans ses études musicales, sous la direction de son frère Étienne. Il avait à peine douze ans lorsque la place d'organiste de Saint-Saturnin étant venue à vaquer, Michel se présenta pour occuper cet emploi. Il faut lire dans la notice intéressante, rédigée par cet artiste sur les anciennes orgues de Tours, la façon dont il subit les épreuves de sa réception. Dans l'intérêt même de cette réception, le curé de Saint-Saturnin avait eu le soin de lui faire essayer l'orgue sans être aperçu de ses juges les marguilliers, à qui sa jeunesse aurait pu inspirer une prévention défavorable. « Après les premières épreuves, dit-il, on s'assembla dans la sacristie, et chacun demanda où était l'organiste, le bon curé ouvre le pli de son ample soutane qui me cachait, me montre en riant, à l'assemblée. Mon frère, qui était présent, tremblait que l'on hésitât à recevoir un si jeune enfant, pour exercer une fonction sérieuse et essentielle au culte ; mais ayant dit que, depuis un an, je touchais souvent le grand orgue de Marmoutier, on me reçut avec une paternelle bienveillance, et j'eus à débuter le jour de la Fête-Dieu, par la prose *Lauda Sion*, qui est la plus belle et la plus difficile de toutes les proses. »

Boyer occupa cet emploi pendant six années et se rendit au Mans en 1784, où, après avoir subi un brillant concours, le chapitre de Saint-Pierre le nomma organiste de cette collégiale. A l'époque de la Révolution, Boyer dut quitter sa place pour s'adonner à l'enseignement des belles-lettres. La date de son décès est indiquée le 16 septembre 1858, au Mans.

Bracquemart, nom d'une famille d'armuriers de Tours, au xve siècle. (Voir *Fraquepain*.)

Branchu (*Jehan*), dit *de Vienne*, m^e armurier à Tours, paroisse Saint-Pierre-du-Boile, figure un grand nombre de fois dans des actes passés en l'étude du notaire Foussedouaire, depuis l'année 1505, jusqu'en 1514.

Brassefort (*Guillaume*), m^e sculpteur imagier, à Tours, est

mandé à Paris, en l'année 1460, par le trésorier de France, pour voir et visiter le clocher de la Sainte-Chapelle et marchander avec lui plusieurs statues qu'il faudra faire autour dudit clocher (1). On a également attribué à cet artiste, mais sans aucune preuve à l'appui, l'exécution du remarquable mausolée en marbre blanc et noir d'Agnès Sorel, qui se voit encore aujourd'hui, au château de Loches.

Bredin (*Jehan*), mᵉ peintre enlumineur, à Tours, nous est connu par un contrat notarié, du mois de novembre 1495, dans lequel il achète à son frère germain, Guillaume Bredin, argentier du comte d'Angoulême, un maison située rue de la Scellerie, à Tours, joignant d'une part aux murs de la ville et de l'autre à la maison où pendait pour enseigne *la Chièvre* (2).

— (*Jehan*), peintre émailleur, originaire de Dijon, passe un contrat, le 24 janvier 1603, avec Pierre Courtoys, mᵉ peintre émailleur, demeurant à Tours, paroisse Saint-Saturnin, dans lequel il s'engage à demeurer en la maison de ce peintre, l'espace d'un an entier, pendant lequel il promet « de travailler à son pouvoir, de l'art et mestier de paintre, en telles paintures que voudra le dit Courtoys et y fera son devoir, au mieulx que luy sera possible, sans discontinuation de temps, et se gouvernera avec le dit Courtoys comme un compagnon doit et est tenu faire, le dit Courtoys lui fournira de touttes paintures et choses qu'il conviendra employer ès besongnes qui luy fera faire ; il le logera, le nourrira, le fournira de feu et lumière comme en tel cas appartient à un de sa qualité (3). »

Brégondier (*Pierre*), mᵉ brodeur à Tours, paroisse Saint-Saturnin (1576-1582).

Bréhemon (*Arthur*), mᵉ brodeur à Tours, paroisse Saint-

(1) *Mémoires de la Société archéologique*, tome XX, p. 190.
(2) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.
(3) Minutes de Pierre Coynard, notaire royal, à Tours.

Vincent, rue de la Scellerie, en face la rue Neuve (*modo* rue Saint-François) (1580-1598).

— (*Antoin*), fils du précédent, continue sa maîtrise, au commencement du XVIIe siècle.

Brequignolle, m^e armurier à Tours. (Voir *Canobio*.)

Bretesche, m^e armurier, à Tours. (Voir *Lepape*.)

Briant (*Antoine*), m^e peintre et faiseur d'images à Amboise, reçoit en 1487 le payement d'une image de saint Michel, qu'il avait sculptée et peinte pour la maison commune de cette ville. Il participe aux préparatifs du mystère de la *Nativité* qui fut joué dans cette même ville, à la fin de l'année 1497 (1).

— (*Pierre*), sculpteur imagier, probablement frère du précédent, est cité au compte de l'entrée de Charles VIII, à Amboise, en 1483.

Bricet (*Jehan*), m^e brodeur à Tours, paroisse Saint-Pierre-du-Boile (1491-1493).

Bridou (*Pasquier*), m^e orfévre à Tours, paroisse Saint-Saturnin, nous est connu par un article de dépense du registre des comptes municipaux de l'année 1530.

Briffault (*Pierre*), m^e brodeur à Tours, paroisse Saint-Hilaire (1554-1565).

Brosseau (*Claude*), m^e maçon architecte-voyer à Tours, est choisi par les échevins en 1616 « pour voir travailler aux ouvrages publics de la ville » (2).

Brossillon (*Jacques*), m^e fondeur à Tours, fournit en 1612 à la ville plusieurs pièces d'artillerie de cinq pieds de long destinées à l'armement des murailles.

(1) C. Chevalier, *Inventaire des archives d'Amboise*, p. 196.
(2) *Registres des délibérations municipales*, tome XXXI.

On le retrouve en 1614, faisant une livraison de fauconneaux et de boulets de fer (1).

Par son acte de décès inscrit dans l'état civil de la paroisse Saint-Vincent, à la date du 19 mai 1628, nous savons qu'il atteignit sa soixante et seizième année.

Brunet (*Pierre*), mᵉ orfévre, est cité en 1358 dans la liste des orfévres de Tours qui prêtèrent de l'argent aux élus, afin de solder les travaux de fortification, destinés à réunir Châteauneuf à Tours (2).

— (*Thomas*), mᵉ peintre, paroisse Saint-Pierre-du-Boile, à Tours, mari de Catherine Lesparvier, dont il eut quatre enfants : Claude et Marie, baptisés le 15 mai 1567 ; Gamaliel, le 8 juillet 1568 ; enfin Catherine, le 21 février 1570, tenue sur les fonts baptismaux, par mᵉ Marc Duval, peintre.

Brunet est cité fréquemment dans les comptes municipaux, depuis l'année 1570 jusqu'en 1580, comme ayant peint des écussons, des bannières, des étendards, aux armes de la ville et du maire.

En mars 1577, il participe aux préparatifs de la réception solennelle du duc d'Anjou et de Touraine et reçoit à cet effet un payement pour des travaux de décoration, exécutés au portail de l'hôtel de ville et dans la grand salle des réceptions.

— (*Gédéon*), mᵉ brodeur, paroisse Saint-Vincent à Tours, signe au baptême de son fils Jacques, 26 juillet 1590.

Brunet (*Jehan*), mᵉ peintre à Amboise, est employé par cette ville, aux travaux de décoration exécutés à l'occasion de l'entrée solennelle de Henri II, en 1551, et de Marie Stuart, en 1559.

Brunet (*Sébastien*), peintre du roi Henri III, était le fils de Gervais Brunet, mᵉ menuisier, et de Jehanne Dumont demeurant en la ville de Sens. Sébastien s'établit à Tours en 1580, Grande-Rue, paroisse Saint-Saturnin; il épouse le 9 juillet 1581

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome CXXXII, folio 485.
(2) *Registres des comptes municipaux*, tome I, folio 37.

Judith Rabusseau, fille de Pierre Rabusseau, m[e] brodeur, et de Jehanne de Fougères habitant la paroisse de Notre-Dame-de-l'Écrignolle (1).

En 1585, il succède à Thomas Brunet, dans les travaux de peinture et d'ornementation de la ville de Tours et s'établit rue de la Scellerie, paroisse Saint-Hilaire.

Nous lisons dans le compte des dépenses de l'entrée de Henri IV, en 1590, à Tours, la mention d'un payement de vingt écus d'or fait « à Bastien Brunet, paintre du roy, pour un tableau à huille, auquel est représenté le roy Salmonée, roy d'Elide, renversé sur son charriot par terre, du fouldre de Jupiter (2). »

A quelques années de là, Brunet ayant perdu sa femme, dont il avait eu une fille, nommée Elisabeth, baptisée le 20 octobre 1589, se remaria, au mois d'avril 1593, avec Madeleine Burier, fille de Pierre Burier, en son vivant m[e] chirurgien à Tours (3). Cet artiste dut quitter notre ville, peu de temps après, nos documents devenant absolument muets à son égard.

Brunet (*Étienne*), artiste musicien, m[e] joueur d'instruments, paroisse Saint-Pierre-du-Chardonnet à Tours; contracte une association le 13 février 1599 avec trois autres artistes musiciens, « pour jouer ensemblement de leurs instruments, aux banquets, noces, aubades, mascarades, etc. »

En général, ces associations n'étaient valables que pour une seule année, aussi retrouvons-nous cet artiste, passant de nouveaux contrats, les années suivantes, avec d'autres instrumentistes, joueurs de violon ou de hautbois (4). Brunet est qualifié de *sire*, dans l'acte de naissance de son fils Charles, baptisé le 20 octobre 1597, dans l'église Saint-Saturnin (5).

(1) Minutes de Pierre Aubert, notaire royal, à Tours.
(2) *Registres des comptes municipaux*, tome C.
(3) Minutes de Pierre Aubert, notaire royal, à Tours.
(4) Minutes de Pierre Coynard, notaire royal, à Tours.
(5) *Registres baptistaires de la paroise Saint-Saturnin, à Tours*, tome III.

Bucquet (*Jehan*), mᵉ orfévre, à Tours, prête serment de fidélité le 14 novembre 1471, au roi Louis XI, entre les mains du bailli et du maire de la ville (1).

Bunel, nom d'une famille protestante de peintres, originaire de Blois et qui vint résider à Tours, pendant le dernier quart du xviᵉ siècle.

— (*François*), peintre et valet de chambre du roi de Navarre, est né à Blois vers 1550, de François Bunel, peintre et vitrier de cette ville, et de Marie Grebbet ou Gribbé (2). Comme tous les compagnons peintres de son temps, Bunel parcourut successivement les grands ateliers de plusieurs villes, avant de venir résider à Tours, en 1578.

Un acte notarié passé le 2 mai 1579, nous le montre chargé de la décoration du château de Chenonceau et contractant, à cet effet, un marché avec un peintre verrier de Tours, nommé Georges Duboys, qui s'engage à peindre les panneaux des vitres de dix-sept croisées du château (3), d'après les modèles fournis par Bunel lui-même.

L'année suivante, François Bunel épouse, le 10 septembre 1580, à Tours, Catherine Guillet, fille de Loïs Guillet, mᵉ orfévre, et de Marie Benard, de la paroisse Saint-Pierre-du-Boile, avec le consentement de sa mère, qualifiée veuve dans l'acte, et de Mᵉ Philibert Bunel, son oncle. Après l'accomplissement de ce mariage, François s'installe définitivement à Tours, sur la place du carroi de Beaune, paroisse Saint-Saturnin, où il résida pendant une dizaine d'années; il quitta cette demeure à la suite de démêlés avec Anne Quetier, propriétaire de cette maison. Nous regrettons que les détails souvent très piquants de cette délicate affaire, soient trop longuement développés, pour qu'il nous soit possible de les reproduire en entier. En

(1) *Registres des délibérations municipales*, tome XII.

(2) La date de sa naissance, nous est donnée par le contexte de son contrat de mariage, dans lequel il déclare être âgé de plus de vingt huit ans en 1580.

(3) Minutes de Pierre Aubert, notaire royal, à Tours.

voici les traits principaux ; Bunel, paraît-il, comme beaucoup d'artistes de nos jours, payait son loyer d'une façon fort irrégulière. Anne Quetier ne vit rien de mieux que de s'emparer de pièces d'étoffes de valeur, appartenant au peintre et de lui en refuser la restitution. Indigné de ce procédé peu courtois, Bunel charge son notaire de constater le fait, en déclarant qu'il est disposé à solder sa dette, à la condition préalable qu'Anne Quetier s'acquittât elle-même, en lui payant les trois portraits à l'huile, qu'il avait faits d'elle, de son fils et de sa fille. Malgré l'intervention du notaire, Anne semble peu disposée à acquiescer aux réclamations de l'artiste, attendu, dit-elle, que sur les trois portraits, elle n'en possède que deux, Bunel n'ayant pas voulu se dessaisir de celui de sa fille. Quant au dénouement de cette petite anecdote, il est probable qu'un arrangement amiable fut conclu entre les deux parties, mais que Bunel dut aller s'établir ailleurs (1).

On voit dans les minutes de ce même notaire, à la date du 28 décembre 1583, François, qualifié du titre de « peintre et valet de chambre du roi de Navarre, » donnant une procuration afin de recevoir du trésorier de Monseigneur frère du roi, une somme de quatre-vingt-dix écus, pour la vente de trois grands tableaux à l'huile, destinés à Son Altesse (2).

Plus tard, en 1590, ce même artiste figure dans les comptes municipaux de Tours, comme ayant participé aux préparatifs de l'entrée solennelle de Henri IV dans notre ville. « A François Bunel, peintre du roy, la somme de trente-deux écus soleil, pour un grand tableau auquel est dépeint ung dieu Mars dans un chariot triomphant (3). »

Si cet artiste n'atteignit pas à la grande célébrité de son frère Jacob, il n'en a pas moins exercé une influence sensible sur l'art de son époque, en formant de nombreux élèves. Il

(1) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.

(2) Il est regrettable que cet acte notarié ne donne pas la désignation des sujets de ces trois tableaux.

(3) *Registres des comptes municipaux de Tours*, tome C.

nous suffira de citer comme étant sortis de son atelier : Charles Errard, deuxième du nom, et Loys Bourgeois, m^es peintres, devenus des artistes remarquables. Nous avons retrouvé leurs contrats d'apprentissage (1), passés pendant les années 1591 et 1592.

Nous ne savons rien de plus de la vie de François Bunel, si ce n'est que l'époque de sa mort ne peut être reculée au delà de l'année 1599, sa veuve Catherine Guillet étant mentionnée dans plusieurs actes passés en cette même année, dans l'étude de Pierre Coynard, notaire de Tours.

— (*Jacob*), frère du précédent, né à Blois le 6 octobre 1558, « le plus grand peintre qui fut en Europe, » dit Claude Vignon, son élève et son contemporain.

Après de longues pérégrinations en France et à l'étranger, principalement en Espagne, où Bunel employa plusieurs années à peindre le cloître de l'Escurial, cet artiste établit sa résidence à Tours, en l'année 1595, ainsi que le constate un acte notarié, daté du 15 juillet, par lequel il prend à location une maison appartenant à Anne Joret, située rue Traversaine (2). C'est dans cet acte que nous avons copié la signature de ce peintre que nous reproduisons ici.

Peu de temps après, Bunel épousa Marguerite Bahuche, fille d'un peintre de Tours, et abandonna définitivement notre ville, pour aller occuper avec sa femme un logement au Louvre, à Paris. Son acte de décès est daté du 15 octobre 1614 (3).

(1) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours (*modo* Vincent).

(2) Minutes de Charles Betrand, notaire royal, à Tours.

(3) On s'explique facilement l'erreur des biographes tourangeaux qui font naître Jacob à Tours ; en feuilletant les registres de l'état civil, on y rencontre, en effet, plusieurs familles Bunel ; ainsi dans la paroisse Saint-Pierre-du-Boile, à la date du 10 juin 1557, nous voyons mentionné le baptême d'un François Bunel, fils de François Bunel et de Jacquine Raquin. Nous avons également noté plusieurs Bunel, dans les registres de l'état civil de la paroisse Saint-Symphorien, de la seconde moitié du XVIe siècle.

Bureau (*Augustin*), m[e] menuisier sculpteur en bois, paroisse Saint-Vincent, à Tours, ne nous est connu que par un marché passé le 9 août 1546 avec Jehan de la Marche, trésorier-payeur de la compagnie de M. le Dauphin pour la livraison d'une table sculptée « qui se allonge, estant de boys de noyer, dont en chacun tréteau y a ung satire » (1).

Bussière (*Jehan*), m[e] maçon architecte, paroisse Notre-Dame-la-Riche, est cité dans les comptes de la construction du couvent de Saint-François-de-Paule, près du château du Plessis-lez-Tours, comme ayant succédé à Pierre Mahy, le premier entrepreneur de ce couvent, appelé bientôt le couvent des Bonshommes (1495) (2).

Caboche (*Jehan*), m[e] menuisier sculpteur en bois pour le roi, nous est connu par un acte notarié daté du 20 juin 1543, mais qui ne renferme aucun détail artistique (3).

Caillaut (*Jehan*), maître armurier, à Tours, et juré de sa corporation, paroisse Saint-Saturnin, à Tours, s'associe au mois d'avril 1586, avec Florimond Germon, armurier pour la fabrication des cuirasses, casques, épées, etc.

Canobio (*Jacques de*), surnommé Bréquignolle, m[e] armurier à Tours, Grande-Rue, paroisse Saint-Pierre-du-Boile, (*modo* rue Colbert), passe un contrat d'apprentissage, en l'étude de Jehan Jaloignes, au mois de novembre 1475, avec Guillaume de Chaumont, âgé de seize ans, neveu de Claude de Chaumont, prêtre de l'église de Tours.

Canobio, d'origine étrangère ainsi que son nom l'indique, faisait partie de cette nombreuse colonie d'armuriers italiens et espagnols, attirés à Tours par les séjours prolongés du roi Louis XI et de son fils Charles VIII (4).

(1) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.

(2) *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, t. XXIII, p. 127.

(3) Minutes de Martin Couraudeau, notaire royal à Tours.

(4) Cf. Bottegna; Gerenzan, de Goello, de laque, de praz, Sigillas; Cedra; de trez; Ayralde, etc.

Carquy ou Carquies (*Jacques de*), père et fils, m^es armuriers, paroisse Saint-Pierre-des-Corps, à Tours (1467-1538) (1).

— (*François*), m^e menuisier sculpteur, paroisse Saint-Saturnin à Tours (1580).

Carré ou Quarré (*Michel* ou *Michau*), architecte, maître maçon de la ville de Tours, est chargé en 1405 de la reconstruction d'une chapelle sur un des piliers du grand pont de Loire, du coté de la ville. De 1406 à 1417, les pièces justificatives des comptes nous le montrent occupé à construire les murs crénelés des fortifications de la ville entre la porte de la Riche et la porte Saint-Simple. En 1408, Carré reçoit un payement de la ville pour plusieurs journées employées à visiter les travaux de réfection du pont Saint-Eloi et de l'arche du Sault-au-Moine, sur le Cher, près de Vançay (Saint-Avertin).

Quelques années plus tard, en 1423, les élus, en reconnaissance de ses bons et anciens services, le gratifient d'une somme de quarante livres tournois afin de le dédommager des pertes qu'il avait subies dans ses derniers travaux. De leur côté, les députés des paroisses désirant s'associer à ces témoignages de gratitude, le choisissent (29 décembre 1424) comme leur représentant au gouvernement de la ville (2).

Nous le retrouvons en 1432 ayant la mission de visiter, en compagnie du maître des œuvres de la cathédrale, Jehan de Dampmartin, la tour Feu-Hugon, située sur le bord de la Loire, afin d'aviser aux moyens d'empêcher que cette tour « ne chée dans l'eau » (3).

Au mois d'août 1436, les élus lui ordonnent de faire murer les portes de la Foire-le-Roy, de l'Hopiteau et de l'Ecouerie, travail nécessité par l'approche des Anglais qui s'étaient vantés de s'emparer de la ville de Tours pendant que la rivière

(1) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal à Tours.
(2) *Registres des délibérations municipales*, t. III.
(3) *Registres des délibérations municipales*, t. V.

de Loire serait très petite (1). Enfin Michel est appelé au mois de juillet 1448 à donner son avis sur ce qu'il y avait à faire au portail de Saint-Etienne et décider si on l'abattrait ou si on élèverait une porte neuve dans un autre endroit afin d'élargir la rue. D'un commun accord, on s'arrêta à ce dernier projet, et pendant trois ans, de 1450 à 1453, Carré reconstruit une nouvelle ligne d'enceintes fortifiées s'étendant du portail neuf de Saint-Etienne à la tour de Saint-Vincent, dont il haussa la maçonnerie des créneaux et recouvrit le sommet de pierres dures (2).

Cartier ou **Quartier** (*Macé*), m^e menuisier et huchier à Tours, prête serment de fidélité, au mois de novembre 1471, au roi Louis XI. Son nom est encore cité en 1485 dans un rôle des taxes municipales.

Cartoys (*Mathurin*), sculpteur en bois de la reine Catherine de Médicis à Tours (1563).

Carvallet (*Jehan*), dit Germain, m^e peintre de la ville de Tours, paroisse Saint-Saturnin, est employé depuis l'année 1585 jusqu'en 1591, année de sa mort, à des travaux de décoration, tels que : armoiries, bannières, écussons, etc.

Carveul (*Robinet de*), m^e fondeur canonnier du roi. à Tours, paroisse Saint-Pierre-des-Corps, contracte un marché le 12 mars 1502, avec trois autres maîtres fondeurs de Tours, pour s'en aller « oultre les monts besoigner à faire des boullets de fer en force », pour l'artillerie du roi Louis XII (3).

Cassas (*Louis-François*), peintre, architecte et professeur de dessin à la manufacture des Gobelins, né en 1756 à Azay-

(1) *Archives municipales*, Papier-journal des mandements de la distribution des deniers de la ville appartenant à la fortification, année 1436.

(2) Cette belle tour, qui était située en face de la rue du Cygne, dans le couvent des dames de Sainte-Ursule, a été détruite, il y a cinq ans, pour cause d'obstruction!

(3) Minutes de Jehan Jaloignes, notaire royal à Tours.

le-Féron (1), mourut à Versailles en 1827. Nous ne saurions dire si cet artiste était le fils d'un habile géomètre-arpenteur de Tours, auquel nous devons un plan par terre d'une portion de la seigneurie de l'abbaye de Marmoutier, dressé en 1749.

Cathelineau (*Gaëtan*), artiste peintre et professeur de dessin, né à Montrichard, le 12 octobre 1787, est décédé à Tours, le 28 mai 1859. A l'âge de vingt ans, Cathelineau abandonne la Touraine pour se rendre à Paris, où il obtient d'être admis à l'école de David, le peintre le plus renommé de l'époque. Par ses remarquables aptitudes artistiques et ses grandes qualités morales, il ne tarda pas à devenir à la fois un ami et un des élèves de prédilection de ce maître célèbre, dont il ne parlait qu'avec une profonde admiration.

En 1828, Cathelineau vint se fixer à Tours, où il est bientôt désigné pour occuper la place de professeur de dessin et de peinture au collège royal, mission qu'il remplit pendant un quart de siècle, avec un talent et un dévouement au-dessus de tout éloge.

Parmi les principaux tableaux de ce maître, qui ont figuré aux diverses expositions de Paris en 1817, 1819 et 1824, nous citerons : un hermite en prière; une vue de la rivière des Gobelins; une scène d'intérieur et plusieurs portraits.

A l'exposition régionale de Tours en 1841 et en 1847, notre vieil ami obtint une médaille d'or et quelques années plus tard, à Angers, une médaille d'argent, pour son tableau de *Sainte-Catherine*. Pendant son séjour de plus de trente années dans notre ville, Cathelineau a produit un nombre considérable de tableaux de tous genres, dans lesquels il a fait preuve d'un talent d'autant plus remarquable, qu'il manquait de modèles pour ses grandes compositions historiques, ce qui lui eût permis d'étudier plus sérieusement et d'achever sans d'inévitables retouches, les poses de ses personnages.

Au nombre des œuvres magistrales dues à son pinceau, nous

(1) Cette petite commune a été distraite de la Touraine et fait partie du département de l'Indre.

citerons: un *Saint Maurice*, à la cathédrale d'Angers; un *Saint Augustin*, à la cathédrale de Tours, un *Ecce homo;* une *Sainte Catherine*, etc.

Le musée de Tours, qui avait acquis en 1858, moyennant une petite rente viagère, la collection des tableaux de diverses écoles réunis par cet artiste, obtint également de lui plusieurs de ses œuvres; malheureusement pour sa mémoire, elles ne peuvent donner qu'une faible idée de son talent remarquable.

Catherin (*Jehan*), m[e] armurier, paroisse Saint-Symphorien, dans l'entrepont (1530-1533).

Cedra (*Hiérosme*), m[e] armurier, à Tours, paroisse Saint-Hilaire (1654-1658).

Chaloyneau (*Pasquier*), m[e] maçon architecte entrepreneur, reçoit un payement de la ville au mois de juillet 1625 pour la construction des fortifications élevées devant le logis du Plat-d'Étain au bout du pont Saint-Éloi (1).

Chalençon (*Guillot*), tailleur d'ymaiges de pierre de marbre, paroisse Saint-Vincent, à Tours, figure comme témoin dans un contrat de vente, passé au nom de Guillaume Regnault, tailleur d'ymaiges de la feue reine Anne de Bretagne (2).

Champaigne (*Augustin de*), m[e] joueur d'instruments devant le roi, paroisse Saint-Vincent à Tours, contracte un marché d'association, le 12 juin 1529, avec quatre autres artistes pour jouer de leurs instruments aux noces, banquets, assemblées, etc., où ils seront appelés tant en cette ville de Tours qu'en tout autre lieu; si, pendant la durée de leur association, Champaigne est mandé par le roi, il y pourra aller tout en conservant sa part au gain de la communauté, comme s'il y était; mais au regard de ses gages ordinaires, il les touchera entièrement sans que ses compaignons y puissent prétendre en quoi que ce soit.

(1) *Registres des délibérations municipales*, tome XXXIV, année 1625.
(2) Minutes d'Etienne Viau, notaire royal, à Tours, 1527.

On trouve encore dans les minutes de ce même notaire, à la date du 4 septembre 1529, un marché passé par cet artiste afin de « bâtir édifice (maison) au lieu de Vouvray ; il agrandit cette propriété au mois de juin 1531, en échangeant un bien avec Robin Daragon, paroissien de Vouvray (1).

—(*Michel de*), m[e] menuisier sculpteur en bois, à Tours, participe aux préparatifs de l'entrée solennelle du duc d'Anjou et de Touraine qui eut lieu au commencement de l'année 1577. Il dut exécuter aux frais de la ville « deux petites navires » destinées à figurer dans un combat naval, sur la place de Beaune. Nous le retrouvons, en 1585, dans les comptes municipaux, où il reçoit un payement pour des travaux de son art (2).

Chandesris (*Jehan*), m[e] peintre et décorateur, nous est connu par une mention des comptes municipaux de l'année 1514-1515, où il figure comme ayant reçu un salaire de la ville pour travaux de son art (3).

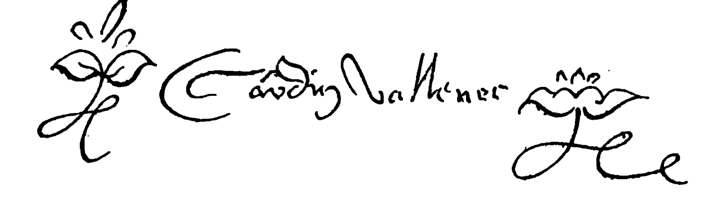
Chantelou (*Cardin*), dit Vallence, « m[e] architecteur » et fontainier du roi, en son chastel du Plessis-lez-Tours, paroisse Saint-Pierre-des-Corps, à Tours, est nommé en 1540, m[e] fontainier de la ville, à la suite du décès de son oncle, Michel Vallence. Il est cité dans les registres municipaux jusqu'en 1570, année où nous rencontrons le nom de Jehan Chantelou, fils de défunt Cardin Chantelou, en son vivant fontainier de la ville de Tours, avec cette mention : « que la ville advisera s'il est capable d'être reçu audit état de fontainier en remplacement de son père (4).

Au nombre des devis ou projets dessinés ou exécutés par Cardin, on peut citer : un projet de fontaine monumentale pour la ville de Loches, dont le dessin original signé de lui et daté de l'année 1552, se voit encore aux archives de cette

(1) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.
(3) *Registres des comptes municipaux*, tome LIX, folio 150.
(4) *Registres des comptes municipaux*, tome LXXXVIII, année 1570.

localité (1); un devis des fontaines à exécuter pour Diane de Poitiers, au château de Chenonceau, et daté de l'année 1554.

Voici quelques actes relatifs à sa descendance, relevés par nous dans les registres baptistaires de la paroisse Saint-Pierre-des-Corps : le premier, daté du 6 février 1558, est ainsi conçu: « A été baptisé, Cardin, fils de Cardin Chantelou et de Anne, sa femme; et furent parrains : Martin Courault, procureur, et m^e Jehan Deschamps, vittryer; et marraine: Madeleine Favre.» Le second, daté du 2 septembre 1560, nous donne le nom d'une fille nommée Yzabelle; le troisième, du mois d'avril 1561, mentionne la naissance d'un autre fils nommé Martin (2). A la fin de sa carrière, Chantelou abandonne son nom patronymique et signe Cardin Vallence, ainsi qu'en témoigne sa signature, que nous reproduisons ici, d'après les registres baptistaires de la paroisse Saint-Pierre-des-Corps.



Chapellain (*Emmanuel*), m[e] graveur, originaire de Saint-Cloud, réside à Tours, paroisse Saint-Hilaire, de 1589 à 1597.

Chappelle (*Couradin*), m[e] menuisier sculpteur en bois, à Tours, passe un marché le 15 avril 1426, avec le prieur de Saint-Jehan-l'Évangéliste, à Angers, « pour sculpter trente-six stalles d'église, tant hautes que basses de quatre pieds de hauteur, garnies à crosses et entre-clos, d'après le patron qu'il en a baillé. » Ce prieur s'engage à lui payer la somme de cent vingt livres tournois et le défrayera ainsi que tous ses gens; il

(1) *Mémoires de la Société archéologique* de Tours, tome VIII, p. 101.
(2) *Archives municip. Registres baptist. de la paroisse Saint-Pierre-des-Corps*, tome II.

accordera en outre à sa femme le privilège du débit des vins de la maison, pendant toute la durée de l'ouvrage (1).

Chapperon (*Robin*), m[e] orfévre à Tours, est cité dans les comptes de dépenses d'Archambauld, comte de Douglas, duc de Touraine (1424) (2).

— (*Mathurin*), m[e] peintre, paroisse Saint-Vincent, à Tours, figure en 1521, comme témoin d'un marché passé par Martin François, m[e] des œuvres de l'église de Tours, pour la reconstruction de l'église paroissiale de Saint-Vincent.

De 1540 à 1548, il est employé par la ville de Tours à des travaux de peintures décoratives (3).

Chappillon (*Jehan*), m[e] orfévre, à Tours, est cité au compte de l'entrée de Louis XII et d'Anne de Bretagne, en 1501, comme ayant fabriqué soixante et une pièces d'or grandes et larges, pesant ensemble six marcs d'or (4). Sur ces médailles, dont le patron avait été moulé par Michel Colombe, étaient représentés d'un côté, le portrait de Louis XII et de l'autre un porc-épic; au-dessous de cet emblème, figuraient les armes de la ville de Tours.

— (*Robert*), m[e] orfévre et graveur, fils du précédent, est mentionné dans les comptes municipaux de l'année 1532.

Charles (*Nicolas*), m[e] maçon architecte à Tours, reçoit à plusieurs reprises, de 1619 à 1630, la mission de visiter et contrôler les travaux des nouvelles fortifications élevés entre les portes Saint-Eloi et celle du faubourg Notre-Dame-la-Riche.

Charlot (*Guillaume*), m[e] maçon entrepreneur est désigné au mois de novembre 1619, comme expert, afin de contrôler la besogne de maçonnerie exécutée aux fortifications de la

(1) Celestin Port, *les Artistes Angevins;* art. *Chapelle.*
(2) *Archives municipales;* série CC., liasse I[re].
(3) *Registres des comptes municipaux*, tome LXXIII et suivants.
(4) *Registres des comptes*, tome LIII, p. 56.

ville, depuis la porte de Notre-Dame-la-Riche jusqu'à la porte Saint-Etienne. On le retrouve en 1629, après le décès de Nicolas Chauveau, adjudicataire des travaux précédents, chargé de l'achèvement des bastions et murailles des fortifications du sud de la ville.

Charnyères (*Jacques de*), « tailleur d'ymaiges de marbre », à Tours, comparaît à titre de témoin dans un acte passé le 26 avril 1521, par Jérôme Pascherot, également tailleur d'ymaiges de marbre et canonnier du roy (1).

Charpentier (*Marc Antoine*), architecte et m^e^ sculpteur, paroisse de Notre-Dame-la-Riche, à Tours, est appelé à Angers au commencement de l'année 1642 pour décorer la chapelle de Notre-Dame-de-sous-Terre, de belles figures en ronde bosse, représentant l'adoration des rois mages. En 1650, il exécute dans une des chapelles du couvent des Minimes du Plessis-lez-Tours, un groupe de statues, grandeur naturelle, figurant le mariage de la Vierge. L'église Notre-Dame-la-Riche a recueilli trois des statues principales de cette œuvre magistrale; on lit encore au bas de la statue de saint Joachim, le nom de ce sculpteur.

Par un marché en date du 26 juin 1658, passé avec les bénédictins de Saint-Florent de Saumur, Charpentier s'engage à faire le contre-table du grand autel de leur église. Commencé au mois de novembre 1658, ce travail important ne fut achevé qu'en juillet 1660 et coûta aux bénédictins la somme considérable de quatre mille livres tournois.

C'est encore à ce même sculpteur que nous devons l'exécuion de deux bas-reliefs en pierre dure, dans l'ancienne chapelle de Sainte-Anne à Tours; l'un de ces bas-reliefs représente le refus fait par le grand-prêtre de l'agneau que Joachim présentait au temple; l'autre fait voir Joachim gardant ses troupeaux et à qui un ange ordonne d'aller rejoindre sa femme. Dans une inscription latine gravée sur un cartouche

(1) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.

qui surmonte le premier bas-relief, on lit que ces sculptures ont été exécutées en 1668, par Marc-Antoine Charpentier, aux frais d'un personnage demeuré inconnu, qui s'appelait Tussa fare.

Au mois d'août 1676, notre habile sculpteur s'engage à continuer les travaux de décoration du grand autel de Notre-Dame-des-Ardiliers, à Saumur, commencés par un sculpteur angevin, nommé Biardeau; à cet effet, il signe un marché le 2 août de cette même année, avec Jehan Hazon, prêtre de l'Oratoire, « pour la façon d'une Notre-Dame-de-Pitié soutenant le Christ mort et deux anges à ses côtés, et dans le haut le Père éternel dans des nuées. »

Charpentier mourut pendant l'exécution de ce travail, au mois de janvier 1677.

La plupart des sculptures de Charpentier sont remarquables par le mouvement, l'expression des physionomies et un dessin large et sévère. Chez lui l'imitation de l'antique semble avoir été une de ses grandes préoccupations; aussi, bien que vivant à une époque de transition, cet artiste semble-t-il s'inspirer encore des traditions de la Renaissance française. La délicatesse et la pureté de son ciseau rappellent involontairement les caractères distinctifs de l'école de Michel Colombe, le grand sculpteur tourangeau.

Charruau nom d'une famille d'orfévres et de lapidaires, à Tours.

— (*Jehan*), est cité dans les comptes de l'année 1426.

— (*Étienne*), fils du précédent, paroisse Saint-Pierre-du-Boile (1496-1508).

— (*Guillemet* ou *Guillaume*), lapidaire diamantier de la reine Anne de Bretagne (1501-1513), avait cessé de vivre en 1524, ainsi que le prouve un acte notarié dans lequel nous voyons le nom de sa veuve figurer à la date du 6 juillet de cette même année (1).

(1) Minutes de Martin Courandeau, notaire royal, à Tours.

Chartier (*Jehan*), m[e] orfévre, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1565-1572).

Chassenay (*Jehan*), m[e] menuisier huchier, à Amboise, fournit une partie de l'ameublement du château de cette ville, en 1493.

Chastellain (*Pierre*), m[e] armurier, à Tours, nous est connu par une mention des comptes de dépenses d'Archambaud comte de Douglas, duc de Touraine (1424) (1).

Chauveau (*Nicolas*), m[e] maçon architecte entrepreneur, est déclaré, le 15 décembre 1621, adjudicataire des travaux de fortification de la ville ; mais, par suite de son décès survenu en 1630, Jehan Sourdeau, son gendre, est appelé à lui succéder dans son entreprise.

Chauveau (*Jehan*), m[e] peintre « vittryer », paroisse Saint-Pierre-le-Puellier, à Tours, est chargé de restaurer, en 1599, les vitraux de la chapelle du collège, et passe un marché avec la ville pour la fabrication d'un grand panneau de vitre de la hauteur de vingt pieds, destiné à l'ornementation de cette chapelle.

Nous retrouvons plus tard, en 1624, cet artiste chargé de la restauration des vitraux de l'église de l'hôtel-Dieu de Tours. Enfin, en 1626, il contracte un marché avec les chanoines de Saint-Martin, par lequel il s'engage à entretenir les vitres de leur église pendant sa vie durant, à raison de trente livres tournois, par chacun an (2).

— (*Marc*), probablement frère du précédent, est associé à sa maîtrise de 1606 à 1619.

Chauvet (*Guyon*), m[e] brodeur, à Tours, paroisse Saint-Pierre-du-Boile (1524).

Chemin (*Macé*), m[e] maçon, architecte de la ville, est mentionné dans les comptes des fortifications depuis l'année 1461

(1) Archives municipales, série CC., liasse 1[re].
(2) Minutes de Jehan Boutart, notaire royal, à Tours.

jusqu'à 1494, soit à titre d'expert, soit comme entrepreneur des ponts. Au mois de février 1477, nous le voyons cité en compagnie de Thomas Moulins, comme ayant reçu la somme de dix-huit cent quatre-vingt-un francs, pour la construction de murs à carneaux (créneaux), le long du couvent des Carmes entre la porte de l'Ecouerie et celle de Maufumier.

En 1462, il reconstruit les ponts du Cher et de la Loire emportés par l'inondation ; il réédifie, en 1486, les ponts de Vançay (Saint-Avertin); puis, en 1487, les ponts dits de Pont-Cher. L'année suivante, il entreprend la construction d'un « grand portal monumental en l'île des ponts de la Loire (1). »

Chemin avait cessé de vivre en 1494, ainsi que le démontre un article du registre des comptes, où son fils Guillaume est désigné comme étant son successeur.

Chemin (*Claude*), mᵉ peintre vittryer, à Tours (1605), avait pour marque un écusson que nous reproduisons ici, sur lequel on voit trois crochets, posés deux un ; au bas de l'écu est suspendue une croix à branches égales et pattées.

Chemineau (*Jehan*), mᵉ orfévre, à Tours, figure dans la liste des habitants notables de la ville de Tours qui prêtèrent serment de fidélité à Louis XI au mois de novembre 1471.

Chereau (*Jehan*), surnommé le Baron, mᵉ armurier, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1540-1568), est un de ces artistes de valeur dont le nom, bien ignoré aujourd'hui, mérite d'être remis en mémoire.

Chereau, ainsi qu'en témoignent plusieurs marchés passés devant les notaires de Tours, a exécuté pour le duc de Montpensier, dont il était l'armurier en titre, nombre d'armures de luxe, véritables œuvres d'art par la richesse de leur ornementation et le fini de leur travail (2).

C'est ainsi que nous le voyons, le 13 avril 1542, passer un

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome XLVIII.
(2) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.

marché pour la ciselure et la dorure d'un harnais d'homme d'arme, dont la cuirasse offrait sur le devant les figures de Notre-Dame et de sainte Barbe. Pendant l'année suivante, il fournit un harnais complet avec habillement de tête à la bourguignone, à Loïs de Maillé, écuyer, demeurant au Brueil, en Anjou, moyennant le prix de trente-deux écus d'or soleil.

Nous trouvons des marchés analogues contractés : 1° avec Jehan de Marans, seigneur des Hormes-(*sic*) Saint-Martin, près le Port-de-Pilles; 2° avec Matthias de Fougères, écuyer; 3° avec Robert Cujas, seigneur du Pin, écuyer, lieutenant de la compagie du seigneur de Montpensier, demeurant en Poitou, etc.

Au mois de novembre 1547, il livre à Antoine Chapuiset, écuyer, seigneur de la Richardière, un harnois complet; en 1549, René de Germaincourt lui achète, moyennant vingt-quatre écus d'or, une cuirasse et un casque.

Chereau ne vivait plus en 1568, ainsi que le prouve un marché passé par sa veuve, Jehanne de Forcelles, au mois d'août de cette année, avec le seigneur de Chargé pour la livraison d'une cuirasse au-devant de laquelle y aura une enseigne dorée.

Dans plusieurs de ces actes, Jehan Chereau est qualifié de sieur de la Follye (1).

— (*Léautien*), fils du précédent, continue la maîtrise de son père; en 1569, il livre des harnois complets : 1° à Nicolas de Ronsard, écuyer, seigneur des Roches, demeurant à Saulx, pays du Maine; 2° a Jehan de la Vignolle, seigneur de Morains.

Nous le retrouvons en 1590, contractant une association, par devant notaire, avec dix autres maîtres armuriers de Tours, « pour n'acheter d'étoffes et marchandises de leur état, sans s'être prévenus les uns les autres (2). »

Chereau (*Denis*), m° maçon architecte, est employé par la ville de Tours, en 1518, à rechercher avec ses ouvriers un

(1) Minutes de Pierre Aubert, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.

emplacement convenable, derrière le prieuré de Sainte-Anne, « pour y asseoir les fondements d'un édifice à construire, à l'effet d'y loger les pestiférés (1). »

On le retrouve en 1522 chargé de la réfection des ponts longs de Vançay (Saint-Avertin).

Chevesson ou **Chenesson** (*Jean*), peintre verrier, paroisse Saint-Pierre-du-Boile, à Tours, passe un marché, le 1er avril 1516, avec Jehan de Leschallier, dit le Miste, également peintre verrier, demeurant à Tours, même paroisse, pour peindre deux vitres que ce dernier avait entrepris de faire en cette église paroissiale ; l'une contenant la représentation d'un arbre de Jessé, et l'autre, celle des rois Mages. Chevesson reçut « au parfait de la besongne », la somme de dix-huit livres ; en outre, Le Miste dût le défrayer ainsi que ses ouvriers, de toutes choses nécessaires à leur travail, du jour qu'ils avaient commencé à besougner (2).

En 1522, cet artiste achète, en compagnie de sa femme, Colette Fresneau, à Christofle Jarry, me fourbisseur, une maison sise à Amboise, près la porte Galafée (3).

Ce peintre verrier était-il un frère ou un fils d'Antoine Chevesson, peintre employé en 1508 au château de Gaillon ? nous n'avons rencontré aucun document qui nous ait permis de résoudre cette question.

Chenevières (*Philippe*), peintre, à Tours, passe un marché, le 12 août 1539, avec maître Jehan Faure, receveur d'Argenton, et Julien Vanier, procureur de la fabrique de Saint-Pierre-du-Boile, pour décorer cette église et y peindre « un portrait de la vie de saint Pierre, lequel contiendra trois ystoires qui seront faictes au naturel, le plus que possible sera. » La première histoire devra être achevée pour le jour de la Toussaint,

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome LXV.
(2) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.
(3) Minutes de Martin Jaloignes, notaire juré des contracts, etc.

la seconde devers Noël et la troisième à la Chandeleur, moyennant le prix de trente livres tournois (1). »

Chene (*Auguste*), m[e] orfévre, est cité dans les comptes de l'hôtel-Dieu, en 1592, comme ayant façonné une croix en argent destinée à l'église de cet hôpital (2).

Chesneau, nom d'une famille d'orfévres tourangeaux.

— (*Estienne*), demeurait, en 1521, Grande-Rue (rue Colbert), paroisse Saint-Pierre-du-Boile.

— (*Jehan*), fils du précédent, figure en 1563, dans les rôles de la taxe de cinquante sols par mois, imposée sur les habitants de Tours, afin de subvenir à la solde des Argoullets; Chesneau ayant refusé de payer cet impôt, la ville fit procéder à la saisie de ses biens, ce qui le décida à acquitter sa taxe (3).

— (*Pierre*), reçoit la mission, au mois de mai 1562, de procéder à l'inventaire et à l'estimation des reliquaires, pièces d'orfévrerie, joyaux, etc., composant le trésor de l'église cathédrale de Tours, tombée au pouvoir des protestants, que dirigeait le comte de la Rochefoucauld.

On retrouve le nom de cet orfévre dans plusieurs actes notariés jusqu'en l'année 1593 (4).

Chesneau (*Toussaint*), m[e] maçon architecte sculpteur, entreprend en 1541, la construction de la tour de l'église de Saint-Pierre-de-Bueil. L'année suivante il reçoit une somme de quinze sols tournois pour façonner l'image de Madame sainte Néomaye, dont le culte était alors très répandu en Touraine.

Chevallier (*Julien*), m[e] brodeur, paroisse Saint-Saturnin de Tours (1530-1587), avait épousé Françoise Besnard, fille de Jehan Besnard, organiste cette église.

— (*Jehan*), fils du précédent, m[e] organiste et faiseur d'in-

(1) Minutes de Martin Courandeau, notaire royal, à Tours.

(2) Archives municipales. Comptes des aumônes patrimoniales, série GG., liasse 5.

(3) Archives municipales, pièces justificatives des comptes ; année

(4) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.

struments, rue de la Scellerie, paroise Saint-Saturnin, épousa, le 28 avril 1602, Martine Chevallier, fille de Pierre Chevallier, procureur au siège présidial; il avait cessé de vivre en 1638 (1).

Chevrier (*Pierre*), mᵉ sculpteur ymagier, à Tours, paroisse Saint-Vincent (1522), était le fils de Jehan, mᵉ maçon sculpteur à Tours (1493).

Choisnard (*Jehan*), mᵉ maçon architecte, est déclaré adjudicataire de l'entreprise des bastions de l'enceinte méridionale de la ville en 1632.

Chollet (*Girard*), mᵉ tapissier décorateur, est nommé plusieurs fois dans les comptes municipaux de Tours, depuis l'année 1592 jusqu'en 1600, comme ayant reçu plusieurs payements pour la décoration de la maison commune (2).

Chollier ou **Challier** (*Antoine*), peintre, à Tours, figure dans les comptes des préparatifs de l'entrée solennelle du roi Henri II (18 mars 1556), comme ayant peint les armoiries du roi et de la ville.

Chouyn ou **Chouain** (*Simon*), mᵉ maçon architecte de la communauté de Tours, est cité souvent avec ce titre dans les pièces justificatives des comptes, depuis le milieu du xvᵉ siècle jusqu'en 1464.

Au mois de janvier 1459, Simon adresse une requête aux élus dans le but d'obtenir une indemnité des pertes qu'il avait encourues dans la reconstruction des ponts de la Loire, emportés par la débâcle des glaces au mois de janvier 1458. Les élus lui octroyèrent la somme de quarante-cinq livres tournois (3). C'est lui qui est désigné, en septembre 1461, avec Jehan Foucquet, le célèbre peintre enlumineur,

(1) Minutes de Pierre Coynard, notaire royal, à Tours.
(2) *Registres des comptes municipaux*, tome CXII à CXXII.
(3) *Registres des délibérations*, tome X, année 1459.

pour s'occuper des préparatifs de la réception de Louis XI, à Tours.

— (*Antoine*), probablement fils du précédent, continue sa maîtrise et prête serment de fidélité au roi Louis XI (octobre 1471).

Ciquart (*Louis*), mᵉ maçon architecte expert, reçoit, en 1427, du receveur de la ville, une somme de cent sols, comme ayant vérifié et visité les travaux de la construction d'une muraille fortifiée, entre la porte Saint-Simple et la Tour-Neuve du cloître Saint-Martin (1).

Clabault (*Berthelot*), mᵉ orfèvre du roi, fournit en 1493, au château d'Amboise, vingt-huit tasses et écuelles d'argent, semées de fleurs de lis et marquées à la devise du roi Charles VIII, d'un C et d'une H. On retrouve son nom l'année suivante, dans les comptes de la ville d'Amboise comme ayant livré une coupe d'argent doré que les habitants de cette ville offrirent au dauphin (2).

Clément (*Jehan*), écrivain et peintre enlumineur, à Tours, ne nous est connu que par deux actes notariés passés dans l'étude de Mᵉ Étienne Viau, dans lequel il figure seulement à titre de témoin en 1529.

— (*Étienne*), mᵉ brodeur, paroisse Saint-Vincent, à Tours (1582-1634).

— (*Michel*), fils du précédent, paroisse Saint-Saturnin, à Tours, continue la maîtrise de son père, en 1614. On trouve son nom dans les registres baptistaires de la paroisse Saint-Hilaire à l'occasion de la mort d'un de ses enfants, survenue en 1632.

Clérin (*Pierre*), architecte, maître des œuvres de maçonnerie et de charpenterie de la ville de Tours, est chargé, au mois d'août 1501, de visiter les ponts de Vançay (Saint-Aver-

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome XXIV, fol. 51.
(2) *Inventaire des archives d'Amboise.*

tin), dont une arche menaçait ruine (1). Cette mention est le seul document connu jusqu'à présent de lui.

Clouet, nom d'une famille de peintres illustres, originaires de la Flandre.

— (*Jehan*), le premier en date de ces artistes, résidait encore à Bruxelles en 1475, ainsi que le prouve une quittance du payement de plusieurs peintures exécutées pour le duc de Bourgogne. D'après M. de Laborde, il serait venu s'établir à Tours vers 1485, époque de la naissance de son fils, auquel il donna le prénom de Jehannet et non Janet, comme l'écrivent tous ses biographes.

— (*Jehannet*), qualifié du titre de peintre du roi en 1516, auquel il ajouta bientôt celui de valet de chambre de Sa Majesté, figure souvent dans les registres des comptes de la maison de François I[er]. Une quittance, datée du 22 décembre 1518, nous apprend qu'à cette époque Clouet jouissait d'une grande faveur et touchait une pension de dix-huit cents livres par an. Nous ignorons l'époque précise de son mariage, contracté à Tours, avec Jehanne Boucault, fille de Gatien Boucault, riche orfévre de cette ville, et de Martine Fichepain, sa femme; cependant, à l'aide d'inductions tirées d'un acte notarié de 1521, on peut fixer cette date, sans craindre de commettre une grave erreur, entre les années 1517 et 1520.

Nos recherches dans les minutes des notaires de Tours nous ont révélé un certain nombre d'indications nouvelles, relatives à la biographie de cet artiste. Par le fait même de leur rareté, quelques-uns de ces actes nous ont semblé intéressants à reproduire dans leur entier.

1° — « Le samedi vingt et unième jour de septembre 1521, honorable maistre Jehannet Clouet, peintre du roi, demeurant à Tours, paroisse Saint-Étienne, s'engage à recevoir de Jaquette Fichepain (tante de sa femme) une somme de deux cent livres tournois en grands blancs de douze deniers pièces

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome LIII, fol. 70.

pour le rachat du revenu du lieu appelé la Girardière (1). »

2° — « Le 10 mai 1522, honorable homme maistre Jehaunet Clouet, paintre et valet de chambre ordinaire du roy, confesse devoir présentement rendre et payer à honorable homme *sire* Pierre Fichepain, bourgeois, sieur de la Branchouère, la somme de quatre vingt écus d'or, de présent dudit jour duy en ung an prochain venant, pour et à cause de cinq rubis enchassés en cinq anneaulx d'or, à luy par le dit Pierre Fichepain vendus baillez et livrez, c'est à savoir, trois en notre présence, dont cy quittance, et les deux autres a confessé et confesse avoir eus et reçeus par cy-devant, dont cy quittance.

« Et oultre a le dit maître Jehannet Clouet promis et promect paindre ung ymaige de Saint-Gérosme en l'autel où il sera assis en l'église parochiale Saint-Pierre-du-Boile, en la chapelle du dit Fichepain, le tout bien et deument comme il appartient, selon le devys entreulx passé, devers trois moys prochain venant, pour le prix de vingt écus d'or, qui luy seront déduitz sur les ditz quatre-vingt écus; et oultre, le dit maître Jehannet Clouet a baillé et vendu à *sire* Pierre Fichepain, les pantes d'un ciel de tapisserie de haulte lisse, faites sur soye, pour vingt-trois écus d'or en déduction des dits quatre-vingt écus, etc. (2). »

3° — Acte du 1er avril 1523, passé en l'étude de Jehan Jaloignes, notaire royal, à Tours, par lequel « Jehaune Boucault femme de honorable homme Jehannet Clouet, paintre et valet de chambre du roy, vend par procuration de son mari, en attendant sa venue, vers la Penthecoste prochaine, à René Chaillou, une maison à deux corps et deux cours, en la paroisse Saint-Pierre-du-Boile, au fief de l'archevêque, joignant Colas Loyselleur d'un bout, la veuve feu Nicole Charretier par darrière et par devant, la Grande-Rue, moyennant le prix de trente-cinq livres tournois de rente annuelle et perpé-

(1) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.

tuelle. » Cette procuration est faite en présence de Symon Belot, serviteur dudit Clouet.

4° — 28 décembre 1523, acte notarié intervenu « entre Mᵉ Guillaume Binet, prêtre, chanoine en l'église de Tours, curé de l'église paroissiale de Saint-Saturnin, d'une part, et honorable homme Gatien Boucault, mᵉ orfévre et Mᵉ Jehannet Clouet, son gendre demeurant à Tours, paroisse Saint-Étienne, se faisant fort de Jehanne Boucault, épouse du dit Clouet d'autre part, lesquels ont fait les marché, échange, permutation accord et convenance, en la manière que s'ensuit, c'est assavoir, que les dits Boucault et Clouet abandonnent pour héritage, au dit maître Binet, une somme de vingt livres de rente perpétuelle, sur René Chaillou, acheteur d'une maison, sise en la Grande-Rue, paroisse Saint-Pierre du-Boile (1). »

5° — 12 octobre 1525; acte notarié par lequel honorable homme Jehannet Clouet, peintre du roi, vend à la femme de Simon Billonneau, marchand pelletier, varlet de chambre de Mᵐᵉ Renée de France, duchesse de Ferrare et de Chartres.

1. « Une robe de fin noyr brodée de veloux, doublée de satin, à usage d'homme.

2. « Une robe d'escarlate rouge, fourrée de panne noyre, à usage de femme.

3. « Une robe noyre, brodée de veloux noyr, à une bande, à usage d'homme.

4. « Une robe chamarrée de veloux tanné, à trois bandes; plus six carreaulx de tapysserye; deux draps de thoille de Hollande, etc.

« Le tout moyennant la somme de quarante écus d'or soleil (2). »

En analysant les documents qui précèdent, on peut en déduire plusieurs remarques intéressantes. D'abord, il est suffisamment démontré par le contexte de ces actes authentiques que Jehannet était le véritable prénom et non pas le surnom

(1) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes de Martin Courandeau, notaire royal, à Tours.

de ce grand artiste, et il n'est pas douteux que, s'il se fût agi d'un surnom, les notaires n'eussent pas manqué d'écrire Jehan Clouet dit Janet ; or ce dernier vocable ne se rencontre nulle part, orthographié de cette façon, si ce n'est dans Marot et les autres poètes contemporains. Un autre point intéressant ressort de ces pièces, c'est la résidence de Jehannet à Tours, pendant un assez grand nombre d'années; mais à dater de la fin de la captivité de François Ier, à Madrid, il suit la cour dans ses fréquentes pérégrinations. Nous rappellerons enfin le curieux marché, rapporté plus haut, dans lequel Clouet s'engage à peindre un saint Jérôme, pour l'église Saint-Pierre-du-Boile, qui venait d'être reconstruite. C'est là un fait nouveau et digne d'éveiller l'attention des chercheurs érudits.

Dans la seconde moitié de sa vie, Clouet alla s'établir définitivement à Paris, où il mourut en 1541. Suivant les errements de ses devanciers, Jehannet n'a pas signé ses tableaux, aussi ne connaît-on jusqu'à présent aucun ouvrage de ce maître qui puisse lui être attribué avec une certitude absolue. On cite cependant au premier rang de ses œuvres, les remarquables portraits de François Ier et de sa femme Claude de France, qui font partie des collections du musée du Louvre.

— (*François*), surnommé *le petit Janet*, fils du précédent, né à Tours dans le premier quart du XVIe siècle, succéda à son père dans sa charge de valet de chambre et de peintre ordinaire du roi. C'est dans notre ville et sous la direction de son père, que François commença l'étude du dessin et de la peinture. A l'âge de vingt-cinq ou vingt-six ans, François Ier lui accorda des lettres de naturalisation française, ce qui prouve que la famille Clouet n'était pas encore naturalisée à cette époque. On le trouve dans les comptes de la maison du roi, occupé comme ses prédécesseurs à une foule de travaux de peinture, où l'art et le métier se confondaient selon l'usage du temps, sans que pour cela les artistes qui les exécutaient eussent cru déroger un instant à leur dignité.

Les œuvres authentiques de François Clouet sont assez rares; on possède de lui : 1° un portrait de Charles IX de grandeur

naturelle, conservé au musée de Vienne en Autriche; 2° un portrait d'Élisabeth d'Autriche, femme de Charles IX, appartenant au Louvre, ainsi que, 3° une réduction de celui de Charles IX; 4° un portrait de Henri III qu'on peut voir au musée de Berlin.

Ces portraits sont de véritables chefs-d'œuvre de style et d'élegance, où les détails sont rendus avec cette finesse exquise et cette sûreté de main, qui rappellent le faire des anciens miniaturistes de l'école de Tours. On a indistinctement attribué aux Clouet une quantité innombrable de portraits à l'huile ou aux trois crayons rouge, noir et blanc, reproduisant les traits des principaux personnages de la seconde moitié du XVIe siècle et qui sont dus, au moins en grande partie, à d'autres peintres français.

En 1570 son nom est cité pour la dernière fois dans les états de payement de la maison du roi, où il est remplacé deux ans après par celui de Jehan de Court, qui lui succéda dans sa charge de peintre ordinaire du roi.

L'acte mortuaire de François Clouet, découvert par M. Guiffrey, établit définitivement la date de son décès au 22 septembre 1572.

Cochet (*Jehan*), m^e brodeur, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1450-1452).

Cochon, nom d'une famille de maîtres brodeurs tourangeaux.

— (*Alexandre*), m^e brodeur, à Tours, paroisse Saint-Hilaire (1572).

— (*François*), figure dans les registres municipaux de 1636, comme ayant été chargé par la ville de broder les douze enseignes destinées au régiment qu'on levait à Tours pour le service du roi.

Cognac ou Cougnac (*Jehan de*), m^e armurier, paroisse Saint-Vincent, à Tours (1531).

Colardeau (*le père*), de l'ordre des Minimes de Saint-Gré-

goire de Tours, organiste et facteur d'orgues, est chargé de la réparation et de l'amélioration de l'orgue de la métropole, auquel il ajoute plusieurs jeux d'anches et entre autres un hautbois, qui est demeuré jusqu'à nos jours un des jeux les plus remarquables de cet instrument (1778-1790).

Colas (*Henri*), menuisier, tailleur d'images en bois, à Tours, prête serment de fidélité au roi Louis XI, avec les autres habitants notables de la ville (novembre 1471).

— (*Jehan*), continue la maîtrise du précédent; il est cité au compte des préparatifs de l'entrée du roi Louis XII (24 novembre 1500), comme ayant taillé et fait un lion de bois de noyer, destiné à figurer au mystère « de Samson le fort qui deffict un lyon avec les mains (1). » Il reçoit, à cet effet, la somme de dix livres dix sols tournois. Nous le retrouvons, en 1522, contractant un marché, le 17 décembre, avec François Didier, dans lequel il s'engage à faire une table d'autel « à ymaiges et hystoires d'un crucifiement par deux histoires aux deux bouts, telles que Didier lui devisera les deux petits tableaux, l'un d'un crucifix et l'autre de Sainte-Suzanne sur boys ». Colas s'engage à y travailler de suite, jusqu'aux parfait accomplissement de ladite besogne, en la maison de Didier, qui le logera, lui fournira toutes choses nécessaires et lui payera la somme de cinquante sols à la fin de sa tâche (2).

Collas (*Jehan*), m[e] fondeur et canonnier à Tours, passe un marché avec un graveur, demeurant en la paroisse Saint-Vincent, près le Mans, le 10 juillet 1516 « comme s'enssuit, c'est assavoir, que le dict Angolevant a promis et promet par ces présentes audict Collas, de lui graver et remplir de couleurs le plus richement que faire se pourra, une tombe de cuivre et de fonte de huit piez de longueur, et de largeur de cinq piez et demi à lui baillé par le dict Collas, selon et ensuivant ung pourtraict en papier à lui monstré, en notre présence, par le

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome LIII. folio 48.
(2) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.

dict Collas : laquelle tombe il a promis et promet graver et remplir comme dit est, bien et deuement et rendu prests de son métier, ainsi qu'il appartient quinze jours d'avant la feste de Toussaints prochaine venant. Ce présent marché faict pour le prix et somme de trente-cinq livres tournois. Le dit Collas a promis et promet payer ainsi que s'ensuyt, c'est assavoir, au commencement de la dite besogne, la somme de dix livres et pour le reste en faisant et au parfait de la dite besongne. Témoins : Phorien Rousseau, canonnier, et Collas la Guette (1). »

— (*Jacques*), fils du précédent, continue sa maîtrise, en 1541.

Colins (*Olivier*), m^e peintre enlumineur, probablement d'origine anglaise est mentionné dans les comptes municipaux de 1437 à 1443 (2).

Collays (*Jacques*), m[e] orfévre du roi (1583), avait épousé Madeleine Perdriau, fille de Thomas Perdriau, m[e] orfévre, à Tours, Collays ne vivait plus en 1590, ainsi que le prouve le mariage contracté par sa veuve, au mois d'avril 1591, avec un autre m[e] orfévre nommé David de Lymont (3).

Collin (*Jacques*), m[e] orfévre, paroisse Saint-Saturnin, à Tours, nous est connu par l'inventaire fait après son décès, au mois de mai 1597, inventaire conservé dans les minutes de Charles Bertrand, notaire royal à Tours. En parcourant cet inventaire on est réellement étonné de la quantité considérable d'objets mobiliers en argent : ce ne sont que coupes basses et hautes, coquemards, drageoirs ou tiphènes, tasses avec ou sans oreilles, saladiers, écuelles, etc. On ne rencontre dans cet inventaire qu'un seul objet véritablement artistique, c'est une statuette en argent représentant un faune.

(1) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.

(2) Archives municipales, papiers des mandements de la distribution des deniers, etc.

(3) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.

Cologne ou Coulongne (*Conrade* et *Jehan*), frères, m^es orfévres, à Tours (1493-1505).

Colombe (*Michel*), m^e sculpteur « ymaigier » des rois Louis XI, Charles VIII et de la reine Anne de Bretagne. Peu de noms d'artistes ont été plus altérés ou défigurés que le nom de ce grand sculpteur, appelé Columb, Colomb, Colombeau; mais son véritable nom patronymique est bien Colombe, ainsi que le prouvent un certain nombre de pièces authentiques (lettres, reçus, actes notariés) existant aux archives municipales ou dans les minutes des anciens notaires de Tours. Dans toutes, le maître signe en toutes lettres et d'une façon parfaitement lisible : *Colombe.*

Voici, du reste, le fac-similé de sa signature, dont le paraphe est tracé de main d'artiste.

La Touraine et la Bretagne revendiquent l'honneur de lui avoir donné le jour ; aussi examinerons-nous rapidement sur quelles preuves sont fondées les prétentions de ces deux pays. Les auteurs bretons (1) invoquent une inscription écrite sur une tablette de bois, recouverte de vélin, qu'on trouva, en 1727, dans le mausolée de François II, dont Louis XV avait ordonné l'ouverture. On y lisait que ce tombeau avait été exécuté « par l'art et l'industrie de Me Michel Colomb, premier sculpteur de son temps, originaire de l'évêché de Saint-Pol de Léon. » Par le texte même de cette inscription in-

(1) Mellier, *Description du tombeau de François II à Nantes*, in-8°, 1727; Guepin, *Histoire de Nantes*, p. 262 et suivantes, etc.

complète et d'une écriture relativement moderne, on voit qu'elle ne peut être présentée comme une preuve concluante. Comment expliquer que l'auteur anonyme de cette note fût aussi mal renseigné et aussi peu au courant de la vie de Colombe (dont il estropie le nom), pour ne nous avoir pas même laissé l'indication du lieu de naissance de ce grand artiste.

D'un autre côté, si nous interrogeons les auteurs tourangeaux, ils nous donnent comme un témoignage authentique de l'origine tourangelle de Michel, le fait de l'existence d'une famille Colombin ou Colombeau, résidant à Tours, dès la fin du XIV[e] siècle et à laquelle il devait, dit-on, certainement appartenir (1). C'est encore là une hypothèse très discutable.

Pour nous, cette question d'origine, qui a déjà fait couler beaucoup d'encre, ne présente qu'une importance secondaire, d'autant qu'un artiste appartient avant tout au pays où il a vécu, travaillé et formé des élèves, pendant un grand nomdre d'années. Aussi, quand bien même (ce qui est à démontrer), Colombe serait né en Bretagne, il nous appartient bien par le fait même des quarante années qu'il a passées à Tours, au milieu des membres de sa famille, artistes comme lui, créant une école de sculpture, qui devint un des points de départ de la Renaissance française. La postérité en parlant de lui ne dira pas Michel Colombe le Breton ou de Bretagne, mais bien Michel Colombe de Tours.

Si nous ne connaissons pas la date exacte de la naissance de ce maître, nous savons par une lettre de Jehan Lemaire, écrite en 1511, que Michel avait atteint l'âge de quatre-vingts ans en cette année; on peut donc avancer sans crainte d'erreur qu'il est né entre les années 1430 et 1431.

Malgré les recherches nombreuses des érudits, les détails nous manquent encore sur les débuts et sur la jeunesse de cet artiste. On conjecture qu'à l'exemple des autres sculpteurs ou peintres de son temps, il parcourut successivement les divers centres artistiques de la France, mais principalement

(1) *Mémoires de la Société archéologique de Tours*, tome III, p. 261.

la Bourgogne, avant de venir résider définitivement dans notre ville.

C'est en vain que l'on rechercherait dans les anciens recueils biographiques quelques renseignements intéressants sur les œuvres de ce grand sculpteur.

Il était réservé à notre siècle l'honneur de lui rendre une justice éclatante, et c'est Éméric David qui peut-être a le plus contribué, dans sa *Vie des artistes anciens et modernes*, à remettre en pleine lumière le magnifique talent de Colombe. Il semblerait, dit-il, « que la France dût singulièrement s'honorer des productions de l'art et nullement des artistes de valeur qui les avaient créées; » réflexion bien juste pour l'époque où vivait Éméric David, mais cette indifférence a été largement réparée de nos jours.

Voici la liste des œuvres de Michel Colombe ; elle est bien courte si l'on tient compte de la longue durée de son existence.

1473. — Bas-relief en albâtre, commandé par Louis XI, pour une église de Saint-Michel-en-l'Herm, et qui fut détruit en 1569, par les protestants.

1474. — Projet en pierre d'un mausolée que ce même roi désirait faire élever de son vivant dans l'église de Notre-Dame-de-Cléry, pour lui servir de sépulture.

1482. — Exécution d'un tombeau d'un évêque de Maillezais.

A dater de cette année et jusqu'en 1500, on rencontre dans la vie de Michel Colombe une lacune de dix-huit ans, pendant laquelle aucune preuve écrite n'est venue nous donner une notion sur l'emploi que cet artiste put faire de son talent; circonstance d'autant plus regrettable pour sa mémoire, que cette période correspond précisément à l'âge de la vie où ce maître devait être en pleine possession de ses facultés. Les biographes ont profité de cette absence complète de renseignements pour lui attribuer un certain nombre d'œuvres importantes.

C'est ainsi que dom Piolin se fondant sur certains rappro-

chements curieux, regarde *le Calvaire* et la *Mise au sépulcre* qu'on admire encore aujourd'hui dans l'église de l'abbaye de Solesme, comme étant dus au ciseau de Colombe. Il y a une parenté évidente, dit-il, « entre les figures des saintes femmes qui assistent à l'ensevlissement du Christ et les vertus cardinales occupant les angles du tombeau de François II, à Nantes. C'est le même style et la même finesse de ciseau; les anges du mausolée breton rappellent par la grâce de leur pose et la beauté de leur expression ceux qui ornent *le Calvaire* et la grotte de l'église de Solesme. De plus, cette dernière œuvre achevée en 1496, a été exécutée en pierre de Touraine, d'après les ordres d'un seigneur de Sablé, Jean d'Armagnac, grand amateur des arts, qui avait connu personnellement Colombe, lors de ses nombreux séjours dans notre ville et au château du Plessis-lez-Tours.

A l'aide de semblables rapprochements nous pourrions attribuer à ce même maître, le mausolée de François Ier de Bourbon, comte de Vendôme, qui date également de cette même période et dont il existe encore des fragments importants au musée de Vendôme.

Nous devons aussi rapporter à cette époque de la vie de notre sculpteur un bas-relief en marbre, du trépassement de la sainte Vierge, placé dans l'église Saint-Saturnin de Tours; que les contemporains regardaient comme un chef-d'œuvre d'une haute valeur.

1500. — Colombe est cité au compte de l'entrée de Louis XII, à Tours, pour avoir fait « les moules » d'une armure complète destinée à un des élus chargé de jouer le rôle du héros Turnus, le fondateur légendaire de la ville de Tours; de plus, il donne le patron d'une médaille, à l'effigie du roi (1).

De 1501 à 1507, Colombe exécute sur la commande d'Anne de Bretagne, dont il était le sculpteur en titre, deux mausolées destinés, le premier, à renfermer les corps de ses enfants, décédés en bas âge, à Tours et ensevelis dans l'église Saint-

(1) Archives municipales, pièces justificatives des comptes (1500-1501).

Martin de Tours; le second, à contenir les dépouilles de son père François II et de sa mère Marguerite de Foix, enterrés dans l'église des Carmes, à Nantes.

Le tombeau dit des enfants de France, qui orne aujourd'hui notre cathédrale, a été attribué au ciseau de Jehan Juste ou de son neveu Juste de Juste, sans aucune preuve sérieuse. Et d'abord, comment ces artistes d'origine italienne eussent-ils pu accomplir ce beau travail d'un style français, alors que leur apparition en France ne date que de l'année 1504, époque où la sépulture des enfants de Charles VIII était à peu près terminée. D'un autre côté, si l'on se reporte aux dates des naissances de Jehan Juste, qui naquit en 1485, et de Juste de Juste, né dans les premières années du XVIe siècle, il ne saurait subsister de doutes sur le peu de valeur de cette assertion. Mais ce n'est pas tout : en étudiant avec attention, les détails des sculptures de ce mausolée, en les comparant à d'autres œuvres contemporaines exécutées par le vieux maître tourangeau, ou par ses élèves d'après les maquettes créées dans son atelier, tels que, par exemple, la fontaine dite de Beaune, le tombeau de Nantes, les sculptures du cloître de la cathédrale de Tours, les frises de l'hôtel de Beaune et du château de Blois, on reconnaît non seulement la même pureté de style, la même délicatesse de ciseau, mais aussi, fait capital, les mêmes motifs d'ornementation. Cette même observation s'applique aux pilastres de la porte de la bibliothèque du chapitre de Tours, ainsi qu'à l'encadrement du Saint-Georges, provenant du château de Gaillon, qu'on a employé à décorer une des cheminées du Louvre.

Voyez ces ailes accouplées, qu'un auteur désigne sous le nom de « vols de chimères », servant de motif de décoration, aussi bien au tombeau des enfants de Charles VIII qu'à la fontaine de Beaune et à une frise de l'hôtel de ce même de Beaune; n'indiquent-elles pas une origine commune à ces diverses œuvres?

On a dit et imprimé, à propos de cette dernière frise, où se déroule une cordelière interrompue par des paires d'ailes d'oi-

seau, que c'était un emblème de veuvage et que les ailes devaient signifier la première lettre du nom de Louise de Savoie, la bienfaitrice du surintendant des finances, Jacques de Beaune, qu'elle fit pendre à Montfaucon !

A cette interprétation de haute fantaisie, il suffit d'opposer, d'abord, la date de l'année 1507, époque où a été construite cette portion de l'hôtel de ce financier (voir *Besnouard*); puis, cet autre fait curieux et inexpliqué jusqu'à présent, de la présence de cette même cordelière ou cordon de Saint-François.

1° Sur le tombeau des enfants de Charles VIII, à la cathédrale de Tours;

2° Sur la fontaine de la place du Grand-Marché, à Tours;

3° Sur le mausolée de François II, à la cathédrale de Nantes;

4° Dans la frise de l'hôtel, dit de Beaune, à Tours;

5° Dans les frises de la façade orientale du château de Blois.

Ajoutons enfin, que dans tous ces monuments ou partie de monuments, la cordelière est interrompue de distance en distance par des paires d'ailes d'oiseaux.

N'y a-t-il pas là une parenté évidente, saisissante et qui semble nous révéler la manière énigmatique dont Colombe signait ses œuvres, dans un temps où ce genre de rébus était si généralement usité. Qu'y aurait-il d'étonnant à ce qu'un artiste portant le nom d'un oiseau, ait cherché à le rappeler à la postérité, en employant des ailes dans son ornementation? Tous ces témoignages, qui se prêtent un mutuel appui, suffiront, sans doute, en l'absence de documents plus décisifs, à faire restituer à notre célèbre imagier, le tombeau des enfants d'Anne de Bretagne et de Charles VIII, ainsi que la fontaine dite de Beaune.

Quant à l'œuvre la plus illustre, l'œuvre que Michel regardait à juste titre comme son meilleur travail, le mausolée du duc François II, MM. Charvet et Fillon ont établi, d'après des pièces authentiques, que Jehan Perréal, dit de Paris, en

avait composé le dessin et dirigé l'exécution; ils nous ont également appris que Colombe avait été aidé, en l'accomplissement de son labeur, par Guillaume Regnault, son neveu, et par un de ses élèves, nommé Jehan de Chartres, et qu'il touchait un salaire de vingt écus par mois, somme considérable pour cette époque, surtout si l'on se rapplle le temps employé a l'achèvement de cette œuvre magistrale.

On a élevé depuis deux ans, dans cette même église, un autre mausolée, destiné à contenir la dépouille du général Lamoricière; ce monument, conçu dans des proportions considérables, et d'un aspect théâtral, où le bronze et les marbres de couleur rivalisent de magnificence, loin d'écraser par son voisinage l'œuvre magistrale de Colombe, donne lieu à des rapprochements et à des comparaisons toutes en faveur de l'admirable talent du vieux sculpteur, qui poussait l'amour de la vérité des formes jusque dans les plus petits détails de ses sculptures.

1507. — Colombe exécute sur la commande de la fabrique de Saint-Sauveur, de la Rochelle, une mise du Christ au sépulcre, en pierre, comprenant sept personnages de grandeur naturelle, à savoir : le Christ; sa Mère; saint Jean; Madeleine; Marthe; Joseph d'Arimathie et Nicodème, « ainsi qu'il est accoustumé faire en tel cas », pour le prix de quarante écus d'or par personnage (1).

1508. — Michel passe un marché avec le cardinal d'Amboise pour sculpter un bas-relief en marbre blanc, représentant saint Georges à cheval, combattant un dragon; ce magnifique bas-relief, qui orna pendant longtemps l'autel de la chapelle de ce château, a été acheté par le musée du Louvre en 1797, et fait partie aujourd'hui des collections de la Renaissance.

1509. — Colombe sculpte la statue en albâtre de Guillaume Gueguen, évêque de Nantes, statue brisée vers 1840 et ven-

(1) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal.

due, par la fabrique de Saint-Pierre, à un mouleur, qui en a fait du plâtre (1).

De cette même année date la charmante fontaine qui orne la place du Grand-Marché, à Tours, sculptée par les neveux de Michel, d'après une maquette exécutée sous sa direction.

1511. — Marguerite d'Autriche voulant élever dans l'église de Brou un monument funéraire sur la tombe de son mari, le duc Philibert de Savoie, s'adresse à Michel Colombe, dont la réputation était alors européenne. A cet effet, Jehan Lemaire vient à Tours, au mois d'octobre, pour faire exécuter le patron de cette sépulture, dans l'atelier de notre sculpteur. Au mois de mars 1512, ces patrons ou modèles étant terminées, Perréal les envoie chercher à Tours et nous voyons dans une lettre de lui, adressée le 17 octobre à Mme Marguerite, qu'elle a dû recevoir la sépulture de pierre, ainsi que les images destinées à l'orner.

La mort de Colombe survenue très peu de temps après cet envoi, fit rompre le marché précédent, et des artistes flamands exécutèrent le mausolée, d'après le projet primitif, dont ils modifièrent la pose des personnages et dénaturèrent le caractère.

Nos investigations dans les minutes des notaires de Tours nous ont révélé des détails intéressants, sur la famille de Colombe. C'est ainsi que nous avons retrouvé plusieurs actes relatifs au règlement de sa succession, qui fut confié par autorité de justice à Guillaume Regnault, tailleur d'images, son neveu (2). Le contexte de ces pièces contient des passages si obscurs, sur la filiation des héritiers de Michel Colombe, que nous croyons devoir nous en rapporter au témoignage de Jean Brèche, avocat tourangeau du milieu du XVIe siècle, qui déclare que notre grand artiste aurait vécu dans le célibat. Son atelier, où ont été créés ces magnifiques chefs-d'œuvre, dont la célébrité a si grandement rejailli sur la ville de Tours,

(1) *Histoire de la ville de Nantes*, page 183; Guépin.
(2) *Cf.*, *Bulletin monumental*, tome XLIII, 1877.

était situé dans la rue des Filles-Dieu (première portion de la rue du faubourg Saint-Étienne). C'est là que Colombe a vécu pendant près d'un demi-siècle, au milieu d'une pléiade d'artistes peintres, sculpteurs, architectes, ses élèves.

Colombe (*François*), peintre enlumineur, serait le neveu de Michel, d'après le marché du 3 décembre 1511 relatif aux sépultures de l'église de Brou, tandis que d'après des actes passés en l'étude d'Étienne Viau, notaire royal à Tours, ce serait son frère. François mourut peu de temps avant Michel, sans laisser d'enfants, puisque ses neveux et nièces ont été mis en possession de son héritage. Peut-être a-t-il existé deux membres de cette famille portant ce même prénom de François. Le fait est d'autant plus possible que nous rencontrons en 1504, dans un acte notarié, un François Colombe résidant dans une petite paroisse près de Loches, nommée Dolnz ou Dolus (1).

Colombe (*Philippe*), m[e] peintre enlumineur, neveu de Michel, est cité dans les comptes de succession de ce maître « imaigier » de la reine Anne, comme résidant à cette époque à Ainai-le-Château, en Bourbonnais. En 1531, nous le voyons à Tours, recevant en son nom et en celui de sa sœur Marthe les deux portions d'héritage qui leur étaient échues à la suite du décès d'un de leur frères, nommé Jehan. Le curateur effectue le payement, mais en obtenant de Philippe, à titre de garantie, une hypothèque sur une maison et ses dépendances située en la paroisse Saint-Étienne et qui provenait de la succession de leur oncle François, dont avons parlé précédemment.

Colombe (*Jehan*), m[e] peintre enlumineur de la reine Charlotte de Savoie, seconde femme de Louis XI, était le frère de Philippe, mentionné plus haut. On trouve dans le *Cabinet historique* (année 1856) une lettre de Charlotte, écrite à Am-

(1) Minutes de Jehan Jaloignes, notaire royal, à Tours.

boise, le 12 juin 147..., qu'elle adressait au comte du Bouchage, à Bourges, dans le but de lui recommander son pauvre enlumineur et le faire tenir exempt des charges de cette ville, qui ne lui permettaient même pas de vaquer à ses travaux artistiques. Jehan est décédé en 1529 ou 1530, ainsi que le démontrent plusieurs actes, relatifs à sa succession, dont il a été déjà question précédemment.

Consolant (*Jehan* Ier), me maçon architecte, à Tours (1409-1411).

— (*Jehan* II), « ménesterel et trompille », à Tours, est nommé un grand nombre de fois, dans les états de payement des dépenses de cette ville, avec l'une ou l'autre de ces qualifications, depuis l'année 1416 jusqu'en l'année 1430 (1).

Contant ou **Comptant**, nom d'une famille d'orfévres de Tours.

— (*Colin*), habitait la paroisse Saint-Pierre-du-Boile, en 1488.

— (*Claude*), fils du précédent, achète par contrat du 2 décembre 1521, à Pierre Gallant, héritier de feu Jehan Gallant, son père, orfévre du roi, la maison et boutique leur appartenant, situées rue de la Scellerie, près la tour de Ruechièvre. Les comptes municipaux nous montrent ce même orfévre qualifié de sire Claude, sieur de la Tousche, recevant un payement de cent soixante-huit livres tournois, pour la façon d'une coupe en argent doré, du poids de huit marcs six onces, destinée à être offerte en présent au nouvel archevêque Christophe de Brillac, à l'occasion de son entrée solennelle à Tours, au mois d'octobre 1515 (2). Ce beau présent fut porté à l'abbaye de Pont-Levoy, où résidait ce nouveau prélat.

Coppin-Delfs, peintre. (Voir *Delfs*.)

Coqueau ou **Quoqueau**, nom d'une famille de maîtres

(1) *Registres des comptes municipaux*, des tomes XVI à XXV.
(2) *Registres des comptes municipaux*, tome LIX.

maçons architectes du XVIe siècle, originaire d'Amboise, d'après les uns, ou de Blois, d'après les autres. M. l'abbé Chevallier, qui a émis la première opinion, se fonde sur ce que le nom de Coqueau apparaît fréquemment dans les comptes municipaux de la ville d'Amboise.

— (*Étienne*), me maçon, figure dans les pièces des archives de la ville d'Amboise datées des premières années du XVIe siècle.

— (*Jacques*), me maçon, est employé « au faict et conduite de la maçonnerie du château de Chambord, » de 1526 à 1558.

On rencontre fréquemment dans les registres municipaux de Tours, de la fin du XVIe siècle et de la première moitié du XVIIe, deux personnages portant ce même nom ; le premier, nommé Pierre Coqueau, était avocat au présidial et demeurait paroisse Notre-Dame-de-l'Escrignolle ; le second, ayant pour prénom François, exerçait la profession de notaire, à Tours. Étaient-ils fils où neveux de Jacques, le constructeur du château de Chambord? Le champ des conjectures demeure ouvert, jusqu'à plus ample informé.

Corbeau (*Jehan*), me armurier, à Tours, paroisse Saint-Pierre-du-Boile (1498-1506). Célestin Port signale, dans ses *Artistes angevins*, un orfévre de ce même nom qui exerçait sa profession à Angers en 1523.

Corbin (*Étienne*), me écrivain enlumineur, reçoit de la ville de Tours en 1425, une somme de trente-cinq sols tournois, pour plusieurs travaux de son art (1).

Cortonne ou **Courtonne** (*Dominique de*), « faiseur de chasteaulx et menuisier de tous ouvrages de menuiserie », valet de chambre de la reine Anne de Bretagne, résidait, à Tours, en 1507, ainsi que le prouve un acte notarié souscrit par lui en cette même année (2). On le retouve au mois de janvier

(1) *Papier journal des mandements de la ville de Tours* (1425).
(2) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal à Tours.

1515, à Paris, chargé des préparatifs des obsèques solennelles de Louis XII, dans l'église métropolitaine.

Cosnier (*Pierre*), « faiseur d'orloges », figure dans les comptes de dépenses de la maison du roi Louis XI, en 1459, comme ayant fourni une horloge, pour le clocher du vieux château d'Amboise.

— (*Hugues*), ingénieur, né à Tours, est l'auteur du projet du canal de Briare, faisant communiquer la Loire et la Seine. Commencé en 1607, par Cosnier, ce remarquable travail n'a pu être terminé que vers l'année 1650.

Cosse ou **Cossé** (*Jehan* et *Mathurin de*), m^tes orfévres, à Tours (1512-1531). Mathurin ou Mathelin est cité à diverses reprises dans les comptes des menus plaisirs du roi François Ier, de 1528 à 1530, comme ayant fabriqué « dix anneaux d'or esmaillés de noir à cinq desquels il y a des pensées en saphirs et ès aultres cinq il y a des croix de rubis et esmeraudes. »

Cothereau (*Jacques*), menuisier sculpteur sur bois, à Tours, prête serment de fidélité au roi Louis XI, au mois d'octobre 1471.

Coudreux (*Gabriel*), ingénieur architecte, entrepreneur des ouvrages du roi, à Tours, est chargé en 1754, de faire démolir la porte monumentale de Saint-Étienne et de construire des remparts fortifiés en remplacement de cette porte (1). Ces travaux considérables furent adjugés pour la somme considérable de cinquante-trois mille neuf cents livres tournois.

Couldray (*Julien*), valet de chambre et gouverneur des horloges de la maison du roi, contracte un marché au mois de janvier 1525, avec le chapitre de la cathédrale de Tours, pour la réparation d'une ancienne horloge astronomique, servant à indiquer : 1° les heures et leurs subdivisions, 2° les

(1) Archives municipales, série DD., liasse 8°.

jours de la semaine, 3° les mois de l'année, 4° les phases de la lune, 5° les fêtes de l'année, 6° le nombre des jours de chaque mois, 7° la lettre dominicale, 8° le nombre solaire; 9° le nombre d'or ou nombre lunaire, pour connaître les fêtes mobiles, 10° le nombre de l'Indiction.

Il y avait en outre, dans cette horloge, une « chantrerie » d'hymnes pendant laquelle on voyait défiler une procession de petits chanoines, qui sortaient par une porte, ouvrant à ressort et rentraient par une autre; enfin, il existait une sonnerie où deux anges sonnaient de chaque côté, alternativement les heures.

Les auteurs blaisois ou tourangeaux en parlant de cette ancienne horloge de la cathédrale de Tours, qu'ils disent être l'ouvrage d'un horloger nommé Julien, ont commis une double méprise; la première en confondant la réparation d'un ouvrage avec sa construction primitive; la seconde, en prenant le prénom d'un individu pour son nom de famille.

Voici, du reste, le marché dont nous venons de parler et qui suffira, sans nul doute, à faire cesser cette confusion.

« Le jeudy, dix-neuvième jour de janvier 1524 (vieux style), personnellement estably et deument soubmys en la court du roy notre seigneur, à Tours, vénérables et discrets maitres Jacques Chambellau archeprebstre, Pierre Coucher, Guillaume Binet, Nicolas Fabry et Clément Bataille, tous prêtres, chanoines prébendés, en l'église du dit Tours, commissaires commys et députés par le dit chapitre de l'église, d'une part, et honorable homme, Jullian Couldray, valet de chambre ordinaire et gouverneur des orloges de la maison du Roy notre seigneur demeurant à Blois, d'autre part; lequel Jullian Couldray promit, promet, doit, sera tenu faire ou faire faire, une sonnerie pour sonner les heures alternativement l'une après l'aultre.

« Ung mouvement tout neuf pour mouvoir le cadran, procession, sonnerie pour les hymnes, qui est le premier motif de tous les mouvements des cieux et dedans quatre pilliers de fer pour enfercer la caige, bien lies et bien goupillez, avec

huit autres barres de fer pour soutenir et porter la caige, à cause qu'elle est trop faible.

« Aussi refaira les roues qui font mouvoir la chantrerie, ensemble toutes les tousches et pignons qui font sonner les chantreries qui sont jusques au nombre de trois.

« Aussi refaira les pignons, lanternes et tousches qui sont aux dites chantreries, les roues de la procession et les pignons qui les meuvent.

« Aussi refaira à neuf tous les ymaiges qui servirent le temps passé et semblablement tous les mouvements de la commande à cause que c'est ce qui destend tous les aultres.

« Aussi refaira toutes les destentes, tant de commande que procession et sonnerie et les changera au mieux que se pourra faire.

« Aussi faira trois couronnements en façon de petites galleryes par où yront les processions et aultres petites histoires qui avaient de coutume leur monstre et oustera tout ce qui y soullait estre les choses convenables, rampans et amortissemens, enrichira de couronnemens et aultres enrichissemens nécessaires et requis à la dite besongne.

« Aussi refaira le cadran plus large, adceque l'on puisse voir et congnoistre les heures plus clairement et amplement.

« Aussi mectra en la face de l'Astrolabe, les estoilles qu'y appartiennent sur chacun seigue..., pour veoir la fourme des ymaiges en longitude et en latitude, selon l'eslevation du paulle, en ceste ville de Tours et refaira bien et honnestement les heures qui y estoient d'anciennement.

« Aussi faira enseignement pour avoir ample congnaissance du temps, par le mouvement qui mouvera le callandrier de la dite église, là où seront toutes les festes de l'année et où l'on verra cothidiennement la férie et grandeur des jours au dit callandrier; le nombre des jours d'un chacun moys; aussi et semblablement pour les festes mobilles fera et escripra, en latin, le nombre solaire qui est *numerus solaris*, les lettres dominicales et bisextes, ensemblement le nombre lunaire qui se nomme le nombre d'or, pour savoir les mobilles et

aussi le nombre de l'indiction et toutes les dites choses dessus nommées déclairées se régiront et gouverneront en montant seulement le cadran à l'heure... et rendra le tout construit, assis, mouvant et sonnant avec tous les mouvements y appartenant adce requis et nécessaires devers la feste de Toussaincts prochain venant pour le prix et somme de trois cent livres tournois, laquelle somme les dits vénérables commissaires et susdits ont promis et promectent payer au dit Jullian Couldray, en faisant la dite besongne et au parfait d'icelle.

« Rémy Marsel, orlogier, paroisse Saint-Saturnin s'est constitué et établi pleige et caution du dit Jullian, qui a accordé le tout, fors refaire les ymaiges, les cloches et les peintures, autres que celles de l'Astrolabe où seront les estoilles. »

Suivent les signatures des témoins et celles de Couldray, que nous reproduisons ici (1).

Coulon (*Jacques*), m^e^ brodeur, paroisse Saint-Pierre-du-Boile, à Tours (1540-1556).

— (*Nicolas*), fils du précédent, continue sa maîtrise (1574-1583).

Couppeau (*Toussaint*), m^e^ brodeur, à Tours (1546).

— (*Loys*), m^e^ orfévre, figure souvent dans les minutes du notaire Bertrand; parmi toutes ces pièces, une seule nous a paru digne d'être mentionnée. C'est l'acte d'une vente de bijoux faite à Mlle du Lude, en 1595, à Chenonceau, pour la chasse aux oiseaux de proie.

(1) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.

— (*Toussaint*), mᵉ orfévre, fils du précédent, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1578-1586).

Courault (*Guion*), mᵉ brodeur, à Tours (1501).

— (*Pierre*), peintre, paroisse Saint-Saturnin, ne nous est connu que par son acte d'inhumation, daté du 11 mai 1659.

Courtoys. Nom commun à plusieurs familles d'artistes, qui vivaient à la même époque et qu'on a souvent confondus, en attribuant aux uns des œuvres qui appartenaient aux autres.

Le nombre et l'importance des œuvres artistiques de ces maîtres eussent dû sauver de l'oubli les détails de leur biographie ; détails si rares aujourd'hui et surtout si peu authentiques que les historiens de l'art ne sont d'accord ni sur l'origine de leur famille, ni même sur le nom patronymique, et confondent les Courtoys peintres et orfévres émailleurs, soit avec les peintres verriers de ce nom, soit avec les Court, peintres émailleurs.

Dans un article intitulé : *Verriers et vitraux du* XVIᵉ *siècle*, M. Léopold Charles s'efforce de revendiquer pour la Ferté-Bernard la famille des Courtoys, peintres verriers, « qui jusqu'alors, dit-il, n'avaient été tenus que pour des émailleurs. » Bien que cette opinion ne soit basée que sur des probabilités, Maurice Ardant est disposé à l'adopter, s'appuyant sur ce point essentiel que l'art du peintre sur verre consiste, comme celui de l'émailleur, à employer des substances vitrifiables (1).

Un savant des plus compétents en semblable science, M. A. Darcel, rejette cette manière de voir, et, résumant à son tour la question d'origine de ces artistes, dans la *Revue des Sociétés savantes*, dit avec beaucoup de justesse, sans en donner cependant aucune preuve, que la famille des émailleurs limousins n'eut rien de commun avec celle des vitriers

(1) *Émailleurs et émaillerie de Limoges*, par M. Ardant, archiviste. *Les Courtoys*, p. 12.

du Maine, et qu'il n'existe aucune identité entre le Jehan Courtoys de la Ferté-Bernard et le prétendu Jehan Courtoys de Limoges, par la raison que ce litige provient d'une fausse attribution, Jehan Courtoys n'ayant jamais existé à titre d'émailleur (1).

En présence de ces contradictions manifestes, qui s'expliquent à la fois par le très grand nombre de familles Courtoys au commencement du XVIe siècle et par la similitude de certains prénoms, imposés à plusieurs enfants de la même famille, de nouveaux documents écrits pouvaient seuls faire connaître les noms exacts et préciser la filiation authentique de ces remarquables artistes.

Le hasard nous a fait rencontrer ces utiles renseignements dans les registres minutes des notaires de Tours, et nous ont mis en état de rectifier les erreurs où sont tombés tous les biographes sur ce sujet, en même temps qu'ils permettront de classer les productions artistiques des Courtoys, confondues, jusqu'à ce jour, sous un seul et même nom.

— (*Charles I*^er), les renseignements que nous possédons sur cet imagier sculpteur, se réduisent à très peu de choses. Un document daté du 23 septembre 1501, lui donne le titre de tailleur d'ymaiges, demeurant rue des Filles-Dieu, paroisse Saint-Étienne. Nous apprenons en outre par un autre acte notarié, en date du 3 décembre 1508, relatif au partage de la succession de ses père et mère, qu'il était originaire de Nouâtre, petite ville de l'arrondissement de Loches. Son contrat de mariage avec Marie Hardouin, fille de feu Jacques Hardouin, passé à Tours le 4 novembre 1508, a été publié dans les *Mémoires de la Société archéologique* (2).

— (*Charles II*), m^e menuisier sculpteur sur bois, est nommé dans les comptes municipaux de Tours de la fin du XVIe siècle et de la première moitié du XVIIe, comme ayant exécuté plusieurs travaux de son art (3).

(1) *Revue des Sociétés savantes*, 5e série, tome VIII, p. 520.
(2) *Mémoires de la Société archéologique*, tome XX, p. 212.
(3) *Registres des comptes municipaux*, tome CXXIX, et tome CXXX.

— (*Pierre*), m[e] maçon entrepreneur, est chargé, en 1507, des travaux de reconstruction du port de l'Hôpitau, à Tours (1). Était-il le fils de Martin Courtoys signalé par M. Port comme étant un des principaux maîtres d'œuvres de la fin du xv[e] siècle, à Tours? le fait est probable, mais non démontré.

Courtoys (*Jehan*), peintre verrier, à Tours (1508†1584), à été confondu avec Jehan Court, émailleur de Limoges, par suite de la similitude de leurs monogrammes composés des mêmes lettres I. C. A l'exemple de la plupart des artistes peintres, sculpteurs, etc., de son temps, Jehan parcourut successivement les grands centres artistiques de la France, séjournant là où il trouvait à exécuter des travaux artistiques. C'est ainsi que M. Charles a pu signaler sa présence à la Ferté-Bernard, en 1534, où il peignit trois verrières remarquables, que l'ont peut encore admirer dans l'église de Notre-Dame-des-Marais. On s'est hâté d'en conclure qu'il devait être originaire de ce pays et probablement le fils de Robert Courtoys, qui résida à la Ferté-Bernard depuis l'année 1498 jusqu'en l'année 1509. Par les termes mêmes exprimés sur les registres de la fabrique de cette église, on voit clairement que l'artiste dont nous nous occupons devait être étranger au pays et qu'il n'y avait pas de famille, les dépenses de ses frais d'hôtellerie, pendant son séjour, figurant dans les payements effectués par les marguilliers. Depuis 1534 jusqu'en 1546, nous n'avons rencontré aucun document sur l'emploi qu'il put faire de son talent si distingué. Peut-être fut-ce pendant cette période de temps, qu'il travailla à Chartres et à Dreux, où son monogramme et sa signature ont été retrouvés sur des fragments de verrières provenant des églises de ces deux villes.

C'est vers ce même temps que Courtoys a dû séjourner à Autun, où il contracta mariage avec Jehanne de Cordenoy,

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome LVI.

fille de Jehan de Cordenoy et de Philiberde de Chaumont, ainsi que le démontre un acte notarié relatif à la succession du père et de la mère de sa femme (1).

A dater de l'année 1547, une série à peine interrompue de documents authentiques permettent de constater son séjour dans notre ville, jusqu'à l'époque de son décès, survenu au commencement de l'année 1584.

On rencontre le nom de cet artiste dans les comptes municipaux de Tours, de 1548 à 1572, comme ayant été employé à des œuvres de peinture décorative, d'une médiocre importance (2).

Nous le voyons enfin, le 4 avril 1584, contracter un marché en compagnie de François Leseigneux, également peintre en vitraux, pour entreprendre la restauration de la grande vitre du chœur située au-dessus de l'autel de l'église de l'abbaye de Saint-Julien de Tours.

Quelques mois après la conclusion de ce marché, Jehan Courtoys et son associé succombèrent; ce fut son fils qui fut chargé de l'achèvement de cette vitre, qui revint à la somme de cinquante-deux écus deux tiers.

Les œuvres de Jehan Courtoys sont moins d'un verrier que d'un peintre, il a même un peu sacrifié les principes de l'art du verrier, en ne faisant cuire qu'incomplètement les couleurs d'application. Mais il est facile de reconnaître une vitre de lui, aux carnations rosées et pleines de fraîcheur de ses personnages (3).

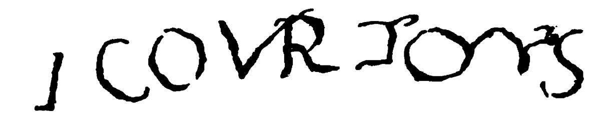
Voici un fac-similé copié sur un acte de 1550, passé pardevant Me Terreau, notaire, à Tours.

IEHAN COVRTOYS

En rapprochant cette reproduction d'une autre signature du

(1) Minutes de Pierre Aubert, notaire royal, à Tours, 1580.
(2) *Registres des comptes municipaux*, tomes LXXIII et LXXXV.
(3) L. Charles. *Bulletin monumental*, tome XXIX, p. 502.

même artiste, empruntée à une procuration passée en l'année 1583, on reconnaît l'écriture d'un homme fort âgé ayant travaillé jusqu'à ce que ses forces fussent entièrement épuisées.



— (*Philippe*), fils du précédent, peintre verrier comme lui, paroisse Saint-Vincent, à Tours. L'existence artistique de ce peintre semble bien effacée par la grande réputation de son père, auquel il ne survécut du reste que peu de temps, son décès ayant eu lieu au commencement de l'année 1585.

De son mariage avec Marie Potier il eut deux fils nommés Jehan et Jacques (1).

Courtoys (*Pierre* Ier), chef d'une famille de peintres et orfévres émailleurs, eut de sa femme Claude Lamy au moins quatre enfants, dont trois fils nommés Pierre II, Martial et Pierre III.

Surnommé, d'après Maurice Ardant, *le Petit,* soit à cause de sa taille, soit à cause de sa jeunesse, Pierre Ier a été l'un des plus remarquables artistes de l'école limousine, par la pureté de son dessin et la richesse de son coloris. Il nous suffira de rappeler ici une de ses œuvres capitales, les émaux *géants*, qu'il a exécutés pour la décoration de la façade principale du château de Madrid, au bois de Boulogne. Ces peintures, représentant les vertus et les principaux dieux de l'antiquité, donnaient à ce château, suivant Androuet du Cerceau l'aspect d'un immense vaisselier.

Les dates inscrites sur les émaux de Pierre Ier Courtoys, rapprochées de la date du contrat de mariage cité plus bas, nous autorisent à fixer le terme de sa carrière vers l'année 1586.

(1) *Cf. Bulletin monumental*, tome XLIV, p. 358, tome XLVI, 1880. Deux notices de l'auteu, sur les Courtoys, peintres émailleurs et verriers.

— (*Pierre II*), l'aîné, orfévre émailleur de la duchesse de Florence, devint valet de chambre de la reine Marie de Médicis et garde des cabinets de Leurs Majestés, qui lui accordèrent un brevet de logement sous la grande galerie du Louvre, où il mourut au mois d'octobre de l'année 1611.

Nos recherches ne nous ont révélé aucune indication nouvelle relative à cet artiste, qui ne semble pas avoir séjourné longtemps à Tours.

— (*Pierre III*), peintre émailleur de la princesse de Navarre, sœur de Henri IV, était demeuré inconnu aux historiens de l'émaillerie, qui l'avaient confondu soit avec son père, soit avec son frère aîné, par suite d'une méprise venue assurément de la parité des prénoms. Grâce aux nouvelles indications contenues dans les actes que nous avons rapportés dans le *Bulletin monumental* de 1880, l'art de l'émaillerie peut compter un artiste de plus à enregistrer dans ses annales.

Une suite non interrompue d'actes notariés établit très sérieusement l'habitation de Pierre III à Tours.

Les détails curieux que renferme son contrat de mariage nous ont engagé à le reproduire intégralement.

« Le dix-huitième jour d'aoust, l'an mil cinq cens quatre vingt onze, en la court du Roy nostre sire, à Tours, par-devant Charles Bertrand, notaire royal en icelle, furent présens en leurs personnes estably et soubsmis PIERRE COURTOYS, painctre et esmailleur, natif de Limoges, fils de deffunt PIERRE COURTOYS, vivant painctre et esmailleur, et de Claude Lamy, ses père et mère, de la paroisse Saint-Pierre dudict Limoges, demourant à présent audit Tours, d'une part,

« Et Marye Durand, fille de feu honorable homme Claude Durand, vivant marchant audict Tours, et de Marye Belyn sa veuve, ses père et mère, demourans avec sa dicte mère en la paroisse Saint-Pierre-du-Boille dudict Tours, d'autre part,

« Lesquelles partyes vollontairement ont recogneu et confessé avoir faict et font entreulx les accords et traicté de mariage, et sur ce les conventions, promesses et obligations, comme s'ensuyt, c'est assavoir, que ledict Pierre Courtoys,

des advys et conseils de ses parens et amys, cy après nommez, ausquelz il a dict en avoir conféré, a promis et promect de prendre à femme et espouse, lad. Marie Durand ; laquelle Marie Durand pareillement du voulloir auctorité et consentement de la dicte Marye Belyn, sa mère, aussi présente, et des advys et conseils de ses parens et amys cy après nommez, a promys et promect de prendre à mary et espoux ledit Pierre Courtoys et en sollempniser les espouzailles en face de saincte Église, toustefoys et quantes que par l'une desdites partyes l'autre en sera requise;

« En faveur duquel mariage, ladicte Marye Belyn, sa mère, a promis et promet bailler, payer et constituer aux susdits futurs le jour des espouzailles la somme de deux cents écus sol, en advance du droit successif de ladicte future espouse, tant paternel que maternel, et promet ladicte mère d'icelle future espouse de vestir et habiller sa fille d'habits nuptiaulx selon sa qualité, et de faire les frais desdictes nopces, et outre sans diminution dudict prix ci-dessus, ladicte mère promet de bailler, constituer à la dicte future espouse les meubles qui s'ensuyvent, assavoir :

« Ung charlict de boys de noyer garny d'une coette et son traveslict;

« Ung ciel de toille blanche, une table fermée, deux chaises, quatre escabeaulx de bois de noyer, quatre draps, deux nappes, deux douzaines de serviettes, ung coffre de bahut et ung petit coffre de boys, le tout suivant l'appréciation qui en sera faicte lors de la délivrance desdictes choses;

« Et y aura communité de biens entre lesdits futurs espoux, du jour de leurs espouzailles, au desir de la coustume de ce pays de Touraine, suyvant laquelle ledit futur espoux a constitué douaire coustumier à lad. future espouse, sur tous et chacun de ses bien subjects à douaire, au cas que douaire ayt lieu; et est expressément conclud et accordé entre les dictes partyes que si la future espouse vouldrait répudier la communité soyt pendant ledict mariage, ou après le prédécès dudict futur espoux sans hoirs procréés dudict mariage et en



ce cas aura et reprendra ladicte future espouze, tant ladicte somme de deux cens escus sols cy-dessus, sur les plus clairs biens de ladicte communité pécuniairement et préallablement ensemble tout ce qu'elle pourra apporter à icelle communité; comme aussi advenant le prédécès de ladicte future espouze sans enffans dudict mariage, retournera la dicte somme et choses qu'elle aura apportées à ladicte communité aux hoirs de la future espouze fors la somme de soixante-six escus sol deux tiers, qui demeurera audict futur espoux, à moins que les héritiers d'icelle future espouse ne s'en voullussent tenir à ladicte communité. Et ains promectent, obligent lesdictes parties respectivemeut, etc.

« Faict et passé audict Tours, en la maison de la veuve Durand, après midy, en présence de Jacques Dorat, sieur de Marant, suyvant les finances, demeurant à Limoges, cousin du futur espoux ;

« Noble homme André de Grégoire, suyvant les finances amy dudict futur espoux ;

« Honorable homme maître François Dolle, procureur au siège présidial de Tours et garde de la monnaie dudict Tours ;

« François Lemessier et Philippon Lemessier, m[es] orfebvres ; Abraham Ardilier, marchand ; Bonadventure Haste et Jehan Haste, marchands orfebvres audict Tours, cousins de ladicte future espouse, par nous requis et appelez, et a déclaré ladicte veuve Durand mère ne savoir signer (1). »



Après son mariage, Courtoys, qui demeurait paroisse

(1) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.

Saint-Vincent, rue de la Scellerie, alla s'établir définitivement dans la même rue, paroisse Saint-Saturnin (actuellement rue de l'Intendance).

Pendant un séjour d'un quart de siècle dans sa nouvelle patrie adoptive, Courtoys, attaché à la maison de la sœur du Roi, suivit peu la cour dans ses pérégrinations, ainsi que semble le constater une seule procuration passée pendant ce long intervalle au nom de sa femme, chargée en son absence de l'administration de ses biens.

Les œuvres de ce laborieux émailleur, qui vécut jusqu'à un âge avancé, doivent être fort nombreuses dans les collections publiques et particulières, où elles sont attribuées indistinctement à Pierre Ier. Nous devons nous contenter ici de signaler à de plus compétents l'étude comparative de ces trois maîtres. Nous ne doutons pas qu'on n'arrive ainsi à démêler dans leurs productions quelques caractères distinctifs, soit dans le dessin, soit dans la couleur du revers de leurs émaux, soit enfin dans le choix habituel ou préféré de leurs sujets.

Nos recherches dans les registres de l'état civil de Tours nous ont fourni un renseignement unique sur la descendance mâle de Pierre III. Il y est fait mention de la naissance d'un fils en ces termes :

« Le 31 mai 1592, fut baptisé Alexandre fils de Pierre Courtoys, peintre et émailleur, et de Marye Durant, sa femme, et fut parrain, vénérable et discret Me Victor Moreau, doyen et chanoine de l'église Saint-Martin, et marraine, dame Ysabeau de la Tour, dame de Sardiny. »

(*Registre baptistaire de la paroisse de Saint-Saturnin de Tours*, t. II.)

Au mois d'octobre 1611, après la mort de son frère aîné, notre artiste émailleur reçut du roi un brevet de logement, sous la grande galerie du Louvre (1); mais il ne semble pas avoir profité, immédiatement de cette faveur, plusieurs actes nous révélant encore sa présence à Tours jusqu'en l'année 1613.

(1) *Archives de l'art français*, tome V.

Courtoys (*Guillaume*), mᵉ fondeur à Draché, près de Sainte-Maure (1516).

Courtoys (*Laurent*), mᵉ brodeur, à Tours, paroisse Saint-Vincent (1532-1565). On trouve son contrat d'apprentissage, daté du 31 août 1531, dans les minutes du notaire Jacques Foussedouaire.

Coussicault ou Quoucicault (*Guillaume*), dont le nom est cité dans les minutes du notaire Viau, de 1518 à 1530, sous l'une ou sous l'autre de ses formes, exerçait l'art de peintre verrier, paroisse Saint-Vincent, à Tours.

Le 26 juin 1519, il passe un marché avec la fabrique de cette église paroissiale pour peindre de vives couleurs une image de Notre-Dame ayant à ses côtés sainte Anne et saint Joseph, surmontée d'écussons aux armoiries du roi et de la reine. Au-dessus l'artiste devait représenter les images de saint Claude, de saint Sébastien et de sainte Catherine, à genoux (1).

Coustelly (*Raymonnet*), mᵉ orfèvre, à Amboise, figure dans les comptes du château royal de cette ville, en l'année 1493, pour la fourniture de vaisselle d'argent, marquée aux armes du roi Charles VIII.

Coussy (*Thomas de*), mᵉ brodeur, paroisse Saint-Denis à Tours (1521), était le fils de Pierre de Coussy, mᵉ barbier et chirurgien (2).

Crémont (*Pierre*), violoniste, chef d'orchestre et compositeur de musique, né à Aurillac, 18 juin 1784, est décédé à Tours le 4 février 1846.

C'est à son père, Antoine Crémont, qu'il dut sa première éducation musicale. Dès l'âge de dix-huit ans, il était le chef d'orchestre d'une troupe ambulante d'opéra, qui parcourait les villes principales du Midi de la France.

(1) *Bulletin de la Société archéologique*, tome IV, p. 228.
(2) Minutes de Martin Courandeau, notaire royal, à Tours.

Au commencement de ce siècle, nous le voyons dirigeant un des meilleurs orchestres de la ville de Francfort-sur-le-Mein, où il entra en relation avec Beethoven, le maître des maîtres.

Quelques années plus tard, il gagne la Russie, où l'empereur Alexandre le choisit pour son maître de chapelle et lui confie la direction du théâtre français de Moscou. L'incendie de cette ville, en 1812, l'oblige à reprendre, pendant plusieurs années, ses pérégrinations artistiques, à travers les grandes villes du nord de l'Europe. De retour à Paris, vers 1820, Crémont entre successivement au théâtre Feydeau, avec le titre de sous-chef d'orchestre, puis à l'*Odéon*, en 1824, où il a la gloire de faire exécuter pour la première fois en France *Robin des Bois*, le *Barbier de Séville*, *Marguerite d'Anjou*, les *Noces de Figaro*, etc. Malheureusement pour notre virtuose, l'administration malhabile et infidèle de ce théâtre lyrique, au lieu de partager les grands bénéfices réalisés entre ses actionnaires, solda ses comptes en déposant son bilan.

Crémont dut quitter Paris en 1830 et, après un séjour de quelques années à Lyon et à Moulins, il vint se fixer définitivement à Tours. Là, il obtint la place de chef d'orchestre à la Société philharmonique, et ce ne fut pas sans de grandes difficultés et un rude labeur qu'il parvint à perfectionner l'orchestre et les chœurs de cette Société, dont la réputation grandit sans cesse jusqu'à l'époque du décès de son vaillant chef. Aussi, en brisant l'existence de notre vieux maître, la mort frappa-t-elle du même coup cette institution musicale, qui finit par s'éteindre peu à peu dans l'abandon et dans la solitude.

Crémont a laissé, outre un grand nombre de romances et de mélodies distinguées, une foule de duos, de trios, de quatuors, de quintettes et plusieurs symphonies à orchestre. On lui doit aussi plusieurs opéras-comiques, qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

Crosnier (*Pierre*), m^e fondeur de cloches, à Tours (1482), est cité dans les comptes de la fabrique de l'église de Bueil

publiés par l'abbé Bourassé (1). Son nom figure également dans les comptes municipaux de l'année 1487, comme ayant fondu plusieurs cloches destinées à être placées sur les « portaulx » du boulevard de la Riche et du Chardonnet.

— (*Nicolas*), m[e] brodeur, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1553-1588), était le mari de Catherine le Marday, dont il eut une fille en 1578, nommée Antoinette.

Daguet (*Franz*), m[e] armurier, paroisse Saint-Pierre-du-Boile, à Tours (1515).

Daigueblanche (*François*), m[e] peintre, mari de Jehanne Gatien, ne nous est connu que par un acte de vente qu'il signe en 1530, dans l'étude de M[e] Jacques Foussedouaire.

Damoiseau (*Jean*), frère oblat, peintre, originaire de la Bourgogne, est cité dans l'inventaire du couvent des Minimes du Plessis-lez-Tours, comme ayant exécuté les portraits placés entre les fenêtres du réfectoire, ainsi que les peintures de la chapelle du tombeau de saint François de Paule (2). Il mourut dans ce couvent en 1678, âgé de soixante-quinze ans.

Dampmartin (*Jehan de*), architecte m[e] des œuvres de maçonnerie de la cathédrale de Tours, de 1431 à 1453, originaire de Jargeau (Loiret), était un de ces artistes de valeur qui n'ont laissé dans l'histoire de l'art architectural en Touraine qu'un souvenir trop effacé malgré des titres irrécusables à la reconnaissance de notre pays.

Son nom nous apparaît pour la première fois en 1421 au Mans, où le chapitre de Saint-Julien lui confie la construction du transept nord de la cathédrale de cette ville. Par une délibération des élus de Tours, en date du 21 décembre 1432, M[e] Jehan de Dampmartin, qualifié de maître des œuvres de Saint-Gatien, est désigné, en compagnie de Michau Carré, de Jehan de Saint-Denis, d'Yvonnet Mallyon, m[es] maçons, pour visiter

(1) *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, tome VII, p. 183.
(2) *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, tome XX, p. 95.

la tour Feu-Hugon et décider des travaux nécessaires à sa consolidation (1).

La destruction des registres capitulaires et des comptes de la cathédrale de Tours, dont il ne subsiste plus que des copies d'extraits relativement modernes, ne permet pas de restituer à Dampmartin toutes les portions de cet édifice construites sous son habile direction. Heureusement, d'autres témoignages historiques importants nous autorisent à lui attribuer la construction de la porte principale et de la magnifique fenêtre à rosace qui la surmonte. Si l'on rapproche la façade du transept nord de la cathédrale du Mans, bâtie par cet architecte, de la façade principale de notre église métropolitaine, on acquiert promptement la preuve matérielle que ces deux constructions ont été conçues et dirigées par Dampmartin

Nous ne savons rien de plus de la vie ni des autres travaux de Dampmartin, sinon qu'il vivait encore en 1453 et qu'il eut de sa femme Marie de la Byardaise deux fils, Huguet et Jehan.

Dangomar (*Pierre*), mᵉ armurier à Tours, passe un marché au mois de février 1474 avec Henri Sequeborne, écuyer, pour la livraison d'un harnais de guerre (2).

Darly, nom d'une famille de peintres qui jouit d'une grande réputation dans le genre portrait, pendant la fin du XVIᵉ siècle et le commencement du XVIIᵉ.

— (*Jean-Baptiste*), 1550, est cité dans l'*Histoire de la renaissance des arts à la cour de France*, par M. de Laborde.

— (*François*). fils sans doute du précédent, mᵉ peintre des rois Henri III, Henri IV et Louis XIII, figure dans les comptes municipaux au titre de peintre de la ville de Tours, depuis l'année 1599 jusqu'en 1616, année de son décès (3). On le voit employé chaque année à peindre les écussons des armoiries

(1) *Registres des délibérations municipales*, tome V, décembre 1432.
(2) Minutes de Jehan Jaloignes, notaire royal, à Tours.
(3) *Registres des comptes municipaux*, tome CXXVIII au tome CXXXV.

de la ville destinés à orner les flambeaux ou torches portées par le maire et les échevins à la procession du sacre.

Les registres des délibérations parlent aussi de ce même peintre ; ainsi, nous lisons dans le compte rendu de la séance du 27 juillet 1600, que le roi Henri IV avait donné ordre au maréchal de Souvré, gouverneur de la Touraine, de faire exécuter aux frais de la municipalité, par le peintre Darby, le portrait et plan de la ville et faubourgs de Tours. Ce travail achevé, notre artiste réclama au maire 25 écus, en disant que « son plan était fait au vrai, en une grande peau de parchemin, y ayant observé toutes les églises, rues et autres places et choses de remarque, avec le pourtour de la ville et des environs d'icelle et qu'il a été obligé de le faire deux fois pour le rendre entièrement au vrai. »

Malgré ses réclamations, Darly n'obtint que 20 écus pour ce « portrait », qui fut envoyé dans une caisse au sieur de Vic, gouverneur de Saint-Denis (1).

Outre ces travaux de peinture décorative, Darly a exécuté de véritables œuvres d'art destinées à des châteaux ou à des églises.

En 1608, Charles de Mayenne, seigneur de la Ferté-Bernard, ayant fondé sur ses propres domaines un couvent de Récollets, ces religieux commandèrent à Darly plusieurs tableaux pour la décoration de leur église.

Voici ce marché ; peut-être, par les indications précises qu'il renferme, arrivera-t-on à retrouver ces tableaux de sainteté et à les restituer à leur auteur.

« Le troisième jour de juillet 1609, par devant nous, etc., honorable homme Francois Darly, maistre peintre demeurant à Tours, paroisse de St-Saturnin, lequel a entreprins, promis et promet à Jacques Gaultyer, escuyer sieur du Houssay, à ce présent et acceptant pour messieurs les Religieulx des frères mineurs réformés du couvent de la Ferté-Bernard, présens et consentans, frère Martin Pillon et Augustin Poy-

(1) *Registres des délibér. municip.*, tome XXVI.

meux, de faire et parfaire *quatre tableaux paincts en huille;*

« Le premier aura de longueur de onze pieds et de largeur de sept pieds.

« Le second, de cinq pieds et demy de large, de sept pieds et demy de hault.

« Et le troys et quatriesme de quatre pieds de hault ou environ et de largeur de trois pieds. Le tout painct sur thoille neufve et ès quels tableaux seront figurez; au premier, *une descente de croix;*

« Au second, *nostre dame de pityé* tenant une figure de Jhésus-Christ mort entre ses bras et aux deux côtés une sainte Claire et ung sainct Francoys;

« Et aux deux autres, *deux saincts* de leur ordre tels que bon leur semblera; le tout suyvant les figures que ledit Darly a montrées aux dits Religieulx susnommés.

« Et sera le tout fait et parfait bien et deuement, ainsy qu'il appartient et de belles et vives peintures, au dire de gens à ce congnoissans;

« Et les rendra le dit Darly faicts et parfaicts aux dits Religieux dedans le jour et feste de noël prochain venant, rendus en ceste ville et ce moyennant le prix et somme de 330 livres, sur laquelle somme a esté payé au dit Darly par advance, par le sieur du Houssay, la somme de 30 livres tournois et le surplus en livrant chacun des dits tableaux...

« Lesquels seront faits sans que le dit Darly soit tenu à fournir de bordures de bois. »

Suivent les signatures des contractants (1).

Darly

(1) Minutes de Pierre Coynard, notaire royal, à Tours.

Trois ans plus tard, en 1612, le maire de Tours ayant fait observer à ses collaborateurs, dans la séance du 14 juin, que depuis la création du corps de ville, par Louis XI, on a conservé la coutume de mettre et d'apposer chaque année, dans la grande salle de l'hôtel commun, un écusson en pierre tendre, sur lequel étaient gravées les armoiries des maires, mais qu'aujourd'hui la plupart de ces pierres étant en ruine, il pense qu'il serait plus convenable de faire peindre à l'avenir, et enluminer en un registre de vélin, ces armoiries. Les échevins ayant adhéré à cette proposition, on décide d'avoir recours au talent de Darly, « le meilleur peintre et enlumineur de la ville. » Notre artiste se charge de ce travail, qui n'était pas encore achevé au bout de plusieurs années. Voici en effet ce que nous lisons dans une délibération du 18 janvier 1617 : « Sur ce qui a été représenté que feu Darly, peintre, aurait seulement ébauché aucunes des armoiries des sieurs qui ont esté maires depuis le rétablissement de ce corps, fait en 1569, a esté commis le sieur Sain, échevin, pour faire marché avec quelque autre peintre pour parachever les dites armes commencées et pour faire celles qui restent à commencer (1). »

Mathieu Baudoin peintre enlumineur fut désigné pour compléter ce curieux recueil, qui probablement a été détruit en 1793.

Nous retrouvons le nom de Darly dans le compte des dépenses de l'entrée solennelle de Louis XIII et de la reine Marie de Médicis, sa mère, qui eut lieu le 25 janvier 1616, à Tours ; il y est cité comme ayant peint plusieurs figures et tableaux destinés à la décoration des portes de la ville (2).

Darly avait épousé Lucrèce Huart, dont il eut trois filles : Lucrèce, Catherine et Julienne qui épousa un imprimeur de Tours, nommé Jean Oudot, et deux fils, Denis, né le 1er octobre 1603, et Louis, le 29 août 1612. Dans ce dernier acte de

(1) *Registres des délibérations*, tome XXXI, janvier 1617.
(2) *Registres des Comptes*, tome CXXXIV, folio 338.

baptême, Darly figure avec la qualification de peintre de la reine Marguerite.

Dasprevyn ou **Desprevyn** (*Jacques*), m^e peintre flamand en résidence à Tours, est nommé dans l'état des frais et dépens du joyeux avènement de Mgr le duc d'Anjou et de Touraine (28 mars 1576, vieux style), comme ayant exécuté « la peinture d'un grand tableau de la figure et représentation de monseigneur », destiné à être placé sur la porte du carroi des Arcis (1).

Dasse (*Jehan*), peintre et vitrier, à Tours, épouse au mois de mars 1584, Gatienne Jourdain, fille d'un maître peintre. Il avait cessé de vivre en 1590, ainsi que le prouve un acte de mariage, consenti par sa veuve, le 8 août 1591, avec Martin Chaillou, marchand de Tours (2).

Daussert ou **Daussart** (*Jehan*), m^e fondeur de cloches, à Tours, passe un marché, le 22 décembre 1607, avec l'abbaye de Marmoutier, dans le but de fondre quatre cloches accordantes, moyennant le prix de huit cent livres tournois, dont il donne quittance, le 17 février 1689, en l'étude de Me Moreau, notaire. Précédemment, Daussert avait été appelé à Angers, pour y fondre une cloche de neuf mille quatre cent quatre vingt-cinq livres.

Daussonne, surnom d'une famille de maîtres armuriers. (Voir *Norieulx*.)

Dauvergne, surnom d'une famille de maîtres armuriers et de faiseurs d'arbalètes. (Voir *Ferré* et *Guenon*.)

Davignon (*Pierre*), m^e sculpteur et mouleur, est mentioné dans le registre particulier des dépenses faites pour achats des objets nécessaires aux apprêts du jeu des mystères

(1) Archives municipales pièces justificatives des comptes, année 1577.
(2) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.

représentés à l'occasion de l'entrée solennelle de François Ier, à Tours, le jeudi 21 août 1516 (1).

David (*Jeannet* et *Guillaume*), mes orfévres, à Tours, (1466-1497).

David (*Jehan*), artiste me joueur d'instruments, nous est connu par plusieurs actes d'association contractés avec d'autres artistes musiciens violonistes ou hauboïstes (1601-1603). (Voir *Bourgeois*.)

— (*Pierre*), me fondeur et fontainier de la ville de Tours (1627).

— (*François*), dit Vallée, peintre (1704-1732), présente une requête au corps de ville tendant à lui faire rembourser la somme de quarante livres, qui lui était due pour avoir peint un portrait de Sa Majesté Louis XIV ; d'après le rapport des commissaires chargés d'examiner le portrait, les échevins ne voulurent lui accorder que quatorze livres (2).

Davoine, nom d'une famille de fondeurs et d'armuriers.

— (*Michau* et *Estienne*), contractent un marché, le 22 août 1517, avec l'archevêque de Tours, afin d'enclore le chœur de la cathédrale d'une grille en cuivre qui, mise en place deux ans plus tard, fut détruite en 1562, lors du saccage des églises de Tours par les protestants.

— (*Pierre*), me armurier, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1591-1599).

Davy (*Pierre*), me armurier, à Tours (1499).

— (*Jamet*), me orfèvre, rue de la Scellerie, paroisse Saint-Vincent (1462).

De Blenne (*Guillaume*), me menuisier, sculpteur sur bois, paroisse Saint-Vincent, s'engage par acte notarié du 15 août 1474, à ouvrer pour Jehan Gaultier, texier en draps de laine,

(1) Archives municipales, pièces justificatives des comptes, année 1517.
(2) *Registres des délibérations municipales*, tome LXI.

deux armoires toutes neuves à deux guichets, l'une aux armes du roi et l'autre aux armes de la reine (1).

Decombes (*Léonard*), artiste musicien, mᵉ joueur d'instruments du roi François Iᵉʳ, a son domicile à Tours, en 1542. Sa signature est figurée par une pochette ou petit violon de poche, à quatre cordes, instrument fort usité jusqu'à la fin du XVIIIᵉ siècle.

Defargas (*Jehan*), dit le Gascon, mᵉ orfèvre, à Tours, paroisse Saint-Pierre-du-Boile (1530-1538).

Defosse (*Pierre*), mᵉ fondeur de canons, reçoit un payement le 6 juin 1518, de la ville de Tours, pour la fourniture de grosses bombardes de murailles, à deux chambres, du poids de six cent quatorze livres.

De la Courbelle (*Jehan*), mᵉ armurier, paroisse Saint-Vincent, à Tours, ne nous est connu que par un contrat de vente qu'il signe en l'étude de Barthélemy Terreau, en 1552.

Deffray (*Jacques*), mᵉ maçon, architecte, entrepreneur de la ville, paroisse Saint-Clément, est chargé, en 1674, de la reconstruction de la porte Saint-Venant.

Delacourt, nom d'une famille d'orfévres joailliers qui jouit d'une grande renommée pendant plus d'un siècle (1528-1650).

— (*Pierre* Iᵉʳ), mᵉ juré de sa corporation, est souvent nommé dans les comptes municipaux, depuis l'année 1529 jusqu'en 1572, pour les fournitures habituelles d'orfévrerie.

Nous le voyons en 1587, passant un marché avec les fabriciers de l'église paroissiale de Saint-Saturnin, pour la façon d'une croix d'argent doré, dans laquelle devait être enchâssé un morceau de la vraie Croix.

L'orfévrerie artistique de Tours était si appréciée à cette époque, dans les pays voisins de la Touraine, que la fabrication et façon de la ville de Tours était stipulée dans les

(1) Minutes de Jehan Jaloignes, notaire royal, à Tours.

contrats notariés ; M. de la Morinerie en a publié un exemple, à propos d'une fourniture de hanaps faite en Saintonge, en 1573, précisément par l'orfévre dont nous nous occupons en ce moment.

— (*Pierre* II), fils du précédent et m[e] orfévre comme lui, figure dans les registres des comptes municipaux, depuis la fin du XVI[e] siècle jusqu'en 1613, époque où il disparaît à son tour.

— (*Jehan*), frère du précédent, demeurait paroisse Saint-Pierre-du-Boile, Grande-Rue (rue Colbert).

En 1554, une ordonnance de Henri II ayant enjoint aux habitants d'avoir à fournir la déclaration des vaisselles et autres meubles d'argent en leur possession, Delacourt est désigné avec deux autres maîtres jurés orfévres, pour peser et apprécier ladite vaisselle, à raison de quarante-six sols tournois le marc d'argent. Toute cette vaisselle devait être livrée à la monnaie de Tours, chargée de la fondre, de la battre et monnayer en testons et demi-testons.

Quelques années plus tard, les religieux de Saint-Julien de Tours lui confièrent, pendant les troubles de 1562, la garde d'une partie de leur argenterie, que Delacourt employa à façonner une custode, un calice et d'autres objets destinés au culte (1).

Jehan avait cessé de vivre en 1605, ainsi que le prouve un acte notarié passé au mois de novembre, en l'étude de M[e] Coynard.

— (*Michel*), fils du précédent, m[e] orfévre comme lui, est employé par la ville au même titre et fournit l'orfévrerie habituelle depuis l'année 1614 jusqu'en 1645, époque où nous voyons sa veuve réclamer le payement d'une somme d'argent due à son mari (2).

— (*Jehan* II), succède au précédent et le remplace comme orfévre de la ville depuis l'année 1664 jusqu'en 1677.

(1) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal.
(2) *Registres des délibérations*, tome XLIII, janvier.

Delaforge (*Nicaise*), mᵉ armurier, paroisse Saint-Pierre-du-Boile, à Tours (1530).

Delahaye (*Jehan* Iᵉʳ), mᵉ maçon architecte, paroisse Saint-Hilaire, à Tours (1518.)

— (*Jehan* II), mᵉ orfévre de Gabrielle d'Estrées, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1587).

Delaizement (*Jehan*), mᵉ orfévre, paroisse Saint-Denis, à Tours (1589-1604).

Delamare (*Pierre*), peintre enlumineur, rue des Filles-Dieu, paroisse Saint-Etienne, à Tours (1516.)

Delanoue (*Barnabé*), faiseur d'orgues et organiste du chapitre de Saint-Gatien de Tours (1527).

En 1536, il est mandé à Vannes, pour faire les orgues de la cathédrale et reçoit, d'après les comptes de la fabrique, une somme de cinq cents livres, plus dix livres que messieurs du chapitre donnèrent à sa femme et à sa fille pour leurs « espisses » (1).

— (*Noël*), mᵉ brodeur, paroisse Saint-Étienne, à Tours (1585).

Delaplace (*Guérin*), mᵉ orfévre, lapidaire, diamantier, Grande-Rue, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1576).

Delaplanche (*François*), originaire de la Flandre, mᵉ tapissier de haute lisse, contracte à Tours, au mois de février 1613, une association avec Alexandre Motheron pour installer à Tours une manufacture de tapisserie de haute lisse, subventionnée par le roi et la ville (2). Cet atelier entra en activité depuis cette année jusqu'en 1630, occupant en moyenne quarante ouvriers tapissiers et un certain nombre d'autres personnes. Outre sa subvention annuelle, la ville leur accorda la jouissance d'un grand logement, appelé le logis de Chamboisseau. (Voir *Motheron*.)

(1) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.
(2) *Registres des délibérations*, tomes XXXIV et XXXV.

Delarty (*Gabriel*), mᵉ maçon entrepreneur, est chargé de la reconstruction d'une partie des nouvelles fortifications de la ville (1616-1630).

Delatour (*Jehan*), dit *Bonarme*, mᵉ armurier du roi Louis XI, à Tours, figure souvent dans les registres des délibérations et des comptes municipaux, depuis l'année 1466 jusqu'en 1508. Parmi ces mentions nous en relèverons une qui met une fois de plus en relief un des côtés piquants du caractère si parcimonieux de Louis XI.

Le 8 janvier 1471, le maire et les échevins de Tours reçoivent une cédule du roi dans laquelle il leur mande de faire délivrer au seigneur de Valory un harnais de guerre qu'il a lui-même choisi chez son armurier Bonarme et qu'ils « en fassent leur propre debte au dict armurier », c'est-à-dire qu'ils payent de leurs deniers ce riche cadeau offert à si peu de frais par Sa Majesté (1).

Deux ans après, Bonarme était appelé aux honneurs de l'échevinat à Tours et se trouvait par le fait même de sa nomination, anobli lui et ses descendants; plus tard, en 1492, il devient fabricier de la paroisse Saint-Saturnin, où il résidait.

Nous ignorons la date précise de la mort de cet armurier, célèbre à cette époque. Elle dut avoir lieu dans les premières années du xviᵉ siècle, ainsi que le constate un acte du 23 mars 1508 dans lequel sa femme Regnaulde Babine est qualifiée de veuve (2).

— (*Regnault*), fils du précédent, mᵉ brodeur, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1503).

— (*Michel*), mᵉ orfévre, paroisse Saint-Saturnin, ne nous est connu que par un inventaire dressé après son décès, au commencement de l'année 1533. En parcourant cet état, on est réellement étonné de la quantité d'objets d'orfévrerie et de joaillerie indiqués au nombre des objets usuels ou mobi-

(1) *Registres des délibérations municipales*, tome XII.
(2) Minutes de Jacques Fousedouaire, notaire royal, à Tours.

liers, tels que hanaps, tasses, haussettes, taillouères ou assiettes, torsiers ou chandeliers, coquemards, tassettes, tiphenes (sorte de drageoirs), pentes à col (sorte de médaillon porté au cou), annelets d'or enchâssés de pierres précieuses, anneaux dits moulinets, auxquels pendaient des perles et autres pierres précieuses (1).

Delattre (*Adolphe*), peintre en miniature et professeur à Paris, né à Tours, le 10 février 1805, fils de Louis-Henri Delattre et d'Eugénie Lemaire; élève d'Isabey, a peint avec talent un grand nombre de portraits en miniature et à l'aquarelle.

Delaulne (*Antoine* et *Christophe*), m^es orfévres et bijoutiers, paroisse Saint-Saturnin, à Tours, figurent en 1556 dans un rôle dressé pour la subvention des pauvres (2). Nous ignorons si ces deux artistes, ainsi qu'un troisième nommé Philippe, qui signe en 1561, comme parrain, au baptême de la fille de Martin Colombe, petit-neveu de notre grand sculpteur, étaient des fils ou des frères d'Étienne Delaulne, orfévre parisien si célèbre au XVIe siècle.

Delaunay (*Perrinet*), ménestrel, ne nous est connu que par une mention souvent répétée dans les registres des comptes de 1450 à 1456 et relative à la location d'une maison dite de Ruechièvre, appartenant à la ville (3).

— (*Jehan*), peintre enlumineur, figure dans les comptes de l'argenterie de Charlotte de Savoie, seconde femme de Louis XI, comme ayant reçu un payement de onze livres cinq sous, à la date du mois de juillet 1470, « pour dix histoires par luy faictes en un livre appelé : *le livre des aveugles*, au prix de six sols, chacune histoire : plus la somme de trente sols, pour la portraicture de deux visaiges, par lui faicts et paints à la plaisance de la dite dame. »

(1) Minutes de Martin Jaloignes, notaire royal, à Tours.
(2) Pièces justificatives des comptes municipaux, année 1556.
(3) *Registres des délibérations municipales*, tome XX.

On retrouve son nom dans nos registres municipaux « pour avoir tracé et tiré par deux fois le boulevard (porte fortifiée) de Saint-Étienne, nouvellement faict »; il reçoit, à cet effet, le 16 décembre 1472, un payement de vingt-sept sols six deniers (1).

— (*Loys*,) fils du précédent et peintre enlumineur comme lui, est cité dans le registre des dépenses particulières faites pour les apprêts de l'entrée de François Ier, à Tours, au mois d'août 1516; il travaille aux décorations des mystères, à raison de dix sols tournois par jour (2).

— (*Victor*), peintre verrier, nous est connu seulement par une information faite le 8 novembre 1585 sur une plainte portée par un sergent de ville, injurié et battu par lui, lors de l'arrivée du prince de Condé à Tours (3).

— (*Jehan*), me écrivain enlumineur, reçoit de la ville de Tours, le 14 décembre 1628, une somme de huit livres tournois, pour son salaire d'avoir écrit le titre du livre des armoiries des maires de la ville, leurs noms et qualités, « le tout bien au net et en belle escripture » (4).

Delavigne (*Bouchart*), me peintre verrier, à Tours, paroisse Saint-Pierre-le-Puellier, figure dans la liste des notables habitants de la ville, appelés à prêter serment de fidélité au roi Louis XI, au mois d'octobre 1471.

— (*Guillaume*), fils du précédent et peintre enlumineur, paroisse Saint-Pierre-le-Puellier, à Tours, est également cité dans la liste des notables habitants de la ville de Tours, en l'année 1480 (5).

Delfs (*Coppin*), me peintre des rois Louis XI, Charles VIII et René d'Anjou (1456-1488), est mandé à Tours, en 1482,

(1) *Registres des comptes municipaux* tome XL, art. Dépense commune.
(2) *Registres des comptes municipaux*, tome LX.
(3) *Registres des délibérations municipales*, tome XXVI.
(4) *Ibid.*, t. XXXIV.
(5) *Ibid.*, t. XII.

pour orner de peintures à fresque une des principales chapelles de l'église collégiale de Saint-Martin (1).

Delfs (*Ricard*), m[e] fontainier de la reine Catherine de Médicis, au château de Chenonceau, est mandé à Tours pour aider aux préparatifs de l'entrée du duc d'Anjou et de Touraine, qui eut lieu le 28 mars 1577.

Nous avons retrouvé, dans des pièces notariées, quelques indications biographiques relatives à la famille de ce maître foudeur. Ainsi nous apprenons, par un acte du 17 février 1587, « qu'honorable homme Ricard Delfs, m[e] fontainier de la reyne mère et du roy, était à cette date le tuteur de Isaac. Honorat et Marius Delfs, « enffans de luy et de défuncte Marie Le Vasseur, sa femme. »

Dans un autre acte, nous voyons qu'il possédait à Tours, un corps de logis situé paroisse Saint-Saturnin, qu'il louait, en 1587, à noble homme Paul de Reugny, sieur de Boisramé.



Delorge (*Jacques*), artiste peintre, est désigné en 1786 pour peindre, aux frais de la ville, le portrait de M. Benoist de la Grandière, maire de Tours. Cette grande toile, d'une facture médiocre, orne aujourd'hui les salons de la mairie; elle a coûté la somme considérable de sept cent quarante livres.

Deloure ou Delouré (*Marc*), m[e] armurier, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1584-1596).

Delucz, nom d'une famille de m[es] brodeurs de plusieurs rois. (Voir *Lucz*.)

(1) Lambron de Lignim, *Société archéologique*, tome IX, p. 17.

De Lymont (*David*), m^e orfévre du roi Henri IV, paroisse Saint-Pierre-du-Boile, à Tours (1589-1592) (1).

De Modène (*Jehan*), m^e chantre de la chapelle du roi Charles VIII, au château du Plessis-lez-Tours, figure dans les comptes des menus plaisirs de la chambre du roi, de 1490 à 1506.

Il cessa de vivre en cette dernière année, ainsi que le prouve un acte notarié du 18 octobre, par lequel sa femme Tiennette Duval, qualifié de veuve, vend à Jacques de Beaune, conseiller du roi et général des finances, une maison et ses dépendances, où pendait pour enseigne *le Petit Lévrier*, rue Traversaine (2).

Deneux (*Michel*), m^e orfévre, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1568-1576).

Denis, dit le vitrier, m^e peintre, est cité dans le compte des dépenses faites pour les préparatifs des noces du dauphin (Louis XI) et de madame la dauphine, Marguerite, fille du roi d'Écosse, qui eurent lieu au château de Tours, en présence du roi et de la reine (3).

Denizot (*Jehan*), m^e tapissier, à Tours (1454).

— (*André*), fils du précédent, reçoit, en 1493, un payement de neuf cent soixante-trois livres dix sous, pour la fourniture d'une chambre de tapisserie de menue verdure, sur soie, et de vingt-trois tapis damasquins, destinés à l'ameublement du château d'Amboise (4).

Denyau (*Jehan*), m^e maçon architecte de l'œuvre des chapelles de l'église Saint-Pierre de Bueil (1509-1510).

— (*Julien*), m^e sculpteur sur bois, passe un contrat, le

(1) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal.

(2) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.

(3) Papier-journal des mandements de la distribution des deniers de la ville de Tours, année 1435-1436.

(4) Comptes de l'ameublement du château d'Amboise. Société archéologique, *Bulletin*, tome I, p. 253.

21 décembre 1539, avec Renée Thémon, paroisse Saint-Pierre-du-Boile, dans le but de parachever deux tables d'autel de bois, avec imagerie, pour le prix de vingt-cinq livres tournois (1).

Deplays (*Michel*), m^e de chapelle de l'église collégiale de Saint-Martin (1596).

Depret ou **Pret** (*Nicolas*), artiste musicien, violon ordinaire de la chambre du roi Henri IV, réside à Tours, paroisse Saint-Saturnin de 1590 à 1596; il quitta notre ville pendant cette dernière année, pour aller habiter, à Paris, la paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois.

Deroin (*Gilles*), m^e sculpteur, tailleur de pierres, est chargé au mois de maì 1591 par Androuet, dit du Cerceau, architecte, de faire le modèle en relief d'un bastion, destiné à servir de modèle aux nouvelles fortifications de la ville, ordonnées par les lettres patentes de Henri IV (2).

Derouet (*Joseph*), m^e maçon entrepreneur, obtient au mois de septembre 1757 l'adjudication de la construction du quai et de la levée de Saint-Pierre-des-Corps, « depuis le haut du château, à partir de la Tour-Carrée (3), jusqu'auprès de la vieille Magdeleine, où se fera la jonction avec la levée de Montlouis. »

Cette levée, d'une longueur de 324 toises (de 5 pieds) et d'une hauteur de 21 pieds, au-dessus de l'étiage, fut bâtie avec crèches en pilotis, et les crèches furent comblées avec les pierres provenant de la démolition des murs des quais. Derouet s'engagea à faire ce travail important pour la somme de 65,600 livres (4).

La construction du grand pont de pierre de notre ville est

(1) Minutes de Martin Jaloignes, notaire royal, à Tours.
(2) *Registres des comptes municipaux*, tome CIII.
(3) Cette tour est désignée dans d'autres pièces d'archives sous le nom de tour Saint-Antoine. Elle existe encore à l'angle de la rue des Maures.
(4) Archives municipales, série DD, liasse 8.

également due à ce maître maçon, mais associé cette fois aux sieurs Moreau et Gascheau, entrepreneurs, qui se rendirent adjudicataires, le 7 mai 1765, de ce beau monument, moyennant le prix de 3,578,657 livres.

La pose de la première pierre eut lieu le 5 octobre suivant, sans aucune cérémonie publique. Par suite des difficultés matérielles que rencontrèrent les entrepreneurs, pour asseoir les piles de ce pont, les travaux se prolongèrent jusqu'en l'année 1777, époque où le passage du pont fut enfin livré aux gens de pied et aux cavaliers. En 1778, bien que les piles eussent été fondées sur pilotis et que la plupart d'entre elles eussent été protégées par des crèches comblées de grosses pierres, l'une d'elles, la treizième, tassa d'un mètre, ce qui entraîna la reconstruction de deux arches. Par suite de ce défaut de construction, la dépense totale s'éleva à plus de 5,000,000 de francs.

Deschamps (*Nicolas*), m[e] organiste, rue de la Bretonnerie, paroisse Saint-Pierre-des-Corps, à Tours (1520-1522).

— (*Guillaume*), fils du précédent, m[e] joueur d'instruments (1530-1531).

— (*Jehan*), m[e] peintre vitrier, même paroisse, signe un acte, le 6 février 1558, au titre de parrain de Cardin, fils de Cardin Chantelou, dit Valence, fontainier du roi (1).

Descoutures (*Etienne*), m[e] maçon architecte, reçoit de la fabrique de Bueil, en 1496, un payement « pour ses peines et sallaires d'avoir fait le pourtraict des chapelles de l'église de Bueil (2). »

Deshayes, nom d'une famille d'artistes, joueurs d'instruments.

—(*René*), m[e] sonneur de hautbois, paroisse de Notre-Dame-de-l'Ecrignolle, à Tours, figure souvent dans des contrats

(1) Archives municipales, *Registre paroissial de Saint-Pierre-des-Corps*, tome II.

(2) *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, tome VII.

d'association d'artistes musiciens, depuis l'année 1598 jusqu'en 1612 (1).

Tous ces actes étant conçus à peu près dans les mêmes termes, nous nous dispenserons d'en relater de nouveaux. (Voir *Brunet*, *Bourgeois*, etc.)

On retrouve le nom de René Deshayes dans les comptes municipaux de 1614, où il est signalé comme ayant reçu un payement de 12 livres, pour avoir joué de son instrument, en compagnie d'autres artistes, à l'occasion de l'entrée de Louis XIII à Tours.

— (*Noël et Urbain*), m^es joueurs de violon, figurent dans un contrat d'association, passé le 18 juin 1601. La durée de ces associations, qui se prolongeaient rarement plus d'une année, nous explique la grande fréquence de ces actes notariés, qui semblent tous avoir été copiés les uns sur les autres.

— (*Charles*), artiste musicien, m^e de chapelle de l'abbaye royale de Beaumont-lez-Tours, de 1630 à 1652, termine la série des artistes musiciens de la famille Deshayes.

Deslandes (*Richard*), « m^e tailleur et graveur de tous ouvrages et orfévrerie de Tours, » signe comme témoin le 8 août 1591, au mariage de la veuve de Jehan Dasse, m^e peintre à Tours.

Nous le retrouvons, en 1612, adressant une supplique au corps de ville, afin d'obtenir la place de graveur et tailleur des monnaies de la ville de Tours, au lieu et place de Jacques Prieur, nagaères décédé (2).

Desloges (*Jehan*), m^e armurier, paroisse Saint-Pierre-du-Boile, à Tours (1474-1478).

— (*Jehan II*), fils du précédent, m^e orfèvre (1545-1565).

Desmaisons (*Jehan*), m^e armurier, paroisse Saint-Hilaire, à Tours (1547).

(1) Minutes de Pierre Coynard, notaire royal, à Tours.
(2) *Registres des délibérations municipales*, tome XXX.

Desmoulins (*Jacotin*), mᵉ armurier, est employé par la ville de Tours,, à l'occasion de l'entrée solennelle à Tours de la reine Anne de Bretagne, qui eut lieu le jeudi 26 novembre 1500.

Des Oliviers (*François*), mᵉ poseur d'orgues, originaire de Lyon, résidait à Tours, en 1550, où nous le voyons occupé à réparer les orgues de la cathédrale.

On a signalé sa présence, quelques années plus tard, à Beauvais, à Bourges et à Troyes.

Desprevant ou d'Esprevent (*Martin*), mᵉ orfévre, Grande Rue, paroisse Saint-Pierre-le-Puellier, 1575-1596.

— (*Thomas*), fils ou frère du précédent, mᵉ orfèvre (1592).

Desprez (*Michel*), mᵉ peintre, prend part aux préparatifs des fêtes solennelles qui furent célébrées à Tours, au mois d'avril 1560, à l'occasion de l'entrée de François II et de Marie Stuart, et reçoit un salaire de la ville pour avoir dessiné et peint « le pourtraict des gens de cheval et de pied qui marchèrent au-devant du roi et de la reine (1). »

Desrues (*Jacob*), entrepreneur, mᵉ maçon, est cité dans les comptes de la construction des fortifications de la ville (1630).

Dessalles ou de Salles (*Étienne*), peintre verrier, à Amboise, est employé aux peintures décoratives de l'entrée de Marguerite d'Autriche, au château de cette ville, lors des fiançailles de cette princesse, en 1483, avec Charles VIII (2).

Le nom de ce peintre est encore cité dans les comptes des préparatifs exécutés à l'occasion de la représentation du mystère de *Saint-Genou*, qui eut lieu au mois de mai 1490, dans la paroisse de ce nom, près du château du Plessis-lez-Tours.

En 1481, Étienne Dessalles place une grande vitre peinte, de sept pieds et demi de haut sur sept pieds et demi de large,

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome LVII.
(2) *Inventaire des archives d'Amboise*, par l'abbé Chevalier.

dans le premier arc de pierre, formant la porte de la voûte « comme l'on va d'Amboise à l'église du dit chastel ».

Plus tard, en 1491, il figure dans les comptes de l'hôtel du roi Charles VIII, comme ayant été employé à réparer les verrières de la chambre de ce roi.

De Tournes ou **de Turnes** (*Bonaventure*), m[e] orfévre, Grande-Rue, paroisse Saint-Saturnin (1550-1570), accepte, au mois de mai 1562, la mission de dresser, avec un de ses confrères, l'inventaire des reliquaires, pièces d'orfévrerie, joyaux etc., enlevés par les protestants dans l'église cathédrale de Tours et d'en apprécier la valeur.

On retrouve une dernière fois le nom de ce maître orfévre dans les comptes de la ville, en l'année 1568.

De Vienne (*Jehan*), m[e] armurier. (Voir *Branchu.*)

De Voss ou **de Vouss**, nom d'une famille d'orfévres protestants, originaire d'Anvers.

— (*Henri*), est qualifié dans plusieurs actes notariés, de maître orfévre du roi de Navarre (1552-1557-1562).

— (*Jehan*), orfévre et graveur, passe un marché au mois de septembre 1582, avec Nicolas Terrier, m[e] lapidaire à Tours, par lequel il s'engage à travailler exclusivement pour sa maison pendant deux ans (1).

Dorléans (*Pierre*), m[e] brodeur, paroisse Saint-Saturnin à Tours (1543-1552).

— (*André*), m[e] maçon entrepreneur de la ville de Tours (1582-1612). C'est à lui que pendant trente ans le corps de ville confia l'entretien de ses ponts et des autres édifices de la commune.

En 1584, il est employé à la réfection des fortifications situées au midi et s'étendant, d'un côté, depuis le Chardonet jusqu'au cloître Saint-Gatien, et de l'autre, jusqu'à la tour Chaloineau, près du faubourg Saint-Éloi.

(1) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.

On le charge, en 1592, de la construction d'un arsenal, sur la place Foire-le-Roi, près de l'abbaye de Saint-Julien. Plus tard, en 1598, il élève une poissonnerie sur cette même place.

L'année suivante, il travaille, associé avec René Besnard, à la construction d'une porte de ville, flanquée de deux bastions, afin de protéger l'entrée du faubourg Saint-Éloi.

On lui devait encore en 1600, la construction du quai situé en avant du faubourg Saint-Pierre-des-Corps (1).

Enfin, en 1604, associé avec Valentin Giton, mᵉ maçon, il édifie une nouvelle porte de ville, dite des Tanneurs.

Dousset ou Doucet (*Roch*), mᵉ peintre, à Tours, paroisse Saint-Saturnin, s'engage, par un acte en date du 24 septembre 1549, contracté avec Mᵉ Jehan Habert, prévôt de Coursay, en l'église Saint-Martin, de peindre en la salle de la maison de Guillaume Habert, son père, située place Foire-le Roi, « le devant et les côtés des piliers tant hauts que bas de la cheminée; les chapiteaux et leur piliers seront d'or fin et la frize d'azur; quand au platfons du manteau de la cheminée, le sieur Doucet sera tenu de paindre telles histoires qu'il plaira au vénérable prévot, le fons demeurant d'azur. En outre, il fera l'escripture des devises, en lettres d'or fin, qu'il faudra (2)... »

— (*Georges*), mᵉ peintre, ne nous est connu que par une mention prise dans les minutes du notaire Terreau (année 1556).

Driard (*Pierre*), mᵉ peintre de la ville de Tours, reçoit, le 1ᵉʳ juillet 1643, la somme de 60 livres, pour avoir peint des écussons et armoiries de France et de Navarre destinés à décorer l'église cathédrale, à l'occasion du service funebre du roi Louis XIII (3). Le nom de ce peintre décorateur disparaît des registres des comptes, à partir de l'année 1648.

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome CXVII.
(2) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.
(3) *Registres des délibérations municipales*, tome XLII.

Drouet (*Jehan*), m[e] brodeur, paroisse Saint-Saturnin, à Tours.

— (*Nicolas*), m[e] menuisier sculpteur sur bois, à Tours, passe un marché, le 15 novembre 1557, avec Antoine de Créquy, évêque de Nantes, pour faire les boiseries de la salle haute de l'évêché de Nantes (1).

— (*Pierre*), m[e] armurier à Tours (1563).

Drouin (*François*), m[e] tapissier, à Tours, est cité dans les comptes du château d'Amboise, comme ayant livré soixante-seize aunes de tapisseries de verdure à personnages, au prix de trois cent soixante livres tournois.

— (*Nicolas*), fils du précédent, m[e] tapissier de la reine Louise de Savoie (1529).

— (*Guillaume*), m[e] maçon, entrepreneur, s'associe, en 1601, avec Nicolas Rousseau, dans le but de reconstruire les arches du pont de Saint-Avertin, qui venaient d'être emportées par l'inondation du Cher (2).

Dubellay (*Martin*), m[e] peintre, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1619).

Duberceau (*Denis* et *Jehan*) frères, m[es] armuriers, à Tours, paroisse Saint-Étienne (1592-1610).

Dubois (*Nicolas* et *Thomas*), m[es] brodeurs à Tours (1591-1613).

— (*Nicolas*), m[e] maçon, sculpteur, paroisse Saint-Denis, à Tours, est chargé, en 1592, de faire plusieurs modèles de casemates de diverses sortes. Il reçoit, à cet effet, de la ville, un payement de vingt-cinq sols, par jour. Il avait pour marque un cartouche ailé, contenant ses initiales en lettres romaines, dont nous donnons ici la reproduction (3).



(1) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.

(2) *Registres des comptes municipaux*, tome CXXII.

(3) Minutes de Martin Gentilz, notaire royal, à Tours.

Du Boullay (*Pierre*), m[e] armurier, à Tours, est désigné par l'assemblée de sa corporation, pour aller fixer sa résidence à Paris, en vertu des lettres missives du roi Louis XI, datées du 27 mai 1467 et écrites au Pont-de-l'Arche. Le roi ordonnait, par ces lettres, au maire et aux échevins, bourgeois et manans de la ville de Tours, d'envoyer deux maîtres armuriers et deux brigandiniers à Paris, afin d'y « ouvrer » de leur état (1).

Du Boullay ne semble pas avoir séjourné longtemps dans cette dernière ville, puisque nous retrouvons son nom dans les comptes municipaux du dernier trimestre de l'année 1470.

Duboys (*Martin* et *François*), frères, m[es] orfèvres, à Tours (1491-1532).

(*Jehan*), m[e] armurier, à Tours, paroisse Saint-Saturnin (1542-1578).

Duboys, nom d'une famille de peintres verriers de Tours.

— (*Alexandre*), figure dans les comptes du château du Gaillon (1508).

— (*Mathieu*), nous est connu par un acte notarié contracté en l'année 1547.

— (*Georges*), paroisse Saint-Pierre-le-Puellier, à Tours, figure dans les registres des comptes municipaux de 1579 à 1586, comme ayant exécuté de nombreux travaux de vitrerie (2).

Le marché suivant, que nous empruntons aux minutes de Pierre Aubert, notaire à Tours, nous montre que ce maître peintre exécuta plusieurs verrières destinées à la décoration de la grande galerie du château de Chenonceau.

« Le lundi 2[e] jour de may 1579, en la court du roy, nostre sire, et de monseigneur, à Tours, en présence de nous Pierre Aubert, notaire soubsigné en icelle susdite, présents en leurs personnes soubsignez, Georges Duboys paintre vitrier, paroisse Saint-Pere-Puellier du dit Tours, lequel a promis et s'est obligé à honorable personne François Bunel, paintre,

(1) *Registres des délibérations municipales*, tome XII.

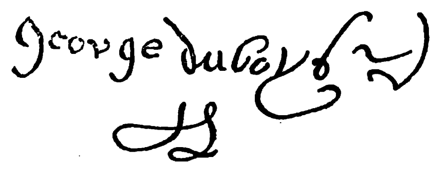
(2) *Registres des comptes municipaux*, tome LXXXIX au tome XCIX.

demourant au dit Tours, paroisse Saint-Saturnin, présent et acceptant de faire pour le chasteau de Chenonceau le nombre de 17 croysées de vittre conteuant chacune d'icelles croizées six panneaulx de vittres bien et deument paintes, selon la forme, faczon que le dit Bunel est tenu icelles rendre faictes et suivant le modèle qu'icellui doit bailler au dict Duboys qui paindra les dittes vittres.

« Le dict Duboys sera tenu rendre assises et deument appropriées ès lieux où il lui a esté monstré au dict Chenonceau dedans deux moys prochains, pourveu qu'il ne chomme à cause de la menuyserie ou ferreure d'icelles.

« Le présent marché faict et accordé, à raison de quatre sols par chacun pied de vittres neuves... Sur lequel prix, le dict Duboys a confessé avoir reçu ce jourd'hui comptant du sieur Bunel, dix écus sols dont y a quittance et quant au surplus du dict prix, icelluy Bunel, paintre, soubsignez a promis et promet de payer au dict Duboys, scavoir est, pareille somme de dix éscus sols, lorsque icelluy aura faict, posé et appliqué telle partie des dictes paintures et besongnes de vittrerye, qu'il y en ait jusques à la valeur de la somme de vingt écus et pour le surplus de la dite besongne, a promis icelluy Bunel payer le dict Duboys à mesure et à raison qu'il fera le reste de la dite besongne.

« Faict et passé le dict jour en présence de Jacques Moreau, ouvrier en draps de soie et de Gabriel Vigneau, marchand. »



Suivent les signatures des témoins et celle de Georges Duboys, que nous reproduisons ici (1).

Il est regrettable que ces vitres peintes aient disparu à

(1) Minutes de Pierre Aubert, notaire royal, à Tours.

une époque demeurée inconnue; des fragments ont été recueillis, vers 1842, par M. Vergnaud Romagnesi, d'Orléans, qui leur a consacré une notice assez intéressante.

On retrouve ce nom de Duboys, en 1585, dans la liste de la corporation des peintres verriers de Paris. Nous ne pensons pas qu'il s'agisse ici du peintre verrier dont nous nous occupons, d'autant que nous constatons encore sa résidence à Tours pendant les années suivantes. Ainsi, au mois d'avril 1586, il assure, par un acte notarié, à la veuve de François Leseigneulx, une part dans les bénéfices d'un marché de vitres passé avec M. Mollan pour sa maison de Saint-Oyen (Saint-Ouen près d'Amboise) (1).

Duboys (*François*), m° tapissier de haute et basse lisse, à Tours, originaire de la Flandre, vient fixer sa résidence dans notre ville, rue Traversaine, paroisse Saint-Saturnin, vers 1575.

Au bout de trois ans de séjour Duboys n'ayant pu réussir à établir ses métiers, ses ressources personnelles étant insuffisantes, se disposait à s'éloigner de Tours, où l'art de la tapisserie était à peu près délaissé depuis les troubles religieux et les guerres civiles, lorsque le maire et les échevins se décidèrent, dans leur réunion du 27 octobre 1579, à lui accorder une subvention annuelle de quelques écus, afin de lui aider à payer la location de sa maison. Toutefois ils y mirent la condition que Duboys entretiendrait les tapisseries de l'hôtel de ville et qu'il les tendraient aux jours de fête, si besoin en était (2).

Peu de temps après, il adresse une requête au corps de ville dans le but de demander un certain nombre d'enfants de l'hôpital de la Madeleine, « afin de les instruire et apprendre en son art de tapissier ». L'administration y consent et lui accorde une somme de vingt-cinq livres par an ; au bout de quelques mois, Duboys présente une nouvelle requête

(1) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.
(2) *Registres des délibérations municipales*, tome XXI

et obtient cette fois, un secours de cent écus, destinés à subvenir aux frais de l'établissement d'un moulin nécessaire au tordage des laines et à l'achat de sept ou huit chaudrons pour les teindre en couleur.

Ainsi mis en possession des objets indispensables à l'exercice de son métier, ce maître tapissier exécute, pendant cette année 1582, plusieurs pièces de tapisserie qui lui furent commandées par le bureau des trésoriers généraux de France, à Tours.

Voici la copie d'un de ces marchés, passé le 5 juillet 1582.

« Nobles hommes messires Marc de Fortia, sieur de Paradis, et Arnoul de Nouveau, conseillers du Roi et trésoriers généraux de France, establis au dict Tours, d'une part, et Françoys Duboys, mtaîre tapissier, demeurant à Tours, paroisse Saint-Saturnin, d'autre part; lesquels ont fait les marchés de tapisserye, promesses et obligations comme s'enssuyt : c'est assavoir, que le dict Duboys a promis, promect et sera tenu de faire quatre pièces de tapisseries, à fleurs de lys, ayant chacune une aulne et demie de hauteur et de largeur; lesquelles quatre pièces reviendront ensemble à douze aulnes de tapisserye ; le champ desquelles sera en coulleur d'azur et les fleurs de lys de coulleur jaulne; allentour desquelles pièces aura ung bord en faczon d'entrelas, selon le patron que le dict Duboys en a montré aux dicts sieurs trésoriers généraux, lesquelles pièces seront pour mettre à la chambre du bureau de messieurs les trésoriers généraux, pour et moyennant le prix et somme de trois écus sols et ung tiers pour chacune des dictes onze aulnes (1). »

Par un autre acte, daté du 2 février 1584 et passé dans la même étude de notaire, François Duboys se charge de la façon d'une pièce de tapisserie de quatre aunes de largeur sur trois de hauteur, « façon de grotesque, avec moustier et pièces de gibier, pareille et du tout semblable à celle qu'il a fabriquée pour feu René Lucas, sieur de La Roche. »

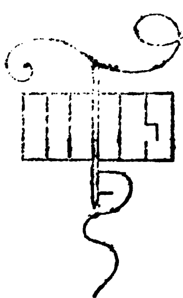
(1) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.

Ce marché passé avec sire Claude Cottereau, sieur de La Roche et de La Bédouère, trésorier de France fut conclu au prix de deux cent cinquante livres tournois.

En 1590, le corps de ville confie à François Duboys les onze pièces de tapisserie appartenant à l'hôtel de ville et dont huit représentaient des scènes de la vie de Joseph; il lui accorde la somme de dix écus « pour les raccoustrer. »

Ne pouvant nous astreindre à rapporter ici toutes les requêtes si nombreuses et si peu intéressantes adressées au maire de Tours, par ce maître tapissier, nous n'en releverons qu'une seule, datée du 26 février 1594, dans laquelle il sollicite un logement pour lui et ses ouvriers dans le pourpris du château du Plessis-lez-Tours. On se contenta de lui accorder une nouvelle gratification de six écus, en lui promettant le logis de Chamboisseau, qui lui permettrait d'y installer plus grandement son personnel et ses ateliers (1).

A dater de 1596, le nom de cet artiste disparaît des registres des comptes municipaux. La ville, sur les instances de son gouverneur, M. de Souvré, s'occupait à cette époque d'organiser un nouvel établissement de tapisseries de haute-lisse, dans ce même logis de Chamboisseau, où nous le verrons subsister jusqu'en 1630 sous la direction de la famille Motheron, associé à Marc de Coomans, tapissier du roi. Nous avons retrouvé la marque de François Duboys, que nous nous empressons de reproduire ici, à titre de renseignement.



Dubrueil, nom d'une famille d'armuriers de Tours.

— (*Thomas*), est employé par la ville (1386-1425) à de nombreux travaux de son art, tels que harnais deguerre, bassinets, cuirasses, lances, etc.

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome CIX et suivants.

Nous ne citerons qu'un seul article emprunté aux archives de la ville :

« A Thomas Dubrueil, armeurier et fourbisseux, la somme de vingt-sept livres, pour la vencion (vente) de six bacinets garnis de visières, de camails et de tout ce qui y faut, plus six cottes de fer qu'il a vendu pour la garnison de la dite ville ; lesquelles choses furent achaptées par l'ordonnance et commandements des gens d'église, bourgoys et habitans de Tours (1). »

— (*Geoffroy*), armurier, ne nous est connu que par une requête qu'il adresse aux élus le 17 janvier 1425, en leur demandant pardon d'avoir traité les gens de la ville de traîtres et de bourguignons ; on accepte ses excuses en arrêtant le procès intenté devant la cour du roi, mais Dubrueil est condamné à payer les frais et les amendes (2).

Dubrueil ou **Dubreuil** (*Claude* et *Michel*), m[es] maçons architectes, à Tours, sont employés par la ville, de 1609 à 1632, comme experts, afin de visiter les grands travaux de fortification exécutés à cette époque.

— (*Jacques*), continue la maîtrise des précédents et devient, en 1639, adjudicataire de la construction des murailles fortifiées de la ville.

Dubrueil (*Guillaume*), artiste musicien, m[e] joueur d'instruments, figure souvent de 1598 à 1610, dans des contrats d'association, passés avec d'autres artistes dans le but de jouer ensemble de leurs violons et hautbois, aux banquets, noces, sérénades, etc. (3).

Ducarnoy (*Albin*), m[e] orfévre de la reine de Navarre et du roi Henri IV, établit sa résidence à Tours en 1589 et y séjourne jusqu'en 1595.

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome. XV.
(2) *Registres des délibérations municipales*, tome. III.
(3) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.

Ducerceau (*Jacques* II, **Androuet** dit), architecte du duc d'Anjou et de Touraine ; bien qu'étranger à la Touraine par sa naissance, nous avons cru devoir placer ici le nom de ce remarquable artiste, ne fût-ce que pour faire connaître les grands travaux qu'il a fait exécuter dans notre ville, précisément à une époque où la plupart de ses biographes nous disent qu'il habitait l'Italie, à la suite d'un exil volontaire.

Androuet

Des documents authentiques et la signature même de ce célèbre « architecteur », que nous reproduisons ici, démontrent que pendant la plus grande partie de sa carrière artistique il conserva son nom de famille, qu'il délaissa tout à fait au moment de son anoblissement par le roi Henri IV.

En 1588, Androuet vient séjourner dans notre ville, ainsi que le constatent plusieurs acte notariés contractés au nom de son frère Jehan, sécrétaire de feu Mgr le duc d'Anjou, frère du roi (1). Dans ces pièces, Jacques est qualifie tantôt du titre de valet de chambre et architecteur de Mgr le duc d'Anjou, tantôt d'architecteur de la défunte reine Catherine, mère du roi, tantôt enfin, d'architecteur du roi et surintendant de ses bâtiments.

En 1589, l'administration, inquiète des ravages qu'occasionnaient les bandes de huguenots et de ligueurs dans les environs de notre ville, devenue depuis peu le siège du Gouvernement, adresse au roi ses doléances par l'entremise du maréchal de Souvré, gouverneur de la province, et sollicite l'autorisation d'accroître l'enceinte de la ville, en reculant

(1) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.

les fortifications(1). M. de Souvré, qui jugeait ces travaux d'une trop grande importance pour les laisser entre les mains des maîtres maçons architectes de Tours, invite Androuet à venir donner son avis sur l'étendue, la commodité ou l'incommodité des trois projets présentés pour la construction de la nouvelle enceinte.

Sur les observations de l'architecte du roi, on fixa définitivement les nouvelles limites fortifiées « à l'enclos des faubourgs » et cette vaste entreprise fut confiée au sieur Prévost du Plessis. M. de Souvré et le cardinal de Bourbon ne trouvant pas à la hauteur de sa mission cet architecte désigné par la ville, se décidèrent de nouveau à avoir recours au talent bien éprouvé de Ducerceau, qui reçut « la charge de conducteur des plans et ouvraiges de la fortification, aux appointements de 50 écus par mois. »

Nous voyons dans les registres des comptes le nom de cet artiste figurer jusqu'à la fin de l'année 1594 (2). Mais à dater de cette année jusqu'en 1596, on ne rencontre aucune mention relative à d'autres travaux publics exécutés sous sa direction.

Au mois de juillet 1596, Jehan du Faultrey, sieur de la Charpraye, conseiller du roi, président et trésorier général de France à Tours, contracte un marché avec Jehan Fallnau, conducteur des fortifications du château de Vendôme, demeurant à Chinon, qui s'engage à reconstruire l'un des pavillons du château de Véretz, « celluy regardant sur la basse-cour et joignant le grand escalier », d'après les plans dressés par noble homme Jacques Androuet, sieur Ducerceau, architecteur du roi.

Si la question du lieu de naissance de ce grand architecte est encore controversée par suite de la confusion faite entre le père et le fils, l'époque de sa mort ne l'est pas moins ; plusieurs biographes le font mourir à Turin, en 1592, alors que des documents officiels n'autorisent pas le moindre doute sur

(1) *Registres des délibérations municipales*, tome XXV.
(2) *Registres des comptes municipaux*, tome CX, fol. 130.

sa présence à Tours, où nous le voyons recevoir du trésorier une somme de 66 écus, en 1595, « pour avoir vacqué au desseing et plan des porteaux de la fortification et amplication de la ville (1). »

Duchemin (*Jehan*), architecte, m° des œuvres pour le roi en Touraine, visite au mois d'octobre 1410 les fortifications de Tours afin d'indiquer les travaux indispensables à la sûreté de la ville ; il est accompagné dans cette enquête par Méry Frèredoulx, maître des œuvres de la cathédrale, et par Michau Carré, maître des œuvres de la ville. Les élus accordent à Duchemin une indemnité de 50 sols tournois (2).

Ducouldray (*Jehan*), m° maçon architecte, paroisse Saint-Pierre-du-Boile, à Tours, est employé par la ville de 1408 à 1457.

Dufougerais, armurier du roi. (Voir *Fougerais*).

Dufour (*Guillaume*), m° sculpteur sur bois, paroisse Saint-Vincent, à Tours (1563).
— (*René*), paroisse Saint-Saturnin, (1576-1585.)

Duherlin (*Robert*), m° écrivain enlumineur des rois Louis XI et Charles VIII, à Tours (1467-1494). Un acte notarié en date du 25 mars 1476, nous a fourni la première indication de la résidence de cet artiste, à Tours, où nous le voyons signer un acte de vente de maison, au profit de la veuve de Jehan Benoist (3). Robert était-il le fils de Jehan Herlin, enlumineur du roi René d'Anjou, que M. Port a signalé comme ayant transcrit, en 1457, un manuscrit intitulé « le mortifiement de vaine plaisance. » Le fait est probable, mais ne peut être affirmé, en l'absence de documents authentiques. Quoi qu'il en soit, nous devons signaler ici deux ouvrages que possède la Bibliothèque nationale et qui sont dus à notre

(1) Archives municipales, pièces justificatives des comptes, 1595.
(2) *Registres des comptes municipaux*, tome XV.
(3 Minutes de Jehan Jaloignes, notaire royal, à Tours.

artiste (1). Le premier a pour titre *les Heures de la croix de Jésus-Christ.* » Au bas du dernier folio, on lit : « Votre très humble serviteur Robert Duberlin, faict à Tours, en 1493. » Cet exemplaire sur vélin a conservé sa reliure primitive, sur laquelle est inscrite cette note : « Ce livre est au Roy Louis XII[e]. » Le second manuscrit enluminé par ce même artiste est un petit poème religieux, *le Pommier de doulceur*, écrit et adressé au roi Charles VIII par Robert Duherlin (1).

Dujardin (*François*), m[e] orfèvre du roi Henri IV, paroisse Saint-Saturnin, à Tours, 1589-1591, avait cessé de vivre au mois de juin 1592, ainsi que le prouve une requête présentée au maire de Tours par sa veuve Barbe Lamy, dans le but de demander un sursis à la vente de son mobilier saisi par autorité de justice (2).

Dulac (*Martin*), m[e] peintre, paroisse Saint-Vincent, à Tours (1521).

Dumaine ou Dumayne (*Barthélemy*), m[e] maçon entrepreneur (1611-1622), obtient à l'adjudication la construction d'une partie du nouvel enclos de la ville, ainsi que du portail neuf dit du Retranchement, qui était situé à l'extrémité du faubourg de la Riche (3).

Dumas (*Jehan*), m[e] orfèvre de la ville, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1666).

Dumersent (*André*), m[e] armurier, paroisse Saint-Saturnin, à Tours, nous est connu par un marché qu'il passe au mois de janvier 1578, avec Bonaventure de Doesneau, écuyer, demeurant paroisse de Restigné, pour la fabrication d'une armure complète (4).

(1) Bibliothèque nationale, manuscrits n[os] 5661 et 2252.
(2) *Registres des délibérations municipales*, tome XXV.
(3) *Registres des délibérations municipales*, tome XXXIII.
(4) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.

La signature de cet armurier, que nous reproduisons ici, est

accompagnée de sa marque ou poinçon, représentant un casque à visière ; la légèreté des traits de ce petit dessin indique une main plus habituée à manier le burin que le marteau.

Dumeslé-Aubry, me architecte, à Tours, est nommé, le 8 mars 1635, à la place de conducteur des ouvrages publics de la ville. Il avait pour mission de faire exécuter fidèlement aux ouvriers et aux entrepreneurs leurs baux et marchés. Cette place étant demeurée vacante, depuis l'année 1625, date du décès de Pierre Baudry, de grands abus s'étaient commis malgré la surveillance des sergents de la ville ; aussi dût-on revenir à l'ancien usage d'avoir un architecte spécial pour veiller aux constructions de la cité (1).

Dupatiz ou Dupastilz (*Bernard*), me peintre enlumineur, rue de la Scellerie, près l'église Saint-Vincent, à Tours. Les minutes des notaires constatent la présence de me Bernard dans notre ville, depuis le dernier quart du XVe siècle jusqu'en 1521, époque où nous voyons sa veuve Blanche Meslier louer une partie de sa maison à Jehanne Myron, veuve du sieur de Vaumorin (2).

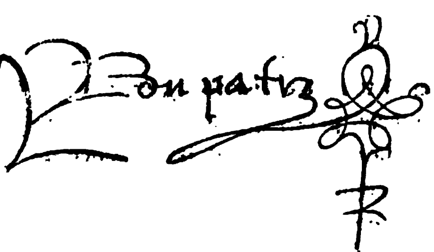
Le 17 juillet 1505, notre artiste comparaît à titre de témoin, dans un acte très intéressant par lequel Thibault Bredin, libraire à Tours, vend « à honorable homme Anthoine Vérard, aussy librayre, à présent demourant à Paris, une maison sise en la paroisse Saint-Hilaire, à Tours ».

(1) *Registres des délibérations municipales*, tome XXXVII.
(2) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.

Nous le retrouvons au mois de mai 1507, assistant à la conclusion d'un marché dans lequel Michel Colombe s'engage à fournir à l'église Saint-Sauveur de la Rochelle une mise au sépulcre du Christ « avec les déppendances d'icelluy ».

Cette œuvre achevée, Dupatiz est chargé « de paindre et estoffer de riches couleurs » les statues des sept personnages composant ce monument, disparu depuis longtemps avec l'église qui le renfermait.

Au mois d'août 1516 les habitants de Tours voulant célébrer, avec la plus grande magnificence, l'entrée solennelle de François Ier dans leur ville, font appel au talent bien connu de Pierre Vallence et des artistes tourangeaux, pour organiser les préparatifs de cette fête. Me Bernard ne pouvait manquer d'être compris dans le rôle des peintres, employés à cette occasion (1) ; aussi figure-t-il dans l'état des frais, « pour sa récompense et payement des journées et vacations par lui faictes pour les fainctes et esbatements pour servir à l'entrée du roi et dont ne lui avait été faict depuis le dict temps, aucun payement. »



La signature de cet artiste, que nous reproduisons ici, offre une grande analogie avec celle de son contemporain et ami, Michel Colombe.

Dupin (*Colas*), mt maçon architecte à Tours, est appelé à Amboise, en 1475, pour édifier l'église neuve de Saint-Simon (2).

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome LXII.
(2) *Inventaire des archives municipales de la ville d'Amboise.*

— (*Denis*), succède à la maîtrise du précédent, en 1485, et figure plusieurs fois dans les comptes de la ville de Tours (1).

Duplessis (*Philippon-Prévost*, sieur), ingénieur, conseiller et maître d'hôtel du roi Henri IV, passe un marché les 30 mars et 24 avril 1561, avec le corps de ville, pour entreprendre « la structure, édifice et bâtiment tout à neuf de la fontaine estant au lieu et place de la Foire-le-Roi » (2). Jehan Juste, deuxième du nom, est chargé de la sculpture du marbre de cette fontaine et Jehan Gaville, fondeur, coule en fonte de bronze, les nymphes ou naïades destinées à orner ce gracieux monument, dont il ne reste plus de traces, aujourd'hui.

Trente ans plus tard, ce même Duplessis ou son fils, peut-être, figure, en 1590, dans les rôles de la construction des nouvelles fortifications de la ville de Tours, avec les appointements de cinquante écus par mois, mais au bout de quelques semaines, M. de Souvré et le cardinal, gouverneurs, ayant fait appeler Ducerceau, à l'effet de donner son avis sur les projets dressés par Duplessis, celui-ci demanda à se retirer. La ville lui accorda cent écus pour le récompenser de ses plans et modèles, qui avaient été jugés insuffisants par cet architecte. Cependant, sur les instances de M. de Souvré, Duplessis consentit à partager avec l'architecte du roi la mission de diriger les travaux des fortifications, et nous voyons son nom mentionné dans les registres des comptes, jusqu'en l'année 1595, avec la qualification de conducteur des ouvrages de maçonnerie aux appointements de quarante écus par mois (3).

Dupont (*Maurice*), mᵉ maçon architecte, à Tours, prête serment de fidélité au roi Louis XI, au mois d'octobre 1471.

— (*Martin*), mᵉ brodeur, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1592).

(1) Archives municipales de Tours, pièces justificatives des comptes.
(2) Minutes de Martin Lefebure, notaire royal, à Tours.
(3) Registres des comptes municipaux, tome CX, fol. 117.

Dupré (*Jean-Baptiste-Allain*), artiste musicien, compositeur, organiste de la collégiale de Saint-Martin, à Tours, (1770-1789).

Dans sa notice historique sur les orgues anciennes de la ville de Tours, Boyer nous a transmis de curieux renseignements sur cet artiste, dont le talent rivalisait, disait-il, avec celui des premiers organistes de la capitale.

A une science profonde de l'harmonie, Allain Dupré joignait un véritable talent d'exécution.

« Le chapitre de Saint-Martin, dit Boyer possédait des revenus considerables, et faisait un digne emploi de ses richesses en attachant à son église, des sujets distingués pour composer une excellente musique ». C'est ainsi que le célèbre Lesueur, qui n'avait guère que vingt ans, y fut appelé de 1782 à 1784, pour la diriger en qualité de maître de chapelle. Dupré rendit à ce jeune compositeur la justice qu'il méritait, et de temps à autre lui faisait l'honneur de reprendre le sujet de ses fugues, qu'il traitait sur l'orgue avec un tel talent, que Boyer déclare avoir entendu dire à Lesueur bien longtemps après, à l'époque où il dirigeait le conservatoire de Paris, que ses fugues remaniées par Dupré lui faisaient venir la chair de poule (1).

En 1790, les chanoines de Saint-Martin révoquèrent leur organiste, qui s'était permis de jouer des airs nationaux pendant l'office du dimanche. Dupré mit à profit sa liberté et se lança dans le grand mouvement révolutionnaire de 1792. Il occupa des places dans les diverses commissions politiques de surveillance, où il y acquit une si grande notoriété, que son nom figura bientôt dans la liste des terroristes de notre ville, en compagnie d'un ancien prêtre oratorien.

Notre bibliothèque municipale possède au nombre de ses manuscrits un curieux opéra comique, « ou divertissement héroïque, » en deux actes, composé en 1771 par cet artiste; il

(1) *Notice historique sur les orgues de Tours avant* 1789. Lecesne, 1848.

est intitulé : *Appollon et Cyrène*; les paroles sont de M. Brûlé, trésorier de France à Tours (1).

Dupuy, nom d'une famille de m^es brodeurs de Tours.

— (*Étienne*), paroisse Saint-Saturnin 1514.

— *Philibert*), fils du précédent succède à sa maîtrise (1546-1557.)

— (*Jehan* Ier), m^e brodeur de la ville, mari de Jehanne Aucas, fille de Jacques Aucas, maître orfévre paroisse Saint-Saturnin, est souvent cité dans les comptes de la ville depuis 1556 jusqu'en 1578, année de son décès, comme ayant brodé les écussons des armoiries de la ville et du maire en exercice, qu'on avait l'habitude de placer sur les manches des robes des clercs aux gages de la ville.

— (*Jehan* II), mari de Jehanne Lecour, succède au précédent et figure au même titre que lui dans les comptes municipaux depuis l'année 1678 jusqu'en 1614.

— (*Philippe*), continue la maîtrise du précédent, en 1616.

Durant, nom d'une famille de m^es maçons architectes.

— (*Jehan* Ier), figure dans les pièces justificatives des comptes des fortifications, en 1425.

— (*Jehan* II), m^e des œuvres de maçonnerie et charpenterie de l'église de Tours, est employé par la ville en 1493, à l'ouvrage de maçonnerie d'un pilier du pont de Sainte-Anne (2).

Avant l'achèvement de ce travail les grandes eaux emportèrent le pilier et le corps de ville refusa de payer cette construction, comme ayant manqué de solidité. Durant prouva que « la dite rompteure n'estoit venue par sa faulte ne coulpe ». On entra donc en composition avec lui et le trésorier de la ville lui délivra au mois d'octobre 1495, la somme de quatre-vingt-neuf livres tournois, qui lui était due « de reste de plus grande somme. »

Nous retrouvons ce maître des œuvres, quelques années

(1) Bibliothèque municipale, n° 836 des manuscrits.

(2) *Registres des comptes municipaux*, tome L, fol. 63.

après, assistant, le 6 août 1500, à l'assemblée des gens de la ville, réunis sur les ponts de la Loire et présentant des observations sur les travaux de fondation des piles de ce pont qui venaient d'être emportées par une inondation (1).

Bien que les détails biographiques nous manquent encore sur Jehan Durant, c'est un acte de justice de remettre en lumière le nom de cet architecte, qui a commencé le clocher de la tour du nord de la cathédrale, ce curieux spécimen d'un style de transition, où le goût de la Renaissance française s'associe fort habilement aux dernières conceptions du gothique flamboyant.

— (*Colin*), également m[e] maçon architecte, à Tours, achève en 1527, la construction du clocher de l'église de Crissé, près de l'Ile-Bouchard.

Durant, nom d'une famille de maîtres orfévres de Tours.

— (*Pierre*), paroisse Saint-Saturnin, à Tours, figure, dès 1511, dans les registres des comptes de la ville.

Les échevins le chargent en 1532, de façonner une coupe d'or, destinée à être offerte en présent à Éléonore d'Autriche, seconde femme de François I[er], à l'occasion de son entrée solennelle, dans leur ville.

En 1538, Pierre Durant, qualifié de maître juré de la communauté des orfévres de Tours, procède à l'inventaire des objets appartenant à la dite communauté et qui étaient déposés dans un coffre fermant à quatre clefs, dans l'église Saint-Hilaire.

Voici quelques articles empruntés à l'inventaire de ce trésor : un calice de vermeil « à souleil sur le pied », pesant trois marcs quatre gros ; plusieurs autres calices, vases d'argent et chandeliers ; un ornement d'église, avec chasuble de diacre, sous-diacre et chappe de damas vert ; plusieurs aubes, missels bâtons de torches peints à fleurs de lis d'or ; deux livres couverts l'un de cuir vert et l'autre de cuir blanc, contenant les

(1) *Registres des délibérations municipales*, tome XIII.

noms et surnoms des maitres du dit mestier, depuis quarante-cinq ans (1).

— (*Robert*), fils du précédent, lui succède en 1543.

Durant (*Jehan*), m^e peintre, à Amboise, est cité par M. de Laborde comme ayant exécuté, en 1498, plusieurs travaux de son métier.

Il figure également dans l'*Inventaire des archives d'Amboise* pour des travaux de peinture, faits en 1501, à l'hôtel de ville d'Amboise (2).

— (*Mathurin*), tireur d'or, à Tours, paroisse Saint-Vincent, à Tours, 1576.

Durant (*Pierre*), artiste musicien, m^e joueur d'instruments à Tours, s'engage par devant notaire, au mois de juin 1529, à jouer avec Augustin de Champaigne, musicien du roi et trois autres artistes, tant en la ville de Tours qu'en tout autre lieu où il lui plaira d'aller (3).

Durrans (*François-Louis*), artiste peintre et professeur, né à Marseille, le 1er mai 1754, alla étudier à Paris dans l'atelier de Vien, qu'il quitta bientôt pour venir se fixer à Tours, où il se livra à l'enseignement du dessin et de la peinture.

On lui doit un assez grand nombre de portraits des personnages illustres nés en Touraine.

Parmi ces toiles on remarque les portraits de Rabelais, Racan, Descartes, Destouches, Bouilly, qui ornent la salle des séances de la Société d'agriculture.

Le musée de la Société archéologique de Touraine possède également un bon portrait de l'historien Chalmel, peint en 1797 par cet artiste de mérite.

Vers la fin de sa longue carrière, Durrans, que la peinture n'avait pas enrichi, dut accepter, pour ne pas mourir de faim, un modeste emploi à la bibliothèque publique de Tours.

(1) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.
(2) C. Chevalier, *Inventaire des archives d'Amboise.*
(3) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.



Duthaureau ou **Duthoreau** (*Jehan*), mᵉ peintre verrier de la ville de Tours, figure dans la liste des gens notables de cette ville réunis à la maison commune, dans le but de prêter serment de fidélité au roi Louis XI (octobre 1471).

— (*Michau*), succède à son père dans son emploi de maître peintre verrier de la de la ville de 1488 à 1490, il exécute divers travaux de son art dans les salles de « l'Ostel de la ville. »

Duval nom d'une famille de brigandiniers et d'armuriers.

— (*Antoine*), est appelé le 7 octobre 1462 aux honneurs de l'échevinat et anobli lui et ses descendants, par le fait de cette nomination.

Pendant les années suivantes, nous le voyons comparaître aux diverses assemblées de sa corporation. On lit dans l'obituaire de l'abbaye de Saint-Julien, à la date de 1466, l'indication d'une fondation de 20 sous de rente, faite en son nom et au nom de Marie, sa femme, qu'il établit sur leur maison, sise rue Traversaine.

— (*Claude*), figure dans une assemblée de sa corporation, le 27 mai 1467, réunie par ordre de Louis XI, qui désirait envoyer plusieurs armuriers et brigandiniers, « pour faire résidence à Paris et y ouvrer de leur mestier. » Claude fut désigné par sa corporation, avec Colas Lebrun, « lesquels depuis sont partis et alez devers le Roy, pour faire son plaisir (1). »

Duval ne semble pas avoir séjourné plus de quatre ans à Paris, puisque nous le retrouvons en 1471, à Tours, prêtant serment de fidélité à Louis XI, en compagnie des notables habitants de la ville.

— (*Laurent*), mᵉ armurier, paroisse Saint-Pierre-du-Boile (1560-1590.)

— (*Michel*), continue la maîtrise de son père (1595) (2).

(1) *Registres des délibérations municipales*, tome XII.
(2) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.

Duval, nom d'une famille de maîtres tapissiers de haute lisse.

— (*Jehan*), est un de ces remarquables artistes de la Renaissance française, qui n'est pas encore apprécié comme il le mériterait, par le grand nombre d'œuvres d'art de tapisserie qu'il a exécutés dans notre ville pendant la première moitié du XVIe siècle.

Nous savons peu de chose sur sa famille et ses débuts dans l'art de la tapisserie. Toutefois les auteurs tourangeaux s'accordent à placer sa naissance vers la fin du XVe siècle et sa mort en 1553.

Nos recherches nous ont fourni de nouveaux et curieux renseignements, qui serviront à élucider la biographie si peu connue de cette famille d'artistes distingués. C'est ainsi que nous avons appris par un acte notarié que Jehan Duval avait épousé (vers 1525) Barbe de Mortaigne, fille de Pasquier de Mortaigne, maître tapissier du roi François Ier, dont les ateliers étaient installés à Tours, depuis un certain nombre d'années, ce qui nous permet de croire avec raison que Jehan Duval dut passer ses années d'apprentissage dans la maison de ce m^e tapissier de haute lisse. Quoi qu'il en soit, voici une pièce curieuse déjà publiée par M. Port, qui nous révèle quelques détails historiques sur une œuvre peu connue de Jehan Duval.

En 1537, la confrérie de Saint-Sébastien, à Saumur, contractait un marché avec Jehan de Pouzay, pour dessiner et peindre sur toile les patrons des tapisseries qu'elle devait faire exécuter par notre m^e tapissier.

« Payé audit Duval, pour la première pièce qu'il a rendue et apportée à Saumur, le 17 janvier 1537 (vieux style), qui monte à treize aunes et demi, à raison de neuf livres chacune aulne, le tout par marché fait avec ledict Duval cy cent vingt une livres dix sols tournois.

« — Plus, pour certain nombre d'or à rehausser les vêtements de Jhésus, en ladite pièce, soixante sols tournois;

« — Plus, payé à m^e Jehan Duval, tapissier, pour la façon de la seconde pièce, tenant douze aunes et demie, rendue à Sau-

mur la vigile de Noël 1538; payé pour faczon et pour toutes estoffes, par luy fournyes, à raison de neuf livres chacune aulne : pour ce, trois cent une livres, dix sous tournois;

« — Plus, audit Duval, pour or par luy fourny oultre notre dict marché, pour rehausser les vestements de Jhésus, en la seconde pièce : pour ce payé soixante-quinze sols (1). »

Quelques années après, en 1544, Duval entreprenait, pour le chapitre de Saint-Pierre de Saumur, une tapisserie représentant l'histoire de saint Pierre et dont les cartons avaient été dessinés par deux peintres angevins Robert Delile et Jehan Delastre.

Nous avons rencontré très rarement le nom de Jehan Duval, dans les comptes de la ville de Tours; nous le voyons cependant, en 1541, recevoir un payement de trente livres « pour un tappiz de haulte lyce, contenant cinq aulnes de long et une de large en menue verdure fyne, à raison de six livres tournois chacune aulne (2). »

Dans une note ajoutée, par M. Benoist de la Grandière, à la fin de son histoire manuscrite de la mairie de Tours, cet auteur nous dit qu'en 1780, il existait encore dans plusieurs églises de notre ville un certain nombre de pièces de tapisserie que la tradition attribuait à Jehan Duval ou à ses fils. En voici l'énumération :

1° La cathédrale de Tours possédait sept pièces, dont les sujets empruntés à l'ancien et au nouveau Testament, représentaient des personnages de grandeur naturelle.

2° L'ancienne église Saint-Saturnin, si riche en objets d'art, avait huit pièces de tapisserie des Duval, elles étaient fort renommées pour leur belle exécution et figuraient des scènes de la vie du Christ et de saint Saturnin.

3° M. de la Grandière cite enfin une tenture de cinq pièces datées de 1541 à 1545, qui appartenaient à un chanoine,

(1) Célestin Port, *les Artistes angevins*, p. 259.

(2) L'ordre du paiement est daté du 10 septembre 1541, alors que la quittance de Jehan Duval indique le 3 décembre 1531. Cette dernière date est évidemment erronée.

nommé Delabarre. Elles représentaient diverses scènes de la vie de saint Pierre et de saint Paul.

Il est regrettable que la plupart de ces œuvres d'art aient été dispersées ou détruites; cependant, on retrouve dans la riche collection de la cathédrale d'Angers plusieurs belles tapisseries provenant de l'église Saint-Saturnin de Tours. La date de leur exécution (1527), le nom du donateur (Jacques de Beaune), la correction du dessin, l'heureuse disposition des groupes, l'habileté de la perspective, enfin la brillante ornementation des bordures, autorisent à rattacher ces tapisseries aux ateliers de Tours.

Il en est de même, quant à l'origine, des quatre tapisseries de la cathédrale de Reims représentant l'histoire de la vie et de la mort de la Vierge Marie.

Plusieurs observations se prêtant un mutuel appui concourent à donner à notre allégation le caractère d'une sérieuse vraisemblance, sinon d'une vérité historique.

En premier lieu, nous mentionnerons les motifs de l'ornementation et la forme des caractères des lettres majuscules romaines employées dans les légendes qui sont tracées sur différents objets, tels que les vêtements des personnages : c'est là une tradition bien établie de l'école artistique de Tours, qui remonte au moins à Jehan Foucquet. En outre, les fonds des tableaux nous offrent des motifs d'architecture dont nous avons encore sous les yeux les modèles. Ces colonnes, ces linteaux de fenêtres, chargés d'arabesques, ces lucarnes aux frontons sculptés, semblent toutes empruntées à des œuvres de notre grand sculpteur Michel Colombe ou de ses élèves.

Enfin, en examinant de plus près la troisième pièce de tapisserie, on lit en toutes lettres dans l'arbre de Jessé, au bas de la robe du roi Aza, le nom d'un tapissier de l'école de Tours, nommé Lemaire.

Il ne saurait donc subsister de doute sur la provenance de cette œuvre d'art, provenance que le nom du donataire, Robert de Lenoncourt, ancien archevêque de Tours, vient encore confirmer.

Jean Brèche, jurisconsulte tourangeau, a consacré dans son ouvrage intitulé *De verborum et rerum significatione*, imprimé à Lyon, en 1555, un passage relatif aux Duval, ses contemporains; il fixe la date de la mort de Jehan, en ces termes : *Jam sane totum triennium effluxit ex quo efflavit animam* (1).

Cette époque correspond, en effet, à l'année 1552, comme le prouve, du reste, un acte notarié souscrit en l'année 1553 par sa veuve Barbe de Mortaigne.

Il eut de son mariage, au moins quatre enfants, dont trois garçons, Étienne, Marc, Hector et une fille, nommée Anne; tous les quatre s'adonnèrent à la culture des arts du dessin.

— (*Étienne*), fils aîné du précédent et m[e] tapissier en haute lisse comme lui, continue la maîtrise de son père associé avec Marc, son frère.

Un acte notarié nous donne, à la date du 19 novembre 1554, le contrat de mariage d'Étienne Duval, qualifié de maître tapissier en haute lisse, avec Catherine Roques, fille d'un orfévre joaillier de Tours (2).

On trouve à la fin de ce contrat, d'un intérêt trop peu artis-

(1) J. Breche, *De verborum et rerum significatione*. Lyon, 1555, p. 410.

(2) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.

tique pour être reproduit ici, les signatures de Barbe de Mortaigne, mère du contractant, ainsi que celle de Marc Duval, que nous avons reproduit plus bas.

Étienne avait ses ateliers dans la rue des Carmes, comme le prouve un rôle des taxes pour la subvention des pauvres, dressé en 1556, par les échevins de Tours (1).

Nous ne connaissons jusqu'à présent aucune œuvre authentique exécutée par cet artiste tapissier, qui est mentionné pour la dernière fois, dans nos notes, en 1576, à l'occasion d'un legs fait par lui, à son fils Jehan deuxième du nom, (2).

— (*Marc*), peintre et tapissier, fils cadet de Jehan Duval, a été confondu, grâce à la parité de son prénom et de sa profession avec la personne d'un autre Marc Duval, protestant, originaire du Mans, peintre de Jeanne d'Albret et valet de chambre du roi de Navarre.

Les renseignements que nous avons rencontré sur cet artiste, se réduisent à une série de mentions contenues dans les registres des comptes et des délibérations de la ville de Tours et s'étendant depuis l'année 1566, jusqu'en 1585. Nous le voyons, suivant l'usage de l'époque, employé chaque année à peindre les armoiries des maires et de la ville, sur des écussons qu'on attachait aux torches portées par les échevins à la procession du sacre (Fête-Dieu).

C'est à lui, qu'en 1568, le maire et les échevins commandèrent, d'après l'ordre du roi, un modèle ou portrait du grand

(1) Archives municipales, pièces justificatives des comptes.
(2) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.

pont de la ville et du faubourg Saint-Symphorien. On transmit le travail de Duval au roi Charles IX, qui, mécontent et profondément irrité des troubles continuels suscités par les habitans de Tours, avait décidé de faire établir plusieurs bastilles sur le grand pont de la ville (1).

— (*Hector*), troisième fils de Jehan Duval, nous semble s'être adonné plus spécialement à la peinture qu'à la tapisserie. Le 27 novembre 1564, cet artiste, qualifié de maître peintre, demeurant paroisse Saint-Clément, contracte un marché, par-devant notaire, avec les fabriciers de la paroisse Saint-Saturnin de Tours, pour l'exécution d'une bannière en damas rouge cramoisi, sur laquelle seraient peints, d'un côté, la vie de saint-Saturnin et de l'autre, une image de Notre-Dame, ayant quatre anges à ses côtés et des fleurs de lis au pourtour... Le marché spécifie en outre, que les personnages « du costé de Saint-Saturnin seront en or fin, azur et couleurs fines, le plus richement que faire se pourra, à raison de quinze livres tournois six deniers (2).

Nos documents sont muets sur l'époque de la mort de cet artiste, dont nous ne connaissons aucune œuvre authentique.

— (*Jehan II*), fils aîné d'Étienne, tapissier en haute lisse avait épousé Barbe Poupier; il demeurait Grande-Rue, paroisse Saint-Saturnin.

En 1585, il semble avoir abandonné ses métiers, car il loue sa boutique avec ses piliers, sur le devant de la Grande-Rue, à Claude Pillois, maître tapissier, à Tours (3). Dans un autre

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome LXXXV, fol. 456.
(2) Minutes de Pierre Digoys, notaire royal, à Tours.
(3) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.

acte, passé au mois de janvier 1591, il hérite par sa femme d'une portion du lieu de Chamboisseau, joignant au chemin nouvellement fait aux fortifications de la ville. Ses œuvres nous sont jusqu'à présent absolument inconnues.

Duval (*Gervaise*), « graveur en pierres et cuyvres », originaire du Mans, passe un marché, par-devant notaire, le 10 janvier 1510, avec Jehan Saultereau, maître fondeur ordinaire du roi, dans lequel il s'engage à lui graver une tombe de six pieds de long sur trois pieds et demi de large. « Il y aura dessuz en figure, ung homme d'armes, une damoiselle et ung tabernacle, ainsi qu'il lui a esté devisé. » Il gravera en outre « quatre écussons aux quatre coings et l'escripture autour de la dite tombe, telle qu'on la lui baillera. »

Duval s'engage de parfaire ladite gravure « d'ici ung moys ou six sepmaine après ensuyvant pour le prix et somme de vingt-sept livres dix sols tournois. » (1)

— (*Nicolas*), fils ou frère du précédent, et graveur comme lui, passe un marché, le 23 juillet 1523, avec Mᵉ Guillaume Binet, prêtre, chanoine prébendé en l'église de Tours, curé de la paroisse Saint-Saturnin, l'un des exécuteurs testamentaires de feu bonne mémoire Mᵉ Guillaume Sohyer, en son vivant prêtre, chanoine, pour la fourniture d'une tombe en pierre « bien et deument gravée, c'est assavoir la représentation d'un chanoine, l'aumusse sur la tête ou sur le bras, lequel que l'on verra que mieulx sera, avec deux pilliers faits à l'antique, portant une coquille qui revestira la dite image avec ung coussin soubz sa teste et quatre escussons de cuivre garnis des armoysies du dict deffunt, aux quatre coings, avec une spitaffe aussi de cuyvre qui se mettra contre la muraille vis-à-vis de la dicte tombe, elle sera de deux pieds de long et un pied et demi de large, avec deux escussons aux armoisies du dict deffunt sous l'escripture qu'il engravera au dict cuyvre, telle qu'elle luy sera devisée et le tout rendra faict et

(1) Minutes de Jehan Jaloignes, notaire royal, à Tours.

parfaict et assis en la dicte église, devers la feste Saint-Michel prochain venant, pour le prix et somme de trente-cinq livres tournois (1). »

Au nombre des témoins de cet acte, figure Guillaume Regnault, tailleur d'imaiges de la reine et l'exécuteur testamentaire de notre célèbre Michel Colombe, dont il était le neveu par alliance.

Edelines (*Jacques*), mᵉ orfèvre lapidaire et diamantier, paroisse Saint-Saturnin, à Tours, nous est connu par un acte notarié passé au mois de mai 1520, dans lequel il donne à sa femme Mathurine Lebert, une partie de sa fortune (2).

Edouard ou Edwards (*Richard*), mᵉ sculpteur, paroisse Saint-Hilaire à Tours, nous est connu par le marché suivant, que nous avons rencontré dans les minutes de Pierre Coynard, notaire royal, à Tours.

« Le vingt-deuxième jour de novembre 1613, en la court du roy N. S. etc. Richard Edouard, sculpteur, demeurant en cette ville de Tours, au cloître des Augustins, d'une part; et honnestes personnes, Martin Torigny et Macé Proust, maîtres jurés ciergiers, chandeliers, et Pierre Seguin, procureur de la communaulté du dict estat... Lesquelles partyes ont faict et font le marché et obligacions qui s'ensuivent, c'est assavoir, que le dict Edouart a promis de faire pour le dict corps et communaulté, deux ymaiges et figures ; l'une de Saint-Loys, l'autre de Sainte-Geneviefve,

« Faictes en pierre de hauteur de quatre piedz et demy afin que la place où ils doivent estre mis soit remplye.

« Lesquelles figures seront faictes assavoir : le *Saint-Loys* aura ses vestements semez de fleurs de lys et armines enlevées en bosse, dorées et le bord du dict habit, avec son sceptre dans une main et dans l'autre ung baston royal, avec la couronne impérialle.

(1) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.

« La sainte Genevièfve aura une figure d'ange qui allumera ung cierge qu'elle aura dans la main et ung diable qui le tura (l'éteindra); elle sera faicte en religieuse et les vêtements dorez par les bords ;

« Et rendra le tout faict et parfaict bien et deuement, comme il appartient, les mettera et posera en l'église des Cordeliers, dans la chapelle de Saint-Françoys, desdyée pour la confrairye dud. corps et communaulté des Ciergiers et Chandeliers; le tout rendu en sa perfection, le 1er janvier prochain, pour et moyennant le prix et somme de cinquante-trois livres etc. (1). »

Au bas de cet acte se trouve la signature de ce maître sculpteur d'origine anglaise, orthographiée ainsi : Richard Edwards.

Empden (*Hans Mattheus von*), me orfèvre, paroisse Saint-Saturnin à Tours, passe un marché au mois de mars 1557, avec Pierre Seguin, valet de chambre du roi et de la reine de Navarre, pour faire « une enchassure de mirouer en argent, avec son pied » (2).

Enguerrant (*Simon*), me peintre décorateur à Loches, prend part aux préparatifs de l'entrée solennelle du roi Charles VIII dans cette ville, en 1498.

Errard (*Charles*), me peintre, originaire d'après les uns de Nantes et d'après les autres de Bressuire. Quoi qu'il en soit nous le voyons signant le 5 novembre 1591, à Tours, son contrat d'apprentissage chez François Bunel, où il figure avec

(1) Minutes de Pierre Coynard, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.

le titre de serviteur de ce m° peintre du roi. Dans un acte postérieur de quelques semaines, cette mention de serviteur (*apprenti*) a disparu et Errard y est qualifié de peintre, demeurant à Tours (1).

Estevou (*Charles*), m° maçon entrepreneur, est chargé, en 1552, de la reconstruction des tours et de la muraille du château de Sainte-Maure.

— (*Pierre*), parent du précédent, continue sa maîtrise, termine les travaux de ce château vers 1577.

Estienne de.. architecte de l'abbaye de Marmoutier, décédé la veille de l'an neuf 1293, ainsi que le constatait son épitaphe, gravée sur sa tombe et où il était représenté tenant à la main une toise à mesurer. La disparition du nom de famille de ce maître des œuvres a permis de se demander si cette épitaphe ne se rapportait pas à Etienne de Mortagne, le maître des œvres de la cathédrale de Tours. La proximité du lieu, la similitude du prénom et du commencement du nom, ont engagé M. Salmon à émettre l'opinion qu'il devait s'agir ici d'une même personne, ayant bâti à la fois l'église de Marmoutier et une portion de la cathédrale de Tours. Malheureusement, si l'on rapproche la date du décès d'Etienne de..., architecte de Marmoutier, de la date de la construction de l'église de ce monastère, commencée en 1212, on reconnaît l'impossibilité d'établir une identité vraisemblable, entre ces deux architectes.

Estienne (M°), m° maçon, architecte, entrepreneur, figure dans les comptes de la fabrique de Bueil, en 1509, comme ayant reçu un payement « pour ses peines et sallaire, d'avoir faict ung pourtraict des chapelles à bâtir. »

Esturgeon (*Jehan*), m° armurier, à Tours, paroisse Saint-Vincent (1546) (1).

(1) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.

Fagot (*Colas*), m^e tapissier du dauphin, à Tours, est cité dans les comptes de l'ameublement du château d'Amboise comme ayant travaillé de son art, en l'année 1494. Le roi Charles VIII l'envoya à Naples, afin de rapporter en France, comme dépouilles opimes, un chargement de tapisseries et de peintures, pesant ensemble quatre-vingt-sept mille livres. Fagot réussit à amener ce convoi intact jusqu'à Amboise, et reçut de la trésorerie du roi la somme de quinze cent quatre-vingt-treize livres tournois, sur lesquelles il dut solder les frais généraux de ce long voyage, y compris la nourriture des vingt-deux « gens de mestier » qu'il avait amenés avec lui d'Italie.

Faine (*Henri*), m^e peintre, à Tours, (1536), est dit défunt dans un acte notarié, daté du 16 novembre 1547 (1).

Falluau (*Jehan*), m^e maçon architecte, entrepreneur, conducteur des fortifications du château de Vendôme, demeurant à Chinon, passe un marché au mois de juillet 1596, avec Jehan Dufaultrey, sieur de la Charpraye, conseiller du roi, président et trésorier général de France à Tours, dans le but de reconstruire un des pavillons du château de Véretz, « celluy regardant sur la basse cour et joignant le grand escalier. » Les plans en avaient été dressés par Androuet, sieur du Cerceau, architecte du roi (2).

Famyre (*Gaulcher*), m^e peintre et vitrier, mari en premières noces de Jehanne de l'Eschallier, fille de Jehan de l'Eschallier, dit le miste, peintre verrier du dauphin. Au commencement de 1580, Jehan de l'Eschallier étant décédé, sa veuve, Marguerite Pélissier, contracte, le 4 juin de cette même année, une association par moitié avec son gendre Famyre (3). Mais, l'année suivante, cette veuve s'étant remariée à Me Nicole Prévost, conseiller en « court lay » demeurant à Langeais, abandonne à Famyre sa maison avec la boutique,

(1) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.
(3) Minutes de Jacques Foussédouaire, notaire royal, à Tours.

sise Grande-Rue, paroisse Saint-Pierre-du-Boile (rue Colbert actuelle n° 31), près les *Patenôtres d'or*.

En 1547, Famyre devenu veuf, épouse Catherine de Saint-Père, et nous le retrouvons dans les comptes municipaux de 1554 à 1560, fournissant des panneaux de verre ornés d'écussons aux armoiries du roi et du maire de la ville, pour être placés aux vitres de la maison commune.

— (*Jehan*), fils du précédent, mari de Mathurine Gaubert, fille d'un maître armurier de ce nom, apparaît à son tour dans les comptes de la ville, en 1561, et travaille de son art, jusqu'en janvier 1595, époque où nous voyons son fils, nommé Adrien, maître arbalestrier, demeurant au bourg de Cannes, près Nîmes, venir à Tours, sa ville natale, afin d'y recueillir la succession de son père (1).

Fauconnier (*Jehan*), m^e^ orfévre, à Tours, est nommé dans les comptes de la ville dès 1409; il reçoit, en 1414, la somme de quarante livres tournois, pour la livraison : d'une aiguière; d'une coupe d'argent dorée et pointillée, à arbres et personnages, et de six cuillers d'argent, dorées et émaillées aux armes de Mgr de Montbazon, bailli de Touraine, et de madame sa femme. Les élus offrirent eux-mêmes, le 22 juillet, leur riche cadeau à madame la baillive, « afin que icelle dame eût le pays de Tours pour recommandé (2). »

— (*Laurence*), m^e^ peintre et vitrier, à Tours, 1554, avait pour marque deux faucons affrontés, et les lettres L et F réunies dans un lac noir.

Ne connaissant aucune œuvre de cet artiste, nous donnons ici l'indication de sa marque, qui permettra peut-être de lui restituer quelques verrières demeurées anonymes.

Faulcon (*Guillaume*), m^e^ brodeur, paroisse Saint-Saturnin, à Tours, passe un marché le 11 décembre 1502, avec le capitaine des archers de la compagnie de M. le maréchal de Gié,

(1) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.
(2) *Registres des comptes municipaux*, tome XVI.

pour la broderie en or et argent de cent quarante-huit hocquetons de drap, rouge, blanc et tauné, pour les archers de sa compagnie (1).

Quelques années après, ce même brodeur s'engage à broder trois cents hocquetons destinés à la compagnie des archers de M. le prince de Longueville, comte de Dunois, seigneur de Baugency, gouverneur de Guyenne. Au mois de janvier 1515, Faulcon qualifié de maître brodeur de la reine Marie, contribue aux préparatifs des obsèques solennelles du roi Louis XII. Nous avons rencontré, pour la dernière fois, le nom de ce maître brodeur, dans un acte notarié du commencement de l'année 1523, par lequel il prend à location le logis des quatre fils Aymon, situé Grande-Rue, à Tours, et appartenant à Michel de Ballan, chevalier, seigneur de Maulevrier, et à dame Loyse Bayart, sa femme (2).

— (*Loïs*), m^e^ orfévre, à Tours, 1513. Il nous est impossible de dire s'il s'agit ici de l'orfèvre *Falcone* (Faulcon) dont le nom figure dans liste des « gens de mestier » amenés d'Italie à Amboise, par les ordres du roi Charles VIII, ainsi que nous l'avons déjà dit précédemment.

Favet (*Claude*), m^e^ peintre et vitrier à Tours, est cité pour la première fois, en 1530, dans les minutes du notaire Foussedouaire. Nous le retrouvons, en 1542, contractant un marché, le 3 juillet, avec le sieur de la Pommeraye, maître d'hôtel du roy et premier président de la chambre des comptes de Bretagne, pour la fourniture de plusieurs panneaux de vitres à mettre au château d'Entraines (3).

Fauvert (*Jehan*), m^e^ peintre, demeurant à Amboise et à Tours, contracte un marché le 25 août 1508, pour rehausser d'or et de couleurs, l'histoire de la bataille de Gênes, sculptée par Me Antoine Juste et destinée à la décoration du château de Gaillon.

(1) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.
(3) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.

On trouve dans les minutes du notaire Foussedouaire un autre marché assez intéressant pour que nous le reproduisions ici dans son entier.

« Le onzième jour de mars, l'an 1512, en la court du Roy notre seigneur, à Tours, personnellement establiz.

« Haut et puissant seigneur Francoys, duc de Longueville, comte de Dunoys, seigneur de Boisgency, gouverneur et lieutenant général pour le Roy, nostre seigneur, du pays de Guienne, d'une part; et honorable homme, Jehan Fauvert, paintre, demourant en la ville d'Amboise, d'autre part;

« Lesquels ont congneu et confessé en la dicte court avoir fait et font entreulx, les marchez et obligacions que s'ensuivent :

« C'est assavoir que ledit Fauvert a promis et promet de faire pour ledit seigneur, les paintures et patrons sur toille et choses cy après déclairées :

« C'est assavoyr, paindre et rafroichir quatorze vieilles pièces de l'istoire de la destruction de Troye, et aussi fournir d'escripture sur lesdictes pièces, tant en latin que françoys; aussi faira, au meilleu de chacune des pièces, les armes du dict seigneur;

« *Item*, plus sera tenu et a promis le dict paintre, faire pour le dict seigneur, au lieu des pièces qu'il estait tenu faire de la dicte ystoire de la destruction de Troye, les patrons de toutes les ystoires et choses cy après déclairées.

« Premièrement, la descente de Jason et Herculles au port de Troye;

« 2° La grant assemblée que feist le roy Priam des gens qu trouva en son pays;

« 3° Aussi, la grant assemblée que Hector fils du dict Priam feist de gens estrangiers qu'il amena devers son père.

« 4° La bataille de la mort du roy Laomedon faicte par Herculles et Jason.

« 5° La reedification de Troye faicte par le roy Priam, qui sera faicte pour servir sur une chemynée a cinq aulnes de longueur.

« Oultre sera tenu icelluy paintre faire la descente des enffans de Hector à Troye, et leur acceuil qu'il leur fut fait des gens du pays, pour servir sur une chemynée à quatre aulnes et demye de long et oultre faira la bataille contre Drual, nepveu de Anthenor ses gens et armée deffaicts et lui prins par l'un des dits enffans, ladict pièce à cinq aulnes de long.

« Aussi une, ou le dit Drual est pendu à ung arbre et escorché tout vif, présens les dits enffans et en la dicte ystoire fault faire Calcas, bien vieil, trouvé par les enffans, sortant d'une vieille cave; la dicte pièce de quatre aulnes de long;

« *Item*, comme les enfants de Hector arment par mer, donnant ung assaut sur le roy Menelaus, lequel s'enfuyt en emportant ses trésors, la dicte pièce de quatre aulnes;

« *Item*, la bataille contre le roy d'Arménye, prins par les dicts enffans en la dicte bataille, puis détenu prisonnier et lui doit on aporter a manger de ses trésors; la pièce de cinq aulnes.

« *Item*, une autre bataille contre le roy de Georgie, lequel perdit son armée à l'encontre des dits enffans; le dict Roy de Georgie prenant la fuite en leur laissant le pays; la dicte pièce de cinq aulnes.

« Pareillement, fera le dict paintre ung patron de parement de chemynée, auquel sera pourtraict l'estature dud. seigneur et de madame son espouse, au vif, avec ses armes, en enssuivant le devis qui lui en sera baillé.

« Et sera tenu le dict paintre touchant les patrons des histoires en rendre au tapissier dudict seigneur, en la ville de Paris à ses propres cousts et despens, deux pièces de six sepmaines en six sepmaines.

« Le présent marché faict pour la somme de cent quatre-vingt seize escus d'or sol, à présent ayant cours, sur laquelle somme le dict seigneur a baillé et avancé au dict painetre la somme de trente escus d'or sol, d'une part, au lieu de Boisgency; vingt cinq écus d'or au lieu de Châteaudun dont le dict paintre s'est tenu pour contant.

« Presens : noble homme Adam Leclerc, bailly de Gour-

nay ; Jehan Sedille, contrerolleur des finances, et Noel Beluche, secrétaire de Madame la duchesse de Longueville. »

En 1523 Fauvert est chargé par la ville d'Amboise de présider aux préparatifs du jeu des mystères de la Passion.

— (*Jacques*), fils du précédent, succéde à sa maîtrise, paroisse Saint-Vincent (1556-1563).

Fay (*Étienne*), compositeur de musique, est né à Tours, en 1770, où il fit ses premières études musicales, à la maîtrise ou psalette métropolitaine.

Acteur aux théâtres *Louvois* et *Feydeau*, jusqu'en 1801 ; il s'engagea ensuite jusqu'en 1820 dans des troupes ambulantes, qui desservaient plusieurs départements à la fois.

On cite parmi ses premières productions des romances et plusieurs morceaux détachés. En 1791, il donna un petit opéra en trois actes, intitulé *Flora*. L'année suivante, il composa le *Projet extravagant*, en un acte, et le *Bon père*, également en un acte ; puis vinrent successivement *Emma ou le Soupçon*, en trois actes ; *Clémentine ou la Belle-Mère*, joué en 1793.

Deux ans plus tard, les *Rendez-vous espagnols*, en trois actes, représentés en 1795 ; la *Famille Savoyarde*, en collaboration avec *Spontini* (1800). Enfin il composa *Julio*, pièce en un acte, jouée en 1804 et reprise plus tard, avec le titre du *Pot de Fleurs*. Fay se retira du théâtre, d'après le dictionnaire des artistes de l'*École française*, vers 1820.

Nous ignorons la date de son décès.

Feray (*Charles*), artiste musicien, joueur de violon, à Tours, signe un acte d'association, contracté le 11 juin 1603, avec quatres maîtres joueurs d'instruments « pour jouer ensemblement aux nopces et fiançailles, banqnets, collations, mascarades, etc. »

Ils s'engagent à partager les profits « qui en viendront chacun également, sans faire tort l'un à l'autre, ainsi qu'à ne pas jouer de leurs instruments avec les Deshayes, violons et son-

neurs de hautbois, sous peine de trois livres d'amende (1).

Ferrand (.....), artiste peintre et professeur, à Tours, a exposé, en 1847, deux tableaux de genre; le *Repos en Égypte* et le *Marchand de Gravures*.

Ferrant (*Jehan*), mᵉ fondeur, fontainier de la ville de Tours, paroisse de Vançay (Saint-Avertin) (1521).

— (*Rémy*), mᵉ armurier, à Tours, passe un marché avec Jehan Hardouyn, sieur de la Bernarderie, au pays de Poitou, pour la livraison d'un harnais d'homme d'armes complet, savoir : un corps de cuirasse avec tassettes longues, un devant de grèves, un habillement de tête à la bourguignone, un hausse-col, une paire de brassards et une paire de gantelets à doigts (2).

Nous avons retrouvé dans les minutes de Barthélemy Terreau, plusieurs autres marchés passés par cet armurier, mais qui ne présentent aucun détail intéressant.

— (*Arnoul*), peintre et vitrier, demeurant à Chinon, est employé en 1601, par la fabrique de l'église de Ligré, a des travaux de peinture décorative. Le 23 juin 1607, il conclut un marché avec le duc de Bourbon Montpensier pour l'entretien des vitres du château de Champigny, pendant une période de dix ans, à raison de soixante livres d'allocation annuelle (3).

Ferré (*Jehan* dit *d'Auvergne*) mᵉ armurier, à Tours, est désigné par ses confrères, en vertu d'un ordre du roi, donné à Vendôme le 8 juin 1489, pour se rendre à Dinan, afin d'y exercer son état. Au moment de son départ, d'Auvergne reçoit l'original des lettres missives du roi, destinées à être remises au capitaine de Dinan, et la ville de Tours lui octroye une somme de quinze livres tournois, pour subvenir aux frais de son voyage (4).

(1) Minutes de Pierre Coynard, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes de Martin Couraudeau, notaire à Tours, 1548-1549.
(3) C. Chevalier, *Bulletin de la Société archéologique*, tome II, p. 181.
(4) *Registres des délibérations municipales*, tome. XIII.

Fichepain, nom d'une famille de maîtres armuriers, demeurant à Tours.

— (*Charlot*), passe un marché le 16 juillet 1474, avec Madour Bethonlat, écuyer de M. le bastard de Bourgogne, pour la livraison d'un harnais de bras et de jambes moyennant le prix de cent dix-huit livres tournois (1).

On rencontre le nom de ce maître armurier dans les assemblées des notables de la ville jusqu'à la fin du xve siècle.

— (*Thomas*), fils du précédent, avait épousé la fille de Jehan de Meauzé dit de *Vouvray*, maître armurier. Il s'engage, en 1513, à livrer un harnais de guerre complet, à noble homme Gouyn de Lyvance, l'un des cent gentilshommes de la maison du roi. Trois ans après, le 30 janvier 1516, il achète à son beau-frère, Blaise Meauzé, sa portion d'une maison qui lui était commune avec la veuve de feu Jehan de Meauzé (2).

Le nom de cet armurier paraît pour la dernière fois dans nos notes, en 1523.

— (*Robert*), m^e orfévre, à Tours, est qualifié, en 1516, de sire Robert Fichepain, marchand de l'argenterie du roi (3). Une minute d'Étienne Viau, de l'année 1526, nous révèle le nom de sa femme, Jehanne de la Salle, avec laquelle il achète une maison située paroisse Saint-Pierre-du-Boile.

Enfin, en 1554, il est cité dans la liste des personnes remettant leur vaisselle d'argent entre les mains des commissaires du roi Henri II, pour subvenir aux frais de la guerre.

Fillole ou **Fullole** (*Regnault*), m^e peintre écrivain enlumineur, à Tours, prête serment de fidélité au roi Louis XI, au mois d'octobre 1471, en compagnie des autres habitants notables de la ville de Tours. Cet artiste est nommé plusieurs fois dans les comptes de la chambre du roi, en l'année 1481. Citons : « A Regnault Fullole maître escripvain, demeurant à

(1) Minutes de Jehan Jaloignes, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.
(3) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.

Tours, la somme de douze livres seize sols huit deniers, à luy ordonnée par le dit seigneur (Louis XI), au dit mois de juillet 1481, pour deux livres de médecine, qu'il a escripts au dit seigneur et pour les enluminer et relier, lesquelz icelluy a faict prendre et achapter de luy (1). »

« Au même Regnault Fillole, la somme de neuf livres douze sols six deniers, pour le payement de neuf cahiers de parchemin par luy escripts en lettres bâtardes, plusieurs chapitres du livre de Razès (2) et un petit traité du régime, ainsi que pour avoir enluminé plusieurs lettres d'or.

Dans les comptes de l'argenterie du roi Charles VIII, le nom de cet artiste est plusieurs fois cité comme ayant écrit des livres d'heures ou autres, pour la maison de ce roi.

Un acte notarié du 17 septembre 1505, contient l'indication du décès de Regnault, ainsi que celui de sa femme, dont les héritiers vendent une maison, sise paroisse Saint-Hilaire, à Jehan Baudet, chaussetier (3).

Fillon (*François*), mᵉ tapissier de haute lisse, à Tours, mari de Françoise Motheron, fille de Sébastien Motheron, maître tapissier de haute lisse, est souvent mentionné dans les comptes municipaux de la ville de Tours, comme ayant exécuté plusieurs travaux de son art, depuis l'année 1674, année du décès de son beau-père, jusqu'en 1680.

Folarton (*Alart*). mᵉ peintre enlumineur, à Tours, figure dans les comptes de la ville de 1476 à 1480, comme ayant décoré de ses peintures l'hôtel de ville ou tablier de la ville dont la construction ne fut achevée qu'en 1478.

A la date du 31 octobre de cette dernière année, Follarton reçoit quarante-quatre livres, qui lui étaient dues pour ses peine et salaire d'avoir peint cinq écussons sur les murs de cet hôtel, ainsi que pour avoir peint « ung lyon de pierre avecque les armes de la ville, lequel lyon est assis sur le haut

(1) Archives nationales. Comptes de la chambre du Roi.
(2) Rhasès, médecin arabe d'une très grande renommée, 860 † 940.
(3) Minutes de Jacques Foussenouaire, notaire royal, à Tours.

de la grande eschalle (escalier) de l'hostel de ville et aussy pour avoir painct cinq bannières aux armes du roy, de la reine, de M. le dauphin et de la ville, pour être icelles mises sur les pinacles. »

L'année suivante, Folarton exécute cette fois de véritables œuvres d'art, entre autres un tableau représentant une Annonciation, destiné à orner la cheminée de la grande salle, qui lui fut payé dix écus d'or (1).

Il reçoit également une somme de cinquante sols tournois « pour avoir paint par l'ordonnance du roi, en deux estatures, le prince d'Orange », déclaré rebelle.

Ces portraits étaient destinés, suivant la coutume de l'époque, à être attachés aux portes principales de la ville, afin que le peuple apprît à reconnaître les grands coupables de lèse-majesté.

Forcelles ou **Fourcelles** (*Jehan de*), dit le Gascon, m[e] coustellier et faiseur d'armes blanches, mari de Catherine Martin, paroisse Saint-Vincent, à Tours (1534).

Forestier (*Jehan*), m[e] orfévre, paroisse Sainte - Hilaire, à Tours (1480).

Foucher (*Gilles*), m[e] maçon entrepreneur, à Tours, figure dans les comptes de la ville depuis l'année 1614 jusqu'en 1628. Le corps de ville lui adjuge, en 1615, la reconstruction de plusieurs portes fortifiées, ainsi que la réfection d'une partie de la fontaine monumentale de la place Foire-le-Roi. Ce dernier travail ayant été jugé insuffisant, l'administration conclut un nouveau marché avec lui, moyennant le prix de sept cent cinquante livres tournois (2).

Foucher est cité au nombre des adjudicataires des grands travaux de fortification au sud et à l'ouest de la ville de Tours. Nous perdons de vue cet architecte en 1628.

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome XLIII, fol. 72.
(2) *Registres des délibérations municipales*, tome XXXI et suivants

Foucquet (*Jehan*), mᵉ peintre enlumineur des rois Charles VII et Louis XI, est né à Tours entre 1415 et 1426.

Si le nom de ce grand artiste, qui osa le premier délaisser les antiques traditions de l'art gothique, a été plongé dans l'oubli pendant quatre siècles, notre époque, mieux inspirée, a su lui rendre la place si élevée qu'il méritait d'occuper parmi les plus grand maîtres de la peinture.

Son rare mérite n'avait pas échappé à l'admiration de ses contemporains ainsi qu'en témoigne un érudit italien nommé Francesco Florio. Dans son *Éloge de la ville de Tours* (1482), cet auteur consacre un long paragraphe des plus élogieux à Jehan Foucquet, dont il ne craint pas de mettre le nom en regard des plus illustres peintres de l'antiquité. C'est en décrivant les beautés artistiques de l'église de Notre-Dame-la-Riche, que Florio est appelé à comparer les anciennes images des saints avec les tableaux des peintres modernes. « Je suis frappé, dit-il, de voir combien Jehan Foucquet (*Focquetus*) l'emporte sur les artistes des siècles antérieurs. Ce Foucquet dont je parle, est un citoyen de Tours, qui surpasse en talent non seulement tous ses contemporains, mais encore les peintres anciens; que l'antiquité vante Polygnote, que l'on exalte Apelle ; pour moi, je m'estimerais trop heureux de mon partage si je pouvais atteindre par mon langage à la hauteur du mérite des chefs-d'œuvre sortis de son pinceau. » De plus, Florio craignant qu'on ne soupçonnât son éloge d'être une fiction poétique, mentionne le portrait du pape Eugène IV, peint sur toile par Foucquet et qui se voyait alors dans la sacristie de l'église de la Minerve, à Rome. « C'est cependant, dit-il, une œuvre de la jeunesse de cet artiste, mais une œuvre qui fait apparaître aux yeux comme une vision de la réalité. Semblable à un autre Prométhée, Foucquet a le pouvoir de donner la vie à ses figures humaines, par son magique pinceau (1). »

(1) Francisci Florii de probatione Turonica, *Mém. de la Société arch.*, tome VII, p. 89.

On doit accorder d'autant plus de valeur à ces louanges, qu'elles sont écrites par un Florentin, dont l'impartialité ne saurait être mise en doute, surtout si l'on admet que cet éloge a été composé à une époque où Foucquet était décédé.

Un chanoine de Toul, Jehan Pelerin, dit le Viateur, inscrit aussi le nom de cet illustre maître parmi les artistes les plus fameux de son temps.

Au commencement du XVIe siècle quelques poètes ont également mentionné le nom de ce peintre, ainsi Jehan Lemaire de Belges, dans sa *Couronne margaritique*, poème consacré à mettre en lumière tous les noms des orateurs, des poètes et des artistes célèbres de son époque, n'oublie pas de rappeler au souvenir de la postérité le nom de notre grand artiste.

Vasari, dans son *Histoire des peintres* (1550), mentionne l'arrivée à Rome de Giovanni Fochetta (Jean Fouquet), « très célèbre peintre, dit-il, qui peignit le pape Eugène IV, qu'on tint à cette époque pour une très belle chose. »

Pendant la seconde moitié du XVIe siècle et toute la durée du XVIIe, la mémoire de Foucquet est complètement oubliée dans les ouvrages ou recueils biographiques. Au XVIIIe siècle l'auteur anonyme des *Mémoires sur la bibliothèque du roi*, cite le nom de Foucquet, dont « l'habileté, dit-il, paraît surtout dans les tableaux historiques du manuscrit des *Antiquités judaïques* de Josèphe. Enfin, en 1824, un auteur tourangeau, Chalmel, appelle de nouveau l'attention des érudits sur les œuvres de notre célèbre miniaturiste.

Depuis cette époque, de Bastard, Vallet de Viriville, de Laborde, Brentano, Salmon, Paulin Paris, etc., lui ont consacré des notices, plus riches en considérations sur le mérite des œuvres connues de ce maître qu'en renseignements biographiques. Puis est venu M. Curmer, éditeur de Paris, qui a non seulement publié tous ces documents divers, mais qui a entrepris la belle et ruineuse tâche de reproduire en couleur les délicieuses miniatures d'une partie de l'œuvre de Jehan Foucquet, et il est à souhaiter qu'il trouve des imitateurs pour terminer cette entreprise.

Les premières années de Foucquet demeurent jusqu'à présent inconnues, on aimerait cependant à apprendre quelques détails sur sa famille, on s'intéresserait singulièrement à ses premiers débuts artistiques. Malheureusement tous ces détails nous échappent encore et malgré de nombreuses investigations, le champ des conjectures demeure toujours ouvert.

Comme tous les autres artistes de son temps Foucquet, poussé par un instinct irrésistible, se rendit à Rome, où l'attiraient à la fois la réputation de ses écoles artistiques et les monuments célèbres de l'antiquité. C'est pendant son séjour dans la ville des papes, que Fouquet eut l'honneur d'être appelé à peindre sur toile le portrait d'Eugène IV (1447). Vallet de Virville explique ce fait en supposant que l'artiste français avait été chargé d'offrir au Saint-Père un portrait de Charles VII, ce qui aurait engagé Eugène IV à se faire représenter par ce même artiste. Par ordre de ce pontife, on plaça ce tableau dans l'église de Sainte-Marie sur la Minerve, malheureusement il a disparu sans laisser trace de son passage. A quelle époque doit-on fixer ce séjour de Foucquet à Rome, Labarte, après avoir longuement discuté les dates de 1440 et 1443, déclare, en s'appuyant sur des documents historiques, que le portrait du pape a été peint en 1443, et que notre artiste avait a ce moment vingt-quatre ou vingt-cinq ans, ce qui reporterait la date de sa naissance à l'année 1418. Depuis l'époque de ce voyage en Italie jusqu'en 1450, nous ne possédons aucune notion précise sur l'emploi qu'il put faire de son rare talent.

Voici, dans leur ordre chronologique, la trop courte énumération des travaux authentiques de Jehan Fouquet, ainsi que la liste des œuvres qu'on peut lui attribuer.

1450. — On s'accorde généralement à fixer à cette année 1450, l'exécution d'un tableau sur bois, en forme de diptyque, *ex voto* commandé par Étienne Chevallier, trésorier de France et secrétaire d'État, pour l'église de Notre-Dame de Melun, sa ville natale. L'un des deux panneaux (aujourd'hui à Francfort), représente le portrait en pied du donateur accompagné

de Saint-Étienne, son patron, qui semble le présenter à la vierge Marie, peinte sur l'autre volet. Sur ce deuxième panneau, qui fait partie du musée d'Anvers, la vierge est figurée voilée de blanc, avec une couronne royale sur la tête, le sein gauche découvert et les yeux baissés. Les contemporains ayant reconnu une certaine ressemblance entre cette vierge et Agnès Sorel, la tradition s'empara de ce fait, si extraordinaire pour l'époque, et l'a transmis jusqu'à nos jours, où l'on regarde encore la vierge de Notre-Dame de Melun comme un portrait authentique de la célèbre maîtresse de Charles VII. Ainsi peut s'expliquer le nombre très considérable de copies de ce tableau exécutées au XVIe et au XVIIe siècle.

1452-1460. — On rapporte à cet intervalle la décoration d'un livre d'heures pour ce même Étienne Chevallier, dont nous avons déjà parlé. De ce précieux manuscrit, mutilé probablement dans le premier quart du XVIIIe siècle, il ne reste plus aujourd'hui que quarante-deux feuillets de parchemin, dont le plus grand nombre (40) font partie de la collection d'un banquier de Francfort.

Sans entreprendre ici la description de chacune de ces admirables miniatures, si habilement reproduites par la maison Curmer nous nous contenterons de répéter, avec Vallet de Viriville, que l'étude consciencieuse de l'œuvre de Foucquet autorise à reculer bien plus loin qu'on ne l'admettait autrefois, le point d'union entre l'art du moyen âge et l'art de la Renaissance.

1458. — La bibliothèque de Munich possède un manuscrit français, petit in-folio de 552 feuillets intitulé : « *les Cas* (infortunes) *des nobles hommes et femmes malheureuses,* » par Boccace. Ce recueil contient quatre-vingt-onze miniatures peintes en grande partie par Foucquet, ou par ses élèves, mais sous sa direction. Une des plus remarquables, celle du frontispice de l'ouvrage, représente le jugement de Jean duc d'Alençon, petit chef-d'œuvre de 40 centimètres de hauteur sur 29 de largeur, comprenant jusqu'à trois cents personnages qui, bien que réduits à des propositions microscopiques, ont

tous leur physionomie particulière. Dans la rubrique finale de ce manuscrit on voit que cet ouvrage a été achevé d'enluminer le 24 novembre 1558, pour Etienne Chevallier, trésorier de France.

1461. — Dans les comptes des dépenses faites pour les obsèques du roi Charles VII, qui eurent lieu à Paris, au mois d'août, on rencontre le nom de Jehan Foucquet parmi les artistes chargés de la décoration de ces funérailles solennelles.

Nous avons découvert dans un registre des délibérations municipales de la communité de Tours (séance du 25 septembre 1461) une mention relative à notre peintre miniaturiste et qu'il nous a paru intéressant de reproduire ici (1).

« Sur le faict du don qu'il fault faire à la royne et non pas au roy, d'une nef ou d'autres pièces d'argenterie à l'occasion de son entrée solennelle à Tours ;

« Secondement, pour aviser ensemblement, si l'on fera le poesle bleu et les franges blanc et rouge, et s'il y aura quatre anges aux quatre coings, portant l'écusson du roi... a esté délibéré, dont sur ce Jehan Foucquet, peintre, en a dit son advis, que au regard du dict poesle il sera faict de blanc et de rouge et qu'il y aura quatre anges ;

« *Item*, au regard des chafaulx et des mistères, ils seront tracez par Jehan Foucquet, après disner, en l'hostel de M[e] Jehan Bernard (2).

1465. — A la fin d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale sur les *Antiquités des Juifs* par Josephe, on lit les renseignements suivants, écrits par Jean Robertet, secrétaire du duc de Bourbon et contemporain de notre artiste :

« En ce livre y a quatorze ystoires, les trois premières de l'enlumineur du duc Jean de Berry et les onze autres de la main du bon peintre et enlumineur du roi Louis XI, Jehan Foucquet, natif de Tours. »

De l'avis unanime des connaisseurs, la plus belle miniature

(1) *Registres des délibérations municipales*, tome X.

(2) Lieutenant général du bailli de Touraine, quatrième maire de la ville de Tours, 1465.

de ce manuscrit représente « la clémence de Cyrus envers les captifs de Babylone »; ces peintures ont été si souvent et si bien appréciées que nous n'essayerons pas d'entrer dans de nouveaux développements.

1470. — Dans un compte des dépenses du roi Louis XI, rédigé par André Briçonnet, notaire et secrétaire dudit seigneur, on trouve l'indication du payement d'une somme de cinquante-cinq livres, baillée le vingt-sixième jour de décembre, à Foucquet, pour certains tableaux que le roi lui a chargé faire pour servir aux nouveaux chevaliers de l'ordre de Saint-Michel. »

1472. — La quittance d'un payement, fait le 20 juillet de cette année, nous apprend que notre artiste avait été chargé par la duchesse d'Orléans, Marie de Clèves, de faire certaines histoires et enlumineures d'or et d'azur en un livre d'heures appartenant à la dite dame (1).

1474-1475. — D'après les comptes royaux conservés aux Archives nationales, Foucquet aurait dessiné et peint le modèle d'un tombeau que Louis XI avait l'intention de faire élever, en vue de sa sépulture, dans l'église de Notre-Dame de Cléry.

Les comptes de l'année suivante contiennent aussi l'indication d'un payement qui lui est fait « pour entretenir son estat de maître peintre du roy. »

On lit dans un autre fragment de comptes, que possédait Benjamin Fillon, « le jour de la Pentecôte 1474, Fouquet reçoit seize écus sur le coust (prix) de la façon d'une paire d'heures » qu'il avait exécutée pour Philippe de Commines. Il reçut plus tard, sept écus sur ce qui restait dû pour la peinture et dorure de cette paire d'heures.

Enfin, la dernière trace authentique laissée par ce grand artiste, se rapporte à l'année 1476, et se voit dans les comptes municipaux de la ville de Tours, où nous lisons que le receveur paye douze livres tournois à Jehan Foucquet pour avoir peint l'intérieur du poêle (dais) que la ville avait fait faire, à

(1) Bibliothèque nationale, fonds Joursanvault.

l'occasion de l'entrée du roi de Portugal, Alphonse IV, qui venait implorer l'aide et le secours du roi Louis XI contre le roi de Sicile (1).

Nous ne savons rien de plus de la vie et des travaux du peintre de Louis XI, sinon qu'il avait cessé de vivre en 1480, année où Bourdichon occupe la place qu'il remplissait précédemment auprès du roi. Cette date est du reste confirmée par un aveu rendu au trésorier de Saint-Martin le 8 novembre 1480, au nom de sa veuve et de ses héritiers (2).

De cette dernière pièce qui établit la résidence de Foucquet et de sa famille dans la rue de la Tour-des-Pucelles, découle un fait intéressant pour notre histoire locale, et qui nous permet d'expliquer comment après la mort de cet artiste et de ses fils, la voix populaire imposa à cette rue la dénomination de rue des Foucquets.

On a beaucoup discuté, dans les revues artistiques, sur la question de décider si le talent de notre grand peintre tourangeau le rapprochait de l'école flamande, ou s'il s'était formé seul, sans maître, par l'étude des antiquités romaines, qu'il avait eues sous les yeux, pendant son séjour en Italie. A ces suppositions nous répondrons que, depuis la célèbre école d'enlumineurs, fondée dans le monastère de Saint-Martin, au IX[e] siècle, la ville de Tours était demeurée un des centres les plus renommés pour la transcription et la décoration des manuscrits. Demeurée française, au milieu des guerres et des invasions étrangères, notre ville conserva cette prééminence dans la culture des arts du dessin, grâce à l'influence des séjours prolongés des rois et de leur cour, ainsi que des seigneurs étrangers.

Pendant des siècles, les importants monastères de bénédictins (Marmoutier, Saint-Martin et Saint-Julien) avaient réuni dans leur enceinte une quantité considérable de richesses artistiques tels que : tableaux, statues, vitraux,

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome XLII, p. 101.
(2) *Mémoires de la Société archéologique*, tome XX, p. 14.

reliquaires, ornements d'église, tapisseries, manuscrits, etc. Est-il besoin en présence d'une si grande collecion d'œuvres d'art, de rechebcher bien loin à quelle école on doit rattacher Foucquet et ses élèves ? N'existait-il donc pas autour de lui, assez d'éléments pour constituer un milieu artistique capable d'éveiller son intelligence si merveilleusement douée au culte des arts du dessin, et lui fournir en même temps, des modèles remarquables. Nous en avons, du reste la démonstration à la bibliothèque de Tours, où l'examen des manuscrits enluminés dans les couvents de cette ville, permet de reconnaître l'influence très réelle que l'ancien *scriptorium* de Saint-Martin a exercée sur le talent de Foucquet. N'est-ce pas à cette école d'enlumineurs qu'il a emprunté ses procédés de gouache en rehaussant de hachures d'or, la plupart des vêtements de ses personnages, afin de rendre les parties éclairées plus lumineuses encore. Aussi a-t-on pu lui adresser le même reproche qu'on avait adressé autrefois aux anciens imagiers de Saint-Martin, l'abus de l'or dans les miniatures. Mais combien Foucquet l'emporte sur ses devanciers par la pureté de son dessin, par la hardiesse de ses raccourcis, par la perspective aérienne de ses paysages et par la franchise de son coloris. Il ne semble pas se douter des difficultés à peindre la physionomie humaine et l'a toujours rendue avec un grand caractère de simplicité. Dans la plupart de ses œuvres, tout frappe d'admiration : l'invention du sujet, l'expression variée des physionomies, la noblesse des costumes, l'étude intelligente de la nature, la sobriété des ajustements et des accessoires : cet artiste a tout compris et tout exécuté, avec la même hardiesse et le même talent.

Jusqu'à présent il n'a pas été possible de préciser avec exactitude la date de la mort de Jehan Foucquet. Cependant cette date ne peut être, comme nous l'avons dit précédemment, postérieure à l'année 1480, ni antérieure à 1476. C'est donc certainement entre ces deux années, que doit être cherchée l'époque de son décès.

Foucquet, qui avait atteint vers la fin de sa carrière artis-

tique à une grande prospérité, laissa plusieurs enfants, parmi lesquels Louis et François, en continuant les traditions de leur père, soutinrent sa réputation ; malheureusement pour leur mémoire, on n'a pas encore rencontré l'indication d'une seule œuvre sérieuse qui puisse leur être attribuée d'une façon authentique.

Fougerays (*Denis de* ou *du*), m[e] armurier brigandinier, à Tours (1501-1525), est nommé en 1503, brigandinier du roi, en remplacement de Pierre Berthelot, décédé. Pendant cette même année, il passe un marché avec la veuve de son prédécesseur moyennant une pension annuelle, pour continuer la fourniture des brigandines, destinées aux archers de la garde écossaise du roi. En 1505 il s'associe avec un armurier de Blois, Jacques de Girésine ; on le retrouve, en 1513, procureur de la fabrique de l'église de Saint-Saturnin ; enfin, trois ans plus tard, il résigne son office d'armurier du roi, au profit de son gendre Jehan Bedouet, et meurt en 1524 (1).

Fougères (*Jehan de*), m[e] orfévre-armurier, paroisse Saint-Pierre-du-Boile à Tours (1530).

Foullon (*Benjamin*), peintre et valet de chambre des rois Henri III et Henri IV, était le fils de Pierre Foullon d'Anvers, qui fut naturalisé français en 1538.

A la suite des troubles qui ensanglantèrent les dernières années du règne de Henri III, Benjamin Foullon quitta Paris, en 1589, avec les seigneurs de la cour, et vint habiter la ville

Foullon f.

de Tours, où il travailla jusqu'en 1594. Pendant ce séjour, sa femme, Nicole Vaquier, lui donna deux enfants, Claude,

(1) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.

baptisée le 18 juillet 1589, et Marguerite, le 13 novembre 1592 (1).

Jal commet donc une erreur dans son Dictionnaire, en déclarant que Foullon ne s'est marié qu'en 1605, avec Marie Michel : il s'agit évidemment d'un second mariage.

Fouquet (*Alexandre*), m° maçon architecte, à Tours (1520-1556). Les renseignements que nous avons pu recueillir sur cet artiste, demeuré à peu près inconnu jusqu'à présent, sont encore bien insuffisants ; peut-être seront-ils complétés un jour.

Dans une mention empruntée aux minutes du notaire Viau, à la date du 24 mai 1531, Alexandre Fouquet est qualifié de maître des œuvres de la maçonnerie de l'église de Tours ; il figure en 1542 et 1543, dans les registres des comptes municipaux, comme ayant été chargé de reconstuire une partie de l'auditoire royal, dont le rez-de-chaussée servait de grenier à sel (2).

En 1534, par suite d'un violent incendie qui menaçait d'une ruine prochaine les clochers de la cathédrale d'Angers, le chapitre fit venir de Tours, Alexandre Fouquet, maître des œuvres, et Estienne Hubert maître maçon, qui furent chargés de la reconstruction, terminée seulement en 1540. On s'explique difficilement aujourd'hui les motifs qui obligèrent l'architecte à remanier complètement le style architectonique d'un des clochers incendiés, sans s'astreindre à reproduire ce monument dans son état primitif. Il en est résulté une sorte de disparate très sensible entre les deux tours de cette belle cathédrale.

Fouquet avait cessé de vivre en 1556, ainsi que le prouve le nom de sa veuve, figurant sur une liste des taxes levées pour la subvention des pauvres à Tours, en 1556 (3).

(1) *Registres baptist. de la paroisse Saint-Vincent, de Tours*, tome III.
(2) *Registres des comptes municipaux de la ville de Tours*, tome. LXX.
(3) Archives municipales, pièces justificatives des comptes, 1556.

Foureau (*Mathurin*), m[e] brodeur à Tours, Grande-Rue (1580).

Fournier, nom d'une famille d'orfèvres tourangeaux.

— (*Jehan*), livre, en 1498, un calice d'argent du prix de dix-huit livres cinq sols à la fabrique de l'église collégiale de Bueil.

— (*Jehan II*), fils du précédent, succède à sa maîtrise; une minute du notaire Viau, de l'année 1522, le désigne comme étant encore associé à son père à cette époque.

— (*René*), fils de Jehan II, fait partie de la liste des maîtres jurés orfèvres de la ville de Tours, en 1595 (1).

Fournier (*Estienne*), architecte-expert, à Tours, fait exécuter, en 1783, le remarquable escalier de l'abbaye de Marmoutier, dont il existe un modèle en plâtre au musée de Tours. En 1789, Fournier est encore qualifié d'architecte de l'abbaye royale de Marmoutier et reçoit à ce titre les appointements de cinq cents livres tournois. par an.

— (*Joseph*), fils du précédent et architecte comme lui, est souvent cité dans les devis d'estimation des biens du clergé, déclarés biens nationaux et vendus comme tels. Ces aliénations duraient encore en 1797 et 1798, époque où Fournier procède à l'estimation des biens de la célèbre abbaye de Marmoutier.

Foutereau (*Jehan* et *Martin*), m[es] peintres, paroisse Saint-Saturnin, à Tours, 1578-1580.

— (*Pierre*), m[e] tapissier de basse lisse, apparaît dans les comptes de la ville, en 1610 et 1611.

Fracquepain, nom d'une famille d'armuriers, dénommés primitivement sous le nom de Bracquemart, ainsi que le constatent encore plusieurs minutes des notaires de Tours, au XV[e] siècle. Bien que cette ancienne famille ait changé son nom au commencement du XVI[e] siècle, on continua néanmoins à les

(1) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.

appeler de leur nom primitif, et cette appellation demeura imposée, pendant plus de trois siècles, à la rue actuelle de Sainte-Marthe. Il est supposable que l'épée courte et large désignée autrefois sous le nom de bracquemart a été remise en lumière ou réinventée par l'un des armuriers de cette famille.

— (*Antoine* Ier) signe un acte notarié de renouvellement d'un bail qu'il passe en 1492 avec le curateur de Loïs de la Bretonnière, d'une maison qu'il occupait paroisse Saint-Pierre-du-Boile (1). Cet armurier avait cessé de vivre en 1521, car nous voyons sa veuve Madeleine de Courcelles placer en apprentissage son dernier fils Jehan, chez sire Jacques Merveilles, armurier du roi, à Tours; précédemment sa fille Marguerite avait épousé un armurier de Tours, nommé Etienne Angibault.

— (*Antoine* II), fils aîné du précédent, passe un marché au mois de mai 1531 avec sa sœur Marguerite, devenue veuve, pour la cession d'une portion de la maison qu'elle habitait, et du jeu de paulme, où pendait pour enseigne *le Bracquemart*, situé en la rue de ce nom, au fief de l'archevêque de Tours, paroisse Saint-Etienne (2).

— (*Pierre*), frère d'Antoine Ier, est employé par la ville de Tours à l'occasion de l'entrée solennelle du roi Louis XII et d'Anne de Bretagne, au commencement de l'anné 1500.

— (*Martin*), succède à la maîtrise du précédent, paroisse Saint-Etienne, à Tours (1522-1531).

Fradin (*Loïs*), me armurier du roi, à Tours, ne nous est connu que par plusieurs actes notariés datés de la fin de septembre 1561 et relatifs à un engagement contracté par Thibault Langlois, maître armurier, à Tours, avec Pierre Fradin, demeurant à Paris, héritier de Loïs Fradin, dans le but de « parfaire les harnoys » entrepris par ce dernier, avant son

(1) Minutes de Martin Jaloignes, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes de Martin Courandeau, notaire royal, à Tours.

décès et destinés aux seigneurs de Florimond et de Saint-Aubin (1).

Françoys. Ce nom, que l'on rencontre si fréquemment dans les documents originaux, relatifs aux travaux publics exécutés en Touraine pendant le XVIe et le XVIIe siècle, a été porté par quatre ou cinq générations d'architectes, de maîtres maçons sculpteurs, ou de maîtres des œuvres, dont le talent semble s'être transmis et développé de père en fils. Aussi, s'explique-t-on difficilement comment cette brillante famille d'artistes, n'a pas conservé la notoriété dont elle jouissait pendant les deux grandes périodes de la Renaissance.

Le plus ancien document relatif à cette dynastie de maîtres des œuvres du nom de Françoys, se trouve dans un précieux registre de la confrérie de Saint-Gatien, qui commence vers la fin du XIVe siècle et se termine à l'année 1631 (2). On y voit apparaître, en 1398, au nombre des membres de cette confrérie, le nom de Jehan Françoys, auquel nous ne pouvons attribuer jusqu'à présent aucune œuvre d'art connue.

Le second, nommé Jacques ou Jacquet, avait le titre d'imagier du roi Louis XI; les *Archives de l'art français* contiennent un fragment des comptes royaux où cet artiste figure comme ayant sculpté pour la chapelle du Plessis-lez-Tours, un saint Martin en bois à cheval et donnant la moitié de son vêtement à un pauvre.

— (*Martin*), me maçon sculpteur et me des œuvres de maçonnerie de l'église de Tours, est employé en 1490, par la ville d'Amboise, à bâtir un pont sur l'Amasse et à réparer les piliers du grand pont de Loire (3).

Au nombre des travaux importants d'architecture exécutés par Martin Françoys, nous devons citer en première ligne la construction du clocher de la tour septentrionale de notre cathédrale, avec son bel escalier à jour qui

(1) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.
(2) Bibliothèque municipale, n° 1306 des manuscrits.
(3) C. Chevalier, *Inventaire des archives d'Amboise.*

repose sur le milieu d'un arceau de pierre, encastré dans les murailles de cette tour.

Au-dessus de cet escalier et autour de la clef de voûte du petit dôme écaillé qui termine le clocher, se voient plusieurs inscriptions en latin et en français, assez mal lues et interprétées par les auteurs qui les ont rapportées sans se donner la peine de les contrôler.

Parmi ces mentions, dont l'une bien connue fixe à l'année 1507 l'achèvement de ce clocher, on lit une inscription, en lettres gothiques, ainsi conçue : ÆGIDIUS. DAVIDIS. CANONICUS. AC. BURSARIUS. OPERIS. c'est-à-dire « Gilles David, chanoine et boursier (trésorier) de l'œuvre. »

A côté, se trouvent deux monogrammes, en lettres majuscules, demeurés inexpliqués jusqu'à ce jour ; ce sont les initiales, que nous reproduisons ici, des deux frères François, Martin et Bastien, maîtres des œuvres de l'église de Tours et de Saint-Martin (1).





Il ne saurait donc plus aujourd'hui subsister de doutes sur les véritables architectes de cette partie intéressante de notre église métropole. Seulement, si l'on rapproche ces modestes monogrammes de la grande inscription destinée à faire connaître à la postérité le nom du trésorier de l'œuvre, on se rappelle involontairement cet intéressant passage de Viollet-Le-Duc qui, une fois de plus, trouve ici son application. « Lorsque l'architecture, dit-il, passe du cloître dans les mains

(1) Nous devons des remerciements à notre savant président, M. Palustre, qui a bien voulu nous communiquer une copie des estampages de ces monogrammes, faite par lui-même.

des laïques, c'est la conspiration du silence organisée par le clergé contre les architectes laïques; on subit le talent de ces nouveaux venus dans la pratique des arts; on accepte l'œuvre; mais quant à la vanter ou à mettre en lumière son auteur, ils n'ont garde (1). »

Trois ans plus tard, en 1510, les registres des comptes municipaux nous montrent Martin Françoys occupé avec son frère Bastien à sculpter la gracieuse fontaine dite de Beaune, qui décore, depuis 1820, la place actuelle du Grand-Marché.

Voici les termes mêmes du registre : « A Bastien et Martin Françoys, maczons, la somme de trois cent quarante livres tournois (6,800 fr.), pour avoir taillé les pierres de marbre et parachevé de tailler les pierres grises de Volvic et icelles assises ainsi qu'elles sont de présent, au dict carroy M[gr] le général de Beaune, tant le pilier que la sainture de la citerne, par marché faict avec eulx, à la dite somme (2). »

Pendant cette même année, ils reçoivent du trésorier de la ville la somme de sept cents livres tournois (14,500 fr.), pour la reconstruction de deux piliers du grand pont de la rivière de Loire. Martin figure encore dans les comptes de la ville, aux années 1514, 1520, 1521 et 1523, comme ayant reçu différents salaires pour des réparations ou reconstructions d'arches aux ponts du Cher et de la Loire; dans ces diverses pièces de comptabilité, il est qualifié de titre de maître maçon de la ville de Tours. Quant à son titre de maître des œuvres de maçonnerie de l'église de Tours, nous l'avons rencontré pour la première fois en l'année 1505, dans un acte notarié (3), intéressant Guillaume de Beaune, receveur du Poitou.

Dix ans plus tard, Martin, maître de l'œuvre de maçonnerie de l'église de Tours, et Sébastien Françoys, maître de l'œuvre de maçonnerie, charpenterie et couverture pour le roi en Touraine, sont chargés, à titre d'experts, de se transporter

(1) *Dictionnaire d'architecture raisonnée*, tome VIII, p. 135.
(2) *Registres des comptes municipaux*, tome LVII, folio 220.
(3) Minutes de Jehan Jaloignes, notaire royal, à Tours.

en une grande maison séant entre l'église et couvent des Cordeliers et la Grande-Rue (rue Colbert) qui, autrefois, fut à noble homme maître Adam Fumée, sieur des Roches, etc. (1).

En 1521, les fabriciers de la paroisse Saint-Vincent de Tours ayant décidé la reconstruction de la façade septentrionale de leur église, eurent recours au talent éprouvé de Martin et le chargèrent de cette entreprise, par un acte passé, le 15 juin de cette année, en l'étude de maître Etienne Viau (2).

Nous ne savons rien de plus de la vie, ni des travaux de ce remarquable maître des œuvres, sinon qu'il vivait encore au mois d'avril 1523, ainsi que le constate une citation prise dans le seizième registre des délibérations municipales. Si l'on rapproche cette date de l'époque où nous rencontrons le nom de sa veuve Marguerite de Forcelles dans un acte notarié du mois d'avril 1527, l'époque de son décès doit être cherchée entre les années 1524 et 1526.

Martin Françoys habitait rue de la Parcheminerie (devenue plus tard rue des Couteliers), paroisse Saint-Etienne (3). Après sa mort, Alexandre Fouquet, maître maçon à Tours, fut mis en possession de sa maîtrise.

Françoys (*Sébastien* ou *Bastien*), frère du précédent, m[e] maçon sculpteur et architecte comme lui ; vivant au même temps, ils sont, dès l'année 1504, associés dans les grands travaux d'édification du clocher de la tour septentrionale de la cathédrale de Tours, où se voit encore leurs monogrammes, gravés sous le dôme de la lanterne et que nous avons reproduits plus haut.

En 1510, ils sculptent ensemble la fontaine en marbre dite de Beaune. Dans un précieux document du 3 décembre 1511,

(1) Cet hôtel, bâti par le chancelier de Charles VII, existe encore rue des Cordeliers, 3 ; il a servi longtemps à la ville de grenier à sel.

(2) Cette église, aliénée en 1791, a été convertie en une maison particulière qui se trouve rue de la Scellerie, 75 ; on y voit encore des arceaux et quelques colonnes à chapiteaux.

(3) Rue détruite en 1631, pour agrandir la place Saint-Étienne ou de l'Archevêché.

relatif aux travaux de l'église de Brou, que devait exécuter Michel Colombe en compagnie de Guillaume Regnault, de Françoys Colombe et de Bastien Françoys, ce dernier est qualifié de maître maçon de l'église Saint-Martin de Tours; aussi a-t-on pu lui accorder avec quelque raison la construction des galeries du cloître de cette église (1508-1518), dont il subsiste encore une portion entière, celle de l'est.

Ce cloître devait être un des plus beaux du centre de la France par sa vaste étendue et la grandeur de ses arcades à plein cintre, décorées de médaillons et de moulures très variées, dans le goût antique. Disons en passant combien il est fâcheux que le mauvais état d'entretien de cette curieuse galerie la menace d'une ruine prochaine.

Sébastien Françoys jouissait à Tours, comme architecte, d'une grande considération : ainsi, le 19 avril 1512, il est désigné, en compagnie du maître charpentier de la ville, nommé Macé Salmon, et de Robin Baron, menuisier, pour se transporter avec eux au Pont-de-Ruan (1), afin de visiter les ponts dudit lieu et décider des travaux nécessaires, soit à leur réparation, soit à leur reconstruction; c'est ce dernier parti qu'on adopta (2).

L'année suivante (1513), Guillaume Besnouard, maître des œuvres de maçonnerie de la ville de Tours, ayant passé de vie à trépas, on fit le choix de Bastien pour lui succéder dans sa maitrise. C'est à ce titre que nous le voyons employé par la ville, en 1515 et 1516, aux réparations du grand pont de Tours, emporté par une inondation de la Loire (3).

Ces travaux importants ont été également exécutés en commun avec son frère Martin, leurs noms étant cités à la fois dans les comptes du receveur de la ville.

Pendant cette même année 1515, Sébastien figure dans un acte du notaire Viau, avec le titre de maître de l'œuvre de

(1) Commune du canton de Montbazon, arrondissement de Tours.
(2) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.
(3) *Registres des comptes municipaux*, tome LX.

maçonnerie, charpenterie et couverture pour le roi en Touraine, titre et fonctions qu'il abandonna en 1521 à son fils, Gatien Françoys, dont nous nous occuperons dans le paragraphe suivant. Bastien est nommé pour la dernière fois, dans les registres municipaux, à la date du 7 avril 1523.

Nous ignorons l'époque précise de sa mort ; mais tout nous fait supposer qu'il termina sa carrière dans le même temps que son frère Martin.

Nous n'avons découvert aucun renseignement qui nous permît de connaître l'époque de son mariage avec Marie Regnault, fille de Guillaume Regnault, sculpteur ymaigier, et de Loïse Colombe, nièce de Michel Colombe, notre grand sculpteur, mais on peut, sans crainte de commettre une grave erreur, fixer cette date aux dernières années du xve siècle.

Françoys (*Gatien* ou *Gacian*), fils probable du précédent, auquel il succéda, en 1523, dans sa charge de maître des œuvres de maçonnerie, charpenterie et couverture pour le roi en Touraine, habitait la paroisse Saint-Vincent à Tours, et y épousa Mauricette, fille d'Etienne Barrabault, maître menuisier sculpteur en bois.

Les renseignements que donnent sur lui les archives municipales sont si peu nombreux, qu'à peine avons-nous rencontré deux ou trois fois l'indication de son nom : d'abord en 1524, puis en 1538, années où la municipalité lui confia la visitation des ponts de Saint-Éloi, Saint-Sauveur, Pont-Cher, Pont-aux-Oyes, et des grands ponts de Loire.

Au mois de juillet 1531, Mathieu Gautier, abbé de Marmoutier, désirant ajouter de nouvelles constructions à celles qu'il venait d'achever dans cette célèbre abbaye (1), contracte un traité, par-devant notaire, avec Gatien Françoys, pour l'exécution des travaux de maçonnerie. En cette même année, cet architecte se voyant surchargé d'entreprises nombreuses,

(1) Cet abbé, grand ami des arts, avait précédemment décoré son église d'un très beau jubé orné de magnifiques sculptures; mutilé par les protestants en 1562, ce petit monument ne fut détruit qu'en 1791.

s'adjoint des suppléants. Ainsi nous le voyons « constituer Pierre Poitevin, son procureur général espécial avec plain pouvoir de exécuter son office de maître des œuvres, au ressort du siège royal de Chinon, seulement pour faire ou faire faire, veoir faire touttes vues, visitacions des ouvrages, corriger, réparer, et amender par justice (1). »

Il accorde cette même procuration à un autre maître maçon nommé Loys Rouillé (*aliàs* Roillé) avec plein pouvoir d'exercer ses fonctions, par tout le bailliage de Touraine. Ayant ainsi assuré l'accomplissement de sa charge, Gatien s'éloigne de Tours, pour aller diriger les travaux de construction du château de Madrid, au bois de Boulogne (1537-1550).

C'est bien en effet de cet architecte qu'il s'agit, lorsque M. de Laborde nous dit : « Pierre Gadyer, le maître maçon, étant mort, on le remplaça par une utilité du même genre, aussi modeste, aussi inconnue (2). » Ce maître des œuvres si peu apprécié de M. de Laborde jouissait de son temps d'une assez grande célébrité pour qu'on vînt le chercher jusqu'à Tours, afin de lui confier d'importants travaux dans la banlieue de Paris.

Quelques années après, en 1553, Gatien avait cessé de vivre. La date de son décès nous est révélée à la fois et par la transmission de sa maitrise à son fils Jehan et par la présence du nom de sa veuve, qui figure au rôle établi en 1556, dans la paroisse Saint-Vincent de Tours, pour la subvention des pauvres (3).

— (*Jehan* II), fils du précédent, lui succède en 1552, comme architecte, maître des œuvres de maçonnerie, charpenterie et couverture pour le roi en Touraine. Son nom est cité une seule fois dans les comptes municipaux de l'année 1552, où il est appelé à donner son avis sur la construction « d'un bâtis (digue) dans la rivière de la Loire, pour empêcher l'eau d'aller

(1) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.
(2) De Laborde, *la Renaissance des arts à la cour de France*, tome I, p. 259.
(3) Archives municipales, pièces justificatives des comptes.

du cousté de Saint-Symphorien et la faire venir de devers la ville. »

A la date du 21 mars 1582, Jehan, chargé de rédiger un rapport sur la « visitation » d'une maison de la rue du Godet, ajoute dans son rapport à son titre de maître des œuvres pour le roi et la ville de Tours celui d'archetecte (*sic*) de Mgr le duc d'Anjou.

Dans son histoire si intéressante de Chenonceau, M. l'abbé Chevalier signale Jehan, en 1586, comme assistant en sa qualité de maître des œuvres, à la réception des travaux de maçonnerie exécutés aux parcs de Chisseau et de Civray, près Chenonceau.

En 1589, il est occupé, en compagnie de son fils Ysaac et d'Androuet dit *du Cerceau*, architecte du roi, à mesurer le circuit des faubourgs de Tours, pour l'accroissement des fortifications (1.)

L'année suivante, ces mêmes personnages ayant fait connaître au corps de ville les limites de l'étendue des fortifications, ainsi que « les commoditez ou incommoditez que pourraient en recevoir les habitants des faubourgs », présentent des conclusions « tendant à trois desseings ». Ce fut le dernier projet fixant les limites du nouvel enclos à l'extrémité des faubourgs de la ville qui obtint la préférence, comme étant le plus utile à la population (2).

Jehan Françoys, architecte du roi et du duc d'Anjou, avait épousé à une époque demeurée indéterminée Marguerite Rivière, fille de maître Jehan Rivière, maître horlogeur à Tours, et demeurait avec elle dans la rue de la Parcheminerie, paroisse Saint-Vincent (3).

Un article du registre des comptes municipaux de l'année 1611 nous donne la date du décès de cet architecte; il est ainsi conçu : « A maître Ysaac Françoys, voyer pour le roy

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome CIII.
(2) *Registres des délibérations municipales*, tome XXV.
(3) Minutes de Macé Aulbin, notaire royal, à Tours.

en Touraine au lieu de *deffunt* maître Jehan Françoys, son père, la somme de soixante sols tournois pour une année de ses gages échue le 30 septembre 1610 (1). »

Françoys (*Ysaac*), sieur de la Girardie, fils, petit-fils et arrière-petit-fils d'architectes, voyers ou maîtres des œuvres du roi, né à Tours, en 1566, est mentionné dans les comptes municipaux depuis l'année 1591 jusqu'en 1649 ; il y est qualifié tantôt de maître architecte et voyer, tantôt aussi de maître des œuvres de maçonnerie, charpenterie et couverture au pays et duché de Touraine. Isaac prit une part très active aux travaux des nouvelles fortifications de la ville de Tours; en premier lieu comme conducteur « des enlignements de la massonnerie et des terres de la fortification élevée le long du faubourg Saint-Pierre-des-Corps, jusqu'à la tour Feu-Hugon »; puis, en 1592, comme directeur général de ces travaux ; à ce titre, il recevait du trésorier la somme de douze écus par mois, pour ses gages.

Avant l'exécution de ces fortifications dont les travaux se prolongèrent pendant la plus grande partie de l'existence de cet architecte, le libraire-imprimeur Bouguereau de Tours (voir ce nom) fit dresser la première carte particulière de la province de Touraine par Isaac. Ce fait est constaté par l'inscription suivante dressée dans un cartouche gravé au haut de cette précieuse carte : *Topographia augusti turonis ducatus et confinium Galliæ Celticæ sinu complectitur... ab Isaaco Franco Regio Ædili nec non in ea provincia viarum magistro perlustrata ac descripta, anno domini* 1592.

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome CXXXII, folio 342.

Jehan Leclerc, « maître tailleur d'histoires »,réfugié à Tours à la suite de Henri III et de sa cour (1589-1594), fut chargé de graver sur cuivre ce plan sous la direction de son auteur.

Les documents relatifs aux travaux de construction et de réparation des édifices publics de la ville de Tours ou de la province, exécutés sur les devis, plans ou dessins d'Isaac, sont en si grand nombre qu'il nous serait impossible sans sortir de notre cadre de les rappeler ici complètement ; aussi nous contenterons-nous de citer dans leur ordre chronologique les constructions qui nous ont semblé offrir quelque intérêt historique.

1604-1605. — Reconstruction du Pont-aux-Oies sur le Cher, et du pont de Nazelles, près d'Amboise. Pendant cette même année Isaac dresse pour la ville de Tours, le plan de nivellement de toutes les rues descendant à la porte des Tanneurs et au carroy de l'Écorcherie, dans le but de rendre le cours des égouts plus doux, par le rehaussement du pavage (1).

1610. — Le maire et les échevins lui confient le devis des constuctions nécessaires à l'établissement d'un port sur la Loire, au-devant de l'église Saint-Pierre-des-Corps.

1612. — Reconstruction des bâtiments des Aumônes. — Création d'une écorcherie près la tour Carrée au port des Tanneurs.

1613. — Par suite du redressement et de l'élargissement de la rue des Amandiers, qui fut prolongée jusqu'au quai, à travers les jardins du couvent des Jacobins, Isaac fait exécuter d'après ses devis et dessins une porte monumentale, dont Louis XIII posa la première pierre le 25 juillet 1614. La ville, en souvenir de cet évènement donna à cette nouvelle entrée, le nom de porte Saint-Louis (2).

1616. — Construction d'une poissonnerie au bout du quai de la Foire le Roy

(1) *Registres des délibérations municipales* tome XXVIII.
(2) Cf. *Histoire de Tours*, tome II, p. 149.

1618. — Au mois de juin de cette année, Isaac adresse des remontrances au corps de ville et lui demande, afin d'éviter de graves abus dans l'avenir, qu'on ne laisse exécuter aucun changement dans le nivellement et le pavage des rues, avant que le voyer n'ait donné « la pente et haussement nécessaires ».

1620. — La ville charge son voyer de dresser le devis des constructions qu'il jugera nécessaires à soutenir « les terres des chemins et chaussées, allant de Tours à Marmoutier et qui sont tombées et desmolyes (1). »

1624. — Louis Trinqueau, maître maçon, entreprend sous la direction d'Isaac Françoys et d'après ses plans, la reconstruction du pont Saint-Sauveur, emporté par une inondation du Cher.

1628 à 1630. — Les trésoriers généraux de France confient aux soins d'Isaac Françoys la restauration du donjon ainsi que des autres parties du château de Tours.

1636. — A la suite des changements apportés à l'organisation du service de la voirie, par la création d'une nouvelle charge de grand voyer, unie et incorporée à celle de président et trésorier des généralités de France, Louis XIII rendit, le 3 avril, une ordonnance en faveur « de son cher et bien-aimé Ysaac », maître des œuvres et voyer, afin qu'on ne le troublât point dans l'exercice de ses fonctions.

Nous avons trouvé dans les actes de l'état civil de la paroisse Saint-Vincent de Tours, plusieurs indications relatives à cet artiste : « Le 30 juillet 1601 fut célébré le mariage d'Isaac Françoys, maître voyer de cette ville, avec Anne Gasnier, fille de feu René Gasnier et de Marie Boisgautier. »

Le 8 juin de cette même année, Isaac tient sur les fonts baptismaux, en compagnie de Claude Chevallier, femme de Jehan Françoys, maître ouvrier en drap d'or et de soie, Gatien, fils de Gatien Françoys, maître graveur en pierres fines et de Gabrielle Valade (2).

(1) *Registres des délibérations municipales*, tome XXXIII.
(2) *Registres baptistères de la paroisse Saint-Vincent*, tome III.

On s'accorde à placer à la fin de l'année 1649 le décès de cet architecte voyer, qui habitait la rue des Couteliers ou de la Parcheminerie, paroisse Saint-Vincent, à Tours.

Nous reproduisons ici le monogramme de ce maître des œuvres. YΦY

Françoys (*Simon*), né en 1606, fils du précédent, a d'abord été l'élève des Bobrun, ses compatriotes, puis du Guide.

A son retour de Rome (1638), la reine Anne d'Autriche le choisit pour son peintre, et lui commanda un tableau où elle serait représentée en Vierge, et Mgr le Dauphin en enfant Jésus. Mais ce tableau à peine achevé plut beaucoup au cardinal de Richelieu, qui l'obtint par ruse et le donna ensuite à M. de Cinq-Mars; ce favori l'offrit à son tour au roi. Indignée d'un tel procédé, la reine ignorant la violence morale faite à son peintre, ne voulut plus entendre parler de lui et de ses ouvrages. Notre artiste tourangeau résolut alors de quitter la cour, « où il avait eu plus d'applaudissements que de bonne fortune, » et se consacra exclusivement au genre religieux (1).

La fraîcheur de son coloris, la grâce et la douceur de ses compositions mythologiques ou religieuses, faisaient rechercher ses toiles, dont il existait un certain nombre dans les églises de Tours, avant la Révolution.

Françoys mourut le 22 mai 1671; on l'enterra au cimetière de Saint-Sulpice.

Plusieurs des tableaux de ce maître ont été gravés; nous citerons entre autres, parmi les plus remarquables : une fuite en Égypte et l'enfant Jésus dans le ciel, adoré par deux anges.

Frank (*Hémery*), peintre enlumineur, d'Anvers. On compte un si grand nombre de peintres flamands ayant porté ce nom de Frank, qu'en l'absence de détails biographiques plus circonstanciés, nous devons nous contenter de signaler la présence de ce peintre à Tours, en 1522, où il passe deux marchés

(1) Félibien, *Vie des peintres*, tome II, p. 132.

avec un habitant de cette ville, pour l'exécution de plusieurs tableaux.

Voici la copie d'un de ces marchés : « Le sabmedy septième jour de juing 1522, en la court de M. l'official de l'église de Tours, Didier Françoys, maître teinturier, demeurant en la paroisse Saint-Étienne, d'une part, et Hémery Frank, paintre natif d'Anvers, en Brebant, de présent demeurant à Tours, d'autre part, lequel Hémery Frank a promis et promet faire et parfaire de painturer, ainsi qu'il est commancé, ung tableau ; c'est assavoir : sur l'huisserie qui ferme, l'ymaige de la conception de Notre-Dame et sur l'autre huisserie, les ymaiges de saint Estienne et de saint Gérosme et par-dessus, deux ymaiges, telles que le dict Françoys lui devisera en un petit tableau de la passion auquel il n'y a point d'huisserie, et le tout fera bien et honnestement comme il appartient, en luy faisant ses despens et le logeant en sa maison et lui fournissant de couleurs et tout ce qu'il appartient ad ce faire, dedans six sepmaines prochain venant, pour le prix de sept livres dix sols, sur quoi il a confessé avoir eu et reçeu du dict Françoys par ci-devant la somme de quatre livres et le reste montant à soixante-dix sols lui paiera le dict François au parfait de la dicte besogne (1). »

Frèredoux ou **Feredoulx**, nom d'une famille de maîtres maçons architectes et maîtres des œuvres de la cathédrale de Tours.

— (*André*), est cité pour la première fois, dans les registres des comptes municipaux de l'année 1379 à 1380, comme ayant exécuté plusieurs travaux d'intérêt public. Quelques années plus tard, son nom se voit dans le compte rendu des exécuteurs testamentaires d'un chanoine de la métropole nommé Jehan Gervaise, décédé en 1385, Freredoux y reçoit un payement « pour la façon de la tombe du dict feu, ainsi que

(1) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.

pour un autier (autel) faict en l'église de Tours, dans la chapelle fondée par ce même Gervaise (1). »

Enfin, nous rencontrons pour la dernière fois cet architecte en 1398, dans la liste des membres de la confrérie de Saint-Gatien (2). Quelle a été la part d'André dans la construction de notre cathédrale? Question obscure, bien difficile a résoudre, en l'absence de documents originaux; cependant, si l'on se souvient des désordres et des calamités occasionnées dans notre pays, par la guerre de Cent ans, on comprend que les habitants n'avaient à cette époque qu'un souci, celui d'entourer leur ville et leurs maisons d'une enceinte fortifiée, capable de les mettre à l'abri du pillage et de l'invasion des gens de guerre. De leur côté, les chanoines et l'archevêque se virent forcés d'abandonner les travaux de construction de leur église, dont le chœur et le transept étaient seuls achevés. Mais vers la fin du XIVe siècle de généreux bienfaiteurs appartenant à toutes les classes ds la société s'étant unis dans une association ou confrérie dite de Saint-Gatien, les travaux recommencèrent grâce aux ressources pécuniaires provenant de la cotisation des membres de cette société, grâce aussi aux offrandes du roi Charles V et des seigneurs de son entourage. Il est donc peu douteux que c'est à André Frérédoux le maître des œuvres de maçonnerie de cette église et à ses fils Hémery et Olivier, dont nous parlerons plus loin, que revient l'honneur d'avoir édifié les premières travées de la grande nef, ainsi que les collatéraux.

— (*Aymery*, *Hémery* ou *Mery*), succède au précédent dans les première années du XVe siècle. Il paraît dans les registres des comptes municipaux, avec le titre de maître maçon de la ville, comme ayant reconstruit avec Michau Carré sur une des piles du grand pont de Loire, une chapelle qui était tombée en ruines (chapelle dite de Saint-Cyquault).

En 1410, les élus le désigent en compagnie du maître des

(1) Archives départementales, série G, liasse n° 145.
(2) Bibliothèque municipale, manuscrit n° 1306.

œuvres du roi, pour visiter les fortifications de la ville, qui, élevées à la hâte au milieu du siècle précédent, menaçaient d'écrouler dans une assez grande étendue (1).

Dans une délibération du mois de novembre 1417, nous voyons Hémery figurer avec le titre de maître des œuvres, sans autre désignation; mais il n'y a pas lieu de douter un instant qu'ayant succédé aux fonctions de son père (2), il ne s'agisse ici du maître des œuvres de l'église de Tours.

— (*Olivier*), fils ou frère du précédent, est mentionné comme maître de l'œuvre de l'église de Tours, dans une délibération, en date du 6 août 1421, par laquelle les élus lui confient la mission d'aller visiter les fortifications de la ville, situées près de l'église Saint-Clément. A ce moment, la crainte de voir les Anglais s'emparer par surprise de Tours, était telle, que cette même délibération ajoute « que aulcuns macçons ou charpentiers ne seront si hardis de ouvrer ne besongner pour quelcunques personnes, sinon pour la ville, jusqu'à ce que nouvelles soient venues que les Anglais se sont esloignez (3). »

Précédemment, Olivier avait entrepris au mois de juillet 1420, la reconstruction des voûtes de l'église Saint-Michel de la Guierche, église encastrée dans les murs des fortifications près de la porte du Chardonnet, Fréredoux n'ayant pu terminer, faute d'argent, cet important travail, demande, en 1422, une aide de cinquante livres sur les trois cents qui lui étaient dus par la ville; ce qui lui fut accordé (4).

A partir de cette même année, nous ne rencontrons plus le nom de ce maître des œuvres qu'en 1425, dans un fragment d'un registre « des amendes jugées et tauxées par les élus pour défauts faicts aux gardes des portes de la ville. » Olivier est condamné à l'amende, pour quarante défauts de garde, ce qui semble s'expliquer par les importants travaux de notre

(1) Cf. *Histoire de Tours*, tome I, folio 277.
(2) *Registres des délibérations municipales*, tome I, folio 19.
(3) *Registres des délibérations municipales*, tome I, 1422, août.
(4) Archives municipales, papier journal des mandements, 1422, fol. 46.

architecte occupé à construire la grande nef de la cathédrale et des latéraux, terminés vers 1430, époque où Guillaume le Roux est chargé de la construction de la charpente de cette grande et belle église.

Tels sont les renseignements inédits qui nous permettent d'inscrire le nom de cette famille Fréredoux au rang des principaux architectes de notre église métropole.

Freslon (*Jehan*), m[e] brodeur, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1530-1548).

Fromaige (*Jehan*), m[e] menuisier sculpteur en bois, fils de Nicolas Fromaige, figure dans le compte particulier des dépenses faite à l'occasion de l'entrée solennelle à Tours du duc d'Anjou et de Touraine, qui eut lieu le 28 mars 1577. La ville lui confia l'exécution « de deux petites navires destinées à faire un combat naval, sur le bassin de la grande fontaine du carroi de Beaune (1). »

Fullole (*Regnault*), m[e] écrivain enlumineur (Voir *Fillole*).

Furet (*Balthazar*), m[e] peintre décorateur, paroisse Saint-Hilaire, à Tours (1515-1516).

Gabriel, nom d'une famille d'architectes célèbres, originaire de la Touraine.

— (*Jacques* I[er]), architecte du roi, à Paris, a construit le château de Choizy-le-Roy, près de Paris, dont il ne reste plus de traces ; il commença la construction du Pont-Royal, que son décès, survenu en 1686, lui empêcha de terminer.

— (*Jacques* II) (1667†1742), fils du précédent, élève de Mansard, son parent, devint contrôleur général des bâtiments et jardins du roi, et premier ingénieur des ponts et chaussées.

— (*Jacques* III) (1710†1782), continua la maîtrise de son père. Il fut chargé de l'achèvement du Louvre, ainsi que de

(1) Archives municipales, pièces justificatives des comptes, 1577.

l'aménagement intérieur de ce palais, d'après les devis et les plans fournis par le célèbre Perrault. On lui devait également les deux colonnades qui bordaient l'un des côtés de la place Louis XV à Paris (place de la Concorde).

Gaby (*Charlot*), artiste modeleur en cire, est cité dans le compte particulier de l'entrée d'Anne de Bretagne, à Tours (26 novembre 1500), comme ayant exécuté plusieurs arbustes et des fleurs en cire, savoir : « Une espine fleurye, un olivier, un morier, un guignyer, un cerizier, un oranger, un grand lys, ainsi qu'une grande quantité de roses tant blanches que rouges et aultres fleurs de toutes coulleurs. » La ville lui accorda la somme de cent livres (environ deux mille francs au pouvoir actuel de l'argent) (1).

Gadyer (*Pierre*), m[e] maçon architecte, maître des œuvres à Tours, paroisse Saint-Vincent, contracte un marché le 30 janvier 1522 pour l'achat d'une terre et d'une maison, situées ès varannes de Saint-Ladre, près Tours (2).

Dans un autre acte notarié reçu au mois de mars 1528, nous retrouvons le nom de ce personnage avec la qualification de maître maçon de l'œuvre de l'église de Tours. Il n'est pas douteux qu'il s'agisse ici du Gadyer qui figure dans les comptes de la construction du château de Madrid, au bois de Boulogne, où il est remplacé après son décès, survenu en 1532, par Gatien Françoys dont nous avons parlé précédemment, qui termina cette remarquable construction, aujourd'hui détruite.

Gaigne (*Pierre*), m[e] orfèvre, paroisse Saint-Clément, à Tours (1424-1465) (3).

Gallais (*Jehan*), m[e] armurier, paroisse Saint-Étienne, à Tours (1516).

(1) Archives municipales, pièces justificatives, 1500.
(2) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.
(3) *Registres des comptes municipaux*, tome XXII, fol. 61.

Gallant (*Jehan*), frères, m^es orfèvres des rois Louis XI, Charles VIII et Louis XII, à Tours, jouissaient d'une grande réputation à la fin du XVe siècle ; aussi rencontre-t-on souvent leur nom dans les inventaires des mobiliers royaux de cette époque.

Un document daté de l'année 1476, nous montre Jehan l'aîné livrant tout le métal nécessaire à la représentation en argent de deux villes, Dieppe et Arques, que Louis XI voulait « présenter à la dévotion de Notre-Dame en l'église de Cléry, près Orléans. »

Deux ans plus tard, ce même roi désirant réaliser le vœu qu'il avait fait à Mgr saint Martin, de substituer à la grille de fer qui entourait son tombeau, une grille en argent, en confia la fabrication aux frères Gallant (1). Seulement ce roi, par suite d'une des bizarres singularités de son esprit fantasque, fit remplacer cette grille par une cage à barreaux d'argent entrecroisés qui devait rappeler probablement à ceux qui en approchaient, ces terribles cages en fer, qui pèsent d'un si grand poids sur la mémoire de ce roi. Espérait-il par ce somptueux cadeau apaiser les remords de sa conscience, ou voulait-il plutôt remercier ce grand saint du succès de ses entreprises? il serait difficile de rien affirmer à cet égard. Quoi qu'il en soit, le poids total de cette cage, offrant pour tout ornement quelques fleurs de lis espacées sur l'entrecroisement des barreaux d'argent, s'élevait à près de sept mille marcs d'argent (représentant une valeur brute de soixante-neuf mille quatre cent cinquante-six livres tournois). Les deux frères Gallant ayant façonné cette cage à raison de cinq sous le marc, reçurent pour leur salaire, la somme considérable de trois mille trois cent quatre-vingt-dix livres (environ soixante-sept mille francs, au pouvoir actuel de l'argent). Louis XI offrit donc à Saint-Martin un cadeau qui lui coûta la somme énorme de soixante-douze mille huit cent quarante-six livres tournois, chiffre équivalent à *un million six cent*

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome XLIII, fol. 170.

deux mille, six cent douze francs, en valeur de la monnaie actuelle.

Ce même roi commande, au mois de janvier 1481, à ces mêmes orfévres, deux custodes pesant vingt marcs « lesquelz il a fait offrir, l'une à Notre Dame de Ranguy, près Chinon, et l'autre à la chappelle de l'ostel de Bonne adventure. »

Jehan Gallant l'aîné exécute plus tard, pour Anne de Bretagne, une corbeille faite en façon de corbeille à deux grandes anses, tenues par hommes et femmes sauvaiges », le dessous et les bords de cette corbeille, qui pesait cent trente et un marcs d'argent, étaient ornés de garnitures dorées.

Charles VIII eut aussi recours au talent de cet orfévre et lui commanda, en 1487, une poignée d'épée enrichie d'émaux « en l'un desquels a ung Saint-Georges et en l'autre, une Sainte-Barbe, enlevés en boces (*sic*).

En 1490, ce même roi fait payer une somme de sept livres à Jehan Gallant, pour avoir taillé en argent des lettres a sa devise (treize lettres C, treize L et quatorze J); que signifiaient ces lettres? c'est là un petit problème historique à résoudre.

On trouve dans les comptes de la ville de Tours plusieurs mentions relatives à d'autres travaux artistiques d'orfévrerie exécutés par les frères Gallant. Ainsi, en 1491, le maire et les échevins confient à Jehan l'aîné, le soin d'exécuter une gallée (petit navire) d'argent doré, semée de fleurs de lis et d'hermines. Ce riche présent pesant quarante-six marcs, fut offert à la reine Anne de Bretagne, à l'occasion de sa première entrée solennelle à Tours, au mois de décembre de l'année 1491. La ville paya à Jehan Gallant une somme de huit cent quarante et une livre tournois, c'est-à-dire près de seize mille francs, au pouvoir actuel de l'argent.

A l'occasion de l'entrée de Louis XII (24 novembre 1500), Jehan Gallant fabriqua une coupe en or, pesant, avec son couvercle, huit marcs, pour laquelle la ville lui paya la somme de cinq cent quinze écus soleil, dix-neuf sols (1).

(1) Archives municipales, pièces justificatives des comptes, 1500.

Les frères Gallant habitaient à Tours une maison située rue de la Scellerie, près de la tour Ruechièvre (rue de Lucé actuelle).

Nous n'avons pas rencontrée la date du décès de ces maîtres orfévres, qui dut avoir lieu vers l'année 1520, ainsi que nous le démontre un acte notarié en date du 2 décembre 1521, dans lequel Pierre Gallant, qualifié d'héritier de feu Jehan son père, maître orfévre du roi, vend la maison paternelle à Claude Constant, maître orfévre, à Tours (1).

Nous trouvons dans une minute notariée de l'année 1532, la mention d'un Estienne Gallant, maître orfévre, paroisse Saint-Saturnin, près l'abbaye de Saint-Julien, qu'il nous est impossible jusqu'à présent de rattacher à la famille précédente.

Galle (*Jehan*), m[e] brodeur des reines Anne de Bretagne et Claude de France, sa fille, demeurait à Tours, Grande-Rue (rue du Commerce actuelle), paroisse Saint-Saturnin.

On rencontre très fréquemment le nom de cet artiste dans les registres des comptes municipaux de la ville, de 1501 à 1522, ou nous le voyons employé à des œuvres de son art, tels que : broderies de robes, de casaques, de bannières, confection de poèles ou dais, etc.

Dans l'inventaire des meubles d'Anne de Bretagne, fait au mois de novembre 1500, Galle est cité comme ayant reçu de Jehan Lefebvre, tapissier de cette reine, une grande housse de cheval, faite d'orfévrerie et broderies, « ès quelle sont enlevez plusieurs lévriers et genettes », et semée de menues perles et pierres précieuses. On confia cette housse à Jehan, d'après l'ordre d'Anne de Bretagne, pour la transformer en une chappe d'église (2).

Le nom de ce même artiste paraît souvent dans les comptes de l'ameublement du château de Gaillon, où il fournit un grand nombre de pièces, brodées sur les indications du car-

(1) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.

(2) *Bibliothèque de l'École des chartes*, série III, tome I.

dinal d'Amboise, le créateur de ce splendide et si regrettable monument de la Renaissance française.

Nous avons trouvé dans les minutes du notaire Foussedouaire un contrat, daté de l'année 1509, qui concerne cet artiste.

Voici le résumé : « En présence du notaire et des témoins, Jehan Galle confesse avoir reçu de *sire* Jacques de Beaune, conseiller du Roy et général de ses finances, par les mains de Jehanne Ruzé, son épouse, la somme de cent livres tournois pour façons et ouvraiges de broderie, que la dite dame a confessé avoir reçus de lui, assavoir : une table (nappe) d'autel de broderie, en laquelle est le sépulcre de Notre-Seigneur, une chasuble de drap d'or raz ; quatre orfrayes bien riches, pour servir à une chapelle toute garnie ; trois demourans de damas cramoisi à fleurs, etc. (1). »

Quelques années après, en 1516, Jehan Galle est chargé de la façon d'un dais ou poesle en damas blanc et violet, semé de fleurs de lys et d'armynes (hermines), destiné à servir à l'entrée de la reine Claude, à Tours. Par suite d'un oubli dont la cause nous demeure inconnue, ce ne fut que la veuve de Jehan Galle qui reçut, trois ans après le décès de son mari, le payement de ce travail; mais avant de solder son mémoire, le receveur de la ville exigea que le poèle demeuré en la garde du maître brodeur, lui fût restitué « non détérioré ne empiré (2). »

Jehan Galle mourut la même année « que sa bonne royne et maîtresse », en 1524, ainsi qu'en témoigne une délibération du corps de ville, en date du 1er novembre de cette année.

— (*Hilaire*), me brodeur en l'écurie du roi, demeurait à Blois de 1584 à 1589.

— (*Urbain*), me fondeur fontainier de la ville de Tours (1627-1632).

(1) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.

(2) *Registres des délibérations municipales*, tome XIX, 1527.

Garde (*Jehan*), dit *Poitou*, mᵉ orfévre, paroisse Saint-Vincent, à Tours (1507).

Gastellier (*Guillaume*), mᵉ orfèvre, paroisse Saint-Hilaire, à Tours (1580), avait pour marque une croix pattée contenant ses initiales dans les branches.



Gaudebert ou Godebert (*Jehan*), mᵉ armurier à Tours, est employé par la ville, de 1435 à 1438, pour divers travaux de son art.

— (*Richard*), fils du précédent, est cité dans les minutes du notaire Foussedouaire, en 1501.

Gaudin (*Guillaume*), mᵉ des œuvres de maçonnerie, charpenterie et couverture pour le roi Charles VII, en Touraine, reçoit en 1447, de la ville de Tours, le don d'un écu, afin d'empêcher que les matériaux destinés à être livrés à la ville, ne fussent employés aux grands travaux qu'on exécutait au château de Tours, pour le compte du roi (1).

Pendant cette même année, Charles VII ayant autorisé la ville, par ses lettres patentes du 7 mars, à démolir un portail, appelé portail Saint-Vincent, de manière à ouvrir une rue dans le prolongement de la rue de la Scellerie, les élus avant d'abattre le vieux portail de Saint-Etienne et d'élargir le portail Saint-Vincent, convoquèrent une assemblée le 16 juillet 1448, où se trouvaient réunis le curé de Saint-Etienne, le prieur de Saint-Vincent, et Pierre Berart, seigneur de Bléré ; on convint de se rendre sur les lieux accompagnés de Jehan Papin, *Guillaume Gaudin*, Michau Carré, André Saulnier, Guillaume Rousseau, maîtres maçons, pour décider du sort de la porte Saint-Etienne et du portail Saint-Vincent. D'un commun accord on résolut d'abattre le portail Saint-Etienne et d'en construire un autre ayant de chaque côté deux demi-tours, « chacune en façon d'un fer de cheval » (2).

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome XXX, 1447.
(2) *Registres des délibérations des élus*, tome VIII, année 1448.

Guillaume est également cité de 1452 à 1462, dans les comptes de la ville d'Amboise, pour des règlements de voirie (1).

— (*Jehan*), fils du précédent et comme lui maître des œuvres de maçonnerie pour le roi, reçoit, en 1462, de la ville, de Tours, une indemnité comme ayant été chargé, en compagnie de Jehan Papin, maître des œuvres de l'église de Tours, de l'inspection des fortifications et des ponts (2).

Au mois de mars 1467, on le retrouve dirigeant des travaux de maçonnerie au château de Tours; il prévient le corps de ville qu'on doit ouvrir une poterne ayant issue sur la rivière de Loire ; ce à quoi les élus s'empressent de répondre que le roi et la reine étant dans cette ville, ils ne peuvent ni conclure ni délibérer (3).

Jehan Gaudin vivait encore en 1472, ainsi qu'en témoigne une note consignée dans le livre d'heures de maître Préteseille, où il figure à cette date en qualité de parrain.

Gaultier (*Pierre*), m^e^ fondeur, à Tours (1478).

— (*Bernard*), succède à la maîtrise du précédent ; il s'associe, en 1517, avec trois autres maîtres fondeurs, canonniers en l'artillerie du roi, « pour l'ouvraige de la closture du chœur de l'église de Tours. » Ces grilles en cuivre, dues à la munificence de l'archevêque de Brillac, furent enlevées et fondues par les protestants, pendant les cent jours qu'ils restèrent maîtres de la ville (1562).

Bernard passe un autre marché, en 1527, avec Jacques Babou, doyen de Saint-Martin, et s'engage à lui fournir une paire de landiers à l'antique, « ensemble quatre chandeliers aussi à l'antique, le tout de cuivre, en suivant les patrons de ceux pareils à ceux de Chenonceau, que le dit Gaultier a faicts (4). »

(1) C. Chevalier, *Inventaire des archives municipales d'Amboise.*
(2) *Registres des comptes municipaux*, tome XXXVI, année 1462.
(3) *Registres des délibérations des élus*, tome XII, année 1467.
(4) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.

Gaultier (*Germain*), m^e sculpteur ymaigier, est employé, en 1594 et 1595, par la ville de Tours, « pour tailler en pierre, peindre et estofer les armoiries du sieur de Lavallière, premier échevin, qui a été maire en 1589, assises dans la muraille de l'un des côtés de la grande salle de l'hôtel commun. »

L'année suivante, il est occupé à sculpter les armoiries de sire Victor Brodeau sieur de Candé, maire de Tours, et touche pour ces deux travaux, la somme de trente-quatre écus (1).

Benjamin Fillon a mentionné un habile sculpteur du nom de Michel Gaultier, beau-frère du célèbre Germain Pilon, qui pourrait bien être le père de notre sculpteur. Célestin Port cite de son côté un Germain Gaultier travaillant à Angers, en 1605, et qui, selon toute probabilité, doit être rattaché à la même famille, sinon identifié avec notre artiste tourangeau.

Gaultier (*Robert*), m^e tapissier du roi Charles VIII, paroisse Saint-Vincent, à Tours, apparaît en 1490, dans les comptes de dépenses de l'hôtel du roi, comme ayant soin de ses tapisseries pendant ses voyages, et comme ayant fait conduire et tendre partie de ces tapisseries à Saint-Genouph, près de Tours, où l'on jouait devant le roi le mystère de *Saint-Laurent*.

En 1492, il prend à loyer une tour de la ville située rue Chièvre, derrière la maison de Jehan Gallant l'aîné, orfèvre du roi, pour y installer ses ateliers.

Ce maître tapissier avait cessé de vivre avant 1515, ainsi que le prouve un acte passé au mois de juin de cette année, au nom de sa veuve, qui avait été fixer sa résidence à Saint-Calais (2).

— (*René*), fils du précédent et m^e tapissier comme lui, habitait la paroisse Saint-Saturnin ; en 1549, il reçoit de la ville un payement pour la façon d'un poesle ou dais en damas cramoisi, rehaussé de velours vert et de franges d'or, destiné

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome CXII, fol. 479, 488.
(2) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.

à servir à l'entrée solennelle de la reine d'Écosse, à Tours (1).

Son nom figure encore en janvier 1568, dans les minutes du notaire Digoys.

Gautier, nom d'une famille d'architectes, maîtres maçons, entrepreneurs, vivant au XVII[e] et au XVIII[e] siècle.

— (*Macé*), figure dans les comptes de la ville de 1618 à 1630.

— (*Mathurin*), lui succède et continue sa maîtrise.

— (*Jacques*), architecte et professeur d'architecture à l'école de dessin, est désigné, en 1789, par le directoire du district de Tours, comme expert chargé « de faire la description et l'estimation des domaines nationaux et surtout de les diviser en autant de parties que faire se pourra, pour le plus grand profit de la nation ».

Gautier (...), artiste musicien, m[e] organiste de l'église Saint-Saturnin, à Tours (1775).

Gaveau (*Jacquet*), m[e] orfèvre à Tours, figure dans la liste des gens élus au mois de décembre 1424, pour gouverner la ville de Tours, avec les trois élus en fonction (2).

Gerbier, nom d'une famille d'artistes musiciens.

— (*Denis*), est cité au compte de l'entrée de Louis XII et d'Anne de Bretagne, au mois de novembre 1500, comme ayant vaqué « par deux journées à jouer avec ses compagnons, de leurs instruments, en deux bandes, où ils étaient quatre d'entre eux en chacune bande » (3).

— (*Simon*), probablement fils du précédent et maître joueur comme lui, s'associe le 12 juin 1529 avec quatre autres artistes musiciens de Tours pour jouer « tant à nopces, baucquets ou assemblées quelconques, ou l'un, deux, les trois, ou tous ensemble seront appelés et convoqués tant en cette ville de Tours, que en tous autres lieux... Et s'il advenait, ce

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome LXXIV.
(2) *Registres des délibérations municipales*, tome III.
(3) Archives municipales, pièces justificatives des comptes, année 1500.

que Dieu ne vueille, que l'un des dits compagnons demoura malade, il participera au gain et profit comme s'il y estait (1).

Gendron (*Pierre*), m^e maçon, entrepreneur des fortifications à Tours (1423-1424).

Géreuzan (*Jehan*), m^e armurier, paroisse Saint-Pierre-du-Boile, à Tours, originaire de la ville de Milan, nous est connu par un acte notarié du mois d'avril 1492, par lequel il abandonne et transporte en pur don et aumône à Jehanneton, pauvre fille orpheline de l'âge de dix ans, demeurant avec Nicolas Deserain, armurier, la somme de vingt livres, à provenir des héritages et biens échus audit sieur, par la succession de son aïeul maternel et autres ses parents décédés en ladite ville de Milan; desquels biens Étienne de Gandolfini, son oncle maternel, a présentement la garde et gouvernement (2).

Gerfault (*René*), m^e tapissier de haute lisse, paroisse Saint-Vincent, à Tours (1530) (3).

Germain, m^e peintre et vitrier de la ville. (Voir *Carvalet.*)

Germon, nom d'une famille de maitres armuriers de Tours.

— (*Florimond*), paroisse Saint-Saturnin, signe, de 1577 à 1597, plusieurs actes d'association avec d'autres maitres armuriers pour la fabrication de harnais de guerre, casques, cuirasses, etc.

Le 16 mars 1577, il livre à Philippe Nyvet, écuyer, sieur du Puy-Nyvet, paroisse de la Celle-Saint-Avant, et à Charles de Housseaulx, écuyer, sieur de la Jaunay, paroisse de Martizay-sur-la-Haye, en Touraine, un harnais complet de cuyrace, de casque et espaulettes, tassettes, manettes, lesquels harnoys devaient être à l'épreuve de la harquebutte quant à la cuyrace,

(1) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes de Jehan Jaloignes, notaire royal, à Tours.
(3) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.

casque et tassettes, et le surplus à l'épreuve de la pistole (1).

— (*Gilles*), fils du précédent, lui succède dans sa maîtrise à la fin du XVI[e] siècle; il cessa de vivre vers 1653, année où nous avons rencontré le nom de sa veuve.

Gervaise (*Michel*), m[e] orfèvre joaillier, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1527).

Gibelles, surnom de Christophe de Sigillas, m[e] armurier de la fin du XV[e] siècle. (Voir *Sigillas*.)

Gillebert ou Gilbert (*Jehan*), m[e] orfèvre du roi Charles VII à Tours. Les comptes de l'argenterie et des menus plaisirs du règne de ce roi, pleins de révélations curieuses et instructives sur l'histoire des beaux-arts et des arts industriels dans notre pays, renferment plusieurs mentions relatives à Gilbert, qualifié de premier orfèvre du roi.

En 1446, cet artiste était arrivé à une position de fortune assez élevée, pour lui permettre de faire reconstruire, à ses frais, une chapelle consacrée à saint Éloi le patron de sa confrérie. La consécration de ce petit monument, qui existe encore, mais dénaturé, eut lieu le 21 décembre 1446, en présence de l'archevêque de Tours.

On trouve dans les registres des comptes et des délibérations de l'hôtel de ville, plusieurs autres renseignements intéressants. Ainsi, dans sa séance du 6 septembre 1449 les élus communiquent à l'assemblée deux lettres écrites par Jehan à son beau-père Collas Dreux, procureur du roi au bailliage de Touraine, où il faisait connaître qu'il était venu à la connaissance du roi, que « Tours était mal gardé autant de jour que de nuit. »

Quelques années après, au mois de septembre 1461, les élus ayant adopté la résolution d'offrir une nef ou nauf (2) à la nouvelle reine de France, Charlotte de Savoie, lorsqu'elle ferait son entrée solennelle à Tours, on décida avec Jehan

(1) Minutes de Pierre Digoys, notaire royal, à Tours.

(2) *Registres des délibérations municipales*, tome X, 1461.

Gillebert que cette nef serait d'argent doré, bien ouvré aux armes de la reine et que la ville accorderait un écu d'or, par chacun marc d'argent ouvré, pour la façon. Malheureusement ce magnifique cadeau, d'une valeur de plus de cinq cents livres tournois (environ douze mille francs de notre monnaie actuelle), n'ayant pu être achevé le 27 novembre, jour de l'entrée solennelle de la reine, les élus durent attendre jusqu'au 20 décembre suivant avant d'entrer en possession de cette pièce d'orfévrerie, pour laquelle ils avaient fait faire un étui ou gaine qui coûta plus de deux cent cinquante francs. Malgré ces précautions, la fragilité de l'œuvre d'art créée par Gillebert était telle, qu'on dut employer un bateau pour conduire à Amboise ce présent, offert à la reine, le premier jour de l'an (jour de Noël) « pour son estraine » (1).

Le martyrologe obituaire de l'abbaye de Saint-Julien de Tours fixe d'une manière précise l'époque de la mort de Jehan Gilbert, au 28 août 1467. Nous devons ce renseignement au legs fait par cet orfévre du roi, d'une belle custode du poids de huit marcs quatre onces deux gros, à cet abbaye, en face de laquelle il avait son hôtel, proche celui de Jehan de Beaune (2).

— (*André*), m[e] orfévre, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1591).

Gillier (*Gatien*), m[e] menuisier sculpteur en bois, paroisse Notre-Dame-de-la-Riche, à Tours, passe un marché le 16 août 1516, avec Bertrand Garnier, maître sellier de la reine « pour faire un charlit de lit, de bois de noyer, ouvré à l'antique et mode d'Italie », orné de dauphins et de personnages;

Item, un autre charlit de couchette à ladite mode antique d'Italie;

Item, un dressoir en bois de noyer revêtu de colonnettes et sculpté aux figures des apôtres;

Item, un grand coffre ouvré de bois de noyer à couvercle, avec une représentation de Notre-Dame, de sainte Catherine,

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome XXXVI, fol. 65.
(2) *Registres des délibérations municipales*, tome XII, août 1465.

de saint Jean-Baptiste, de saint Martin et autres personnaiges;

Item, un banc ouvré à panneaux avec draperies, revêtu de colonnettes, avec une fenestre au bout du banc;

Item, une carrée de grand lit de bois de noyer ouvré à cordelières, angelots et lyons;

Item, une table ouvrée de la longeur du banc; plus huit grands escabeaux de noyer et quatre petits, ouvrés par les goussets et escailles (1).

Girard (*Jehan* dit *Jeannotin*), m^e^ orfévre, paroisse Saint-Pierre-du-Boile, à Tours (1530).

Girardon (*François*), sculpteur ordinaire du roi, originaire de Troyes (1628†1715), figure dans les comptes de la ville, en 1693, comme ayant reçu une somme de huit cent trente livres dont il donne quittance, pour avoir fourni des modèles en relief, représentant la figure « pédestre » du roi Louis XIV, ainsi que les ornements destinés à l'arc de triomphe, que l'intendant de Miroménil faisait élever à la gloire du roi, aux frais des habitants de l'élection de Tours. (Voir *Roussel* et *Hamonnet*.)

Girault (*Simon*), m^e^ brodeur, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1552).

Girault de Sauvinien ou Savinien, m^e^ des œuvres et conducteur des fortifications, est chargé au mois d'octobre 1471 de dresser le devis de la construction d'un boulevard (2), à la porte Saint-Étienne, pour la défense de cette partie de la ville (3).

Girou (*Laurent*), m^e^ orfévre de la reine Louise de Savoie, mère du roi François Ier, demeurait à Tours, paroisse Saint-Saturnin, de 1526 à 1547 (4).

Voici le monograme de cet artiste.



(1) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.

(2) Gros bastion en pierre, formé de deux pans de muraille réunis à angle saillant au dehors de la ligne des remparts.

(3) *Registres des délibérations municipales*, tome XII, année 1471.

(4) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.

Glassefort (*Michel de*), m^e^ brodeur, à Tours, figure, de 1532 à 1534, dans les registres des comptes municipaux, comme ayant exécuté plusieurs travaux de son art aux frais de la ville (1).

— (*Jacques*), fils du précédent, et maître brodeur comme lui, continue sa maîtrise en 1552 (2).

Godard, nom d'une famille de maîtres brodeurs de Tours.

— (*Pierre*), exerçait sa profession, paroisse Saint-Saturnin, de 1572 à 1597.

— (*Jehan*), frère du précédent, avec lequel il était associé, est souvent mentionné dans les minutes de Charles Bertrand, notaire.

— (*Abraham*), fils de Pierre, auquel il succéda, est qualifié, en 1608, de brodeur de l'écurie du roi (3). On retrouve son nom inscrit dans les registres des comptes de Tours, aux années 1638 et 1637, mais sans indication des travaux que lui confia la ville.

Godeau (*Michau*), m^e^ brodeur, paroisse Saint-Saturnin (1526).

Goello (*Gobin de*), m^e^ armurier brigandinier, paroisse Saint-Clément, à Tours (1498).

Gommart (*Albert*), m^e^ brodeur de la reine Catherine de Médicis, épouse à Tours Catherine de Glassefort, fille de Michel de Glassefort, maître brodeur.

Goulifart ou **Goullifar** (*Remi*), m^e^ brodeur, originaire d'Anvers, vient fixer sa résidence à Tours au commencement du XVIe siècle, et y obteint des lettres de naturalisation au mois d'août 1528. Nous avons rencontré une seule fois son nom, dans les registres municipaux de l'année 1543, mais sans indication du travail qu'il avait exécuté pour la ville.

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome LXX, 1523.
(2) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.
(3) Minutes de Pierre Coynard, notaire royal, à Tours.

Goupil (*Guillaume*), mᵉ maçon entrepreneur, est déclaré, en 1589, adjudicataire d'une partie des nouvelles fortifications ordonnées par Henri IV.

Il avait cessé de vivre en 1593, ainsi que le prouve le nom de sa veuve que nous rencontrons dans les registres des comptes, à la fin de cette même année.

— (*Gabriel*), mᵉ fondeur, paroisse Saint-Venant, à Tours (1618).

Gourliez (.....), peintre et modeleur, élève de l'Académie de peinture et de sculpture, est désigné en 1790, par l'administration, pour restaurer les anciens tableaux qui se trouvaient à l'hôtel du gouvernement.

Gouyn (*Michel*), mᵉ brodeur à Tours, nous apparaît pour la première fois dans un acte notarié de l'année 1531 ; il figure aussi dans les comptes de dépenses ordonnées en 1545, pour les préparatifs de l'entrée solennelle à Tours du roi et de la reine de Navarre (1).

Grégoyre (*Guillaume*), mᵉ bijoutier, lapidaire et diamantier du roi Louis XII, était originaire du Puy-en-Velay ; il fixe sa résidence à Tours en 1501.

Grenant ou **Grenaut** (*Jehan de*) dit de Savoye, mᵉ orfévre, à Tours, signe un acte notarié de 1526, par lequel il vend à sire Robert Fichepain, maître orfévre du roi et à sa femme, Jehanne de la Salle, une maison sise paroisse Saint-Pierre-du-Boile, et acquise précédemment de François Poissonnier, également maître orfévre du roi à Tours (2).

Grenier (*Pierre*), mᵉ fondeur de canons, à Tours, prête serment de fidélité au roi Louis XI, en compagnie des autres notables habitants de la ville, au mois d'octobre 1471.

Grenoble (*Pierre*), mᵉ sculpteur à Tours, reçoit au mois

(1) Archives municipales, pièces justificatives des comptes.
(2) Minutes d'Étienne Viáu, notaire royal, à Tours.

d'octobre 1632, une somme de quatre-vingt-dix livres tournois qui lui était due par la ville de Tours, pour la sculpture en pierre, des armes du roi et de la ville de Tours, destinées à être assises au-dessus de la première porte des grands ponts de Loire (1).

Grenouilleau (*Pierre*), mᵉ maçon architecte, entreprend en 1510, « la structure et edifficacion » de la fontaine monumentale élevée sur la place Saint-Hilaire, auprès de l'église de ce nom (2).

Grésil (*René*), peintre verrier, de Chinon (?). Dans un état des charges qui devaient être payées sur le revenu de la terre de Champigny, en 1608, M. l'abbé Chevalier a découvert la mention d'une allocation annuelle de soixante livres attribuées à René Grésil et Arnoul Ferrant, maîtres peintres et vitriers, à Chinon, pour l'entretien des vitres du château et de la Sainte-Chapelle de Champigny.

De ce marché notre érudit collègue conclut que ces peintres devaient être de véritables artistes, qui auraient pu être chargés de la composition des derniers vitraux placés dans cette célèbre chapelle (3). A cette observation nous ajouterons que M. Celestin Port a signalé, dans ses *Artistes angevins*, un Robert Grésil, peintre et vitrier d'Angers (1578-1609), qu'il nous montre chargé de la peinture décorative des fêtes célébrées dans cette ville, à l'occasion de l'entrée du duc d'Anjou. Cet artiste devait être sinon le père de René, tout au moins son très proche parent. En outre, Port rapporte qu'un Etienne Grésil, fils de François Grésil et de damoiselle Marie Belot, épousa, en 1666, la fille de Lagoux, peintre angevin dont la réputation s'étendait bien au delà de sa province. Ce nom de Grésil nous semble appartenir bien plus à l'Anjou qu'à la Touraine.

(1) *Registres des délibérations municipales*, tome XXXVII, fol. 60.
(2) *Registres des comptes municipaux*, tome LVII.
(3) Minutes de Barthélemy Terroau, notaire royal, à Tours.

Grillon (*Pierre*), *alias* **Grignon**, mᵉ orfèvre du roi et de la reine de Navarre, à Tours, figure comme parrain dans les registres de baptême de l'église paroissiale de Saint-Pierre-des-Corps, en 1535.

En 1539, il procède, en sa qualité de maître juré de la communauté des orfèvres de Tours, à l'inventaire des objets précieux appartenant à cette communauté et qui étaient déposés en l'église de Monseigneur Saint-Hilaire de Tours (1).

Guay (*Guillaume*), mᵉ orfèvre, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1561), contracte une association, en 1576, par-devant notaire, avec Gilles Billaut, également maître orfévre à Tours (2).

Guenaut (...), peintre, né à Tours, au commencement du XVIIIᵉ siècle, avait atteint une certaine célébrité lorsqu'il fut frappé subitement de cécité.

Guenon (*Guillaume* dit d'Auvergne), mᵉ armurier, à Tours, rue Malyentras, actuellement rue du Cygne, paroisse Saint-Vincent, s'associe, en 1474, avec Jehan Pouvreau, également maître armurier, à Tours.

Deux ans plus tard, ces mêmes armuriers passent un contrat pour la fourniture d'un harnais de guerre complet et de mesure, à Jehan de la Tousche, écuyer, sous la caution de Gilles Perigaut, receveur de Touraine (3).

D'Auvergne est encore signalé dans l'inventaire des archives de la famille de la Trémoille, comme ayant livré un harnais de guerre, dont il reçut le payement à la date du 5 février 1492; enfin nous avons rencontré son nom pour la dernière fois en 1498.

Guérin (*Mathurin*), mᵉ fondeur canonnier du roi Louis XII, s'engage par un acte notarié, du 12 mars 1501, avec Robinet

(1) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.
(3) Minutes de Jehan Jaloignes, notaire royal, à Tours.

de Carveul et Ferry Utel, également maîtres canonniers, pour les accompagner « jusques outre les monts et besoigner de son estat, à raison de dix livres par mois » (1).

En 1512, Guérin est désigné par le corps de ville pour fabriquer des pièces de canons, faulcons et coulenvrines, ainsi que des hacquebutes à crochets, pesant chacune quarante livres « pour raison que les Angloys se sont mis sus pour envahir le pays » (2).

— (*Georges*), mᵉ armurier, fils du précédent, Grande-Rue, paroisse Saint-Saturnin, continue sa maîtrise en 1543.

Guérin (*Jehan*), mᵉ orfèvre engraveur de la ville de Tours (1510-1548).

— (*Mathurin* II), fils du précédent, continue sa maîtrise ; son nom est encore cité au commencement du XVIIᵉ siècle, dans les minutes du notaire Charles Bertrand.

Guérin (*André*), frère convers du convent de Marmoutier, près Tours, peint six tableaux religieux destinés aux salles du chapitre de cette abbaye (3).

Il avait cessé de vivre en 1716, avant d'avoir eu le temps de terminer plusieurs toiles qui étaient destinées à orner le réfectoire des religieux.

Guérin, nom d'une famille d'architectes.

— (*Charles Matthias*), originaire de Paris, ou il étudia dans l'atelier de Charles Percier, vint fixer sa résidence à Tours, vers 1815. Nommé quelques années après architecte du département et de la ville, il fut chargé de la construction de plusieurs établissements publics.

— (*Charles*), fils aîné du précédent, lui succéda, en 1836, comme architecte de la ville de Tours. Nommé architecte de la préfecture et des monuments diocésains, il exerça ces difficiles fonctions pendant près d'un demi-siècle. Comme archi-

(1) Minutes de Jasques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.
(2) *Registres des délibérations municipales*, tome XIV, 1562.
(3) *Histoire de Marmoutier*, tome II, p. 558.

tecte de la ville, c'est à lui que sont dus la construction du petit lycée, rue des Minimes, ainsi que celle des deux marchés couverts, bâtis en 1865.

Nous citerons parmi les principales églises ou chapelles édifiées d'après ses plans et devis : l'église Sainte-Anne (1857), celle de Joué-lez-Tours (1868), celle de Saint-Etienne, à Tours (1869-1874), la chapelle du petit séminaire (1849), celle des Lazaristes (1860). On lui doit également des restaurations importantes exécutées à l'ancienne église abbatiale de Saint-Julien, devenue église paroissiale ; à l'église de Notre-Dame-la-Riche ; à la façade de l'église cathédrale de Tours ; ainsi qu'à un grand nombre d'autres églises paroissiales disséminées dans l'étendue du diocèse.

Cet architecte de mérite poursuivit sa carrière jusqu'au 26 juin 1881, jour où il mourut subitement à l'âge de soixante-huit ans (1).

Guéru (*Robert*), mᵉ écrivain enlumineur, prend part aux préparatifs des mystères représentés à Tours, à l'occasion de l'entrée de Louis XII et d'Anne de Bretagne, qui eut lieu au mois de novembre 1500 (2).

Guichard, organiste de la cathédrale de Tours (1780-1792). Boyer, dans sa notice historique sur les anciennes orgues de notre ville, nous apprend que cet artiste joignait à un talent très remarquable d'exécutant celui de mélodiste élégant et gracieux.

Guichard mourut dans les dernières années du XVIIIᵉ siècle.

Guillebault ou Guilbaut, nom d'une famille d'architectes maîtres maçons.

— (*Jehan*), mᵉ des œuvres de l'église métropolitaine de Tours, paroisse Saint-Vincent (1604).

(*Martin*), mᵉ maçon entrepreneur, paroisse Saint-Pierre-

(1) Cf. Notice de M. l'abbé Chevalier, *Bulletin de la Soc. archéol.*, tome V.
(2) Archives municipales, pièces justificatives des comptes, 1500.

des-Corps, est employé par la ville aux travaux des nouvelles fortifications, de 1614 à 1618 (1).

Nous avons rencontré dans plusieurs actes notariés passés au nom de Martin Guillebault quelques documents curieux relatifs à un auteur fort connu de cette époque, François Beroalde de Verville, dont la biographie est loin d'être achevée, malgré les recherches et les publications récentes faites depuis quelques années.

Voici le résumé de ces actes : Martin Guillebault et Marie Chailly, sa femme, vendent, le 16 avril 1608, à François Beroalde, écuyer, sieur de Verville, docteur en médecine, demeurant à Tours, paroisse Saint-Pierre-du-Boile, une chambre haute avec cheminée et comble dessus, située rue Saint-Libert, et faisant partie d'un corps de logis appartenant audit vendeur et à André Dorléans, maître maçon.

Le 11 mai suivant, le sieur Béroalde certifie devant le même notaire que c'est avec les deniers de la femme de Guillebault qu'il a payé l'acquisition précédente ; puis, le lendemain, intervient un nouvel acte notarié, attestant que la déclaration faite par Beroalde n'est pas véritable et « que les deniers d'acquisition sont à luy et luy appartiennent entièrement et que c'était seulement pour faire plaisir à ladite Marie Chailly, ainsi qu'elle en est demeurée d'accord, ce pourquoi l'acte précédent a été biffé cassé, sans en vouloir ayder ni servir ».

Enfin, le 10 mars 1612, de Verville restitue, par un autre acte notarié, à Marie Chailly, femme séparée de biens d'avec Martin Guillebault, les héritages qu'il avait achetés en son propre nom, au mois d'avril 1608. Nous abandonnons au lecteur le soin de commenter ces détails intimes, relatifs à l'auteur du *Moyen de parvenir*, qui semble avoir été confondu avec un autre François Beroalde de Verville, qualifié, en 1587, de chanoine de Saint-Martin, puis, en 1602, de chanoine de l'église Saint-Gatien et licencié ès-lois : cette allégation est

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome CXXXIV au tome CXXXVI.

du reste confirmée par la confrontation des signatures (1).

Guillain (*Simon*), peintre de portraits au pastel, serait né à Tours vers 1654, d'après Félibien; on cite de lui plusieurs pièces gravées à l'eau-forte.

Guillaume (*Nicolas*), mᵉ peintre verrier, à Tours, paroisse Saint-Étienne, signe à titre de témoin plusieurs actes contractés par Jehan Courtoys, également peintre verrier (1580).

Guillet, nom d'une famille d'orfèvres tourangeaux du xviᵉ siècle.

— (*Guillaume*), mᵉ orfèvre, paroisse Saint-Vincent, à Tours (1542-1554).

— (*Loïs*), paroisse Saint-Pierre-du-Boile, époux de Marie Besnard, donne en mariage, le 10 septembre 1580, sa fille Catherine, à François Bunel, peintre, à Tours, fils de feu François Bunel, en son vivant peintre et vitrier à Blois.

En 1595, il est maître juré de la communauté des orfèvres de Tours (2).

— (*Paul*), fils du précédent et mᵉ orfèvre comme lui, continue sa maîtrise et devient à son tour maître juré de sa communauté (1595).

Guilloteau (*François*), mᵉ armurier, à Tours, paroisse Saint-Étienne, passe un marché, le 12 mai 1529, avec messire Jehan Phelippes, chevalier, seigneur de la Turbalière, pour la livraison d'un haubergeon d'écailles avec les avant-bras en taffetas (3)... « Plus, un hallecret (sorte de cuirasse ou corselet) dont le devant sera à l'épreuve des hacquebutes et arbalestes, avec des avant-bras d'archers, gantelets, tassettes et habillement de teste (4).

Guimier ou Guymier (*Nicolas*), mᵉ orfèvre, à Tours,

(1) Cf. art. Besnard (René).
(2) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.
(3) Le haulbergeon était une sorte de cotte descendant jusqu'à mi-jambes.
(4) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.

passe un marché, au mois d'octobre 1529, avec Jehan Roncin, de Saint-Étienne-du-Fau, pour la fabrication d'une croix processionnelle, sur laquelle devaient se trouver par devant l'image du crucifix, par derrière, l'image de saint Etienne, et aux quatre coins les quatre évangélistes, moyennant le prix de vingt et une livres tournois (1).

Guy (*Jacques*), m[e] armurier, à Tours (1500-1516); au mois de janvier de cette dernière année, sa veuve Colette Godelle cède par acte notarié sa part d'héritage et celle de ses trois filles à Pierre de Maillé, armurier, associé précédemment avec défunt son mari.

Guymier (*Claude* et *Nicolas*), frères, m[es] brodeurs, à Tours (1574-1576). Célestin Port cite un Nicolas Guymier, brodeur à Angers, en 1576, qui doit être le même personnage que nous venons de citer.

Guyon, m[e] maçon constructeur de ponts au XII[e] siècle, eut la grande entreprise de la réfection des ponts et ponceaux qui s'étendaient sous le nom de Pont-Long, depuis le faubourg Saint-Étienne, jusqu'au delà du Cher, en face de Saint-Avertin. La première portion de ces ponts ayant été rebâtie entièrement par ordre de Jean-sans-Terre, duc de Touraine, conserva le nom de Guyon son architecte, jusqu'au XVIII[e] siècle, époque où la municipalité qui était chargée de son entretien, depuis sa construction, le fit démolir (2).

Guyon (*Raoul*), m[e] menuisier sculpteur en bois, paroisse Saint-Étienne, à Tours, reçoit un payement de la ville, en 1585, pour avoir taillé et sculpté sur un grand panneau de bois les armoiries de la ville et du maire, et les avoir enrichies de devises (3).

Le 10 juillet 1595, ce même artiste passe un marché avec Nicolas Traincard, prêtre religieux du couvent des vénérables

(1) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.
(2) Archives municipales, note manuscrite de l'archiviste Letellier.
(3) *Registre des délibérations municipales*, tome XXIII, 1585.

et dévots orateurs, les frères Minimes de l'ordre de Saint-François-de-Paule, du couvent de Saint-Antoine-de-Padoue-lez-Nantes, pour tailler en bois et sculpter les chaires tant hautes que basses du chœur de leur nouvelle église (1).

Guyonnet (*Raymond*), m[e] orfévre, à Tours, figure dans les registres des comptes de la ville comme ayant reçu, au mois de janvier 1501, une somme de deux cents écus d'or, pour la fourniture « d'une navire enrichie tout autour de paveiz à la devise de la reine. »

Ce riche cadeau fut présenté le jeudi 26 novembre de l'année 1500 par le maire et les échevins à la reine Anne de Bretagne à l'occasion de sa seconde entrée solennelle dans la ville de Tours (2).

Hache, nom d'une famille d'artistes musiciens.

— (*Antoine*), nous est connu par un article du registre des comptes, dans lequel il est cité comme ayant été, au mois de mars 1556, avec ses compagnons, jouer de leurs instruments au-devant du roi Henri II, qui faisait son entrée solennelle dans la ville de Tours.

— (*René*), fils du précédent, signe une convention, le 18 novembre 1593, avec Claude Nyon dit de Lafond, premier violon du roi et maître des joueurs d'instruments par tout le royaume de France, par laquelle il le nomme son lieutenant à Tours (3).

L'année suivante, les comptes de la ville le mentionnent comme ayant reçu un payement pour lui et pour huit autres joueurs d'instruments, ses compagnons, qui l'avaient assisté le jour de la cérémonie du feu de joie célébré à l'occasion de la réduction de la ville de Paris en l'obéissance du roi Henri IV, le vingt-sixième jour de mars 1594 (4).

(1) Minutes de Pierre Aubert, notaire royal, à Tours.
(2) *Registres des comptes municipaux*, tome LXXVII, art. Despence commune.
(3) Minutes de Pierre Aubert, notaire royal, à Tours.
(4) *Registres des comptes municipaux*, tome CIX, fol. 76.

Hammenbut (*Henri*), mᵉ sculpteur, à Tours, a été signalé par Célestin Port, qui nous montre ce sculpteur appelé de Tours à Baugé pour y décorer l'église, de 1682 à 1684.

Après l'achèvement de son travail, Hammenbut reçut de la fabrique une somme de cinq cent livres, pour le grand autel et le tabernacle. On lui accorda, en outre, une indemnité de cent livres pour ses frais de voyage de Tours à Baugé (1).

Hamonet ou Hammonet, nom d'une famille de maîtres fondeurs de cloches et de ciseleurs sur métaux.

— (*Guillaume*), est cité dans les comptes de la ville, comme ayant exécuté plusieurs travaux de son art, en 1570.

— (*Claude*), fils du précédent, paroisse Saint-Hilaire, à Tours, passe un marché, en 1603, avec les chanoines et chapitre de l'église Saint-Georges de Faye-la-Vineuse, pour la fonte de plusieurs cloches (2).

Au mois de septembre 1624, Claude, associé à son frère Pierre, avait fondu une cloche nommée Bricet, pour l'église Saint-Martin de Tours, lorsque, au moment de la monter, les chanoines s'apercevant qu'elle n'était d'accord ni avec la cloche Louys, ni avec les Gros Braillards, protestèrent pardevant notaire (3). Le maître fondeur n'en continua pas moins de faire monter Bricet, d'où s'ensuivit un long procès, dont nous n'essayerons pas de retracer ici les péripéties.

— (*Pierre*), frère du précédent, figure dans les comptes de l'ancien hôtel-Dieu de Tours, comme ayant fondu une cloche pour l'hôpital de la Madeleine.

Le 14 février 1632, il s'engage à livrer à l'abbaye de Beaumont-lez-Tours une grosse cloche à raison de quinze sols la livre de métal.

Ce même fondeur est nommé quelques années après maître fontainier de la ville de Tours. Enfin, son nom figure pour la dernière fois en 1690, dans le compte particulier de la con-

(1) Célestin Port, *les Artistes angevins*, art. Hammenbut.
(2) Minutes de Pierre Coynard, notaire royal, à Tours.
(3) Minutes de Jehan Boutast, notaire royal, à Tours.

struction d'un arc de triomphe elevé à la gloire de Louis XIV, auquel il coutribua par la fourniture d'ouvrages de fonte, qui lui furent payés la somme de cent soixante-quatorze livres tournois (1).

— (*Jehan*), fils du précédent, lui succède dans sa maîtrise en 1651 ; il exerçait encore en 1674.

— (*François*), succède au précédent, en 1677.

Haste (*Jehan*) dit de *Bourges*, mᵉ orfévre et essayeur de la monnaie, à Tours (1565-1598).

Haste (*Bonaventure*), mᵉ tapissier de haute lisse, paroisse de Notre-Dame-de-l'Écrignolle, à Tours (1595-1599).

— (*Nicolas*), fils ou frère du précédent et maître tapissier, comme lui, avait ses ateliers sur le carroi de Beaune, paroisse Saint-Saturnin. Il fut employé par la ville à l'entretien de ses tapisseries, de 1609 à 1612.

Havart (*Guillaume*), mᵉ tapissier, à Tours, figure dans les comptes de l'entrée solennelle de la reine Anne de Bretagne, au mois de novembre 1500.

Hay ou **Hey** (*Colin*), mᵉ peintre enlumineur, paroisse Saint-Vincent, à Tours (1492-1496), avait cessé de vivre en 1520.

Hébert (*Albin*), mᵉ armurier, à Tours, réclame, au mois de septembre 1636, une somme de six cent vingt livres pour la réparation de deux cent huit corselets appartenant à la communité de Tours (2).

Hémery (*Jehan*), mᵉ orfévre, à Tours, fournit aux élus, en 1425, plusieurs pièces d'orfévrerie, du poids de deux marcs cinq onces, destinées à être offertes en présent à la femme d'Alain Haussart, capitaine du château de Tours (3).

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome CLXXI, 1690.
(2) *Registres des délibérations municipales*, tome XXXVII.
(3) *Registres des comptes municipaux* tome XXIII, fol. 83.

Hérault (*Thomas*), mᵉ brodeur, à Amboise, reçoit, en 1527, un payement pour avoir brodé les armoiries de cette ville sur les robes ou casaques des clercs.

Heyralde ou **Ayralde,** nom d'une famille d'armuriers exerçant au xvᵉ et au xviᵉ siècle.

— (*Jacques, Jacquin* ou *Jacquemin*), est cité dans les comptes de la ville de Tours depuis l'année 1460 jusqu'à la fin du xvᵉ siècle. En 1462, l'assemblée des députés des paroisses l'appela à l'échevinat pour deux ans, ce qui lui conféra un titre de noblesse.

En 1471, il prêta serment de fidélité au roi Louis XI, en compagnie des autres notables de la ville. Enfin, son nom paraît pour la dernière fois, en 1501, sur la liste des habitants qui prêtèrent de l'argent à la commune, afin de subvenir aux grands frais occasionnés par l'entrée solennelle du roi Louis XII et d'Anne de Bretagne.

— (*Jehan*), fils du précédent, lui succède dans sa maîtrise, vers 1509.

Herlin (*Robert du*), peintre enlumineur du xvᵉ siècle. (Voir *Duherlin*.)

Hervé (*Guyon* ou *Guillot*), mᵉ menuisier sculpteur en bois paroisse Saint-Vincent, à Tours, figure dans la liste des personnes notables qui prêtèrent serment de fidélité au roi Louis XI, au mois d'octobre 1471.

En 1474, il est mentionné dans un acte par lequel il vend un terrain joignant au jardin des héritiers de feu messire Guillaume Juvénal des Ursins, chevalier, chancelier de France(1).

Heuves, peintre enlumineur du xvᵉ siècle. (Voir *Polevoir*.)

Hiérosme (*Pierre*), mᵉ peintre à Tours, reçoit, au mois de décembre 1687, une somme de cent quatre-vingts livres tournois, pour avoir peint les armoiries et blasons des

(1) Minutes de Jehan Jaloignes, notaire royal, à Tours.

maires, dans la grande salle de l'hôtel de ville de Tours (1).

Houdry, m^e^ brodeur du roi, à Tours. (Voir *Oudry*).

Houssaye (*Jehan de la*), m^e^ orfévre, paroisse saint Vincent (1474).

Hoyau (*Charles*), m^e^ sculpteur, originaire du Mans, sculpte, en 1631, les statues du grand autel de l'église des Minimes du Plessis-lez-Tours, figurant : la sainte Vierge, les quatre Évangélistes et les anges du fronton de l'autel; le nom du sculpteur, était gravé au bas de la statue de saint Marc.

L'année suivante, ce même artiste passe un marché avec l'abbesse de Beaumont-lez-Tours, pour sculpter deux nativités composées l'une de six images de deux pieds neuf pouces de haut, et l'autre de quatre figures plus petites, le tout à raison de deux cent quatre-vingt-trois livres tournois (2).

Huau (*Pierre*), m^e^ architecte entrepreneur, figure dans la chronique de Beaumont-lez-Tours comme ayant dirigé les travaux de reconstruction d'une partie de cette abbaye, dont les plans avaient été fournis par un religieux feuillant.

Hubert (*Étienne*), m^e^ orfévre, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1568).

Huguet (*François*), dit Armand, comédien célèbre, né à Richelieu, en 1669. Débuta au *Théâtre-Français*, en 1724, où il remplit avec succès, pendant plus de quarante ans, l'emploi des premiers comiques.

Armand se retira du théâtre au mois de mars 1765. Le roi lui accorda une pension, dont il ne jouit que fort peu de temps, sa mort étant survenue au mois de décembre de cette même année.

On a de lui une petite pièce en un acte, intitulée l'*Heureux*

(1) *Registres des délibérations municipales*, tome LVIII.

(2) *Mémoires de la Société archéologique. Chronique de l'abbaye de Beaumont.*

événement, qui fut représentée à la *Comédie-Française*, en 1751.

Hullot (*Jehan*), mᵉ brodeur des rois Louis XI et Charles VIII, paroisse Saint-Saturnin, à Tours, paraît pour la première fois dans les comptes des dépenses du premier de ces rois, comme ayant exécuté, en 1462, des broderies aux houppelandes de sa garde-robe.

On retrouve son nom en 1482, dans un contrat du 7 juin par lequel il achète avec Guillemine, sa femme, une rente annuelle sur des biens situés en la paroisse Saint-Antoine-du-Rocher (1).

Les comptes des préparatifs de l'entrée solennelle de la reine Anne (décembre 1491) le signalent comme ayant reçu une somme de cent trois livres dix-sept sols tournois pour avoir fourni un poesle ou dais de damas blanc et bleu, brodé aux armes de la reine et semé de fleurs de lis de fils d'or.

En 1493, il concourt à l'ornementation du château d'Amboise en brodant sur une table d'autel de drap blanc un crucifix, une Notre-Dame et une image de saint Jean l'Évangéliste. Il brode également, sur des ornements d'église, plusieurs apôtres et prophètes, ainsi que des anges portant le mystère de la Passion. Ce qui coûta la somme de quatre cent quatre-vingt-huit livres, quatorze sols tournois (2).

Huppejour (*Martin*), mᵉ écrivain enlumineur, travaille de son art, au compte de la ville, de 1507 à 1512 (3).

Hurlu, nom d'une famille d'architectes maîtres maçons entrepreneurs.

— (*Pierre*), originaire de Montrichard, est signalé dans les comptes des dépenses faites par Diane de Poitiers, à l'occasion de la construction du pont et de la galerie du château de Chenonceau, de 1547 à 1559.

(1) Charte tirée de la collection de la Société archéologique de Touraine.
(2) *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, tome I, p. 271.
(3) Archives municipales, pièces justificatives des comptes.

— (*Mathurin*), fils probable du précédent, est désigné, par ordre de justice, en 1600, pour visiter les bâtiments du château de Chenonceau et dresser l'état estimatif des réparations qu'il y avait à faire.

Deux ans plus tard, la ville de Tours lui confie l'entreprise d'une portion des grands travaux publics destinés à la construction des fortifications de la ville (1).

Hurtault (*Gabriel*), m^e maçon, obtint, en 1687, à l'adjudication, l'entreprise de la construction du pont neuf sur le Cher, près du grand couvent des Minimes du Plessis-lez-Tours, pont qui avait été commencé par Jehan Lucas (2).

Hutel ou **Utel** (*Ferry*), m^e fondeur canonnier du roi, en résidence à Tours, passe un marché, le 12 mars 1501, avec d'autres maîtres fondeurs, « pour besongner à faire des boulets de fer, en force, pour l'artillerie du roi. »

Il est employé en 1511, par la ville de Tours, à décorer la ontaine monumentale de la place du carroi de Beaune, pour laquelle il fond un grand crucifix en cuivre, une Notre-Dame et une Madeleine, destinés à couronner le pilier de marbre de cette fontaine (3).

Ingobert, Ingobertus, est le nom bien oublié d'un de ces artistes peintres enlumineurs, qui n'ont pas laissé dans l'histoire de l'art français un souvenir digne de la réputation dont ils jouissaient de leur vivant. C'est à ce remarquable élève d'Alcuin, le rénovateur du *scriptorium* de Saint-Martin, que nous devrions, d'après Labarthe, cette magnifique Bible dite de Saint-Paul, qui appartient aux bénédictins de Saint-Paul-hors-des-Murs, à Rome. Ce n'est pas sans de sérieux motifs que cet auteur rattache ce manuscrit à l'école de Tours. Ne contient-il pas en effet les mêmes sujets traités de

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome CXXIII.
(2) *Registres des comptes municipaux*, tome CXLXI.
(3) Archives municipales, pièces justificatives des comptes.

la même façon et disposés dans le même ordre, que dans la Bible dite de Charles le Chauve.

On y observe ce même mode de hachures d'or, dans les lumières des vêtements des saints et des rois, que nous avons signalé précédemment dans les miniatures de Jehan Foucquet. Le coloris offre aussi beaucoup d'analogie; les têtes ont de l'expression; les nudités seules sont détestables et bien inférieures à celles de l'autre Bible.

L'auteur de ce manuscrit, qui n'était pas un simple copiste, s'est fait connaître dans ces deux vers latins :

Ingobertus eram referens et scriba fidelis,
Grafidos Ausonios æquans superansque tenore
Mentis.....

L'ornementation splendide de ce manuscrit n'a jamais été dépassée, et les figures y sont si multipliées, qu'elles causent parfois de la confusion dans l'ordonnance des sujets. Labarthe estime que ce précieux manuscrit a été offert vers 875 au pape Jean VIII, à l'époque où il fut sacré empereur.

Isambert ou Ysambert (*Jehan*), m[e] brodeur, paroisse Saint-Étienne, à Tours, s'engage le 6 juillet 1530, à broder pour Jehan de Fougères, maître orfévre, une mitre d'évêque « faicte sur toile d'or fine, en laquelle y aura les quatre Évangélistes sur le devant et les quatres Docteurs, sur le derrière, moyennant la somme de cinquante livres tournois. »

On rencontre son nom dans les minutes des notaires de Tours, pendant la première moitié du XVI[e] siècle et la dernière mention qui le concerne est datée de 1557; il s'agit d'un marché passé au mois de janvier de cette année, avec Antoine de Créquy, évêque de Nantes, abbé commendataire de Saint-Julien de Tours, pour l'exécution d'un certain nombre de travaux de broderie (2).

(1) Labarthe, *Histoire des arts décoratifs*, tome I[er].
(2) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.

Jacquemin, nom d'une famille d'architectes tourangeaux.

— (*Jean-Bernard*), né à Amboise, en 1720, décédé à Tours en 1786, architecte de l'église métropolitaine, a laissé plusieurs manuscrits intéressants sur l'art de la charpenterie et un traité complet sur la structure, percussion et suspension des cloches (1).

Jacquemin-Bellisle, fils du précédent, a fait exécuter de nombreux travaux publics dans la ville de Tours, entre autres la place de la cathédrale obstruée autrefois par l'église de l'hôtel-Dieu et une partie des bâtiments de cet hôpital dont il se rendit acquéreur à la charge par lui de donner passage à une nouvelle rue de dix mètres de large destinée à dégager la façade de la cathédrale.

La création la plus importante de cet architecte, homme de science et de beaucoup de goût, a été le palais de Justice, la gendarmerie et le pénitencier de Tours, dont l'inauguration eut lieu le 11 novembre 1843. La dépense totale de ces grands travaux y compris, l'acquisition des terrains et l'aménagement, s'élevèrent à la somme de un million et demi.

Jacquet (*Jehan*), m^e^ fondeur et faiseur de cloches, est chargé par le chapitre de l'église métropolitaine, en 1627, de fondre un bourdon du poids de deux mille livres sans les anses. On lui donna le nom de *Gatien*.

Jamain (*Étienne*), m^e^ brodeur, à Tours, est nommé dans les comptes de la fabrique de Souvigné, comme ayant livré, en 1633, une bannière en drap d'or, achetée au prix de soixante-quinze livres tournois (2).

Jamet le Manceau, m^e^ orfévre, à Tours, figure, en 1358, sur la liste des orfévres qui prêtèrent de l'argent à la ville de Tours, pour solder les travaux des fortifications destinées à réunir dans une même enceinte la ville de Tours et Châteauneuf de Saint-Martin (3).

(1) Manuscrits de la bibliothèque municipale de Tours.
(2) *Mémoires de la Société archéologique*, tome XIII, p. 248.
(3) *Registres des comptes municipaux*, tome Ier, folio 32.

Janvier (*Jehan* Ier et *Guillaume*), frères, mes armuriers, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1460-1496).

— (*Jehan* II), succède à la maîtrise des précédents; il avait cessé de vivre en 1586, ainsi que le prouve un acte notarié, passé au mois de janvier de cette année, par sa veuve Marie Martin.

— (*Paul*), me joueur d'instruments, violon de la maison du roi, exerce à Tours la supérintendance de la corporation des maîtres joueurs d'instruments, de 1600 à 1614 (1).

Nous le voyons, dans les comptes de la ville, chargé de diriger les bandes de sonneurs de hautbois et de violon, placés aux portaux Henri de Bourbon et des Arcis, à l'occasion de l'entrée solennelle du roi Louis XIII à Tours, entrée qui eut lieu le 12 juillet 1614 (2).

Jarossay, nom d'une famille de maîtres orfévres de Tours.

— (*Laurent*), paroisse Saint-Saturnin (1550-1563).

— (*Thomas*), fils du précédent, succéda à sa maîtrise (1568-1579). Il avait épousé Geneviève Babuche, dont nous avons parlé précédemment.

Jehan d'Amboise, me peintre, à Tours, est signalé par Jehan Brèche, comme l'un des peintres les plus distingués de la première moitié du XVIe siècle. Nos documents ne nous ont rien révélé jusqu'à ce jour sur le véritable nom de famille de cet artiste ni sur ses œuvres.

Jarry (*Marin*), me fondeur, à Tours, paroisse Saint-Pierre-du Boile (1541).

Jenson (*Nicolas*), célèbre graveur et imprimeur, né à Tours vers 1420, employa la première partie de son existence à graver des coins de monnaies, soit à Paris, soit à Tours. Au mois d'octobre 1458, il reçut de Charles VII la mission de se rendre en Allemagne, pour y apprendre l'art d'imprimer par

1) Minutes de Pierre Coynard, notaire royal, à Tours.
(2) *Registres des comptes municipaux*, tome CXXXIII.

poinçons et caractères. On ne sait quels motifs ont pu décider Jenson, après son apprentissage, à aller installer des presses à Venise (1469-1470) (1). C'est dans cette dernière ville, qu'il fit faire à l'art typographique de si merveilleux progrès en appliquant son talent de graveur à créer des caractères romains pour remplacer les types gothiques et bâtards, employés jusqu'alors dans les imprimeries.

La date précise de la mort de Jenson, ce modèle de l'artiste probe et consciencieux, est demeurée à peu près inconnue. Une lettre en date du 3 février 1482, contenue dans le livre des *décrétales*, fait mention de son décès, qui paraîtrait ainsi devoir être fixé à l'année 1481.

Jensuyn (*Jehan*), architecte mᵉ maçon. (Voir *Jouyn.*)

Jollais (*Pierre*), mᵉ maçon entrepreneur, à Tours, est chargé, en 1632, par la ville, de la reconstruction d'une partie du pont Saint-Sauveur, emporté par l'inondation (2).

Joly (*Arnoul*), mᵉ brodeur, demeurant au logis où pend pour enseigne *Sainte-Marthe*, paroisse Saint-Vincent (1580-1606), signe un contrat d'association le 12 mai 1499, avec la veuve de Guyon Mercier, également maître brodeur, pour terminer la broderie d'un ameublement « avec pantes de velours rouge cramoisy faict en broderies d'or et d'argent », destiné à messire François de Daillon, chevalier, comte du Lude et de Pont-Gibault.

Dans un autre acte notarié, daté du 21 janvier 1606, Jolly cesse son association avec Martine Maulan, veuve de Guyon Mercier « et à présent femme de Abel de Lairay, maître ouvrier en draps d'or et de soie. »

Joret ou Jorette (*Jehan*), mᵉ écrivain enlumineur des rois Charles VII, Louis XI et Charles VIII, à Tours, figure dans la liste des personnes notables de la ville appelées à prêter

(1) Cf. *Origines de l'imprimerie*, à Tours, de l'auteur, p. 11 et 95.
(2) *Registres des délibérations municipales*, tome XXXVIII.

serment de fidélité au roi Louis XI, au mois d'octobre 1471.

Joret est l'auteur peu connu d'un poëme allégorique, intitulé *le Jardin salutaire*, ouvrage qu'il dédia en 1488 au roi Charles VIII.

Jossens (*Jehan*), mᵉ peintre, à Tours, signe à titre de témoin l'acte d'apprentissage intervenu entre François Buael, peintre et valet de chambre du roi Henri IV, et Loys Bourgeois, son apprenti (1591) (1).

Jouanneau ou Johanneau (*Jehan*), mᵉ maçon architecte, est chargé en compagnie de Jehan Ducouldray du devis et de la construction (1404-1406), des fortifications de la ville de Tours « jouxte l'ostel des Carmes et l'hospital (2). »

Joubert, nom d'une famille de maîtres brodeurs.

— (*Robert*), paroisse Saint-Vincent (1546).

— (*Jacques*), paroisse Saint-Saturnin, passe un marché le 15 décembre 1554, avec René Lehayer, brodeur, demeurant paroisse Saint-Pierre-des-Corps, « pour broder dix histoires en soyes de couleur ; en chacune des neufs pièces, y aura visages et mains tant d'hommes que de femmes, y compris les collerettes desdites femmes selon le patron baillé par ledit Lehayer, au prix de vingt-six sols six deniers chacun visage et mains, qui seront aux dites neuf pièces et collerettes de femmes et pour l'autre pièce à quatre visages, il recevra la somme de quatre livres tournois (3). »

Jacques vivait encore en 1576, ainsi qu'en témoigne une minute du notaire Bertrand, où nous le voyons comparaître à titre de témoin.

Joubert, nom d'une famille d'artiste musiciens.

— (*Jean-Charles*), l'aîné, violoniste de talent, exécutait avec autant de perfection que de goût la musique d'Haydn,

(1) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.
(2) *Registres des comptes municipaux*, tome XIII, fol. 18.
(3) Minutes de Martin Jaloignes, notaire royal, à Tours.

de Mozart, de Boccherini et des autres compositeurs qui firent au commencement de notre siècle une véritable révolution dans la musique instrumentale.

— (...) Le cadet, était un maître organiste très distingué, qui occupa le bel orgue de la cathédrale de Nantes.

— (...) Le jeune, surnommé *le Pape*, organiste, desservait à la fois l'orgue de Saint-Julien et celui des Jacobins de Tours.

Jourdain (*Jehan* et *Thibault*), frères, m^es armuriers et brigandiniers, sont mentionnés plusieurs fois dans les comptes municipaux de 1467 à 1475. Jehan prête serment de fidélité au roi Louis XI, en 1471. Nous rencontrons pour la dernière fois son nom en 1473 dans la liste des échevins de Tours.

Jourdain (*Gilles* ou *Gillet*), peintre et vitrier, à Tours (1479-1482), passe un marché, le 24 novembre 1490, avec le capitaine du château de Plessis-lez-Tours, pour la vitrerie de la chapelle ou église du couvent de Saint-François-de-Paule, moyennant le prix de deux cent-vingt livres tournois, pour quatre cents pieds carrés de verre. Jourdain doit en outre décorer de verres peints la fenêtre principale de cette église, en y plaçant un crucifiement de huit pieds de hauteur, avec deux images aux deux côtés, l'une de Notre-Dame, l'autre de saint Jean l'Évangéliste, chacune de quatre pieds de hauteur, accompagnés des trois Marie. Au bas de cette verrière, on voyait l'écusson du roi, soutenu par deux anges et entouré du collier de l'ordre de Saint-Michel.

En 1475, le même peintre verrier exécute un autre vitrail représentant la Vierge, environnée d'anges, avec les armes du roi au-dessous ; ce marché fut conclu au prix de douze sols six deniers par chaque pied carré (1).

— (*Colas*), m^e maçon architecte, est employé, en 1518, aux travaux exécutés pour la construction de deux piliers, au grand pont de la ville en la rivière de Loire (2).

(1) *Mémoires de la Société archéologique de Tours*, tome XXIII, p. 206.
(2) *Registres des comptes municipaux*, tome XLIV.

Jousseaume ou **Jousaulme** (*Pierre*), mᵉ facteur d'orgues, à Tours, répare les orgues de Saint-Martin, au commencement du XVIᵉ siècle. La reine Anne de Bretagne l'envoie, en 1511, à Angers, où il s'engage avec les chanoines de la métropole à construire un orgue.

Jousselin (*Gatien*), mᵉ orfèvre, à Tours, paroisse Saint-Vincent (1521).

Jouyn ou **Jeuyn, Jeusuyn, Jesuyn** (*Jehan*), mᵉ architecteur et maçon de la ville de Tours, paroisse Saint-Pierre-le-Puellier, figure sous ces divers noms dans les comptes de la ville depuis l'année 1559 jusqu'en 1580; pendant cet intervalle il a exécuté un grand nombre de travaux publics, tels que la reconstruction du pont Saint-Éloi, en 1560 ; l'érection d'un portal ou boulevart de la porte de la Riche, en 1567; enfin plusieurs réparations importantes au grand pont de la Loire, en 1570 (1).

On trouve également le nom de cet architecte dans quelques pièces des archives du château de Chenonceau, relatives à la réception des travaux de construction du pont, dont le contrôle lui fut confié vers la fin de l'année 1559. Le nom de Jouyn est citée pour la dernière fois dans une pièce notariée de l'année 1587 (2).

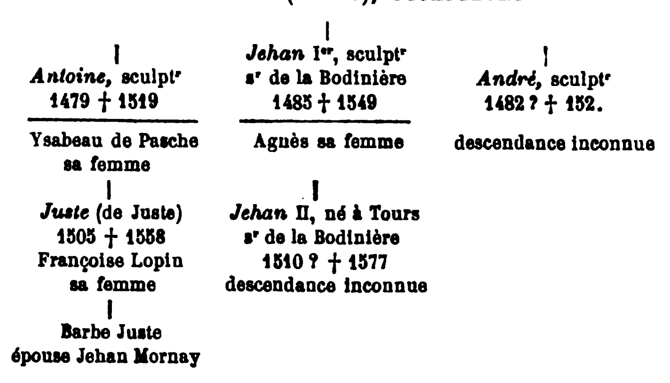
Juste (Betti), nom d'une famille de maîtres sculpteurs ymaigiers d'origine italienne, établie à Tours, au commencement du XVIᵉ siècle et à laquelle Louis XII accorda des lettres de naturalisation.

Il y a peu de temps encore les biographies artistiques ne mentionnaient qu'un ou deux sculpteurs du nom de Juste; aujourd'hui, grâce à de nouvelles investigations, nous connaissons cinq artistes de ce nom, dont l'existence est à l'abri de toute contestation sérieuse.

En voici le résumé généalogique.

(1) *Registres des comptes municipaux*, tomes LXXXIV et LXXXVIII.
(2) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.

Famille Betti (Juste), sculpteurs



— (*Jehan* Ier), le plus célèbre des artistes de cette dynastie, né en 1485, à Saint-Martin, près de Florence, où il reçut de son père les premiers enseignements de son art, s'expatria en compagnie de son frère aîné, Antoine, pour venir résider en Touraine.

Si l'on réfléchit à la longue durée de la carrière artistique de Jehan Ier, la liste connue de ses œuvres de sculpture est encore bien incomplète et ne comprend que des monuments funéraires, dont nous rapporterons ici la courte énumération (1).

1° Tombeau d'un évêque de Dol, nommé Thomas James, achevé en 1507. On lit encore sur l'un des pilastres, entre le piédestal et le fût, l'inscription suivante, bien postérieure à l'achèvement de ce mausolée, conçu et exécuté dans le style italien :

Seelte struxit opus magister istud
Johannes cujus cognomen est Justus et Florentinus.

2° Monument funéraire de Jehan IV de Rieulx, baron d'Ancenis, maréchal de Bretagne, inhumé en 1518 dans l'église des Cordeliers d'Ancenis. D'après les recherches de

(1) Cf. *Bulletin monumental*, Ve série, tome V, p. 63.

M. Léon Maître, archiviste de Nantes, ce tombeau, qui était situé à gauche de l'autel, offrait la statue du baron d'Ancenis dans l'attitude de la prière.

3° La tombe de Thomas Bohier, notaire et secrétaire du roi, maire de Tours, décédé en 1524, et inhumé en l'église Saint-Saturnin, avec Catherine Briçonnet, son épouse.

4° Nos recherches dans les minutes des notaires de Tours, nous ont fait découvrir une œuvre demeurée inconnue jusqu'alors et qui était due également au ciseau de Jehan Juste Ier, c'est la sépulture monumentale de Louis de Crevent, dernier abbé régulier de la Trinité de Vendôme, achevée à Tours, et transportée à Vendôme au mois de mai 1530. Louis de Crevent était représenté revêtu de ses habits pontificaux (1). Une portion importante de ce monument existait encore en 1823 ; mais la fabrique de l'église de la Trinité, au lieu de rétablir les fragments qui étaient entassés dans une chapelle de l'abside, en fit disparaître jusqu'au dernier morceau.

5° Le monument funéraire de Louis XII et d'Anne de Bretagne, à Saint-Denis, qui passe avec juste raison pour être le chef-d'œuvre de ce maître sculpteur et l'un des plus beaux mausolées de la Renaissance.

Voici un document relatif à l'époque de l'exécution de cette célèbre sépulture.

« Le dix-huitiesme jour de janvier l'an mil cinq cens trente (vieux style) en la court du Roy, nostre sire, à Tours, personnellement estabili, honorable personne Guillaume Carrondeau marchand voycturier par eau, bastellier du Roy sur la rivière de Loyre, demeurant à Bloys, d'une part ;

« Et maistre Jehan Juste, ymaigier du Roy, demeurant audict Tours, d'autre part ;

« Lesquels de leur bon gré et volonté ont congneu et confessé, congnoissent et confessent en droict, en la dicte court, par devant Jacques Foussedouaire, notaire royal au dict Tours, avoir faict et font entreulx, les marchez et obligacions comme

(1) Simon, *Histoire de la ville de Vendôme*, tome II, p. 350.

sensuyt ; c'est assavoyr, que le dict Guillaume Carrondeau a promis et promect, doibt et sera tenu de mener et conduire tant par eau que par terre de ceste ville de Tours, maison et astelier du dict Juste, jusques audedans de l'entrée de l'Eglise Mgr Sainct Denys, en France, la sépulture de pierre de marbre des feuz Roy Loys douziesme et Anne, Royne de France, que Dieu absoille, estant de présent entassée en soixante-trois quesses tant grandes que petites, en bonne seureté, au myeulx que luy sera possible, sans rien desmolir, dedans le temps que plus toust faire se pourra.

« Ce présent marché faict pour le prix et somme de quatre cens écus d'or, de laquelle somme de quatre cens escus, le dict Carrondeau a eu et receu aujourdui comptant, du dict maistre Jehan Juste, la somme de cent escuz d'or, en nostre présence, dont il s'est tenu pour contant ; pour le reste montant à la somme de trois cens escus sol, que le dict Jehan Juste a promis paier de la dicte sépulture, pourveu que le dict Juste ait receu le second paiement de son assignacion et ou cas ou le dict Jehan Juste ne recevrait aucun argent de la dicte assignacion, le dict Carrondeau a promis et promect d'attandre son payement six sepmaines après la livraison d'icelle sépulture. »

Ce document, intéressant à plus d'un titre, nous fournit une preuve authentique sur le lieu où a été sculpté le magnifique mausolée de Louis XII.

En présence d'un texte aussi précis que celui de notre acte, le lieu d'origine du tombeau est à l'abri de toute discussion ; c'est bien à Tours, « en l'astelier » et maison de Jehan Juste, rue Ragueneau, qu'il a été sculpté.

Sur l'époque de son achèvement, MM. de Montaiglon et Milanesi ont avancé plusieurs faits en contradiction les uns avec les autres ; ainsi il est difficile de s'expliquer comment un agent du marquis de Mantoue a pu écrire de Tours, le 13 avril 1516, qu'il est allé à Amboise voir la sculpture qui se fait pour le Roi, alors que la commande des marbres aurait été faite, d'après ces auteurs, postérieurement, le 20 août de la même année, à Carrare. Ce même agent du marquis de

Mantoue ajoute dans sa lettre que la sculpture ne pourra pas être finie en deux ans ; or nous sommes en l'année 1516, et notre pièce authentique nous montre le monument achevé seulement en 1531, d'où il résulterait que Jehan Juste aurait travaillé pendant quinze ans à ce chef-d'œuvre. Ce chiffre un peu exagéré nous permet de croire avec quelque raison, que le mouument de Louis XII a dû être commencé à une époque bien postérieure à l'année 1516, et que la sculpture vue à Amboise par Grossino devait avoir une autre destination.

Il est également difficile d'admettre un concours bien sérieux d'Antoine Juste à cet important travail, celui-ci étant décédé en l'année 1519. Si Jehan a reçu l'aide d'un menbre de sa famille, il n'a donc pu le rencontrer que dans son propre neveu Juste de Juste, son élève, ou dans son frère André le moins connu de toute la famille.

Quoi qu'il en soit, à dater de cette année 1532, nous manquons absolument de renseignements sur les travaux de Juste Jehan Ier. L'histoire de l'art n'a donc pas dit son dernier mot sur cet illustre artiste, et de nombreuses découvertes restent à faire pour compléter sa biographie.

Juste habitait dans la petite rue Ragueneau, paroisse Saint-Saturnin, « un logis attenant à la Grange des Marbres de la couronne jouxte les murailles de la ville et de la porte Ragueneau. » C'est de cet atelier dont il subsiste encore aujourd'hui quelques portions intéressantes, que sont sortis ces chefs-d'œuvre de sculpture, dont la valeur semble s'être encore accrue de nos jours.

Jehan possédait une maison de ville, qu'il acheta en 1521, et deux fiefs situés l'un à Chanceaux, appelé la Bodinière (1), et l'autre à Reugny, nommé les Jouaneaulx. Ces deux fiefs étaient situés à quelques kilomètres de Tours.

Dans un article inséré au *Bulletin monumental* du mois de janvier 1877, sur les sculpteurs Juste, nous disions qu'on

(1) Juste ajouta le nom de ce fief à son nom et se fit appeler sieur de la Bodinière, ainsi que son fils Jehan II.

ignorait s'il y a eu deux artistes de cette famille portant le même prénom de Jehan, mais que les signatures rencontrées par nous dans les minutes des notaires de Tours, à dater de 1559, étaient tracées d'une main si jeune et si hardie, que le doute sur l'existence de deux sculpteurs ayant le même nom et prénom était impossible. De nouvelles recherches entreprises aux archives de notre ville, nous ont permis de présenter la preuve la plus concluante d'un fait que nous émettions alors sous forme dubitative. Cette démonstration sans réplique se trouve dans un vieux registre de la paroisse Saint-Saturnin de Tours, qui contient la liste des membres de diverses associations religieuses instituées dans cette église.

Dans une première liste de l'année 1547-1548, nous avons constaté parmi les frères et sœurs de la confrérie du Saint-Sacrement la présence de Jehan Juste et de sa femme, inscrits comme ayant acquitté leur cotisation annuelle de vingt deniers pour l'année échue au vendredi de la Passion. La liste de l'année suivante renferme encore le nom de ce célèbre artiste, mais raturé, et sur la marge du feuillet en regard du nom, ce mot décisif : « mort et a esté dicte sa messe ». Il ne restait plus de doute sur l'année du décès de Jehan Juste ; en outre en compulsant le cahier de la confrérie des Cinq-Plaies (année 1548-1549), on trouve une nouvelle mention non moins précise que la précédente. A l'article « mises (dépenses) faictes par le receveur Houdry », on lit : « En la dicte année 1549, sont deceddez plusieurs des confrères de la dicte confrayrie, cy après nommez, et pour leurs asmes ont esté dictes les messes qui s'ensuyvent .... Plus, maistre Jehan Juste et a esté payé pour sa messe la somme de quatre sols deux deniers. »

A ces indications si précises sur l'époque de la mort de ce grand sculpteur, nous ajouterons une nouvelle preuve attestant et confirmant l'époque de ce décès. Nous voyons en effet sa veuve figurer dans plusieurs rôles dressés pour la perception de la taxe de la subvention des pauvres, en 1554 et en 1556. Sur ces listes, divisées par paroisses et par rues, la veuve de Jehan est citée comme habitant la petite rue Rague-

neau, paroisse Saint-Saturnin, et bien certainement le logis qu'occupait son mari, près de la Grange des Marbres de la couronne (1). Ces rapprochements ne laissent subsister aucun doute dans notre esprit, sur l'identité de cette veuve Jehan Juste (*alias* le Juste) dont le nom de famille n'est jamais mentionné dans les actes notariés assez nombreux relatifs à Jehan Juste et qui commencent en 1521, pour se terminer en 1543 (2).

— (*Jehan* II), fils du précédent, et sculpteur ymaigier comme lui, continue sa maitrise, vers 1550.

Si l'existence de deux « maistres scultteurs ymaigiers » ayant porté les mêmes nom et prénom de Jehan Juste, nous semble aujourd'hui à l'abri de toute contestation sérieuse, quelques points demeurent encore obscurs dans l'histoire de cet artiste, identifié avec son père grâce à la similitude des prénoms.

Ainsi nous ne connaissons ni la date de sa naissance, ni le nom de sa mère, ni même aucune des circonstances importantes de sa vie. Son nom nous apparaît pour la première fois en 1559, c'est-à-dire dix ans après le décès de son père, dans une quittance signée de lui et publiée par notre regretté collègue, Benjamin Fillon, sur l'*Art de terre chez les Poitevins*. Le reçu indiquait un payement de travaux exécutés au château d'Oiron, pour les sépultures de Claude Gouffier, sieur de Boisy, grand écuyer de France, et d'une de ses femmes. A ces œuvres en grande partie détruites et dont la date d'exécution demeure incertaine, mais antérieure à l'année 1559, on peut joindre, d'après M. de Montaiglon, une fontaine monumentale en marbre blanc destinée à l'ornementation de ce même château et de laquelle il subsiste encore une vasque ou conque qui sert aujourd'hui de bénitier à l'église paroissiale d'Oiron (3).

En attendant que de nouvelles recherches amènent au jour

(1) Archives municipales, pièces justificatives des comptes, 1556.
(2) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.
(3) A. de Montaiglon, *Gazette des Beaux-Arts*, tome XIV.

d'autres renseignements plus détaillés sur ses travaux, nous pouvons restituer à Jehan II un ouvrage de sculpture assez important exécuté à Tours, pendant les années 1561 et 1562.

On lit, en effet, dans le soixante-dix-septième registre des comptes municipaux de la ville, le résumé d'un marché passé par-devant Me Robert Lefebvre, notaire, le 24 avril 1561, après Pâques, pour « la structure, édifice et bastiment d'une fontaine, place de la Foire-le-Roi. »

Ce monument se composait d'un « pedestal revestu de quatre pillastres de marbre, avecques la basze et chappiteaulx d'iceulx de bronze, suyvant l'ordre doricque; les architraves, frizes et cornices d'icelluy pedestal, de marbre; les arcades et platz-fons situez entre les dicts pillastres qui font les quatre faces d'icelluy, revestu de nymphes et nariades de bronze, à bas-relief; la grande conque et les deux petites de pierre dure... »

Si cette courte énumération laisse dans l'obscurité le nom du sculpteur chargé de l'exécution de cette fontaine, aujourd'hui détruite, les pièces justificatives des comptes renferment des détails plus minutieux et nous ont révélé ce nom. Voici, en effet, ce que nous lisons dans les rôles de payement : « *Item*, au sculpteur pour conques grandes et petites, fondemens, pedestal et toute la faczon et sculpture des marbres, par marché faict avecques luy, passé par devant notaire. » Et en marge : « Vérifié par cinq quittances du dict Juste cy représentées (1). »

Au mois de février 1562, Jehan loua pour six années consécutives, un corps de logis et ses dépendances, situé rue de a Scellerie, moyennant la somme de quarante livres tournois par an. Mais à dater de cette même année, nous n'avons rencontré jusqu'à présent aucun document authentique qui puisse jeter un peu de lumière sur la fin de sa carrière artistique. Nous pouvons conjecturer cependant, d'après les docu-

(1) Archives municipales, pièces justificatives des comptes; les quittances n'existent plus.

ments de M. Milanesi, publiés dans la *Gazette des Beaux-Arts*, que ce dernier descendant connu de la famille des Juste a dû mourir entre les années 1576 et 1577.

Voici la signature de Jehan II empruntée à un acte notarié de l'année 1562.



Juste (*Antoine*), frère de Jehan Ier et me sculpteur comme lui, est né en 1479 et décédé le 1er septembre 1529. Sa femme, d'origine italienne, est désignée dans les minutes des notaires de Tours, sous le nom d'Ysabeau de Pasche; elle lui donna, en 1505, un fils qui fut nommé Juste de Juste.

On trouve dans les comptes du château de Gaillon, le nom d'Antoine, comme ayant travaillé à la chapelle pendant les années 1508 et 1509. De tous les sculpteurs employés à l'ornementation de ce célèbre château c'est lui qui exécuta les travaux de décoration les plus nombreux et les plus importants.

En 1516, il contracte un marché pour une commande de marbre de Carrare, dans lequel il est qualifié de maître sculpteur de S. M. le roi de France. Bien que la plupart des œuvres de cet artiste aient été détruites, circonstance malheureuse pour sa mémoire, on cite de lui un bas-relief remarquable, en marbre, de la bataille de Gênes, qui fut exécuté à Amboise, en l'année 1508.

Antoine vait cessé de vivre au mois de septembre 1519 ainsi que le prouvent plusieurs actes authentiques datés de 1520, où le nom de sa veuve est cité (1).

(1) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.

Juste (*Juste de*), fils du précédent et m^e sculpteur ymaigier du roi comme lui, est né en 1505, à Tours. Il passa ses années d'apprentissage auprès de son oncle Jehan Ier, dans l'atelier duquel il travaillait encore en 1521.

Un acte du notaire Foussedouaire, daté du 1er juillet de cette même année, nous montre Jehan Juste et son neveu Juste, fils d'Antoine, « se donnant quittance réciproque de toutes obligations et cédules faites avant ce jour et généralement se quictent les dites parties l'un et l'autre de toutes les choses qu'ils eurent à besongner ensemble, en quelque manière et pour quelconques causes que ce soit, de tout le temps passé jusqu'à ce jour (1). » On ne connaît pas l'époque précise du mariage de Juste de Juste avec Françoise Lopin, fille de Jehan Lopin, notaire à Tours; toujours est-il qu'il était marié en 1538, un acte notarié du 18 juillet de cette année le signale en compagnie de sa femme, réclamant une rente à Marie Binet, veuve de François Baudet, juge et lieutenant général du bailli de Touraine, pour la portion de l'héritage dudit défunt dont ladite Françoise était héritière, pour une vingtième partie (2).

Si nous nous en rapportions aux hypothèses discutables émises sur le mérite artistique du fils d'Antoine Juste, ce sculpteur n'aurait droit qu'à une médiocre célébrité. Juste de Juste, dit-on, aurait quitté de bonne heure, vers 1530, la ville de Tours, devenue la patrie de son oncle et de son père, pour aller se perdre à Paris et à Fontainebleau, dans la pléiade des artistes occupés en sous-ordre, à l'année, aux travaux des maisons royales et cela jusqu'en 1535 ou 1536 où son nom est mentionné pour la dernière fois dans les comptes du château de Fontainebleau. Et c'est d'après ces renseignements, qu'on a basé l'assertion du peu de mérite de Juste de Juste, alors qu'il reste tant de lacunes à combler, et tant de points obscurs à éclaircir dans la vie et les œuvres de

(1) *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, tome III, p. 468.
(2) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.

cet artiste. En attendant, voici quelques documents que nous avons découverts dans les archives de la ville de Tours.

« M. le receveur de la ville, sire Guillaume Habert, payez et baillez comptant à sire Juste de Juste, maître ymaigier du roi, la somme de troys escus sol sur le prix et marché à luy faict pour une ymaige de Notre-Dame, qu'il convient faire, pour mectre et apposer sur le portal de Nostre-Dame-de-la-Riche. Signé : Guillaume Bohier, maire de Tours (24 avril 1537). »

« M. le receveur de la ville, sire Guillaume Habert, payez et baillez comptant à sire Juste de Juste, maître ymaigier du roy, la somme de troys escus d'or sol, faisant le parfait payement de la somme de six escus sol, à quoy nous avons convenu et accordé avecques luy pour une ymaige de Nostre-Dame qu'il a faicte de terre cuyte et icelle estoffée à huille, d'or, d'azur et autres coulleurs, laquelle ymaige a esté par luy mise et posée sur le portal de Nostre-Dame-de-la-Riche. »

(*Même signature.*)

« Je, Juste de Juste, confesse avoir receu de M. le receveur, sire G. Abert (*sic*), la somme de six escus d'or soleil, pour le paiement d'une notre Dame que ay faicte pour la porte de la Riche, par le commandement de Mgr le mere (*sic*).

« 9 juillet 1537 (*Signature de Juste de Juste.*) »



Une suite d'actes notariés et de mentions empruntées aux archives municipales témoignent du séjour dans notre ville de Juste de Juste, depuis l'année 1537 jusqu'aux premiers

mois de l'année 1559, époque où il mourut âgé de cinquante-quatre ans.

Sa veuve Françoise Lopin lui survécut pendant de longues années, ainsi qu'en témoigne un acte de 1582, mettant en possession d'une portion de son héritage Michel Musset, maître ouvrier en drap de soye, et sa femme Renée Sornyn (1).

Labbé (*Loïs*), artiste musicien, maître joueur d'instruments, paroisse Saint-Venant, à Tours, figure dans plusieurs actes d'association, passés avec d'autres maîtres joueurs d'instruments. Ainsi, le 16 décembre 1599, il s'associe avec René Deshays, Jehan Bourgeois, Laurent Léger, pour jouer ensemblement de leurs instruments, aux banquets, nopces, collacions, aubades et autres choses dont ils seront requis, sans que aucun d'eux puisse défaillir, quand requis en sera par les autres associés. Au mois d'avril suivant, Labbé abandonne cette société de quatuors, pour entrer dans une autre plus nombreuse, composée de Jehan David, Julien Leroy, Jehan Bourgeois, Pierre Badouille, Étienne Crochet, tous maîtres joueurs d'instruments, s'engageant et promettant de jouer ensemblement de leurs viollons, violles et hautboys et à partager entre eux également tous les émoluments qui en proviendront (2).

Lacordaize (*Nicolas*), me maçon architecte (1578†1600), est qualifié dans les comptes municipaux de conducteur des travaux de maçonnerie de la fortification et ampliation de la ville de Tours.

En 1589, il obtient à l'adjudication la construction d'un portail monumental, au bout des grands ponts de la Loire; plus tard, de 1593 à 1600, il fait détruire une partie du prieuré de Saint-Éloi, pour construire sur son emplacement « un portal à pierre » et une levée entre Saint-Éloi et le Sa-

(1) Minutes d'Étienne Prêteseille, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes de Pierre Coynard, notaire royal, à Tours.

nitas (hôpital général actuel), le long de la rue du Coullombier (1).

— (*Christophe*), mᵉ sculpteur, fils du précédent, est employé en l'annee 1600, par le corps de ville à sculpter les armoiries du roi, du maréchal de Souvré, et celles de la ville de Tours, en trois tables de pierre, destinées à être placées au-dessus de la porte d'entrée de la place de la Foire-le-Roi. Lacordaize acheva ce travail au mois de février 1601 et reçut une somme de quinze écus pour son payement (2).

Lafontaine (*Nicolas de*), écuyer, premier maître de la musique de la chambre du roi, constitue au mois d'août 1596 pour son procureur à Tours vénérable et discrète personne Mᵉ Laboureau, prêtre et chantre de la chapelle du roi, en cette ville (3).

Lagoux (*Guillemin*), mᵉ peintre et vitrier, paroisse Saint-Hilaire, à Tours, est cité en 1498 dans plusieurs minutes du notaire Jaloignes, ainsi que dans les comptes des dépenses de l'entrée solennelle de Louis XII et d'Anne de Bretagne au mois de novembre de l'année 1500.

Doit-on rattacher cet artiste à la famille célèbre des peintres angevins qui ont illustré ce nom de Lagoux au XVIᵉ siècle; jusqu'à ce moment nous n'avons trouvé aucun renseignement qui nous permette d'affirmer ce fait qu'il serait intéressant de connaître.

Laisné (*Thomas*), mᵉ orfévre, figure dans la liste des habitants notables de la ville de Tours qui prêtèrent serment de fidélité au roi Louis XI en l'année 1471.

Lallemand (dit *le Liégeois*), mᵉ peintre enlumineur, à Tours, est cité dans les comptes municipaux de 1480 à 1498 comme ayant été chargé d'un certain nombre de travaux de

(1) *Registres des comptes municipaux*, tomes CX et CXVII.
(2) Archives municipales, pièces justificatives des comptes.
(3) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.

peinture décorative, à l'occasion de plusieurs entrées solennelles de souverains.

Lambert, famille en m^es orfévres, en renom pendant le xve et le xvie siècles.

— (*Jehan*), est cité à plusieurs reprises dans les registres des délibérations de 1421 à 1426, au nombre des habitants notables de la ville, prenant part aux élections des députés envoyés à l'assemblée des trois états du royaume (1); mais il nous est connu surtout pour avoir exécuté, de 1420 à 1430, une châsse en forme d'église gothique pesant plus de cent soixante-quatorze marcs d'argent doré, et destinée à contenir les reliques de saint Martin. Cette châsse, provenant des libéralités du roi Charles VII et d'Agnès Sorel et à laquelle Lambert avait travaillé avec ses ouvriers pendant un espace de dix années, aurait dû faire la fortune de cet artiste; mais elle ne servit qu'à occasionner sa ruine. En présence du refus du chapitre de Saint-Martin de venir à son aide, Lambert, forcé d'acquitter les dettes contractées pendant l'exécution de son travail, se vit obligé de vendre tous ses biens meubles et immeubles.

— (*Pierre*), m^e orfévre de la ville, figure dans les registres des comptes de l'année 1470-1471, comme ayant gravé des poinçons d'acier, destinés à marquer les armures de la ville de Tours (2).

— (*Jacques*), m^e orfévre comme le précédent, prête serment de fidélité au roi Louis XI, au mois d'octobre 1471. Plus tard, en 1504 et 1507 il contracte des marchés par-devant le notaire Foussedouaire; enfin, son nom nous apparaît pour la dernière fois, en 1511, dans le compte particulier de l'érection d'une fontaine monumentale, à Tours, où il est cité comme ayant été employé à dorer et brunir les images saintes qui surmontaient ce gracieux édifice.

(1) *Registres des délibérations municipales*, tomes II et III.
(2) *Registres des comptes municipaux*, tome XXXIX, folio 82.

— (*Étienne*), m^e lapidaire diamantier, rue Traversaine, à Tours (1515).

— (*Samuel*), ne nous est connu que par un article des comptes de la ville, en 1666, où il est cité comme ayant fourni plusieurs pièces d'orfèvrerie.

Lambert, nom d'une famille de m^es brodeurs de Tours.

— (*Jehan*), est employé par le corps de ville, en 1526, époque où il succéda à Jehan Galle, dans sa maîtrise de brodeur de la ville de Tours (1).

— (*François*), signe, le 15 avril 1549, un contrat d'association avec huit autres maîtres brodeurs habitant la ville de Tours, « en toutes les besongnes qu'ils entreprendront à faire pendant un an, tant pour maître Robert Mestays brodeur, du roi, que pour toutes autres personnes (2). » François avait cessé de vivre en 1576, ainsi que le constate un acte passé en l'étude de Charles Bertrand, notaire.

— (*Samuel* et *Marc* frères), succèdent au précédent, qui était probablement leur père, et s'associent entre eux pour continuer sa maîtrise.

Leur marque représentait une face humaine traversée par deux flèches empennées, dont la pointe est dirigée en bas.

Un acte notarié qui institue Michel Legendre, armurier du roi, curateur des enfants mineurs de Samuel, nous fait savoir que cet armurier était décédé en 1608. Quant à son frère Marc, son acte de décès se trouve inscrit au registre de la paroisse Saint-Saturnin, à la date du 27 octobre 1627.

— (*Jehan* II), passe un marché en 1624 avec le chapitre de Saint-Martin de Tours, pour broder huit courtibaulx (3), au prix de cent quarante livres (4).

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome LXVIII.
(2) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.
(3) Les courtibaulx se nomment aujourd'hui des dalmatiques; ce sont des chasubles courtes que portent les diacres en officiant.
(4) Minutes de Jehan Boutard, notaire royal, à Tours.

Lambert (*Pierre*), m^e tapissier de haute lisse, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1532-1568-1581), nous est connu par plusieurs actes notariés n'offrant rien de relatif à l'art de la tapisserie.

Au mois de décembre 1595, il est inhumé « en la chapelle de Saint-Denis, en l'église de Notre-Dame-de-la-Riche, au lieu où ses parents défunts ont été mis (1). »

Lambert, nom d'une famille d'artistes musiciens, originaire de Tours.

— (*Alexandre*), m^e joueur d'instruments, contracte, le 5 août 1609, une association avec quatre autres artistes, pour jouer ensemblement de leurs instruments, soit à nopces et fiançailles, banquets, collacions, mascarades, aubades, etc. (2).

— (*Michel*), artiste chanteur et compositeur célèbre du XVIIe siècle, est né en 1611, à Champigny, près Richelieu.

Lambert se rendit de bonne heure à Paris, où il fut d'abord attaché à la musique de la chapelle du duc d'Orléans. Son talent de chanteur séduisit le cardinal de Richelieu, qui le prit bientôt sous sa puissante protection et lui fit obtenir la charge de maître de musique de la chambre du roi.

De son mariage avec Gabrielle Dupuy, célébré en 1641, naquit une fille, qui épousa le célèbre Lulli.

Michel Lambert a laissé un grand nombre de motets et de pièces musicales diverses, dont le recueil a été gravé à Paris en 1668 et en 1689. Toutes ses compositions, comme la plupart de celles de son siècle, ont été reléguées par le temps dans un oubli souvent trop bien mérité.

Laneuville (*Joseph*), artiste musicien et compositeur, maître de chapelle de l'église Saint-Martin à Tours, pendant le dernier quart du XVIIe siècle.

Son portrait, de main d'artiste, est conservé au musée de la Société archéologique de Touraine.

(1) Minutes de Martin Gentilz, notaire royal, à Tours.

(2) Minutes de Pierre Coynard, notaire royal, à Tours.

Langevin (*Guillaume*), m[e] sculpteur, « tailleur d'ymaiges », nous est connu, ainsi que sa femme Etiennette Obligis, par un contrat passé le 6 septembre 1522, dans lequel il achète une maison, sise rue des Cordeliers, paroisse Saint-Vincent, joignant à la maison de la veuve de feu Jehan de l'Eschallier dit le Myste (1). Six mois après, Langevin était décédé, ainsi que le prouve un acte passé au nom de sa veuve, le 26 mars 1523.

Langlois, nom d'une famille d'armuriers du xv[e] et du xvi[e] siècle.

— (*Allain*), est cité dans les comptes municipaux du commencement du xv[e] siècle; sa veuve reçoit un payement en 1418.

— (*Thibault*), s'engage par contrat du 10 septembre 1561, avec Pierre Fradin, maître armurier, demeurant à Paris, à parfaire les harnoys commencés par feu Fradin, le père, à savoir : un harnoys destiné au seigneur de Florimond; un autre harnoys commandé par le seigneur de Saint-Aubin (2).

Laque ou **Lacques** (*de*), nom d'une famille d'armuriers célèbres, originaires d'Italie, qui vinrent fixer leur résidence à Tours, à la fin du xv[e] siècle.

— (*Jehan*), dit l'*Enfant*, est employé, au mois de novembre 1500, à figurer dans la représentation du mystère de *David et de Samson*, où il remplit le rôle de ce dernier personnage (3). Le nom de cet habile armurier est mentionné plusieurs fois dans les minutes des notaires de son temps.

« Le 14 juillet 1522, Jehan Habert, de Saint-Jean d'Angély et Anthoinette de Mestral, sa femme, vendent à honorable homme Jehan de Lacque dit l'Enffant, armurier, demeurant à Tours et Jehanne sa femme, un corps de maison situé paroisse Saint-Pierre-du-Boile, joignant à la maison de Jacques Merveilles, aux murs de l'abbaye de Saint-Julien et au pavé de

(1) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.
(3) *Registres des délibérations municipales*, tome XIII, novembre 1500.

la ruelle tendant de la Grande-Rue à la porte de la place de la Foire-le-Roi, sur la rivière, provenant de feu Bertrand de Mestral et de Marie Gallant, ses père et mère... moyennant le prix de trois cent quarante livres tournois, baillées en grands blancs de douze deniers pièce et ung escu d'or du vin de marché (1). »

Au mois d'avril 1523, Jehan prend part aux préparatifs de défense de la ville de Tours, en compagnie des autres maîtres armuriers.

— (*Loys de*), dit *Merveilles*, probablement frère du précédent et comme lui originaire du Milanais, vint s'établir dans notre ville à la fin du XVe siècle. Bien que son nom ne figure pas dans la liste des gens de mestier amenés d'Italie, en 1497, par le roi Charles VIII, on n'en a pas moins avancé qu'il devait faire partie de cette émigration. Quoiqu'il en soit, un acte notarié, en date du 16 septembre 1503, établit sa résidence à Tours, en compagnie de sa femme Adrienne (2). Mentionnons en passant, au nombre des témoins de cet acte, le nom de Jacques Merveilles, maître armurier à Tours, son associé et son beau-frère, ainsi que le démontre l'acte suivant, daté du 12 février 1523 (nouveau style).

« Honorable homme, Loys de Lacques, dit Merveilles, sommelier d'armeures du roy, n. s., a confessé et certifié que la charge et commission qu'il a eu et à luy donné par le roy n. s. et M. de Samblançay (Jacques de Beaune) pour aller quérir à Nantes certains nombres de harnoys de guerre pour mener en Picardie ou ailleurs ; que son frère Jacques Merveilles n'a eu nulle congnoissance ne manyement des dits harnoys ne autres chouses baillées au dit Loys de Lacques, pour vaquer et fraier à la dite charge et commission et que le dit Jacques n'est point associé en la dite charge et commission des dits harnoys pour en avoir aucun prouffict ne dommaige; ny est contable ne vendable en aucune manière que ce soit,

(1) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.

mais que toute la chairge en est au dit Loys de Lacques pour en avoir et prendre le prouffict et dommaige si aucun y a; nonobstant que le dit Loys et Jacques soient associez, au fait de leur bouticque d'armeurerie, ainsi qu'ils ont confessé en présence des témoins (1). »

En cette même année 1523 nous voyons ce maître armurier prendre part aux préparatifs de défense de la ville contre les bandes d'aventuriers et de gens de guerre qui devenaient de plus en plus menaçantes. Loys s'engage à fournir douze de ses compagnons « armez et embastonnez », et il marchera avec eux et avec son associé Jacques Merveilles.

Au mois de décembre 1525, une minute notariée nous le montre vendant une rente de cent sols à Claude de Termes, receveur de la traicte de la Rochelle, assignée sur sa maison, sise Grande-Rue (rue Colbert), paroisse Saint-Pierre-du-Boile (2).

La signature de cet artiste que nous reproduisons ici est empruntée à cet acte; elle dénote la main d'un homme déjà âgé.

En 1528, François I[er] délivre à son sommelier d'armeures des lettres de naturalisation dont de Lacques ne jouit pas longtemps, ainsi que le constate un acte notarié mentionnant son décès en 1529.

Au nombre des détails intéressants relatifs à sa descendance nous citerons, à la date du 25 mai 1529, une pièce notariée où se trouve mentionné son successeur, honorable homme Raoullin de Lacques, demeurant paroisse Saint-Étienne, l'image *Saint-Etienne*, il y est qualifié de maître armurier

(1) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.

du roi François Ier (1). Un acte passé au mois de janvier 1532, dans la même étude, nous fait connaître qu'il eut une fille nommée Marie, qui épousa Navarret Lescart dit Montjoye, concierge du château d'Amboise.

Laque (*Guillaume*), peintre verrier, à Tours, rue des Filles-Dieu, au faubourg Saint-Étienne, est cité dans des minutes notariées des années 1498 et 1503, mais qui n'ont rapport qu'à des affaires sans aucun intérêt artistique (2).

Larcevesque ou **Larchevêque** (*Guillaume*), m^e maçon architecte, est nommé dans les pièces justificatives des comptes de la ville de 1466 à 1478, et dans les registres de la fabrique de Bueil en 1496.

Lasneau (*Martin*), m^e brodeur, à Tours, contracte un marché au mois de juillet de l'année 1524, avec le curé de Molivaut, près de Blois, pour la fourniture d'*une chapelle* (3), avec diacres, sous-diacres, etc. (4).

Lebeau (*François*), artiste musicien, organiste de l'église Saint-Denis, à Amboise (1566).

Leblanc (*Gatien*), m^e fondeur et saintier, passe un marché important avec l'abbaye de Cormery, en 1516. En voici le texte inédit, emprunté aux minutes d'Étienne Viau, notaire :

« Le vingt-deuxième jour de janvier 1515 (vieux style) en la court du roy n. s. révérend père en Dieu messire frère Dupuy, naguères abbé de Cormery et pensionnaire du dit lieu d'une part ;

Et Gacian Leblanc maître fondeur demeurant à Tours, d'autre part soubsinnez ;

Lequel Gacian Leblanc a promis et promet de faire quatre pilliers garnys de soubassemens et chappiteaulx, comme il

(1) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.

(2) Minutes de Martin Jaloignes, notaire royal, à Tours.

(3) En termes de brodeur, on appelait chapelle les vêtements sacerdotaux destinés à l'usage du culte.

(4) Minutes de Martin Courandeau, notaire royal, à Tours.

appartient et sur chacun, ung ymaige d'angelots et ung pour mectre l'ymaige Notre-Dame dessus; plus ung serpent en forme de crosse pour mectre une custode à reposer le corps de N. S. sur l'autel de l'église abbatiale dudit lieu de Cormery ; le tout de bon cuyvre jaulne, le tout bien et dement faict, et le tout rendu prest et assis en l'église dudit lieu, en payant par le dit révérend les voictures, charrois et coustz depuis le dit Tours, pour le prix et somme de trois sols six deniers pour chacune livre, laquelle somme lui sera paié par le dict révérend, c'est assavoir : cinquante livres au commencement de la dite besongne et pareille somme de cinquante livres, quand il livrera la dite crosse, qui sera à la feste de Penthecoste prochaine venant et le reste au parfaict et livraison de la dite besongne, qui sera à la my aoust aussi prochain venant.

« Ledit Leblanc prendra le cuyvre des vieulx piliers que lon luy rendra en sa maison, au prix de vingt deniers la livre et seront lesdits quatre pilliers de la grandeur et grosseur en faczon des deux grand pilliers et angelots que fit faire feu de bonne mémoire maître Jehan de Okéghem, en son vivant trésorier en l'église Mgr Saint-Martin de Tours, au maistre autel d'icelle église.

« Et bailleront les dits sieurs bons pleiges et suffisants, d'une part et d'autre part, pour l'accomplissement des choses dessus dites, c'est assavoir le dit révérend, en la personne de Almot Papillon orfévre et ledit Leblanc, en la personne de Martin Françoys, maistre de l'œuvre de maçonnerie de l'église de Tours.

« Témoins : Me Cormyer, prebstre, et noble homme Tanneguy de Montfort, escuyer, sieur de Beaulieu.

Suivent deux quittances : l'une du 4 mars 1516, constatant que l'orfévre Papillon a remis le nombre de trois cent trente-six livres et demi de cuivre en vieil ouvrage; l'autre du 14 avril, est un reçu de cent livres tournois, à compte sur le travail du fondeur (1).

(1) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.

Leblanc (*Jehan*), m^e brodeur, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1578).

Lebourdais (*Pierre* Ier), m^e fondeur et fontainier de la ville de Tours (1592†1619).

— (*Pierre* II), son fils, lui succède au mois de décembre 1619; il est remplacé à son tour, en 1629, par Urbain Galle, dans l'entreprise de « l'entretenement » des fontaines publiques de Tours.

Lebreton, nom d'une famille de maîtres armuriers, du XVIe siècle.

— (*Guillaume*), est souvent nommé dans les minutes des notaires de Tours, depuis l'année 1500 jusqu'en 1530; seulement tous ces actes ne renferment aucun renseignement relatif à son art.

— (*Georges*), fils du précédent, continue la maîtrise de son père, après son décès, qui eut lieu au mois de novembre 1531 (1).

Lebrethon (*Jehan*), m^e écrivain enlumineur, à Tours, passe un marché avec l'abbaye de Saint-Julien, pour écrire plusieurs livres d'église et les enluminer.

Au mois de mai 1531, il reçoit le payement d'un autre marché contracté avec les fabriciers de l'église de Linières (Lignières, arrondissement de Chinon), pour un Antiphonaire (2), qu'il commença, mais qui fut terminé par Charles Moynard religieux de l'abbaye de Saint-Julien, au prix de vingt-deux sols par chacun cahier de parchemin relié, contenant huit feuillets (3).

Lebrun, nom d'une dynastie de sculpteurs sur bois, maîtres menuisiers, qui n'a pas conservé la notoriété dont elle devrait jouir dans l'histoire de l'art de la Renaissance française.

(1) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.
(2) Livre d'église où les antiennes sont notées en plain-chant.
(3) Journal des contrats passés par Jacques Foussedouaire, notaire royal, Tours.

— (*Antoine* Ier), figure dans la liste des habitants notables de Tours qui prêtèrent serment de fidélité au roi Louis XI, au mois d'octobre 1471.

On retrouve son nom, l'année suivante, dans les lettres patentes données en faveur de sa corporation, par ce même roi.

Plus tard, en 1506, un acte notarié daté du 25 avril, nous montre Antoine Lebrun passant un marché avec les fabriciers de l'église paroissiale de Saint-Saturnin de Tours, pour entreprendre la sculpture des boiseries du chœur de cette église avec Olivier Bergier, maître menuisier.

Voici le résumé du contrat dont il s'agit.

« Les fabriciers de l'église Saint-Saturniu de Tours, d'une part;

« Et Antoine Lebrun et Olivier Bergier, menusiers, d'autre part;

« Lesquels ont confessé en ladicte court, avoir faict les marchés et obligacions que s'enssuivent, c'est assavoir : que ledict Lebrun a promis et promect de parfaire les chayres déjà encommencées;

« *Item*, une porte à deux guichets; aux deux coustés ils feront deux crosses pareilles;

« Aussi feront ès coustez du mur, du cousté de Sainte-Barbe et de la Trinité, deux crosses plus belles que sont celles de l'église des Carmes;

« *Item*, ils feront autour du grand autel une saincture belle et honneste faicte à panneaulx, drapperies et pilliers sur les montans, a troys entrées, dont celle du meilleu, sera à deux guischez.

« Aussi feront deux estrains (lutrins) à chanter, le tout fait de bon bois et sans aubour, moyennant le prix de trois cent livres tournois, deux pipes de vin, deux septiers de blé moulturé. » A la suite de cet acte on trouve la quittance générale de payement (1).

(1) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.

Anthoine avait ses ateliers rue de la Scellerie, paroisse Saint-Saturnin (rue de l'Intendance actuelle).

Il eut, de son mariage avec Guillemine de Montigny, trois fils qui continuèrent sa maîtrise après son décès, survenu en 1520.

— (*Anthoine* II), fils aîné du précédent, résidait sur la paroisse Saint-Hilaire. Il contracte un marché, en 1542, avec Gilles de la Pommeraye, président de la chambre des comptes de Bretagne, pour exécuter toutes les boiseries du château d'Entraines près de Laval (1).

— (*Aman*), frère du précédent, résidait paroisse Saint-Vincent; les minutes des notaires de Tours nous apprennent qu'il eut deux femmes, la première Jehanne Faluet ou Paluet; la deuxième, Perrine Babillone, fille de François Babillone, maître maçon architecte (2). De son premier mariage naquit Anthoine, qui devint plus tard son associé, ainsi qu'en témoignent les deux pièces suivantes, relatives à l'exécution des boiseries du château de Fontainebleau.

« Le 9 juillet, Aman et Anthoine Lebrun, menusiers, demeurant à Tours, et Gervaise Gatien, voiturier par eau, ont fait et font entre eux, les marchés que s'enssuit : c'est assavoir, que le dit Gatien a promis et promect de mener par voiture, de Tours jusqu'à Châteauneuf (sur Loire), du douzième jour du mois prochain venant, pour le prix de vingt-cinq livres ou jusques au lieu de Gien pour vingt-sept livres, d'ici quinze jours, après avoir été chargé au dict Tours, les boys et menuserie que les dicts les Lebruns ont faictes pour le roi n. s., pour servir au chasteau de Fontainebleau et aussi de mener la dite menuserie tant par terre que par eau, depuis le dit lieu de Tours jusques au prochain port du dict lieu de Fontainebleau, près Moret, pour les prix et somme de quatre-vingt-huit livres, laquelle somme les dits Lebruns seront

(1) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes de Martin Courandeau, notaire royal, à Tours.

tenu de payer à la livraison de la dite menuserie au dit lieu de Fontainebleau. »

« Le 28 octobre 1530, en la court du roy, n. s. à Tours, Jehan Volant marchand voiturier par eau, demeurant en l'Isle-Saint-Jacques, près Tours, d'une part, et Aman et Anthoine les Bruns, menusiers d'autre part, soubsignez, lesquels ont confessé en la dite court avoir faict et font entre eulx les marchés et obligacions que s'enssuit : c'est assavoir, que le dit Volant a promis et promect de mener et conduire par eau, de ceste ville de Tours, jusques au port du Gyen sur Loire, le nombre et quantité de huit milliers de ouvraiges de menuserie, avecques ung petit barry de pruneaulx, servant pour l'aménagement du château de Fontainebleau, et icelle rendre dedans quinze jours prochain venant. »

« Le présent marché faict pour le prix de vingt-sept sols six deniers, par chacun millier, sur laquelle somme le dit Volant a reçu des dits les Bruns, la somme de huit livres tournois et pour le reste ont promis payer au dit Volant, au retour de son voiage (1). »

S'agit-il ici, dans ces deux marchés, de simples châssis de croisées ou de panneaux de bois sculpté ? C'est là une question difficile à résoudre en l'absence de documents plus explicites. Toutefois, si d'un côté on réfléchit à la distance considérable existant entre Tours et Fontainebleau, à la cherté et à la difficulté des transports ; si d'un autre côté, l'on tient compte de la grande renommée dont jouissait depuis longtemps dans l'art de la menuiserie et de la sculpture sur bois, la famille Lebrun, on est tout disposé à voir dans ces grands travaux exécutés pour le château de Fontainebleau, des panneaux de boiseries ou des portes sculptées, bien plutôt que des chambranles ou des montants de portes et de fenêtres.

Aman avait cessé de vivre en 1541, ainsi que le prouve un

(1) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.

article des comptes de la ville de Tours, dans lequel sa veuve est mentionnée (1).

— (*Anthoine* III), dit le jeune, fils du précédent, était associé avec lui, comme nous l'avons dit précédemment. Ce que nous savons de lui se réduit à de simples mentions recueillies dans les minutes des notaires, qui n'offrent rien d'intéressant, au point de vue artistique.

— (*Jehan*), deuxième fils d'Anthoine Ier, et maître menuisier sculpteur sur bois comme lui, est reçu en 1508 dans la corporation des maîtres de cet état.

Son acte de réception que nous avons retrouvé offre quelques détails assez curieux pour que nous le reproduisions dans son entier.

« Le 13 janvier 1508, honorables hommes Michel Marchaysnay, Colin Baulue, Aman Lebrun, Jacques Robineau, maîtres jurés en ceste année, du mestier de menusier, et Pierre Bourdelier, Noël Rousseau, procureurs de la confrérie de madame Sainte-Anne, fondée en ceste ville, d'une part;

Et Jehan Lebrun, fils de Anthoine Lebrun, aussi menusier demeurant au dit Tours, d'autre part;

« Lesquels ont congneu et confessé en la dite court avoir en la présence et du consentement de Jehan Gourron, Macé Prout, Pierre Charruau, Guillaume Durant, Lebrun l'aisné et de plusieurs autres maistres du dit mestier, ont congneu et confessé en la dite court, avoir fait et font entre eulx les pactions, accords, advenances et obligacions qui s'enssuivent, c'est assavoir :

« Que les dits maîtres jurés et aultres du dit mestier, considérant les louables services et grands entendements d'icellui mestier que a faict, le temps passé, le dit Anthoine Lebrun et qu'ils espèrent qu'il fasse et aussi le dit Jehan Lebrun le jeune, son fils, lequel désire de passer maistre du dit mestier, observer et garder bien et deument les droits et statuts du dit mestier, et aussi qu'il est fils du dit Anthoine et qu'il ne doit

(1) Archives municipales, pièces justificatives des comptes.

que demy chief-d'œuvre, a esté passé maistre d'icellui mestier.

« Ont iceulx maistres jurez et procureurs du dit mestier, promis et accordés que icellui Jehan soit passé maistre, ainsi le promectent faire en faisant son devoir et chief-d'œuvre, comme est tenu un fils de maistre.

« Et quant au regard de la despance et disner qui appartiennent aux dits maistres et procureurs, les dits maistres jurés quictent et remectent le dit Lebrun le jeune, pour toutes despances qu'il pourrait estre tenu de faire en se passant maistre, à la somme de dix livres tournois, et avecques le disner des dits maistres, quand il sera receu.

« Laquelle somme le dit Jehan sera tenu bailler, payer aux dits maistres jurés, pour le proffict de la boiste de la dite confrérie de madame Sainte-Anne (1). »

En 1516, Jehan est employé par la ville de Tours, aux préparatifs de l'entrée solennelle de François I[er], qui eut lieu le 21 août de cette année. Nous ne savons rien de plus sur sa vie ou sur ses travaux, sinon que sa veuve, Jehanne Gomberde, est citée en 1522, dans un acte notarié comme tutrice de son fils mineur Jacques Lebrun.

Lobrun, nom d'une famille de m[es] armuriers et brigandiniers de Tours.

— (*Pierre*), prend part à l'assemblée de sa corporation réunie le 2 juin 1467, par ordre de Louis XI, dans le but d'élire deux maitres ouvriers de salades et deux brigandiniers, pour aller résider à Paris et y ouvrer de leur mestier (2).

Deux ans plus tard, il prête serment de fidélité au roi Louis XI, le 10 octobre 1471, avec les habitants notables de la ville.

— (*Colas*), frère du précédent, est désigné le 2 juin 1467, par sa corporation, pour aller fixer sa résidence à Paris, ainsi que le roi l'avait ordonné, par ses lettres missives écrites au Pont-de-l'Arche, à la date du 27 mai de cette année.

(1) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.
(2) *Registres des délibérations municipales*, tome XII.

— (*Raoulin*), fils de Pierre, et maître armurier comme lui, nous est connu par un acte notarié de 1513.

Lecanelier (*Robin*), mᵉ armurier, à Tours, livre, en 1436, à la villle ; « sept pavoiz de la façon d'Espagne, pour servir et s'en aider à la garde des portes du pont de la tour Feu-Hugon et de la Scoherie (1). »

Lecat ou **Lecas** (*Jehan*), mᵉ maçon, architecte et entrepreneur à Tours, est déclaré adjudicataire en 1687, des travaux nécessaires à l'ouverture de la rue Saint-Julien ou du Bac (première partie de la rue Royale actuelle).

En 1692, il construit le couvent des Récollets, à Angers, ainsi que les grands ponts de la Maine, « qui coûtèrent beaucoup d'argent à la ville (2). »

Leclerc (*Jehan*), « tailleur d'histoires », (graveur), originaire de Paris, vient fixer sa résidence à Tours en 1589, où il séjourne pendant les troubles de la Ligue jusqu'en 1594. C'est au talent de cet artiste que Bouguereau eut recours pour enrichir de plusieurs motifs d'ornementation une carte de la province de Touraine, qu'il venait de graver lui-même, d'après les plans d'Isaac François, voyer de Touraine.

Au mois de mars 1593, Leclerc signe au registre de la paroisse Saint-Saturnin, l'acte de baptême du fils d'André Eschard, libraire de Paris, également réfugié à Tours (3).

Leclerc (*Thomas*), mᵉ maçon entrepreneur, à Amboise (1530-1550), est chargé de la construction d'un pont de pierre, près de la chapelle Saint-Simon de cette ville (4).

Lediet (*Jehan*), mᵉ maçon sculpteur, est employé, au mois de juin 1497, à tailler les armoiries de Pierre Briçonnet, maire

(1) Papier des mandements de la distribution des deniers de la ville, 1436.
(2) Celestin Port, *les Artistes Angevins*; art. *Lecat*.
(3) *Archives de l'état civil de la paroisse Saint-Saturnin*, tome II.
(4) C. Chevalier, *Inventaire des archives de la ville d'Amboise*, p. 196.

de Tours, destinées à être placées sur le mur neuf construit près la porte de l'Ecouerie (1).

Ledoit (*Pierre*), m[e] organiste de Marmoutier (1711).

Leduc (*Henry*), m[e] armurier, paroisse Saint-Pierre-du-Boile, à Tours, (1531).

Lefébure ou **Lefebvre** (*Etienne*), artiste musicien, m[e] organiste du couvent des Carmes, à Tours, figure plusieurs fois au registre baptistaire de la paroisse Sainl-Pierre-le-Puellier, en compagnie de sa femme Loyse Pichon ; en premier lieu, à l'occasion du baptême de leur fille Madelaine, le 6 septembre 1567, qui eut pour parrain, Philippe Bérault, chanoine prébendé, organiste de Saint-Martin, et pour marraine, Madelaine Pelletier, fille de Monsieur le grainetier du roi. Dans la seconde mention, datée du 15 juillet 1583, il signe à titre de parrain un autre acte où il est qualifié d'organiste de l'abbaye de Marmoutier (2).

— (*Mathieu*), artiste comédien du roi, signe un acte notarié, dans lequel « il se départit » d'un marché et contrat fait avec Alexandre Hardy, « pour le fournissement » d'un poème dramatique, que celui-ci devait lui livrer. Toutefois ledit Hardy s'engageait à ne rien céder dudit poème, à aucune porsonne soit en copie, ou en minute, sous peine de restituer les deniers qui ont été par lui reçus (3).

Lefeuvre (*Guillaume*), m[e] brodeur, à Tours, paroisse Saint-Saturnin (1530-1540).

— (*René*), maître sculpteur sur bois, paroisse Saint-Hilaire, à Tours (1549).

— (*Brice*), maître orfévre, paroisse Saint-Pierre-le-Puellier, à Tours (1543).

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome L, année 1497.

(2) *Archives de l'état civil de Tours*, registre de la paroisse Saint-Pierre-le-Puellier.

(3) Minutes de Pierre Coynard, notaire royal, à Tours.

Lefevre ou **Lefebre** (*Jehan et Estienne*), m^es^ tapissiers de Charles VIII et de la reine Anne de Bretagne; Jehan est cité plusieurs fois dans les comptes de l'ameublement du château d'Amboise, dressés en 1493 (1). Nous les retrouvons tous les deux assistant, le 16 août 1498, à l'inventaire des tapisseries, draps d'or et de soie et autres « accoustrements » appartenant à la reine Anne de Bretagne, qui avaient été déposés dans la maison de Jacques de Beaune, contrôleur général des finances, à Tours (2).

Lefèvre (*Louis*), architecte, à Tours, originaire de Reims, est l'auteur du dessin des façades des maisons ou hôtels qui bordent la rue Royale, dans toute son étendue.

Lefranc (*Allain*), m^e^ armurier, à Tours, signe, en 1590, un acte d'association avec sept des maîtres armuriers de Tours, par lequel ils s'engagent à ne pas acheter d'étoffes ou marchandises de leur état sans s'être prévenus les uns les autres (3).

Lefuzelier (*René*), m^e^ orfèvre, à Amboise (1468).

Legay, nom d'une famille de maîtres brodeurs de Tours.
— (*Nicolas*), paroisse Saint-Saturnin (1505-1543).
— (*Michel*), fils du précédent, succède à sa maîtrise (1563).
— (*Jehan*), probablement frère de Nicolas, est cité dans les comptes municipaux, avec le titre de maître brodeur de la ville depuis 1514 jusqu'en 1521.

Legendre, nom d'une famille protestante d'armuriers de Tours, en grand renom dans la seconde moitié du XVIe siècle.
— (*Marc*), m^e^ armurier du roi de Navarre (1576), appartenait à la religion réformée. Au mois de décembre 1581, il contracte un marché avec Antonio Scallini, de Marseille, pour lui fourni vingt cuirasses à l'épreuve de l'arquebuse et

(1) *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, tome Ier, p. 275.
(2) *Bibliothèque nationale*, fonds des Blancs-Manteaux, tome XLIX.
(3) Minutes de Pierre Aubert, notaire royal, à Tours.

des balles de guerre et vingt casques semblables, moyennant la somme de trois cent quarante écus sols, environ sept mille quatre cent quatre vingt-deux francs au pouvoir actuel de l'argent (1).

Au mois d'avril 1586, Mgr de Chavigny ayant ordonné de saisir tous les corps de cuirasse et autres armes déposées en la maison de Legendre, le maire les fit transporter à l'hôtel de ville. Cette même mesure de sûreté générale fut appliquée aux autres maîtres armuriers *suspects* (2).

Marc avait cessé de vivre en 1591, ainsi que le prouve un acte du notaire Bertrand, relatif à sa succession.

— (*Michel*), fils du précédent, succéda en 1591 à son père dans sa maîtrise d'armurier du roi, charge qu'il remplissait encore en 1618.

Nous ignorons la date de son décès.

— (*Loys*), sans doute proche parent des précédents et maître armurier comme eux, figure dans les minutes de Charles Bertrand en 1581 et en 1584.

Léger (*Laurent*), artiste musicien, m^e^ organiste à Tours, nous est connu par une requête adressée par lui au corps de ville, dans sa séance du 21 septembre 1627 (3).

Lehutel (*Guy*), m^e^ orfévre, paroisse Saint-Saturnin, à Tours, est désigné en 1552, comme maître juré de sa corporation, pour faire l'inventaire des objets d'or et d'argent contenus dans l'église paroissiale de Saint-Hilaire, à Tours.

Son nom disparaît de nos documents en 1563 (4).

Lejay (*Philippe*), artiste musicien, compositeur, maître de chapelle de la cathédrale de Tours (1789†1854). Au moment de la suppression des maîtrises des églises, en 1792, Lejay fut désigné par la municipalité républicaine pour diriger la mu-

(1) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.
(2) *Registres des délibérations municipales*, tome XXIII.
(3) *Registres des délibérations municipales*, tome XXXIV, 1621.
(4) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.

sique de la garde nationale de Tours; c'est à ce titre qu'il présida aux concerts exécutés pendant les fêtes décadaires, célébrées dans l'ancienne église métropolitaine, dénommée à cette époque temple de l'Éternel ou temple Gatien.

Cet artiste est l'auteur d'un grand nombre d'œuvres de musique instrumentale, symphonies, oratorios, quatuors, pas redoublés, etc., dont la plupart sont demeurées inédites, malgré leur valeur mélodique. Notre bibliothèque municipale possède un de ces manuscrits, intitulé *les Leçons de Jérémie*, arrangé à quatre voix (1).

Lemaire (*Etienne*), mᵉ tapissier de la reine douairière de France, à Tours, est cité plusieurs fois, dans les minutes du notaire Terreau. On voit sur une des pièces de tapisseries de la cathédrale de Reims, représentant l'histoire de la vierge Marie, le nom de cet artiste inscrit en toutes lettres, dans l'arbre de Jessé, au bas de la robe du roi Aza. (Voir *Duval.*)

Plus tard, nous le retrouvons achetant à Michel Boutemotte, tapissier du roi, et à sa femme Barbe Fillon, une rente viagère.

Cet artiste ne vivait plus à la fin du xviᵉ siècle, ainsi que le démontre un acte notarié, dans lequel sa veuve Jehanne Pellé reconnaît avoir reçu les gages dus à son mari par la reine Catherine de Médicis (2).

Lemanceau (*Jamet*), mᵉ orfévre, figure sur la liste des orfévres qui prêtèrent, en 1358, de l'argent à la ville de Tours, dans le but de solder les travaux des fortifications (3).

Lemarié (*Guillaume*), mᵉ armurier, paroisse Saint-Saturnin, à Tours, était en 1587 maître juré de sa corporation.

Lemert (*François*), lapidaire diamantier, paroisse Saint-Saturnin à Tours, vend, au mois d'octobre 1594, à Pierre

(1) Bibliothèque municipale, manuscrit nᵒ 178.
(2) Minutes de Pierre Coynard, notaire royal, à Tours.
(3) *Registres des comptes municipaux*, tome I, folio 33.

Delacourt, maître orfèvre, un moulin à tailler les diamants, avec tous ses ustensiles (1).

Lemessier, nom d'une famille de maîtres orfèvres.

— (*François*), m^e^ juré de sa corporation (1586-1595), habitait Grande-Rue, paroisse Saint-Saturnin ; il est dit décédé dans un acte de Pierre Coynard en 1597.

— (*Philippe*), résidait dans la paroisse Saint-Hilaire ; il devint également maître juré de sa corporation, en 1595. Nous retrouvons son nom pour la dernière fois en 1620, dans le registre baptistaire de la paroisse Saint-Clément.

Lemmet ou **Lemmen** (*Charles de*), artiste peintre, nous est connu par un acte du notaire Charles Bertraud, passé au mois d'octobre 1586.

Lemoine (*Blaise*), m^e^ fondeur sainctier, à Tours, faubourg Saint-Éloi, paroisse Saint-Simple, contracte un marché, le 13 mars 1538, avec sire René Lucas, commissaire au gouvernement du temporel du prieuré de Saint-Anne-lez-Tours, pour refondre les deux cloches cassées et rompues qui se trouvaient dans le clocher de l'église de ce prieuré (2).

Lempereur (*Jehan*), m^e^ orfèvre à Tours, figure dans la liste des notables qui prêtèrent serment de fidélité au roi Louis XI, au mois d'octobre 1471. Nous le retrouvons en 1479, employé par la ville à des travaux de son art.

L'ancien hôtel de ville de Châteauneuf (construit au XIIe siècle), aujourd'hui hôtel de la *Croix-Blanche*, place Saint-Martin, a porté le nom de cette famille Lempereur, à laquelle il avait appartenu pendant près de deux siècles.

Léné ou **Lesné** (*Denis*), sculpteur « ymaigier » (1546), signe un contrat de location par lequel il engage un compagnon ymaigier, du nom de Jeunesse, à le suivre soit en Alle-

(1) Minutes de Charles Betrand, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.

magne, en Lorraine et autres pays, où il aura à besongner de son état (1).

Lenoir (*Martin*), artiste musicien, maître joueur de basse-contre de violon, figure souvent dans des contrats d'association d'artistes depuis l'année 1599 jusqu'en 1608. Dans un de ces actes notariés, nous avons rencontré quelques détails de mœurs qui nous ont paru intéressants au point de vue de l'histoire des corporations des artistes musiciens, avant la suppression des maîtrises.

Au commencement de janvier 1606, plusieurs maîtres joueurs d'instruments associés, invitent Martin Lenoir à se joindre à eux, avec sa basse-contre, pour aller jouer à la noce d'un fabricant de soieries, nommé Chantereau. Martin, qui faisait partie d'une autre association, refuse sous prétexte qu'il n'avait pas loisir ce jour-là; une première sommation lui est alors adressée par un notaire, sans amener un meilleur résultat. Le cas devenait d'autant plus difficile, qu'un jugement du prévôt de Tours avait défendu d'appeler aucune personne étrangère à la ville, pour jouer et sonner aux noces et banquets à peine d'amende.

Le notaire se retourne alors du côté du chef de l'association dont Lenoir faisait partie et lance une nouvelle sommation à Paul Janvier, violon du roi, qui tout en se déclarant « infiniment fâché d'une semblable dispute », refuse en maintenant les droits et obligations de ses coassociés, et c'est ainsi que les noces de Me Chantereau durent se passer de basse-contre (2).

Lepaige ou **Lepage** (*Jehan*), me brodeur, paroisse Saint-Vincent, à Tours (1501).

Lepape (*Jehan*), dit *Bretesche*, me armurier, paroisse Saint-Pierre-du-Boile, à Tours (1521).

(1) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes de Pierre Coynard, notaire royal, à Tours.

Lepelletier, nom d'une famille de maîtres orfévres de Tours.

— (*Jehan*), surnommé *Chaîne d'or*, figure dans les minutes du notaire Jaloignes de la fin du xv[e] siècle.

— (*François*), probablement frère du précédent, est mentionné en 1496 et en 1515. Célestin Port cite dans ses *Artistes Angevins* un Guillaume Lepelletier maître orfévre employé en 1456 par Jehanne de Laval, reine de Sicile et d'Anjou, qui devait appartenir à cette même famille.

Lepestre ou **Lepaistre** (*Louis*), m[e] maçon architecte expert est chargé en 1620, de vérifier les travaux de fortification du faubourg Saint-Pierre-des-Corps. Dix ans plus tard, il exécute plusieurs bastions de la nouvelle enceinte fortifiée, élevée au midi de la ville. Enfin, au mois d'octobre 1635, il commence la construction d'une nouvelle écorcherie près la porte des Tanneurs (1).

Lepileur (*Gervais*), m[e] peintre, à Tours, est nommé dans les comptes de la ville, en 1623, comme ayant peint les armoiries du maire en exercice. Quelques années après, il peint en 1631, pour le couvent des Minimes du Plessis-lez-Tours, plusieurs grands tableaux de sainteté destinés à l'église et au réfectoire de ce couvent.

Voici le sujet de ces tableaux : la *Flagellation ;* le *Couronnement d'épines ;* le *Baptême de Jésus-Christ par saint Jean ;* le *Trépas de saint François de Paule, etc.*

Le nom de cet artiste est cité pour la dernière fois en 1638, mais l'époque précise de sa mort demeure inconnue.

Leroux (*Jehan*), m[e] brodeur, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1563-1584).

Leroux (*Gilles*), m[e] armurier, à Tours, s'engage au mois d'avril 1577, à livrer au sieur du Puy-Nivet, écuyer, demeurant paroisse de la Selle-Saint-Avant et à Charles de Hous-

(1) *Registres des délibérations municipales*, tome XXXVII, 1635.

seaulx, écuyer, sieur de la Jaunaye, paroisse de Martizay, un harnoys d'homme d'armes complet, « de cuyrace, de casque et espaulettes, tassettes, manettes, lesquels harnoys seront à l'espreuve de la harquebuze. » Chacun de ces marchés est conclu moyennant la somme de quinze écus d'or (1).

Leroy, nom d'une famille célèbre d'horlogers et de mécaniciens dont la renommée remonte au XVI[e] siècle.

— (*David*), m[e] horlogeur à Tours, originaire de Paris, était le fils de Nicolas Leroy, maître cadranyer, demeurant à Paris, en la cour du Palais, paroisse Saint-Denis de la chartre de Paris et de Jehanne Berthon. David vient fixer sa résidence à Tours en 1587; il y épouse, au mois de janvier 1588, Rebecca Rouer, fille de défunt Jehan Rouer, maître horlogeur, à Tours.

Plusieurs actes notariés passées en 1596, 1602, 1610, le qualifient du titre de maître horlogeur du roi.

Le 26 août 1635, Leroy présente au corps de ville une requête tendant à être nommé roi de l'arquebuse, comme ayant abattu le papegai. Après de longues discussions et une enquête minutieuse, le corps de ville décide que les chevaliers de l'arquebuse devront s'assembler pour s'entendre sur cette requête. Un procès-verbal de cette réunion dressé par le notaire Boutet, nous apprend que les chevaliers décidèrent d'un commun accord que l'oiseau serait replacé jusqu'à ce qu'il ait été bien abattu (2).

Le nom de ce maître horlogeur disparaît, à dater de cette époque, de nos documents.

— (*Pierre-Julien*), m[e] horloger, place du Grand-Marché, paroisse Saint-Clément, à Tours, est employé en 1685, au château de la Carte, près Ballan, à l'installation d'une machine dite chapelet, destinée à monter l'eau avec abondance.

En 1698, le chapitre de la cathédrale de Tours lui confie la réparation de sa grande horloge astronomique, dont nous

(1) Minutes de Pierre Digoys, notaire royal, à Tours.
(2) *Registres des délibérations municipales*, tome XXXVIII.

avons déjà parlé précédemment. (Voir *Couldray*.) On voit au Musée archéologique de notre ville, au nombre des débris de cette horloge célèbre, un rouage dentelé en fer forgé, portant le nom de ce maître horlogeur, qui était en même temps, suivant l'usage de l'époque, serrurier-mécanicien.

— (*Julien*), fils du précédent, naquit à Tours place du Grand-Marché, le 7 août 1686. Dès l'âge de treize ans, il s'occupait de travaux d'horlogerie, art dans lequel il devint, plus tard, une des célébrités les plus renommées. Agrégé en 1713, âgé de vingt-sept ans, au corps des horlogers de Paris, il épousa l'année suivante Jeanne de Lafont, dont il eut quatre fils. Ayant obtenu en 1739, la place d'horloger du roi, Julien put dès lors se livrer à de longs travaux de recherches, ayant pour but de perfectionner son art.

C'est à lui que l'on doit le premier modèle des horloges publiques, dites horizontales ; c'est lui qui inventa un régulateur destiné à compenser sur le pendule les effets du froid et de la chaleur. Il inventa également les montres à seconde, ainsi qu'un nouveau cadran universel à boussole, etc. Julien a composé plusieurs ouvrages estimables relatifs à des travaux d'horlogerie. Il mourut à Paris, au mois de septembre 1759.

— (*Pierre*), fils aîné du précédent (1717-1785), est connu surtout par les perfectionnements qu'il apporta à la confection des montres marines.

— (*Julien-David*), frère du précédent (1728-1803); architecte, alla passer plusieurs années en Grèce ; à son retour, il publia un ouvrage important sur les ruines des plus beaux monuments de la Grèce.

Admis à l'Institut (classe des Beaux-Arts), lors de sa formation, ses élèves lui offrirent une médaille comme témoignage de leur satisfaction pour les leçons qu'il leur avait données.

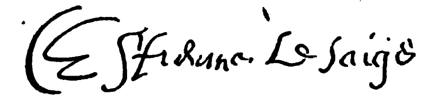
— (*Julien-Élie*), artiste musicien, à Tours, nous est connu par une pièce des archives municipales, relative à la composition d'un jury de concours, établi en 1799, pour la nomina-

tion de l'organiste du temple décadaire (Saint-Gatien) (1).

Leroy (*Cornille*), m[e] peintre, à Tours, et valet de chambre de la reine de Navarre et de madame la princesse de Navarre, sa fille (1535), avait cessé de vivre en 1549, ainsi que nous l'apprend une minute du notaire Barthélemy Terreau.

Lesaige (*Jehan*), m[e] armurier, à Tours, est élu au mois de juin 1467, par sa corporation pour aller faire résidence à Paris, et y ouvrer de son métier, ainsi que le roi Louis XI l'avait ordonné par ses lettres closes, datées du Pont-de-l'Arche (2).

Lesaige (*Étienne*), m[e] peintre verrier, paroisse Saint-Hilaire, à Tours (1585-1615), est nommé dans les comptes municipaux de la fin du XVI[e] et du commencement du XVII[e] siècle pour travaux de son art exécutés aux frais de la ville. Les registres de l'état civil de la paroisse Saint-Hilaire nous font connaître le nom de sa femme, Rachel Tiphaine, et celui de sa fille Loyse, baptisée le 30 août 1602.



— (*Jehan*), frère du précédent et son associé, figure également dans les comptes municipaux de 1596 à 1606, à l'occasion de plusieurs travaux de peinture décorative.

Voici le résumé des actes qui concernent la descendance de cet artiste.

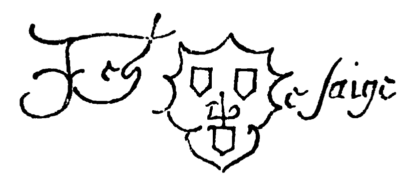
— 9 juin 1594. Baptême de Pierre, fils de Jehan Lesaige et d'*Isabelle de Paix* (3).

— 29 mai 1595. Baptême de Anne, fille de Jehan, etc.; parrain : Estienne Lesaige.

(1) Archives municipales, liasse 419.
(2) *Registres des délibérations municipales*, tome XII.
(3) Ce nom rappelle singulièrement celui de la femme d'Antoine Juste, Ysabeau de Pacis, d'origine italienne.

— 28 janvier 1597. Baptême de Jehanne Lesaige, etc.

— 24 avril 1599. Baptême de Jehan II.



Les deux frères avaient la même marque, qui se trouve reproduite ici, au milieu de la signature de Jehan.

Lesainct (*Jehan*), mᵉ écrivain enlumineur, à Tours, reçoit, au mois de janvier 1550, la somme de trente-deux livres tournois, pour avoir écrit en beaux cahiers de parchemin les noms et surnoms des échevins, pairs et conseillers, ainsi que les privilèges de la ville de Tours (1).

Leschalle (*Gatien de*), mᵉ brodeur, à Tours (1531), s'associe au mois d'avril 1549, avec huit autres maîtres brodeurs « en toutes les besongnes qu'ils entreprendront à faire tant pour le brodeur du roi, Robert Mestays, que pour toutes autres personnes (2). »

Leschallier (*Jehan*), dit le *Myste* (3), peintre et vitrier du dauphin à Tours, est chargé en 1511 de la peinture décorative de la fontaine dite de Beaune (4).

En 1514 et en 1515, il peint un grand nombre d'écussons destinés à des cérémonies religieuses. L'année suivante nous retrouvons son nom dans les minutes du notaire Foussedouaire, à l'occasion d'un marché conclu au mois d'avril avec

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome LXXIV.

(2) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.

(3) Vieux mot qui signifiait : initié dans les mystères du culte.

(4) Cette remarquable fontaine, grâce aux couches de dorure et de peinture dont elle était recouverte, a pu résister aux influences climatériques désastreuses de notre pays; mais si l'on continue à employer des acides pour la blanchir, il n'est pas douteux que ce barbare procédé n'achève la ruine des délicieuses sculptures dues au ciseau des élèves de Michel Colombe.

les fabriciers de l'église Saint-Pierre-du-Boile, à Tours; mais d'autres travaux entrepris précédemment lui ayant fait abandonner ce travail, il en confia l'exécution à un autre peintre, ainsi que le prouve le contrat suivant :

« Le 1er jour d'abvril; l'an mil cinq cens et seize, après Pâques, en la court du roy n. s. à Tours et personnellement establiz; Jehan de l'Eschallier dit le Myste paintre et victrier, demeurant au dict Tours d'une part;

« Et Jehan Chevesson, aussi paintre et victrier, demeurant aussi au dit Tours d'autre part, soubsignez.

« Lesquels ont congneu et confessé en la dite court avoir faict et font entre eulx les marchés et obligations que s'ensuit, c'est assavoir, que ledit Jehan Chevesson a promis et promect de paindre au dict le Myste deux victres qu'il a entreprises de faire en la paroisse de Saint-Pierre-du-Boile, l'une de l'arbre de Jessé et l'autre des trois roys; lesquelles victres ledit Chevesson a promis paindre selon le devis fait d'icelle et des coulleurs qui lui seront baillez par ledit le Myste et icelles fera le plus toust qu'il pourra.

« Ce présent marché est fait pour le prix de dix-huit livres payables au parfait de ladite besongne et oultre sera tenu le dit Myste de lui fournir de toutes choses à ce nécessaire, et à ce tiennent et obligent les dites partyes... Présents : Jehan Dupuy et Henry Damouretes (1). »

Dès l'année précédente Jehan de Leschallier avait conclu un marché avec un chapelain de l'église de Notre-Dame de Châtellerault pour la peinture d'un retable d'autel. Nous nous contenterons de résumer ici ce curieux document que nous avons publié *in extenso* dans le *Bulletin monumental* (2).

« Le 8 juin 1515, messire Jehan Amydoulx, prebstre et chappelain de Nostre-Dame de Chastellerault, d'une part;

« Et Jehan de l'Eschallier, dit le Miste, paintre, demourant audict Tours, d'autre part;

(1) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.

(2) *Bulletin monumental*, tome XLII, page 637.

« Lesquels ont confessé en notre présence, avoir fait entre eulx les accords et obligacions comme s'enssuit, c'est assavoir : que ledict de Leschallier a promis et promet de peindre une table d'autel de bois, de longueur de six piedz et demy et quatre doitz ou environ, et de hauteur de quatre piedz en laquelle aura l'ymage de Nostre-Seigneur, couchié sur le suaire sur le tombeau ;

« Nostre-Dame au milieu, laquelle tiendra la main de son enfent, en la baysant au petit doy ;

« Et derrière elle l'une des Marie qui la soutient ;

« L'autre Marie à cousté d'elle devers la teste, qui aura une fiolle desoubz le bras, joignant les mains ;

« Et Marie Magdelaine tenant une boeste en la main dextre et ayant les bras en croisée, estant ladite Magdelaine devers les piedz entre la Vierge et les piez ;

« Et ausdicts piez et tout au bout du tombeau, Nycodesme tenant une boeste et la voulant ouvrir ;

« Et Gamaliel, joignant de luy, qui tient à la main dextre une tente pour oindre les plaies du crucifié, et en l'autre main une boeste d'estrange faczon, estant ledict Gamaliel entre le dict Nycodesme et Magdelayne ;

« Et à l'autre bout dudict tombeau devers la teste, sera Joseph, qui tiendra le bout du suaire avecques les deux mains, pour l'ensepulturer ;

« Et joignant luy, sera sainct Jean l'Évangéliste tenant en ses mains unes heures ouvertes, contemplant et regardant ledict Seigneur estant sur le suaire et estant entre ledict Joseph et l'une des dictes Maries ;

« Tous lesdicts personnages bien adolez et larmes tombant de leurs yeulx ;

« Et aux deux boucts, derrière ledict Joseph et Nycodesme, sur un relaiz à chaque bout, deux prophètes, savoir est :

« Devers la teste Danyel tenant ung escripteau ou ung autre prophète tenant semblablement ung escripteau ;

« Et devers les piez, Isaye ou ung autre prophète tenant semblablement chacun ung escripteau ;

« Et au-devant en veue dudict tombeau trois chevaliers armez, dormans, qui gardoyent le monument;

« Le tout sera fait de fines couleurs tant en or que azur et à huylle et le mieulx que faire se porra et ledict tableau sera fermant à deux guichets et se fermera au millieu;

« Et d'un des coustez par le dedens de ladicte fermeture, aura comment Nostre-Seigneur fut battu au pillier, et de l'autre cousté comme priant au jardin;

« Et par dehors de la dicte fermeture en l'un desdicts coustez d'un des guichez, sera sainct Jherosme de blanc et de noir, yssant d'un rocher, le diadesme de fin or et en l'autre cousté dudict guichet une saincte Marguerite, le tout fait à l'huille et bien estoffé et de toutes fines couleurs et le plus richement que faire se pourra et fournira de la table de boys, selon le devis dessus déclaré; aussi fournira de serreures et ferreures icelle table et la rendra audict lieu de Chastellerault, en fournissant pour ladicte table le charroy depuis le port des Piles-Saint-Martin jusques au dict Chastellerault, en la vigille de Nouel prochain venant;

« Le susdict marché faict pour le prix et somme de quarante-troys livres, sur laquelle somme ledict messire Jehan Amydoulx a baillé à l'avance, audict de Leschallier, paintre, la somme de six écus d'or, et le restant sera remboursé audict de l'Eschallier au parfaict de la dicte besongne;

« Tesmoins : Martin du Lac, paintre, et René Salmon, armurier, demeurant audict Tours (1). »

En marge de l'acte, on lit cette mention : « Et fera deux écussons d'azur seullement au pié du fond de la table d'autel. »

Jehan Leschallier demeurait rue des Cordeliers, paroisse Saint-Vincent, à Tours; il eut, de son mariage avec Marguerite Pellicier, une fille qui épousa Gaucher Famyre, également peintre, à Tours.

Le Miste avait cessé de vivre au commencement de l'année

(1) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.

1522, ainsi qu'en témoigne un acte notarié du 26 mars, passé au nom de sa veuve, Marguerite, qui s'était associée, en 1530, par moitié et pour une durée de trois ans, avec son gendre Famyre; s'étant remariée l'année suivante avec Me Nicole Prévost, conseiller en cour laie, demeurant à Langeais, elle quitta définitivement notre ville (1).

Leseigneulx, nom d'une famille de maîtres peintres de Tours.

— (*Cardin*), est cité dans les comptes municipaux de 1422, où il figure dans plusieurs assemblée des notables de la ville.

— (*François*), paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1568-1584), s'engage par devant notaire, au mois d'avril 1584, à refaire, avec Jehan Courtoys, les vitres et roses de l'église de l'abbaye de Saint-Julien de Tours; mais par suite d'une triste coïncidence ces deux artistes moururent peu de temps après la signature de leur marché; aussi voyons-nous la veuve de François Leseigneulx, nommée Marie David, s'associer avec Philippe Courtoys, le fils de Jehan, pour continuer le marché passé avec Charles d'O, abbé commendataire de l'abbaye (2).

On rencontre encore le nom de la veuve de Leseigneux, dans un marché qu'elle passe avec Georges Duboys, peintre verrier, à Tours, qui lui assure une part de ses bénéfices dans le marché des *vittres* fait jadis pour le château de Saint-Ouen, près d'Amboise.

Lespagnandel ou Espagnandel (*Mathieu*), me sculpteur (1610-1649), vient résider à Richelieu, en 1640, où il est employé à décorer le magnifique château de ce nom. C'est pendant son séjour dans cette petite ville qu'il y épousa, le 7 janvier 1642, Perrine Prou, fille d'un maître menuisier sculpteur, employé comme lui aux travaux du château.

Après la mort du cardinal Richelieu, Lespagnandel retourna

(1) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.

à Paris, où il sculpta plusieurs statues remarquables, destinées à orner les jardins de Versailles.

L'église de Saint-Paterne, ce véritable musée de statuaire religieuse de la Touraine, possède un bas-relief, signé par cet artiste, et qui provient de l'abbaye de la Clarté-Dieu.

Lesourd de Beauregard, peintre de fleurs, né à Loches, succéda en 1840, au célèbre Redouté, comme professeur d'iconographie végétale du Muséum au jardin des plantes. Ses beaux tableaux des fleurs à l'huile et au pastel si recherchés aujourd'hui, se font surtout remarquer par la richesse et le brillant du coloris.

Lesueur (*Jean-François*), célèbre compositeur de musique (1763†1837); commença ses études musicales à la psallette de la cathédrale d'Amiens; dès l'âge de dix-huit ans il est nommé maître de musique de la cathédrale de Dijon. On le retrouve au Mans, deux ans après (1782), maître de chapelle de la cathédrale; il est appelé à Tours l'année suivante, pour y occuper le même emploi dans la célèbre église abbatiale de Saint-Martin, où le chapitre consacrait une somme assez considérable à entretenir une excellente musique d'ensemble. Lesueur se trouvait encore à Tours en 1784, lorsqu'il fut appelé à Paris, pour occuper la maîtrise des Saints-Innocents et, en 1786, la maîtrise de Notre-Dame.

Pendant son séjour dans notre ville, Lesueur y a composé plusieurs oratorios et deux messes qu'il y fit exécuter.

Ses ouvrages sont restés au répertoire musical de la cathédrale de Tours et ont été publiés de 1827 à 1830, à Paris.

Letourneux (*Jehan*), m[e] armurier brigandinier, comparaît le 10 octobre 1470, en compagnie des autres membres de sa corporation convoqués à l'hôtel de ville, pour y entendre les ordres du roi Louis XI relativement à la fabrication des armures (1).

(1) *Registres des délibérations municipales*, tome XII, 1470.

Levannier (...), peintre verrier, est nommé dans les registres des comptes du chapitre de Saint-Gatien, comme ayant fourni en 1776, un grand vitrail à couleur.

Leveillé (*Jehan*), mᵉ horlogeur, à Noizay, près Amboise, passe un marché le 2 mai 1679, avec les bénédictins du couvent de Montreuil-Bellay pour la fabrication d'« un orloge » de sa façon, « c'est assavoir, que ledit orloge sonnant, a pandule, avec les quarts, avant-quarts, aura un réveil qui débandera dans le dortoir;

« Les poids des heures et minutes se monteront avec une manivelle;

« De plus, Léveillé fera une montre (cadran) qui marquera les heures dans l'église;

« Ledit orloge sera de la grandeur, force, hauteur et façon de celui de nos pères bénédictins de l'abbaye de Cormery, que ledit Léveillé a faict.

« Le présent marché conclud pour le prix et somme de trois cent cinquante livres (1). »

Le Vitrier (*Denis*), mᵉ peintre enlumineur, prend part aux préparatifs des fêtes célébrées à Tours, le 26 juin 1436, à l'occasion des fiançailles du dauphin (Louis XI) avec Marguerite d'Ecosse (2).

Lhuillier (*Jacques*), mᵉ maçon architecte, à Tours, paroisse Saint-Vincent (1564†1628).

Liger (*Laurent*), artiste musisien, mᵉ joueur d'instruments, est mentionné dans plusieurs actes d'association passés en l'étude de Pierre Coynard, notaire (1599-1620).

Lobin (*Julien-Léopold*), peintre d'histoire, genre et portraits, né à Loches, le 8 février 1814, élève de Charles Steu-

(1) Célestin Port, *les Artistes angevins.*

(2) Papier journal des mandements de la distribution des deniers communs de la ville, 1435.

ben, dont il quitta l'atelier pour entreprendre un assez long voyage en Italie.

Il avait exposé au salon de 1848, un tableau dont le sujet était : *Léonard de Vinci, peignant la Joconde*, toile d'une bonne facture, qui lui valut une médaille d'or.

Il a aussi exposé en 1847, un autre tableau représentant *le Tasse égaré dans les montagnes de Vellétri*. Nous citerons encore de cette même année, les cartons d'une verrière destinée à l'église de Sainte-Maure, et exécutée par M. Vincent Thieblin.

Après la révolution de 1848, Lobin décora de peintures à fresques l'église de Rochecorbon ; puis il abandonna définitivement la peinture à l'huile, pour s'adonner exclusivement à l'étude de la peinture sur verre. Il fonda à Tours, avec le concours de plusieurs ecclésiastiques, une fabrique de vitraux peints, dont le succès allait toujours croissant lorsque la mort est venue le prendre au mois de mai 1864.

La municipalité imposa le nom de cet artiste à une nouvelle rue, située dans le voisinage de son habitation, en mémoire des services qu'il avait rendus à la ville, par la création d'un établissement artistique et industriel.

Lombard, nom d'une famille de m^{es} tapissiers « de haulte lisse », originaire d'Aubusson.

M. L. Paris, dans son livre *des Toiles peintes de la ville de Reims*, a rapporté un traité passé par un membre de cette famille avec le chapitre de Reims, en 1625, pour la fabrication d'un assez grand nombre de pièces de tapisserie à personnages ou sujets religieux.

S'agit-il du même tapissier dont nous reproduisons ici un marché passé à Tours, à une époque antérieure ? Voici en résumé le texte de ce document.

« Le 24 décembre 1591, Léonard Lombard, maître tapissier, originaire d'Aubusson, en la marche et ressort de Lymoges, s'engage par-devant notaire à livrer à noble homme M[e] François Falaiseau, conseiller du roy et magystrat au

siége présidial de Tours, huit pièces de tappisserye, figures de l'histoyre d'Abraham.

« Plus, promect le dict Lombard fournir et livrer au sieur Falaiseau, en sa maison à Tours, une autre pièce de tappisserye de la même hystoire et de même haulteur que les précédentes, pour la somme de six vingts écus sols payable dans la saint Jehan-Baptiste prochain ou devers la fin du mois de juin prochain.

« Pendant le dict temps le sieur Falaiseau servira audict Lombart le proffict et intérêts de la somme de six vingts écus sols, à compter du jour que le dict Lombart en aura fourni et livré la dicte pièce cy-dessus de trois aulnes et demye de largeur.

« Plus, le dict Lombart a promis et promect fournir et livrer au sieur Falaiseau, deux autres pièce de tappisserye, qui seront de même hauteur que celles cy-dessus et auront chacune deux aulnes de largeur, lesquelles deux pièces il doit faire et livrer devers la saint Jehan prochain au plus tost et au prix de l'achapt des neuf pièces cy-dessus (1). »

Lommaye (*Jehan de*), mᵉ armurier, à Tours, paroisse Saint-Pierre-du-Boile (1508).

Lorin, nom d'une famille d'entrepreneurs mᵉˢ maçons, dont on suit la descendance dans les registres des comptes de la ville, depuis l'année 1414 jusqu'en 1622.

Le premier de cette dynastie avait nom Lucas, et le dernier, Jehan.

Lorion (*Gilles*), mᵉ joaillier lapidaire, paroisse Saint-Vincent à Tours (1585-1592).

Louvigné (*Pierre*), mᵉ maçon architecte, est mandé de Tours en 1521, avec ses compagnons, « pour rhabiller la flèche en pierre du clocher septentrional de la cathédrale d'Angers. La moitié de cette pyramide fut reconstruite à

(1) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.

neuf, sur un plan mieux étudié. Cette flèche terminée en 1523, ne fut débarrassée des échafaudages qu'en 1524, et coûta la somme considérable de trois mille huit cent soixante-quatre livres tournois.

Loysel ou **Loyseau** (*Jehanson* ou *Jenson*), m[e] peintre enlumineur, figure souvent dans les registres municipaux de la ville de Tours, depuis l'année 1418 jusqu'en 1427, comme ayant peint plusieurs bannières ou étendards aux armes du roi et de la reine, ainsi que des écussons armoriés et panonceaux qui étaient destinés à être placés ou suspendus aux portes de la ville et du château (1).

Loysonnière (*Jehan de*), m[e] menuisier sculpteur en bois paroisse Saint-Vincent, à Tours (1506).

Luce (.....), architecte, à Tours, exécute plusieurs grands travaux publics, parmi lesquels nous nous contenterons de citer la construction de l'église de Chançay, canton de Vouvray, en 1789.

Lucx ou **Lux** (de), nom d'une famille célèbre de m[es] brodeurs des rois François I[er], Henri II, Charles IX et Henri III.

— (*Robert*), a été signalé par M. de la Borde, dans sa *Renaissance des arts à la cour de France*, comme ayant exécuté des travaux de son art en 1534 (2).

Cet artiste, qui s'était établi dans notre ville à la suite de son mariage avec Catherine Tardif, fille d'un bourgeois de Tours, avait cessé de vivre en 1548, ainsi que le prouve un acte notarié concernant l'inventaire des biens de sa veuve (3).

— (*Claude*), fils aîné du précédent, m[e] brodeur et valet de chambre de Catherine de Médicis, participe aux préparatifs de l'entrée de François II, à Amboise, en 1559, et livre deux dais de velours brodé, qui coûtèrent à cette ville la somme

(1) Papier journal de la dépense des deniers communs de la ville, 1425.
(2) De la Borde, *la Renaissance*, tome I[er], page 432.
(3) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.

de deux cent quatre-vingt-quinze livres tournois, c'est-à-dire trois mille francs, au pouvoir actuel de l'argent.

Nous avons trouvé dans les minutes du notaire Bertrand un certain nombre de documents relatifs à Claude de Lucz; ainsi, en 1586, il est en possession d'un titre de noblesse et ajoute à son nom celui de sieur de Moncontour (1).

L'année suivante il passe un marché avec Nicolas Rocher, maître maçon architecte, pour la reconstruction de son logis qui touchait au logis de M. de Caudé, rue Traversaine (rue Royale actuelle).

La date du décès de ce maître brodeur ne peut être reculée au delà des premières années du XVII[e] siècle; en effet, plusieurs pièces justificatives des comptes de l'année 1608 nous font voir son fils Charles, conseiller du roi, juge et lieutenant général au bailliage de Touraine, recevant une rente de la ville de Tours, tant en son nom que comme héritier de feux Claude et François de Lucz, sieurs de Montcoutour, ses père et oncle décédés.

— (*François*), frère de Claude et maître brodeur comme lui, semble avoir eu une existence artistique si effacée par celle de son frère et associé, que nous n'avons rencontré nulle part une seule indication le concernant particulièrement.

Lussault (*Philibert*), artiste musicien, m[e] joueur de violon, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1565).

Macrou ou Macron (*Jacques*), artiste comédien, « m[e] joueur de moralitez et comédies », natif de la paroisse Saint-Ours de Loches, signe un acte notarié, à Tours, le 10 janvier 1549, dans lequel il engage ou loue pour un an un nommé Boncourt, qui devra le suivre partout où il ira, « voire même à l'étranger (2) ».

Mahoudeau (*Jehan*), m[e] maçon entrepreneur, originaire de Montlouis, passe un marché le 28 octobre 1557, en l'étude

(1) Fief et château de Moncontour, commune de Vouvray, arrondissement de Tours.

(2) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.

de Barthélemy Terreau, pour la construction d'un « baptilz (digue) à triple rang », en la rivière de Loire, qui aura quatre-vingt-dix toises de longueur, depuis les grands ponts jusqu'à l'île Guyot.

Nous le retrouvons, en 1559, occupé à reconstruire les quais de Saint-Pierre-des-Corps, qui venaient d'être emportés par l'inondation, au droit de la tour Feu-Hugon. Il est également chargé de dresser un *baptilz* le long de l'île Lhuissier, en la rivière de Loire (1).

Mahy ou **Mahé** (*Pierre*), m[e] maçon architecte, figure dans les comptes de la ville, en 1478, comme ayant exécuté plusieurs travaux à la maison commune ; plus tard en 1483, on le charge d'édifier « une voûte de dix toises de long sur deux de large passant par dessoubs le chemin, le long des coustaulx de devant le port de Saint-Cyr, pour conduire les eaux des fontaines à cheoir dans la rivière de Loire (2). »

Il construit l'année suivante, d'après les ordres du roi, dans l'abbaye de Saint-Julien, un portail destiné à servir de passage pour aller à la rivière. C'est également à ce même maître maçon qu'on devait la construction de l'église du couvent des grands Minimes de Saint-François-de-Paule, près du Plessis-lez-Tours, église dont il ne subsiste plus aujourd'hui que des substructions (3).

Maillé (*de*), surnom de Pierre Sainct, m[e] armurier. (Voir *Sainct.*)

Malemousche ou **Malmouche** (*Antoine*), m[e] maçon architecte de l'œuvre de l'église de Tours, demeurait paroisse Saint-Clément, à Tours. Nous avons rencontré un seul document relatif à ce maître des œuvres, demeuré inconnu jusqu'ici : c'est un acte notarié passé au mois de mars 1532, dans lequel il s'engage à bâtir une maison ou logis à André

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome LXXVII.
(2) *Registres des comptes municipaux*, tome XLVI, folio 70.
(3) *Mémoires de la Société archéologique*, tome XXIII, p. 127.

Daverton, prêtre, chanoine, licencié ès lois, chancelier en l'église de Tours, et prieur du prieuré de Chasteau en Anjou, (aujourd'hui Château-la-Vallière) (1).

Malescot (*Martin*), m^e menuisier sculpteur en bois, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1525).

Malidort (*Clément*), m^e orfévre (1359), est inscrit sur la liste des habitants notables de Tours, qui firent un prêt d'argent aux élus, afin d'élever les fortifications destinées à réunir Tours et Châteauneuf dans une même enceinte (2).

Malines (*Jehan de*), m^e armurier, brigandinier, paroisse Saint-Pierre-du-Boile, à Tours (1492).

Malyon ou **Maulyon** (*Yvonnet de*), m^e maçon sculpteur, est mentionné une première fois en 1417, dans les comptes municipaux.

De 1421 à 1425, il est occupé à construire une grosse tour ronde, au coin sud-ouest du cloître Saint-Martin près de l'église Saint-Simple, et y sculpte deux angelots de pierre, dont l'un tenait un écusson aux armes du roi Charles VII, et l'autre présentait les armes de Mgr le Régent ; au-dessous il sculpte un troisième écusson aux armoiries de la ville. Malyon reçut, à l'achèvement de ce travail de sculpture, une somme de cent sols tournois (3).

En 1425, il édifie un beffroi au haut du portail de la Riche, et un clocher sur la tour Feu-Hugon.

En 1432, on le cite comme ayant la mission de visiter en compagnie de Jehan de Dampmartin, maître des œuvres de la cathédrale, et de plusieurs autres maîtres maçons architectes, cette même tour Feu-Hugon, qui menaçait de *cheoir* dans la rivière.

Plus tard, en 1445, les élus lui accordent une somme de

(1) Minutes d'Etienne Viau, notaire royal, à Tours, 1527.
(2) *Registres des comptes municipaux*, tome Ier, folio 34.
(3) *Registres des comptes municipaux*, tome XIX, folio 30.

cinquante-trois sols « pour ses peines et salaires d'avoir entaillé un écusson royal à trois fleurs de lis, en une pierre assise « au parpain d'une tour du cloître de Mgr Saint-Martin (1) ».

En 1453, il entaille également une grande pierre aux armes du roi, surmontée d'une couronne, et deux cerfs volants aux deux côtés ; au-dessus de l'écusson, un ange ou renommée, portait entre ses bras la couronne royale.

Cette sculpture destinée à orner le nouveau portail de Saint-Vincent, coûta quarante-trois sols au trésor de la ville (2). Suivant l'usage de l'époque, Mathelin Poyer ou Pohier fut chargé de peindre et de dorer ces sculptures.

Nous ignorons la date précise de la mort de ce maçon sculpteur ; mais il est difficile, en tenant compte du début de sa maîtrise en 1418, de reporter cette date au delà de 1468.

De Maulyon était propriétaire d'une portion de la Tour-des Pucelles, située même rue, paroisse Saint-Hilaire ; l'autre portion appartenait au célèbre peintre enlumineur Jehan Foucquct.

— (*Yvonnet* II), fils du précédent, et maître maçon sculpteur comme lui, apparaît pour la première fois, dans les comptes de la ville, en 1477 ; aussi a-t-il pu être confondu avec son père.

Parmi les travaux importants qu'il a exécutés, nous citerons entre autres les sculptures du « portal de l'entrée de l'hostel de la ville de Tours, ainsi que les pinacles de devant et derrière le dit hostel (3) ».

Mangeant (*Antoine*), peintre, né à Tours, en 1613, fait profession dans le couvent des Minimes du Plessis-lez-Tours, en 1640. Pendant son séjour de près d'un demi-siècle dans cette maison, il peignit un grand nombre de tableaux reli-

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome XXIX, folio 22.
(2) *Registres des comptes municipaux*, tome XXXIII, folio 24.
(3) *Registres des comptes municipaux*, tomes XLIII, folio 75.

gieux destinés à orner le réfectoire, la sacristie et la salle du grand chapitre.

L'inventaire des archives des Minimes fixe la date de son décès au 15 novembre 1683.

Mangot ou Mangolt, nom d'une famille d'orfévres émailleurs, étrangère à la Touraine par sa naissance, mais qui par un séjour de plus d'un siècle dans notre ville, a bien mérité qu'on lui accordât le droit de cité (1).

— (*André*), maître orfévre émailleur, rue Traversaine (rue Royale actuelle), était un des plus habiles artistes de la seconde moitié du xv[e] siècle ; aussi obtint-il, grâce à ses nombreux ouvrages artistiques, le titre d'orfévre du roi.

Louis XI, mû par une dévotion particulière à sainte Marthe, commanda, en 1463, à André Mangot, une châsse d'or destinée à renfermer le chef de cette sainte, dont le tombeau se trouvait à Tarascon. Mais le buste s'étant trouvé trop petit l'orfévre dût le *raccommoder* et le travail ne fut terminé qu'en 1470. Ce cadeau royal pesant quarante-un marcs six onces (2), rendait inutile l'ancien reliquaire, dont on conserva cependant le pied d'argent doré pour recevoir le nouveau buste. Quelques années après, Louis XI, devenu plus fervent encore au culte de sainte Marthe, confia, en 1476, à Mangot le soin de refaire en or les parties de la châsse qui étaient en argent. Ce travail, plus riche que le précédent, fut achevé à Tours en 1478, et apporté à Tarascon par l'orfévre lui-même. Il ne reste plus rien aujourd'hui de cette magnifique châsse, réputée une des plus belles de la France, rien, sinon des dessins, des gravures plus ou moins exactes et un tableau peint qui se voit au musée de Cluny, à Paris, sous le numéro 1761.

Une autre petite châsse de sainte Marthe, sorte de minia-

(1) Ce nom de famille a été estropié par suite d'une lecture vicieuse ; ainsi on trouve Mogast Manche André, etc.

(2) Le marc d'or valait à cette époque cent livres ; la livre représente, au pouvoir actuel de l'argent, environ 40 francs.

ture de la précédente, du poids de trois marcs six onces, en argent doré, fut léguée, en 1473, par André Mangot à l'église Saint-Saturnin de Tours, sa paroisse, à la charge par le curé de célébrer solennellement la fête de cette sainte.

Louis XI eut souvent recours au talent de son maître orfèvre; aussi rencontre-t-on, dans les comptes de dépenses de l'hôtel de ce roi, un assez grand nombre d'indications de payements faits à cet artiste pour des fournitures de flambeaux du poids de trois à six marcs d'argent doré, de drageoirs, de tasses martellées, de coupes d'or et d'argent, de hanaps, etc.

— (*Hans* ou *Jehan*), succède au précédent. Son nom nous apparaît pour la première fois dans un acte notarié de 1501, par lequel il loue une maison, Grande-Rue (rue du Commerce actuelle), en face de l'église Saint-Saturnin (1).

En 1509, le chapitre de Saint-Maurice d'Angers lui confia l'exécution d'une statue de saint Maurice en argent doré destinée à orner le maître-autel de la cathédrale. Cette statue, d'une hauteur de quatre pieds (1m 39) représentait le saint, en guerrier, tenant une lance d'une main et appuyé sur son écu ou bouclier.

Mangot employa à cette œuvre soixante-quatre marcs sept onces d'argent, représentant, au pouvoir actuel de l'argent, la somme d'environ sept mille francs, sans comprendre dans ce chiffre, ni la façon due à l'artiste, ni les pièces d'or envoyées à Tours, pour dorer l'image du saint. Cette statue, soustraite, en 1562, au pillage des protestants, a été vendue, en 1783, par le chapitre d'Angers, au poids du métal, pour solder les stalles de bois qui déparent encore aujourd'hui, le chœur de cette cathédrale (2).

Hans est désigné comme expert par le corps de ville de Tours, en 1511, afin d'apprécier la valeur des ornements en métal doré de la fontaine récemment édifiée sur la place dite de Beaune.

(1) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.

(2) De Farcy, notes tirées de l'inventaire de la fabrique de la cathédrale d'Angers.

— (*Pierre* Ier), me orfévre, ciseleur, émailleur, succède au précédent dans sa charge d'orfévre du roi Louis XII, qu'il continua à exercer pendant tout le règne de François Ier : son nom est en effet cité souvent dans les comptes de l'argenterie de ces deux rois.

Lors de la cérémonie des obsèques de Louis XII, c'est à Pierre Mangot qu'on confia l'exécution de la couronne d'or placée sur son effigie.

En 1526, il fabrique, pour le dauphin, des flambeaux d'argent doré qu'il décore de fleurs de lis et de dauphins symboliques. Plus tard, il reçoit plusieurs payements d'un grand nombre de pièces d'orfévrerie artistique, dont l'énumération nous entraînerait au delà des limites que nous nous sommes imposées.

— (*Pierre* II), qualifié de contrôleur des nouveaux édifices que le roi Henri II faisait construire en son chastel d'Amboise, passe un marché, le 28 juillet 1556, avec Pierre Peltier de Tours, et Jehan Brédif d'Amboise.

Voici le texte de ce contrat qui contient de nouvelles et intéressantes indications, bonnes à joindre à celles qui ont été publiées sur ce remarquable monument.

« Pierre Peltier et Jehan Brédif, charpenteurs, s'engagent à faire la charpenterye d'un pavillon encommencé à faire de neuf au jardin du dit chastel d'Amboise, joignant l'ancienne chambre ou logis du roy, laquelle charpenterye sera faicte et droissée de même haulteur, largeur et faczon et à même traict que celle de l'ancienne chambre, qui est à septs quartiers et faire les enrichissements et choses nécessaires qui seront ordonnés par le sieur de la Bourdaisière et de Bois-Regnault commissaires, commis pour faire faire les dits édifices.

« De plus, les dits maîtres charpenteurs feront au dit chastel la charpenterye d'une chambre d'ung corps de maison au logis de la royne, de même façon que celle de la chambre du roy à sept quartiers, et refairont les solliveaux de la dite

chambre, moyennant la somme de trois cent livres (1). »

— (*Robert*), maître orfévre du roi Charles IX, à Tours, paroisse Saint-Vincent (1565).

Mangue (*Jehan*), m[e] fondeur canonnier du roi Louis XI, paroisse Saint-Simple, à Tours, fournit en 1475, plusieurs bombardes, et des couleuvrines destinées à être placées sur les remparts de la ville.

On lit dans la Chronique du règne de Louis XI, attribuée à Jehan de Troye, un curieux renseignement biographique sur la fin prématurée de ce maître fondeur.

« Au dit temps 1478, le lundi devant les Roys, advint que plusieurs officiers du roy en son artillerie firent assortir une grosse bombarde, qui en la dicte année avait été faicte à Tours, pour icell essayer et esprouver; cette bombarde fut acculée la gueule d'icelle aux champs devant la bastille Saint-Antoine... Laquelle fut chargée pour la première fois et tira très bien et porta la pièce d'icelle de volée jusqu'à la justice du pont de Charenton. A la seconde recharge, avec une boule qui pesait cinq cents livres de fer. Jehan Mangue, fondeur d'icelle, se trouvait devant la gueule, laquelle boule en roullant au long de la volléc... se déchargea incontinent sans scavoir dont le feu y vint; a cause de quoi elle tua, meurtrit et mict en pièces le dit Mangue et jusques à quatorze autres personnes de Paris, dont les testes, corps, bras et jambes estaient jetés en l'air.

« Et alla aussi la dite boule tuer et mettre en pièces et lopins, ung pauvre garçon oyseleur qui tendait aux champs aux oiseaux... Et mourut en tout de vingt-deux à vingt-quatre personnes.

« Et après le trespas du dit Mangue, fondeur de la dite bombarde, le corps fut recueilly et ensevely et mis en bière et porté à Saint-Merry à Paris, son patron, pour y faire son service et fut crié par les carrefours de Paris qu'on prie pour

(1) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.

le dit Mangue, qui estait allé de vie à trépas entre le ciel et la terre au service du roy (1). »

Mansays ou **Manczays** (*Hugues*), mᵉ orfévre de la ville de Tours, passe un marché, le 11 décembre 1501, avec Jehan de Castello, capitaine des archers de la compagnie de Mgr le maréchal de Gié, pour fournir d'orfévrerie, taut blanche que dorée, destinée à être employée par les brodeurs à décorer les hocquetons (2) de drap rouge blanc et tanné de cette compagnie d'archers (3). Mançais est nommé dans les comptes municipaux de Tours, en 1502 et 1503, comme ayant fourni l'orfévrerie employée par les brodeurs de la ville à décorer les manches des robes des clercs.

Marboy (*Nicolas*), mᵉ brodeur et valet de chambre de la reine Marguerite, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1581).

Marcault (*François* et *Pierre*), mᵉˢ maçons entrepreneurs à Tours, sont employés par la ville à la construction des nouvelles fortifications, depuis l'année 1621 jusqu'en 1659.

Marchand (*François*), mᵉ orfévre, paroisse Saint-Saturnin, à Tours, reçoit en 1555, une somme de dix-neuf livres dix sols, pour avoir refait la grande croix processionnelle de l'église collégiale de Bueil.

Marchant (*Mathurin*), artiste musicien, mᵉ joueur d'instruments, ne nous est connu que par un acte d'association contracté, au mois de février 1599, avec trois autres maîtres joueurs d'instruments, qui s'engagent avec lui « à jouer ensemblement de leurs instruments aux banquets, nopces, collacions, aubades et autres choses dont ils pourront être requis » (4).

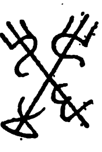
(1) *Chronique scandaleuse* de Jean de Troye, édit. Petitot, page 300

(2) Sorte de casaque; ce mot a été aussi employé au figuré pour désigner l'archer lui-même.

(3) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.

(4) Minutes de Pierre Coynard, notaire royal, à Tours.

Marcherat (*Martin*), m[e] brodeur, paroisse Saint-Saturnin, à Tours, est nommé un grand nombre de fois dans les minutes des notaires de Tours, depuis l'année 1568 jusqu'en 1584. Voici la marque de cet artiste.



Marie (*Jehan*), m[e] brodeur, à Tours, valet de chambre du duc et de la duchesse d'Alençon (1521); brodeur du roi et de la reine de Navarre (1527), avait épousé en premières noces, à Tours, Catherine Menault et en seconde noces Catherine de Laque, fille d'un armurier célèbre, dont nous avons parlé plus ha.t.

— (*Guy*), fils du précédent et maître brodeur comme lui, passe un marché avec Philippe, seigneur de Ruffec, chevalier gouverneur de l'Angoumois, etc., par lequel il s'engage à lui broder richement « un manteau mantelet à croisées » (1).

Marteau (*Jehan*), m[e] peintre et estoffeur, à Tours, est employé en 1595, par la ville, à peindre la figure du roi Henri IV « monté sur un grand cheval » (2). En outre, on le voit, de 1612 à 1622, occupé à peindre chaque année des écussons aux armes du roi et des maires en exercice.

— (*Louis*), fils du précédent, continue la maîtrise de son père, à dater de 1623, et est employé au même titre par les échevins jusqu'en l'année 1638.

Martin (*Nicolas*), m[e] peintre, à Tours, nous est connu par un acte notarié de 1531, dans lequel il vend du consentement de Jehanne Moreau, sa femme, à Étienne Boutet, maître tapissier, une maison avec jardin, tenant aux hoirs de feu Jacques Merveilles, armurier du roi (3).

Martin, nom d'une famille de maîtres maçons architectes de la ville de Tours.

(1) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal.
(2) *Registres des comptes municipaux*, tome CXVI, folio 588.
(3) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal à Tours.

— (*Yvon*), figure dans les comptes des dépenses occasionnées par les travaux qu'on exécuta, en 1518, au grand pont de la rivière de Loire.

— (*Pierre*), succède au précédent; il est occupé, en 1557, aux travaux de restauration des grands ponts de Loire.

— (*Nicolas*), figure à son tour dans les comptes de la ville depuis l'année 1612 jusqu'en 1642.

On lui confie, en 1614, la construction d'une grande porte monumentale, au bout de la rue des Amandiers, dont le roi Louis XIII posa la première pierre, le 25 juillet 1616; aussi lui donna-t-on le nom de porte Saint-Louis (1). Cette porte ayant été terminée en 1616, Nicolas Martin entreprend la construction d'une poissonnerie sur la place de la Foire-le-Roi.

Plus tard, il exécute d'autres grands travaux publics, de 1618 à 1622; ce sont : les quais du faubourg de la Riche; un *portal* dit de la *Madeleine*, plusieurs bastions, etc.

Dans une dernière mention, relative à cette famille, on trouve dans le *Registre des délibérations*, à la date du 10 avril 1642, le nom de Nicolas Martin, qualifié de maître architecte (2). Il s'agit ici probablement d'un des fils de ce maître maçon.

Massé (*Daniel*), m[e] maçon, architecte voyer et maître des œuvres de la ville de Tours, remplit ces dernières fonctions depuis l'année 1646 jusqu'en 1675; il est chargé pendant cet intervalle du devis des constructions et réparations des édifices communaux, ainsi que de l'inspection des grands travaux publics.

Au mois d'août 1677, le corps de ville décide, sur les instances du maire, de poursuivre les héritiers de cet architecte,

(1) Les archives municipales conservent une vue, faite au lavis, de cette porte.

(2) *Registres des délibérations municipales*, tome XLII, avril 1642.

déclarés responsables des travaux entrepris par Daniel, pour la création d'un nouveau *Sanitas* demeuré inachevé (1).

Massé (*Samuel*), peintre d'histoire et de genre, né à Tours en 1671, était le fils de Samuel Massé, maître ouvrier en drap de soie. Reçu membre de l'Académie, le 26 septembre 1705, ses ouvrages ont figuré aux expositions du musée du Louvre depuis l'année 1736 jusqu'à l'époque de sa mort, qui eut lieu à Paris le 30 juin 1753.

Massy ou **Mascie** (*Jehan*), me peintre décorateur, paroisse Saint-Symphorien-des-Ponts, à Tours (1576).

Mathieu (*Henry*), m^e peintre décorateur, à Tours, prend part aux préparatifs des fêtes qui eurent lieu à l'occasion des entrées solennelles de Louis XII et de la reine Anne de Bretagne, les 24 et 26 novembre de l'année 1500. On trouve dans les pièces justificatives des comptes de ces entrées, un mémoire de six grandes pages renfermant l'indication des travaux exécutés par cet artiste; malheureusement il ne s'agit que d'œuvres peu sérieuses, telles que peinture d'écussons, d'armoiries, de rollets écrits sur des banderolles, etc. (2).

Mauclerc (*Denis*), m^e peintre vitrier, à Tours, est employé par les élus en 1445 et 1466, à divers travaux de peinture décorative, d'importance secondaire.

Le précieux registre de la confrérie de Saint-Gatien nous fait connaître à la fois et la date de son décès, survenu en 1465, et le nom de sa femme Marguerite, qui lui survécut jusqu'en l'année 1472 (3).

— (*Jehan*), est cité par M. Chardon dans une notice sur les artistes Manceaux, comme ayant refait en 1514 la grande vitre de la chapelle du Coeffort, où il plaça les armoiries de M. de Tucé « avec une histoire de saint Christophe ».

(1) Ce sanitas ou hôpital des pestiférés, situé près du Cher, est demeuré sans utilité, par le fait même de la disparition de la peste.

(2) Archives municipales, pièces justificatives des comptes, année 1500.

(3) Bibliothèque de la ville, manuscrit n° 1308.

Maugard (*Martin* et *René*), frères, m^es armuriers, paroisse Saint-Saturnin (1579-1585).

Maulyon (*Yvonnet de*), m^e sculpteur. (Voir *Malyon*.)

Maupas (*Jehan*), m^e brodeur, paroisse Saint-Pierre-du-Boile, à Tours (1488).

Mayer (*Martin*), m^e orlogeur, constructeur d'horloges, à Amboise (1600).

Meauzé (*Jehan de*), dit *de Vouvray*, m^e armurier, à Tours, passe un marché, en 1503, avec François, duc de Longueville, comte de Dunois, seigneur de Beaugency, gouverneur de la Guyenne pour la fabricatiou d'un harnais de guerre complet, moyennant la somme de quarante-trois écus d'or.

Le 2 octobre 1507, René de Chavigny, écuyer, sieur d'Avry et de la Sycauldière, au pays de Rays au-dessous de Nantes, lui commande un harnoys de guerre complet, de soulde et de mesure, avec chau frein de cheval, pour le prix de trente écus d'or (2).

Nous avons trouvé dans l'inventaire dressé après le décès de ce maître armurier, qui eut lieu au commencement de l'année 1513, l'indication d'un certain nombre de harnais de guerre destinés à plusieurs personnages importants de cette époque.

Voici le résumé de ce curieux document : « Jacques Foussedouaire, notaire royal, en la présence des témoins cy aprez nommez, à la requeste de honorable personne Ragonde, femme de Jehan de Meauzé dit de Vouvray; de Jehan Bedouet, curateur ordonné par justice de Thomas Fichepain, leur gendre, à fait l'inventaire le 25 janvier 1513 (nouveau style), des harnoys de guerre, tant blancs que noirs, complets et pièces de harnoys commencées, estoffes de fer et acier, appréciez par Jehan Fougerais, Blaise Meauzé, René Psalmon, Guillaume Lebreton, Jehan Branchu dit de Vienne :

(1) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal à Tours.

« En la monstre a été trouvé ce que s'enssuit : ung harnoys de guerre, avec un cabasset (sorte de casque) faict pour M. de Maulevrier. de marché faict a luy à trente-sept écus ;

« *Item*, ung harnoys faict pour ung nommé Lancosme, de marché faict à luy à trente écus d'or ;

« *Item*, plus, ung autre harnoys complet, faict pour M. de Cullant, de marché faict à lui à trente écus d or ;

« *Item*, un autre harnoys pour Adrian de Saint-Séverin;

« *Item*, un autre pour M. Cornueil;

« *Item*, une cuirasse faite pour le Gaucher, avec une paire de garde-bras, etc. (1). »

A la suite de cet inventaire on rencontre deux autres actes de vente, par lequels Ragonde livre au seigneur de Mirepoix, sénéchal de Carcassonne, conseiller, chambellan du roi, un harnais de guerre, et à Denis de Fougerays, brigandinier du roi à Tours, un autre harnais de guerre.

— (*Blaise*), frère du précédent et maître armurier comme lui, n'a pas laissé un souvenir bien vivace de son existence artistique. Ce que nous savons se réduit, en effet, à de simples mentions, relevées par nous dans les minutes des notaires de son temps (1500-1517). Ainsi, nous le voyons vendre le 30 janvier 1516 du consentement de sa femme, Renée de Mer, à Thomas Fichepain, armurier, une portion de la maison dont il jouissait en commun avec la veuve de feu Jehan de Meauzé, père de la femme dudit Fichepain.

Blaise avait cessé de vivre avant l'année 1527, ainsi qu'en témoigne un acte mentionnant le nom de sa veuve à cette époque.

Meffre (*Jacques-Aimé*), architecte, est né à Tours en 1795 et décédé en 1868. Au nombre des grands travaux publics exécutés d'après ses plans et sous son habile direction, nous citerons l'église et le couvent des dames de la Présentation, dites *Dames-Blanches*, a Portillon, commune de Saint-Cyr.

(1) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.

Les *Mémoires de la Société archéologique de Touraine* ont publié de lui deux notices intéressantes : 1° sur l'église et la crypte de Sainte-Radegonde ; 2° sur la pile de Cinq-Mars, cette curieuse énigme monumentale dont nous ne saurons probablement jamais d'une façon certaine l'origine et la signification véritables.

Ménard, nom d'une famille de maîtres orfévres de Tours.

— (*Jehan* Ier), me orfévre, paroisse Saint-Saturnin (1525).

— (*Jehan* II) (1560), épousa Catherine Bouchard, fille de Jacques Bouchard, maître orfévre, à Tours, rue Traversaine, dont il eut une fille nommée Loïse, baptisée le 16 décembre 1578 et qui eut pour parrain vénérable et révérendissime abbé de Sainte-Agathe, maître escole et chanoine en l'église de Saint-Martin de Tours (1).

— (*Étienne*), frère du précédent, résidait rue des Quenouilles (rue des Orfévres actuelle), paroisse Saint-Pierre-le-Puellier.

Au mois de novembre 1591, le duc d'Epernon signe un marché avec Étienne Ménard pour la fabrication d'une quantité considérable de vaisselle plate gravée à ses armes.

Nous avons rencontré dans un acte notarié de 1585 le nom d'un de ses frères appelé Cosme, qui devint orfévre tailleur de la monnaie de Nantes, et habitait la paroisse Saint-Nicolas. C'est auprès de ce dernier qu'Étienne mit son fils Florent en apprentissage.

Voici le poinçon ou marque employé par Étienne Ménard.

Mercier, nom d'une famille de maîtres brodeurs du XVIe siècle, à Tours.

— (*Étienne*), paroisse Saint-Pierre-du-Boile (1547).

— (*Guyon*), fils du précédent, paroisse Saint-Saturnin, s'engage, en 1582, à broder d'or et d'argent, une portion de l'a-

(1) Archives de l'état civil, *Registre baptistaire de la paroisse Saint-Saturnin*, tome Ier.

meublement en velours rouge cramoisi, du château du Lude. Ce travail n'était pas encore terminé au moment du décès de ce maître brodeur, en 1598 ; aussi sa veuve, Martine Maulan, signe-t-elle, au mois de mai 1599, un contrat d'association avec Arnoul Jolly, maître brodeur, pour terminer cette entreprise (1). On peut avoir une idée de l'importance et de la valeur de ces travaux de broderie, en sachant que la façon seule d'un ciel de lit à trois pantes de velours coûta à messire François de Daillon, seigneur du Lude et de Pontgibaud, la somme de mille quatre cent livres tournois (environ huit mille francs au pouvoir actuel de l'argent). Ces travaux de broderie ne furent achevés que sept ans plus tard, ainsi qu'en témoigne une quittance donnée le 21 janvier 1606, par le sieur du Lude à la veuve de Guyon Mercier (2).

Merveilles, nom d'une famille de maîtres armuriers de Tours, qui n'a pas conservé dans l'histoire de l'art la célébrité dont elle avait joui au xve et au xvie siècle.

— (*Jehan*), est employé par la ville de 1425 à 1429 et figure à ce titre dans les comptes municipaux de cette époque.

— (*Donast* ou *Donaste* et *Vignon*), frères, Grande-Rue, près l'abbaye de Saint-Julien (rue Colbert actuelle), comparaissent le 24 juillet 1461, dans l'assemblée des maîtres armurier réunis à la maison de ville pour délibérer sur les mesures de sûreté à prendre dans l'intérêt de la conservation de la ville (3).

Nous les retrouvons, en 1467, assistant à une autre réunion de leur corporation convoquée par Louis XI dans le but de désigner deux maîtres ouvriers devant aller fixer leur résidence à Paris et « y ouvrer de leur mestier ». Nous les voyons encore, le 10 octobre 1470, comparaître devant le maire de la ville, à l'effet d'entendre les volontés du roi, qui faisait défense à tous les armuriers de ne plus faire de harnoys ou de

(1) Minutes de Pierre Aubert, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes de Pierre Coyuard, notaire royal, à Tours.
(3) *Registres des délibérations municipales*, tome X.

brigandines, « sinon de la façon qu'étaient les patrons qu'il avait fait bailler audict maire et qu'ils fussent tous à l'avenir marqués du poinçon de la ville » (1).

Donaste Merveilles est nommé seul, dans la liste des notables de Tours qui prêtèrent serment de fidélité au roi Louis XI, au mois d'octobre 1471. Quant à Vignon, il ne vivait plus en 1492, ainsi que le démontre un acte notarié de cette même année par lequel Guillemyne, sa veuve, donne quittance d'une somme de vingt-six écus d'or à la couronne, à Jehan Baudry, écuyer, homme d'armes en la compagnie de M. de Beaumont, demeurant à Tiffauges, pour la livraison d'un harnoys complet de soulde et de mesure (2).

— (*Jacques*), m^e^ armurier des rois Louis XII et François Ier, demeurait à Tours, Grande-Rue (rue Colbert actuelle), paroisse Saint-Pierre-du-Boile.

Son nom figure souvent dans les minutes des notaires de Tours, depuis l'année 1492 jusqu'en 1530, soit comme partie contractante, soit comme témoin. Très habile dans son état, ses ouvrages d'armurerie jouissaient d'une réputation qui s'étendait dans toute la France ; aussi avons-nous rencontré de nombreux marchés contractés avec les personnages importants de la cour ; tels que : les la Trémouille (marché du mois de décembre 1510) ; le prince de Thalmond ; les ducs de la Rochefoucauld ; le seigneur de Montberon, etc.

Au nombre de ces pièces notariées on trouve également plusieurs contrats d'apprentissage (3), parmi lesquels nous citerons : celui de Jehan Fracquepain, fils d'Antoine Fracquepain et de Magdeleine de Courcelles (juillet 1521).

Nous avons rapporté précédemment un acte dans lequel Jacques Merveilles s'était associé avant 1523 avec Loys de Lacque, dit Merveilles, sommelier d'armures du roi François Ier ; ils comparaissent ensemble à une réunion de leur

(1) *Registres des délibérations municipales*, tome XII.
(2) Minutes de Jehan Jaloignes, notaire royal, à Tours.
(3) Minutes d'Etienne Viau, notaire royal, à Tours.

corporation, convoquée dans le but d'adopter des mesures de protection et de sûreté de Tours pour défendre la ville contre les bandes d'aventuriers. Tous les deux s'engagent à marcher à la tête de leurs douze compagnons « armés et embastonnés » (1).

Jacques avait cessé de vivre en 1531 : nous en avons la preuve dans un acte du notaire Foussedouaire, passé au nom de Nicolas Martin, mᵉ peintre, qui vend une maison joignant aux hoirs (héritiers) de feu Jacques Merveilles, maître armurier du roi.

— (*Pierre*), mᵉ armurier du roi de Navarre, à Tours, Grande-Rue, paroisse Saint-Pierre-des-Corps, mari d'Agnès de Troyes, figure dans les minutes des notaires depuis l'année 1501 jusqu'en 1547; malheureusement toutes ces pièces ne nous fournissent aucun renseignement intéressant sur les œuvres plus ou moins importantes qu'à dû exécuter cet habile ouvrier.

La date de son décès ne peut être reculée au delà de l'année 1547; le nom de sa veuve étant cité dans un acte du mois de juin de cette même année (2).

— (*Loys*), mᵉ armurier du roi François Iᵉʳ, paroisse Saint-Pierre-du-Boile, à Tours, signe plusieurs marchés passés en l'étude de Barthélemy Terreau, de 1540 à 1548. Ainsi, le 15 janvier 1543, il s'engage à livrer un harnoys complet à Jehan Gilier, sieur de Villedieu, « c'est assavoir : cuirasse, tassettes longues, habillement de teste à la bourguignonne, haulce-coue, avant-bras, garde-bras tenans ensemble, gantelets à doigts, devants de grèves, moyennant la somme de quarante-cinq écus d'or ».

Mery (*Jehan*), mᵉ peintre enlumineur, paroisse Saint-Pierre-du-Boile, à Tours (1513).

Meslier, nom d'une famille de maîtres fondeurs canonniers, et fontainiers de la ville de Tours.

(1) *Registres des délibérations municipales*, tome XVI.
(2) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.

— (*Marc* ou *Macé*), entreprend au mois de juillet 1585, « de fondre pour la fontaine de la place Foire-le-Roi, qui avait été sculptée par Juste Jehan II, « un crucifiement pareil et semblable et de mesme estoffe que celui qui est à présent sur la fontaine du carroil de Beaune ». A cet effet, Macé demande l'antorisation de « lever cette croix pour lui servir de patron, ce à quoi le corps de ville se refuse pour le scandalle qui en pourrait advenir. » Mais après de nouvelles instances il finit par obtenir cette permission à condition que cet enlèvement serait exécuté aux frais du fondeur.

Au mois d'avril 1594, Macé passe un contrat avec Regnaud Myron, docteur en théologie, prieur des Augustins de Tours, pour le payement d'une somme de vingt écus qui lui était due depuis longtemps « pour besongne d'une crosse de cuyvre estant sur le maistre autel où pend la custode. » Le prieur n'ayant pas d'argent, se vit obligé d'engager une rente qui était servie par la veuve de Loïs Baulacre (1).

Les comptes de la ville mentionnent souvent le nom de ce maître fondeur depuis l'année 1580 jusqu'en 1594 et nous le montrent employé à des œuvres de son métier n'offrant rien d'artistique.

— (*Étienne*), fils du précédent, lui succède dans sa maîtrise de maître fondeur canonnier. En 1605, il devient maître juré de sa corporation et figure avec ce titre en l'assemblée générale des arts et mestiers, réunie au mois d'avril, par devant Me Guillaume Mesnager, chargé de la distribution des lettres de don du roi, créées en faveur de Mgr le Dauphin et de la reine, pour chacun des arts et mestiers (2).

En 1609 il reçoit de la fabrique de l'église Saint-Hilaire, de Tours, un payement pour la fonte d'une cloche.

Quelques années après, il livre à la ville plusieurs pièces d'artillerie et des fauconneaux (3), destinés aux fortifications nouvellement établies.

(1) Minutes de Pierre Aubert, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes de Pierre Coynard, notaire royal, à Tours.
(3) Archives municipales, pièces justificatives des comptes, année 1615.

Mesnager (*Robert*), architecte, m^e^ des œuvres à Chinon, construit l'église Saint-Étienne de cette ville, édifice religieux le plus remarquable qui ait été construit au milieu du xve siècle en Touraine.

On remarque aux clefs de voûte de cette église les armoiries du roi Charles VII et celles de Jean de Bernard, archevêque de Tours. Au-dessus du portail principal se voit également l'écusson de Philippe de Commines, le célèbre chroniqueur du règne de Louis XI, qui contribua de ses deniers aux frais d'édification de cette église.

Mestays (*Robert*), m^e^ brodeur du roi, à Tours (1549-1556), va fixer sa résidence à Paris, tout en continuant à faire exécuter la plupart de ses travaux, par des brodeurs de notre ville.

Ce fait est suffisamment démontré par un grand nombre de procurations passées aux noms d'Antoine Moreau, de Mathurin Voisin, Gatien de l'Eschelle, d'Yves Voisin, d'Étienne Pimparé, de Jehan et Jacques les Pierres, de Noël Séron, de François Lambert, de Mathurin et Noël Besnard, tous maîtres brodeurs et habitants dudit Tours, pour recevoir les sommes d'argent qui leur étaient dues par Robert Mestays, maître brodeur du roi, demeurant de présent à Paris (1).

Meusnier (*Estienne*), m^e^ peintre vitrier, paroisse Saint-Saturnin (1569†1584).

— (*Loys*), fils du précédent, continue sa maîtrise (1585).

— (*Jehan*), succéda au précédent et exerçait encore en 1665.

Michel (*Éloy*), m^e^ orfèvre, à Tours, paroisse Saint-Pierre-le-Puellier, nous est connu par un marché, passé le 8 janvier 1532, dans lequel il s'engage à faire un calice d'argent doré du poids de trois marcs, « dont le pied sera niellé à goderons » (2).

(1) Minutes de Pierre Digoys, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.

Mignot (*Guillaume*), m[e] brodeur à Tours (1527), passe un marché, le 27 décembre 1530, avec Gilles Reddon, maître de la monnaie de Tours, pour la fourniture de vingt-cinq hocquetons garnis de broderies en orfévrerie, destinés aux archers du prévôt de l'hôtel du roi.

Monceaux (*Jacques de*), m[e] brodeur, à Tours, paroisse Saint-Saturnin (1595).

Monier (*Jacques*), peintre du roi, paroisse Saint-Pierre-le-Puellier, à Tours, était le fils de Jean Monier, maître peintre, et de Louise Lemaire. Il épousa au mois de février 1681 Françoise Lopin. On voyait plusieurs de ses peintures au couvent des Minimes du Plessis-lez-Tours (1).

Montaigu (*Robert de*), m[e] armurier, à Tours, figure dans les comptes municipaux de l'année 1500, comme ayant pris part aux fêtes célébrées en l'honneur de l'entrée de Louis XII et d'Anne de Bretagne.

Montbazon (*Guillaume de*), m[e] armurier, fils de Colas de Montbazon, reçoit, le 29 janvier 1485, un payement de sire Jacques Hurault, argentier de Mgr le duc d'Orléans, de Milan « pour la fourniture de plusieurs parties de son mestier (2). »

Montescot ou **Monttestcoet**, nom d'une famille de maîtres brodeurs d'origine étrangère, que nous avons rencontrée pour la première fois en 1530.

— (*Bernard de*) paroisse Saint-Vincent, à Tours, signe en compagnie de sa femme Jehanne Deville, un contrat de vente en 1531 (3).

— (*Simon de*) frère et associé du précédent, nous est connu par plusieurs contrats d'apprentissage passés depuis 1580 jusqu'en 1604, époque de son décès (4).

(1) *Mémoires de la Société archéologique*, tome XX, p. 104.
(2) Bibliothèque municipale, manuscrit n° 1221. Recueil de chartes originales.
(3) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.
(4) Minutes de Pierre Aubert, notaire royal, à Tours.

— (*Anthoine*), fils du précédent, passe un marché avec Robert Lebreton, au mois d'août 1595, pour broder un habit de diacre « aux collet et pongnet », plus une chape et une chasuble, avec la représentation de la vie de Nostre-Dame et son couronnement (1).

Montigny (*Geoffroy de*), mᵉ orfévre, paroisse Saint-Pierre-du-Boile, à Tours (1509).

Montjoye (*Simon*), mᵉ armurier, à Tours, est signalé dans une enquête faite, au mois d'avril 1585, par le corps de ville sur les faits et gestes d'un armurier de Nantes, venu à Tours pour s'y approvisionner de cuirasses, de morions et de carreaux d'acier chez les principaux armuriers de la ville. On décida d'exiger le serment de cet individu, venu sans passeport, et défense fut faite à tous les armuriers de rien vendre sans l'autorisation du maire qui devra faire procéder immédiatement à l'inventaire de leurs boutiques (2).

Montmalle, Monmalle, ou **Mommalle,** nom d'une famille de maîtres brodeurs de Tours, au xvıᵉ siècle.

— (*Philibert de*), est le plus ancien brodeur connu de cette famille ; son nom se rencontre de 1515 à 1522, dans les minutes du notaire Étienne Viau.

— (*Loys de*), frère ou fils du précédent, paroisse Saint-Vincent, à Tours, figure dans un certain nombre d'actes notariés de 1538 à 1553 (3).

— (*Jehan de*), fils du précédent, résidait Grande-Rue, paroisse Saint-Saturnin, de 1576 à 1596.

Au mois de septembre 1588, Jehan de Montmalle passe un marché avec noble homme Arnoul de Nouveau, conseiller du roi et trésorier général de France, pour faire en broderie d'or « deux ymaiges, l'une de Nostre-Dame et l'autre de sainte Catherine, ensemble quatre écussons garnis à l'entour de cha-

(1) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.
(2) *Registres des délibérations municipales*, tome XXV, avril 1585.
(3) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.

con ung chappeau de triumphe, aussi de pareille faczon de broderie d'or et argent et de même grandeur que les portraits ».

Ce marché est conclu au prix de trente écus sols (1).

— (*Loys de*), frère du précédent, mᵉ escripvain enlumineur, à Tours, paroisse Saint-Saturnin avait épousé Jehanne Gaudebert, fille d'un armurier de ce nom. Sa fille Marie épousa Loys Guy, peintre vitrier (2).

Montpensier (*Guichard de*), mᵉ orfévre, rue de la Scellerie, paroisse Saint-Hilaire, à Tours (1495-1503).

Moreau, nom d'une famille de maîtres brodeurs du XVIᵉ siècle à Tours.

— (*Mathelin*), paroisse Saint-Pierre-du-Boile (1501-1528).

— (*Guillaume*), fils du précédent, continue sa maîtrise (1531-1546).

— (*Antoine*), Grande-Rue, paroisse Saint-Saturnin (1549-1572).

Moreau (*Jehan*), mᵉ orfévre, paroisse Saint-Vincent, à Tours (1507), avait épousé Catherine Choyn, fille de Hélye Choyn, maître coustellier du roi Louis XII, à Tours.

Morry (*Estienne*), mᵉ orfévre, paroisse Saint-Saturnin, figure dans le rôle dressé par la municipalité pour la subvention des pauvres des paroisses et faubourgs, en 1556 (3).

Mortagne (*Estienne de*), mᵉ maçon architecte, maître des œuvres de l'église métropolitaine de Tours, a été signalé pour la première fois par André Salmon, qui rencontra ce nom dans une charte inédite du 19 octobre 1279. De l'analyse de ce document, il résulte en effet qu'Étienne de Mortagne, qualifié de maître des œuvres de l'église de Tours, s'associe avec un nommé Lucas Le Bucheron, afin d'acheter la coupe de trente-

(1) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes de Pierre Aubert, notaire royal, à Tours
(3) Archives municipales, pièces justificatives des comptes, 1556.

quatre arpents de bois, appartenant au chapitre de la cathédrale, destinés probablement à établir la charpente d'une partie de cette église (1).

Ce même auteur s'est demandé si l'épitaphe tronquée d'une pierre tombale de l'église de Marmoutier, commençant par ces mots : *Hic jacet magister Stephanus de*... (effacé) *magister fabrice hujus ecclesie*..., ne s'appliquent pas à ce même Étienne de Mortagne, architecte de la cathédrale ? La proximité du lieu, la similitude des prénoms lui ont semblé suffisants pour admettre qu'il s'agit bien ici d'un seul et même personnage, ayant bâti la basilique de Marmoutier et la cathédrale de Tours. Cependant, si l'on rapproche la date de la construction de l'église de Marmoutier, édifiée en 1212, de la date du décès de ce maître des œuvres, survenue en 1293, on voit qu'il est impossible d'adopter cette opinion.

Mortaigne (*de*), nom d'une famille de maîtres tapissiers de haute lisse.

— (*Pasquier* et *Nicolas*), frères, demeuraient à Tours en 1521 et y travaillaient de leur art ainsi que le constatent plusieurs actes passés en l'étude de Me Martin Courandeau et d'Étienne Viau, notaires royaux, à Tours. Deux de ces pièces authentiques sont relatives à des contrats d'apprentissage, passés l'un, le 30 novembre 1522, avec Raoulyn Pygarnier, et l'autre, le 6 décembre de cette même année, avec Philippe Regnard. Dans ces deux pièces, ainsi que dans plusieurs autres, où ils figurent soit à titre de témoins, soit comme parties contractantes, Pasquier de Mortaigne et son frère Nicolas y sont qualifiés de honorables hommes.

Un article des comptes des menus plaisirs de François Ier, mentionne ces maîtres tapissiers comme ayant reçu une somme de quatre cent dix livres tournois « pour besongner à une tapisserie de soye, où seront figurés une Léda, avec un Satyre et autres dépendances. »

(1) A. Salmon, *Documents sur quelques architectes et artistes de la cathédrale de Tours*. Brochure in-8, Tours, 1854.

— (*Claude*), m^e^ tapissier, proche parent sans doute des précédents, avait cessé de vivre en 1528, ainsi que le prouve un acte authentique de cette année, où sa veuve se trouve mentionnée (1).

Mortier (*Jehan*), m^e^ armurier brigandinier, à Tours, prête serment de fidélité au roi Louis XI, au mois d'octobre 1471.

Mortier (*Antoine*), m^e^ tapissier de la reine Catherine de Médicis, rue de la Galère, paroisse Saint-Hilaire, avait cessé de vivre en 1601, ainsi que le prouve un acte du 13 septembre de cette année, par lequel sa veuve Françoise reçoit les gages arriérés dus à son mari par la reine défunte (2).

Mosnier, nom d'une famille de maîtres brodeurs de Tours.

— (*Bertrand*), figure dans la liste des gens notables réunis dans l'abbaye de Saint-Julien, à l'effet d'élire deux ou trois d'entre eux pour assister à l'assemblée des trois états des pays d'Anjou, de Touraine et du Maine, convoqués au mois de mai 1426 à Saumur.

— (*Simon*), est signalé dans un acte passé en l'étude de Me Foussedouaire, notaire, au commencement de l'année 1501.

Mosnier, nom d'une famille de maîtres orfèvres du XVIe siècle.

— (*Jehan*), résidait en 1550 paroisse Saint-Saturnin; son nom disparaît de nos documents après 1557.

— (*Barnabé*), succède au précédent et devient maître juré de sa corporation (1592-1595).

Mosnier ou Mousnier (*Jehan*), m^e^ maçon architecte, entreprend, en 1570, la reconstruction du pont Saint-Sauveur, dont une grande partie avait été emportée par l'inondation.

En 1588, il est déclaré adjudicataire de la réfection du pont aux Oyes, détruit par une crue du Cher (3).

(1) Minutes de Martin Courandeau, notaire royal, à Tours.

(2) Minutes de Pierre Coynard, notaire royal, à Tours.

(3) *Registres des comptes municipaux*, tomes LXXXVII et XCVI.

Motheron. Trois ou quatre générations de maîtres tapissiers de haute et basse lisse ont porté ce nom, qui devra à l'avenir prendre place parmi les illustrations artistiques de la ville de Tours.

— (*Alexandre* Ier), est nommé pour la première fois, en 1550 dans les minutes du notaire Barthélemy Terreau; il résidait paroisse Saint-Pierre-du-Boile, où il avait épousé Renée Pageau, dont il eut plusieurs enfants; le dernier fut baptisé le 17 août 1564, sous le nom d'Alexandre.

En 1565 Motheron participe aux préparatifs faits par le corps de ville à l'occasion de l'entrée du roi Henri III et de Mgr le prince dauphin, gouverneur de la ville. Il exécute deux pesles ou dais, l'un en damas bleu pour le dauphin et l'autre en damas blanc; mais ce dernier n'ayant pas été jugé assez riche pour le roi, on en commanda un autre au brodeur, en velours cramoisi, avec des franges de soie de même couleur et des passements d'or, comme garniture.

— (*Nicolas*), sieur du Cosson, maître tapissier comme le précédent, place du carroi de Beaune, paroisse Saint-Saturnin, à Tours, figure pour la première fois en 1585 dans les comptes municipaux avec le titre de maître tapissier de la ville.

On rencontre également son nom dans les minutes des notaires, depuis cette même époque jusqu'en 1594, année où, retiré des affaires, il fixe sa résidence à Vernou, au lieu dit le Cosson, fief dont il avait pris le nom (1585).

De tous les renseignements que nous avons recueillis sur ce maître tapissier, aucun ne nous a donné l'idée que ce fût un artiste en tapisserie de haute lisse.

— (*Alexandre* II), fils de Nicolas et maître tapissier comme lui, succède à sa maîtrise vers 1589. Nous avons dit précédemment qu'à la fin du XVIe siècle, l'art de la tapisserie était à peu près complètement abandonné dans notre ville, malgré les efforts incessants tentés de 1575 à 1591, pour lui redonner l'éclat des temps passés. (Voir *Duboys François*.) Ce fut à ce moment (1597) que Henri IV, frappé de l'importance écono-

mique et des ressources que pouvait procurer cette industrie si délaissée, entreprit de la relever de sa ruine, en ordonnant la fondation d'un certain nombre de manufactures de tapisseries, dont il confia la direction à des maîtres flamands.

Par une clause du traité passé avec ces artistes, le roi ayant fait spécifier que les entrepreneurs tiendraient des métiers dans d'autres villes que Paris, le maréchal de Souvré, gouneur de Tours se hâta d'écrire au corps de ville, à la date du 10 octobre 1663, afin d'engager le maire et les échevins à profiter des bonnes dispositions de Sa Majesté et à établir une manufacture de tapisserie à Tours. Le 27 octobre, le maire et les échevins se décident à faire savoir à M. de Souvré que la ville de Tours a le plus grand désir de posséder de nouveaux ateliers de tapisserie, mais elle désire savoir, avant de s'engager définitivement, quelles seront les conditions exigées par les maîtres tapissiers.

Au mois de décembre suivant, M. de Souvré se trouvant à Tours, renouvelle ses instances auprès du maire et porte à sa connaissance les conditions onéreuses imposées par les entrepreneurs flamands. Après de longs pourparlers, qui se prolongent encore pendant plusieurs mois, l'administration municipale finit par envoyer, au mois de juin 1604, des lettres missives au maréchal, dans lesquelles elle le remercie de l'intérêt et « du bien qu'il veut et procure journellement aux habitants de Tours ». Quant aux six mille écus demandés, elle déclare s'en rapporter à ce qu'il plaira au roy d'ordonner, pourvu qu'il ne soit rien exigé d'important, « attendu l'extrême pauvreté et nécessité de la ville ».

Marc de Coomans et ses associés se présentent, le 27 août 1604, devant le corps de ville, afin d'exposer les projets d'installation de leur fabrique de tapisserie; et séance tenante on décide de nommer une commission qui devra étudier plus sérieusement les propositions de ces artistes; mais, après de longs pourparlers sur les charges pécuniaires, on finit par ajourner de nouveau la création de cette manufacture.

Plusieurs années s'écoulèrent, lorsque enfin Alexandre H-

Motheron, associé à un maître tapissier de Paris, nommé Cottart, adresse, au mois de septembre 1610, de nouvelles propositions à l'administration municipale, dans le but d'établir la manufacture de tapisserie de Flandre. Le maréchal de Souvré intervient encore une fois, et obtient l'envoi à Paris de deux échevins, chargés de conférer et « d'adviser avec ceux qui veulent entreprendre la dite fabrique selon le vouloir et intention du roy ». Les négociations mieux conduites amenèrent les entrepreneurs à se relâcher de leurs conditions trop lourdes pour le budget de la ville, et on finit par tomber d'accord, au mois d'août 1612.

Nous avons été assez heureux pour retrouver le texte de ces conventions signées à Paris, au nom de la ville par le sieur des Belles-Ruries, et qui servit à rédiger les lettres patentes accordées par le roi au mois de février de l'année suivante.

Voici les principaux articles de ce traité.

« Ceux qui entrepreudront la dite manufacture s'obligeront à faire l'établissement, et à y faire venir jusqu'à trente ou quarante ouvriers maîtres du dit état.

« Ils feront monter leurs mestiers au logis de la petite Bourdaisière, où ils habiteront, avant la saint Jehan-Baptiste prochain venant.

« Les dits maîtres ouvriers feront leur actuelle résidence avec leurs femmes et enfants en la ville ou faubourgs de Tours, sans en pouvoir en désemparer, pendant le temps de quinze ans, à commencer dut dit jour saint Jehan-Baptiste.

« Les dits maîtres seront tenus prendre huit enfants mâles pour leur apprendre et rendre capables du dit estat dans cinq ans, et après les cinq ans expirés, il prendront aultres huit enfants, pour pareil temps de cinq ans et encore aultres huit, pour les cinq dernières années.

« Les dits apprentifs seront nourris aux despens des dits maîtres sans que pour ce on soit tenu leur payer aucune pension ni droit d'apprentissage, les maires et les échevins seront seulement tenus de leur fournir et entretenir d'habits.

« Les dits maîtres pourront teindre et appareiller toutes

leurs laines sans que personne ne puisse les en empêcher (1). »

Dès le mois de mars 1613, qui suivit la signature de ce traité et des lettres patentes obtenues au nom de Marc de Coomans, François de Laplanche, Jacques Cottart, Jehan Gaboury et Alexandre Motheron, maîtres tapissiers ; ce dernier adresse une demande à la ville de Tours, afin qu'en attendant la prise de possession de la maison de la Petite-Bourdaisière acquise par l'administration pour y installer ses métiers, on les autorise à occuper le logis de Chamboisseau appartenant à la communité. Le 16 avril, le maire donne son consentement à la demande de Motheron ainsi qu'à la vérification par la chambre des comptes, des privilèges importants octroyés par le roi à cette association et y ajoute l'exemption de toute charge d'impôts, ainsi que la dispense d'aller aux gardes des fortifications de la ville.

Au commencement d'août, ce nouvel établissement de tapisserie étant en pleine activité, on décida d'envoyer une députation composée du maire et de plusieurs échevins, visiter les ateliers installés définitivement à la Petite-Bourdaisière, et distribuer à titre d'encouragement une somme de douze livres tournois aux ouvriers (2).

Comme la plupart des entreprises de cette nature, la manufacture de haute lisse de Tours eut à lutter souvent contre de graves difficultés financières. Les associés de Paris avaient promis au debut d'avancer les fonds nécessaires à l'entreprise, et celui sur lequel on comptait le plus, le nommé Jehan Cottart, « était tombé en pauvreté et détenu prisonnier ».

Au mois de fevrier 1615, Motheron écrit à la ville qu'il ne peut plus continuer de pourvoir à la nourriture des huit apprentifs, n'ayant pas été payé, malgré ses sollicitations pressantes, des trois mille livres que le roi leur avait promis ; il demande un secours annuel de soixante livres par chaque apprenti.

(1) *Registres des délibérations municipales*. tome XXVIII.
(2) *Registres des délibérations municipales*, tome XXXI.

Prenant en considération la situation fâcheuse de Motheron, le maire et les échevins, « pour lui donner courage et moyen de soutenir les frais énormes de sa dépense, » lui accordent un subside de quatre cents livres tournois en plus des trois cents livres qui avaient été accordées pour « l'entretenement des apprentifs ».

L'année suivante (1615). Motheron demande un nouveau secours de mille deux cents livres, afin de l'aider à supporter les frais de sa manufacture, et comme il n'a encore rien reçu du roi, il se verra contraint de renvoyer ses ouvriers et d'abandonner sa fabrique; de nouveau on dut faire droit à sa demande.

A la suite d'une autre requête présentée cette fois au nom des associés, le corps de ville décide, dans sa réunion du 9 mars 1616, en attendant que le roi fasse payer la subvention annuelle de trois mille livres, de renouveler le même subside aux suppliants afin de les aider à supporter les grandes dépenses qu'ils ont faites « pour rendre l'établissement en l état où il est à présent ».

Grâce aux goûts artistiques de la régente Marie de Médicis et aussi au génie puissant du cardinal de Richelieu, qui comprenait toute l'utilité qu'on pouvait retirer de cet établissement, à la fois artistique et industriel, notre manufacture de tapisseries de haute lisse demeura en pleine prospérité jusqu'en 1628, époque où elle occupait encore quarante maîtres ouvriers, quinze métiers en activité et un assez grand nombre d'apprentis et d'autres personnes.

Un document découvert par M. Müntz, nous apprend que le cardinal de Richelieu fit exécuter à Tours par ces artistes, des tapisseries d'une grande magnificence; à ce renseignement, nous pouvons ajouter que dans ces ateliers dirigés par Alexandre Motheron ; on employait des laines de France et d'Angleterre teintes à Tours, avec l'eau de la Loire; que les laines blanches d'Angleterre coûtaient trois livres treize sols la livre, et celles de France une livre treize sols, pour les couleurs ordinaires; — que déjà, on se plaignait que les

couleurs n'avaient plus la solidité de celles qu'on voyait aux vieilles tapisseries du siècle précédent et que ce peu de solidité était dû à la cherté du pastel et au mauvais emploi abusif d'un certain bleu des Indes dont la teinture se faisait en une seule fois, au lieu de se faire par gradation comme jadis; enfin que le prix des tapisseries avec figures valait quatre-vingt-dix livres l'aune carrée, et que celles de moins de hauteur étaient cotées à vingt-cinq livres l'aune. »

Voici une des marques employées par l'atelier de Tours.

T ⚜

Nous avons dit plus haut que les lettres patentes de Henri IV avaient fixé à quinze ans la durée de l'association de ces maîtres tapissiers. Ce terme étant expiré au mois d'août 1628, Marc de Coomans, François de la Planche, Alexandre Motheron, Jacques Cottart et Jehan Gaboury, demandèrent un acte de vérification à l'administration municipale, afin de constater qu'ils avaient entretenu la manufacture de tapisserie de Flandre pendant quinze ans. On ne fit droit à leur requête qu'au mois de novembre suivant; mais aussi à dater de cette époque l'atelier de Tours commença à languir. Motheron, associé à son fils Sébastien, dont il sera question dans l'article suivant, sollicita de la municipalité, au mois de janvier 1630, une gratification pour les pertes qu'il a encourues, sans quoi, déclarait-il, il ne pourrait se maintenir dans la manufacture qu'il venait d'installer dans une propriété de la ville, nommée le Logis de Chamboisseau. La ville ne voulant ou ne pouvant lui accorder de subsides, l'engagea à écrire au gouverneur afin d'obtenir du roi, par son entremise un nouveau secours en argent. Il semble que Motheron ne poursuivit pas plus loin son instance, puisqu'un autre maître tapissier nommé Laurent Simon s'offrit à continuer la manufacture de tapisserie et demanda, le 9 mars 1630, à occuper le logis de Chamboisseau; la ville s'empressa d'accepter ses offres et s'engagea à lui donner la jouissance de cet immeuble pour neuf ans, après y avoir fait exécuter toutes les réparations nécessaires.

On trouve dans les registres d'inhumation de la paroisse Saint-Saturnin de Tours, la mention suivante : « Le 15 octobre de l'année 1639, a esté inhumé au cymetière, le corps de Mᵉ Motheron tapissier (1). »

— (*Sébastien*), fils du précédent, continue sa maîtrise; en 1636, il est nommé maître tapissier de la ville, « attendu le vieil âge et indisposition d'Alexandre Motheron son père ». On lui accorde le logis habituel, à la charge par lui d'entretenir les tentures de tapisseries appartenant à la ville, et de tendre aux jours des processions devant les maisons de ceux de la religion réformée.

La date du décès de Sébastien nous est donnée dans une requête adressée le 17 janvier 1674, par une de ses filles, nommée Françoise, qui demandait à la ville, à demeurer dans le logis occupé par défunt son père. De son côté, François Fillon, gendre et successeur de Sébastien, ayant présenté une requête semblable, obtint la continuation du bail de son beau-père.

En résumé, tous les renseignements inédits que nous avons pu recueillir sur Alexandre II Motheron, directeur des ateliers de tapisserie de haute lisse pendant le premier quart du XVIIᵉ siècle, démontrent d'une manière irréfutable l'existence de cette manufacture; ce n'a donc pas été, ainsi qu'on l'a dit et imprimé, une vaine tentative de Henri IV d'établir ces ateliers, que des circonstances inconnues auraient fait échouer (2).

— (*Alexandre* III), maître peintre, est employé depuis l'année 1641 jusqu'en 1653, par la municipalité, à une foule de travaux de peinture décorative.

A l'occasion de l'arrivée de Leurs Majestés et de Mᵍʳ le duc d'Anjou, le 14 juillet 1650, Motheron exécute plusieurs

(1) Archives de l'état civil, *Registres de la paroisse Saint-Saturnin*, tome V.

(2) C. Grandmaison, *Documents sur les arts en Touraine*, tome XX des *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*.

tableaux à l'huile, véritables œuvres d'artiste peintre, et reçoit la somme considérable de cent dix livres tournois (1).

Mougineau (*Barthèlemy*), mᵉ fondeur et faiseur de cloches, est nommé dans les comptes de la fabrique de Souvigné, publiés par M. l'abbé Chevalier, comme ayant été chargé de fondre les cloches de l'église de cette commune, en l'année 1514.

Moulins ou **Molins** (*Thomas*), mᵉ maçon architecte, est employé en 1477, par la ville de Tours aux travaux de fortification exécutés sur les bords de la Loire.

En 1479, il passe un marché avec les religieux du couvent de Notre-Dame-des-Carmes, pour construire une chapelle et de grands bâtiments claustraux, dont il subsiste encore une portion au coin de la rue Paul-Louis-Courier et du quai.

Jusqu'à ce moment, aucune pièce ou document ne prouve qu'il ait été employé à la construction de l'église du couvent commencée en l'année 1458, et qui ne fut complètement achevée qu'en 1493.

Moussi ou **Moucy** (*Jehan de*), mᵉ brodeur, à Tours, paroisse Saint-Hilaire (1493).

— (*Guillaume de*), mᵉ armurier, à Tours (1529).

Mulot (*Michau*), mᵉ maçon architecte, fait exécuter de 1500 à 1503, une partie des fortifications du cloître de l'abbaye de Saint-Martin.

En 1501, la ville le désigne en compagnie du maître des œuvres, pour aller visiter le pont de Vançay (Saint-Avertin), dont l'une des arches « était en danger de cheoir dans la rivière » (2).

Nepveu (*Pierre*), dit Trinqueau, mᵉ maçon du château de Chambord. (Voir *Trinqueau*.)

(1) *Registres des délibérations municipales*. tome XLVI.
(2) *Registres des comptes municipaux*, tome LIV.

Néret (*Nicolas*), mᵉ brodeur, paroisse Saint-Vincent, à Tours (1531).

Néricault Destouches, artiste musicien, originaire de Richelieu, mᵉ organiste de la paroisse Saint-Etienne de Tours (1780).

Nicolas (*Jehan*), mᵉ maçon architecte, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1577), avait épousé Marguerite Chevalier, fille de Jehan Chevalier, maître brodeur à Tours.

— (*Pierre*), artiste musicien, organiste de la cathédrale de Tours, paroisse Saint-Vincent (1623).

Nicot (*Nicolas*), mᵉ brodeur, paroisse Saint-Etienne, à Tours, figure en 1525, dans les minutes du notaire Etienne Viau.

Cet artiste avait cessé de vivre en 1527, ainsi que le constate un acte notarié, passé au nom de sa veuve Perrine Moreau.

Nivet (*Robert*), mᵉ brodeur, paroisse Saint-Vincent, à Tours (1503).

Norays (*Jehan*), dit *de Loches*, mᵉ maçon entrepreneur, passe un marché le 27 janvier 1559, pour parachever les ouvrages de taille et de maçonnerie du pont du château de Chenonceau, dont le devis avait été fourni à Diane de Poitiers par Philibert Delorme (1).

Noriet (.....), sculpteur, à Tours, a été pour ses contemporains un exemple remarquable de ce que peut un vif amour des arts joint à une volonté inébranlable. Cet artiste, qui ne s'est occupé de sculpture qu'à un âge déjà avancé, a produit des œuvres sculpturales d'une certaine valeur, parmi lesquelles nous citerons : une statue d'Eve, en pierre de Tonnerre (1840), et une statue allégorique, les *Cinq-Sens* (1841).

En 1845, il sculpte un groupe allégorique en marbre de

(1) C. Chevalier, *Inventaire des archives du château de Chenonceau.*

Carrare, représentant le « *Statuaire et son Génie* ». Ces œuvres d'un style élevé, ont valu à leur auteur deux médailles d'or, aux expositions de 1841 et de 1846. La ville de Tours lui doit également quelques bustes d'hommes illustres tels que : le buste de Descartes, celui du chirurgien Heurteloup, celui de Lavoisier ; une statuette d'Agnès Sorel ; enfin un assez grand nombre de médaillons.

Noriet, dont l'atelier a été pendant longtemps le lieu de réunion de tous les amateurs du pays, qui s'intéressaient aux choses de l'art, est décédé en 1851.

Norieulx, nom d'une famille très nombreuse de maîtres armuriers de plusieurs rois de France, désignée souvent par son surnom populaire de d'Aussonne, qu'elle finit par adopter délaissant ainsi son véritable nom patronymique.

— (*Jehan* Ier), dit *d'Aussonne*, me armurier du roi François Ier, paroisse Saint-Pierre-du-Boile, est compris dans la liste des maîtres armuriers appelés au mois d'avril 1523 à adopter des mesures de sûreté destinées à protéger la ville contre les bandes d'aventuriers répandues dans la banlieue.

On rencontre souvent dans les minutes des notaires de Tours des marchés de fournitures d'armures ou harnais signés par lui. Ainsi il s'engage, au mois de mai 1547, à fournir un harnais complet aux frères Brachet, du diocèse de Bourges, moyennant le prix de trente-quatre écus d'or chacun (1).

Le 20 avril 1552, il fabrique pour Roland Barre de Villeneufve, un harnais complet en tout semblable à celui qu'il a livré au seigneur de la Chasteigneraye, etc.

Jehan avait épousé Marie Lefebvre, dont il eut plusieurs fils et une fille qui épousa Jehan Le Royer, imprimeur et libraire du roi à Paris et à Lyon. Sa marque est un casque dont la visière regarde à gauche.

— (*Laurent*), succède à la maîtrise du précédent. Nous le voyons signer, le 25 février 1557, un contrat par lequel il s'engage à payer à Nicolas Megrat, maître arquebusier, de-

(1) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.

meurant à Tours, une somme de huit livres tournois pour solder les travaux de forge, de serrurerie et d'harquebuterye, exécutés par Megrat, tant pour lui que pour Katrin et Olivier, ses frères (1).

Plus tard, en 1572, il signe un contrat notarié pour livrer à Jehan Chasteigner, écuyer, demeurant à Parthenay, « un harnoys avec cuirasse à l'épreuve de la harquebuse de Milan, avec double charge à tirer de vingt pas, casque, espaulettes et menottes, tassettes, genoillères, le tout à l'épreuve de la pistole, moyennant la somme de trente-cinq écus d'or (2). »

Par un autre marché, passé le 17 août 1580, il s'engage à fournir à Gilbert de la Curée, écuyer, seigneur dudit lieu et de la Roche-Turpin, en Vendômois, y demeurant, « trois harnoys de guerre complets, fournis de tassettes, de casque et d'espaulettières, de menottes, le devant d'iceulx à l'espreuve de harquebuze et le darrière à l'espréuve de la pistolle, moyennant le prix de quatre vingt-huit écus d'or. »

Sa marque ne diffère pas sensiblement de celle de Jehan, c'est encore un casque mais plus ornementé.

— (*Jehan* II), dit *d'Aussonne*, confondu souvent avec son oncle ou son père, résidait à Paris, paroisse Saint-Jacques-de-la-Boucherie, en 1578.

Il est dit décédé à la fin de 1592, dans un acte notarié passé au nom de ses deux fils Jehan III d'Aussonne, armurier du roi en son château de Nantes, et Simon d'Aussonne, aussi armurier du roi au même château (3).

— (*Jehan* IV), m^e^ arbalestrier et harquebutier, Grande-Rue, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1580-1604), avait épousé Marie Motheron, fille d'un maître tapissier de haute lisse, dont nous avons parlé précédemment.

Norieulx (*Guillaume* et *Philippe*), frères, m^es^ orfévres à Tours, paroisse Saint-Saturnin (1568-1616).

(1) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes de Pierre Bigoys, notaire royal, à Tours.
(3) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.

Obligis ou **Obligys** (*Nicolas*), mᵉ brodeur, paroisse Saint-Vincent, à Tours (1531), avait épousé Jehanne Preze, fille de Jehan Preze, maître des œuvres de maçonnerie de la ville de Tours.

Odin (*sire Girard*), mᵉ brodeur des rois Louis XII et François Iᵉʳ, paroisse Notre-Dame de l'Ecrignolle, à Tours, est cité dans l'inventaire des archives d'Amboise, en 1498 et en 1504 comme ayant reçu plusieurs payements de cette ville pour divers travaux de son art.

Nous avons rencontré également un grand nombre de fois le nom de cet artiste dans les registres des délibérations municipales, où il figure à titre de conseiller et pair de la ville.

Dans une assemblée tenue le 7 avril 1523, sous la présidence de Jacques de Beaune, bailli de Touraine, dans le but d'aviser aux mesures de sûreté à adopter pour la défense de la ville, Girard Odin s'engage, détail curieux, à fournir jusqu'au nombre de soixante ouvriers brodeurs (1).

En 1531, il enrichit de ses broderies le poêle ou dais en toile d'or et d'argent, doublé à l'intérieur de satin blanc, noir et jaune et décoré de fleurs de lis et de salamandres; ce dais était destiné à la réception de la nouvelle reine Eléonore d'Autriche, dont l'entrée solennelle n'eut lieu qu'au mois d'octobre 1532.

Ockeghem (*Jehan de*), premier chapelain, chantre de la chapelle de Louis XI et de Charles VIII, trésorier de Saint-Martin. Peu de noms ont été aussi défigurés que celui de ce grand musicien et chanteur; ainsi, on l'a appelé tour à tour

(1) Papier journal ordinaire des délibérations et assemblées faites en l'ostel et maison de la communité de la ville et cité de Tours, tome XV.

Ockenheim, Okekam, Okenghem, Obekhan, Okergan, Olkégen, etc.; sa signature, que nous reproduisons ici, donne la véritable orthographe de son nom.

Né à Bavay, vers 1430, d'après Fétis, Ockeghem était attaché dès 1462 au service de l'abbaye de Saint-Martin de Tours, en qualité de trésorier, fonction qu'il occupait encore en 1494 (1); ce n'est donc pas à la fin de sa carrière qu'il est venu fixer sa résidence à Tours, comme on l'a prétendu, puisque en 1462 il avait à peine trente-deux ans.

Dans une description de la ville de Tours, sous le règne de Louis XI, que nous a laissée Francesco Florio, nous voyons que les musiciens de ce roi, choisis parmi les plus habiles de tout le royaume, chantaient tous les jours la messe et les vêpres dans la chapelle du château de Tours ou du Plessis sous la direction d'Ockeghem. Florio après avoir accumulé les éloges les plus pompeux sur le talent et la voix de ce maître de chapelle, nous dit, pour exprimer toute son admiration, qu'il comprend maintenant les prodiges racontés par les anciens sur Timothée ou sur Arion, ce fameux musicien qui, grâce à son talent sur le luth, put s'échapper sain et sauf d'un vaisseau de pirates sur le dos d'un dauphin accouru aux sons de son instrument.

On ignore la date précise de la mort d'Ockeghem; on peut cependant, d'après le texte de la « Déploration » de Guillaume Crétin sur le trépas de cet artiste, avancer qu'il mourut à Tours, vers 1513.

Oë (*Jehan d'*), m° orfévre à Tours, est signalé dans la liste des habitants notables appelés au mois d'octobre 1471 à prêter serment de fidélité au roi Louis XI, en présence du bailli de la province et du maire de Tours.

Oliviers (*François des*), m° poseur d'orgues, originaire de Lyon, réside à Tours en 1530, année où il entreprend la réparation des orgues de la cathédrale.

(1) Cf. *Registres des comptes municipaux*, depuis l'année 1462 jusqu'en 1494.

Ollivier (*Macé*), m^e menuisier sculpteur, paroisse Saint-Pierre-du-Chardonnay, à Tours, « fait marché avec Georges Catinat, conseiller du roi, abbé de Saint-Julien,

« Pour faire toutes les chaires qu'il convient faire en l'église de Saint-Julien, tant haultes que basses, des deux costés du chœur, depuis la fermeture d'icellui chœur nouvellement faict ;

« Ledict Ollivier, pour le désir qu'il avait que ces besongnes feussent bien faites, s'est servi du nommé Hommerberg, maître menusier de la ville de Bloys, homme expérimenté en tels ouvrages ;

« Lesdictes chaires seront faictes en chantournement manière d'arpies, enrichies de feuillages pourfillées avec leurs embasses.

« Les sellettes seront enrichies de consolles, roulleaux et feuillaciers et émoulleures.

« Ce marché est conclu ponr les cinquantes haultes chaires y compris les abbatialles à raison de trente-six livres pièce (1). »

Un autre marché est conclu pour les nouvelles chaires destinées à l'abbaye de Marmoutier (1627).

— (*François*), fils du précédent continue sa maîtrise, il figure dans les comptes de la ville pour travaux de son art exécutés en 1674.

Orphéus (*Hector*), artiste musicien, m^e joueur d'instruments à Tours, signe en 1529 un contrat d'association avec Augustin de Champaigne, maître joueur d'instruments du roi François Ier et trois autres artistes, pour « jouer tant à nopces, banquets ou assemblées quelconques (2). »

Oudin (*Pierre*), m^e fondeur de canons, à Tours, contracte un marché, le 4 août 1627, avec la ville de Tours, pour fondre quatre pièces d'artillerie de fonte verte, moyennant la

(1) Minutes de Martin Boutet, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.

somme de quatre cents livres tournois; il fournit également quatre couleuvrines.

Célestin Port signale dans ses *Artistes angevins*, un maître fondeur de cloches, nommé Pierre Oudin, qui aurait épousé à Angers, le 31 juillet 1628, Renée Béritault et serait mort dans cette ville le 11 avril 1641. Il ne nous semble pas téméraire d'identifier ces deux Pierre Oudin en un seul, d'autant que par la nature de leurs travaux, les maîtres fondeurs de cloches et de canons étaient obligés de se déplacer fréquemment.

Oudry ou **Houdry** (*Pierre*), mᵉ brodeur des rois Henri II, François II et de la reine Marie Stuart, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1546-1595), ne nous est connu que par plusieurs actes notariés dans lesquels il figure à titre de partie contractante ou de témoin (2).

Ouvrard (*René*), artiste musicien, maître de chapelle, né à Chinon, le 16 juin 1624, passa la première partie de son existence, en pérégrinations à travers la France, occupant successivement, soit à Narbonne, soit à Bordeaux, la place de maître de chapelle. Revenu à Tours, vers 1670, et nommé chanoine de la cathédrale, il employa ses loisirs à composer et corriger plusieurs hymnes du Bréviaire du diocèse de Tours.

On lui doit aussi une *histoire de la musique ancienne et moderne*, travail immense auquel il consacra plusieurs années de sa vie et dans lequel on trouve une théorie de l'art musical comprenant les plus petits détails des règles de la composition.

La date de son décès est fixée au 19 juillet 1694 ou 1695, les uns le faisant mourir à Rome et les autres à Tours.

Pacherot ou **Pascherot** (*Jérome* ou *Jérozolime*), mᵉ maçon, d'origine italienne, sculpteur tailleur de marbre pour le roi, vient fixer sa résidence à Tours, en 1503 « dans un logis où pendait pour enseigne l'image de *Saint Jehan Baptiste*, sur le pavé de la rue des Filles-Dieu, autrement appelé le faubourg Saint-Étienne ».

(1) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.

De 1507 à 1509, Pacherot est employé au château de Gaillon, où il sculpte une fontaine de marbre et l'autel de la chapelle.

On trouve dans les minutiers des notaires Jaloignes, Courandeau et Étienne Viau un grand nombre d'actes contractés par cet artiste depuis l'année 1503 jusqu'en 1540, soit en son nom, soit au nom de sa femme, Jehanne Meunier; malheureusement aucune de ces pièces ne présente un intérêt artistique.

Paimparé (*Étienne*), m^e^ brodeur, paroisse Saint-Pierre-du-Boile à Tours (1543-1575), avait pour marque les initales de son nom réunies par un lacs à nœuds multiples (1).

Papillon, nom d'une famille d'orfèvres du xvie siècle.

— (*Almot*), Grande-Rue, paroisse Saint-Saturnin, à Tours, passe un marché en 1508 avec Jehan Dupuy, abbé de Cormery, pour fabriquer un grand bas-relief en argent doré, du poids de cents marcs, au prix de quinze livres le marc. Cette magnifique pièce d'orfévrerie était destinée à servir de support à huit châsses, dont quatre étaient en vermeil et quatre en argent.

Ce même abbé fit exécuter par Papillon deux statues en argent, représentant l'une saint Paul et l'autre saint Benoît.

Le nom de cet orfévre disparaît de nos documents en 1523.

— (*Claude*), fils du précédent, m^e^ orfèvre de Catherine de Médicis, est souvent qualifié de maître graveur lapidaire; il avait cessé de vivre avant l'année 1600, ainsi que le prouve une pièce authentique signée de René et Jehan, ses deux fils, qui se partagèrent la maîtrise de leur père (2).

On retrouve plusieurs autres familles Papillon exerçant la profession d'orfévre, pendant les xvie et xviie siècles, au Mans, à Troyes, à Clermont, à Rouen et à Paris; il nous est impossible de dire si ces différentes familles doivent être rattachées à une source commune, qui serait la Touraine.

(1) Minutes de Pierre Digoys, notaire royal, à Tours.

(2) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours

Papin (*Jehan*), m[e] maçon architecte, m[e] des œuvres de maçonnerie de la cathédrale de Tours (1452†1486), nous apparaît pour la première fois en 1441, dans la liste des nouveaux frères admis en la confrérie de Saint-Gatien avec sa femme nommée Jehanne.

En 1448, les élus le désignent avec d'autres maîtres maçons architectes pour décider si l'on devait abattre l'ancienne porte monumentale de Saint-Étienne, ou si l'on élèverait une nouvelle porte en un autre lieu (1). Vers 1452, Papin succéda à Jehan de Dampmartin dans la direction des travaux d'achèvement des dernières travées de la grande nef de notre cathédrale, ainsi que des chapelles latérales.

Au mois de juillet 1462, la ville s'adresse encore à Jehan Papin, dans le but de décider si l'on devait abattre la bastille qui défendait le grand pont de Tours et en reconstruire une neuve. L'année suivante, les élus lui confient ce soin; aussi est-il désigné dans les pièces de comptabilité sous le titre de maître des œuvres du pont de Tours.

En considération des bons et loyaux services de Papin et sur la demande expresse de messieurs de Saint-Gatien, le corps de ville l'exempta de la taille des trois milles livres établies sur les paroisses de Tours.

Au nombre des autres travaux publics entrepris par cet architecte, il nous faut encore citer : « la construction et ouvrage de la muraille et closture du parc du château royal de Plessis-lez-Tours, » terminé au mois de mai de l'année 1475.

Nous rencontrons pour la dernière fois le nom de Papin dans les comptes municipaux de l'année 1478, à l'occasion d'un toisage de la ville ordonné par Louis XI et qui fut exécuté sous la direction du maître des œuvres de Saint-Gatien (2).

La date du décès de Jehan Papin a été rapportée d'une façon contradictoire par suite de la lecture défectueuse d'une inscrip-

(1) *Registres des délibérations municipales*, tome VIII.
(2) Archives municipales, pièces justificatives des comptes, 1478.

tion gothique sculptée sur une une pierre qui se voit encore à l'entrée de l'église Saint-Pierre-des-Corps. Ce serait, d'après les uns, en 1454; d'après les autres il faudrait lire 1480, dates inadmissibles si l'on étudie avec soin les listes de la confrérie de Saint-Gatien, qui peuvent suppléer en bien des cas à l'absence des registres de l'état civil; or on lit en regard du nom de maître Papin une mention qui fixe d'une manière positive la fin de sa longue carrière à l'année 1486. Quant à l'époque du décès de sa femme, dont nous ne connaissons que le prénom, on est d'accord pour la fixer à l'année 1471 (1).

Pasquault ou **Pascot** (*Paul*), m[e] peintre décorateur, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1580-1582).

Patin (*Antoine*), m[e] maçon architecte, à Tours, prête serment de fidélité au roi Louis XI, au mois d'octobre 1474.

Patouilleau (*Jehan*), m[e] maçon entrepreneur, né à Tours en 1580, paroisse Saint-Vincent, décédé en 1636, même paroisse, est mentionné dans les comptes des fortifications de la ville de 1628 à 1632, comme ayant édifié la porte Saint-Louis et la porte Bourbon.

Patouilleau avait cessé de vivre en 1636 ainsi que le prouve une réclamation adressée au corps de ville par sa veuve (2).

Payen (*Pierre*), m[e] fondeur de cloches et canonnier, à Chinon, nous est connu par un marché passé en l'année 1585 pour la fonte d'une cloche destinée à l'église de Villebernier.

Péan (*Guillaume*), m[e] fondeur de cloches, à Chinon, fait marché en 1530, avec le chapitre de Saint-Maurice d'Angers pour fondre une cloche du poids de quinze mille livres.

Célestin Port, dans ses *Artistes angevins*, mentionne à cette époque deux maîtres fondeurs canonniers d'Angers, nommés Yves et Marduin Péan (1525-1541). Doit-on les considérer

(1) Bibliothèque municipale, n° 1306 des manuscrits.
(2) *Registres des délibérations de la ville de Tours*, tome LII.

comme appartenant à la même famille? le fait est probable, mais non démontré.

Perdriau (*Thomas*), m[e] orfèvre, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1598).

Perier (*Guillaume*), m[e] menuisier sculpteur sur bois, paroisse Saint-Vincent, à Tours, contracte un marché le 20 janvier 1531 avec un prêtre nommé Martin Michaud, par lequel il s'engage à faire « un charlit à armoiries et médailles en bois de noyer, un grand coffre auquel il faira une image de Nostre-Dame; un dressouer à l'antique, avec deux guichets : sur l'un y aura l'image de saint Roch et sur l'autre l'image de saint Martin ;

« Puis il faira six escabeaux ouvrés et deux chaises à asseoir à table (1). »

Perrault (*Jehan* I[er]), m[e] brodeur du roi, paroisse de Notre-Dame de l'Ecrignole à Tours (1550†1592), est souvent cité dans les registres des délibérations et des comptes de la ville, ainsi que dans les minutes des notaires depuis l'année 1546.

Dans l'état des frais et dépenses occasionnées par le joyeux avènement de Mgr le duc d'Anjou et de Touraine, au mois de mars 1577, Perrault est mentionné comme ayant brodé les quatre pentes du poesle ou dais destiné à l'entrée de ce prince.

En 1589, la ville lui confie l'exécution d'un autre dais devant figurer à la réception solennelle du roi Henri IV, qui eut lieu le 11 novembre de cette année. Perrault reçut la somme considérable de trois cent quatre-vingt-un écus d'or, pour la confection de ce dais de velours violet cramoisy, garni à l'intérieur de taffetas vert et décoré de broderies, passements d'or, d'argent et de soye (2).

Ce maître brodeur cessa de vivre à la fin de l'année 1591,

(1) Minutes de Jacques Fousaedouaire, notaire royal, à Tours.
(2) *Registres des comptes municipaux*, tome CIV, folio 482.

ainsi que le démontrent plusieurs actes notariés où figure le nom de sa veuve. Au nombre de ces pièces authentiques, nous avons retrouvé un document fort curieux et qui mérite d'être publié en entier. Il s'agit de l'inventaire dressé après le décès de Perrault, par le notaire assisté de quatre maîtres brodeurs Jehan de Montmalle, Jehan Pyau, Jehan Godart et Julien Rémonneau. Il suffit de parcourir ce résumé pour s'assurer qu'à la fin du XVI[e] siècle, l'art de la broderie était loin de perdre de son importance et suivait le luxe effréné de l'époque, qui alla toujours croissant jusqu'aux édits somptuaires de Henri IV et de Louis XIII.

Voici cet inventaire, qui est daté du 24 février 1592 :

« Estimation des ouvraiges de broderie se trouvant en la boutique haulte et estude de M[e] Jehan Perrault, brodeur du roy.

« Ung ciel de grand lit d'escarlate rouge faict à broderye et garni de riddeaux de soye cramoisi viollet ; cy vingt-cinq écus.

« *Item*, ung parement de devant d'autel représentant l'image de Notre-Dame et de saint Jehan, faicts de tailleures et de laneures apposées sur bougrau rouge.

« *Item*, ung parement de devant d'autel, auquel y a une ymaige figure de Notre-Dame-de-Pitté, de pareille faczon.

« *Item*, ung ciel de broderie sur velours blanc, en façon de feston de fruits et fleurs rehaussés d'or et d'argent, avec panthes garnies de trois doublures de frize rouge avecques des fruits et des fleurs de soye; cy trente-sept livres.

« *Item*, une pante de broderie en satin blanc, faicte de plusieurs coulleures de taffetas brodé.

« *Item*, plusieurs panthes de ciel à fond de satin de Burges vert en broderies.

« *Item*, une pante de canevatz faicte à petit points, de diverses coulleurs.

« *Item*, plusieurs pièces de cuyr noir pour servir à faire un colletin d'homme à broderies de guippeures d'argent.

« *Item*, trois panthes constellées d'or, estant garnyes de

chacune trois hystoires, huit figures de personnaiges nuds et six masques.

« *Item*, une autre pièce qui est l'histoire de la bataille d'Amalethe (Amalech).

« *Item*, une grande histoire de Moïse estant dans la montagne.

« *Item*, un corps de robbe de drap d'or figuré de soye cramoysie avec les deux manches.

« *Item*, une cazaque de drap rouge cramoisy pour servir à un page, brodée de broderies de velloux blanc et noir.

« *Item*, un grand tableau de l'hystoire d'Agar et une hystoire de Léda.

« Enfin vingt-six mestiers de brodeurs tant grands que petits (1). »

— (*Jehan* II), succède au précédent dans sa maîtrise de brodeur du roi, à dater de l'année 1592.

Peschot (*Antoine*), m[e] brodeur, protestant, né à Tours, paroisse Saint-Saturnin, en 1520, est décédé en 1603, paroisse Saint-Pierre-du-Boile, ainsi que le démontre un acte notarié passé au mois d'août, dans lequel sa veuve donne pouvoir à Isaac Voisin, maître brodeur, de recevoir une somme de trois mille six cents livres qui était due à défunt son mari par Mgr Henri de Bourbon duc de Montpensier (2).

— (*Guillaume*), frère ou fils du précédent, maître brodeur, à Tours, est cité dans les comptes municipaux de l'année 1568. Sa fille épousa, au mois de juillet 1595, Antoine Pierre, brodeur, fils de Jehan Pierre, également maître brodeur, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (3).

Petit (*Pierre*), m[e] armurier, à Tours (1498), prend part aux préparatifs de l'entrée solennelle de Louis XII, en 1500.

— (*Jacques*), m[e] brodeur (1522).

— (*Claude*), m[e] orfévre, paroisse Saint-Saturnin (1578).

(1) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes de Pierre Coynard, notaire royal, à Tours.
(3) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.

Peyne (*Abraham* dit *La Roze*), artiste musicien, violon de la chambre du roi, maître ouvrier d'instruments de musique, à Tours, signe un contrat d'association le 21 mai 1601, avec Paul Janvier, violon ordinaire du roi, et plusieurs autres musiciens instrumentistes (1).

Phelippes, nom d'une famille de maîtres brodeurs de Tours.

— (*Nicolas*), figure chaque année dans les comptes municipaux, depuis l'année 1482 jusqu'en 1496, pour avoir brodé les armoiries de la ville, sur les manches des robes des quatre clerc en exercice.

— (*Jehan*), succède au précédent dans sa maîtrise jusqu'en 1544, époque où nous le perdons de vue.

Piccatrix ou **Picatris** (*Jehan*), mᵉ orfévre, paroisse Saint-Pierre-du-Boile, à Tours (1563-1566).

Picou (*Robert*), mᵉ peintre et graveur, originaire de Tours, où, d'après certains biographes, il serait né au commencement du XVIIᵉ siècle, alors que nous le voyons en 1583, signant au baptême de Françoise Négrier, fille de Marie Bahuche et de Pierre Négrier (2).

En 1614, Picou avait quitté Tours pour aller résider à Paris et y occuper un logement au Louvre avec Marguerite Bahuche, artiste peintre dont nous avons parlé précédemment, à la charge d'avoir soin des peintures de la grande galerie du Louvre et de celles des Tuileries.

Parmi les œuvres les plus remarquables de ce maître peintre, nous citerons une grande toile représentant saint François traversant la mer de Sicile sur son manteau. Il existait autrefois dans l'ancienne église paroissiale de Saint-François, à Tours, une bonne copie de ce tableau qui a été gravé par Jérôme David.

(1) Minutes de Pierre Coynard, notaire royal, à Tours.

(2) Archives de l'état civil, *Registres baptistaires*, tome II, de la paroisse Saint-Pierre-le-Puellier.

On cite également de cet artiste toute une série de portraits gravés représentant les personnages célèbres de l'ordre des Minimes.

La date du décès de Robert ne peut guère être reculée au-delà de l'année 1658, François Belot ayant occupé sa place et et son logement au Louvre, vers le milieu de l'année 1659.

Picques (*Durand de*), m^e graveur en taille-douce, vient résider à Tours, en 1589. A cet effet, il loue une portion de maison, située rue de la Scellerie, paroisse Saint-Saturnin, où il résidait encore en l'année 1599.

Nous avons relevé dans un des registres baptistaires de cette paroisse une indication intéressante, relative à la descendance de cet artiste :

« Le 15 juin 1596, a été baptisé Julien, fils de maître Durand de Picques, graveur en cette ville, et de Anne Dabiot, sa femme ;

« Et ont esté parrain Guillaume Bazille, et marraine, Marie Longuet (1). »

Pierre (*Jehan* Ier), m^e ymaigier sculpteur, à Tours, figure aux comptes de l'entrée solennelle de François Ier (juillet 1515), dont les préparatifs et devis avaient été confiés à Pierre Vallence, maître architecte fontainier de la ville de Tours (2).

— (*Jehan* II et *Jacques*), fils du précédent, m^es brodeurs, paroisse Saint-Saturnin à Tours (1546-1596).

— (*Antoine*), fils de Jehan II et m^e brodeur comme lui, épouse au mois de juillet 1595, la fille de Guillaume Peschot, m^e brodeur de Tours.

— (*Denis*), achève son apprentissage de brodeur au mois de mai 1558, chez Jehan Perrault, m^e brodeur du roi à Tours (3).

(1) Archives de l'état civil, *Registres baptistaires* de Saint-Saturnin, tome III.

(2) Archives municipales, pièces justificatives des comptes, 1515.

(3) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.

Pilati (*Pierre*), mᵉ peintre, à Tours, ne nous est connu que par la mention qu'en a faite M. de Laborde et qui est ainsi conçue :

« A Pierre Pilati la somme de dix livres cinq sols pour un voyaige par luy faict durant le dit mois d'octobre (1529) de la ville de Tours à Paris, où le dit seigneur (François Iᵉʳ) l'avait faict venir pour luy deviser certains portraits et ouvraiges et pour son retour de Paris au dit Tours. »

Pillet (*Aignan*), mᵉ armurier, paroisse Saint-Pierre-des-Corps, à Tours (1523).

Pilloys (*Claude*), mᵉ tapissier de haute lisse, à Tours, succède à Jehan II Duval, mᵉ tapissier, qui lui loue, en 1585, sa boutique et ses ateliers, situés Grande-Rue, paroisse Saint-Saturnin (1).

Pinaigrier ou **Pinégrier**, nom d'une famille célèbre de mᵉˢ peintres verriers des xviᵉ et xviiᵉ siècles.

Malgré la grande renommée dont a joui dans les temps passés cette dynastie d'artistes, nous manquons de renseignements authentiques sur l'époque et le lieu de la naissance du chef de cette famille, Robert Iᵉʳ. La ville de Tours le réclame; Chartres revendique également l'honneur de lui avoir donné le jour. Ce n'est donc que sur des probabilités et d'après une vieille tradition que le plus grand nombre des biographes et des historiens de l'art ont avancé que le premier des Pinaigrier serait né à Tours ou dans les environs, vers la fin du xvᵉ siècle (1490). Émeric David partage cette dernière opinion en s'appuyant sur deux motifs principaux ; d'abord, sur ce que Robert se serait transporté à Tours, vers la fin de sa carrière sans qu'aucune grande entreprise paraisse l'y avoir attiré ; puis sur ce que ses enfants conservèrent son établissement après son décès, survenu vers 1550. Jal repousse cette dernière allégation, en invoquant plusieurs documents inédits relatifs à des

(1) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.

membres de cette famille; malheureusement, il confond la famille des Pinaigrier de Paris avec celle de Tours, d'où résulte un imbroglio qu'il ne peut arriver, malgré toute sa perspicacité, à débrouiller.

Si le lieu de naissance du premier des Pinaigrier n'est pas à l'abri de la discussion, la question de sa descendance est également un problème insoluble.

Ainsi, d'après Labarthe, Robert Ier aurait eu un seul fils, nommé Nicolas et dont les descendants seraient : Robert II, Jehan et Louis. Charavay déclare que Robert eut deux fils : Nicolas Ier, qui n'aurait eu que des filles et serait décédé le 2 décembre 1606, et Robert II, père de Nicolas II, de Jean et de Louis. Quant à Émeric David (copié par Larousse), il accorde à Robert trois fils : Nicolas Ier, Jean et Louis. Enfin, si l'on s'en rapportait aux témoignages de Félibien et de plusieurs autres biographes, Robert Ier aurait eu quatre enfants : Robert II, Jean, Nicolas et Louis.

Telles sont les assertions contradictoires que l'on recontre sur la descendance du premier des Pinaigrier; elles démontrent la rareté des documents authentiques relatifs au chef de cette dynastie et l'impossibilité de déterminer auquel des Pinaigrier on doit attribuer telle ou telle verrière célèbre; c'est ainsi qu'on a déclaré sans aucune preuve Robert comme étant l'auteur des magnifiques vitraux de la Sainte-Chapelle de Champigny, alors que les premières verrières n'ont pu être placées que vers 1550, date généralement admise pour l'époque de la mort de cet artiste.

N'en est-il pas de même du célèbre vitrail de Saint-Étienne-du-Mont, à Paris, attribué également à Robert Ier, alors que M. de Lasteyrie a démontré qu'il a été exécuté dans les premières années du XVIIe siècle, aux frais d'un riche marchand de vins de cette paroisse.

Dans l'impossibilité où nous sommes, malgré de nombreuses investigations, de dissiper l'obscurité qui enveloppe la filiation de ces maîtres peintres verriers, notre tâche se bornera ici à publier quelques documents nouveaux qui nous permettront

de combler plusieurs lacunes et de redresser quelques erreurs commises dans les biographies de ces artistes.

— (*Nicolas* Ier). Ce prénom de Nicolas donné à quatre enfants d'une ou deux familles exerçant le même art, n'a pas peu contribué à enchevêtrer la filiation des Pinaigrier. Aussi les écrivains du XVIIIe siècle et leurs trop bons copistes du XIXe siècle les ont-ils confondus à plaisir, assignant à Nicolas II ce qui appartenait à Nicolas Ier, et à Nicolas III les œuvres de Nicolas II.

On lit dans le dictionnaire de Jal un certain nombre de documents relatifs à Nicolas Ier, qui demeurait à Paris, dans la paroisse de Saint-Jacques-de-la-Boucherie, avec sa femme, nommée Nicole Arraut, dont il eut, de 1567 à 1571, quatre filles; mais celle-ci étant décédée vers 1575, Nicolas épousa, le 8 juillet 1581, Marie Jallois.

C'est lui que Sauval a appelé l'inventeur des émaux, et ses contemporains ont célébré à l'envi l'éclat et la beauté de ses vitraux.

Au nombre de ses œuvres principales Levieil cite avec éloge plusieurs verrières de l'église Saint-Paul, à Paris, représentant des traits de la vie de ce saint. Il peignit aussi à Saint-Jacques-la-Boucherie les vitraux des chapelles de Saint-Denis et de Sainte-Anne. Les autres verrières avaient été peintes par Jean et Louis Pinaigrier.

Nicolas Ier avait pour marque un compas ouvert posé sur ses deux pointes et entrelacé d'une branche de laurier.

D'après un acte authentique de l'état civil de la paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois, la date d'inhumation de ce peintre est fixée au 2 décembre 1606.

En résumé l'existence de Nicolas Ier s'est écoulée en grande partie à Paris, ce qui nous explique l'absence de documents tourangeaux relatifs soit à ses œuvres, soit à sa descendance. Il est donc présumable que deux familles Pinaigrier se sont développées parallèlement, l'une à Paris et l'autre à Tours.

— (*Nicolas* II), petit-fils de Robert Ier et peut-être le fils de Robert II, est mentionné dans les minutes des notaires de

Tours comme ayant sa résidence dans notre ville à la fin du XVIe siècle. Par un acte notarié en date du 5 octobre 1601, « honorable homme Jehan Chevallier, m^e organiste, demeurant à Tours, baille à titre de louage pour trois années entières, à Nicolas Pinaigrier, peintre et vitrier, une chambre haulte à cheminée, une estude et une gallerie à costé, un grenier dessus la dite chambre, le tout faisant partie de la maison du dit Chevallier, situé en la rue de la Sellerye, paroisse Saint-Saturnin, moyennant la somme de trente-deux écus sols, payables par les quatre quartiers ordinaires de l'an (1). »

Les registres baptistaires de la paroisse Saint-Saturnin et de Notre-Dame de l'Écrignolle nous offrent une suite de renseignements inédits sur sa nombreuse descendance : « Le 31 mars 1602 fut baptizée Renée, fille de Nicolas Pinaigrier, peintre vitrier, et de Renée Berault, sa femme; et fut parrain, Jehan Ribot et marraine Lucrèce Huart, femme de sire François Darly, peintre du roi.

Le 25 octobre 1604, baptême de Michelle... etc.

Le 5 novembre 1607, baptême de Jehan ...

Le 23 novembre 1609, baptême de Clément, qui eut pour parrain Clément Berault, maître vitrier, et pour marraine Catherine Leseigneulx (fille d'un peintre verrier).

A cette énumération il faut encore joindre la naissance d'un autre fils, baptisé à Paris, le 17 août 1603, sous le nom de Nicolas, fait relaté par Jal dans son article sur les Pinaigrier et qui n'a servi qu'à embrouiller un peu plus la généalogie qu'il a donnée de cette famille.

Parmi les minutes du notaire Coynard, nous avons vu plusieurs actes où Nicolas est en lutte aux rudes assauts d'une existence fort gênée et souvent même pénible. Le 30 décembre 1606, Jean Lefebvre, maître serrurier à Tours, intente un procès à notre peintre verrier afin d'être payé d'un moulin ou rouet à tirer le plomb; ce dernier déclare devant le notaire, en présence de ses beaux-frères Clément et Hector

(1) Minutes de Pierre Coynard, notaire royal, à Tours.

Berault, maîtres vitriers à Tours, qu'il est dans l'impossibilité de rembourser la somme réclamée par le serrurier et offre de verser entre les mains du notaire un a compte de quatre livres tournois.

Nous lisons également dans un autre acte, emprunté au même minutier, que Nicolas se voit obligé, sur les réquisitions de sa propriétaire qu'il ne pouvait payer, d'abandonner son logis de la rue de la Scellerie pour aller résider près de Saint-Martin, en la paroisse de Notre-Dame-de-l'Ecrignolle. Au mois d'août 1610, sa triste situation financière ne s'était pas améliorée, ainsi que le constate la pièce suivante : « Le 14 août 1610, en la court du roy n. s. à Tours, Nicolas Pinaigrier, maître peintre et vittryer, et Renée Berault, sa femme, demeurant paroisse de Notre-Dame-de-l'Ecrignolle, demandent du temps pour payer une somme de trois cent soixante livres tournois qu'ils doibvent à Marie Chatry, veuve Ribot ; il leur est à présent impossible de pouvoir payer... » Cette veuve leur ayant accordé trois ans pour se libérer de la somme ci-dessus, dont ils ne devaient payer aucun intérêt, « en ceste considération le dit Pinaigrier et sa femme promectent bailler et donner à la dite veuve deux panneaux de vittres peintes, qui estaient faictes pour mettre en la grand chambre du logis du dit défunt Ribot (1). » Enfin, dans un dernier acte daté du 17 décembre 1612, nous voyons que notre pauvre artiste luttait encore contre des tribulations de toutes sortes amenées par la gêne, lorsque la mort vint le chercher au commencement du mois de janvier 1613. L'époque de son décès ne peut, en effet, être reculée au delà de ce mois, comme le prouve l'acte de mariage de sa veuve avec Jehan Sarrazin, artiste verrier, qui fut célébré au mois de février de l'année 1614. De ce contrat de mariage, nous déduirons plusieurs conséquences : il nous prouve d'abord que Jal a commis une grosse méprise en avançant que le Nicolas Pinaigrier dont la femme s'appelait, en 1606, Michelle Forestier, avait épousé en

(1) Minutes de Pierre Coynard, notaire royal, à Tours.

premières noces Renée Berault, qui lui avait donnée, le 17 août 1601, un fils nommé Nicolas; on apprend encore par cette même pièce que les peintres verriers du nom de Sarrazin étaient originaires de Dijon et non de Tours, ainsi que les biographes l'ont avancé sans aucune preuve.

Voici un fac-similé de la signature de Pinaigrier empruntée aux registres de l'état civil de la paroisse Notre-Dame-de-l'Ecrignolle, à Tours.

Au siècle dernier plusieurs églises de Tours possédaient quelques belles verrières exécutées par Nicolas II, dont il ne subsiste plus que des fragments. Nous citerons entre autres: 1° les vitraux d'une des chapelles de l'église Saint-Julien, où étaient représentées la sainte Vierge et sainte Anne tenant l'enfant Jésus par la main; 2° ceux qui ornaient la chapelle de Notre-Dame, dans l'église Saint-Pierre-le-Puellier, représentant la cène faite après la résurrection de Lazare, au bas se voyaient les armoiries de la famille Ruzé (1). L'abbé Dubaut, qui avait apprécié le mérite de cette composition, acheta la verrière pour la placer dans son église paroissiale de Notre-Dame-la-Riche, mais les troubles révolutionnaires et la fermeture des églises ne lui permirent pas d'achever complètement son entreprise.

— (*Nicolas* III), peintre verrier, fils du précédent, rue de la Scellerie, paroisse Saint-Saturnin, avait épousé, vers 1620, Anne Naudet.

Les troubles religieux qui se manifestèrent d'une façon si violente à cette époque, dans la ville de Tours, portèrent un

(1) Ces armoiries étaient : de gueules au chevron ondé, d'argent et d'azur de six pièces, accompagné de trois lionceaux d'or.

coup fatal à la peinture sur verre, déjà languissante depuis le commencement du siècle. D'un autre côté, la quantité considérable de peintres verriers et le nombre immense de verrières placées dans toutes les églises et les moindres chapelles avaient produit une si grande décadence dans l'exercice de cette noble profession, que les artistes verriers se virent pour la plupart réduits à la misère; Nicolas III n'échappa pas à cette chute, facile à prévoir, lorsqu'on connaît la décadence de son père Nicolas II.

En continuant notre enquête sur la vie de Nicolas III, nous le voyons, au mois d'avril 1622, passer un marché avec Anne Babou, deuxième du nom, abbesse de Beaumont-lez-Tours, pour peindre le lambris d'une chapelle de Notre-Dame-des-Miracles, en l'église de l'abbaye, travail peu artistique, qui fut achevé au mois d'octobre suivant (1).

En 1647, on lit dans un registre des délibérations municipales plusieurs requêtes adressées par des maîtres peintres vitriers, qui demandaient à être déchargés de l'augmentation d'impôts, en ayant égard « à leur grande pauvreté ».

Nicolas obtint une place de préposé à la perception des nouveaux droits sur le vin (2), fonction qu'il n'exerça que peu de temps; en effet un registre des décès de la paroisse Saint-Saturnin contient cette courte mention : « Le 5 août de l'année 1650, a esté inhumé, au cymetière de la paroisse, le corps de Nicolas Pinaigrier, peintre et vitrier. »

Nous reproduisons ici la signature de cet artiste, avec lequel finit la branche tourangelle de la famille des Pinaigrier, artistes verriers.

Pinart (*Thomas*), m[e] maçon architecte, est cité dans les comptes des élus, de 1414 à 1417, comme ayant exécuté plusieurs grands travaux publics aux frais de la ville, entre autres

(1) *Chronique de l'abbaye de Beaumont-les-Tours*, page 206.
(2) *Registres des délibérations municipales*, tome XLIV, 1647.

« une bastille sur le pont-levis de sur la rivière de Loire » (1).

Pineau (*François*), m^e armurier, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1582).

Pinguet (*Noël*), m^e fondeur et fontainier de la ville de Tours.

— (.....), architecte à Tours (1782-1838), remplit pendant la Restauration les fonctions d'agent voyer du département. C'est à lui qu'on doit une vue remarquable de l'intérieur de l'ancienne église de Saint-Martin, dessinée au moment de sa démolition. Cette vue a été reproduite par la maison Mame dans la *Touraine illustrée*.

Pinon (*Nicolas*), m^e orfévre, paroisse Saint-Hilaire, à Tours (1556).

Piqueau (*Guillaume*), m^e peintre enlumineur, à Tours, reçoit, en 1482, une somme de douze livres tournois pour avoir enluminé un livre intitulé *de vita Christi*, et y avoir dessiné des lettres ornées et plusieurs paraphes.

Ce volume existe encore à la Bibliothèque nationale ; il ne contient que deux miniatures à pleine page.

Platel (*Lancelot*), m^e tapissier et valet de chambre du roi, à Tours, est souvent mentionné dans les comptes des menus plaisirs et des dépenses de la cour du roi. Ainsi, au mois de mai 1490, Charles VIII ayant fait représenter à Saint-Genou, près du Plessis-lez-Tours, le mystère de ce saint, assista à cette représentation dans un retrait ou petite loge dressée sur un échafaud ; mais comme ce prince redoutait les vents coulis, son peintre eut à coller sur tous les joints des planches, des bandes de papier. Lancelot Platel reçoit un payement « pour tendre la tapisserie et pour avoir fait mener partie de la dite tapisserie pour servir à l'eschafaud du dit seigneur

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome XVI.

à sainct Genou près Tours, où l'on a joué le mystère du dit sainct devant le roy (1). »

Deux ans plus tard, nous le voyons chargé de l'aménagement de la chapelle du château d'Amboise, et recevoir à cet effet, une somme de dix sept cent cinquante livres tournois, pour son payement de deux tables d'autel faites à fils d'or, d'argent et de soye et figurant l'une la Passion et l'autre l'Annonciation (2).

Platel ne vivait plus en 1503, ainsi que le prouve une quittance donnée par sa veuve à l'occasion d'un prêt d'argent que son mari avait fait à la ville.

Pohier, nom d'une famille de peintres décorateurs, qui apparaît pour la première fois dans les registres municipaux de l'année 1426, en la personne de Gervais Pohier.

— (*Mathelin*), fils probable du précédent, est mentionné dans les comptes des élus (1453-1454), comme ayant peint un étendard offert par la ville à Maugouverne, capitaine des francs-archers qui accompagnait avec sa troupe le roi Charles VII, dans son voyage « en Bordelais ».

Il reçoit pendant cette même année un salaire de huit livres tournois pour la peinture d'un écusson aux armes du roi, destiné à être placé au haut du portail de Saint-Vincent, près l'église Saint-Etienne.

— (*Jehan*), continue la maîtrise du précédent, il est employé en 1464 et 1465 par la ville à la peinture d'étendards, de bannières et d'écussons.

Poissonnier, nom d'une famille de m^es^ orfévres célèbres pendant les xve et xvie siècles et qui n'a pas conservé la notoriété qu'elle devrait avoir.

— (*Jehan* Ier), le plus ancien membre connu de cette dynastie, figure en 1409 et 1412 dans les registres des élus ; en

(1) Compte des dépenses de la cour en 1491.

(2) Ce renseignement nous donne la date précise de l'achèvement de la chapelle du château d'Amboise.

1423 il assiste en sa qualité de notable à une séance préparatoire des trois états du pays de Touraine.

— (*Guillaume* ou *Guillemin*), fils probable du précedent avait sa résidence rue de la Scellerie, paroisse Saint-Vincent, où un document remontant à l'année 1470 le signale à notre attention. L'année suivante, il est appelé à prêter serment de fidélité au roi Louis XI. Il livre, en 1480, au chapitre de Saint-Martin, une lampe pleine ciselée et gravée aux armes du roi, du poids de six marcs d'argent, cette lampe était destinée à être suspendue devant la châsse de Mgr Saint-Martin.

Guillaume avait cessé de vivre en 1503 ainsi que le démontre un acte, passé le 27 août par devant Mᵉ Foussedouaire, dans lequel sa veuve, nommée Colette, reconnaît avoir reçu de son fils Jehan une somme de soixante-quatre livres tournois.

— (*Jehan* II), fils du précédent, continue sa maîtrise à dater de l'année 1503 ; son nom figure souvent depuis cette époque jusqu'en 1543, dans les registres des comptes municipaux de Tours.

Poitevin (*Pierre*), mᵉ maçon architecte, à Chinon, nous est connu par un acte notarié du 5 juillet 1531, par lequel Gatien François, maître des œuvres, le constitue son procureur général « espécial avec plain pouvoir de exécuter son office de maitre des œuvres au ressort du siège royal de Chinon pour seulement faire ou faire faire, veoir faire touttes veues, visitacions des ouvrages, corriger, réparer et amender par justice (1).

Polnoir ou Poulnoir (*Heuves*), mᵉ peintre enlumineur, à Tours. D'après Vallet de Viriville, les noms de cet artiste, qui a eu l'honneur de peindre la bannière de Jeanne d'Arc, à Tours, ne serait pas encore bien établis ; « son surnom, dit-il, devait être Polvoir ou Poulvoir, aujourd'hui Pouvoir; Heuves deviendrait Hames, lequel provenait ou de James, Jacques en anglais, ou de Hans, Jean en allemand ». Cet auteur arrive

(1) Bibliothèque nationale, fonds latin ; n° 17128 des manuscrits, fol. 251.

ainsi de déduction en déduction à conclure que cette artiste devait s'appeler James Power (1). A cette détermination, nous opposerons les nombreuses mentions contenues dans les délibérations des élus et s'accordant toutes pendant un espace de plus de dix années, de 1424 à 1436, à lui conserver les mêmes noms et prénoms de Heuves Polnoir, auquel il nous semble difficile de ne pas accorder une certaine authenticité.

A la date du 6 avril 1426, le Papier Journal des mandements des œuvres de la ville contient cette mention : « A Heuves Poulnoir, peintre, la somme de quinze sols pour une bannière en bougran peinte à trois fleurs de lys, qui fut baillée à Colas Salmon, trompille (trompette). » Plus loin, dans ce même recueil, à la date du 19 février 1430, se trouve l'indication d'un payement de quarante sols fait à Colas de Montbazon « pour l'achat de quatre jalayes de bon vin blanc et clairet, à dix deniers la pinte, qui furent données et présentées le neuvième jour dudit moys, à la fille dudict Heuves Polnoir, qui celuy jour a esté espousée et audict Heuves a esté donné cinquante sols tournois pour l'achapt d'un septier de froment qu'il nous a affirmé avoir achatée, icelle somme qui a esté donnée à sa dicte fille pour convertir en pain pour les nopces d'icelle fille, à laquelle on a fait le dict don pour l'onneur de *Jehanne la Pucelle*, estant avec le roi, qui pour la dicte fille d'iceluy Heuves avait rescript à la dite ville ». Par le contexte du dernier membre de cette phrase, on pourrait croire qu'il s'agit ici d'une lettre écrite par le roi et non par la Pucelle; mais il n'en est rien; voici deux curieuses délibérations datées des 19 janvier et 7 février 1430, qui lèvent tous les doutes à cet égard ; dans la première séance, les quatre élus assistés des notables sont appelés à délibérer « sur une lettre close envoyée par *Jehanne la Pucelle*, faisant mencion que on baille à Heuves Polnoir, paintre, la somme de cent écus pour vestir sa fille ».

Les élus effrayés de cette grosse dépense se décident à de-

(1) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.

mander conseil à sire Jehan de Pontchier (1) et de parler à Heuves. Enfin, à la séance suivante du 7 février « a esté délibéré que à la fille de Heuves Polnoir, peintre, qui de nouvel est mariée, pour l'onneur de *Jehanne la Pucelle*, venue en ce royaume devers le roy, pour le fait de sa guerre, disant à luy, avoir esté envoyée de par le roy du ciel, pour le fait de sa guerre, contre les Anglois; laquelle a rescript à la ville, que pour le mariage de la dite fille icelle ville lui paie la somme de cent escus; que de ce rien ne lui sera payé ni baillé pour ce que les deniers de la ville convient employer aux réparacions..., etc. » (2).

Polnoir disparaît de nos documents en 1436.

Pontgrah (*Hans de*), m^e^ armurier ordinaire du roi, originaire de la ville de Nuremberg, vient fixer sa résidence à Tours vers 1504. François Ier lui accorda, en 1528, des lettres de naturalisation.

Pontlevoy (*Martin de*), m^e^ orfévre, paroisse Saint-Vincent, à Tours (1538-1552).

Porcellet ou Pourcellet (*Simon*), m^e^ armurier, paroisse Saint-Pierre-du-Boile, à Tours (1470-1520).

Porchier (*Robin*), m^e^ orfévre du roi Charles VIII et de la ville de Tours, est nommé dans les comptes municipaux depuis l'année 1473 jusqu'en 1481, comme ayant fourni l'orfévrerie blanche nécessaire aux broderies des manches des clercs de la ville.

En 1476, le chapitre du Puy-Notre-Dame en Anjou, le charge de recouvrir d'orfévrerie le dessus du tabernacle de l'autel de leur église; le travail achevé, il reçoit une somme de cent quatre-vingt livres tournois, plus quatre-vingt livres (pour ses peines et salaires) (3).

(1) Jehan, argentier du roi, était garde de la monnaie de Tours; en 1421, il épousa Perrine Briçonnet et devint maître des monnaies du royaume.

(2) *Registres des délibérations*, tome IV, 1430.

(3) Célestin Port, *les Artistes angevins*, art. *Porchier*.

— (*Jehan*), succède à son père, en 1481, et figure à son tour chaque année dans les registres des comptes depuis l'année 1482 jusqu'en 1495.

Porteville (*Protais de*), peintre et vitrier à Amboise, a été signalé pour la première fois par M. de Laborde dans sa *Renaissance des arts*, à l'occasion d'un payement de cinquante-six livres fait à ce décorateur, chargé de peindre quatre cent cinquante écussons couronnés, aux armes de France et de Sicile, pour les obsèques du Charles VIII. Précédemment Porteville était cité dans les comptes de l'entrée solennelle de ce même roi, qui eut lieu à Amboise en l'année 1496 (1).

Le nom de cet artiste disparaît de nos notes en 1508.

Potaige (*Jehan*), mᵉ fondeur, à Tours (1501-1523), passe un marché le 17 mai 1516, avec François Piffre, receveur de la seigneurie de l'Ile-Bouchard, « pour l'exécution de six anges de cuyvre, à asseoyr sur les pilliers, devant l'autel de l'église du couvent des frères mineurs de Parthenay ». « Chacun des anges aura en l'une main ung chandelier pour mettre des cierges et en l'autre main, le mistaire de la Passion ; les dits anges faits à drapperies, selon les patrons montrés aux frères gardiens, au prix de seize livres tournois pour chacun cent d'estoffe, pour chacun ange poisant jusqu'à trente-six livres et s'ils poisent plus en sera payé pour le reste que au prix de dix livres le cent (2).

Potier ou **Pothier** (*Joseph* et *Christophe*), frères, artistes musiciens, maîtres joueurs d'instruments, à Tours, nous sont connus par plusieurs contrats d'association passés avec d'autres artistes depuis 1599 jusqu'en 1607 (3).

Pousay ou **Pouzay** (*Jehan Sainxon*, dit de), mᵉ peintre enlumineur, mari de Martine de Bonneville, est encore un de

(1) C. Chevalier, *Inventaire des archives d'Amboise.*
(2) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.
(3) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.

ces artistes de valeur de la Renaissance qui n'ont laissé dans l'histoire de l'art provincial qu'un souvenir bien effacé.

Au mois de novembre 1521, les élus eurent recours à son talent pour dessiner « deux pourtraits de la situation de la ville de Tours, l'un en papier et l'autre en parchemyn, ensemble les accroissements que le roy François Ier a décidé de faire en l'avenir ».

Ce « pourtraict » fut envoyé à Blois, par un exprès, pour que le roi puisse l'approuver (1).

En 1537, la confrérie de Saint-Sébastien, à Saumur, s'adressa à cet artiste, qu'elle fit venir de Bourgueil, afin de dessiner sur toile les patrons des tapisseries que devait exécuter un autre artiste tourangeau, Jehan Duval, maître tapissier de haute lisse.

Nous avons rencontré le nom de ce peintre pour la dernière fois en l'année 1548, dans une procuration qu'il donne à Philippe Filastreau, son beau-frère.

De son mariage avec Martine de Bonneville, de Pousay eut plusieurs enfants ; l'un, nommé Michel, alla fixer sa résidence à Blois, où il exerça l'état de maître orfévre, jusqu'en l'année 1584, époque de son décès (2) ; l'autre continua à Tours la maitrise de son père.



Pouvreau (*Jehan*), me armurier, paroisse Saint-Vincent,

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome LXVI.

(2) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.

rue Malyentras (rue du Cygne actuelle), est mentionné pour la première fois en 1470, dans une assemblée des membres de sa corporation, réunie le 10 octobre à l'effet d'entendre la volonté du roi Louis XI, sur une nouvelle fabrication des harnoys de guerre (1). Un acte notarié de 1476 le fait voir associé à Guillaume Guenon dit d'Auvergne, avec lequel il livre un harnoys de guerre complet à Jehan de la Tousche moyennant la somme de trente-deux écus (2).

Le nom de ce maître armurier disparait de nos documents après 1516.

Poyaton (*Jacques*), mᵉ lapidaire, joaillier, dyamantier, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1577-1584).

Poyet ou **Pouet**, nom d'une famille de peintres enlumineurs de Tours, qui jouissait d'une grande célébrité pendant la seconde moitié du xvᵉ siècle; aussi trouve-t-on ce nom inscrit dans la liste des peintres célèbres que nous a transmis Pelegrin dans son *Traité de perspective*, publié en 1501, à Toul. Dans cette énumération, le nom de Poyet vient immédiatement après celui de Jehan Foucquet, à la fois son contemporain et son compatriote.

— (*Jehan*), est regardé aujourd'hui comme l'un des plus grands peintres enlumineurs naturalistes du xvᵉ siècle. Cet artiste traitait les sujets d'ornementation, avec une rare finesse de pinceau, détaillant avec un talent hors ligne les plantes, les fleurs et les fruits qu'il avait sous les yeux.

Son nom est cité dans le compte des dépenses faites à l'occasion de l'entrée solennelle de la nouvelle reine de France, Anne de Bretagne, qui eut lieu à Tours, le 23 décembre 1491. Dans les comptes de l'argenterie de cette même reine Anne, on voit Poyet recevoir, en 1497, un payement pour les enluminures d'un des livres d'heures manuscrits composés pour cette princesse.

(1) *Registres des délibérations municipales*, tome XII, 1470.
(2) Minutes de Jehan Jaloignes, notaire royal, à Tours.

L'époque du décès de Jehan Poyet peut être établie dans les premières années du XVIe siècle, en s'appuyant sur ce fait qu'en 1507, Bourdichon fut chargé de terminer les miniatures d'un livre d'heures qu'il avait commencé.

— (*Gatien*), m^{e} escripvain enlumineur, figure, en 1492, à titre de témoin, dans plusieurs minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.

Prata (*Ambroise* Ier *de*), m^{e} armurier, à Tours, comparaît, le 10 octobre 1470, à l'assemblée de sa corporation réunie à l'effet d'entendre les volontés du roi sur les modifications à apporter aux harnoys de guerre.

Il prête serment, l'année suivante, en sa qualité de notable, au roi Louis XI. Nous retrouvons enfin son nom dans plusieurs actes peu intéressants, passés depuis les années 1496 jusqu'en 1507 (1).

— (*Ambroise* II), qualifié de sieur de Tizay après son élévation à l'échevinage, continue la maîtrise de son père vers 1520. C'est également vers cette même époque qu'il épousa Jehanne de Lournay, dont il eut deux filles, Renée et Magdeleine. Cet armurier avait cessé de vivre en 1565, ainsi que le prouve un acte notarié passé par sa veuve dans cette même année (2).

Nous avons rencontré dans les registres baptistaires de la paroisse Sainte-Croix, de Tours, un Jehan de Prata marié à Catherine Haran. S'agit-il ici d'un descendant direct d'Ambroise II? le fait est probable, mais non démontré.

Prégent (*Lancelot*), m^{e} faiseur d'orgues et organiste à Tours, est appelé à Angers, en 1469, pour visiter et restaurer les orgues de la cathédrale de cette ville. On le retrouve, au mois d'octobre 1471, dans la liste des habitants notables prêtant serment de fidélité au roi Louis XI.

— (*Jehan*), fils probable du précédent, apparaît avec la

(1) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes de Jehan Jaloignes, notaire royal, à Tours.

qualification de mᵉ organiste dans une pièce justificative des comptes municipaux de l'année 1489.

Preze ou **Pèze** (*Jehan*), architecte, mᵉ des œuvres de maçonnerie, charpenterie et couverture pour le roi, en Touraine, nous est connu par plusieurs actes notariés du commencement du xviᵉ siécle, où il est qualifié de ce titre. Dans une minute du 17 octobre 1506, Prèze ajoute au titre précédent celui de maître des œuvres de maçonnerie et charpenterie de la ville de Tours. En 1507, il est désigné comme expert arbitre par Jehan Baudet, maître plumassier du roi, et Jehan Delaleu, afin de régler les différends survenus entre eux à l'occasion de la vente d'une maison (1).

Espérons que de nouvelles recherches complèteront nos renseignements relatifs à la biographie de cet architecte.

Prévost (*Philippon*), ingénieur architecte. (Voir *Du Plessis*.

Pringot (.....), artiste peintre et mᵉ de dessin, pour la figure, la fleur et le paysage, rue de la Scellerie, à Tours. L'*Almanach historique de la Touraine* de 1785 à 1790, annonce que Pringot enseigne à peindre en huile, en pastel et en miniature; qu'il peint le portrait et fait des tableaux en ces différents genres. Nous retrouvons le nom de cet artiste sur la liste des dessinateurs choisis par l'administration pour décider quels prix seront décernés aux élèves de l'école académique de dessin de Tours en 1788.

Prudent (*Étienne*), architecte à Tours, dresse, en 1785, plusieurs devis d'estimation des bâtiments de l'abbaye de Beaumont-lez-Tours, ruinés au mois d'août précédent par un violent incendie.

Pyau (*Jehan*), dit de Craon, mᵉ brodeur, paroisse Saint-Vincent, à Tours (1553).

— (*Philippe* Iᵉʳ), succède au précédent. On trouve dans les

(1) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.

registres baptistaires de la paroisse Saint-Vincent, en l'année 1553, mention du baptême de son fils Philippe, que nous voyons au siècle suivant maître juré de la corporation des brodeurs de sa ville natale (1).

Quarré (*Michau*), m^e maçon architecte du xve siècle. (Voir *Carré*.)

Quêtier (*Antoine*), m^e armurier brigandinier à Tours, prête serment de fidélité au roi Louis XI au mois d'octobre 1471.

— (*Jehan*), frère du précédent, m^e orfévre, est cité, en 1577, dans les comptes de dépenses du roi pour la fourniture de plusieurs pièces d'orfévrerie.

Queux (*Lubin de*), m^e orfévre, à Chinon, est classé par Labarthe au nombre des plus habiles ouvriers du règne de Charles VII.

Quoqueau (*Étienne*), m^e maçon architecte. (Voir *Coqueau*.)

Rabaron, nom d'une famille de m^{es} armuriers du xve siècle.

— (*Macé*), est signalé, de 1408 à 1410, dans les comptes municipaux. En 1426 il assiste à la réunion générale des députés des paroisses, convoqués à l'effet d'élire deux représentants à l'assemblée des troits états des pays d'Anjou, Touraine et Maine, convoqués à Saumur par la duchesse de Sicile.

— (*Jehan*) figure dans les comptes de dépenses de l'entrée solennelle d'Anne de Bretagne et de Louis XII au mois de novembre de l'année 1500.

Rabusseau (*Pierre*), m^e brodeur du roi, à Tours, paroisse Saint-Hilaire, loue, au mois de juillet 1580, une portion du logis appelé vulgairement la Tour-des-Pucelles, paroisse Notre-Dame-de-l'Écrignole (2).

L'année suivante il donne sa fille Judith en mariage à Sébas-

(1) Minutes de Pierre Coynard, notaire royal, à Tours.

(2) Cette tour des Pucelles et les maisons avoisinantes avaient appartenu au célèbre enlumineur Jehan Foucquet, peintre de Louis XI.

tieu Brunet, maître peintre du roi, demeurant à Tours (1).

Racoupeau (*Nicolas*), mᵉ brodeur paroisse Saint-Vincent à Tours (1515).

Raigemorte ou **Régemorte** (*de*), ingénieur, fait exécuter, en 1745, sur ses plans et devis, le pont de la Membrolle, sur la Choisille, et celui de Vouvray, sur la Cisse. Nommé premier ingénieur des turcies et levées, Raigemorte fut chargé (1754) de construire sur l'Allier, à Moulins, un pont de treize arches égales, ayant vingt mètres d'ouverture chacune.

Raverot (*Jean-Jacques*), artiste peintre, professeur de dessin et de peinture, est né à Tours en 1760. Il succéda, en 1797, à son beau-père Rougeot dans la direction de l'école académique de dessin, que ce dernier avait fondée dans notre ville. C'est au zèle éclairé et au dévouement courageux de Raverot que la ville doit la conservation d'un très grand nombre de tableaux, de manuscrits et de livres précieux, dont la réunion a donné naissance au musée et à la bibliothèque de Tours. Cet artiste prolongea sa carrière jusqu'en 1842.

— (*Alexandre*), fils du précédent et artiste peintre comme lui, est né en 1793, à Tours. Il abandonna les arts du dessin pour se faire imprimeur, lithographe et journaliste. Après le décès de son père, Raverot retourna à sa première profession et la ville de Tours lui confia à la fois la conservation du musée de peinture et la direction de l'école de dessin. Raverot consacra la plus grande partie de son temps à la restauration des tableaux, travail dans lequel il excellait.

Il mourut à l'âge de soixante-seize ans.

Redon ou **Reddon**, nom d'une famille de mᵉˢ orfévres de Tours.

— (*Gilles* ou *Gillet* Iᵉʳ), est mentionné pendant le premier quart du XVIᵉ siècle, dans les registres municipaux de la ville de Tours.

(1) Minutes de Pierre Aubert, notaire royal, à Tours.

— (*Pierre*), succède au précédent, vers 1530; il est qualifié d'orfévre et valet de chambre du roi de Navarre dans une transaction, passée en 1558, par laquelle il renonce à la jouissance de la Grange-aux-Marbres du roi, située près la porte Ragueneau (1). Son nom disparaît de nos documents en 1562, où il est remplacé par le nom de Gilles II, mᵉ orfévre qui fut nommé maître de la monnaie de Tours après l'avènement de Henri IV au trône (1589).

Regnart ou **Regnard** (*Jehan*), architecte, mᵉ des œuvres de maçonnerie et charpenterie pour le roi en Touraine, figure, en 1471, dans les registres des délibérations. comme ayant été élu à l'échevinat par les députés des paroisses de la ville. Au mois d'octobre de cette même année, il prête serment de fidélité au roi Louis XI.

Les minutes du notaire Jehan Jaloignes mentionnent souvent le nom de ce maître des œuvres, depuis le mois de décembre 1473, époque où il passe un contrat d'apprentissage avec Guillaume Haloys, jusqu'en l'année 1491.

Regnart est également cité pendant ce même intervalle comme étant chargé des devis d'un assez grand nombre de travaux publics dont nous citerons les principaux :

En 1478, édification de la porte monumentale du Chardonnet;

En 1486, devis et reconstruction de la muraille fortifiée sur les quais près la porte Maufumier (rue Constantine actuelle);

En 1490, on le désigne pour visiter les grands ponts de la Loire et le pont Sainte-Anne qu'on disait menacé par les grandes eaux;

En 1494, il dirige les travaux de construction du nouveau portail Feu-Hugon;

En 1498, construction d'une tour carrée près le portail de Bretagne;

Enfin, les comptes des travaux d'édification du nouveau

(1) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.

couvent des Minimes du Plessis-lez-Tours, en 1490, le citent comme ayant été chargé de la réception des travaux.

On lui a attribué, mais sans aucune preuve authentique, la construction du château du Plessis, ainsi que la chapelle et les deux grosses tours du château d'Amboise.

Regnart, nom d'une famille de peintres enlumineurs du xve siècle.

— (*Pierre*), reçoit en 1481, un payement de quatre livres pour avoir « paint une ymaige de Notre-Dame, de couleurs riches, et derrière cette ymaige un angelot portant les armes du roi et de la ville » destinées à être placées sur le portail du pont de la Loire (1).

—(*Colin*), parent probable du précédent, reçoit à son tour, en 1489, une somme de cent sols pour la peinture des armes du roi, de la ville et du maire, sculptées par Clément Bayet sur une porte de ville nouvellement reconstruite en l'île des ponts de la Loire.

Regnauldin (*Olivier*), m^e^ brodeur, paroisse Saint-Pierre-du-Boile, à Tours (1527).

Regnault, nom d'une famille de sculpteurs « tailleurs d'ymaiges de pierre de marbre ».

— (*Guillaume*), né vers 1470, a été l'élève et le collaborateur de Michel Colombe, auquel il succéda, en 1512, dans sa charge de valet de chambre et de tailleur d'images de la reine Anne de Bretagne. Dans le projet de marché du 3 décembre 1511, pour la structure des tombeaux du prince de Savoie, à Brou, Michel Colombe affirme que Guillaume Regnault, son neveu (par alliance), l'a servi et aidé l'espace de quarante ans environ en toutes grandes besognes, petites et moyennes... Il déclare en outre, qu'il l'a très bien servi et aidé en sa dernière œuvre « la sculpture du duc François de Bretagne, père de la reine. »

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome. XLV.

Nous avons rencontré dans les anciens minutiers des notaires J. Jaloignes et E. Viau un assez grand nombre d'actes relatifs à des acquisitions ou a des échanges de biens faits par cet artiste, mais n'offrant aucun détail intéressant au point de vue de l'art.

Marié une première fois avec Loïse Colombe, nièce de notre grand sculpteur, il eut de ce mariage une fille nommée Gatienne, qui épousa René Moreau, maître ouvrier en drap d'or et de soie, décédé en 1533. Par son second mariage avec Marie de Pommiers, fille de Jehan de Pommiers, huissier du grand conseil du roi, Regnault fut bientôt à la tête d'une nombreuse famille, composée de trois garçons : Jehan, Guillaume et Sébastien, et de quatre filles : Michelle, qui épousa Étienne Duruisseau, maître ouvrier en drap d'or et de soie ; Marie, mariée deux fois, la première à Sébastien ou Bastien François, architecte maître des œuvres, la seconde à Mathurin Patin, maître chirurgien, à Tours ; enfin, Barbe, qui devint la femme de Jehan Guignault, maître plumassier (1).

L'époque précise de la mort de Regnault peut être déterminée par conjectures ; il vivait certainement encore dans le premier quart de l'année 1532, puisqu'il achète, le 28 mars, une pièce de terre sise à Saint-Martin de Chanceaulx ; d'un autre côté, sa veuve figure dans un acte passé au mois de janvier 1534 : c'est donc entre ces deux dates que doit être fixé le décès de Guillaume.

— (*Jehan*), fils aîné du précédent, continue sa maîtrise. Au mois d'octobre 1534, Marie de Pommiers, sa mère, lui abandonne pour sa part d'héritage la maison et jardin où demeurait son père, sise en la rue du faubourg Saint-Étienne, appelée la rue des Filles-Dieu.

Un acte du 19 août 1535, nous fait connaître que Jehan, qualifié de maître tailleur de pierres d'ymaiges, avait épousé Barbe Rambert et qu'ils s'étaient fait « donation mu-

(1) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.

tuelle, solempnelle et irrévocable au plus vivant d'eux » (1).

— (*Guillaume*), mᵉ orfévre, paroisse Saint-Vincent, à Tours (1504).

Regnault (*Georges*), mᵉ armurier, paroisse Saint-Pierre-du-Boile, à Tours (1572).

Regnault (*Jehan*), artiste musicien mᵉ joueur d'instruments, passe un contrat d'association, le 5 août 1609, avec quatre autres artistes musiciens pour jouer et sonner aux noces, banquets et sérénades, de leurs violons et hautbois (2).

Régnier (*Maurice*), mᵉ brodeur, paroisse Saint-Saturnin, à Tours, passe un marché, en 1553, avec M. de Bois Dauphin pour broder plusieurs housses, à raison de trente écus d'or.

Regnoust (*Michel*), sculpteur ymaigier, à Tours, nous est connu par un acte de l'année 1516, où il figure à titre de témoin d'un marché contracté par Guillaume Regnault et Marie de Pommiers, sa femme (3).

Relaut ou **Relant** (*Jehan*), mᵉ armurier, à Tours, est cité, en 1467, dans la liste des membres de sa corporation réunie par ordre du roi, pour entendre ses volontés sur le choix qu'ils devaient faire de deux maîtres ouvriers armuriers et de deux maîtres brigandiniers devant aller fixer leur résidence à Paris « pour y ouvrer de leurs mestiers (4). »

On retrouve le nom de cet armurier dans la liste des gens notables qui prêtèrent serment de fidélité aux roi Louis XI, au mois de novembre de l'année 1471.

Remonneau ou **Raymonneau**, nom d'une dynastie de mᵉˢ brodeurs du xviᵉ et du xviiᵉ siècle.

— (*Martin* et *Félix*), frères, figurent à plusieurs reprises dans des actes du dernier quart du xviᵉ siècle.

(1) *Registres des délibérations municipales*, tome XII, 1467.
(2) Minutes de Pierre Aubert, notaire royal, à Tours.
(3) Minutes de Pierre Coynard, notaire royal, à Tours.
(4) Minutes de Jehan Jaloignes, notaire royal, à Tours.

Un acte nous montre Félix signant un contrat d'association avec maître Jehan Besnard, brodeur du roi, dont il a été question précédemment (1). Quant à Martin, il avait cessé de vivre en 1596, ainsi que le prouve une pièce authentique rédigée en cette année.

— (*Estienne* et *Paul* Ier), continuent la maîtrise des précédents; le premier disparaît en 1617, laissant un fils nommé Paul et une fille, du nom de Madeleine. Paul Ier épousa Marie Besnard, qui lui donna un fils, nommé Isaac. Ce maître brodeur mourut vers 1620.

— (*Isaac*), fils de Paul Ier, succéda à son père en 1616, année où il épousa Françoise Pya, âgée de vingt-deux ans, fille de Philippe Pya, maître brodeur, demeurant paroisse Saint-Simple, à Tours (2).

— (*Paul* II), fils d'Étienne, est cité dans les comptes municipaux de Tours, depuis l'année 1636 jusqu'en 1679, comme ayant travaillé de son art à broder les enseignes et les drapeaux donnés aux régiments que la ville fournit au roi. Il est également chargé pendant cet intervalle de broder les écussons des robes des clercs et des casaques des sergents de la ville.

Richard *le Vitrier* (*Richardus vitrarius*) (1279), a été signalé pour la première fois par André Salmon, qui lui a attribué l'exécution des vitraux remarquables des fenêtres absidales de la cathédrale de Tours (3). Aucun document nouveau n'est venu confirmer ou infirmer cette supposition.

Richart (*Alexandre*), me brodeur, paroisse Saint-Vincent, à Tours (1524-1528).

— (*Jehan*), fils du précédent, reçoit de la ville, en 1563, une somme de neuf livres tournois pour avoir brodé une cornette

(1) Minutes de Pierre Coynard, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes de Jehan Jaloignes, notaire royal, à Tours.
(3) *Mémoires de la Société archéologique de Tours*, tome IV, p. 131.

aux couleurs de Mgr le duc de Montpensier, gouverneur de la province de Touraine (1).

Richaudeau (*Marsault*), m[e] armurier, paroisse Saint-Vincent, à Tours (1515†1529).

Richer (*Pierre*), m[e] brodeur, à Tours (1518†1560).

Richer (*Jehan*), m[e] maçon architecte, entrepreneur de travaux publics, paroisse Saint-Clément, à Tours (1616-1656), est employé, en 1624, à construire une écorcherie située près de la grosse tour.

— (*Nicolas*), continue la maîtrise du précédent; en 1657, il obtient à l'adjudication la reconstruction des murs de la ville « depuis la porte qui va en la rue des Escriptoires jusques à la tour de derrière la Serpe ».

Ridellar ou **Rideller** (*Victor*), m[e] orfévre, originaire de la ville de Harlem, pays de Gueldres, en Flandre, fils de défunt Jehan Ridellar, en son vivant peintre enlumineur, vient se fixer à Tours, où il épousa, le 3 mai 1579, Marie Terrier, fille de Nicolas Terrier, joaillier lapidaire (2).

Rigault ou **Rigot** (*Michel* I[er]), m[e] brodeur, rue Traversaine, à Tours (1561†1592).

— (*Michel* II), fils du précédent, est nommé dans les comptes de la ville pendant toute la première moitié du XVII[e] siècle comme ayant exécuté des travaux de son art.

Rignoux (*Jehan*), m[e] brodeur à Loches, est cité en 1489 dans les comptes municipaux de cette ville, pour avoir brodé le dais qui servit à l'entrée de Charles VIII, ainsi que des écussons baillés aux enfants qui allèrent au-devant de S. M. criant : « Vive le roy » (3).

Riveron (*Jehan*), m[e] escripvain enlumineur, à Tours, nous

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome LXXVIII.

(2) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.

(3) *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, tome V, p. 168.

apparaît pour la première fois dans un titre de 1485, extrait des pièces justificatives des comptes de la ville.

Nous le retrouvons, en 1495, 1497 et 1501, occupé à écrire sur de grandes peaux de parchemin les noms et surnoms des maires, échevins, pairs et conseillers de la ville.

En 1498, il reçoit le payement d'une somme de quarante-quatre livres tournois pour avoir terminé le texte du manuscrit des petites heures d'Anne de Bretagne.

Rivière (*Jehan*), m[e] horlogeur, à Tours, résidait rue de la Galère, paroisse Notre-Dame-de-l'Escrignolle, en 1578.

Il marie sa fille Judith, le 18 décembre 1581, avec Zacharie Griveau, imprimeur du roi, à Tours (1).

Le nom de ce maître horlogeur se lit sur un des chevaux de l'ancienne horloge de Saint-Gatien, figurant au musée archéologique, sous le numéro 487.

Robert (*Guillaume*), « commissaire et maître des réparations et fortifficacions pour le roy en ses pays et duché de Bourgogne, contrôleur des ouvrages du dit seigneur en ses pays et comté de Bloys, demeurant à Tours paroisse Notre-Dame-de La riche » est chargé, au mois de février 1543, d'entreprendre la clôture du parc de Chambord (2).

— (*Nicolas*), m[e] brodeur, à Tours (1552).

Robin, nom d'une famille de m[es] maçons, architectes et sculpteurs du XVI[e] siècle.

— (*Alexandre* I[er]), m[e] maçon architecte, paroisse de Notre-Dame-la-Riche, à Tours, contracte un marché le 26 septembre 1505, avec Jehan Prunier, notaire et secrétaire du roi, pour la construction d'une chapelle au lieu de Sigoignes, près de Bléré (3).

Au mois d'avril 1513 on le désigne comme expert afin de

(1) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.
(3) Cigogné, commune du canton de Bléré, arrondissement de Tours.

visiter l'hôtel de Méry Lopin, construit par Jehan Geuffroy, maître maçon architecte.

En 1514, il s'engage dès le commencement de l'année par-devant notaire envers messire François de Rochechouart, chevalier, conseiller, chambellan du roi, sénéchal de Toulouse, à lui construire un édifice à Jauverzay (1).

On voit par les registres des comptes et délibérations de la ville que Robin a été le maître des œuvres de maçonnerie de Tours depuis 1516 jusqu'en 1540, et qu'il était appointé à sept sols six deniers par jour.

En 1516, il est employé avec Colas Jourdain. Mathurin Fonteneau, Yvon Martin, Jehan Angoulevant, Guillaume Desmoulins, Jehan Girard, Jehan Delahaye et Jehan Gatien, maîtres maçons, à la réfection des piles du grand pont de Loire.

Pendant les années qui suivent il entreprend la reconstruction des ponts Guyon, du pont Saint-Sauveur et du pont de la Mothe-Montboyau. Par une délibération du 24 mai 1520, l'administration désigne pour le remplacer pendant son absence, Me Martin Francoys, maître des œuvres de l'église de Tours, et confie à celui-ci la mission de visiter et décider les réparations nécessaires à faire aux ponts de Pont-Cher, de Vançay et de Saint-Ladre (2).

En 1526, Robin « taille en pierre et engrave de sculpteures les écussons et armoiries du roi, de la ville et de M. le maire », destinés à la grande fontaine de la porte Saint-Étienne. Il accomplit ce même travail de décoration à la fontaine de la place du Grand-Marché, où se trouvait un réservoir garni de piliers en pierres de taille et surmonté d'une croix dorée (3).

De 1535 à 1540, il reconstruit : 1° trois arches voûtées du pont de Saint-Eloi, près l'abbaye de Beaumont; 2° la grande

(1) Javarzay, près de Bougon, canton de la Mothe-Saint-Héraye, arrondissement de Melle, département des Deux-Sèvres.

(2) *Registres des délibérations municipales*, tome XIV, 1520.

(3) *Registres des comptes municipaux*, tome LXIX.

voûte de la fontaine de Lymançon, près de Saint-Avertin ;
3° Enfin, la porte de ville dite du Chardonnet.

Ce maître des œuvres disparaît des comptes municipaux en 1539, où il est remplacé par un autre maître maçon ayant les mêmes noms et prénoms et qui devait probablement être son fils.

— (*Alexandre* II), paraît pour la première fois en 1554, dans les registres des comptes municipaux, comme étant chargé d'aller visiter avec un autre maître maçon, nommé Charles Rousseau, le pont Saint-Anne, pour en prendre les dimensions et dessiner le portrait de cet édifice. Au mois d'août suivant il passe un marché avec la ville pour asseoir un pilier et faire une place au bout de ce pont et du ruau Sainte-Anne. Dans ces deux marchés Alexandre n'est plus qualifié du titre de maître des œuvres de la ville.

Robin avait cessé de vivre en 1585, comme l'indique une mention relative à un payement fait à sa veuve Renée Boisgauthier.

Rocher, nom d'une famille de m^{es} maçons architectes, entrepreneurs.

— (*Estienne*), est employé, en 1518, par les habitants d'Azay-le-Rideau « à convertir en église la place appelée le Petit-Cymetière et y faire et parfaire de son mestier et art de maczon la maczonnerie de l'édifice », dont le prix est fixé d'un commun accord à deux cent soixante livres tournois (1).

— (*Nicolas*), conclut un marché, au mois de mars 1586, avec les frères Claude et François de Lucz, sieurs de Montcontour, brodeurs du roi, pour reconstruire leur maison sise rue Traversaine, touchant au logis de M. de Candé.

Nous le retrouvons, en 1592, exécutant une partie des travaux de fortification de la ville sous la direction d'Androuet dit *Ducerceau*.

— (*Jehan*), fils du précédent, continue sa maîtrise pendant la première moitié du XVIIe siècle.

(1) *Bulletin de la Société archéologique*, tome II, p. 475.

Rocher (*Léandre*), mᵉ brodeur, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1580-1593-1596), établit sa résidence à Paris, en 1600, ainsi que le démontre un acte du 30 septembre, dans lequel il veut faire accepter à Pierre Courtoys, maître peintre et émailleur, les clefs du logis qu'il occupait à Tours à titre de locataire (1).

Rodier (*Jehan* et *Mathurin*), frères, architectes maîtres des œuvres, originaires de Tours.

Mathurin, le plus connu des deux, devint architecte du château et de la cathédrale de Nantes, où il fut employé depuis l'année 1452 jusqu'en 1478.

Nous avons rencontré dans les minutes du notaire Jaloignes plusieurs documents relatifs à cette famille qui nous ont paru intéressants à reproduire ici à cause de leur rareté :

« Le 26 juin 1483, par devant nous Jehan Lopin, licencié ès lois, bailly de la juridiction temporelle de Mʳˢ les chanoines et chappitre de l'église collégiale de Saint-Martin de la Bezoche, se sont comparuz : Jehanne, veuve de feu Jehan Rodier, mère de Jehan et Denis Rodier, leurs enffans, Guillaume Lasnoy et Guillaume Oger, parents et amis desdits mineurs, requerants que pour le bien et prouffict desdits mineurs, leur voulsissions pourveoir de curateur en la personne dudit Guillaume Oger quant à faire partaige et division des biens à eulx appartenant à cause dudit feu Jehan Rodier leur père, etc...

« Jehan Delaveau et Marie Testu, demourans en la ville de Nantes, soubzmectans eulx, leurs hoirs avecques tous et chacuns leurs biens, meubles et immeubles et ledit curateur les biens et choses desdits mineurs et de leur dite curatelle ou qu'ilz soient présents et à venir à la dite jurisdiction, lesquelz ont congneu et confessé en la dite court avoir faict marché entre eulx, tels que cy après s'enssuit assavoir : lesdits curateurs ont baillé audit Jehan Delaveau qui d'eulx a prins à

(1) Minutes de Pierre Coynard, notaire royal, à Tours.

tiltre de louaige les deux tiers de la moitié par indivis d'une maison et appartenances séant en ladite ville de Nantes en la paroisse Saint-Laurent, laquelle maison fut à feu Mathurin Rodier, en son vivant maçon maistre de l'œuvre de Saint-Pierre de Nantes et frère dudit feu Jehan Rodier, près et joignant la dite maison à la maison de feu Macé Lauderon, jusques à neuf ans prouchains après enssuivant, pour le prix et somme de trente-cinq livres tournois chacun an, que ledit Jehan Delaveau preneur sera tenu et promet bailler et payer en cette ville de Tours à la fin de chacune desdites années, etc. (1). »

De ces pièces notariées découlent plusieurs faits intéressants pour la biographie de Mathurin Rodier, le principal auteur des plans du château et de la cathédrale de Nantes. En premier lieu, sa famille nous semble originaire de Tours, où elle continue à séjourner pendant une grande partie du XVIe siècle; 2° la date de son décès doit être fixée avant l'année 1483; 3° enfin, ses neveux Jehan et Denis, enfants mineurs, entrent en possession de son héritage à cette même époque.

Rolland (*Jehan*), me armurier, paroisse Saint-Étienne, à Tours (1476-1497).

Roquenert (*Jehan*), me armurier brigandinier, comparaît le 10 octobre 1470 à l'assemblée de sa corporation réunie à la maison commune à l'effet d'entendre les volontés du roi Louis XI, sur les modifications à apporter à la fabrication des brigandines.

Elu échevin l'année suivante, son nom se retrouve encore dans la liste des notables de Tours appelés à prêter serment de fidélité au roi Louis XI, au mois d'octobre 1471.

En 1474, Roqueuert vend à sire Jehan Burdelot, notaire secrétaire du roi, chanoine et prévôt de Milcey, en l'église Saint-Martin, et trésorier de l'église de Nevers, une maison

(1) Minutes de Martin Jaloignes, notaire royal, à Tours.

sise rue Traversaine, joignant au jardin de Mgr de Dunoys (1).

Roques (*Michel*), mᵉ orfèvre, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1578).

Rougeot (*Charles-Antoine*), artiste peintre, professeur et fondateur de l'école gratuite de dessin, à Tours, est né en 1740, à Paris.

A l'âge de vingt et quelques années, Rougeot vient se fixer dans notre ville, où il occupe bientôt la place d'archiviste du chapitre de Saint-Gatien en remplacement de son oncle Roussel. Cet artiste employa ses loisirs à donner des leçons gratuites de dessin aux enfants des écoles de la ville, qu'il réunissait plusieurs fois par semaine dans deux salles louées, éclairées et chauffées à ses frais. Grâce à son zèle persévérant de chaque jour et sans autre appui que son désintéressement sans bornes, il parvint à doter la ville de Tours d'une institution de premier ordre, qui, dès la seconde année de son existence (1779), recevait quarante élèves.

La municipalité, désireuse d'encourager Rougeot dans son entreprise, adresse, le 27 juin de cette même année, une longue supplique à l'intendant de la province, dans le but de solliciter une gratification du gouvernement. On lui accorde une récompense bien méritée de mille francs, et au mois de juin 1781, M. le comte d'Angivilliers, directeur général des bâtiments du roi, fait ériger cette école en École Académique de peinture, sculpture, architecture et arts dépendants du dessin.

L'installation solennelle eut lieu le 21 novembre 1781, en présence de toutes les autorités de la province (2).

L'année suivante, le nombre des élèves s'étant élevé à plus de quatre-vingts, Rougeot demande à la ville des salles plus convenables que celles qu'il louait à ses frais ; sa réclamation ne pouvant être prise en considération, on installa provisoi-

(1) Minutes de Martin Jaloignes, notaire royal, à Tours.
(2) Archives municipales, série GG, liasse 26.

rement son école au couvent des Augustins et plus tard à l'hôtel du gouvernement.

Après le décès du fondateur de l'enseignement gratuit du dessin à Tours, en 1797, son gendre Raverot, dont nous avons parlé précédemment, continua pendant quarante ans à diriger cette école, qu'il parvint à élever à un haut degré de prospérité.

Les principaux ouvrages de peinture de Rougeot se voient aujourd'hui au musée de la Société archéologique et à la bibliothèque de la ville; ce sont : 1° une vue générale de Tours en 1792; 2° une vue du vieux pont de Tours; 3° une vue de l'abbaye de Marmoutier à la fin du XVIIIe siècle; 4° l'ancien château de Rochecorbon; 5° enfin plusieurs vues des bords du Cher. Nous le disons bien bas, toutes ces peintures à l'huile, d'une bonne médiocrité, n'eussent pas suffi à perpétuer le nom de leur auteur.

Rouillé ou **Roillé** (*Loys*), m^e^ maçon architecte, « substitut du maître des œuvres de maczonnerie pour le roi en Touraine », résidait paroisse Saint-Vincent, à Tours. On rencontre souvent son nom, à dater de l'année 1530, soit dans les registres municipaux, soit dans les minutes des notaires.

Il avait cessé de vivre en 1569, époque où nous voyons sa veuve recevoir un payement de la ville pour des travaux exécutés par son mari.

Roullard (*Étienne*), m^e^ brodeur, à Tours, passe un marché, le 24 novembre 1530, avec noble homme Jacques de Boisgaultier, secrétaire de Mgr le duc de Lorraine et au nom de révérendissime père en Dieu Mgr le cardinal de Lorraine « pour faire les choses de son mestier cy après déclarées; c'est assavoir : huit pièces de chambre contenant chacune trois aulnes en carré, dont y en aura cinq pièces de veloux sur satin avecques huit bandes d'or et figures de soye pour mettre entr-eulx et à l'entour desdites pièces le brodeur sera tenu faire les armoiries dudit seigneur avec chappeaulx et cordons et sera tenu pourfiller lesdits chappeaulx et cordons d'or

fin, selon l'essai qu'il en a fait et aussi de rapporter les bords entre deux et tout autour le tour pourfiller de cordons d'argent et soye rouge tors ensemble; le tout reporté sur un bougran rouge tout prest à tendre chacune des huit pièces.

« Aussi sera tenu ledit brodeur mettre et asseoir sur chacune pièce le nombre de quatorze chiffres qu'il pourfillera d'or fin, lesquels draps et brodeures d'or ledit Boisgaultier baillera audit brodeur par les mains de maître François de Cosse qui fait lesdits draps; duquel ouvraige ledit brodeur promect le tout faire bien et deuement ainsi qu'il appartient selon le devis à lui baillé savoir est : trois pièces dedans huit ou dix jours prochains venant, et le reste ainsi que maître Françoys lui livrera les draps.

« Ce présent marché faict pour le prix et somme de trente-deux livres tournois pour chacune des huit pièces et de soixante et un sols par chacune pièce des écussons (1). »

Rousse (*Loys*), m[e] peintre décorateur de la ville, figure dans les comptes municipaux depuis l'année 1530 jusqu'en 1547, pour divers travaux de son art, tels que peintures d'écussons, d'étendards, de bannières, etc.

Au mois de juillet 1537 il reçoit du trésorier une somme de douze livres pour avoir peint et doré les armoiries du roi et de la ville ainsi que la salamandre et le tabernacle destinés à recevoir l'image sculptée par Juste de Juste et placée au-dessus de la porte de la Riche (2).

Rousseau, nom d'une famille de maîtres orfévres tourangeaux du XV[e] et du XVI[e] siècle.

— (*Pierre*), comparaît plusieurs fois dans des actes des notaires Jaloignes et Foussedouaire (1474-1497-1501).

— (*Robin*), succède au précédent; son nom figure dans les comptes du château de Gaillon, comme ayant reçu une somme de quatre cent-soixante-sept livres tournois (près de cinq

(1) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.
(2) Archives municipales, pièces justificatives des comptes, 1537.

mille francs au pouvoir actuel de l'argent), pour plusieurs travaux de son art.

On le retrouve, en 1511, dans les comptes de la ville de Tours, où il est désigné comme expert devant estimer les ornements en métal placés sur la nouvelle fontaine dite de Beaune (1). Dans une dernière mention de l'année 1522, Rousseau est déclaré habitant la Grande-Rue, paroisse Saint-Pierre-du-Boile (2).

— (*Jehan*), continue la maîtrise du précédent, auquel il avait succédé vers l'année 1531.

Célestin Port mentionne également un peintre verrier ayant les mêmes noms et prénoms et que la ville d'Angers employa en 1502.

Rousseau, nom d'une dynastie de maîtres maçons architectes dont les membres se succédèrent depuis le milieu du xv[e] siècle jusqu'à la fin du xvii[e] siècle.

— (*Guillaume*), comparaît le 16 juillet 1448 en compagnie des principaux maîtres maçons de la ville dans une assemblée réunie par les élus à l'effet de décider si l'on devait abattre la porte de Saint-Étienne et en quel lieu on la rétablirait (3).

— (*Pierre*), est cité dans les comptes de l'année 1501, comme ayant été envoyé en compagnie d'autres maîtres maçons visiter les ponts de Vançay (Saiut-Avertin), dont l'une des arches était en danger de cheoir dans la rivière (4).

— (*Étienne*), serait, d'après des documents inédits découverts par M. C. Chevalier, un des architectes du remarquable château d'Azay-le-Rideau. Une pièce des archives indique qu'en l'année 1519, Étienne reçoit une somme de cinq cent trente-neuf livres (environ six mille francs au pouvoir actuel de l'argent), pour la main-d'œuvre seulement, les matériaux lui étant fournis rendus à pied d'œuvre. Souhaitons que de

(1) *Regstires des comptes municipaux*, tome LVII.
(2) Minutes de Martin Courandeau, notaire royal, à Tours.
(3) *Registres des délibérations municipales*, tome VIII.
(4) *Registres des comptes municipaux*, tome LIII.

nouveaux documents viennent appuyer et compléter cet intéressant renseignement.

— (*Charles*), est cité pour la première fois en 1554, où il reçoit la mission du corps de ville d'aller en compagnie du maître des œuvres visiter le pont Saint-Anne, en prendre les hauteur, longueur et profondeur afin de dessiner le portrait de l'édifice que la ville avait délibéré d'y construire (1).

En 1561, il reçoit un payement de deux cent cinquante-trois livres pour avoir exécuté des travaux en la rivière de Loire, près des Grands Ponts.

Son nom se trouve enfin avec la qualification de maître des œuvres de l'église de Tours dans le procès-verbal du pillage de la cathédrale par les protestants, au mois d'avril 1562.

— (*Nicolas*), continue la maîtrise du précédent. On rencontre son nom dans un des registres de l'état civil de la paroisse Saint-Saturnin, où se trouve indiqué : le baptême de sa fille Marguerite, issue de Jacquine Richer.

Depuis l'année 1584 jusqu'à la fin du siècle le corps de ville l'emploie à de grands travaux publics, tels que la reconstruction de la porte Saint-Simple (1592), de l'Arsenal (1593), du pont de Vançay (1600). Enfin, le 30 décembre 1606 il cède à René Pellion une partie du marché qu'il avait contracté avec les trésoriers généraux de France pour « le bastiment des ponts de Nazelles »; il s'engage en outre à l'aider « à droisser les saintres (*sic*) pour édifier les arches dudit pont » (2).

— (*Léon*), succède au précédent et figure dans les registres des comptes et des délibérations de la ville pendant la seconde moitié du XVIIe siècle.

Rousseau, nom d'une famille de maîtres fondeurs et fontainiers de la ville de Tours.

— (*Richard*), assiste à une assemblée des députés des paroisses réunis, le 16 mai 1426, pour élire deux ou trois notables

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome LXXV.
(2) Minutes de Pierre Coynard, notaire royal, à Tours.

qui devaient se rendre à l'assemblée des trois états à Saumur.

— (*Jehan*), m^e fondeur, canonnier, paroisse Saint-Pierre-des-Corps, à Tours, contracte un marché, le 12 mars 1502, avec Robinet de Carveul, canonnier du roi, par lequel il s'engage à aller avec lui « jusques outre les monts, afin de besoigner à faire des boullets eu force, pour l'artillerie du roi » (1).

— (*Macé*), succède, en 1577, à Cardin de Chantelou, dit Vallence, dans sa maîtrise de maître fondeur fontainier de la ville, place qu'il occupa jusqu'à la fin du XVIe siècle.

— (*Étienne*), fils du précédent continue sa maîtrise pendant le premier quart du XVIIe siècle; il est remplacé en 1621 par Pierre Bourdais.

Rousseau (*René*), m^e fondeur de cloches et horlogeur à Saint-Laurent de Langeais, passe un marché, le 16 juin 1511, avec Denys de Fougerays, brigandinier du roi, procureur de l'église paroissiale de Saint-Saturnin, en la présence et du consentement de maître Jehan Bernard, contrôleur de l'argenterie de la reine, de Jehan Ragueneau, et autres paroissiens, par lequel il s'engage et promet « de faire ung orloge pour ladite église Saint-Saturnin de Tours, avec un timbre ou cloche du poids de huit mille livres pour le moins » (2).

Précédemment son nom est cité dans l'*Inventaire des archives d'Amboise* comme ayant reçu en 1502 un payement de vingt-cinq livres tournois pour sa peine d'avoir mis à point les mouvements de l'horloge de cette ville.

Rousseau (*Hilaire*), artiste musicien, maître chantre et sous-maître de la chapelle du roi, chanoine prébendé de Saint-Martin de Tours, nous est connu par l'épitaphe rapporté par Chalmel dans son histoire demeurée manuscrite de l'église de Saint-Martin, où l'on rappelle les qualité de ce chanteur très

(1) Minutes de Jehan Jaloignes, notaire royal, à Tours.

(2) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.

distingué en son temps « pour sa voix haute, argentine et belle et pour son grand savoir musical » (1557).

Roussel (*Jehan*), m° sculpteur, à Tours, obtient à l'adjudication, au mois d'août 1692, les sculptures des trophées d'armes et des autres ornements en pierre devant servir à la décoration de l'arc de triomphe que la ville de Tours élevait à la gloire de Louis XIV.

Ce monument, détruit en 1775, a été employé en partie à édifier le portail actuel de l'archevêché.

Une note d'un des registres baptistaires de la paroisse Saint-Hilaire nous apprend que ce même artiste fut chargé d'exécuter plusieurs figures d'ange pour cette église.

On rencontre pour la dernière fois le nom de Roussel dans un acte de mariage célébré en 1732, dans l'église de Saint-Pierre-des-Corps, où il signe en qualité de témoin en compagnie de Marie Boiron, sa femme.

Rousset (*Pierre*), m° maçon architecte, maître des œuvres de la maçonnerie de la cathédrale, paroisse Saint-Vincent, est un de ces artistes laissés à tort depuis plusieurs siècles dans un profond oubli, d'autant que son souvenir aurait dû demeurer attaché à l'achèvement de notre église métropolitaine (1547).

On trouve dans les anciens minutiers des notaires Jaloignes et Digoys plusieurs actes passés au nom de ce maître des œuvres, depuis l'année 1546 jusqu'en 1567. Nous citerons entre autres un acte du 22 septembre 1561 par lequel Pierre Rousset et Marie Regnault sa femme (1) cèdent à maître Pierre Chevallier, maître maçon architecte leur gendre, tous droits échus ou à écheoir de la succession de leur fille, décédée (2).

On voit rarement cet artiste cité dans les registres municipaux de la ville; il figure cependant une première fois en

(1) Ce nom rappelle celui de la fille de G. Regnault, sculpteur, mais il ne s'applique pas à la même personne, ainsi que nous l'avons dit précédemment, à l'article *Regnault*.

(2) Minutes de Pierre Digoys, notaire royal, à Tours.

1522, puis en 1556 et en 1559, où se trouve la mention suivante : « Le 17 janvier 1559, ont comparu Pierre Rousset, maître maçon et maître de l'œuvre de Saint-Gatien, lequel s'est obligé, lui ses hoirs pour le bail à ferme pendant trois ans, fait par la ville audit Lesaige de la poissonnerie de Tours dite de Châteauneuf, sise près le couvent des Carmes (1). »

Rousset vivait encore en 1566, ainsi qu'en témoigne un acte de Pierre Digoys passé en cette même année.

Était-il le frère de Jehan Rousset, ce maître imprimeur tourangeau dont les presses eurent une certaine célébrité au milieu du xvie siècle? Nous n'avons pas encore rencontré de documents qui nous permettent de rien affirmer à cet égard.

Roussigneul, m^e joueur d'instruments au xve siècle, est nommé dans les comptes municipaux en 1436 : « Paié à Roussigneul ménestrel et aultres ses compaignons qui cornèrent au carroué aux chappeaux, tant comme madame la daulphine (Marguerite d'Écosse) et la compaignie vindrent à passer (2). »

Roy (*Jehan*), m^e maçon sculpteur, à Tours, contracte un marché, le 19 mars 1566, avec les fabriciers de la paroisse Saint-Saturnin de Tours « pour faire au cimetière de ladite église une grande croix en pierre ; plus, ung autel de pierre d'escorcheveau et au-dessus la coulonne de pierre qui est audit cymetière, au-dessus de laquelle sera la croix de hauteur de trois pieds et demy ; à l'un des coustés sera le signe et figure d'ung crucifix et à l'autre cousté une Nostre-Dame tenant un enffant ; le tout bien et deuement selon le patron et

(1) Archives municipales, série DD, liasse VI.
(2) Papier journal des mandements de la distribution des deniers de la ville, année 1435-1436.

portrait baillé audict Roy qui fournira de toutes estoffes, fors la couronne (1). »

— (*Julien*), artiste musicien, maître joueur d'instruments signe plusieurs actes d'association depuis l'année 1594 jusqu'en 1604.

Au mois de novembre 1595, il contracte un engagement avec plusieurs de ses confrères « pour voyager et employer leur art » (2).

Le 3 avril 1602, il s'associe avec cinq autres artistes « pour jouer ensemblement de leurs viollons et hauthois, aux banquets, nopces, aubades, etc. Ils partageront entre eux et également les émoluments qui en proviendront. »

Ces associations n'étant valables le plus souvent que pour une seule année, on retrouve les années suivantes de nouveaux contrats passés par Julien Roy dans les mêmes conditions que le précédent (3).

Roze (*Gilles*), m^e armurier, à Tours, contracte un acte d'association, qu'il signe au mois de mars 1590 en compagnie de huit autres armuriers de Tours, dans le but de n'acheter aucunes marchandises de leur état sans s'être prévenus préalablement les uns les autres.

Rozier (*Michau*), m^e maçon architecte, paroisse Saint-Pierre-du-Boile, à Tours, fait marché, le 4 août 1533, avec frère Nicolle Angibault, docteur en théologie et religieux du couvent des frères prêcheurs ou Jacobins de Tours, pour exécuter plusieurs travaux audit couvent (4).

Rucher ou **Ruché**, nom d'une famille de maîtres brodeurs tourangeaux.

— (*François* Ier), né vers 1517, signe le contrat d'apprentissage, en 1558, de Denis Pierre.

(1) Minutes de Pierre Digoys, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes de Pierre Aubert, notaire royal, à Tours.
(3) Minutes de Pierre Digoys, notaire royal, à Tours.
(4) Minutes de Jehan Jaloignes, notaire royal, à Tours.

Le 17 août 1565, il s'engage, avec deux autres maîtres brodeurs de Tours, à broder pour un bourgeois de Tours, Drouin, sieur de la Salle, « un fonds de ciel de lit à personnages, où ils n'emploieront que de l'or et de l'argent fins et des soyes fines ».

Il s'engage également « à raccoustrer une pante de lit où se trouvait la représentation de la reine Hélène dont la coiffure était déchirée » (1).

François Ier mourut en 1588, et fut inhumé au cimetière de Saint-Saturnin, sa paroisse.

— (*François* II), fils du prédédent, succède à sa maîtrise; il résidait, en 1603, paroisse Saint-Saturnin, où nous le voyons signer un acte de vente, en compagnie de son fils, nommé Jehan, maître brodeur, demeurant paroisse Saint-Clément, à Tours.

Le décès de François II eut lieu en 1612; quant à Jehan, il vivait encore en 1614, comme le prouve un acte du notaire Digoys.

Ruer (*René*), me brodeur, paroisse Saint-Pierre-du-Boile, à Tours (1543).

— (*Michel*), maître armurier, paroisse Saint-Saturnin, figure très souvent dans les minutes des notaires Digoys, Bertrand et Preteseigle, depuis l'année 1572 jusqu'en 1592, mais la teneur de ces actes ne nous révèle aucun fait intéressant relatif aux œuvres de ce maître armurier.

Le vingt-cinquième registre des délibérations municipales contient quelques renseignements inédits sur Michel Ruer. Au mois d'avril 1592, cet armurier avait passé un marché considérable avec un armurier de la rue du Château, à Nantes, auquel il avait vendu un très grand nombre de cuirasses, de morions et de carreaux d'acier, lorsque le corps de ville informé de cette vente en interdit la livraison et défendit à tous les armuriers de rien vendre sans son autorisation et avant qu'un inventaire préalable de tout leur matériel n'ait été exécuté par ses soins.

(1) Minutes de Pierre Digoys, notaire royal, à Tours.

Ruzé (*Jacques*), m[e] armurier, paroisse Saint-Vincent, à Tours (1552).

Sainct dit *de Maillé* (*Pierre*), m[e] armurier, paroisse Saint-Symphorien, à Tours, figure, en 1498, dans les minutes des notaires Jaloignes et Foussedouaire, associé à Jacques Guy, maître armurier.

Ce dernier étant décédé en 1516, sa veuve Colette Godelle vend en son nom et au nom de ses trois filles leur part de l'association avec Pierre Sainct (1).

Sainctier (*Lydoire*), m[e] maçon sculpteur, à Tours, est mentionné dans les comptes municipaux; une première fois en 1581, où il reçoit un payement de sept écus « pour la faczon de quatre paires d'armoisies (*sic*) tant de la ville que de celles du maire (Jacques de Beaune sieur de la Charmoise), esquelles furent assises au premier pilier du pont de Sainte-Anne » (2).

Trois ans après, la ville le charge de sculpter en pierre les armoiries de Guillaume Charbonneau, sieur du Bouchet, ancien maire de Tours, décédé depuis peu de temps. Ces armoiries devaient être placées en la manière accoutumée en la grande salle de l'hôtel de ville (3).

Saint-Denis (*Jehan de*), m[e] maçon architecte, est employé pendant le premier quart du XV[e] siècle, aux grands travaux de fortification de la ville.

En 1414 il reconstruit une arche du grand pont de Loire. En 1421, il achève, en compagnie d'Yvonnet Malyon, la tour ronde située en face du port Bretagne.

Son nom disparaît des registres de la ville après l'année 1425.

Saint-Just (*de*), nom d'une famille de maîtres armuriers de Tours.

(1) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.
(2) *Registres des délibérations municipales*, tome XXI.
(3) *Registres des comptes municipaux*, tome XCXV.

— (*James*), résidait, en 1465, place Foire-le-Roi ; paroisse Saint-Piere-du-Boile. Il assiste, en 1467, à l'assemblée générale de sa corporation réunie par ordre de Louis XI, afin de choisir deux maîtres ouvriers pour aller résider à Paris et y exercer leur état.

Nous le retrouvons en 1470, assistant à une autre réunion générale, pour prêter serment de fidélité au roi.

A la fin de l'année 1473, il devient l'un des échevins de la ville de Tours, et fut anobli par le fait de cette nomination.

Saint-Just avait cessé de vivre en 1477, ainsi que le démontre un acte notarié souscrit par sa veuve au mois de juin de cette même année (1).

— (*Gabriel*), fils du précédent, continue sa maîtrise pendant le premier quart du XVI[e] siècle.

Saint-Marc (*de*), architecte ingénieur, figure dans les comptes de la ville, en 1589, pour un payement de cent écus qui lui fut octroyé par le corps de ville sur la demande de M. de Souvré, gouverneur de la province, à titre d'honoraires, pour avoir aidé à dresser le plan des fortifications du faubourg Saint-Pierre-des-Corps (2).

Saint-Pol ou **Poul** (*Thomas de*), m[e] orfévre de la reine Charlotte, paroisse Saint-Saturnin, à Tours, est nommé dans les comptes de dépenses de la cour, depuis l'année 1468 jusqu'en 1482, comme ayant exécuté de nombreux travaux d'orfévrerie et de joaillerie.

Nommé échevin de Tours en 1471, et anobli par le fait de cette élection, ce maître orfévre acheta le fief de Jallanges et ajouta dès lors ce nom à son nom patronymique.

Saint-Pol atteignit à une position de fortune assez brillante pour lui permettre d'offrir à l'église de l'abbaye de Saint-Julien, un reliquaire en argent doré pesant plus de sept marcs

(1) Minutes de Jehan Jaloignes, notaire royal, à Tours.
(2) *Registres des comptes municipaux*, tome XCVIII.

et représentant l'image de sainte Catherine (1). Son nom est mentionné pour la dernière fois dans les minutes du notaire Jehan Jaloignes, en l'année 1497.

Saint-Vincent (*Guyon de*), me orfévre, figure à deux reprises différentes dans les comptes municipaux ; une première fois en 1359, pour un prêt d'argent qu'il fit à la ville ; la seconde est relative à la fourniture d'un joyau qui fut donné par les élus, en 1380, à la compagnie des arbalestriers, pour être offert en prix au meilleur tireur d'arbalète (2).

Saizon (*Jéhan dit de Pouzay*), peintre. (V. *Pouzay*.)

Salmon (*Jehan*), me fondeur, canonnier du roi Charles VII, figure dans les comptes municipaux de l'année 1450, comme ayant reçu un traversier de vin à l'occasion de la fonte, à Langeais, d'une grosse bombarde qui reçut le nom de *Touraine* (3).

Salmon, nom d'une famille de mes horlogeurs tourangeaux.
— (*François*), exerça son art pendant la première moitié du XVIe siècle ; son nom disparaît de nos documents en 1543.
— (*Lambert*), probablement fils du précédent, continue sa maîtrise vers l'année 1550 ; il habitait, ainsi que son père, la paroisse Saint-Vincent.
— (*Augustin*), succède au précédent, et figure dans le rôle de la paroisse Saint-Saturnin en 1564.

Sarçay ou **Sersay** (*Michel de*), me orfévre, paroisse Saint-Saturnin, à Tours, signe, en 1584, un contrat d'apprentissage en faveur de Jacques de Pousay, fils de Michel de Pousay, me orfèvre, demeurant à Blois.

En 1593, nous le trouvons passant un acte de cession de rente à Florentin de Sarçay, maître orfévre à Sainte-Foy (4).

(1) Bibliothèque de la ville, *Hist. de l'abbaye Saint-Julien*, manuscrit no 1280.
(2) *Registres des comptes municipaux*, tome VII, 3e partie.
(3) *Ibid.*, t. XXXII.
(4) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal à Tours.

Sarrabat ou Sarabat, nom d'une famille de m^{es} horlogeurs et graveurs sur métaux, protestants.

— (*Jehan*), m^{e} horlogeur, paroisse Notre-Dame-de-l'Ecrignolle, à Tours, épousa, vers 1608, Marie Martinet, dont il eut Daniel, qui devint graveur sur métaux à Paris, et Charles, qui continua à Tours la maîtrise de son père.

Quant à Jehan, son nom est mentionné dans les comptes municipaux depuis l'année 1624 jusqu'en 1630, pour divers travaux de son art.

En 1632, sa fille Catherine, âgée de vingt-deux ans, épousa Abraham Bosse de Tours, graveur en taille-douce.

Sarrazin (*Jehan*), m^{e} peintre verrier, originaire de Dijon, et non de Tours, ainsi que l'indiquent les biographies tourangelles, apparaît pour la première fois en 1612, dans les comptes municipaux de la ville, comme ayant reçu « un payement pour avoir raccoustré les vitres de l'hôtel abbatial de Saint-Julien ». Il est encore nommé, de 1624 à 1633, pour travaux de son art exécutés dans les chapelles du collège et de l'hôtel de la Bourdaisière.

Le minutier de Pierre Coynard contient un document très important relatif à cet artiste et qu'il nous a paru utile de reproduire ici.

« Le 8eme jour de Febvrier 1614, en la court du Roy nostre sire à Tours... honorable personne Jehan Sarrazin, maistre peintre vitrier, natif de la ville de Dijon, demeurant à présent en ceste ville de Tours, paroisse St-Saturnin, aagé de plus de 25 ans, ainsi qu'il a dit, d'une part ;

« et Renee Berault, veuve de deffunct Nicollas Pinaigrier, vivant maistre dudit estat, demeurant en la dite paroisse, d'autre part ;

« lesquelles partyes par l'advis de leur conseil, parents et amis, ont faict et font entre eux les traités et pourparlers de mariage et sur ce, les promesses et obligations ensuivantes.

« C'est assavoir que le dit Sarrazin a promis et promet prendre à femme et espouse et en solempniser les espousailles en face

de sainte église catholique, appostolique et romaine, la dite Renée Berault, laquelle Renée Berault, de l'advis de ses parents a promis et promet prendre à mari et espoux ledit Sarrazin, etc.

« Fait et passé en la maison de la dicte veufve ;

Présents : honorable homme Jacques Brossillon, maître fondeur ; Clément Bérault, maître vittryer, frere de la future espouse ; Jehan Garnyer et Françoys Febvrier, aussi m^es vitryers. »

Suivent les signatures, moins celle de la future espouse, qui a dit ne savoir signer.

Après la lecture de cette pièce authentique, il ne saurait subsister de doute sur l'origine de ce maître peintre, ainsi que sur la date du décès de Nicolas II Pinaigrier. De plus nous constatons que Sarrazin n'étant âgé que de vingt-cinq ans au moment de la signature de ce contrat, il ne peut s'agir ici du peintre verrier auquel une tradition locale a attribué un des

Sarrazin

plus beaux vitraux de notre cathédrale. Ce vitrail, dont il ne subsiste plus aujourd'hui que la représentation du donateur, un chanoine en soutane violette ; au bas duquel se voit la date de 1563, a été brisé par la grêle, le 19 juillet 1637.

Sarrazin, dans un temps où la peinture sur verre, en pleine décadence, ne devait se relever qu'au milieu du siècle actuel, se vit réduit au métier de poseur de vitres, qu'il n'exerça pas longtemps. Ayant perdu sa femme, Renée Bérault, inhumée au cimetière de la paroisse Saint-Saturnin, le 22 janvier 1632, il succomba à son tour le 17 janvier 1639, âgé à peine de cinquante ans (1).

[1] Archives de l'état civil, *Paroisse Saint-Saturnin*, tome V.

Saultereau (*Jehan*), mᵉ fondeur du roi, à Tours, passe un marché, le 10 janvier 1510, avec Gervaise Duval, graveur de tombes, originaire du Mans, qui s'engage, moyennant la somme de dix-sept écus tournois, à lui graver une tombe de cuivre où seraient figurés un homme d'arme, une damoiselle et un tabernacle, avec quatre écussons aux quatre coins (1).

Savigny (*Claude*), mᵉ armurier, résidait paroisse Saint-Saturnin; en 1578 fut célébré son mariage avec Martine Moreau, fille d'Antoine Moreau, maître brodeur, à Tours.

Savigny figure, en 1595, dans les comptes de la ville comm ayant reçu un payement de seize écus soleil pour deux belles épées, ayant les gardes ciselées et dorées, offertes en présent au sieur de Reignac, maître de camp de trois mille hommes de guerre (2).

Savin (*Pierre*), mᵉ brodeur, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1593).

Savoie (*Jehan de*), mᵉ orfévre. (Voir *Grenant*.)

Septier (*Pierre*), mᵉ armurier, à Tours, est souvent mentionné dans les anciens minutiers des notaires Aubert et Bertrand depuis l'année 1565 jusqu'en 1590, époque où son nom paraît pour la dernière fois, dans un acte d'association.

— (*André*), mᵉ fondeur de cloches, à Tours (1601).

Sergent (*Nicolas*), mᵉ brodeur, paroisse Saint-Vincent, à Tours (1516).

Serizier (*Jacques*), mᵉ armurier, paroisse Saint-Saturnin (1591).

Servant (*Charles*), mᵉ orfévre, à Tours, reçoit la mission, au mois de septembre de l'année 1554, de se transporter chez tous les orfévres de la ville afin d'y rechercher l'argenterie volée en l'église de Notre-Dame, de Meung, « assavoir un ange

(1) Minutes de Martin Jaloignes, notaire royal, à Tours.
(2) *Registres des comptes municipaux*, tome CXIV, fol. 57.

d'argent doré qui porte un reliquaire sur lequel est escript le doigt de saint Siméon;

Un vesseau (*sic*) d'argent doré, en icellui, est le doigt de Mr. saint Jehan Baptiste;

Un autre reliquaire servant à porter le corps de Dieu le jour du sacre (*fête-Dieu*), fait à deux anges portant le théâtre ou vesseau;

Un autre reliquaire de Mr. saint Bonaventure; une croix où il y a un fust de la vraie croix; enfin une foule d'autres objets de moindre valeur (1). »

Sigillas (*Christophe de*), dit Gibelles, me armurier, à Tours (1470); prête serment de fidélité au roi Louis XI avec les habitants notables de la ville, au mois d'octobre 1471.

Simon, nom d'une famille de maîtres tapissiers de haute lisse, à Tours.

— (*Laurent*), adresse une requête, le 21 février 1630, au maire et aux échevins dans le but d'obtenir le logis de Chamboisseau, afin d'y continuer la manufacture de tapisserie qui y était établie. On nomme une commission, qui émet un avis favorable à sa demande et conclut à ce qu'on lui accorde ce logement pour neuf années, après que les réparations nécessaires y auront été faites. Cet atelier, qui subsista jusqu'à la fin de l'année 1637, succéda à l'atelier de Motheron.

— (*Jehan*), fils du précédent, continua sa maîtrise ainsi que le prouve une mention des comptes municipaux où ce maître tapissier est déclaré avoir reçu, en 1658, un payement pour plusieurs travaux de son art (2).

Siquart ou **Ciquart** (*Louis*), me maçon architecte, à Tours, est employé, en 1424, à surveiller et visiter les maçons et autres gens qui travaillaient aux fortifications entre la porte Saint-Simple et la tour neuve du cloître de Saint-Martin (3).

(1) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.
(2) *Registres des comptes municipaux*, tome CLI.
(3) *Registres des comptes municipaux*, tome XXIV, fol. 51.

— (*Simon*), succède au précédent; son nom disparaît vers 1516.

— (*Jehan*), est désigné, en 1618, par le lieutenant criminel pour inspecter les travaux de maçonnerie entrepris par Gilles Foucher, aux portes de l'Ecouerie et de la Guerche (1).

Sogues (*Martin*), m° sculpteur « faiseur de figures », comparaît au mois de février 1585, à titre de témoin, dans un contrat passé par Sébastien Brunet, maître peintre du roi, paroisse Saint-Hilaire, à Tours (2).

Soreau (*Charles*), m° brodeur, paroisse Saint-Vincent, à Tours (1501).

Sorin (*Nicolas*), artiste musicien, m° joueur d'instruments, est cité au compte de l'entrée de Henri II dans notre ville, au mois de mars 1556; il reçoit un payement de douze livres, pour avoir joué au-devant du roi en compagnie d'autres musiciens.

Souldée, nom d'une famille de maîtres fondeurs et canonniers, à Tours.

— (*Jacques*), paroisse Notre-Dame-la-Riche (1537), figure, en 1560, dans les comptes municipaux, à l'occasion de la fonte d'une cloche destinée à la porte neuve de Saint-Étienne.

Dans une de ses séances du mois de novembre 1565, le maire et les échevins ayant décidé de remplacer les images saintes qui servaient de couronnement à la pyramide de la fontaine dite de Beaune, que les protestants avaient détruites en 1562, confia à Souldée l'exécution d'un grand crucifix en cuivre. Ce travail, retardé par suite de causes inconnues, ne fut terminé et placé sur la fontaine qu'en 1569, c'est-à-dire quatre ans plus tard (3).

Ce maître fondeur avait cessé de vivre en 1571.

— (*Anthoine*), fils du précédent, continua sa maîtrise.

(1) Archives municipales, pièces justificatives des comptes, 1618.
(2) Minutes de Pierre Aubert, notaire royal, à Tours.
(3) Archives municipales, pièces justificatives des comptes, 1565.

Ce fut à lui que la ville paya, en 1572, la façon du crucifix dont nous venons de parler.

On rencontre le nom de ce m[e] fondeur pour la dernière fois dans les registres municipaux de 1581.

Sueyro (*Hiérosme* ou *Jérôme*), peintre ordinaire de la reine mère du roi, à Tours, reçoit de la ville, au mois d'octobre 1627, un payement de cinquante livres pour des peintures décoratives faites à l'occasion de l'entrée de M. le marquis d'Effiat, surintendant général des finances, gouverneur et lieutenant général de Sa Majesté à Tours.

On le retrouve, en 1653, exécutant de nouvelles toiles et des écussons armoriés destinés à décorer le logis de la Bourdaisière, devenu le lieu de résidence des gouverneurs de la province (1).

Nos recherches dans les registres de l'état civil de la paroisse Notre-Dame-de-l'Ecrignolle nous ont fourni un renseignement sur la descendance de ce peintre peu connu :

« Le 16 juillet 1636, a esté baptisée Louise, fille de Hiérosme Sueïro, peintre ordinaire de la reine mère du roy, et de Françoise Cardin ;

« Et furent parrains : Louis de Chaumejan et marraine Claude Courtoys (2). »

Tabar ou **Tabart** (*René*), m[e] maçon architecte, à Tours, exécute aux frais de la ville plusieurs travaux publics, depuis l'année 1610 jusqu'en 1622, époque où son nom disparaît des registres municipaux.

Tabuteau (*Jehan*), m[e] maçon architecte, à Tours, reconstruit, en 1501, plusieurs arches des ponts du Cher qui avaient été emportées par une inondation.

Taillandier (*Jacques*), m[e] brodeur, à Loches, reçoit, en 1517, une somme de vingt-une livres douze sols, pour avoir

(1) *Registres des délibérations municipales*, tomes XXXV et XLIX.

(2) Archives de l'état civil : *Paroisse N.-D.-de-l'Ecrignolle*, tome I[er].

brodé un grand nombre de fleurs de lis, de salamandres et de loches, destinées à orner le poêle ou dais que les échevins avaient commandé en attendant l'arrivée du roi François Ier au château de Loches (1).

Taschereau, nom d'une famille de maîtres maçons architectes, des xve et xvie siècles.

— (*Macé*). En 1496, Loys Du Bellay, abbé de Saint-Florent de Saumur, ayant adressé une demande d'architectes maîtres des œuvres à Michel Colombe, dans le but de visiter les travaux de reconstruction de l'église de son couvent, notre grand sculpteur désigna Taschereau, ainsi que plusieurs autres maîtres maçons.

Les registres de la paroisse de Bueil le mentionnent comme ayant édifié les chapelles de l'église Saint-Pierre, de Bueil, qui fut terminée en 1512.

— (*Jehan*), succède au précédent, et devient maître juré de sa corporation.

D'après les comptes du château d'Azay-le-Rideau, ce maître maçon a été employé à titre d'expert, au mois de septembre 1519, par Gilles Berthelot, qui reconstruisait une partie de ce remarquable château (2).

Terrier (*Nicolas*), me joaillier lapidaire, diamantier, paroisse Saint-Saturnin, à Tours (1582-1587).

Testault (*Georges*), me sculpteur, reçoit de la ville de Tours, en 1596, un payement de quinze écus, pour la façon et assiette des armoiries de feu M. Gault, sieur de la Briaudière, ancien maire de la ville de Tours, assises dans la grande salle de l'hôtel de ville (3).

Theloppe (*Michel*), me menuisier sculpteur sur bois, paroisse Notre-Dame-la-Riche, à Tours, exécute de nombreux

(1) *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, tome VIII, p. 97.
(2) *Bulletin de la Société archéologique*, tome II, p. 485.
(3) *Registres des comptes municipaux*, tome CXVIII.

travaux artistiques au couvent des Minimes de Saint-François-de-Paule, de 1490 à 1498, entre autres le tabernacle de l'autel principal de l'église conventuelle.

Cet édicule gothique, de huit pieds de hauteur et à trois étages, était divisé en huit pans, garnis de piliers à feuilles avec arcs-boutants entre les piliers ornés de moulures, feuillages et couronnement tout à l'entour. A l'intérieur se voyait une voûte faite à croisées d'ogives avec une clef pendant par le milieu, où se mettait la custode (1).

Thevenot (*Pierre*), m[e] peintre décorateur, à Amboise, accepte, en 1490, la mission « d'ordonner les faintes du mystère de M[gr] Saint-Denis » qui devait être représenté en cette ville à l'occasion de l'entrée du roi Charles VIII (2).

Thibault (*Jehan*), m[e] des œuvres pour le régent en Touraine, est mentionné dans les comptes municipaux de la ville de Tours, une première fois le 21 avril 1420, comme ayant reçu des élus un payement de cent sols pour avoir été visiter en compagnie de maîtres maçons les travaux de fortification de la ville.

Dans la seconde pièce, datée du 3 décembre 1421, la veuve de Thibault reçoit le payement de deux engins de guerre nommés « coillars » destinés à lancer de grosses pierres du poids de trois à quatre cent livres pesant (3).

— (*Pierre*), signalé dans les registres des comptes de l'année 1462, exécute plusieurs travaux publics aux frais de la ville.

Célestin Port mentionne dans ses *Artistes Angevins* une famille Thibault exerçant la même profession à Angers, pendant le XVI[e] siècle, et qui pourrait bien tirer son origine du maître des œuvres dont nous nous occupons, d'autant que ce sont les mêmes nom et prénom.

(1) *Mémoires de la Société archéologique*, tome XXIII, p. 183.
(2) C. Chevalier, *Inventaire des archives d'Amboise.*
(3) Archives municipales, série EE, liasse n° 2.

Thierry, nom d'une famille de maîtres maçons, architectes et entrepreneurs.

— (*Mathurin*), succède, au mois de novembre 1626, à Louis Trinqueau, adjudicataire de la reconstruction du pont Saint-Sauveur, décédé au moment de commencer ses travaux.

En 1630, Thierry reconstruit une partie du pont Saint-François dit Pont-Neuf ou des Bonshommes, dont une pile avait été emportée par l'inondation du Cher.

— (*Jehan*), continue la maîtrise du précédent. En 1668, il passe un marché avec les chanoines de Saint-Martin pour reconstruire dans leur église la voûte dite de Saint-Perpet qui tombait en ruine.

— (*Noël*), paroisse Saint-Simple, à Tours, contracte un marché en compagnie de Baudequin, le 13 avril 1675, avec les pères Jésuites dans le but de construire une église et ses annexes, auprès de leur collège.

Ce monument religieux, devenu de nos jours la propriété d'un particulier, est construit et orienté d'après un modèle et un plan adoptés par cette compagnie dans toutes les églises qu'elles a fait édifier (2).

Thomassin (*Jehan*), m[e] brodeur, paroisse Saint-Pierre-du-Boile, à Tours (1476-1480).

Thouzelin (*Jehan*), m[e] armurier brigandinier, à Tours (1470).

Tissier (*Eloi*), m[e] peintre enlumineur de livres, paroisse Saint-Vincent, à Tours, figure dans les minutes du notaire Etienne Viau, depuis l'année 1521 jusqu'en 1526.

Totryele (*Bernard*), peintre verrier, à Tours, signe une quittance le 28 octobre 1602, dans laquelle il confesse avoir reçu de Catherine de Loheac, épouse de Nicolas de Nancel, médecin de M[me] l'abbesse de Fontevrault, une somme de deux

(1) *Registres des délibérations municipales*, tome XXXV.

(2) Minutes de M. Venier, notaire royal, à Tours.

cents livres payée par noble homme Mᵉ Jehan Joret, sieur de la Sagerie, chanoine en l'église de Tours, pour la profession de dame Magdelaine Brizard, fille de Mᵉ Brizard, conseiller en la cour de Parlement, à Paris (1).

Tranchant (*Michel*), mᵉ maçon, architecte à Tours, est chargé, de 1628 à 1630, de la démolition des anciennes fortifications du XIVᵉ siècle, ainsi que de la construction de plusieurs bastions au midi de la ville.

Parmi les autres grands travaux publics exécutés sous sa direction, les registres des comptes mentionnent, en 1631, la réfection du pont Guyon, près le prieuré de Saint-Lazare ; en 1635, la reconstruction d'une partie des ponts longs de Saint-Avertin, travail qui ne fut terminé qu'à la fin de l'année 1663.

Trez, ou **Tretz**, ou **Traiz** (*de*), nom d'une famille de maîtres armuriers des rois Charles VII, Louis XI et Charles VIII.

— (*Balzarin*), rue des Amandiers, paroisse Saint-Pierre-du-Boile, à Tours, valet de chambre du roi Louis XI, est mentionné dans les registres municipaux à propos d'une requête datée du 30 juillet 1460, dans laquelle il prie les élus de l'aider à obtenir du chapitre de Saint-Gatien une maison dépendant de cette église, pour y installer ses ateliers (2).

En 1461 et en 1467 on le voit prendre part aux assemblées de sa corporation réunie par ordre du roi, pour entendre ses volontés.

Balzarin obtient, en 1471, d'être élevé à l'échevinat par les suffrages de ses concitoyens ; cette nomination lui conféra un titre de noblesse.

On trouve dans les anciens minutiers plusieurs actes de vente de harnois de guerre consentis par ce maître armurier. En voici le résumé.

— 14 juillet 1474, acte notarié, par lequel de Trez, valet de chambre et armurier du roi, vend à Loys de Bouteville,

(1) Minutes de Pierre Coynard, notaire royal, à Tours.
(2) *Registres des délibérations municipales*, tome X, 1460.

homme d'armes de la compagnie de M. le baron Jehan Dufou, conseiller et chambellan du roi, un harnoys complet et un champfrain, moyennant une somme de trente et un écus d'or.

— 27 septembre 1474. Jacques Ruffier, écuyer, homme d'armes de la compagnie de M. le gouverneur du Rouxillon, achète un harnois complet de soulde et de mesure, garny d'un armet, de soullerets, demy soullerets et un champfrain, pour la somme de quarante-quatre écus d'or.

— 5 mars 1477. Thomas de Coucy, écuyer, demeurant audit lieu de Coucy, près de Falaise, au pays de Normandie, achète un harnois complet de soulde et de mesure au prix de trente-deux écus d'or.

— 2 avril 1478. Jehan Ruzé, écuyer, homme d'armes de la compagnie du capitaine Lepoulailler et Guillaume Cochinart, fils de Robin Cochinart, écuyer, homme d'armes de la compagnie du Moyne Blosset, achètent deux harnoys complets, au prix de trente-deux écus d'or, chacun.

— 4 mai 1478. Messire Baudouin de Champagne, chevalier, sieur de Saint-Chier (Maine), achète un harnois complet de soulde et de mesure, garni de soullerets entiers, moyennant la somme de trente-quatre écus d'or (1).

Balzarin avait cessé de vivre en 1491, ainsi que l'indique un acte du 27 septembre de cette année, dans lequel son fils Gabriel s'engage à rembourser le montant « d'un fermail d'or, auquel avait au milieu un rubis balay et au-dessus un mouton et de l'autre côté trois perles, deux diamants et un rubis, baillés en gaige par Balzarin à Rogier Desmares, pour une somme de quarante-cinq écus d'or ».

— (*Gabriel*), fils du précédent, continue sa maîtrise. Son nom paraît fréquemment dans les minutes des notaires à l'occasion de marchés de fournitures de harnois.

Le 10 septembre 1491, Robert de Montgomery, écuyer, l'un des cent gentilshommes de la maison du roi, s'engage à payer

(1) Minutes de Jehan Jaloignes, notaire royal, à Tours.

à Pâques prochain, la somme de cinquante écus d'or à Gabriel de Trez, pour la fourniture de deux harnoys de guerre.

En 1492, ce même armurier livre à Henry Colombe, écuyer et maître d'hôtel de M. de Baugy, un harnoys complet de soulde et de mesure, etc. (1).

Les comptes municipaux citent le nom de cet armurier en 1492 et 1495, à l'occasion d'un payement dû à la ville pour la location d'une des tours d'enceinte située dans l'enclos du couvent des Jacobins (2).

Nous perdons de vue, en 1499, Gabriel de Trez; son nom est remplacé dans nos notes par celui de sa sœur Jehannie, veuve d'un ancien maire de Tours, nommé Nicole Charretier (3).

Trinqueau, surnom de Pierre Nepveu, m^e des œuvres de maçonnerie du château de Chambord (1524-1536), serait originaire, d'après les uns, de Blois, tandis que pour d'autres il serait né à Amboise. On le trouve en effet, d'après l'abbé Chevalier, résidant en cette dernière ville en 1508, n'étant encore qu'un petit compagnon maçon, travaillant sous les ordres de maître Pierre Martin. On l'y retrouve encore en 1524, où il est appelé pour donner son opinion sur les réparations à faire au pont de pierre de cette ville. Si l'on ajoute qu'il était propriétaire à Amboise et aux environs et que sa veuve, nommée Robinette, lui donna dans cette même ville un fils posthume en 1542, il sera bien difficile de nier, dit notre savant collègue, que le premier architecte de Chambord et le constructeur de son célèbre escalier ait été un enfant d'Amboise (4).

— (*Louis*), m^e maçon architecte, obtient, au mois de mars 1626, l'adjudication de la reconstruction du pont Saint-Sauveur emporté par la débâcle des glaces. Ces travaux étaient à peine commencés au mois de juin, lorsque le corps de ville

(1) Minutes de Jehan Jaloignes, notaire royal, à Tours.
(2) *Registres des comptes municipaux*, tomes XLIX et L.
(3) Minutes de Jehan Jaloignes, notaire royal, à Tours.
(4) C. Chevalier, *Inventaire des archives de la ville d'Amboise.*

les interrompit brusquement le 25 du même mois, le roi Louis XIII devant traverser sous peu de jours ce pont pour se rendre à Nantes.

Trinqueau mourut sur ces entrefaites, et son entreprise fut confiée à son gendre Mathurin Thierry, dont nous avons parlé précédemment. La veuve donne une procuration au mois d'avril 1627, tant en son nom privé que comme héritière de ses enfants, à M. Boisgauthier, notaire à Amboise, afin d'être payée du premier quart des travaux exécutés par son défunt mari (1).

Ce Louis Trinqueau doit-il être rattaché, ainsi que nous l'avons fait, à la famille du maître des œuvres de Chambord? Le fait est probable, mais de nouveaux documents pourront seuls apporter quelque certitude sur ces individualités.

Trouvé (*Nicolas*), m[e] tapissier et valet de chambre du roi Henri III, était le fils de Nicolas Trouvé, maître tapissier de haute lisse, et de Jehanne Prudhomme, comme le démontre un acte d'apprentissage passé au nom de sa sœur Claude, âgée de seize ans (2).

Trouvé figure dans les minutes des notaires de Tours depuis l'année 1565, où il n'était encore que le maître tapissier du duc d'Anjou, jusqu'en 1575.

Troyes (*Jean de*), m[e] armurier, est cité au compte particulier de l'entrée d'Anne de Bretagne à Tours, en l'année 1500.

Un passage des comptes municipaux nous apprend qu'il avait cessé de vivre en 1518, année où sa veuve reçoit un payement au lieu et place de défunt son mari (3).

Turron (*Estienne*), m[e] brodeur apparaît pour la première fois en 1424 dans le compte des dépenses d'Archambauld, comte de Douglas, duc de Touraine, pour avoir brodé une bannière aux armes de ce duc moyennant la somme de vingt-huit livres tournois (4).

(1) *Registres des délibérations municipales*, tome XXXV.
(2) Minutes de Pierre Digoys, notaire royal, à Tours.
(3) *Registres des comptes municipaux*, tome LXIV.
(4) Archives municipales, série CC, liasse n° 1.

Ce mᵉ brodeur est encore mentionné en 1426 et en 1449, mais sans aucune indication d'œuvre artistique.

Utel (*Ferry*), mᵉ fondeur canonnier du roi Louis XII. (Voir *Hutel*.)

Vallée (*Raoulet*), mᵉ orfévre, paroisse Saint-Vincent, à Tours, où il est employé à des fournitures d'orfévrerie depuis l'année 1510 jusqu'en 1516. Il avait cessé de vivre en 1517. Sa veuve, nommée Marie, recevant un payement dans le courant de cette même année (1).

— (*Jehan*), mᵉ brodeur, paroisse Saint-Pierre-du-Boile (1516-1530).

— (*Bertrand*), mᵉ peintre verrier, à Tours (1525).

Vallée (*Damien*), artiste musicien, mᵉ joueur d'instruments, signe plusieurs actes d'association pendant les premières années du dix-septième siècle. Le 6 avril 1606 un jugement le condamne à payer une somme de dix-sept sols à Paul Janvier, violon de la chambre du roi, pour n'avoir pas assisté avec son instrument à une réunion obligatoire (2).

Vallence (*de*). On a imprimé jusqu'à ce jour le nom de cette remarquable famille d'ingénieurs hydrauliciens, architectes et peintres avec toutes les variantes d'orthographe que comporte la prononciation du mot *Valence*. Ainsi, on rencontre *Valance*, *Valence*, *Vallance*, *Vallence*. Si nous avons adopté de préférence cette dernière forme, c'est qu'elle est seule conforme aux signatures relevées par nous dans des pièces de comptabilité et dans les minutes des notaires de Tours.

Cette famille est-elle originaire de Rouen ou de Tours? Sur cette question, le champ des conjectures est depuis longtemps ouvert sans produire de résultats sérieux; c'est une énigme insoluble jusqu'à présent, mais que des documents authentiques

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome LXI, folio 155.
(2) Minutes de Pierre Coynard, notaire royal, à Tours.

pourront résoudre un jour. Toutefois il faut bien reconnaître que par le fait du séjour de plus d'un siècle des Vallence dans notre ville, aucun autre pays n'a de semblables droits à les revendiquer pour ses enfants.

— (*Pierre*), doit-être compté au nombre des artistes les plus remarquables de la renaissance française par l'universalité de ses aptitudes; ayant été tour à tour architecte, peintre, mécanicien, ingénieur, hydraulicien.

La plus ancienne mention du nom de Pierre se trouverait, d'après l'auteur d'une notice sur la cathédrale de Tours, dans les comptes de cette église, où il serait cité, en 1500, avec la qualification de maître maçon du chapitre de saint Gatien (1).

Il est regrettable que le texte même de ce renseignement n'ait jamais été publié, d'autant qu'en cette même année 1500, un document authentique nous montre maître Durant (*Jehan*) en possession du titre de maître des œuvres de maçonnerie de l'église de Tours.

Au mois de novembre 1506, le corps de ville s'étant décidé, du consentement du roi Louis XII, à faire venir « des eaux vives » à Tours, « s'adresse à Pierre Vallence, ouvrier estant en court, pour scavoir de luy ce qu'il pourrait couster à chercher fontaines, que on puisse faire venir ».

Le maître fontainier du roi, arrivé à la fin de décembre 1500, commença des travaux dès le 4 janvier 1507.

De toutes les sources d'*eaux vives* qu'on avait recherchées précédemment, la fontaine de Limançon à Vançay (Saint-Avertin) avait semblé la plus avantagense, soit par l'abondance et la pureté de son eau, soit par sa situation sur un rocher élevé. Vallence fait suivre par ses ouvriers le cours de cette source beaucoup plus haut que l'endroit d'où elle sortait, et dès le mois d'octobre suivant la construction d'un premier bassin était achevée. Jugeant ce réservoir encore trop peu élevé, il fait pousser l'ouverture du rocher jusqu'à cent quarante toises (272 mètres), au dessus de ce premier réservoir et y fait

(1) *La Touraine*, édition Mame, page 287.

creuser un nouveau bassin de huit toises de long sur quatre de large, d'où l'eau se rendait directement dans les canaux.

L'année suivante, Pierre établit, à l'aide de bâtardeaux, ses conduits dans le lit du Cher, afin d'amener l'eau en ville, opération achevée en 1509. A ce moment, la ville établit un premier réservoir sur la place Saint-Etienne (place de l'Archevêché actuelle), puis successivement au carroi de Beaune (1510), au carroi Saint-Hilaire (1511), enfin à la Foire-le-Roi (1512) (1).

Pendant la durée de ce long et important travail, Pierre Vallence est mandé successivement au château de Gaillon, en 1508, où il est employé à divers genres de travaux, et à Blois, en 1511, où cette ville lui confie la direction de l'installation de ses fontaines publiques. Pierre est aidé dans cette entreprise par deux Tourangeaux, Bertrand Collas et Jehan Ferrant, qui sont chargés du placement des tuyaux. La réputation de Vallence était si étendue, que le chapitre de l'église métropole de Rouen envoya un exprès à Tours pour le consulter sur le fait de la sépulture monumentale que Georges II d'Amboise, désirait élever à la mémoire de son oncle le cardinal d'Amboise, le créateur du château de Gaillon. Mais, soit que des engagements antérieurs retinssent dans notre contrée Vallence, soit qu'il ne voulût se charger de cette entreprise, toujours est-il que cet habile artiste continua à demeurer à Tours, où son nom figure dans les registres des comptes municipaux associé au nom de ses aides, Germain Vallence, son fils, Jehan Bryon, Thomas Suart, Barthélemy Limousin, Jehannet Rameau, Pierre Baron, Bertrand Collas et Jehan Ferrant.

Le 8 juillet 1516, il reçut un payement de quinze livres tournois, ordonné le 26 novembre précédent, « pour rémunération et payement de plusieurs journées et vaccacions par luy faictes aux Mystères et fainctes qui ont été commandées par la ville, à l'occasion de l'entrée solennelle du roi François Ier à Tours (2) ».

(1) Archives municipales, série DD, liasse n° 20.
(2) Archives municipales, pièces justificatives des comptes, 1516.

Enfin, le registre de l'année 1517-1518 nous apprend que Pierre avait cessé de vivre au mois d'avril ou de mai 1518, et que son fils Germain lui succéda pendant ce dernier mois aux appointements de quatre-vingt-dix livres par an (1).

— (*Germain*), fils aîné du précédent, lui succède dans sa maîtrise de fontainier du roi et de la ville. Il habitait la paroisse Saint-Pierre-des-Corps, rue du même nom, un logis où pendait pour enseigne un *barillet* et qui touchait à la maison de son frère cadet Michel. Dès l'année 1510, Germain prenait part aux travaux importants dirigés par son père ; mais à dater de 1518, il eut seul la mission de compléter, par de nouvelles adjonctions de sources captées au lieu des Essarts, l'installation et l'aménagement des fontaines, utilisées par les habitants de Tours pendant trois cent cinquante ans.

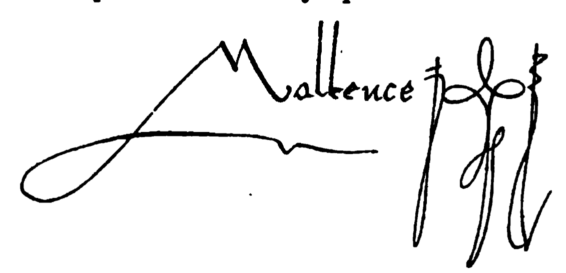
Les noms de Germain et de sa femme Marie Pelletier se rencontrent souvent dans les minutes des notaires ; malheureusement, il n'est question dans tous ces contrats que de ventes, d'achats de maisons ou de biens ruraux, n'offrant aucun intérêt artistique.

Au mois de mars 1525, Germain avait cessé de vivre, ainsi que le démontre le papier des délibérations et assemblées faites en l'année 1525. Le corps de ville, en sa séance du 29 mars, décide que « par suite du décès de Germain le gouvernement des fontaynes a été baillé à Michel Vallence, qui l'a accepté pour la somme de trente livres par chacun an, aux charges comme l'avaient feu Vallence, son père, et feu Germain son frère (2). »

— (*Michel* ou *Michellet*), frère du précédent, lui succède dans sa charge de maître fontainier du roi, en 1525 ; mais précédemment son nom est cité pour la première fois en 1516, dans le registre particulier des dépenses faites par la ville de Tours pour les apprêts de l'entrée solennelle de François Ier, au mois d'août de cette même année.

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome LXII, 1518.
(2) *Registres des délibérations municipales*, tome XVIII.

Dans les comptes de la construction du château de Fontainebleau, Michel Vallence figure pour des travaux de peinture décorative depuis l'année 1527 jusqu'en 1538. Un autre acte



notarié en date du 2 août 1539 nous apprend qu'il avait cessé de vivre à cette époque, sa veuve, Françoise Girard, donnant à location une maison située dans le faubourg Saint-Pierre-des-Corps à Cardin de Chantelou dit Vallence, neveu de défunt son mari (1).

Nous avons relevé dans les registres baptistaires de la paroisse Saint-Pierre-des Corps deux actes relatifs à la descendance de Michel : l'un daté du 16 juin 1535, mentionne la naissance d'une fille nommée Claude, et le second du 25 juillet 1536, indique la naissance d'un fils nommé Pierre (2).

— (*Claude*), frère de Michel et de Germain, continue leur maîtrise pendant les années 1538-1539. Cardin Chantelou figure en son lieu et place dans les registres municipaux des années suivantes.

— (*François de*), m^{e} peintre du roi, paroisse Saint-Pierre-des-Corps, à Tours, est employé aux travaux du château de Fontainebleau à diverses reprises entre les années 1540 et 1550.

Les comptes municipaux de Tours citent également son nom à l'occasion de l'entrée solennelle du roi François II et de la reine Marie Stuart (3).

(1) Minutes de Jehan Jaloignes, notaire royal, à Tours.
(2) *Archives de l'état civil de Tours*, registre de la paroisse Saint-Pierre-des-Corps, tome Ier.
(3) *Registres des comptes municipaux*, tome LXXVII.

Il avait épousé Marie Ménard, fille d'un riche orfévre de Tours, dont il eut plusieurs enfants : Germain, né en 1556; Gabrielle, en 1559; Françoise, en 1564; et André, en 1566.

François était décédé en 1572 comme le prouve un acte notarié où sa veuve comparaît avec son fils Germain, âgé de seize ans, pour le règlement de la succession de son mari (1).

Valloys (*Jehan de*), mᵉ maçon, substitut du maître des œuvres de maçonnerie pour le roi en Touraine, est cité dans les comptes municipaux de la ville de Loches. Il reçoit, en 1492, la mission de toiser et visiter les travaux en cours d'exécution aux fortifications de cette ville (2).

Vatel, nom d'une famille de maîtres brodeurs de Tours.

— (*Jehan*), habitait la rue de la Scellerie, paroisse Saint-Saturnin, de 1530 à 1556.

— (*Pierre*), fils du précédent, continue sa maîtrise. Son nom paraît pour la dernière fois en 1596, dans les minutes du notaire Charles Bertrand.

Vaugondy (*Olivier*), mᵉ menuisier et sculpteur sur bois, passe un marché, le 28 août 1531, avec les frères Mineurs du couvent du Plessis-du-Parc-lez-Tours, dans lequel il s'engage à sculpter « le cadre d'un tableau de peinture fait pour servir au grand autel dudit couvent, dont il fera les plaquettes en bois de noyer assis sur le bois de chêne (3). »

Vernon (*Pierre de*), mᵉ brodeur, paroisse Sainf-Vincent, à Tours (1501).

Vérone (*Michel de*), mᵉ joueur d'instruments « devant le roi », est signalé, en 1529, dans un acte notarié comme étant associé avec Augustin de Champaigne, également maître joueur d'instruments de François Iᵉʳ. Il contracte, en 1531, une association avec d'autres artistes de notre ville pour jouer ensem-

(1) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.
(2) *Bulletin de la Société archéologique*, tome V, p. 140.
(3) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.

blement de leurs instruments aux noces et fiançailles, banquets et collacions, mascarades, sérénades, etc. Il s'engage à partager les profits qui en viendront également et sans faire tort l'un à l'autre (1).

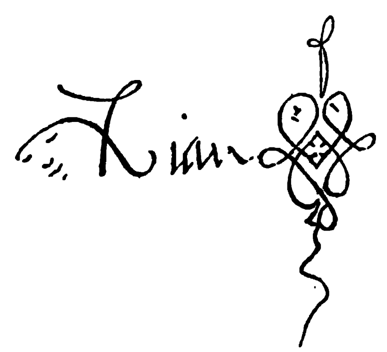
Viau, nom d'une famille de peintres décorateurs et verriers de Tours.

— (*Pierre*), paroisse Saint-Pierre-le-Puellier, apparaît pour la première fois dans les comptes municipaux de l'année 1511-1512, pour avoir exécuté des peintures décoratives (2).

Au mois d'octobre 1514, il travaille à la décoration des obsèques d'un maire de Tours, nommé Jehan Ragueneau.

Son nom figure également dans le registre particulier des dépenses faites par la ville pour célébrer l'entrée solennelle de François Ier au mois d'août 1516.

Dans un dernier document on voit Pierre Viau recevoir, en 1524, un payement pour avoir « rabillé les voirines et armoysies de la maison commune ».



L'année suivante (1525), ce peintre décorateur avait cessé de vivre, ainsi que le prouve une pièce justificative des comptes de la ville, où figure le nom de sa veuve.

— (*Jehan*), frère ou fils du précédent, me peintre et vitrier, Grande-Rue, paroisse Saint-Pierre-le-Puellier, est cité,

(1) Minutes d'Étienne Viau, notaire royal, à Tours.
(2) Archives municipales, pièces justificatives des comptes, 1581.

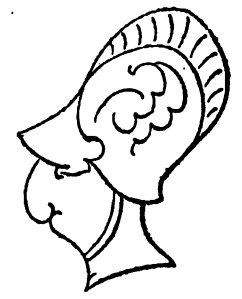
en 1524 (1), pour la première fois dans les registres municipaux, où son nom se retrouve chaque année jusqu'en 1545, comme ayant exécuté aux frais de la ville des bannières, des écussons, des pavoiz, etc.

Le 13 mars 1538, il contracte un marché avec honorable homme sire René Lucas, marchand, demeurant à Tours, commissaire au gouvernement du temporel du prieuré Sainte-Anne, en cette ville de Tours, pour faire toutes les réparations des vitres de l'église du prieuré.

« C'est assavoir, la grande victre estant au pinacle du bas d'icelle église, en plomb neuf et refournir de voirre de coulleurs et voirre blanc et refaire les ymaiges en voirre de coulleurs, selon qu'ils estoient auparavant et rasseoir lesdits voirres blancs et de coulleurs audict lieu, où ils sont rompuz et mectre en plomb neuf, celles qui seront convenables et renectoier et fourbir toutes lesdictes vitres en la forme et manière qui lui ont esté remonstré, en la présence de nous, et sera tenu fournyr ledit Viau de toutes estouffes à faire les choses susdites de son dict métier, le présent marché faict moyennant la somme de dix livres tournoys dix sols, laquelle ledit Lucas a promis et promet de payer, etc. (2). »

Un acte notarié de 1547, passé au nom de sa veuve, Catherine Dalizon, nous fait connaître l'époque de son décès.

Vicart (*Jehan*), mᵉ armurier, paroisse Saint-Saturnin (1581), avait pour marque la figure que nous reproduisons ci-contre.



Vignon (*Claude-François*), artiste peintre et graveur, n'a pas conservé dans l'histoire de l'art français la brillante renommée dont il avait joui pendant de longues années de vogue.

Les nombreux biographes de Claude s'accordent sur le lieu

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome LXVII.
(2) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.

de sa naissance, mais ils sont loin de s'entendre sur l'époque précise de cette naissance. Les uns, et c'est le plus grand nombre, le font naître en l'année 1573, d'autres en 1583, en 1590 ou en 1594. Nous avons retrouvé l'acte de baptême de ce peintre vainement cherché par plusieurs auteurs et entre autres par Jal, qui rapporte assez longuement dans son Dictionnaire les tentatives infructueuses qu'il fit auprès de l'administration municipale de Tours.

Voici cet acte de baptême :

« Claude, fils de maître Vignon, fournissant l'argenterie du roy, et de dame Elisabeth Papillon, sa femme, a été baptisé le mercredi dix-neuvième jour du mois de may 1593.

« Le parrin (*sic*) M[e] Claude Nau, conseiller du roy et contrerolleur général des vivres et municions des camps et armées de France, et la marrine damoiselle Jacqueline Forget, vefve de défunct noble homme M[e] André Legrand, conseiller, secrétaire du roi et de ses finances (1).

Suivent les signatures.

A ce document, qui met un terme à l'incertitude qui s'est prolongée jusqu'à nos jours sur la date de la naissance de cet artiste, nous ajouterons l'extrait suivant du contrat de mariage de ses père et mère passé à Tours en 1591 ; il complétera les renseignements précédents sur l'origine de la famille de Vignon.

Ce contrat, passé devant M[e] Bertrand, le 21 juillet, nous indique que « honorable homme Guillaume Vignon, fournissant l'argenterie du roy, demeurant à présent à Tours, paroisse Saint-Saturnin, était le fils de défunt M[e] Pierre Vignon, licencié ez-lois, et bailli de Claveluz et de dame Marguerite de Sirmond, vivante, demeurant à Arland, pays d'Auvergne (2), d'une part, et de dame Elisabeth Papillon, fille de défunt Jehan Papillon, et de dame Barbe Chemaillard, sa veuve, demeurant à Châtillon-sur-le-Loing » (3).

(1) *Registre de la paroisse Saint-Saturnin*, de Tours, tome II.
(2) Petite ville de l'ancienne généralité de Riom, élection d'Issoire.
(3) Minutes de Charles Bertraud, notaire royal, à Tours.

Vignon, élevé dans la religion protestante, étudia les premiers éléments du dessin et de la peinture dans l'atelier de Jacob Bunel, maître peintre du roi à Tours, dont nous avons parlé précédemment. Ce maître, qui avait des procédés de peinture très expéditifs, semble avoir développé chez Vignon une semblable tendance aux empâtements excessifs ; peignant en quelque sorte plus avec son couteau à palette qu'avec ses pinceaux ; aussi a-t-on pu lui adresser le reproche d'avoir trop négligé le dessin de ses compositions. Il préférait avant tout un coloris brillant et vigoureux qui dut être sans doute remarquable dans sa fraîcheur, mais que le temps a terni et poussé au noir.

Vignon s'est essayé dans tous les genres de peinture, et sa fécondité était si prodigieuse qu'à Paris seulement on comptait plus de deux cents tableaux sortis de son pinceau.

Le précieux journal d'Alexandre Lenoir, qui contient un relevé incomplet des travaux d'église exécutés par cet artiste, mentionne : le *Martyre de saint Benoît*, à Saint-Germain-des-Prés ; un *Calvaire*, à Saint-Eustache ; le *Sacrifice d'Abraham*, à la Charité ; une *Descente de croix*, aux Enfants-Rouges ; la *Pentecôte*, au tribunal de commerce ; la *Femme adultère*, à la Charité ; plusieurs grands panneaux à Notre-Dame de Paris ; une *Nativité*, en l'église Saint-Martin-des-Champs ; une *Adoration des mages* (un des meilleurs tableaux du maître), en l'abbaye de Saint-Victor.

A cette liste de grands tableaux religieux, nous ajouterons quelques autres œuvres de Vignon, faisant partie de collections publiques ; ainsi le musée de Nantes possède, sous le numéro 949, un grand tableau représentant *Jésus lavant les pieds de ses disciples* et signé : *Vignon inv^it fecit*, 1653. Le musée de Tours renferme également un grand tableau de ce peintre représentant un tableau demeuré inexpliqué jusqu'à ce jour et que le livret officiel intitule : *Un sacrifice* (?). Au musée de Lille se voit une *Adoration des mages*, qui pourrait bien être le même tableau qu'on voyait avant la Révolution à l'abbaye de Saint-Victor de Paris.

A l'étranger on conserve de lui, dans la galerie publique de Dresde, une toile représentant *Adam et Eve chassés du Paradis*.

Parmi les œuvres de Vignon qui ornaient les églises de Tours, le couvent des Minimes du Plessis-lez-Tours possédait un grand tableau peint en 1629, représentant saint François de Paule descendant du ciel et chassant d'une main deux géants représentant la Peste et la Famine et de l'autre main tenant une corne d'abondance d'où il répandait des fleurs sur la ville de Naples. Nous manquons de renseignements précis sur la destinée de ce curieux tableau; cependant il ne semble pas avoir été détruit, un avis inséré dans les *affiches de Touraine*, à la date du 4 novembre 1777, annonçant la vente faite par Véron et Lefebvre, maîtres couvreurs, des tableaux provenant des Minimes du Plessis.

Nous possédons de ce maître une grande toile représentant le *Sacrifice d'Iphigénie* (hauteur, 1m74, largeur, 2m70), dans lequel on retrouve les qualités et les défauts du maître. Ce tableau offre un mélange invraisemblable de l'antique et du moderne, et les costumes ainsi que les accessoires présentent des anachronismes sans nombre. Hâtons-nous d'ajouter que semblable reproche a été adressé à tous les peintres d'histoire de cette époque.

En 1651, Vignon fut reçu membre de l'Académie royale de peinture et de sculpture. Il a gravé à l'eau-forte, d'après ses propres dessins ou tableaux, une suite de vingt-trois petits sujets en hauteur, tirés de la vie de Jésus-Christ; saint Jean dans le désert et saint Philippe baptisant l'eunuque de Candace.

On trouve dans l'œuvre d'Abraham Bosse et dans celle de Gilles Rousselet (1) un certain nombre de pièces gravées d'après Vignon.

Si l'on s'en rapportait au témoignage de Guillet de Saint-

(1) Gillés Rousselet, graveur au burin, élève de Lebrun, né à Paris en 1614 et décédé dans la même ville en 1683.

Georges, auteur d'une notice académique sur Claude Vignon, ce peintre aurait eu de chacun de ses deux mariages dix-sept enfants ; mais Jal, après vérification des actes baptistaires, ne lui en accorde que onze de son union avec Charlotte Leleu et treize de son second mariage avec Geneviève Ballard.

Trois de ces enfants continuèrent la profession de leur père.

L'époque de la mort de Vignon, fixée par les biographes à l'année 1670, année où il aurait atteint, d'après eux, l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans, ne peut être exacte. On le voit, en effet, figurer dans la liste des académiciens qui exposèrent pour la première fois en public des tableaux et des pièces de sculpture, en 1673, dans la cour du Palais-Royal (1).

Claude Vignon est cité dans cette liste pour un tableau allégorique représentant Mars avec sa planète. C'est donc certainement à une date postérieure à l'ouverture de cette exposition que doit être placée l'époque de sa mort, qui dut avoir lieu à la fin de 1673 ou pendant l'année 1674.

Villars (*Gaspard de*), m[e] armurier, paroisse Saint-Vincent, à Tours, nous est connu par son contrat de mariage passé au mois de février 1474, dans lequel il est dit épouser Catherine, veuve de feu Robin Nepveu. Au nombre des témoins figure un Jehan de Bourbon, sans autre qualification (2).

Vincent (*Jacques*), artiste peintre, signe à titre de témoin un acte passé au mois de juillet 1595, par maître Jacob Bunel, peintre du roi, qui loue la maison de Anne Joret, rue Traversaine, à Tours (3).

Vincent-Thieblin, peintre verrier, à Tours, mérite de figurer honorablement au nombre des premiers artistes qui ont commencé à remettre en honneur à Tours la peinture sur verre délaissée depuis plusieurs siècles. Vincent exposa, en

(1) Liste des tableaux et pièces de sculpture exposez dans la court du Palais-Royal..., 1673, imprim. de Pierre le Petit, imprimeur et libraire du Roy.

(2) Minutes de Jehan Jaloignes, notaire royal, à Tours.

(3) Minutes de Charles Bertrand, notaire royal, à Tours.

1846, des verrières conçues dans le style gothique du treizième siècle et dont les cartons avaient été composés par un artiste peintre, M. Lobin, qui se livra bientôt exclusivement à l'étude et à la fabrication des vitraux peints.

Vinet-Tassin, mᵉ peintre verrier du xvᵉ siècle, nous apparaît pour la première fois en 1471 dans la liste des notables de Tours appelés à prêter serment de fidélité au roi Louis XI. En 1476, il travaille aux décorations du nouvel hôtel de ville désigné alors sous le nom de tablier ou ostel du tablier de la ville. Il reçoit à cet effet un payement « de dix livres quinze sols, pour avoir assis quatre haultes fenêtres esquelles il avait peint les armes du roi et de la reine et celles de la ville et autour quatre chapeaux semés de fleurs (1). » Son nom est cité une dernière fois en 1500, dans le compte des dépenses occasionnées par les entrées du roi et de la reine Anne de Bretagne, au mois de novembre de l'année 1500 (2).

— (*Claude*), mᵉ maçon sculpteur, est chargé, en 1611, de la décoration du portail des Tanneurs, nouvellement édifié par André Dorléans.

En 1652, il entreprend la sculpture des figures et statues destinées à orner l'église de Saint-Oustry, à Montoire.

Vitry ou **Viotry** (*Huguet de*), mᵉ orfévre, à Tours, paroisse Saint-Pierre-du-Boile, jouissait d'une grande réputation au milieu du xviᵉ siècle et ses ouvrages étaient très estimés à la cour de François Iᵉʳ.

On rencontre dans les anciens minutiers des notaires Étienne Viau, Martin Courandeau et Jehan Jaloignes, un certain nombre d'actes signés par cet orfévre et sa femme Jehanne Leforestier, depuis l'année 1521 jusqu'en 1537; toutefois ces actes n'offrent aucun intérêt artistique et n'ont rapport qu'à des ventes ou des achats de maisons ou de terres.

Viviers (*Arnoul de*), mᵉ orfévre, paroisse Saint-Vincent,

(1) *Registres des comptes municipaux*, tome XLII, 1476.
(2) Archives municipales, pièces justificatives des comptes, 1500.

à Tours, fut attaché d'abord à la maison de madame de Bourbon; appelé bientôt de Moulins à Tours, il exécuta plusieurs pièces d'orfévrerie en or pour servir aux couches de la reine Anne de Bretagne.

En 1502, son nom figure dans l'inventaire de la vaisselle d'or donnée au roi et à la reine à Lyon.

Un acte, du mois de juin 1506, le qualifie de « maître Arnoul de Viviers en son vivant orfévre de la royne » (1).

Voisin ou **Voysin**, nom d'une famille de maîtres brodeurs du XVIe siècle.

— (*Mathelin* ou *Mathurin*), paroisse Saint-Hilaire, à Tours, signe un acte d'association, le 15 avril 1549, en compagnie de son frère Yves et de sept autres maîtres brodeurs, habitants dudit Tours, « de toutes les besongnes qu'ils entreprendront à faire pendant une année tant pour Robert Mestays, brodeur du roi, que pour d'autres personnes » (2).

Voisin est souvent cité dans les registres municipaux pour des travaux de son art exécutés aux frais de la ville. Ainsi, en 1565, il reçoit un payement de cinquante-cinq livres six sols, pour avoir brodé le poèle ou dais destiné à l'entrée du roi Charles IX à Tours.

Il disparaît des registres de la ville à dater de 1570.

— (*Yves*), frère du précédent et son associé, paroisse Saint-Saturnin, eut trois fils, dont l'aîné, Isaac, né en 1563, continua la maîtrise de son père de 1587 à 1598, associé à deux autres de ses frères, nommés Étienne et Gilles (3).

Vouvray (*de*), surnom de Jehan de Meauzé, me armurier à Tours. (Voir *Meauzé*.)

Woets (*Joseph-Bernard*), artiste musicien, pianiste et compositeur, né à Dunkerque en 1796, élève de Berton et

(1) Minutes de Jacques Foussedouaire, notaire royal, à Tours.
(2) Minutes de Barthélemy Terreau, notaire royal, à Tours.
(3) Minutes de Pierre Aubert, notaire royal, à Tours.

de Boieldieu, fut nommé professeur du Conservatoire de Paris sous le premier empire. Il vint fixer sa résidence à Tours vers 1842, où il se livra à l'enseignement du piano pendant de longues années.

Cet artiste a publié une centaine d'œuvres gravées, parmi lesquelles nous citerons : sa grande sonate en *ut* mineur (op. 8), celle en *fa* mineur (op. 30), dédiée à Clémenti ; plusieurs grands duos pour piano et violon concertants ; enfin des recueils de romances et des scènes détachées.

FIN

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

1er. — Architectes, Maîtres Maçons et Maîtres des Œuvres de Maçonnerie

§ 2. — Peintres enlumineurs, miniaturistes, décorateurs, verriers

§ 3. — Soulpteurs. Imagiers. Tailleurs de pierres de marbre.

§ 4. — Brodeurs

§ 5. — Orfèvres

§ 6. — Armuriers, Brigandiniers, Ciseleurs et Graveurs sur métaux

§ 7. — Musiciens, Compositeurs, Instrumentistes

§ 8. — Tapissiers de haute et basse lisse

DEUXIÈME PARTIE

—

OBJETS

—





Tours, imprimerie [illegible]